
VITT. EM.

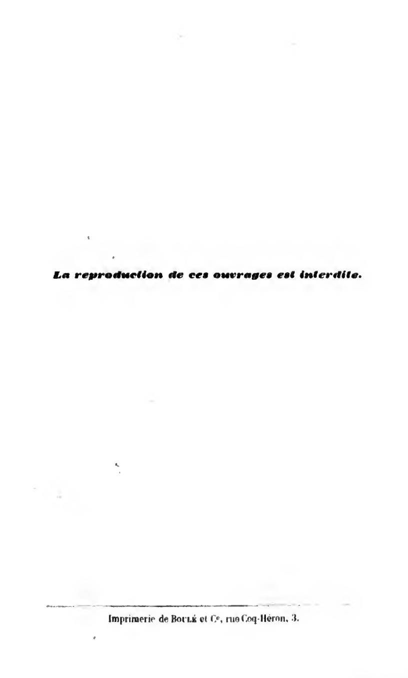


LES

MILLE ET UN

ROMANS,

NOUVELLES ET FEUILLETONS.



Imprimerie de BOULÉ et Cie, rue Coq-Héron, 3.

(Anal.) SOULIÉ

LES

MILLE ET UN

ROMANS,

Nouvelles et Feuilletons.

LE MAGNÉTISEUR, par Frédéric Soulié
AYMAR, par H. de Latouche.
VIERGE ET MARTYRE, par Michel Masson.
TOUT CHEMIN MÈNE A ROME, par A. Arnould et Alexandre de Lavergne.
CHRISTINE A FONTAINEBLEAU, par Frédéric Soulié.



PARIS,
BOULÉ ET Cie, ÉDITEURS,
Rue Coq-Héron, 3.

1845

LE

MAGNÉTISEUR

PAR

FRÉDÉRIC SOULIÉ.

Ceci est un doute.

I

1787.

La Duchesse d'Avarenne.

— Quelle heure est-il?
— Midi, madame.
— C'est odieux!

Tout aussitôt la duchesse d'Avarenne se leva de son vaste fauteuil, fit un tour dans l'énorme chambre où elle se trouvait, s'arrêta devant un lit à estrade qui en occupait le fond, le considéra quelques instans, haussa les épaules avec un air d'humeur et se détourna vivement. Elle continua sa promenade, prit en passant devant un canapé un manchon qu'on y avait posé, le tourna, le retourna, en lissa la noire fourrure avec sa blanche main, puis le jeta sur un autre meuble. Elle s'approcha d'une console, dérangea trois ou quatre tasses, ouvrit et referma un livre qu'elle rencontra sous ses yeux et alla s'asseoir devant une toilette couverte en basin blanc. Là, elle se mit à se regarder dans la glace en la touchant presque du visage; alors, du bout de son doigt, elle écarta ses lèvres et examina ses dents étincelantes de blancheur avec une attention minutieuse, puis elle se recula un peu, ferma ses yeux à moitié, se donna quelques airs de tête, jeta un œil de poudre sur deux boucles qui laissaient percer le noir de jais de ses cheveux, enleva avec la lame d'or d'un couteau de toilette le blanc que la houppe avait déposé sur son front,

unit avec le coin d'un mouchoir le rouge qui cachait ses jeunes couleurs, et reprit :

— Que fait-on là-bas?

— M. le marquis reçoit les gens du bailliage qui viennent lui présenter leur hommage.

— Qui ça?

— Il y a, je crois, madame, le juge et les avocats de la juridiction de M. le marquis, le maire et les consuls du bourg, le curé et les chanoines de l'abbaye de Saint-Séverin.

— Comment sont-ils faits?

— Qui? madame, les chanoines?

— Tous!

— Mais, madame, ils sont faits... ils sont faits comme tout le monde.

— Ah!

Et la duchesse d'Avarenne continua son manége devant sa glace, mirant ses mains, sa taille, sa gorge, se minaudant, se faisant la révérence, se disant un petit bonjour de la main, puis elle ajouta :

— Ah! ils sont faits comme tout le monde.

— D'ailleurs, madame la duchesse peut les voir, car j'entends que la réception est finie, et les voilà qui sortent du grand salon.

— Voyons...

La belle duchesse alla vers la croisée qu'Honorine venait d'ouvrir, se pencha sur le balcon avec un long bâillement et se mit à regarder dans l'immense cour d'honneur qui précédait le château de Lagarde. Une douzaine de personnes descendaient le perron qui menait au rez-de-chaussée.

— Quel est donc cet homme en velours noir, auquel parle mon père?

— Madame, c'est le docteur Lussay.

— Ça, un docteur? Il n'a pas trente ans!

— On dit pourtant que c'est un très savant médecin; et puis un homme terrible, madame.

— Bon! c'est un avorton. S'il m'appartenait, j'en ferais un nain. Est-ce que ces chanoines ne sentent pas mauvais?

— Madame, ce sont des prêtres très respectables.

— Ils ne sont pas très gras. Qu'est-ce que c'est que tous ces gens là-bas, près des écuries?

— Ce sont les fermiers qui attendent leur tour pour présenter leur hommage à M. le marquis.

— Est-ce que les fermiers portent de la poudre en Auvergne?

— Non, madame, jamais.

— Qu'est-ce que c'est donc que ce paysan qui cause avec ces deux filles?

— C'est Jean, madame.

La duchesse se retourna au soupir qui s'échappa de la bouche d'Honorine lorsque la jeune fille lui fit cette dernière réponse, puis elle ajouta :

— Ce garçon est ton amoureux?

Honorine devint rouge et triste, et répondit en secouant la tête avec un soupir mélancolique :

— Hélas! non, madame, ce n'est pas mon amoureux!

— Eh bien! pourquoi n'est-il pas ton amoureux?

— Oh! madame, Jean ne fait pas attention à une pauvre fille comme moi : c'est un meunier qui est riche, et il y a plus d'un bourgeois de la ville qui lui donnerait sa fille...

— En mariage! à un paysan!

— A coup sûr, madame.

— Ces bourgeois-là se vendraient pour un écu. Ils ont pourtant une sorte de rang entre eux.

— Ah! madame, il y a des bourgeoises de la ville, des plus huppées et

des plus jolies, qui ne disent pas comme vous; et si le maire et le premier échevin sont brouillés et ont failli se battre, il y a quelques mois, c'est que leurs femmes en voulaient toutes deux.

— Pour leurs filles?

— Oh! non, madame, pour elles.

— C'est bien différent. Ah! ce garçon a des maîtresses parmi vos bourgeoises?

— Et parmi les dames aussi.

— Comment ça?

— Dame! on dit que la femme du seigneur du Berbis lui donnait des rendez-vous la nuit dans le petit bois de l'Étang.

— Dans un bois! elle est donc folle, cette femme? ça n'a donc pas une chambre?

— Oh! madame, c'est qu'on ne fait pas faire tout ce qu'on veut à Jean, et on le prend comme on peut.

— Mais c'est donc un héros que ce garçon? Qu'est-ce qu'il a donc de si séduisant?

— Dame! madame, c'est qu'il est très beau, voyez-vous; une si belle figure! et tourné comme un seigneur!

— Ah! il est beau! c'est l'Apollon de l'Auvergne!

— Et puis, madame, il y a autre chose, c'est qu'il ne pense qu'à ça.

— A quoi?

— On dit, madame, on dit que c'est un enragé après les femmes.

A ce singulier propos, la duchesse regarda Honorine; mais il y avait tant de bonne foi dans le visage de la jeune fille, que madame d'Avarenne vit bien qu'elle n'attachait pas un sens exact à un mot qu'elle avait sans doute entendu et qu'elle redisait tout naïvement; aussi la duchesse se mit-elle à rire en répétant deux ou trois fois :

— Ah! c'est un enragé après les femmes; voyons un peu ce superbe. Donne-moi ma lunette.

Honorine rentra dans la chambre, et la duchesse, demeurée sur le balcon, promena autour d'elle un regard ennuyé qui s'arrêta subitement sur la grande avenue qui, du bourg de l'Étang, montait jusqu'au château. Elle prit vivement la lunette que lui présenta la jeune fille; mais, au lieu de la diriger sur le beau meunier, comme celle-ci s'y attendait, elle regarda attentivement dans l'avenue. Enfin elle murmura avec un dépit marqué :

— Oui, c'est le carrosse de mon oncle, c'est lui... Oh! c'est trop violent... ce n'est pas assez de l'exil, on veut encore m'infliger le sermon. Oh! qu'il reste à prêcher ses ouailles de Clermont, monsieur l'évêque auvergnat! C'est juste, mon père a appelé un auxiliaire. J'écrirai au prince, il faut que tout ceci finisse; je suis lasse d'être persécutée.

Aussitôt elle quitta le balcon avec humeur, jeta sa lunette sur une table et s'assit dans son grand fauteuil où elle demeura plongée dans ses réflexions, jusqu'à ce que le bruit des roues vînt l'avertir que le carrosse entrait dans la cour. Aussitôt elle se leva violemment; et, prenant un parasol, elle s'apprêta à sortir en disant à Honorine :

— Je suis malade pour toute la journée; je ne puis sortir de ma chambre ni recevoir personne, entends-tu? Tu diras cela à mon père, s'il me fait demander ou s'il veut m'amener mon oncle.

— Oui, madame.

— S'il m'arrivait un courrier, fais sonner un retour par Dubois, sans lui dire pourquoi; je saurai ce que cela signifie.

— Oui, madame.

La duchesse gagna, par un long corridor, un escalier qui descendait à l'une des extrémités des bâtimens, en sortit furtivement et s'enfonça rapidement dans un bois qui était proche. Pendant quelques momens, elle marcha avec rapidité, écoutant avec anxiété si elle n'était pas poursuivie;

puis, lorsqu'elle fut assez avant dans le taillis pour qu'aucun regard ne vînt l'atteindre, elle s'arrêta, s'assit et se mit à réfléchir à son aise.

C'était un singulier esprit, que celui de mademoiselle Charlotte-Diane de l'Etang, devenue, par mariage, duchesse d'Avarenne. La morgue nobiliaire la plus insolente, le philosophisme le plus licencieux, se confondaient en elle, et même s'y fondaient de manière à composer un caractère déjà bien rare à l'époque où elle en faisait scandale, et qui, pour nous, doit prendre date dans le romanesque des temps passés. Madame d'Avarenne avait deux prétentions qu'elle seule ne trouvait pas contradictoires : la première était d'être d'une maison qui ne s'était jamais salie par une mésalliance; la seconde, celle de ne pas avoir de préjugés. L'une de ces prétentions était assez facile à comprendre, l'autre demande quelques explications. La première était cet orgueil de pur sang, si facile à l'homme, qu'il menace d'envahir tout cordonnier dont le père et le grand-père ont été honorablement cordonniers; c'était cette vanité de bonne descendance qui accolait la probité comme blason aux noms de certaines familles, et qui, parmi la noblesse, n'avait d'autre tort que de pouvoir se passer de mérite. Cette prétention était un héritage antique recueilli en naissant, idée prise au berceau, grandie avec le temps, entrée dans la nature de la duchesse; la seconde était le mauvais fruit d'une fausse éducation, ou plutôt d'une éducation mal déduite. Si nous voulions régenter, nous pourrions faire ici la guerre à l'esprit d'erreur qui a égaré le besoin d'affranchissement du dix-huitième siècle.

La société gémissait alors, entravée par les mille liens de patronage que la féodalité avait légués à la gentillâtrerie, et par la suprématie que le clergé s'était arrogé sur toute pensée. Chacune de ces tyrannies avait ses ennemis directs et passionnés; ceux de l'aristocratie furent d'abord les bourgeois de la Cité, dont la vanité s'irritait qu'il y eût encore une ligne de démarcation entre eux et une noblesse qu'ils touchaient de si près par la fortune et l'instruction. Richelieu et Louis XIV, en descendant à ce degré la noblesse à n'avoir plus qu'un parchemin pour rempart, furent les véritables destructeurs de la féodalité. Le jour où un Montmorency put dépouiller tous ses priviléges en déchirant à la tribune de la Constituante deux feuilles de papier, ce jour-là, il n'y avait déjà plus de véritable aristocratie. Le noble baron eût sans doute mis plus de temps à rendre ses bons châteaux de Languedoc et à enclouer ses canons, s'il les avait possédés encore. Les autres ennemis de la noblesse étaient les paysans, les seuls qui souffrissent véritablement d'un reste de féodalité terrienne qui les atteignait par la redevance, l'impôt, la dîme et ce qu'on appelait la basse justice, misères presque toujours aggravées par l'interoffice des intendans et juges bourgeois qui faisaient à leur profit de l'exaction et de la tyrannie seigneuriale. La lutte de la noblesse contre la bourgeoisie et le peuple a eu son histoire si terriblement écrite en pages de sang! d'incendie et de destruction depuis 1790, qu'il est inutile d'en parler. Mais la lutte qui précéda et prépara celle-ci fut celle de l'indépendance de la pensée contre la puissance théologale. A part les droits seigneuriaux, qui appartenaient au clergé comme à la noblesse et qui leur donnaient des adversaires communs, l'Eglise avait de plus ceux que son autorité spéciale heurtait à part et gênait dans leur marche : je veux dire les écrivains, les philosophes, les savans. Ceux-ci, gens du monde, élégans, spirituels, à belles manières, fêtés et caressés par les grands, n'eurent point de haine contre eux; ils ne pensèrent point à les combattre en masse. Voltaire faisait la Henriade pour chanter les grands noms de France, et, s'il oubliait Sully dans l'histoire d'Henri IV, ce n'était point en haine de sa caste, mais parce que l'arrière-petit-fils de ce ministre avait fait une impertinence au poëte. Il ajoutait plus tard à cet œuvre : Zaïre pour les Lusignan; Adélaïde Duguesclin pour nommer Vendôme, et mille petites balivernes pour cajoler Richelieu. M. de Montesquieu

tenait pour la noblesse de robe; d'Alembert criait à toute force qu'il était bâtard d'une grande dame; le baron d'Holbach était baron comme un Allemand qu'il était, et Rousseau ne lui reprochait de le paraître, que parce qu'il était fils d'un parvenu; Marmontel arrangeait, comme un laquais, des intrigues de ruelles, pour chasser madame Châteauroux du lit de Louis XV; Diderot louait M. de Malesherbes pour avoir caché dans son hôtel les manuscrits de l'Encyclopédie qu'il avait ordre de faire saisir comme magistrat, et allait en Russie remercier Catherine II de la pension de mille livres dont elle lui avait fait payer cinquante années d'avance. Mais tous, sans exception, frappaient au cœur le clergé, le clergé qui jugeait, condamnait et brûlait les livres. N'osant cependant l'attaquer dans son pouvoir terrestre, ils l'assiégèrent dans son pouvoir spirituel; ils nièrent son origine, contestèrent le principe pour abolir les conséquences, et voulurent tuer Dieu pour ôter la dîme aux prêtres et la censure à la Sorbonne.

De là naquit cette grande émotion morale qui donna à chacun besoin et droit de discussion contre tout pouvoir qui existait à son détriment, et qui persuada au tiers-état et à la campagne de se débarrasser du seigneur terrien qui l'opprimait, *ad exemplar* du philosophe qui honnissait le Christ, au nom duquel on supprimait ses œuvres. 89 fut le résultat de toutes ces puissances destructives, l'aphorisme vivant de toutes ces discussions écrites. Mais cela posé, montrer comment toute puissance essayée pour la première fois va toujours au delà du but qui lui est marqué, comment le premier ballon se perdit dans l'espace, comment éclata la première machine à feu, et comment la liberté poussa la théorie jusqu'à décréter en pratique la permanence de la guillotine, ce serait redire une triviale vérité que de réduire nos observations à ces vulgaires propositions. D'une autre part, ce serait une histoire de l'esprit humain, au dessus de nos forces et au delà des prétentions de ce livre, que d'analyser et de suivre ce mouvement prodigieux dans son ensemble et ses détails, jusqu'au moment où il creva la société par toutes ses faces. Tout le monde voit la foudre quand elle éclaire; il faut être Franklin pour découvrir l'électricité. Nous laisserons donc ces grandes questions à de plus savans; et de cette mine féconde d'où la philosophie peut faire sortir tant de systèmes, nous tirerons un tout petit filon imperceptible et ténu comme la secrétion du ver à soie, et nous le suivrons pour nous guider dans le caractère inextricable de la duchesse d'Avarenne.

Diane était une femme née ardente d'esprit et de corps; froide de cœur, peu vaniteuse de sa personne, mais fière à l'extrême de sa race; heureuse d'être belle parce qu'elle était femme, mais n'en tirant point profit comme femme. Elle avait désiré l'union qu'elle avait contractée, parce que son mari était un grand seigneur, et que le nom de l'Etang s'alliait bien à celui d'Avarenne; mais elle ne demandait aucune reconnaissance pour s'être livrée, belle et blanche, à un bossu noir et sale. Lorsque son esprit hardi et subtil voulait s'exercer et tenter une conquête, elle cherchait quelque esprit à vaincre et était flattée de la louange du plus bas faquin qui passait pour homme de talent. Elle avait disputé les amours d'un prince à une courtisane sortie d'un mauvais lieu; mais elle n'avait été charmée de l'emporter, que parce que le prince lui avait dit qu'elle était plus belle et plus amusante que la courtisane. Elle eût rougi d'elle-même, si la considération de son rang fût entrée pour quelque chose dans cette victoire. Lorsque la jeunesse de son corps inquiétait ses nuits solitaires, elle ne rêvait empereur ni roi, mais force et beauté. Elle trouvait juste que tout fût traité d'égal à égal; mademoiselle Diane de l'Etang contre le duc d'Avarenne; le nom contre le nom; le but du combat, le mariage; la coquette, belle et spirituelle Diane, contre la coquette, belle et spirituelle courtisane; la séduction contre la séduction; le but était l'hommage d'un prince connaisseur. La femme

belle, passionnée, infatigable, délirante, fougueuse et nue, au plus beau, au plus infatigable des hommes. Elle avait sa trinité qu'elle distribuait ainsi : la fille noble au noble mari; Aspasie à Alcibiade; Messaline au portefaix du coin. Elle ouvrait son salon aux plus puissans noms de la France, son boudoir aux plus experts en galanterie, son lit aux plus jeunes et aux plus beaux.

Ce caractère, dont les Mémoires de l'époque nous ont légué plus d'un modèle, semble incompréhensible à la raison de notre époque, et il nous est difficile de nous expliquer l'existence d'une vanité sincèrement aristocratique, avec un si brutal abandon de sa dignité personnelle. C'est ici le cas de faire application de nos observations sur la marche philosophique du dix-huitième siècle. La philosophie de ce siècle, comme nous l'avons dit, parla bien de liberté naturelle, mais point de liberté politique. Jamais, à aucune époque de notre histoire, il ne fut moins question du droit de régler les dépenses de l'Etat, droit que possédaient le quinzième et le seizième siècles; mais jamais on ne s'occupa davantage du droit de nier Dieu, la religion et les prêtres. La noblesse, et ce fut une grande faute, la noblesse, qui ne s'apercevait pas qu'elle finirait par être de la partie, non vis-à-vis des philosophes, mais vis-à-vis du peuple, laissa faire et alla même jusqu'à approuver une morale qui s'accommodait si fort à ses goûts de libertinage et qui n'attaquait pas ses prérogatives. Quelques questions d'égalité furent bien soulevées parmi toutes ces discussions auxquelles la noblesse prenait part; mais c'étaient des questions d'égalité humaine, et non point politique. On voulut bien reconnaître qu'un manant était l'égal d'un noble en tant que le manant avait les jambes et le visage aussi bien faits que le noble; mais cela dans le rapport d'homme à homme, la question du bourgeois et du gentilhomme demeurant intacte. De là cette distinction subtile qui fit de tant de grands seigneurs et de grandes dames des êtres doubles qui consentaient à l'état de nature pour les jouissances de leur corps, mais qui conservaient très entière la supériorité de leur position sociale. En conséquence, la duchesse d'Avarenne et beaucoup d'autres usaient naturellement et philosophiquement de leurs laquais; tirant ainsi des principes d'une philosophie vraie dans sa généralité, mais appliquée faussement à des exceptions, les conséquences qui allaient à leurs passions. Ce ne fut que plus tard que le peuple y puisa celles qui allaient à ses intérêts. Cherchez dans tous les écrivains du dix-septième siècle, jusqu'au règne de Louis XVI, où les embarras matériels des finances ramenèrent l'esprit public à une application matérielle des principes de liberté; cherchez un écrivain qui ait osé tirer des principes de l'égalité humaine si radicalement posée les conséquences de la destruction des priviléges et de la participation de tous au gouvernement : vous ne le trouverez point. On écrivait à la vérité en vers mal rimés :

> Les hommes sont égaux, ce n'est point la naissance,
> C'est la seule vertu qui fait la différence.

Mais personne ne pensait à dire qu'à ces hommes égaux il fallait des droits égaux.

Soit que le besoin d'égalité naturelle, soit que la protection qu'une grande partie de la noblesse avait accordée aux philosophes trompassent ceux-ci sur l'anomalie de l'existence de l'aristocratie avec leurs principes, soit qu'ils n'en eussent pas calculé toute la portée, il est certain que l'aristocratie se crut long-temps à l'abri du mouvement qui renversa la religion et le clergé, et qu'elle laissa faire, sans s'apercevoir que tous les priviléges de l'ancienne monarchie s'étayaient l'un l'autre, et qu'un tombé, tous les autres crouleraient.

Voilà bien des réflexions à propos d'un caprice de femme qu'un autre

eût rapporté tout naïvement, et qui se fût expliqué tant bien que mal à l'esprit du lecteur; d'autant que ce caprice n'est point encore consommé, comme dirait Beaumarchais, et que nous nous sommes arrêté au milieu de notre récit, pour divaguer sur un caractère au lieu de le faire agir, ce qui est bien plus dans les données des romans actuels. Reprenons donc.

La duchesse d'Avarenne était dans le taillis, assise sur un banc de gazon, pensant à sa situation présente. Comme elle suivait volontiers le cours de son histoire dans le passé pour en mieux calculer les chances dans l'avenir, nous allons nous mettre à la piste de ses réflexions et les noter chemin faisant.

— Me voici donc, se disait-elle, confinée dans le château de mon père, au moment où je me croyais au sommet de la fortune et de la puissance. Il n'y a dans toute la cour de Louis XVI qu'un prince qui vaille la peine qu'une femme en fasse son amant, et ce prince était mon esclave. Déjà, grâce à son crédit, mon mari, exilé dans une ambassade, ne mettait plus d'obstacle à nos plaisirs, à mes triomphes, au luxe de la maison, à mes fêtes qui faisaient envie aux privilégiés du petit Trianon; je commençais à être heureuse ce que je valais, lorsque voilà une femme qui se jette à la traverse de mon avenir: dans le but de s'emparer de celui qui m'appartient, elle me fait un crime d'une liaison qu'elle ambitionne pour elle, et, parce qu'elle ne sera que la maîtresse de demain, elle a l'art de faire entrer dans ses intérêts l'épouse imbécile de ce prince, et de faire renvoyer la maîtresse d'aujourd'hui. On mêle à tout cela la pruderie de la reine, l'austère vertu du roi, la dévotion de Mesdames. On menace mon père; on parle de rappeler mon mari, on me fait entendre que la terre de l'Étang a besoin de la présence de mon père, et mon père de la présence de sa fille; et, pour que tout cela arrive sans que je puisse y rien opposer, on envoie le prince dans sa province sous prétexte d'une assemblée des notables qui n'a été convoquée que pour ça; et je suis forcée de partir dans les vingt-quatre heures, et me voilà reléguée dans un désert épouvantable où je meurs d'ennui depuis ce jour et demi que j'y suis. En vérité, tout cela s'est succédé si vite, que je n'ai pas eu le temps d'y réfléchir. Il faut pourtant prendre un parti. Irai-je retrouver M. d'Avarenne? ce serait abandonner la partie sans la défendre; retournerai-je à Versailles dès que le prince y sera arrivé? ce serait m'exposer peut-être à un nouvel ordre d'exil que cette fois ma désobéissance rendrait irrévocable. Faut-il attendre ici que tout soit apaisé là-bas? mais le prince a un cœur tout au plus vaniteux, qui m'aimait parce qu'il y avait mode à m'avoir, danger de me perdre, et qu'il était en rivalité avec les hommes les plus charmans. Il me laissera mourir ici; dans quinze jours je serai remplacée par une autre; qui sait même si déjà il ne m'a pas oubliée. Car enfin j'ai bien calculé; il eût pu m'envoyer un courrier pour me dire ce qui se passe; nous avons voyagé assez lentement pour cela. Ce misérable courrier! je n'entendais pas galoper un cheval derrière ma voiture, qu'il ne me semblât que ce dût être une livrée verte à galons d'or qui me poursuivait pour me remettre un ordre de retourner sur-le-champ; mais le cheval passait, et c'était quelque bourgois qui galopait. Peste soit du bourgois qui galope! Voilà comment j'ai fait mon voyage jusqu'ici; toujours en attendant, et toujours trompée. Je suis arrivée depuis avant-hier et je n'ai rien reçu... c'est inconcevable! c'est monstrueux! Ce prince est si crédule quelquefois! on lui aura fait peur du diable; et puis, si libertin! il se vautre dans quelque orgie; et d'une incurie! il passe tout son temps à des sottises. Décidément je suis abandonnée, perdue; je suis (1)...

(1) A Dieu ne plaise que nous donnions comme expression de nos sentimens sur un homme devenu malheureux, les paroles que nous prêtons ici à une mal-

Elle en était là, lorsqu'elle entendit marcher dans le bois. Celui qui venait semblait s'arrêter de temps en temps, comme quelqu'un qui examine les endroits par où il passe, pour y découvrir une personne ou un objet. La première pensée de la duchesse fut que c'était elle qu'on cherchait, et son premier mouvement fut de s'éloigner, le second fut d'attendre et d'accueillir l'importun, fût-ce son père ou son oncle, de manière à se débarrasser de leur morale pour quelque temps. Déjà elle avait préparé deux ou trois phrases à emportement, de ces phrases avec lesquelles les femmes ont presque toujours raison; parce que si c'était un homme qui vous les adressât, il faudrait lui répondre par un soufflet, et que ce moyen n'étant pas de mise avec le *sexe* et à une certaine hauteur sociale, il faut se taire et boire les impertinences. On parle beaucoup de la tyrannie de la force; la tyrannie de la faiblesse est bien autrement cruelle et abusive. Il y a aussi la tyrannie de l'infamie, celle qui s'établit si bien dans le vice, s'y pavane si fièrement, s'y graisse si complétement de boue, qu'il ne reste plus un endroit où puisse arriver une vengeance. Nous avons tous connu un malheureux qui est mort, et qui se délectait à écrire dans son journal quelque calomnie sur le premier honnête homme dont la pensée lui venait en s'éveillant; l'injure écrite s'imprimait, l'honnête homme la lisait; il se mettait en fureur, prenait un ami, des pistolets et une épée, et allait trouver le libelliste. Il lui demandait raison, celui-ci lui riait au nez; il l'insultait alors, celui-ci riait plus fort; il l'appelait, lâche, le lâche haussait les épaules; il le souffletait, le souffleté criait à l'assassin. Satisfait de sa vengeance, l'honnête homme sortait, se croyant en repos dans sa bonne renommée, par la correction qu'il avait infligée; le lendemain amenait une autre feuille et une autre injure, partant autre fureur, autre visite, autre ricanement, autre insulte; ce jour-là il crachait au visage du calomniateur et pensait tout fini. Le calomniateur attendait que la porte de la rue fût fermée, et une plus mortelle, plus infâme injure se levait avec l'aurore et la feuille du lendemain. A cette hideuse obstination, j'ai vu de paisibles honnêtes gens rugir et demander comment il fallait faire taire ce misérable. Ils se calmaient, car il leur naissait une idée de vengeance. Le soir même, ils attendaient l'homme au coin d'une rue, le prenaient au collet, le bâtonnaient jusqu'à la poignée de la canne et le renvoyaient avec le bras cassé. Le gueux savait écrire de la main gauche, et l'insulte quotidienne se réveillait encore le lendemain, colportée dans Paris à quelques centaines d'abonnés, expédiée par la poste à un millier de lecteurs. Que faire alors? se taire, ou composer ou devenir assassin. L'honnête homme était le plus faible, il restait honnête homme, et l'infâme riait et se pavanait dans sa victoire. Voilà ce que nous appelons la tyrannie de l'infamie; elle a mille autres moyens de procéder, mais nous nous contenterons de cet exemple. Nous aurions encore à développer les divers systèmes de la tyrannie du malheur; depuis le proscrit qui s'amuse à enfreindre les lois du pays qui le recueille, et qui traite la plus simple réprimande d'outrage au malheur (1); jusqu'à l'enfant-trouvé reçu dans une famille et qui crie à la plus légère correction: — C'est parce que je suis seul et misérable qu'on m'opprime: l'un et l'autre ga-

tresse irritée. Une femme qui se croit abandonnée pense quelquefois tout le mal possible de celui qui l'oublie, surtout quand elle est capable de faire ce qu'elle redoute. La jeunesse d'un prince n'est pas plus exempte de folies que celle du plus humble bourgeois; mais ce n'est pas à nous de lui en faire une accusation; et si nous avons choisi, sans le nommer et sans le mettre en scène, un personnage devenu au moins respectable par son âge et son exil, c'est qu'il nous fallait une position telle, qu'elle pût se prêter aux événemens que nous avons voulu présenter. (1834).

(1) Ceci est, du reste, un exemple de théorie générale dont nous ne voudrions pas qu'on fit d'application, surtout sous le rapport politique.

gnant quelquefois l'impunité, par la peur où ils mettent d'honnêtes gens de manquer au respect qu'on doit à l'infortune.

Madame d'Avarenne avait à sa disposition ces rois genres de tyrannie. Supposons que ce qu'elle craignait fût arrivé, que c'eût été quelque sermoneur qui fût venu lui porter au bois une réprimande bien méritée, supposons un frère qui parle :

— Ma sœur, votre intrigue avec le prince a scandalisé la cour et déshonoré notre nom!

— Mon frère, vous n'avez eu rien à dire contre cette intrigue, lorsqu'elle vous a fait nommer colonel, puis brigadier des armées du roi.

— Si j'avais su le moyen...

— Laissez donc, vous le saviez, et si votre femme n'était pas un petit monstre imbécile, vous l'auriez conduite, l'épée au côté, dans l'alcôve du prince.

— Ma sœur, vous êtes bien heureuse de n'être qu'une femme.

Et le frère serait parti en grinçant des dents.

Supposez l'oncle maintenant.

— Ma nièce, votre conduite scandalise les honnêtes gens et brave le Ciel.

— Je me soucie peu du Ciel et des honnêtes gens.

— Ce qu'on dit de vous passe toute croyance.

— Quoi!... on dit que j'ai un amant? deux? trois? dix? eh bien, c'est vrai! ça m'amuse; ça ne vous regarde pas; et si on dit quelque chose, j'en aurai cent.

— Ah! ma nièce! voilà donc ce que vous ont appris les philosophes.

— Les philosophes sont des gens d'esprit, les dévots des imbéciles; il n'y a plus que les brutes qui jeûnent, fassent carême et se passent de quelque chose.

— Mais savez-vous quels noms vous méritent vos façons d'agir?

— Quoi! on m'appellera athée? c'est à la mode; catin? ne l'est pas qui veut; d'ailleurs, il y a long-temps qu'on m'a dit tout cela.

— Et cela ne vous a pas fait honte?

— Honte! je n'ai pas le temps.

— Ah! ma nièce, je me retire; vous êtes descendue plus bas que je ne pensais.

— Bonjour, mon oncle, mes respects à vos ouailles.

Puis le saint évêque, le cœur navré, s'en va épouvanté, abasourdi, sans avoir pu trouver un joint où percer cette cuirasse d'impudence et arriver au cœur.

Voici pour le père.

— Eh bien! ma fille, voilà le fruit de vos impudences : l'exil, la perte de tout avenir, de toute fortune.

— Grand merci, mon père; je n'ai pas assez de mon malheur, il faut que vous m'accabliez de vos doléances.

— Mais ce malheur, c'est vous qui l'avez voulu.

— Est-ce une raison pour venir me le reprocher? Qu'est-ce que je vous demande? c'est de me laisser seule souffrir dans un coin.

— Cependant...

— Est-ce que je me plains, moi? je suis forte, j'ai du courage; mais s'il faut que j'aie encore à supporter votre humeur, j'avoue que j'y succomberai... la vie à ce prix est insupportable...

— Mais cependant...

— Oui, monsieur, j'aime mieux mourir! Dieu! mon Dieu! que je suis malheureuse! Et vous aussi qui dites m'aimer, vous vous joignez à mes ennemis; eh bien! soit; tout ceci finira. La vie dans ce château... est-ce le bonheur, est-ce la fortune, est-ce le plaisir pour y tenir beaucoup?

— Allons, allons, Diane, vous devenez folle.

— Folle! ah! non, monsieur; je sais ce que je dis. Tenez, monsieur, je

suis au désespoir, laissez-moi, laissez-moi, je ne réponds plus de ce que je puis faire.

— Mais, écoutez-moi.

— Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! quelle tyrannie !

Et, sur ce, la belle désespérée se serait pressé le front avec rage, elle eût dérangé trois boucles de sa belle frisure, avec mine d'enfoncer ses ongles dans ses beaux yeux, et le père craintif, attendri, se serait retiré prudemment pour ne pas exaspérer ce cœur ulcéré.

Voilà ce qui n'arriva pas, mais ce qui serait infailliblement arrivé, si c'eût été frère, oncle ou père qui se fût présenté dans le bois devant la belle duchesse d'Avarenne ; mais ce n'était personne qui eût droit à remontrance, car c'était tout simplement Jean d'Aspert, le beau meunier, qui, dès qu'il aperçut la duchesse, marcha rapidement vers elle, le chapeau à la main, l'air profondément respectueux et embarrassé. Dès qu'il fut près d'elle, il tira un paquet de sa poche et le présenta à la duchesse.

— Qu'est cela ?

— Des lettres qu'un homme qui rôdait autour du château voulait faire remettre secrètement à madame la duchesse.

— Quel homme ?

— Une sorte de postillon en vert, galonné d'or.

— Ah ! très bien ! pourquoi ne l'avez-vous pas introduit !

— Parce qu'il m'a dit qu'il ne fallait pas qu'on soupçonnât son arrivée ici. Si madame la duchesse eût été dans son appartement, j'aurais pu y conduire secrètement cet étranger ; mais j'avais vu madame entrer dans ce parc et se diriger vers ce bois ; j'ai pensé que la livrée de cet homme pourrait le faire remarquer, et j'ai cru que c'était mieux le servir que de me charger moi-même de ses lettres et de venir vous les apporter, car je suis connu ici de tout le monde, et l'on ne fera pas attention à moi.

— Et qu'est devenu cet homme ?

— Il attend au bourg la réponse que je me suis chargé de lui reporter.

— C'est bien, dit la duchesse, attendez ; et d'un geste de la main elle congédia le beau meunier, qui se retira.

Elle ouvrit alors le papier, et sous une enveloppe qui promettait une lettre bien longue, bien explicative, elle trouva un petit billet plié en deux, avec ces quatre lignes

« Mes belles amours, vous avez fait bien des imprudences, à ce qu'il me paraît : le roi est très irrité ; je n'ai pas encore osé lui parler de vous. Prenez patience : je prévois que d'ici à quelque temps on aura besoin de moi ; je négocierai alors votre retour. Je suis toujours très épris de vous et très reconnaissant de l'amour que vous me portez. Vous êtes dans un si horrible pays, que je ne vous demande pas la fidélité comme une preuve d'amour, et je me garde ce mérite ; à défaut de celui-là, ayez celui de penser beaucoup à moi et de me l'écrire souvent. Mille baisers sur vos beaux yeux. Si l'on vous envoie le quatrain suivant, n'y croyez pas :

En revenant de Courbevoie,
L'estomac fus m'embarrasser
D'un très lourd gâteau de Savoie ;
J'ai pris Duthé (du thé) pour le faire passer. »

L'immobilité qui suivit la lecture de cet étrange billet attestait une rare confusion dans les pensées de la duchesse ; elle avait cru calculer et prévoir tous les malheurs de sa position, et elle voyait dépassé d'un coup et du premier abord tout ce qu'elle avait prévu et calculé. En effet, rien n'était plus froid, plus sec que ce billet ; pas un mot ou de consolation, d'espérance prochaine, de dévoûment, ou d'effort en sa faveur : une négociation éloignée, très éventuelle dans son succès, une excuse d'infidélité qui avait l'air d'une vanterie. Il y avait de quoi en perdre la tête. Mais la duchesse

avait sans doute devers elle quelques moyens d'exiger du prince ce qu'elle eût préféré devoir à son empressement, car elle froissa le billet avec colère et dit tout haut en se levant:

— Ah! nous verrons...

Aussitôt elle sortit du bois et rentra dans son appartement pour faire la réponse qu'attendait le courrier. Cette réponse, toute de colère et d'humeur, fut bientôt prête. La duchesse y menaçait son amant d'un éclat assez habile pour le compromettre, et lui disait très hautainement qu'elle saurait bien le placer entre la nécessité de résister pour elle aux ordres de la cour et de l'y maintenir d'autorité, et la honte de l'abandonner lâchement; et qu'alors elle n'aurait plus de ménagemens à garder sur la publicité d'un secret dont elle avait en main des preuves irrécusables. Elle donnait au prince le temps de lui renvoyer une réponse; mais, ce délai passé, si la réponse n'arrivait pas ou si elle n'était pas satisfaisante, elle partait et retournait à Versailles, et qu'alors il fallait qu'il se décidât.

La réponse prête, il fallut avoir le messager intermédiaire pour la remettre au courrier, et la duchesse donna ordre à Honorine de lui amener Jean d'Aspert, qui sans doute attendait quelque part dans le bois. Honorine répondit que le meunier lui avait parlé, et que, ayant affaire dans le château voisin, il l'avait avertie qu'il reviendrait le soir après la nuit tombée pour prendre les ordres de la duchesse et les transmettre au courrier qui ne devait partir que le lendemain, ayant destiné tout ce jour à se reposer, après une longue route faite à franc étrier.

Ce retard contraria vivement madame d'Avarenne. Il y a de ces momens de colère où il faut entièrement accomplir la résolution qu'on y prise pour ne pas craindre d'en changer. Cette lettre écrite et qui n'était pas partie lui pesait, non point parce qu'elle arriverait un jour plus tard, mais parce qu'elle n'était pas en route pour sa destination. Le courrier se fût arrêté huit jours à trente lieues du village de l'Étang, qu'elle n'en eût éprouvé que peu d'impatience, sûre que son message irait où il était adressé, porterait coup, et, une fois entre les mains du prince, la forcerait par vanité à faire ce qu'elle avait annoncé. Mais, par un vague instinct de caprice, elle craignait qu'entre deux heures qui venaient de sonner et dix heures qu'il fallait attendre, il n'arrivât quelque événement, quelque réflexion, quelque débat entre elle et son père, qui lui fissent retenir la lettre qu'elle venait d'écrire. Cette contrariété occupa la duchesse un quart d'heure, puis elle se remit à s'ennuyer.

Si l'oisiveté est la mère de tous les vices, l'ennui peut bien adopter comme ses enfans la meilleure part de tous les excès où se porte une imagination habituée à s'user à mille petits soins qui ne sont pas un travail, mais une occupation. Ainsi, quand, à trois heures, l'heure du dîner arriva et qu'on vint avertir la duchesse que son père l'attendait, il prit fantaisie à Diane de ne pas dîner et demanda qu'on la laissât tranquille; elle se fit malade, joua la malade, se mit au lit et se fit faire de la tisane. Le lit est fort ennuyeux et la tisane insipide; à la seconde tasse, elle la jeta au milieu de la chambre, se leva et se mit à se promener en chemise dans son appartement. Le froid la prit, elle se fit faire du feu, et par le plus beau soleil de juin, on entassa des moitiés d'arbres dans la vaste cheminée de sa chambre. Elle s'amusa à regarder la flamme gagner toutes les bûches l'une après l'autre, et, quand tout ce monceau de bois fut enflammé, elle eut la petite espérance de voir prendre le feu à la cheminée. Il n'en arriva rien et se dégoûta de se chauffer. Elle appela Honorine; la nuit était venue. La jeune fille après avoir allumé une bougie, l'approcha de sa maîtresse qui était enveloppée dans une robe de chambre de damas, et qui avait mis ses pieds nus dans des mules de velours noir. Elle demanda à sa maîtresse si elle désirait quelque chose.

— Qu'est-ce qu'il y a de curieux dans ce pays? lui dit brusquement la duchesse.

— Rien, madame.

Il n'y a rien de curieux dans les choses les plus merveilleuses au milieu desquelles on vit. Notre-Dame de Paris n'a rien de curieux pour l'habitant de la Cité, qui passe tous les jours devant son magnifique portail. Le plus agreste paysage, la plus sublime ruine, n'ont rien de curieux pour le paysan qui déchire à la houe le flanc de la colline la plus pittoresque, ou qui s'abrite de la pluie sous quelque vieux arceau d'une abbaye du douzième siècle ; donc Honorine ne trouva rien de curieux à proposer à une dame qui avait vu Paris et Versailles.

— Est-ce qu'il n'y a pas de revenant quelque part? dit la duchesse.

Honorine ne répondit pas : elle était devenue pâle et tremblait de tout son corps.

— Ah! dit la duchesse, il y a des revenans ; à la bonne heure, conte-moi ça !

— Ah ! non, madame, il n'y a pas de revenans, mais il y a des choses bien extraordinaires.

— Qu'est-ce donc?

— Hélas ! madame, il y a des sorciers !

— Un vieux berger qui jette des sorts? il y en a partout, c'est très sale et très puant.

— Oh ! madame, reprit Honorine avec un sourire où perçait, à travers beaucoup de frayeur, un brin de vanité pour les sorciers de son pays, ce ne sont pas de vieux bergers. C'est bien plus épouvantable : c'est le docteur Lussay qui fait entrer des démons dans le corps de qui il veut, et qui les en fait sortir à volonté.

— Ah ! ce petit monsieur qui fait ici le charlatan, c'est bon à savoir ; et qu'est-ce que cela lui rapporte !

— Oh! madame, le docteur ne prend rien pour ça, au contraire, il paie ceux qui se laissent faire.

— Qu'est-ce qui leur fait donc?

— Dame ! madame, c'est bien difficile à vous expliquer. J'ai vu ça une fois ; mais j'ai eu si grand'peur que je n'ai pas osé y retourner.

— Tu te rappelles pourtant ce que tu as vu ; était-ce le diable en personne avec des cornes et le pied fourchu ?

— Non, madame. Imaginez-vous que c'était un soir, et le temps s'était couvert tout à coup, comme il menace de se couvrir en ce moment. Il faisait un terrible orage, et j'étais restée toute tremblante dans la grande chambre de notre maison, lorsque voilà Jean qui entre tout à coup, mouillé, sale, couvert de boue, et qui demande où était mon père. Mon père était à la ville et ne devait rentrer que le lendemain.

— C'est fort adroit à M. Jean d'être venu le chercher précisément ce jour-là, dit la duchesse avec un petit ricanement.

— Mais non, madame, puisque je ne pus pas lui donner ce qu'il demandait.

— Tu n'as pas pu lui donner ce qu'il te demandait? reprit la duchesse en considérant Honorine d'un regard tout étonné de ce qu'une belle fille comme Honorine n'avait pas pu donner ce que demandait un beau garçon comme Jean. Elle ajouta avec un air de grande surprise : — Qu'est-ce qu'il te demandait donc de si extraordinaire?

— Il me demandait, madame, la clé du grand caveau qui mène dans les souterrains du château.

— C'est donc un ivrogne?

Honorine fit un geste d'impatience et presque d'indignation. Madame d'Avarenne, qui s'en aperçut, continua :

— Eh bien ! que voulait-il faire de cette clé?

— Il voulait aller jusqu'à la maison du docteur, qui est une ancienne dépendance du château, et dont les caves communiquent avec celles de cette maison ; et ça pour surprendre les nécromancies que faisait le docteur.

— Et pourquoi ?

— C'est, voyez-vous, que, dans ce temps-là, Jean faisait la cour à Louise ; Louise avait été un peu malade et on avait fait venir M. Lussay ; mais, au lieu de la soigner avec des drogues, il l'avait guérie en lui touchant la tête avec les mains, en lui parlant, en lui traçant de grands cercles sur le front avec une baguette en acier, et en employant toutes sortes de simagrées ; si bien que Louise était comme l'âme damnée du docteur, lui obéissant au moindre geste et tremblant comme une feuille devant lui. Il y en avait d'autres dans le pays qui avaient été guéris comme Louise, et tous étaient de même que Louise ; de grands garçons de labour, de gros charretiers. Une fois que le docteur les approchait, il semblait qu'ils n'eussent plus ni courage, ni force ; c'est vrai ça, madame. On s'en aperçut dans le pays et ça commença à donner des soupçons ; mais comme le docteur faisait du bien à tout le monde, on ne dit trop rien. Voilà pourtant qu'on finit par remarquer que presque tous les soirs ceux qui avaient été guéris par M. de Lussay s'en allaient de chez eux à la même heure, se rendaient chez le docteur et n'en sortaient que deux ou trois heures après, presque toujours la figure renversée. Il y en a qui se mirent aux aguets pour écouter ce qui s'y passait ; mais, comme la maison de M. Lussay est au milieu du jardin, on n'entendait rien de ce qui se faisait dedans. Pourtant tous ces pauvres gens, après avoir été guéris, dépérissaient à vue d'œil ; ils n'avaient pas de maladie ; mais ils étaient pâles, maigres, chétifs ; le moindre bruit les faisait tressaillir ; et surtout la pauvre Louise qui avait été si jolie ; elle était quasi comme une recluse. Son père lui avait défendu de retourner chez le docteur, et Jean l'en avait bien souvent priée : elle avait promis d'obéir ; mais, lorsque l'heure du sabbat arrivait, elle parvenait toujours à s'échapper. C'était comme ça vers sept heures du soir. Une fois, son père l'enferma dans sa chambre, mais la pauvre fille était si bien possédée, qu'elle sauta par la fenêtre, qui heureusement n'était pas fort haute, et qu'elle courut tout de suite chez M. Lussay. Quand le vieux Jacques rentra, Jacques c'est le père à Louise, il fut d'abord furieux de ce que sa fille s'était échappée, puis le pauvre bonhomme se mit à pleurer de ce qu'elle était possédée du démon. Ça fit du scandale et le père Jacques voulut aller se plaindre au curé et demander qu'il exorcisât sa fille ; mais M. Lussay lui donna de l'argent, et le sabbat continua de plus belle. Jean, que tout ça ennuyait, et qui voyait Louise se pâlir et se fondre au point d'être comme un squelette, Jean voulait éreinter le docteur ; et dame ! il n'y avait pas d'argent à lui donner, à lui, pour l'empêcher de taper. Mais Louise, à qui il s'était vanté de son envie, l'avait tant prié, en lui disant que c'était son bonheur à elle, et peut-être sa vie qu'il exposerait en touchant au docteur, qu'il laissa faire aussi, et pourtant il devenait plus inquiet de jour en jour, car la tête de la pauvre fille se dérangeait : elle parlait toute seule ; elle disait des choses incompréhensibles ; elle racontait que le docteur la menait en paradis où il y avait des meubles superbes et des musiques qui la faisaient danser toute seule. Une fois elle voulait m'emmener en me disant :

— Viens, viens, et tu goûteras les joies du ciel et tu sentiras le plaisir te pénétrer jusqu'à la moelle des os.

Et en parlait ainsi elle avait des yeux qui lui sortaient de la tête et qui flamboyaient comme des chandelles. Ça me fit peur !

La duchesse, qui avait attentivement écouté jusque-là, se prit à rire.

— Jean me paraît de tournure à donner de ces joies-là, d'une meilleure façon que le docteur. Mais enfin que te voulait-il, le soir qu'il était chez toi ?

— Voici : il avait voulu empêcher Louise d'aller au sabbat comme à l'ordinaire, et pour ça, il avait obtenu de son père de l'emmener à deux lieues d'ici ; ils causaient tranquillement dans une auberge du bourg

voisin, lorsque voilà tout à coup sept heures qui sonnent. A peine Louise a-t-elle entendu l'horloge, qu'elle devient tout inquiète, en disant à Jean qu'il faut qu'elle parte, que l'heure est venue, qu'elle entend le docteur qui l'appelle; puis elle ajoute, comme si elle parlait à quelqu'un : — J'y vais, j'y vais. Jean veut l'empêcher de sortir, il la supplie de rester; mais Louise ne l'entendait plus, et paraissait causer avec un esprit qui la tourmentait. Elle se lève, Jean l'arrête de force; elle se débat quelques instans, et, comme il la retenait toujours, la voilà qui tombe dans des crises affreuses : la pauvre fille se roulait par terre, se cognant la tête sur le coin des meubles, en écumant comme une enragée et en poussant de grands cris. Alors Jean la prend, la met sur un lit et reste à côté d'elle. Il n'y avait pas une minute qu'elle y était que la voilà qui s'endort, mais d'un sommeil si lourd, si lourd, qu'elle paraissait morte. Jean commençait à se désespérer de l'avoir mise dans cet état, quand il la vit se lever sur son séant. Elle se frotta les yeux comme si elle se réveillait, et pourtant ses yeux restèrent fermés : elle se leva tout à fait, et, quoiqu'elle fût habillée, la voilà qui fait comme si elle mettait ses bas, ses souliers et ses jupes. Jean qui l'avait vue se meurtrir le visage et se frapper contre les meubles, quand il l'avait voulu arrêter, Jean la laissa faire. Aussitôt que Louise fut prête, je veux dire, aussitôt qu'elle eut fait semblant d'être prête, car elle s'était regardée devant un miroir comme pour arranger son fichu et son bonnet, la voilà qui va tout droit à la porte de l'auberge, qui l'ouvre, qui sort dans la rue, et tout ça, toujours les yeux fermés; Jean la suit n'osant la toucher, tant il est surpris. L'orage était venu, la pluie battait à verse, il ventait et tonnait, c'était un temps horrible. Louise n'eut pas l'air de s'en apercevoir, et tout aussitôt qu'elle fut dans la rue, elle tourna du côté du bourg, toujours les yeux fermés. Elle marchait d'une telle vitesse, elle si faible et si maigre, que Jean avait de la peine à la suivre. Quelquefois il s'approchait d'elle et l'appelait, mais elle ne répondait pas. La nuit était tout à fait tombée et les petits sentiers qui coupent à travers les champs étaient inondés et presque disparus. Ça n'arrêta pas Louise; elle les reconnaissait dans la nuit et y marchait comme en plein jour, et par une belle sécheresse. Plusieurs fois Jean voulut lui prendre la main, mais alors elle se mettait à crier et à trembler comme une convulsionnaire; il la laissait donc aller comme elle voulait, la suivant toujours, et ne sachant plus où elle allait, tant la nuit était noire. Ça dura bien une demi-heure. Tout à coup Louise s'arrête à un mur qui lui barre le passage, ouvre une petite porte basse que Jean ne voyait pas, entre et ferme la porte après elle; Jean voulut l'enfoncer, mais il ne put y réussir. Enfin il tourne autour de la maison et reconnaît que c'est celle du docteur. Ils avaient fait presque deux lieues en trois quarts d'heure. Jean eut beau crier et frapper, personne ne lui répondit; alors, ne sachant que faire, il escalada le mur et entre dans le jardin. Il s'approcha de la maison et entendit un bruit singulier : c'était une douzaine de voix d'hommes et de femmes; les uns riaient, et d'autres chantaient; il y en avait qui poussaient de grands cris, d'autres qui gémissaient, tout cela mêlé d'une sorte de bourdonnement comme une voix qui prie. Il prit fantaisie à Jean de casser les fenêtres ou d'enfoncer une porte; mais les volets étaient garnis de barreaux et les portes cadenassées. Ce fut alors qu'il pensa au caveau qui mène à la maison du docteur, et qu'il résolut de venir chez nous; car, à force de tourner, il vit que les cris sortaient d'une cave, et, en appliquant son oreille au soupirail, il entendit plus distinctement le bruit qu'on y faisait, et reconnut Louise qui disait sans cesse avec une voix si forte, que Jean eut peine à la reconnaître : — Encore! encore! encore!

A ce mot, la duchesse se prit à rire. Par un hasard singulier, un coup léger fut frappé à la porte de sa chambre. Honorine, que son propre récit

avait épouvantée, se jeta vers madame d'Avarenne en poussant un cri et en tombant à genoux. Elle était pâle et portait autour d'elle des regards effarés : la pluie fouettait à torrens les vitres des grandes fenêtres; le vent gémissait en longs hurlemens dans les corridors du château; la lueur de la bougie se perdait dans l'immensité de la chambre; à ces bruits, à cet aspect, la duchesse devint froide et pâle à son tour. Elle écoutait, lorsqu'un second coup plus fort frappé la fit tressaillir; mais, soit courage, soit que le mot accoutumé qu'elle prononça lui échappât involontairement, elle dit d'une voix altérée :

— Entrez!...

Un homme parut, couvert d'un long manteau bleu, qui dégouttait de pluie, portant un large chapeau qu'il ôta en entrant dans la chambre : c'était Jean d'Aspert.

— Je viens, dit-il, chercher les ordres de madame la duchesse.

La terreur de madame d'Avarenne et celle d'Honorine avait été si grandes, qu'elles ne s'en remirent ni l'une ni l'autre, même après avoir reconnu le meunier, et qu'elles ne répondirent pas tout de suite. L'apparition du héros de la singulière histoire de Louise, à ce moment, lui prêta quelque chose de romanesque et d'aventureux qui fit que la duchesse le considéra avec une attention curieuse. C'était véritablement l'un des plus beaux hommes qu'elle eût vus. Il avait quitté sa poudre, et ses cheveux noirs et bouclés roulaient en larges anneaux sur son front élevé; il portait une culotte et des guêtres de daim, et une ceinture de cuir, où pendait une paire de pistolets, serrait sa taille forte et cambrée. La duchesse, sans le quitter des yeux, lui dit d'une voix qui avait perdu cette liberté insolente dont elle usait vis-à-vis de gens si loin placés d'elle :

— Nous parlions de vous, monsieur.

— Vous m'attendiez, madame; pardon si j'ai tant tardé; mais le courrier m'attendra jusqu'à onze heures, et il n'en est que dix.

— Ah! tant mieux, dit la duchesse oubliant complétement le but de la visite de Jean, vous me direz la fin de votre histoire.

— De mon histoire? reprit le meunier étonné.

— L'histoire de Louise, dit Honorine; j'étais en train de la conter à madame la duchesse quand vous êtes arrivé.

— Hélas! madame, reprit Jean, c'est une bien triste histoire.

— Jusqu'à présent elle ne laisse pas que d'être curieuse, répondit la duchesse; mais la soirée est devenue froide, ranime un peu ce feu, Honorine; allume-nous quelques bougies, nous sommes ici comme dans une tombe. Va à l'office et fais monter quelque chose pour moi. Depuis que je ne t'écoute plus, je me sens besoin de souper.

Honorine sortit, et Jean demeura devant la duchesse. Elle avait tourné son grand fauteuil du côté du feu, avait tiré ses jolis pieds blancs de ses mules noires, et les avait posés sur un coussin devant la flamme du foyer pour les réchauffer. Jean se taisait, et madame d'Avarenne, tout étonnée de ce silence, se retourna et vit Jean immobile, les yeux fixés sur ses pieds délicats qu'il avait l'air de contempler avec envie. Jean, surpris dans son adoration, baissa subitement les yeux et devint rouge; la duchesse le regarda en clignant les yeux, et un imperceptible sourire glissa sur ses lèvres, sourire que nous pourrions traduire ainsi : — Mais oui dà! ils sont blancs et jolis, mes pieds, et vos paysannes ne sont pas beaucoup riches en beautés de cette espèce. Puis, après le monologue de ce petit sourire, la duchesse se prit à rire tout de bon d'un rire étouffé, à la vérité, mais qui voulait dire assurément : — Ce serait drôle de faire perdre la tête à ce garçon. Elle se retourna vers lui et vit les regards de Jean qui entraient audacieusement sous le col mal serré de sa robe de chambre, et qui s'appuyaient comme un baiser des yeux sur le satin de ses belles épaules. La duchesse rougit à son tour; elle ramena ses pieds nus dans ses mules de velours, et regarda Jean, qui cette fois ne baissa les yeux

qu'après avoir croisé son regard avec celui do madame d'Avarenne. Tous deux gardèrent encore le silonce; madame d'Avarenne le trouva tout au moins très osé. Une mauvaise pensée lui vint, cello de s'amuser aux dépens du beau meunier, ot de lui faire dire quelque grosse balourdise. Alors, s'adressant à Jean avec son grand air de duchosse, elle lui dit en le toisant par dessus l'épaule :

— Il paraît quo vous faites des vôtres dans ce pays?

— Eh! madame, reprit Jean, on fait ce qu'on pout.

— Mais il y a autre chose à faire que de courir après tontes les jolies filles du pays pour les séduire et les abandonner, ajouta sèchement la duchesse.

Jean prit le reproche au sérieux; il répondit sérieusement :

— J'ai aimé bien des filles, et jo n'en ai séduit aucuno. Je n'ai jamais été ni le premier amant ni lo dernier do cellcs quo j'ai oues; à co compte-là, on ne peut pas dire que je les aie séduites ni abandonnées.

La duchesse fut touto surprise du bien dit et du franc répondu de Jean; elle s'attendait à quelque gros et niais sourire, avec des paroles entrecoupées et un chapeau gauchement tourné dans la main, comme faisaient les Guillots du théâtre de Monsieur. Elle n'en continua pas moins son rôle d'inquisition morale, et reprit d'un air sévère ot en regardant lo mennier au visage :

— Ce n'est pas tout : on dit que vous vous élevez jusqu'à des bourgeoises.

Jean fronça le sourcil, et, avec un certain dédain où perçait presque de l'humeur, il répondit :

— Jo no sais, madamo la duchesse, si jo m'élèvo jusqu'aux bourgeoises, ou si les bourgeoises descendent jusqu'à moi; mais il me semble qu'on n'entre guère dans le lit d'uno femme que sur le pied d'égalité.

— Et vous appliqueriez lo principe à une femmo do qualité si ello s'abaissait jusqu'à vous? reprit vivement madame d'Avarenne.

Jean devint pâle, et un éclair de colère brilla dans ses yeux; il se mordit les lèvres, comme pour barrer passage à la réponse qu'il allait faire, ot reprit d'uno voix dont il ne put pas déguiser complétement l'altération, mais où il affectait do mettre lo respect le plus révérencieux :

— Jo me permettrai de rappeler à madame la duchesse que son courrier attend ses ordres.

Madame d'Avarenne regretta l'impertinence quo Jean avait été sur le point de répondre, no fût-ce quo pour en rire plus tard; mais elle demeura stupéfaite du langage et de la retenue du meunier; et, pour s'éclairer tout à fait sur ce qu'était ce garçon, elle passa sans préambule à un autre genro do questions, renfermant, pour ainsi dire, toute la série de ses réflexions dans l'ellipse de la demando.

— Où avez-vous étudié?

— Chez les jésuites de Toulouse, madame.

— Vous y avez connu mon beau-frère, l'abbé d'Avarenne?

— Je l'y ai vu, madame.

— Il fait aussi des siennes, n'est-ce pas?

— D'uno autre façon, madame, dit Jean d'nn ton sec.

— Oui, reprit la duchesse avec hauteur, do la façon d'un gentilhomme et non pas d'un manant.

En disant ces mots, la duchesso toisa le meunier d'un air de mépris : Jean baissa les yeux et reprit avec un ton marqué d'impatienco mal contrainte :

— J'attends vos ordres, madame.

— Mais, reprit madamo d'Avarenne, vous ne les attendez guèro, car vous les demandez à toute minute.

Ello se tut et s'agita comme une femmo qui voit qu'elle ne va pas au but qu'elle voulait atteindre. Dans la brusquerie do ses mouvemens, sa

robe se dérangea tout à fait et découvrit la naissance d'une jambe fine, délicate et suavement arrondie. Madame d'Avarenne réfléchissait en ce moment. Au bout d'une minute, elle s'aperçut de la nudité de ses jambes; elle prit le pan de sa robe pour les voiler; mais elle s'arrêta soudainement, resta dans cette position, et, glissant son regard de côté, elle chercha celui de Jean. Le regard de Jean était baissé, son visage sérieux: ou il n'avait pas vu cette nouvelle grâce, ou il n'avait pas pris garde, ou il la dédaignait. La duchesse le trouva beaucoup plus impertinent que la première fois qu'il l'avait regardée. Elle se sentit de l'humeur : pourquoi? contre qui? à quel propos? elle n'en savait rien. Elle se décida à renvoyer Jean, se leva, prit le billet du prince et la lettre qu'elle avait répondue; elle se remit au coin du feu pour voir si sa réponse était suffisante; et, pour en mieux juger, elle relut le billet du prince: il ne fit qu'accroître l'humeur où était la duchesse; et, quand elle arriva à cette phrase: « Vous êtes dans un si horrible pays, que je ne vous demande pas la fidélité comme une preuve d'amour, » elle ne put retenir une exclamation de colère et de mépris; elle haussa les épaules, chiffonna le billet dans ses doigts et se mit encore à réfléchir en silence. Nouvelle humeur, nouvelle agitation, nouveau dérangement dans la robe de chambre: elle s'était ouverte du haut, et la soie du vêtement, glissant doucement, sur la soie des épaules, jusqu'à la naissance des bras, découvrit cette ligne pure, flexible, infinie, qui, partie de la tête, descendait, par un cou svelte et gracieux et par des épaules pures, blanches et fluides, jusque sous les plis de la robe, où elle se perdait si doucement, si vaguement, qu'il semblait que l'œil pût l'y poursuivre et l'y compléter. Les réflexions de la duchesse furent assez longues pour que Jean relevât les yeux et vît ce buste blanc et parfait; assez longues aussi, pour qu'après avoir détourné ses regards de cet enivrant aspect, il les y reportât malgré lui, puis les y tînt attachés; puis enfin, oubliant qu'on pouvait surprendre ses regards, il se laissât aller à une admiration qui fit rougir son front et trembler son corps. Au bruit de sa respiration haletante, la duchesse se retourna; mais le regard de Jean ne se baissa plus devant le sien, il y pénétra au contraire, y plongea de tout son feu, et ce fut celui de madame d'Avarenne qui, cette fois, se couvrit de ses paupières. Elle n'avait plus envie de gronder, et à ce moment où elle eût pu devenir sérieuse, elle eut le tort de vouloir rire, et elle dit gracieusement à Jean :

— Donc, mon garçon, vous avez eu de bien jolies filles?

— Jolies d'une autre façon, madame.

— Voilà un mot qui vous sert de réponse à tout. Je vous ai dit que l'abbé d'Avarenne faisait des siennes, vous m'avez répondu : D'une autre façon: j'ai compris, et je me suis fâchée, quoique vous ayez raison; l'abbé est un personnage très commun et très grossier. Mais voilà que je vous demande si vos maîtresses sont jolies, et vous me répondez encore : D'une autre façon. J'avoue que je n'entends plus.

— Cela voulait pourtant dire la même chose que pour monsieur l'abbé.

— C'est-à-dire que ces jolies filles sont communes et grossières.

— Oui, madame, dit Jean en laissant échapper un soupir et en relevant sur la duchesse un regard timide, mais tellement empreint de douce caresse, que la duchesse sourit en elle-même; mais non plus en femme qui se moque en triomphant, mais en femme qui éprouve du plaisir à triompher. Cependant elle ramena sa robe sur son cou, mais tout lentement comme si elle ne le faisait qu'à regret; et le regard de Jean, dispersé sur ses belles épaules et sur ce sein d'ivoire, se resserrant peu à peu avec le cercle de damas qui vint se nouer au cou, ce regard se concentra sur le visage de la duchesse, puis sur ses yeux; et lui, dominé par une admiration qui le brûlait, elle, par un triomphe qui la flattait à son insu, tous deux se regardèrent long-temps; et les rayons de leurs yeux, en

glissant l'un à travers l'autre, comme ceux de la lumière, se confondaient comme eux, s'échauffaient et s'animaient jusqu'à les brûler, lorsque Honorine entra étourdiment en disant :

— N'est-ce pas, madame, que c'est une bien horrible histoire?

Jean eut un mouvement de colère, la duchesse un geste d'impatience.

— Mais il a oublié de me la conter tout à fait.

Honorine les regarda avec surprise l'un après l'autre, et, si elle eût osé, elle eût dit à la duchesse le texte dont ce regard n'était que le commentaire :

— Que faites-vous donc là ensemble depuis une demi-heure?

Le meunier revint à sa phrase qui déjà deux fois lui avait servi à essayer de s'arracher à sa position. Il lui dit donc, mais en tremblant :

— Madame la duchesse, l'heure avance, et je suis à vos ordres.

Diane se serait fâchée peut-être, si l'émotion de cette voix ne lui eût dit plus haut que toutes les paroles possibles : — Oh ! madame ! renvoyez-moi, je deviens fou, renvoyez-moi ! La duchesse, sans lui répondre, lui fit un signe négatif. Que voulait dire ce signe? sans doute il n'y avait pas dans ce refus d'éloigner Jean la volonté ou la prévision de tout ce qui arriva ; mais la duchesse avait encore quelque chose à entendre de Jean. Elle était demeurée sur une sensation inachevée. Si Honorine n'était pas entrée, peut-être le beau meunier, fasciné par ce regard qui le dévorait tout à l'heure, eût dit un mot auquel se serait éveillé tout l'orgueil de la duchesse ; elle l'eût chassé, et il n'en eût plus été question ; peut-être aussi, malgré son agitation, eût-il gardé le silence, baissé les yeux, laissé son délire s'éteindre, et la duchesse eût ri long-temps de l'extase amoureuse du meunier ; mais le hasard leur avait sauvé à l'un et à l'autre ces deux issues maladroites de leur position en l'interrompant tout à coup et en laissant au cœur de chacun d'eux le charme d'une émotion sentie, mais incomplète, comme dans la bouche la saveur d'un fruit goûté.

Jean ne comprit pas le signe de la duchesse autrement que comme un retard; mais il en fut bien aise. Cependant Honorine plaçait une petite table près de la duchesse et y déposait un souper de femme : une aile de volaille, un biscuit, quelques confitures. La duchesse ne disait rien ; Jean se taisait de même. Honorine avait oublié quelque chose ; elle sortit de nouveau; la duchesse la regarda fermer la porte, et dès qu'ils furent seuls, elle dit :

— Qui vous a fait apercevoir que ces jolies filles étaient jolies d'une façon grossière et commune ?

Pourquoi attendit-elle qu'ils fussent seuls pour cette question très simple et qu'Honorine pouvait assurément entendre ? c'est que la réponse qu'elle espérait ou qu'elle avait devinée ne pouvait être dite devant cette chambrière, et que sans doute Diane ne voulait pas qu'il y eût un prétexte à ne pas la lui faire; peut-être elle la souhaitait; mais Jean était dans une position indicible d'embarras. Ce n'était pas assurément un garçon timide ; lorsque l'allure de la conversation avec une femme si haut placée que madame d'Avarenne lui donnait presque droit de marcher côte à côte avec elle, son esprit, son cœur, ses sens, s'exaltaient assez vite pour qu'il regagnât la distance où ils étaient l'un de l'autre ; mais qu'un accident vînt à rompre le charme qui l'emmenait, il lui fallait redevenir Jean comme devant, le meunier vis-à-vis de la grande dame. Aussi, quand il entendit la question de madame d'Avarenne, question à laquelle il eût répondu un instant avant avec passion et reconnaissance, il fut tout surpris, n'osa dire sa pensée, chercha à mentir, ne put pas, et finit par répondre une bêtise :

— C'est qu'on me l'a dit.

— Ah ! fit la duchesse avec dépit, je croyais que vous l'aviez vu..

Jean s'aperçut de la sottise et frappa du pied avec humeur. Tous deux ne

savaient plus que dire; tous deux, retenus à leur place, ne savaient plus comment se remettre de niveau; mais si le regret de leur position perdue était entré dans leur cœur, Jean, redevenu meunier, trouvait la duchesse belle à l'adorer ou à la violer; mais il désespérait. La duchesse, redevenue duchesse, ne sentait plus ce regard d'homme brûler ses sens de femme; mais la grande dame avait envie du beau meunier. Ils gardaient le silence. Honorine reparut encore, et encore elle laissa percer dans son regard son étonnement de les trouver dans leur position immobile et silencieuse.

— Mais contez donc votre histoire à madame, dit-elle en poussant Jean du coude, comme pour l'avertir qu'il avait l'air d'un imbécile, mais assurément sans se douter pourquoi il avait l'air d'un imbécile.

— Oui, dit la duchesse négligemment; et, prenant ce moyen de donner un prétexte à ce que Jean demeurât encore : oui vraiment, contez-moi cela.

— Il faut qu'il se dépêche, dit Honorine, car voilà onze heures sonnées et Jean n'aura pas le temps d'être demain matin au marché de Clermont.

— Ah! dit la duchesse, vous allez au marché de Clermont?

— Vous voyez bien, madame, qu'il a sa ceinture avec ses pistolets.

— Ah! il y a donc quelque chose à craindre sur les routes?

— Non, dit Jean, mais, comme je suis obligé d'emporter d'assez fortes sommes d'argent avec moi, je prends quelques précautions.

— Inutiles, sans doute? dit la duchesse.

— Comment inutiles! s'écria Honorine; Jean a été attaqué deux fois et, s'il n'avait pas tué un des quatre voleurs qui sont tombés sur lui, il y serait resté.

— Vous êtes brave, dit madame d'Avarenne en regardant Jean.

— Mais, madame, je me défendais, voilà tout, dit Jean avec un embarras qui avait toute la bonne grâce d'une noble modestie.

Ce n'était rien que Jean fût brave ou ne le fût pas, ce n'était rien quelques minutes avant; mais cette nouvelle qualité, qui un moment avant eût passé inaperçue, se releva à point pour intéresser la duchesse et lui faire considérer Jean comme un garçon à part. Elle se tut un moment, puis elle ajouta comme avec regret :

— Eh bien! partez, puisque vos affaires vous appellent.

— Je croyais, dit Jean, que madame la duchesse désirait savoir ce qui arriva à Louise.

Madame d'Avarenne comprit qu'il voulait rester, elle en fut ravie; et, comme toute vanité de femme devient plus exigeante à mesure qu'on lui donne aliment, elle voulut que le sacrifice de Jean fût aussi complet qu'il pouvait l'être, et elle lui en fit sentir toute la portée.

— Mais je ne désire pas vous faire manquer le marché de Clermont; c'est l'époque, ce me semble, où vous autres, meuniers minotiers (1), vous faites vos achats.

— Oh! non, madame, dit Jean, ce n'est que dans quelques mois, et, ce marché fût-il plus important qu'il n'est, je n'irais pas, si...

— Eh bien! restez, vous me conterez votre aventure, dit la duchesse en l'interrompant tout à coup; car elle avait surpris sur le visage d'Honorine un étonnement auquel elle supposait plus d'intelligence qu'il n'en avait assurément. Puis elle ajouta : Débarrassez-vous de ce manteau; bon Dieu! il a l'air trempé. Approchez-vous du feu... asseyez-vous, monsieur... je vous écouterai. Jean obéit; mais il ne commença pas son récit. La duchesse ne l'avertit pas de le commencer; elle se tourna vers la table, se coupa un morceau de poulet, le mit sur son assiette, se versa à boire... mais

(1) On entendait par meuniers minotiers ceux qui faisaient, outre la mouture, le commerce de farine.

elle ne but ni ne mangea. Honorine dit à Jean qui regardait flamber le feu sans penser à l'objet pour lequel il était là :

– J'en étais restée au moment où vous vîntes à la maison me demander la clé du caveau... J'ai dit à madame tout ce qui était arrivé jusque-là.

— Bon Dieu! vous perdez la tête, ce soir, dit la duchesse avec humeur; il n'y a rien sur cette table : vous avez oublié le vin.

— Madame n'en boit jamais, dit Honorine.

La duchesse se mordit les lèvres et reprit :

—Sans doute; mais voilà M. Jean qui a été percé par la pluie, il a peut-être besoin.....

— Mais, madame, dit Jean piqué de ce qu'on lui offrait un verre de vin comme à un manouvrier, je n'ai pas l'habitude...

— N'importe, dit la duchesse avec impatience, allez me chercher du vin.

Honorine sortit.

— Ce n'est pas pour vous ni pour moi, ajouta tout de suite la duchesse; mais cette fille est insupportable; elle a bonne intention; mais elle est d'une indiscrétion!..... elle est toujours là.

Madame d'Avarenne allait vite. D'abord elle avait attendu d'être seule avec Jean pour reprendre sa conversation avec lui; maintenant elle renvoyait Honorine pour être encore seule. C'était bien le cas d'apprendre ce qu'était devenue cette pauvre Louise. Il était bien difficile de ne pas parler d'elle; mais il y avait manière d'en parler; voici comment cela arriva :

— Cette Louise, dit la duchesse en faisant semblant d'être occupée à souper, cette Louise était-elle aussi une fille commune et grossière?

— Oh, non! madame, dit Jean, Louise était une jeune fille gracieuse; elle avait des mains petites et effilées... mais, ajouta-t-il en regardant celles de la duchesse, elles étaient rouges et dures, car elle travaillait comme font les filles de la campagne.

— Elle avait de jolis pieds, peut-être aussi?

— Oui, madame, petits, mais brisés par les sabots et déformés par la fatigue.

— Elle était blanche?

— Le soleil lui avait brûlé et noirci la peau du visage et du cou, je n'ai jamais vu plus loin.

La duchesse regarda Jean en souriant, puis elle s'examina. Elle était parfaitement enveloppée; il n'y avait qu'y faire, c'était un fâcheux hasard. Elle continua :

— Vous aimiez Louise, à ce que je vois, pour ce qu'elle avait de plus distingué que les autres filles. C'est d'assez bon goût, et vous devez être heureux d'avoir rencontré dans une paysanne ce qui ne se trouve guère que dans les femmes d'un monde plus relevé.

— Et ce qui s'y trouve bien plus charmant.

— Ah! fit la duchesse en posant son couteau et en s'accoudant sur la table; avez-vous eu occasion de le remarquer? Et elle envoya à Jean un regard et un sourire où il y avait toute l'indulgence possible pour la réponse qu'il oserait lui faire.

Jean était tremblant; il était ému; il avait un vague instinct qui lui disait d'avancer; mais il sentait aussi une crainte impérieuse d'aller plus loin qu'il ne devait. Il évita encore de répondre directement à la question de la duchesse, et il détourna la tête en disant d'une voix étouffée :

— Oui, madame, pour mon malheur.

— Pour votre malheur! dit madame d'Avarenne en rejetant en arrière le collet de sa robe qui laissa voir ses blanches épaules.

Jean, qui n'osait plus la regarder, ne vit pas ce mouvement. — Pour

votre malheur! redit la duchesse avec une voix frémissante de coquetterie.

— Oui, madame, répliqua Jean; car c'est un malheur d'avoir vu involontairement ce qu'on n'oserait plus regarder.

Il releva lentement la tête et fixa sur la duchesse un air désespéré; il la vit ainsi dévoilée, ainsi ravissante; il se recula et jeta sur Diane un regard où il y avait de la crainte et de la prière; mais il ne put détourner ses yeux d'elle. La duchesse baissa les siens pour se laisser voir, et, lorsqu'elle les releva sur lui, ils étaient si languissans, si voilés, si imprégnés d'un doux sentiment de satisfaction indulgente, que Jean, hors de lui, s'écria :

— O madame! que vous êtes belle!

Le coup était porté et la réponse difficile. Une nouvelle interruption en sauva l'embarras à madame d'Avarenne. Honorine rentra. Jean crut tout perdu, la duchesse sauva tout.

— Vraiment, dit-elle, cette histoire est inouïe, et, puisque vous êtes décidé à ne pas aller à Clermont, j'en entendrai la fin avec plaisir.

— Est-ce qu'il n'a pas fini? dit Honorine.

— Pas encore, dit Jean qui, par ce mot, se mit audacieusement de complicité dans le mensonge de la duchesse.

— C'est dommage, dit Honorine, car voilà qu'on ferme les portes de la grille, et on va remettre les clés à monsieur le marquis, comme cela se fait d'ordinaire lorsqu'il est au château.

— Est-ce qu'on ne peut sortir que par la grille? demanda madame d'Avarenne.

— Oh! madame, il y a bien la petite porte; mais on va lâcher les chiens, et la porte ouvre sur le grand bois qui n'est pas plus sûr qu'il ne faut.

— Bon, dit madame d'Avarenne, Jean est armé comme un chevalier qui court les aventures, et tu n'as qu'à dire à ton père de ne pas lâcher les chiens.

— Mais, reprit Honorine avec embarras, c'est qu'il faut traverser tout le parc pour aller chez mon père, et la nuit, toute seule...

— N'y rentres-tu pas tous les soirs?

— Ce n'est pas pour rentrer, parce que Pierre, notre garçon, m'attend à l'office et qu'il me reconduira; mais c'est pour revenir déshabiller madame et la coucher.

— Oh! mon Dieu! dit la duchesse, je n'en ai nul besoin. Va dormir, mon enfant, tu dois être très fatiguée.

— Mais, madame, je crains... ce n'est pas que Jean ne connaisse très bien le château et le parc, mais je ne voudrais pas abuser de la bonté de madame et manquer mon service auprès d'elle.

— Puisque je te le permets. Tiens, emporte ce vin pour ton père, cela lui fera du bien à ce brave homme.

— Oh! dit Honorine, que madame est bonne! merci, madame..... Bonsoir, madame, bonsoir...

— Bonsoir, Honorine.

La jeune fille sortit. Jean et la duchesse demeurèrent seuls.

Comme la duchesse n'apprit pas ce soir-là la fin de l'histoire de Louise, nos lecteurs seront obligés de faire comme elle, et d'attendre à une autre époque; nous pouvons également assurer que la lettre pour le prince ne partit pas le lendemain, et que celle qui partit ne fut pas la première qui avait été écrite.

II

1798.

Les Émigrés à Rome.

e n'ai jamais vu Rome, mais j'irai voir Rome. Je veux savoir par moi-même ce qu'il y a de senti et de dominant dans cet enthousiasme que toutes les âmes rapportent de cette ville. Il me prend des peurs affreuses que toute cette exaltation romaine qui prend aux uns pour une demi-douzaine de vieilles ruines, aux autres pour les majestés entières des monumens chrétiens, à quelques uns pour les guenilles drapées des mendians de Saint-Pierre, ne soit une marchandise qu'on se croit obligé de rapporter de Rome, comme on n'oserait quitter Strasbourg sans un pâté, Mayence sans un jambon, Périgueux sans truffes, et Tours sans pruneaux. Les méditateurs (qu'on me pardonne le mot) qui ont restauré la ville (style d'architecte) en imagination, assis sur un fût de colonne pendant que le vent mugit sous les arcades du Colysée, et qui, par une belle nuit d'été, ce qui est très malsain en Italie, ont vu Rome entière se lever devant eux, ont entendu Antoine et Cicéron aux rostres, à qui Spartacus s'est montré au cirque, Clodius aux étuves, Messaline au lupanar; qui, à tous ces palpitans souvenirs vivans sur cette ville morte, ont senti bouillonner leur âme et déborder leur enthousiasme; ces mêmes méditateurs qui, chez eux, au coin de leur cheminée parisienne, n'ont jamais pensé à lire une page de Mirabeau, qui se sentiraient lever le cœur s'ils entraient à la barrière du Combat, qui se baignent dans une cuvette, et ne trouvent pas la police suffisante contre les filles; ces messieurs me font horreur. Plagiaires de sensations nobles, ils les ont dégradées jusqu'à ce point, qu'en partant ils prennent commande d'émotion à tant la feuille, car l'émotion se vend encore. Ces autres faquins qui ont marchandé une messe à la mémoire de leur père, et à qui l'immensité de Saint-Pierre, la pompe rouge des cardinaux, les vieilles voix d'enfant des castrats, ont révélé, disent-ils, la puissance de la religion chrétienne, me paraissent encore plus odieux. Ces autres que notre épais feuillage des Tuileries n'abrite pas assez de notre maigre soleil d'août, et qui ont largement aspiré, sous les arbres grillés du Corso, les chaudes douches des brûlans rayons du ciel italique, ces autres me font pitié et mépris. Tous me donnent envie de voir Rome, non pour gagner les fièvres par une belle nuit d'été, non pour me convertir à la messe du pape, non pour me brûler la peau comme un portefaix, mais pour leur dire qu'ils en ont presque tous menti.

Je ne connais qu'un homme qui ait fait, à mon avis, le voyage de Rome d'une manière neuve et profitable. C'était un mien ami, fils de régicide, assez mal venu sous la restauration, lequel rapporta de Rome pour dix-sept ou dix-huit francs d'os de Saint-Pierre, dont il fit présent au curé de son bourg, ce qui lui valut d'être marié sans confession et de dîner chez le sous-préfet. Passé cela, il n'a jamais ouvert la bouche de son voyage à Rome. Je n'ai pas besoin d'ajouter que cet homme est parfaitement spirituel et distingué. Or, maintenant, voici pourquoi toutes ces réflexions. S'il est reconnu qu'il est de très-bon goût de ne pas parler de Rome quand on l'a vue, il doit en résulter, par le système des contraires, qu'il est logique et élégant d'en parler quand on ne l'a pas vue. Or je ne l'ai pas vue, or il est élégant, or il est juste, or il est nécessaire que j'en parle; or il n'y a que moi qui aie le droit d'en parler pertinemment, or j'en par-

lerai. Voilà, ce me semble, ce qui s'appelle raisonner. Mon droit, mon privilége, mon monopole, se trouvant incontestablement établis d'après cette victorieuse logique, j'en use.

Tout le monde connaît assez d'histoire pour savoir qu'en 1798, la bonne révolution qu'on appelle 89, et la Terreur qu'on appelle 93, étaient chose finie; et, pour que ceci n'ait pas l'air d'une bêtise, j'ajoute que la plupart ne le savent que parce qu'on a donné pour nom aux événemens de ces deux époques la date de leurs années. Car si je demande tout droit à celui qui me lit : Que faisait-on en Europe au mois de mai 1798? il y a cent à parier contre un qu'il se grattera le front, et se mettra à supputer les événemens qu'il sait pour les rapporter nettement à leur date. Je vais le faire pour lui.

En 1798, Rome, en expiation de l'assassinat du général Duphot, avait été proclamée république. L'astuce du cardinal Doria, excitée par le ministre anglais Acton, avait organisé, quelques mois avant cette époque, une espèce de mouvement révolutionnaire dont la répression donna à la politique du cardinal occasion de se débarrasser de quelques républicains ardens; mais, malheureusement pour lui, le succès qu'il obtint contre ceux qu'il avait lui-même poussés en avant, l'entraîna à insulter la nation française dans la personne de son ambassadeur, Joseph Bonaparte. On envahit son palais et les troupes papales assassinèrent lâchement le brave Duphot à ses côtés. A cette époque, les outrages faits à la France ne dormaient pas dans un carton ministériel, et le gouvernement romain paya de son existence la mort du général français. La république romaine fut instituée quelques mois après l'assassinat.

Les Romains n'eurent pas plus tôt la liberté, qu'ils pensèrent à la vengeance. La liberté n'était autre chose alors que le pouvoir des petits ; et pouvoir et abus sont des choses qui marchent volontiers de compagnie, de quelque hauteur qu'on les exerce. Parmi ces vengeances, la première à assouvir fut celle qui s'adressait au grief le plus récent. On se ressouvint tout d'abord du piége où le cardinal Doria avait entraîné les républicains de Rome, et de la punition qu'il avait infligée à ceux qu'il avait faits criminels. Parmi les complices de cette machination, on désigna, comme les plus remuans, quelques émigrés français qui suscitaient partout, et à tous les titres, des ennemis à la république française. On murmura d'abord contre leur séjour dans la ville, puis des menaces les accueillirent lorsqu'ils parurent dans les rues. Presque tous quittèrent Rome. La populace regretta l'avertissement imprudent que ses injures avaient donné à ces émigrés et concentra sur le peu de ceux qui demeurèrent toute la haine qu'elle portait aux aristocrates.

Un matin, au coin de la place Nivone, à deux pas du Panthéon, un groupe d'hommes et de femmes parlaient tumultueusement du bonheur d'être libre. Un orateur, monté sur une borne, débitait en prose un pamphlet révolutionnaire où, deux ans avant cette époque, il avait improvisé une chanson joyeuse. Au dessus de lui, était incrustée à l'angle du mur une madone à laquelle on avait mis sur l'oreille une énorme cocarde tricolore. L'enfant-Dieu, qu'elle tenait sur ses genoux, en avait une de pareille dimension, et il n'était pas jusqu'à la figure symbolique du Saint-Esprit, qui planait sur ce groupe religieux, dont on n'eût décoré la tête emplumée d'une cocarde imperceptible. Au moment où l'orateur venait de démontrer à ses auditeurs que la liberté du peuple n'était autre chose que l'esclavage des grands, une femme passe devant cette petite assemblée, la considère un moment, et continue son chemin après avoir laissé percer un geste de dégoût et de colère.

— Sainte Marie! s'écrie un des attroupés, cette femme a passé devant la madone sans saluer la cocarde tricolore.

— C'est une femme noble, une aristocrate, répondent les premiers qui entendent cette remarque.

— Elle nous brave.— Elle nous insulte. Elle nous a regardés par dessus l'épaule. — Elle a montré la madone d'un geste de mépris. — Elle a murmuré entre ses dents. — Elle nous a traités de canaille. — Elle nous a appelés misérables. — Elle nous a menacés. — Voilà des gens qui nous feraient tous pendre, s'ils reprenaient le pouvoir. — Et qui l'ont déjà fait. — Et nous le souffrirons! — Non! — Non! — Non! — Vengeance! — Oui, vengeance! — Mort aux aristocrates! — Au Tibre l'aristocrate! — Au Tibre la robe de soie! — Au Tibre la mantille de dentelle! — Au Tibre le chapeau de velours!

Toutes ces exclamations où le besoin de surenchérir chacun sur son voisin avait porté les derniers à parler de mort et d'assassinat, toutes ces exclamations s'étaient succédé assez rapidement pour garder ce caractère d'irréflexion et de violence qui fait presque toujours un crime public de ce qu'on appelle la justice populaire, justice toujours criminelle en ce qu'elle juge avec passion et exécute avec férocité ; justice presque toujours injuste, parce qu'elle n'atteint presque jamais que les innocens. Mais tous ces cris, qui apportaient chacun avec soi une opinion, chacun avec soi un jugement, avaient pris cependant le temps nécessaire pour que chaque opinion émise entrât au cœur de cette multitude, pour que chaque jugement prononcé y fît naître la résolution de l'exécuter. Ce temps avait suffi pour permettre à cette femme, ainsi vouée à la mort, de s'éloigner et de disparaître dans l'angle d'une rue.

— Où est-elle? — Qu'est-elle devenue? — Où s'est-elle enfuie? — Où s'est-elle cachée? crie-t-on de tous côtés dès qu'on ne l'aperçoit plus.

— Par-là! — par-là! répondent quelques voix.

Tout aussitôt la foule se précipite du côté désigné, avec un grand cri continu et qui sert d'appel à ceux qui n'ont rien vu ni rien entendu, mais que leurs guenilles rendent solidaires de tout ce qui se passe sur la place publique, et qui répondent : — Au Tibre! — Mort à l'aristocrate! avec l'enthousiasme de désœuvrés qui rencontrent une bonne occupation. Les premiers arrivés à l'angle de la rue voient à son extrémité la robe de soie, la mantille de dentelle, le chapeau de velours.

— La voilà. — Là-bas! là-bas! Arrêtez! — Arrêtez l'aristocrate! crie-t-on de tous côtés.

La victime désignée, à qui ces cris ne parviennent ni pour retarder ni pour accélérer sa marche, tourne dans une rue à gauche ; à cette vue, la foule se divise en deux : une partie suit le chemin que cette femme a pris; l'autre s'élance par une rue diagonale qui mène à l'extrémité de celle où cette femme a disparu, et s'assure, par ce moyen, de l'arrêter dans sa marche, tandis que les premiers l'empêcheront de retourner en arrière. Les deux troupes, lancées avec une égale rapidité, arrivent presque ensemble aux deux extrémités de la rue ; mais, parmi le petit nombre de ceux qui la parcoururent dans sa longeur, il n'y a plus ni robe de soie, ni mantille de dentelle, ni chapeau de velours.

— Elle est entrée quelque part. — Elle est dans la rue. — Elle est dans une de ces maisons. — Il faut les visiter. — Entrons là.

— Qui es-tu?

— Je suis un marchand de poterie qui fabrique des lampes antiques pour les fouilles du Campo-Vacino.

— Tu n'as pas vu passer une femme qui avait un chapeau de velours, une mantille de dentelle, et une robe de soie?

— Non. J'étais au fond de ma boutique.

— Crie vive la république!

— Vive la république!

— C'est bien; tu es un bon citoyon.

— A celle-ci.

— Pourquoi fermes-tu ta boutique?

— Dame! monseigneur....

— Il n'y a plus de monseigneur.
— C'est un partisan de l'aristocratie.
— Qu'on le pende, s'il ne veut pas avouer.
— Hélas! mon frère, je ne sais rien.
— Il m'appelle son frère; c'est un espion du Vatican, un séide des moines.
— Mais, citoyen, je suis juif.
— Et tu m'appelles mon frère, chien!
Et, d'un coup de pied dans le ventre, on rejette le malheureux au fond de sa boutique. Sans doute il lui serait arrivé bien pis, si d'un autre groupe on n'eût entendu s'échapper un cri :
— C'est ici! c'est ici!
On y court, et ceux qui ont fait cet appel crient à ceux qui arrivent :
— C'est là! c'est là! voilà une porte qu'on refuse d'ouvrir. On a beau faire, elle n'échappera pas à notre vengeance. Au Tibre! l'aristocrate! — Ouvrez! — Ouvrez! — Au Tibre!
Et, comme personne ne répond, on se met en devoir d'enfoncer la porte; on l'enfonce; on entre. La maison est déserte : pas un habitant, pas un meuble, rien à tuer, rien à jeter par la fenêtre.
— C'est une trahison!
— Cette maison sert de rendez-vous aux conspirateurs.
— Tu es du quartier, toi?
— Oui.
— A qui est cette maison?
— C'est l'ancien logis de l'avocat Giacetti, qui est mort il y a un mois et dont les héritiers ont fait enlever tous les meubles, il y a deux jours.
— Et pourquoi n'as-tu pas dit ça tout de suite, imbécile?
— Est-ce que je savais ce que vous cherchiez?
— Nous cherchons une femme : la connais-tu?
— Quelle femme?
— Une femme, une grande dame, une aristocrate, une ennemie peuple; elle est dans cette rue, elle loge dans cette rue.
— J'en connais beaucoup comme ça.
— Où demeurent-elles?
— Il y a d'abord la femme du marquis Daguesta, là-bas, au bout de la rue, à cette maison qui a deux colonnes.
— Une marquise... c'est ça; une femme de trente ans...
— Trente ans! je ne sais pas. Son petit-fils, dont je suis le tailleur, en a tout à l'heure vingt-cinq.
— Brute! c'est une femme de trente ans qu'on te demande.
— Attendez, dit le tailleur en se grattant la tête... une femme de trente ans... il y a bien la mienne.
— C'est une grande dame, animal!
— Ah! voilà! voilà! c'est la comtesse Desponts qui est accouchée hier.
— Elle se promenait ce matin sur la place Nivone!...
— Alors je n'y suis pas, je n'étais pas sur la place.
— Bon Jésus! que les tailleurs sont bêtes : elle est entrée dans cette rue en sortant de la place.
— Tiens! vous disiez qu'elle y logeait!
— Qu'elle y loge ou non, elle y est. L'as-tu vue passer?
— J'ai vu passer bien des gens.
— Une femme avec une robe de soie, un chapeau de velours, une mantille de dentelle?
— C'est possible. Je ne l'ai pas vue.
— Miséricorde! l'animal! Si je devenais jamais ministre, je ne te ferais pas mon espion.
— Je ne voudrais pas l'être.

— Tu fais le fier!

— Je suis citoyen romain.

— Toi! tu es mauvais tailleur. Rentre dans ta boutique, et tâche de coudre un peu mieux les habits que l'on t'achète. Allons, va donc!

— Ne me touchez pas; je suis libre. Vive la république!

— Veux-tu marcher et te taire, va-nu-pieds!

Puis le tailleur bousculé, honni, rentre dans sa boutique.

Cette scène se passait presque simultanément devant toutes les portes de la rue, avec quelques différences bien légères. La foule, dépistée, allait, venait; chacun interrogeait celui qu'il rencontrait et ne recevait d'aucun une réponse satisfaisante. Beaucoup de personnes étaient aux fenêtres pour apprendre ce qui se passait dans la rue, et une femme, vêtue comme celle que le peuple poursuivait, s'était mise à une croisée d'une maison d'assez modeste apparence. La multitude, tout occupée à questionner les gens des boutiques, n'avait pas encore levé les yeux en l'air, et n'apercevait point sa victime qui se livrait avec tant de sécurité. Cette femme paraissait fort tranquille, car elle ignorait que ce fût elle que demandait cette foule. Elle montrait tout ce mouvement populaire à un homme déjà vieux qui était à côté d'elle, et tous deux en suivaient les mouvemens avec plus de curiosité que d'inquiétude. En face de cette fenêtre, et parmi les curieux qu'avait attirés cette émotion, se tenait un homme que son habit faisait connaître aisément pour un Français : il portait l'uniforme des chirurgions militaires de l'époque ; il considérait attentivement cette femme, et à plusieurs reprises; il murmura à voix basse :

— C'est elle assurément, c'est elle!

Cet homme parut d'abord embarrassé sur ce qu'il devait faire. Il traversa la rue pour entrer dans la maison où était cette femme; mais il s'arrêta, retourna de l'autre côté, et, s'adressant à un marchand de plâtre, qui, sur le seuil de sa porte, regardait paisiblement ce qui se faisait; il lui dit :

— Quelle est cette femme qui demeure en face?

— Quelle femme?

— Cette femme, à cette croisée, en chapeau de velours, en mantille? dit le chirurgien en la désignant du doigt.

— Cette femme...

Le figuriste n'avait pas eu le temps de répondre, qu'un cri terrible domina tout à coup le murmure tumultueux de la rue.

— La voilà! la voilà! la voilà!

Au geste du chirurgien, quelques regards avaient suivi la direction de son bras, et tout aussitôt la coupable de la place Nivone avait été reconnue. Toute la multitude afflua au point d'où le premier cri s'était fait entendre. Alors les imprécations de mort retentirent avec une affreuse violence, et cette femme était encore à comprendre qu'elle fût l'objet de cette exaspération, qu'une tuile, lancée à la fenêtre où elle était, vint frapper à la tête le vieillard avec qui elle semblait s'étonner des menaces qu'elle entendait. Cette femme poussa un cri, et, arrachant le vieillard de la croisée, disparut dans le fond de la chambre. Les clameurs : — Au Tibre l'aristocrate! continuèrent, et on se mit en devoir d'enfoncer la porte.

Le chirurgien répéta sa question à l'homme à qui il l'avait d'abord adressée, et celui-ci lui répondit :

— C'est, je crois, une Française.

— Une émigrée, peut-être?

— C'est possible.

— Ah! c'est elle! s'écria le chirurgien; et il s'élança parmi la foule pour arriver jusqu'à la porte et empêcher qu'on ne la brisât; mais il fut repoussé et presque menacé. Il comprit qu'il ne pouvait rien contre tout ce peuple en furour, et se hâta de gagner une caserne où se trouvait logée une compagnie française. Il espérait arriver à temps pour avertir et revenir balayer

cette rue; mais quelque diligence qu'il fît, bien qu'il courût de toute sa vitesse, il ne put prévenir le malheur qu'il craignait. Il n'était pas au bout de la rue, qu'une exclamation unanime de joie, suivie de cris plus furieux, l'avertit que la porte était brisée. Il n'en continua pas moins son chemin, espérant que la rage du peuple ne s'assouvirait pas sur-le-champ.

Cependant, comme il l'avait deviné, la porte avait été brisée, et la foule s'était ruée dans l'intérieur de la maison. Une troupe forcenée arriva jusqu'à la chambre où cette femme s'était montrée à la croisée; elle y était encore à côté du vieillard dont le sang inondait le visage et dont elle pansait la blessure. Les premiers cris que hurlèrent, en la voyant, les furieux qui envahirent la chambre furent :

— Au Tibre! au Tibre! l'aristocrate!

Cependant ils ne se jetèrent point sur elle tout de suite et continuèrent à l'invectiver, en lui reprochant son crime qu'elle paraissait ignorer; suivant en cela une sorte d'instinct de justice barbare, qui voulait même, aux yeux de sa victime, appuyer sa condamnation sur une raison quelconque. L'étonnement de cette femme était si profond, si naturel, qu'il arrêta d'abord les plus exaspérés. Mais, lorsqu'il lui fut demandé si ce n'était pas elle qui venait de passer sur la place Nivone, et qu'elle eut répondu affirmativement, ils s'écrièrent tous en fureur :

— Elle l'avoue! elle l'avoue! — Au Tibre! au Tibre! au Tibre! Quelques uns se précipitèrent pour la saisir; le vieillard, épouvanté, se plaça devant elle, en disant :

— Mais quel crime a-t-elle commis ?

— Elle a insulté les couleurs de la liberté. C'est une aristocrate et toi aussi. Retire-toi si tu ne veux pas qu'on te traite comme elle.

— Que je vous laisse assassiner ma fille sous mes yeux! s'écria le vieillard.

— C'est sa fille, il la soutient, c'est un traître. A bas! Au Tibre!

— C'est juste, cria une voix; mais avant il faut qu'ils fassent amende honorable. Menez-les à la madone, et qu'ils s'agenouillent devant les cocardes qu'ils ont méprisées.

A ce moment, la fille, qui avait passé la tête haute sur cette place, et le vieillard, qui n'était pas sorti de sa maison, étaient également coupables aux yeux des forcenés. On se jette sur eux, on les sépare, on les précipite dans les escaliers, on les traîne dans la rue où l'on annonce à la populace ce qu'on a décidé des deux criminels. A la place Nivone, d'abord; au Tibre ensuite; comme si la mort leur dût être doublée par l'humiliation. Ces deux infortunés, le père et la fille, étaient si étourdis de cette attaque imprévue, de ce malheur si subitement arrivé, de cette colère si rapidement exercée contre eux, qu'ils se laissèrent pousser dans le chemin qu'on leur désigna, sans résistance ni pensée, déjà morts et n'ayant plus d'autre crainte que de ne pas mourir comme on le leur promettait, et de tomber morceau à morceau, soupir à soupir, douleur à douleur, sous les bâtons et les poignards dont on les menaçait.

Ils arrivaient déjà à l'angle de la rue, lorsque tout à coup la foule reflue violemment sur elle-même avec ce cri partout répété :

— Les Français! les Français!

Elle se retourne tout aussitôt en entraînant ses victimes; mais l'autre bout de la rue lui montre aussi une triple ligne de baïonnettes, et toute cette multitude se trouve prise par la même manœuvre qu'elle avait employée contre la femme qu'elle avait poursuivie. Le peuple, ainsi enfermé, ne perdit rien de sa fureur; seulement il n'osa tenter le passage, et, espérant se faire ouvrir les rangs des soldats en les flattant, il se mit à hurler :

— Vivent les Français! vive la république!

Un officier-général à cheval pénétra dans la foule en l'apaisant de sa main, mais il ne put réussir à dominer les clameurs qui bruissaient autour de lui. Il avançait doucement, cherchant à arriver jusque auprès des mal-

heureux que le peuple tenait au milieu de la rue. On le laissa volontiers marcher en avant, mais, à chaque pas, la foule se refermait derrière lui sans discontinuer le cri : — Vivent les Français ! vive le général français ! au Tibre les aristocrates ! Déjà cet officier n'était plus qu'à quelques toises des prisonniers, lorsque ceux-ci l'aperçûrent. Par un entraînement irrésistible d'espérance de salut, le vieillard se mit à crier : — A nous ! à nous !

A ce mot, un mouvement terrible s'opère dans la masse compacte qui serrait le père et la fille ; un cri aigu, mais isolé, se fait entendre, et le vieillard, dont le général distinguait déjà la tête ensanglantée, le vieillard disparaît. Un cri de cent voix répond à ce premier cri. Le général devine ce qui s'est passé, et, dans un premier transport de colère, il pousse son cheval de ses deux éperons, s'arme de son sabre en frappant indistinctement tout ce qui s'oppose à son passage. La foule s'ouvre, se resserre aux murs, et laisse voir le vieillard étendu par terre, sa fille à genoux à côté de lui, et un homme qui la tient à bras-le-corps et qui veut l'entraîner. A l'aspect du cavalier qui accourt, cet homme abandonne cette femme ; mais, voyant que la vengeance va lui échapper, il se retourne, prend un couteau qu'une petite corde tient à sa ceinture et le lève sur la malheureuse. Un dernier effort du général le rapproche de l'assassin, et d'un coup terrible de son sabre, il fait tomber le couteau et la main qui en était armée. Le misérable s'échappe en hurlant, et mille imprécations furieuses sortent du cercle qui s'est formé autour du général. Celui-ci s'approche de la femme qui est à genoux sur le pavé et qui cherche un reste d'existence dans les traits du cadavre qui gît à ses pieds. Cependant la foule gronde, et, poussée par les plus éloignés, se resserre lentement autour de l'officier français et de la femme qu'il veut protéger. Occupé qu'il est à la consoler, celui-ci n'aperçoit pas ce mouvement. La femme, n'ayant plus, pour fuir, l'irritation du danger personnel dont son protecteur semble la défendre, pleure et se laisse aller à ses lamentations. Enfin le général, à demi courbé vers cette femme, l'engageait à s'éloigner, lorsqu'il se sent serré par les plus hardis ; il se relève, et ce simple mouvement et le regard dont il l'accompagne font reculer la foule. Il cherche son cheval et le voit par terre, étendu mort. Les plus forcenés avaient pour ainsi dire aiguisé leurs poignards à l'assassinat sur le corps du noble animal. Le général juge alors de son propre danger, et, voulant sortir de cette foule avant que l'exaltation populaire n'ait dépassé les bornes du respect et de la crainte qu'inspire le nom français, il appelle à le suivre la malheureuse qui pleure et qui paraît ne pas l'entendre. Enfin, ne sachant comment l'arracher à ce cadavre dont elle a appuyé la tête sur ses genoux, il lui dit en parlant français :

— Diane, suivez-moi.

Cette femme se relève à ce mot, et le corps du vieillard retombe sur le pavé ; elle regarde celui qui l'a ainsi appelée et cherche sur son visage un souvenir qu'elle y trouve sans doute, car elle répond par un signe d'assentiment.

— Il faut me suivre, ou vous êtes perdue, reprend l'officier.

— Je vous suis, répond la femme ; puis, tournant son regard vers le cadavre de son père, elle étend les mains sur lui, et, levant les yeux au ciel, semble l'appeler en témoignage du serment qu'elle se fait à elle-même.

Le général la prend par la main et fait quelques pas ; mais la foule s'ouvre à peine pour les laisser passer ; l'officier n'a pas assez de regards pour surveiller toutes ces mains armées de couteaux qui sortent et rentrent furtivement sous les plis d'une chemise et d'un manteau, quoiqu'il suffise encore de ce regard pour les arrêter. Mais le murmure devient plus furieux ; quelques uns s'écrient :

— Au Tibre ! cette femme est à nous ! — Au Tibre !

Déjà les mains armées ne se cachent plus, et, dans la gesticulation active

de la foule, les couteaux luisent et passent comme des éclairs tout autour de la femme et de l'officier. Il était arrivé près do son cheval; décidé à s'ouvrir un passage par la force, il se baisse, et, dans les arçons de la selle, il cherche ses pistolets. Les assassins profitent de ce mouvement; l'un d'eux bondit jusqu'à la femme condamnée par la populace, et lève son poignard sur elle. Celle-ci se baisso sous le coup qu'on lui porte, et le poignard va s'enfoncer dans lo bras du général. Une rumeur de joie applaudit le brave qui a fait ce coup; mais l'officier blessé se redresse, et un nouveau cercle se fait autour de lui. Au premier rang de ce cercle, est celui qui l'a frappé, tenant encore son couteau ensanglanté. Un mouvement do colère pousse le général à se venger; il marche sur le meurtrier le sabre à la main; mais à peine a-t-il quitté d'un pas celle qu'il veut sauver, que derrière le meurtrier un nouvel assassin s'est rué contre la victime désignée. Un cri retentit, le général so retourne, et d'un revers do son sabre étend le misérable à ses pieds. La foule à cet aspect rugit sourdement commo un dogue à qui on veut arracher l'os qu'il dévore; ello s'émeut, s'agite; le général est désigné du doigt, désigné de l'œil, désigné du couteau. A cet aspect, il porte autour de lui un regard terrible et crie d'une voix qui domine tout ce rugissement de voix.

— Grenadiers, en avant!

Un bruit de fer répond à ce cri : ce sont les fusils tombés du port d'arme au : Croisez baïonnette. Les soldats s'élancent d'uno des extrémités do la rue; tout fuit devant eux, mais ce torrent menace encore d'entraîner avec lui l'officier français et sa compagne qui est retombée à genoux sur le pavé. Alors, au lieu de rester en avant et de la couvrir do son corps, il se place derrière elle. Seulement il étend au dessus do sa tête son bras armé de son sabre dont il présente la pointe à la foule qui se rue sur eux. Commo l'angle d'une estacade qui fend et rejette de côté les eaux rapides d'un fleuve, ce sabre tendu et immobile ouvre et rejette à droite et à gauche les flots de la multitude. Enfin tout passe et s'écoule en grondant jusqu'à ce que les grenadiers arrivent. Le général remet au chirurgien qui les accompagne la femme qu'il vient de sauver, et lui ordonne de la conduire à son palais. Cependant le peuple, refoulé à l'extrémité de la rue, vout tentor un passage; les troupes qui y sont stationnées s'y opposent, et une lutte désespérée s'engage on cet ondroit. Les Français sont culbutés, car les premiers de la multitude, poussés par ceux qui les suivent, sont cloués par ceux-ci sur les baïonnettes qu'on leur oppose; et la foulo, se ruant incessamment sous le bouclier des premiers rangs qui tombent égorgés, finit par rompre la digue et s'échappe avec des hurlemens de fureur. Tout aussitôt, ces hommes, à qui on a arraché leur proie, sortis de leur prison, errans comme des bêtes féroces échappées do leur cage, se répandent dans les rues de Rome, appelant le peuple aux armes. Quelques minutes n'étaient pas écoulées; le général, entré dans une maison, avait eu à peine le temps de faire laver le sang de sa blessure, qu'il entend battre le tocsin au clocher le plus voisin : il sort, et se met à la tête du petit nombre de soldats qui sont avec lui. Bientôt de clocher en clocher le tocsin s'étend, vole, s'appelle, se répond et couvre en un moment la cité d'un vaste mugissement où les coups répétés de chaque clocho se détachent sourdement, comme sur le fond sanglant d'un incendie luisent quelques flammes blanches. A ce terrible bruit, Rome s'exalte dans ses entrailles les plus cachées; les tanières du vice et de la misère dégorgent leurs habitans au soleil; des rugissemens de voix répondent à ces rugissemens d'airain; l'émeute s'allume, et bientôt elle embrase toute la cité.

Sur l'ordre du général, quelques officiers courent aux casernes pour réunir toutes les troupes sur un seul point, et lui-même marche vers son alais. Il parcourt d'abord la ville avec ses grenadiers, et, malgré le tumulte qui bruit autour de lui, il trouve les rues désertes. A peine si,

lorsqu'il tourne l'angle d'une rue, il voit à l'autre extrémité une tête qui disparaît en poussant un cri. Guidé par les acclamations qui vibrent dans l'air, il y marche, et le bruit qui l'appelle semble fuir à son approche comme par enchantement. Enfin il se désido à regagner sa demeure. Déjà deux bataillons en défendaient l'approche. Cependant rien ne semblait devoir faire craindre uno attaque. Aucune troupe de séditieux ne s'était encore montrée ; mais le tocsin sonnait toujours dans l'air ; et la cité grondait toujours en dessous ; l'éruption était inévitable. Le général donne quelques ordres précis et rentre dans le palais. Il fait appeler le chirurgien, et, pendant que celui-ci coupe la manche de son habit et rapproche, sous des bandes de diachylon, les lèvres sanglantes de sa blessure, le général lui dit :

— Eh bien ! Lussay, vous aviez raison, c'est elle.

— Toujours belle, n'est-ce pas?

— Toujours belle.

— Toujours fière?

— Je ne sais. Dans ce tumulte, elle n'a montré ni audace ni terreur extrêmes ; ce n'était pas ce que je m'étais figuré d'une femme comme elle. N'importe, je l'ai retrouvée, et elle me dira ce que je veux savoir.

Le docteur Lussay hocha la tête.

— Je ne sais ce que vous lui voulez, mais le péril est passé ; elle se taira, si elle croit y avoir intérêt. Vous a-t-elle reconnu?

— Je ne crois pas. Où est-elle maintenant?

— Dans mon appartement, où Louise lui a donné de nouveaux vêtemens.

— Votre femme est un ange, docteur ; comment va-t-elle?

— Tout ce bruit l'a un peu effrayée, d'autant que, lorsque l'émeute a commencé, elle était seule avec Henriette à la promenade.

— Une femme sortir seule avec un enfant de trois ans dans cette ville où nos soldats n'osent guère sortir que trois ou quatre ensemble ! c'est une imprudence que vous ne devriez pas permettre.

— Ah ! fit M. de Lussay, vous savez qu'elle est quelquefois si fantasque ! Lorsqu'elle veut quelque chose, peut-on l'empêcher de le faire? la moindre contrariété lui donne des crises.

— N'est-ce pas un peu votre faute? et si toutes vos expériences de mesmérisme ne l'ont pas rendue folle, à qui le devez-vous?

— Ne parlons pas de cela, dit M. de Lussay avec impatience, nous ne nous entendrons jamais sur ce chapitre ni sur bien d'autres : pour vous, la révolution française est le renouvellement de l'ordre social, et je n'y vois qu'anarchie et malheur ; pour moi, le magnétisme est la régénération de l'humanité et vous n'y trouvez que charlatanisme et désordre. Si je n'entends rien en politique, vous n'entendez rien en médecine.

— Cela se peut, dit le général qui répondit comme un homme qui n'avait pas écouté. Il faut que je voie la duchesse.

Il sortit, et, accompagné du docteur, il passa dans un autre appartement. La duchesse d'Avarenne était debout devant une cheminée allumée et semblait profondément pensive ; on n'eût jamais pu croire qu'elle sortait des mains d'une populace furieuse, tant il y avait de calme et de froideur dans sa préoccupation.

— Madame, lui dit le général, je venais m'informer de l'état où vous vous trouvez ; j'ai craint que l'émotion.....

La duchesse sourit dédaigneusement, et son regard hautain arrêta les paroles du général sur ses lèvres. Celui-ci s'attendait pour le moins à un remerciement poli sinon reconnaissant. Les premiers mots de la duchesse furent ceux-ci :

— Avez-vous donné des ordres, monsieur, pour que le corps de mon père fût enlevé d'une manière décente et convenable à son rang?

Le général fut tout surpris de cette question et du ton de commandement dont elle lui était faite. Il répondit cependant avec politesse :

— Ces ordres, madame, ont été oubliés, et il serait impossible de les exécuter dans l'état de fermentation où se trouve maintenant la ville.

— Ah! dit la duchesse, les assassins n'ont pas assez bu, ils demandent encore du sang; le vôtre peut-être, pour m'avoir sauvée.

— Le mien! madame, ils en ont déjà goûté, comme vous diriez, et peut-être en voudraient-ils le reste.

— C'est juste, dit la duchesse avec un accent de sarcasme terrible. A votre tour, général Jean d'Aspert.

— Diane, s'écrie le général en s'approchant d'elle avec un transport de joie ; Diane, vous m'avez reconnu!

— A qui parlez-vous? dit la duchesse en s'éloignant du dos de la main et en se reculant hautainement.

D'Aspert porta autour de lui un regard irrité ; mais, apercevant dans sa chambre Lussay et sa femme, il attribua la retenue de la duchesse à leur présence, et, d'un geste, il les pria de s'éloigner. Ils sortirent. Le général reprit :

— Nous sommes seuls, madame, et nous pouvons nous expliquer.

— Je n'ai d'autre explication à avoir avec vous, monsieur, que de vous demander un passeport, afin de quitter Rome.

La patience de Jean fut poussée à bout, et il reprit avec une sévérité égale à la hauteur de la duchesse :

— Mais moi, madame, j'en ai d'autres à vous demander.

— Êtes-vous mon juge, et avez-vous hâte de me livrer au bourreau?

— Diane, reprit le général avec douceur, vous jouez un rôle maladroit avec moi ; vous savez bien ce dont je veux vous parler.

— Est-ce de mon père que votre peuple a assassiné?

— Non, reprit Jean avec amertume, mais de mon fils que vous avez fait disparaître.

La duchesse devint pâle et serra les dents avec rage ; elle se tut.

— Me comprenez-vous enfin? ajouta le général. Ce n'est plus ici Jean l'insensé, le fou, qui vous a aimé comme on adore Dieu, à qui vous auriez demandé un crime et qui l'eût commis pour une de ces nuits d'amour où vous ne cherchiez que le plaisir.

La duchesse le toisa d'un œil de mépris.

— Ce n'est plus, reprit le général, ce n'est plus le misérable paysan qu'on fait enlever par un recruteur, et qu'on destine à aller mourir dans l'Inde, quand son amour fatigue et que son désespoir inquiète; c'est un homme qui sait ce qu'il vaut et ce que vous valez ; c'est un père qui vous redemande son enfant et qui le veut.

La duchesse était droite, pâle, immobile. D'Aspert se tut, espérant une réponse ; Diane garda le silence. Il attendit un moment encore ; il sentit la colère murmurer en lui, mais il l'apaisa ; et, se rapprochant de la duchesse, il lui dit avec une sorte de soumission respectueuse :

— Eh bien, madame, oublions le passé; n'en parlons plus : j'en effacerai le souvenir. Mais, enfin, je viens de vous sauver, de vous arracher à une mort certaine : pour ce service, pour ce sang versé en vous défendant, rendez-moi mon fils.

— Votre sang versé! cela vaut-il bien vingt sacs de farine? dit la duchesse avec un mépris inouï.

Tout autre qu'une femme eût tremblé jusqu'à la racine des cheveux à l'expression terrible qui agita en ce moment le visage de Jean ; mais elle supporta insolemment les regards du général, et ne baissa pas les yeux devant l'éclair de rage qui s'en échappa. Il grinçait des dents de fureur; il eût donné la moitié de sa vie pour que cette femme eût été un tigre : il l'aurait attaqué nu et corps à corps.

— Mais, reprit-il suffoquant de colère, tous les vices sont donc dans votre âme ? vous qui vous êtes livrée à moi comme...

— Jetez-moi à la foule, monsieur, reprit froidement la duchesse, elle m'eût égorgée sans m'insulter.

Le général se tut : il était anéanti, dérouté ; il se mit à parcourir la chambre en repassant dans sa tête toutes les circonstances de sa vie. Il avait été l'amant de cette femme jusqu'à l'instant où sa grossesse n'avait pu se déguiser plus long-temps. A ce moment, il avait été enlevé et incorporé dans un régiment qui était parti pour l'Inde. Revenu, trois ans après, en France, il avait appris qu'avant l'époque de ses couches, la duchesse était partie, emmenant Honorine avec elle, et qu'Honorine avait écrit de Spa que la duchesse était accouchée d'un fils. Depuis ce temps, madame d'Avarenne avait reparu à la cour ; mais on n'avait pas eu de nouvelles ni d'Honorine ni de ce fils né secrètement. La révolution de 89 avait éclaté ; madame d'Avarenne et son père avaient émigré des premiers. Le duc d'Avarenne avait péri sur l'échafaud. Jean, désespérant de retrouver jamais la trace de ce fils perdu, avait continué sa carrière militaire, et y avait fait ce chemin rapide si commun à cette époque. Enfin, après onze ans, il se retrouvait face à face avec cette femme qu'il avait aimée, qu'il avait possédée, qui était la mère de son enfant, dont il était devenu l'égal, à laquelle il venait de sauver la vie : et le silence et le mépris étaient tout ce qu'il en recevait. Il la croyait folle, ou plutôt il se croyait fou ; car lui seul était ému, lui seul sentait son cœur se gonfler et le sang lui monter à la tête, bruire dans ses oreilles, battre comme un marteau dans sa tête. La duchesse était calme, son regard était paisible, son attitude fière ; elle savait juste ce qu'elle faisait. Fatigué de sa marche et de l'agitation de ses pensées, le général s'arrêta en face d'elle. Il la considéra long-temps, espérant que ce regard obstiné l'importunerait ou l'attendrirait, et qu'un mot, échappé à la colère ou à la pitié, viendrait l'éclairer ; mais l'impassibilité des traits de la duchesse usa la ténacité de ce regard, et le général reprit la parole :

— Ainsi vous n'avez rien à me dire ?

Puis il laissa un moment pour la réponse. La duchesse se tut.

— N'y a-t-il pas un sentiment dans votre cœur que je puisse implorer ?

Nouvelle attente, nouveau silence.

— Pas un ?

Il parlait à une statue de glace.

— Mais s'écria-t-il avec une fureur qui ne connut plus de bornes et en prenant la duchesse par la main, mais savez-vous que vous êtes en mon pouvoir, et que je n'ai qu'un mot à dire, que je n'ai qu'à laisser faire et que vous serez écharpée par morceaux ?

La duchesse sourit ironiquement.

— Mais je vous dis que je le ferai ! je le ferai, vous dis-je, m'entendez-vous ? et, en parlant ainsi, il la serrait violemment ; puis il la quitta et se jeta sur un fauteuil. La duchesse rajusta ses manches froissées par le général, et reprit froidement :

— Vous auriez fait fortune aussi dans le métier de portefaix.

— Ah ! s'écria le général en se redressant, en saisissant le bras de la duchesse et en la jetant à genoux, qu'il en soit donc ainsi. Répondez au portefaix. Et prenant ses mains dans les siennes, il les serra à les briser.

— Ah ! s'écria la duchesse, assassinez-moi tout de suite ! vous me torturez.

— Répondez à l'assassin alors, crie le général ; car il faut que vous répondiez ; qu'avez-vous fait de mon fils ?

— Il est mort, dit la duchesse d'une voix sourde.

— Mort ! répéta Jean d'Aspert en laissant échapper madame d'Avarenne, et en se couvrant le visage de ses mains.

— Mort, reprit la duchesse en se relevant et en jetant sur lui un regard où rayonnait une joie cruelle.

Le général détourna la tête, essuya une larme, quelques soupirs douloureux s'échappèrent de son sein ; un moment après il se rapprocha de la duchesse, et lui dit avec un ton de profonde tristesse :

— Veuillez me dire, madame, où vous désirez vous rendre ; et non seulement je vous donnerai un passeport pour cette destination, mais encore je vous y ferai accompagner.

— Je souhaite aller à Naples où je compte m'embarquer pour Londres.

Le général la salua et allait se retirer, lorsque le docteur entra vivement dans la chambre.

— Le gouverneur de Rome, le signor Canzini, désire vous parler sur-le-champ. Il s'agit, je crois, de madame.

— Alors faites entrer ici, dit le général, car je desire que madame sache ce qui sera décidé sur ce qui la concerne.

Le gouverneur entra, suivi de deux officiers dont l'un portait une cassette. La duchesse se leva à la vue de cette cassette ; mais elle se contint en voyant que le général l'observait. Celui-ci, adressant la parole au gouverneur, lui dit :

— Eh bien, monsieur, que désirez-vous?

— Général, répondit l'Italien, je viens réclamer la dame d'Avarenne, afin qu'elle soit livrée aux tribunaux, et jugée selon que le méritent ses crimes contre la république.

— Jugée ! reprit avec hauteur le général, jugée parce qu'elle n'a pas été assassinée ; vous allez trop vite en république, monsieur, et le temps de la Convention est passé. Si l'envie de juger vous tient, recherchez les assassins du marquis de l'Etang, recherchez celui qui m'a fait cette blessure, et jugez-les d'abord selon qu'ils le méritent.

— A l'heure qu'il est, reprit le gouverneur, ils sont arrêtés. Ceux qui ont frappé M. de l'Etang seront confrontés avec madame ; celui qui vous a blessé le sera avec vous, et, dès que le témoignage de madame aura été entendu, leur sentence sera prononcée.

— C'est bien, monsieur, dit le général ; mais madame n'est pas en état de porter ce témoignage sur-le-champ.

— Aussi, reprit le gouverneur, n'est-ce pas pour cela que nous venons la réclamer. C'est pour la livrer elle-même aux tribunaux, comme ayant conspiré contre la liberté de la république romaine.

— Conspirer contre la liberté, monsieur, dit le général, est un mot bien vague, un mot avec lequel on a fait tomber bien des têtes innocentes. Madame est Française ; et à ce titre je lui dois protection, et ce ne sera que sur des preuves bien claires que je permettrai qu'elle soit mise en accusation.

— Madame est émigrée, reprit le gouverneur avec une expression d'impatience avide, et, à ce titre, ce n'est pas chez un général de la république qu'elle devrait trouver un si chaud protecteur ; et, quant aux preuves que vous demandez, les voici.

Il ouvrit aussitôt la cassette qu'un des officiers avait posée sur la table. Pendant qu'il en tirait quelques papiers, il ajouta :

— Cette cassette appartient à madame ; lorsque nous avons fait cesser le pillage de sa maison, l'officier qui commandait la garde que nous y avions envoyée a trouvé cette cassette ; et, espérant y découvrir des renseignemens sur les personnes qui habitaient ce logis, dont le maître venait d'être massacré, il a ouvert cette cassette et lu quelques unes des lettres qu'elle renfermait. Jugez, général, si ces preuves sont suffisantes.

Le général regarda la duchesse avec anxiété ; mais elle, l'œil fixé sur la cassette, suivait si attentivement chaque mouvement du gouverneur, qu'elle n'aperçut pas l'intérêt de pitié qui se peignit encore sur les traits

de Jean d'Aspert. Celui-ci s'approcha du gouverneur qui lui tendit un papier, en lui disant :

— Lisez.

Le général le prit, et porta de nouveau les yeux sur madame d'Avarenne ; mais celle-ci ne semblait faire attention qu'à cette cassette que le gouverneur tenait dans ses mains. Jean lut le papier : c'était une lettre d'Acton ; elle contenait le plan d'une insurrection qui devait éclater à Rome et dans tous les Etats romains, appuyée d'un armement considérable fait par le gouvernement de Naples et des secours de l'Autriche. Une correspondance suivie donnait les détails les plus précis sur cette affaire. Cette correspondance nommait les chefs, désignait le lieu des rendez-vous, nombrait les soldats, les armes, l'argent. Les preuves étaient accablantes ; à chacune de ces lettres, Jean ne pouvait s'empêcher de consulter la figure inquiète de madame d'Avarenne ; et, chaque fois, il s'étonnait de la voir indifférente à la lecture de ces papiers, mais seulement attentive à la recherche matérielle que le gouverneur faisait dans la cassette. Il vit bien que le danger qu'elle pensait courir n'était pas dans la révélation de cette conspiration : il y avait autre chose qui l'inquiétait. Cependant la découverte déjà faite mettait la vie de la duchesse en jeu. A quoi donc pouvait-elle prendre un intérêt plus actif ? à son honneur ? L'honneur de madame d'Avarenne était une énigme pour un homme comme Jean, quoique elle-même en eût une idée bien positive : à la vie d'un autre ? mais son père était mort, et d'ailleurs la duchesse était-elle femme à trembler pour l'existence de qui que ce fût, quand la sienne était compromise? Jean, sans vouloir d'abord pousser plus loin l'examen des secrets de madame d'Avarenne, se résolut à la sauver ; mais il avait besoin de s'assurer avant qu'il n'y avait plus rien qui les intéressât l'un à l'autre : il s'approcha d'elle et lui dit à voix basse :

— Ainsi donc cet enfant est mort ?...

— Mort... oui... mort !...

— Le jour de sa naissance ?

— Oui.

— Au lieu même où il est né ?

— Oui.

— A Paris ?

— Oui.

Jean s'arrête. A chaque question la réponse avait été la même, affirmative, précise, irréfléchie. C'était l'impatience d'une personne qui veut se débarrasser d'une question plutôt qu'y répondre. Aussi la duchesse ne s'était-elle pas aperçue du piége que lui avait tendu d'Aspert ; il ne savait de l'histoire de son fils que deux choses : qu'il était né à Spa et qu'il avait vécu environ quelques mois ; et sur ces deux circonstances la duchesse avait menti. C'était presque la certitude qu'elle avait menti sur le fait principal ; sans doute ce fils n'était pas mort. Le général réfléchit : il pensa au silence obstiné de la duchesse qui ne pouvait être qu'une résolution irrévocable de le laisser dans l'ignorance sur le sort de son fils. Il se ressouvint qu'il n'avait dû qu'à une violence indigne la réponse que lui avait faite la duchesse ; cette réponse n'était sans doute qu'un moyen d'échapper à de nouvelles questions et à de nouveaux emportemens. Après un moment de silence il dit au gouverneur :

— Permettez, monsieur, que j'interroge moi-même madame. Je réponds d'elle ; laissez ces papiers, j'en aurai besoin. Je vous ferai dire le résultat de cette entrevue.

— Je l'attendrai dans la pièce voisine, dit le gouverneur.

L'Italien avait deviné que Jean ne s'intéressait pas médiocrement à la femme qu'il avait sauvée ; non qu'il eût la plus petite idée de ce qu'il y avait eu jadis d'intime entre madame d'Avarenne et le général, mais parce qu'il lui semblait que la duchesse valait bien encore la peine qu'on la

sauvât. Elle avait alors trente-trois ans, était dans la beauté complète de cet âge, beauté moins naïve, moins fine, moins rosée que la beauté de seize ans; beauté forte, hardie, princière, qui va surtout bien aux grandes dames et aux grandes femmes. Le gouverneur pensait que Jean voulait sauver la duchesse, sous condition : la duchesse lui semblait belle, et le général fort occupé à la regarder. Le gouverneur ne se trompait que sur la condition; ce fut ce soupçon qui lui dicta sa réponse. Il se retira donc dans la chambre à côté. Le général était trop occupé de ses pensées, pour faire une seule des réflexions que nous venons d'écrire; il laissa donc le gouverneur agir comme il voulut et sans s'irriter d'une précaution qu'en toute autre circonstance il eût considérée comme insultante. Dès qu'il fut seul avec la duchesse :

— Mon fils n'est point mort, dit-il en se plaçant devant elle et en la regardant en face.

La duchesse ne put s'empêcher de paraître embarrassée.

— Mon fils n'est point mort, continua le général, il n'est pas mort au lieu où il est né; il n'est pas mort le jour de sa naissance; il n'est pas mort à Paris.

Madame d'Avarenne vit comment ses réponses irréfléchies avaient compromis son mensonge; et, dans son âme, elle se résolut à garder encore le silence obstiné qui avait excité d'abord la fureur de Jean. Celui-ci la comprit, mais il avait acquis sur elle des avantages qui lui permirent d'être calme; il reprit :

— Maintenant il faut me dire la vérité et me donner la preuve de cette vérité. Où est mon fils? Vous ne répondez pas. Ecoutez bien, voici une accusation qui pèse sur votre tête. Cette accusation est juste : c'est heureux pour vos juges, sans doute; car, juste ou non, elle vous mènera à la mort. Je vous ai déjà sauvé la vie, vous n'en avez tenu compte. Je ne vous offre pas de vous rendre le même service, j'offre de vous le vendre. Ne me regardez pas de cet air de mépris, madame la duchesse, vous ne valez qu'un marché bien froid et bien disputé. Vous avez insulté le général qui vous a tendu son bras et son épée; voici le meunier qui vous propose ses sacs et ses farines : voulez-vous racheter votre tête?

— Combien cela me coûtera-t-il?

— Un mot.

— Lequel?

— Le nom de l'endroit où vit notre fils.

— Notre fils! est-ce que je vous connais?

Ce mot confondit Jean d'Aspert. Il crut rêver, mais il se remit promptement, et, reprenant son discours, il lui dit :

— Prenez garde, ne soyez pas imprudente pour nous deux. Un mot peut vous perdre et vous perdre sans qu'un retour tardif puisse vous sauver. Voyez cette pendule : dans cinq minutes il faut qu'il soit décidé de vous; dans cinq minutes il faut que je dise au gouverneur : Emmenez cette femme, ou bien que je refuse de vous livrer. Je suis encore assez maître de moi pour ne pas dire qu'on peut vous emmener; mais ce mot une fois prononcé, ni vous ni moi ne pourrons en retenir l'effet. Tout ce que vous m'offririez du fond d'une prison ne vous sauverait pas, tout ce que je tenterais ne ferait que hâter votre mort. Les gens de Rome ont besoin de victimes; ils se trouvent en arrière de notre révolution; ils veulent avoir leurs journées à jeter à l'oreille de la noblesse pour lui dire incessamment, comme nous pourrons dire un jour : N'oubliez pas le 2 septembre, souvenez-vous du 21 janvier. Sortie de ce palais, vous êtes morte. Voulez-vous vivre?

La duchesse ne répondit pas; mais elle prit une plume et écrivit ces quelques mots :

— Que faites-vous? qu'écrivez-vous? dit le général en s'avançant.

La duchesse remit un papier à Jean d'Aspert; il y lut ce qui suit :

« Mon fils, le général d'Aspert a envoyé votre mère à l'échafaud. »

— Et le matin de mon exécution, je mettrai l'adresse à ce billet; cette adresse, vous la saurez bientôt, je suppose. Dépêchez-vous, monsieur, je suis prête.

D'Aspert laissa tomber le papier à terre; il se crut un monstre. Il vit la duchesse se lever et marcher vers la porte de la chambre où était le gouverneur; il se jeta devant elle : elle se recula avec hauteur. Il la regarda quelques momens d'un air égaré. Tout à coup ses traits prirent une expression de désespoir attendri; il tomba à genoux devant madame d'Avarenne. Il pleurait; les paroles sortaient de sa gorge, en y rompant douloureusement les sanglots qui l'étouffaient.

— Mon enfant! madame, mon enfant!... Ah! par grâce, mon enfant! se prit-il à crier.

Madame d'Avarenne sourit en voyant cet homme à ses genoux.

— Vous êtes fou! vous êtes ridicule!

Pourquoi ne peut-on pas battre une femme! non pas l'assassiner, mais la battre, lui faire mal, lui déchirer la peau avec les ongles, avec le fouet, avec la semelle de sa botte? Les misérables! elles vous prennent le cœur, le déchirent, le mordent, le torturent, l'incisent, le cautérisent sur la blessure ouverte, égratignent la cicatrice qui commence; et ces femmes ont une âme à qui rien n'arrive, ni honte ni pitié; et, parce qu'elles sont femmes, et femmes perdues, il n'y a vengeance aucune à en tirer, sous peine d'être un lâche! Cela est stupide.

Jean était tombé trop avant dans la douleur pour que ce mot de madame d'Avarenne pût le reporter d'un bond à la colère terrible qui, un moment, avait fait trembler la duchesse. Il se releva; il se mit à la contempler avec effroi. Mille discours lui vinrent au cœur pour la toucher, l'épouvanter, la séduire. Il avait menacé, il avait pleuré; il ne savait plus que faire, que dire, que proposer; il lui prenait envie de se faire son esclave, de lui dire qu'il l'aimait, de redevenir son amant : il lui aurait proposé de se couper un bras, de se démettre de son grade; il se demandait, à travers ce bruissement orageux de pensées qui lui traversaient la tête :

— Qu'a-t-elle? que veut-elle? si je pouvais la comprendre?

Il était si désorienté, qu'il avait oublié pourquoi il avait voulu être seul avec elle. Les cinq minutes étaient écoulées.

— Eh bien! madame, décidez-vous.

— C'est à vous à décider.

— Vous voulez mourir?

— Si vous voulez me livrer.

— Vous allez partir, répondit d'Aspert qui était décidé à la sauver, ne fût-ce que pour se garder une chance de la retrouver, de l'attendrir ou de l'épouvanter.

— C'est bien!

— Mais il ne faut pas que ce soit sans m'être assuré de vous. Je garde ces papiers.

— Gardez-les.

La duchesse prit la cassette et dit à d'Aspert :

— Où me cacherez-vous?

Un trait de lumière vint éclairer le général; il s'élança vers la cassette et l'arracha à madame d'Avarenne.

— Oh! par encore, s'écrie-t-il.

— Que voulez-vous dire?

— Ah! ah! ah!

Ces trois exclamations sortirent de la poitrine du général, comme si tout le poids de ses incertitudes s'échappait par ces soupirs exaltés. Il posa la cassette sur la table, il posa son poing fermé sur cette cassette, et, tres-

saillant d'une joie terrible, il dit à la duchesse en la regardant avec triomphe.

— Et maintenant, madame, où est mon fils?

— Monsieur .. monsieur... vous êtes un infâme.... Ma cassette... Ah! vous en répondez... Vous m'avez frappée... vous êtes un lâche!... Cette cassette... est à moi... rendez-la-moi.

— Où est mon fils, madame?... où est-il?

— Ah! ah! je la veux... Au secours! à moi! au secours!

A ces cris de madame d'Avarenne, le gouverneur, les officiers, M. de Lussay, entrèrent en tumulte. La duchesse était à genoux sur le parquet. A l'aspect de tout ce monde, elle se releva soudainement; et, s'adressant au gouverneur, elle lui dit:

— Monsieur? monsieur! arrachez-moi à ce misérable! arrachez-moi à ses violences. Oui monsieur, ces papiers sont à moi, cette cassette est à moi; j'ai conspiré, je suis coupable; emmenez-moi, faites-moi juger, tuez-moi: je me mets sous votre protection.

— L'attitude du général était si menaçante, que le gouverneur et les officiers mirent l'épée à la main. Jean se prit à rire avec mépris.

— Lussay, dit-il froidement, allez chercher un caporal et deux hommes pour reconduire ces messieurs chez eux.

— Général, dit le gouverneur, vous répondrez de ce qui arrivera; le peuple nous attend, mais il ne nous attend par seuls. Il sait que nous sommes venus réclamer ici une femme, émigrée française, qui a conspiré contre lui; il l'attend.

— Pour l'égorger, dit le général. Emmenez-la.

— Vous m'insultez, dit le gouverneur. Cette femme sera jugée; je la protégerai contre le peuple aussi bien que contre votre violence.

— Emmenez-la, répéta le général; voici les preuves de son crime, ajouta-t-il en tendant au gouverneur les papiers qu'on avait tirés de la cassette.

Madame d'Avarenne était anéantie; à son tour elle ne savait que dire ni que résoudre; elle se leva enfin.

— Monsieur, dit-elle au gouverneur, prenez ces papiers, prenez cette cassette et sortons.

— Je garde la cassette, dit le général.

— Elle m'appartient, dit la duchesse. Le général d'Aspert veut sa part du pillage.

— Ce coffre vaut bien un louis: en voilà dix, reprit le général.

— Vous ai-je prié de me l'acheter, répartit madame d'Avarenne? et savez-vous si aucun prix peut le payer?

— Ce qu'il renferme est donc bien inestimable?

— Il y a donc un secret à cette boîte, dit le gouverneur.

— Si vous voulez, dit le général, nous allons le voir ensemble?

— Non! non! s'écria madame d'Avarenne en s'élançant vers le gouverneur; ce sont des secrets de famille, rien qui vous intéresse, je vous le jure.

— Ce sont peut-être de nouveaux renseignemens sur le complot, dit le gouverneur en remettant son épée dans le fourreau. Général, excusez ma vivacité, nous allons procéder à la vérification de nouveaux papiers.

— Général d'Aspert, reprit vivement la duchesse en se retournant vers lui: Jean! ô mon Dieu! Jean, je vous en prie, sauvez-moi cette honte!

— Monsieur, dit d'Aspert, je crois être assuré que ces papiers ne concernent que les intérêts privés de la famille de madame, et peut-être de la mienne; c'est affaire entre nous. Permettez que nous demeurions seuls un instant; dans une minute je serai à vos ordres.

En disant ces paroles, le général avait quitté la table sur laquelle la cassette était posée et il accompagnait le gouverneur jusqu'à la porte de la chambre. Celui-ci insistait pour rester; le général, moitié poliment, moi-

tié avec rudesse, le forçait à se retirer, lorsqu'un bruit léger se fait entendre derrière eux. Ils se retournent et voient la duchesse qui vient de jeter un paquet de lettres dans le feu de la cheminée. Tous se précipitent; le général s'élance vers ces lettres; et la duchesse, avec une intrépidité et une force que le désespoir et la rage pouvaient seuls lui donner, lutte contre le général.

— Arrachez ces lettres du feu! crie celui-ci pendant qu'il se débat avec la duchesse.

Mais elle était si acharné à la défense de la cheminée, qu'il était presque impossible d'en approcher. Enfin d'Aspert la saisit à bras-le-corps, l'enlève, et le gouverneur ne retire du feu que quelques bribes de papiers, reste d'une demi-douzaine de lettres tout au plus. D'Aspert remit la duchesse aux mains des officiers et s'empara de ces lambeaux. La duchesse, l'œil fixé sur chacun de ses mouvemens, suivait avec anxiété la recherche attentive et haletante de quelques mots que Jean découvrait à quelque extrémité de pages:

« Grandit
» beau com
» le prince le ve...
» Charles m'interrog
» sa mère et de son pèr
» rien. Il me fait peine
» sieur. Il comprend
» et malgré les vieu
» sa raison et sa discré

Voilà tout ce qui restait du premier billet; du reste, point de date, point d'indication de lieu. La lettre avait été brûlée en travers; il ne subsistait que le commencement des lignes. Le désappointement qui parut sur la figure du général se refléta en satisfaction inquiète sur le visage de la duchesse. Ils échangèrent un regard de haine. Jean prit un second billet; il ne restait de celui-ci que le haut.

Londres, 15 octobre 1796.

« Madame la duchesse,

Jean jette cette lettre avec colère; il en prend une autre qui semblait moins atteinte que les autres, il l'ouvre: tout était dévoré, à l'exception d'un mot et de deux lettres.

respect
ge

La duchesse respira avec force, comme si tout danger était passé; mais, à la joie qui parut sur le visage de Jean, elle redevint pâle et tremblante. En effet, le général avait trouvé une lettre dont il était resté deux lignes entières. Il lut avidement:

» Quand il a vu son fils, il l'a embrassé en pleurant. Son secret a été
» sur le point de lui échapper; mais il

Dans un coin de ce billet, il y avait encore de conservé:

Gand, 17 juin 1797.

C'était une affreuse agonie que celle de l'espérance de Jean d'Aspert. Il n'eût pas été assuré par les terreurs de la duchesse, que ces lettres concernaient son fils, qu'il l'eût deviné à sa joie; il lui restait deux lettres à examiner; il frémissait de les ouvrir. Il alla vers la cassette, espérant qu'il y restait quelque chose; mais elle était vide. Dans un moment de rage inexplicable, il la prit et la jeta sur le parquet. Tout le monde était muet. Le général revint aux deux lettres; dans l'une la date:

1er novembre 1797.

Dans la seconde, le lieu.

Vérone

Rien de plus. Il examina de nouveau chaque papier avec la plus minutieuse attention ; pas un mot n'avait échappé à sa première recherche. Il se promena activement dans la chambre en murmurant sourdement. La fatale cassette se rencontra sous ses pas, et, dans la rage de ne pouvoir s'en prendre à personne, il la lança du pied avec une violence incroyable. La cassette passa devant l'ouverture de la cheminée, et le courant d'air qu'elle détermina fit sortir quelques cendres. Ces cendres étaient les restes des lettres brûlées. Le général en voit quelques fragmens voltiger devant lui et se poser devant ses pieds. Par un mouvement machinal, il se baisse pour les saisir ; l'un s'envole à ce mouvement ; un autre qu'il saisit se met en poussière. Cette circonstance l'exaspéra : c'était l'image de ses espérances. Il recommença à marcher, écrasant sous ses pieds avec fureur ces fragmens de papier brûlé parsemés dans la chambre, achevant avec désespoir d'anéantir tout reste de ce qui avait pu l'éclairer et de ce qui lui était si soudainement échappé. Il s'était arrêté, avait pris un siége, et, le coude appuyé sur le bras du fauteuil, il regarda fixement le parquet. Le silence régnait depuis quelques minutes, lorsque tout à coup la figure du général s'éclaircit d'une joie inconcevable. Le gouverneur s'approche et lui dit :

— Eh bien ! général, qu'allons-nous faire ?... que décidez-vous ?

Mais Jean, immobile, lui fait signe de la main de se tenir tranquille. Il se glisse lentement de son fauteuil, se met à genoux, penche sa tête jusque sur le parquet, et semble dévorer de l'œil une bribe de poussière noire sur laquelle l'encre a laissé quelques caractères blancs ; il retient sa respiration ; ses mains étendues semblent commander le silence et l'immobilité ; ses lèvres remuent comme celles d'un homme qui épèle ; il sourit, son regard s'enflamme ; mais la respiration retenue à grand'peine fait voler à quelques pieds la cendre qu'il regarde ; il la suit à genoux ; elle s'arrête, il semble reprendre son incertaine lecture, et achève un mot ; enfin, il répète une phrase à voix basse ; sa joie devient inexprimable ; elle l'entraîne, il fait un mouvement imprudent ; la cendre s'envole ; il la suit encore ; elle se pose, il approche, il est près de l'atteindre, elle glisse un peu plus loin, il se glisse doucement, craignant de remuer l'air ; il arrive enfin, toujours l'œil fixé sur cette feuille de cendre où tout gît pour lui ; il va reprendre sa lecture : un bruit frappe le parquet, et la cendre, brisée en poudre, disparaît sous le pied de la duchesse.

A ce moment encore, Jean eût poignardé cette femme ; mais il se contint, et, lui rendant son regard de triomphe par un regard où la menace et la joie se mêlaient ensemble, il dit sans s'adresser à elle :

— C'est aujourd'hui le 20 février, n'est-ce pas ?

— Oui, général.

— Madame, dit Jean en se relevant fièrement, après-demain je déciderai de votre sort.

Jean avait lu sur la cendre noire ces mots que l'encre y avait laissés tracés en blanc :

« Nous serons à Rome avec votre fils, le 21 février. »

III

Commentaire explicatif.

Nous avons mis en tableaux d'action ce qui s'appelait autrefois, en poétique dramatique, l'avant-scène. Il y a tant de gens qui ont une opinion parfaitement invariable sur la bonne manière de faire une œuvre quelconque, que peut-être on ne sera pas fâché de rencontrer un auteur qui n'en

ait point. Peut-être aurais-je mieux fait de laisser dans le tiroir les deux chapitres qu'on vient de lire, et d'expliquer en quelques mots de préambule la position des divers personnages vis-à-vis les uns des autres. Peut-être valait-il mieux réserver toute cette explication pour le dernier chapitre, conduire tout le drame de ce roman à travers une mystérieuse fatalité qui aurait éclaté à la fin, comme une bombe de M. Ruggieri, et qui eût éclairé d'un jour sinistre tous les personnages et toutes les intrigues de ce drame. Vous trouverez de par le monde des hommes toujours prêts à critiquer avec rage le parti littéraire que vous aurez pris, pour mille raisons dont vous ne vous doutez pas. D'abord, parce que vous n'avez pas suivi leur parti politique, ou que vous n'êtes pas de la même communion religieuse. Ceci se voit encore en 1834. Il y en a qui vous méprisent, parce que vous êtes myope et que vous ne les avez pas vus un jour qu'ils avaient un habit neuf; d'autres vous trouvent un écrivain ordurier, parce qu'une nuit vous les avez reconnus dans la rue, ivres, battant les murs et rêvant qu'ils battaient le guet. Celui-là vous hait parce que vous savez qu'il a une fausse dent; celui-ci, parce que vous ignorez qu'il est gentilhomme; l'un vous tient pour un plagiaire si vous avez trouvé avant lui une idée qu'il eût pu trouver; l'autre vous traite d'ignorant, si vous avez le malheur de savoir ce qu'il pensait à apprendre; j'en connais qui déchirent un livre, parce que vous les avez éclaboussés en fiacre, et quelques uns vous appellent un sot, parce que vous portez des gants jaunes. Ce que je dis ici n'est pas pour moi, mon Dieu, pour moi qui ne porte point de gants jaunes, qui ne vais point en fiacre, qui ne sais rien, qui rentre de bonne heure, et qui n'écris point mes opinions politiques. Mais enfin il peut exister une raison que je ne connais pas, qui éveillera la bile endormie de quelque aristarque, et qui me vaudra quelque haute leçon de littérature, quelque dure réprimande sur mon œuvre. Il y aura peut-être quelqu'un qui me demandera, s'il y a quelqu'un qui s'occupe de ce livre; il y a peut-être quelqu'un, dis-je, qui me demandera pourquoi j'ai composé ce roman comme il est composé? pourquoi j'ai préféré cette manière à une autre? Si je leur répondais que je n'en sais rien, sans doute ils me mépriseraient davantage, et pourtant cela serait vrai. Car qui sait quelque chose à l'époque où nous vivons? qui peut répondre qu'une chose est bonne ou mauvaise? qui oserait écrire au bord d'un chemin : Voici la vraie route. Et ce que je dis ne s'applique pas seulement à la littérature, je le dirais volontiers de la politique, de la législation, de la morale. Depuis un demi-siècle, tant d'idées ont été éprouvées, et n'ont amené aucun résultat puissant et durable, qu'il n'est pas une chose de celles qu'on a détruites, qu'on n'ait quelquefois l'envie de regretter. L'impudente aristocratie du milieu, parvenue depuis trois ans à monopoliser le pouvoir législatif, la justice criminelle, l'administration départementale; cette noblesse de cens, qui est seule député, juré, membre du conseil de département, ne vous a-t-elle pas quelquefois fait regretter au fond de votre cœur la hautaine aristocratie de l'ancien régime? Et cependant oseriez-vous y retourner? La vénalité des charges est absurde : mais la vénalité des gens du roi destituables à volonté n'est-elle pas odieuse? Les immunités du clergé, sa richesse, ses exigences, n'étaient-elles pas insupportables? l'abandon de toute religion, cette existence du culte incertaine, annuelle et votée à chaque session, comme la dépense d'un pont ou d'un égout, n'est-elle pas aussi déplorable? Les corporations n'étaient-elles pas contraires à tout esprit de progrès? La loi contre les associations ne réduit-elle pas l'homme civilisé à sa force individuelle? L'éternité et l'indissolubilité du mariage n'ont-elles pas amené d'odieux désordres? mais le droit de divorce n'a-t-il pas fait naître d'horribles scandales? La règle des trois unités a créé les tragédies de d'Avrigni et de Royou; le mépris de cette règle nous a valu Charlotte Corday et mille drames stupides; le vers de Racine avec

sa césure sévère et sa chasteté d'expression a eu le vers Viennet pour héritier, et la libre allure de Molière a été invoquée pour faire *un spectacle dans un fauteuil*. Où sont donc la littérature, la morale, la législation ? le bien social dans tout cela ? Dans le juste-milieu, cela peut être ? Pouah! fi du juste-milieu ! l'échantillon qu'on nous en donne est à soulever le cœur. Que faire? quo dire donc? quelle route à suivre? Hélas! faire ce que j'ai fait, jeter sa plume au vent et suivre le chemin où elle nous mène : le hasard est plus sage que les hommes. Et puis, ne nous y trompons pas, nous ne serons ni les ouvriers ni les architectes du nouvel édifice social. Encombrés que nous sommes des ruines des siècles passés et des institutions tombées, nous bâtissons au hasard quelques huttes avec des débris, misérables demeures qui ne vivront pas plus que nous; nous trions quelques matériaux, nous essayons quelques institutions de vingt-quatre heures, sans foi de nos œuvres, car nous sentons encore que le sol tremble, et nous avons peur d'être écrasés par la chute de ce que nous avons élevé. Que quelques hommes, çà et là, aient encore ou aient déjà des convictions puissantes et inébranlables, ce sont des exceptions : le siècle doute, il cherche, il tâtonne, il essaie. Voilà pourquoi j'ai commencé ce roman comme je l'ai commencé.

Maintenant revenons à nos héros.

Le lendemain de la scène que nous venons d'écrire, un homme et un enfant entrèrent à Rome par la porte du Peuple. Cet homme fut arrêté et mené devant le général d'Aspert. Cet homme était une espèce de domestique qui, en se voyant en face d'un général républicain, s'imagina qu'il allait être immédiatement mangé. Aussi le général n'eut-il pas longtemps à attendre pour lui faire avouer tout ce qu'il désirait savoir. Alors il comprit la résistance de la duchesse; mais, ne voulant pas se prêter à ses desseins, il se rendit près d'elle, et voici l'explication qu'ils eurent ensemble :

— Maintenant, madame, lui dit-il, je connais vos projets, et je sais pourquoi vous vouliez si bien me cacher l'existence de mon fils. Votre homme de confiance m'a tout dit, ou plutôt il m'a tout fait deviner, car il est de bonne foi dans votre tromperie, et croit véritablement vous amener le fils du prince. En effet, quitter son amant à Paris, en prendre un autre au bout de six jours, et faire croire au premier que le fils du second lui appartient, cela n'est pas impossible, et cela peut réussir, et véritablement cela a réussi. Je comprends aussi que cela pût être d'un grand intérêt pour vous, quand le prince tenait le rang le plus élevé de l'État; mais, aujourd'hui qu'il traîne son exil de cour en cour, deviez-vous persister dans une entreprise qui m'enlevait mon fils sans satisfaire votre ambition?

La duchesse se tut un moment, puis, après un instant de réflexion, elle répondit à Jean :

— Écoutez-moi, monsieur, vous avez découvert un secret qui sans doute n'a plus de confident, car Honorine, cette femme de chambre qui m'avait accompagnée à Spa, a été arrêtée aussitôt après mon départ de France, et je ne doute pas que le crime de m'avoir servie ne l'ait envoyée à l'échafaud. La véritable naissance de Charles, c'est le nom que j'ai donné à votre fils, est un mystère pour tout le monde; mais sa naissance supposée est connue de beaucoup de personnes. Le prince n'en doute pas, et mon père lui-même y croyait. Quant à cet enfant, il ne sait rien. Je vous estime assez, monsieur, pour être franche avec vous : la manière indigne dont je vous ai traité hier est, vous pouvez m'en croire, la plus grande preuve de cette estime.

Le général sourit à cette déclaration; la duchesse ajouta :

— Oui, monsieur, elle en est la plus grande preuve; car, lorsque je vous accablais de dédains et de mépris injurieux, je n'ai pas douté un moment que je ne fusse en sûreté dans vos mains; je n'ai pas craint une

minute que vous eussiez la pensée de livrer à l'échafaud la femme que vous avez aimée, la femme qui s'est donnée à vous.

Le général rougit, soit qu'il n'eût pas eu dans le cœur toute la générosité qu'on lui attribuait, soit plutôt qu'il comprît combien la duchesse était faite pour le dominer par la hardiesse de son âme et l'audace d'un caractère décidé, et qu'il fût honteux de cette domination. Cette pensée lui inspira celle de se mettre en garde contre tout ce que pourrait lui proposer la duchesse; et, comme il gardait le silence, elle continua :

— Je serai franche, je vous l'ai dit, et, pour vous montrer à quel point je veux l'être, je vous demande sans détour de me laisser votre fils.

— Pour qu'il continue à jouer le rôle qu'il a commencé? dit d'Aspert.

— Pour cela, monsieur, dit la duchesse.

— N'y comptez pas, dit sévèrement le général; il y a, pour que je m'oppose à ce projet, des raisons dont la moindre me ferait le plus méprisable des hommes, si je ne l'écoutais; et d'abord, cet enfant est mon fils, et je ne l'abandonnerai pas.

— L'abandonner, dit la duchesse avec impatience; est-ce que vous le mettez aux Enfans-Trouvés? vous lui faites une condition meilleure, voilà tout.

— Mon fils ne doit rien devoir qu'à son père, dit le général.

— Admirable cadeau que vous lui ferez là! Voyons, j'entre dans vos idées, je me mets à votre place; je suis mariée, j'aime mon enfant, j'ai toute la tendresse bourgeoise possible pour lui. On me le demande pour le faire passer pour bâtard d'un prince; j'ai de bonnes idées de morale; je refuse, je veux que mon enfant porte un nom légitime, si petit qu'il soit; c'est bien, c'est très bien, ça se conçoit à la rigueur. Mais celui-ci est bâtard : il le sera de vous, comme il peut l'être d'un prince. Sera-t-il plus heureux de l'être de vous? Voyons; vous êtes général, je veux bien; mais la guillotine est votre bâton de maréchal, à vous autres; mais vous pouvez être tué tout bonnement par une balle autrichienne. Avez-vous une fortune à laisser à cet enfant? vous en aviez une petite, je le sais. Quelle fortune? une fortune saisissable, qui lui sera disputée par des collatéraux. Vous n'avez pas d'or, d'argent, vous n'avez pas volé; votre pe᷊ i n'est pas pillard : vous ne devez pas l'être, vous. Que deviendrait cet enfant si vous mouriez?

Le général ne savait trop que répondre à tous ces raisonnemens. Il n'avait pas l'habitude de discuter les sentimens honnêtes; il agissait d'après leur impulsion, croyant tout ce qui est bien, raisonnable et même profitable. Il ne se sentait pas la force de rétorquer un à un les argumens de la duchesse, il n'y avait en son âme qu'un cri qui lui semblait une réponse péremptoire à tout. Ce cri, ce fut :

— Mais, madame, c'est mon fils! je l'aime...

La duchesse fit un geste d'impatience, et reprit :

— Vous l'aimez pour vous, c'est votre satisfaction personnelle que vous décorez du nom d'amour paternel. Eh! mon Dieu, ne faites pas des haut-le-corps si convulsifs; croyez-vous que ce sentiment si pieux soit souvent autre chose qu'un égoïsme patriarcal? c'est un sentiment de ressource pour les gens qui sont à bout de leur cœur. Tenez, je me souviendrai toujours du marquis de Bréfort. Cet homme avait trente ans, il était riche comme une tonne hollandaise, bien fait, avait eu des succès d'esprit, beaucoup de femmes, et de très difficiles; il était homme de courage, et avait eu du bonheur dans plusieurs duels : c'était un homme usé, fatigué, abîmé du monde. Un jour qu'il voyait mon intendant embrasser son fils, il s'écria devant moi : — Ah! voilà le bonheur! voilà le vrai bien qui nous attache à la vie. Il se maria : pourquoi? pour créer des êtres heureux? eh non! pour avoir quelque chose à aimer, à protéger, à élever; car il aimait ses enfans, il les a parfaitement élevés; il s'est occupé d'eux, mais, par rapport à lui, pour ne plus s'ennuyer; il s'est fait père

pour être quelque chose en ce monde ; eh bien, vous faites comme lui, pis que lui ; car il donnait à ses enfans un nom, une fortune, un état, et vous voulez, vous, ôter au vôtre tout cela.

D'Aspert entendait un langage si étourdissant et si subversif de toutes ses idées, que, ne sachant comment se défendre, il prit le parti d'attaquer, ce qui, en toutes choses, guerre et discussion, est toujours plus facile.

— Eh quoi ! madame, dit-il, vous parlez d'égoïsme, de sentiment personnel ? Il me semble que, si ce reproche peut s'adresser à quelqu'un, c'est à vous, qui prenez cet enfant comme un instrument d'intrigues, et qui comptez en tirer profit, je ne sais comment, mais dans un but assurément qui vous intéresse plus que lui.

— Sans doute, dit la duchesse ; mais moi je ne fais pas étalage d'amour maternel ; je ne dis pas avec des poses tragiques : C'est mon fils, je veux mon fils, il me faut mon fils ! Je vous dis : Voilà ce que je veux faire pour Charles. Cela est-il meilleur que ce que vous pouvez lui offrir ?... Oui. Alors c'est moi qui l'aime le mieux.

Le général se sentit encore plus embarrassé ; et, au lieu de se tenir dans ses droits inexpugnables de père, il saisit avec empressement l'apparence d'une question discutable pour répondre à la duchesse.

— Mais, madame, en vous concédant tout ce que vous disiez tout à l'heure, c'est-à-dire tout ce qui est le vrai fonds de votre discours, qu'il est bien de renier son fils, s'il doit y gagner quelque chose, il reste toujours la question de savoir s'il y gagnera ce quelque chose. La révolution n'a-t-elle pas détruit tous les avantages qu'il eût pu trouver autrefois à passer pour le fils d'un prince ?

— La révolution, s'écria la duchesse ravie d'avoir attiré le général sur ce terrain où il ne s'agissait plus pour ainsi dire entre eux que d'une balance de chiffres, la révolution a porté les espérances de cet enfant plus haut qu'elles ne fussent jamais allées autrefois. Vos crimes ont ouvert le trône à un prince qui n'y devait pas monter. Vous n'avez laissé qu'une tête entre lui et la couronne de France ; cette tête est forte, sans doute, mais elle mène un corps malade et qui s'usera bien vite, et alors Charle ne sera plus un fils de prince, mais un fils de roi.

— Quand cela ? dit d'Aspert avec amertume et dédain.

— Quand l'Europe aura réduit le parti de sang qui décapite la France ; quand les rois légitimes auront repris ce pouvoir que la faiblesse de Louis XVI leur a seul fait perdre.

Ce qui, selon la duchesse d'Avarenne, devait lui faire gagner la cause la lui fit perdre. Elle entama le général sur un point où il était de pierre et d'acier. Elle lui dit que le parti de la révolution pouvait être vaincu, ou que la royauté reparaîtrait en France. Le général républicain fut plus fort en raison et en sentiment d'amour pour la république, que le père ne l'avait été pour son fils, et il répondit :

— Est-ce vous, madame, qui pouvez conserver encore de pareilles illusions ? le retour des rois en France ! autant vaudrait demander la résurrection des morts. Que vous ayez cru cela un mois ou deux après votre émigration, cela se pouvait ; mais ne voyez-vous pas tout ce qui s'élève entre eux et nous ? il y a là trop de haine arrosée de sang, pour que la France et ses anciens maîtres puissent jamais se rapprocher.

— Comment ! s'écria la duchesse, c'est vous qui en êtes encore à ces folies ? vous, en 1798 ? mais, mon Dieu, ne voyez-vous pas que c'est une chose finie que la république ? il n'y a plus un homme de sens qui en veuille. Pauvres gens qui avez cru établir la liberté en tuant et en pillant l'aristocratie, et qui n'avez pas vu que vous en faisiez une nouvelle avec les dépouilles de l'ancienne ! Mais, général, il n'y a pas un caporal devenu adjudant-général qui ne soit fatigué d'être à la discrétion d'un caprice populaire ; il n'y a pas un fermier devenu propriétaire du bien de

son maître qui n'appelle à grands cris la cessation du désordre où il s'est enrichi. Cet ordre, ce repos, est-ce le Directoire qui les donnera? Non, général, non, mais l'existence du Directoire est le plus sûr symptôme de la royauté; ce sont les laquais qui s'amusent au château, en préparant le retour des maîtres. Ne voyez-vous pas qu'ils portent déjà les bas de soie et l'habit brodé? Ils ont un palais, ils reçoivent, ils ont cercle, ils tiennent cour; seulement ils font rire d'eux, parce qu'ils sont empruntés et gauches; le ridicule les tuera, et la France demandera de bons acteurs, les premiers rôles, la véritable royauté avec sa vraie grandeur; cela se voit, cela se sent, cela se respire.

D'Aspert ne crut point sans doute aux prophéties de la duchesse, car il haussa les épaules sans répondre. La duchesse, après avoir attendu un moment, s'écria :

— Comment! vous ne comprenez pas cela! Ah! je ne vous croyais pas si peuple!

Ce mot irrita d'Aspert. Aujourd'hui que l'égalité s'est établie assez avant dans la société par l'abaissement des grands et l'exhaussement des petits, ce mot ne semble pas une injure propre à irriter la colère d'un homme comme d'Aspert; mais, à cette époque, les insolences de la noblesse s'agitaient encore dans ce déluge de sang où on croyait les avoir noyées; et, lorsque quelques unes revenaient à la surface et surnageaient aux yeux des puissans d'alors, ils y posaient le pied pour les enfoncer et les achever.

— Peuple! reprit le général! oui, madame, je suis peuple et je m'en fais gloire; et c'est parce que je suis peuple et que vous me méprisez, que je ne veux pas que mon fils soit élevé à mépriser son père.

— Vous êtes fou, Jean, dit la duchesse en se radoucissant un peu; ce que je vous propose est pour son bonheur.

— Bonheur ou non, reprit d'Aspert s'entêtant à son idée pour n'avoir pas à la défendre; bonheur ou non, c'est mon fils, il restera mon fils et peuple.

— Mais c'est le mien d'abord, monsieur, dit la duchesse avec hauteur, et, quels que soient vos droits sur lui, les miens, bien que je ne puisse les avouer publiquement, sont au moins reconnus par une longue possession, par le témoignage de beaucoup de gens; les vôtres, monsieur, ne peuvent être que ceux de la violence.

— Eh bien! madame, nous plaiderons.

— Plaider! dit madame d'Avarenne, y pensez-vous! me déshonorer!

— Vous déshonorer! dit Jean; comment l'entendez-vous? est-ce parce que l'on apprendra ce qui est? Alors, pourquoi l'avez-vous fait?

La duchesse se tut; elle attachait une trop grande importance au projet qu'elle avait conçu pour l'abandonner par colère ou impatience. Elle tenta un autre moyen.

— Ecoutez, Jean, dit-elle au général, ne vous emportez pas. Eh bien! c'est un service que je vous demande, c'est un sacrifice que j'attends de vous : laissez-moi votre fils, et ce service, je le reconnaîtrai comme il vous plaira. Si vous êtes assez aveugle pour croire au maintien de ce qui est, les restes de ma fortune sont à vous; s'il arrive, au contraire, ce que je prévois, l'avancement le plus rapide dans la carrière que vous parcourez...

Le général n'avait pas compris tout de suite, car sans cela il eût arrêté madame d'Avarenne à la première phrase; mais, lorsqu'il vit où elle en voulait venir, il s'écria violemment :

— Vous avez voulu me voler mon fils et vous me proposez de me l'acheter! mais pour qui me prenez-vous donc, madame?

Madame d'Avarenne vit bien que d'Aspert était en selle sur une idée fixe, celle de garder son fils. Elle se sentait assez de supériorité d'esprit pour forcer Jean à avouer qu'il avait tort, qu'il n'aimait pas son fils

aussi bien qu'elle, qu'il valait mieux faire pour lui ce qu'elle proposait ; mais, cela posé, cela gagné, il détruisait tout par ces mots :

— C'est mon fils! je veux mon fils! suivant en cela un instinct de bien, plus fort que toute l'adresse des sophismes de la duchesse.

Le cœur de d'Aspert était comme ces jeunes tortues qu'un voyageur emporte avec lui, bien loin du rivage ; qu'il isole, qu'il pose sur le sol, la tête du côté de l'intérieur des terres ; et qui, dès qu'elles sont libres, se retournent, et, par un instinct surprenant, regagnent la mer, leur patrie et leur asile. Le voyageur peut, tant qu'il veut, les reprendre, les emporter plus loin, les poser dans une autre direction, les faire tourner vingt fois sur elles-mêmes : les pauvres bêtes ne se défendent point; mais, dès qu'elles ne sont plus dans la main ou sous la main qui les tient, elles regagnent leur océan à petits pas, mais incessamment. Il en était ainsi de Jean, et la duchesse ne tenta plus de remporter une victoire qu'un quart d'heure de réflexion eût détruite. Elle se résolut sur-le-champ, et en femme habile et délibérée, à faire le mieux possible le sacrifice nécessaire. Elle dit à Jean :

— Eh bien ! monsieur, puisque vous voulez votre fils, gardez-le; mais c'est votre fils et non le mien que vous voulez sans doute ; il serait le fils d'une vachère que vous l'aimeriez autant que s'il était celui d'une reine.

— Assurément, dit Jean, croyant donner par cette réponse une haute idée de ce qu'il entendait par amour paternel et dignité de citoyen.

— Eh bien ! alors, reprit madame d'Avarenne, donnez-moi votre parole d'honneur de ne lui dire jamais le nom de sa mère; n'oubliez pas ou apprenez que depuis j'ai eu une fille de M. d'Avarenne, et que je dois ce mystère à son avenir, à sa réputation. Jurez-moi que Charles ignorera toujours le nom de sa mère.

— Je vous le jure, dit d'Aspert content de céder quelque chose à cette femme à laquelle il avait tout refusé. Je vous jure qu'il ignorera toujours qu'il est votre fils. Croyez que je ne veux en rien blesser votre réputation, et que je ferai tout ce que vous exigerez pour la mettre à l'abri.

— C'est bien, c'est bien, dit la duchesse en l'interrompant avec impatience. Mais la disparition de cet enfant dont il faut que j'annonce la mort à ceux qui le croient le fils du prince, cette disparition, dis-je, si elle coïncide avec la découverte que vous aurez faite de votre fils, l'âge de l'un et de l'autre qui se trouverait le même, la mort de mon fils suivie de la résurrection immédiate du vôtre, tout cela pourrait faire naître des soupçons, amener des conjectures qui peut-être trouveraient à l'Etang un commentaire suffisant pour devenir claires aux yeux de beaucoup de gens ; on rapprocherait les dates et tout serait bientôt découvert. Promettez-moi donc de ne pas dire sur-le-champ à votre fils ce qu'il est et de ne confier votre secret à personne. Prenez Charles d'abord comme un orphelin recueilli et élevé par vous, et, plus tard, lorsque vous aurez pu le rajeunir de quelques années, comme s'il était né dans l'Inde ou dans l'un de vos voyages, dites-lui seulement ce que vous êtes pour lui. Quant à sa mère, elle doit être morte pour cet enfant, car il est mort pour elle. Il me semble que je vous demande assez peu pour tout ce que vous m'ôtez ; ne le ferez-vous pas ?

Le général ne répondit pas tout de suite ; il réfléchit long-temps ; il pensa que les précautions que la duchesse prenait pour elle le serviraient pour la sûreté de son fils. Il comprit que, dans la vie errante qu'il mènerait, il serait souvent forcé de se séparer de son enfant ; que, dans ces circonstances, la seule assurance que Charles était son fils le désignerait trop aisément à des gens qui pourraient vouloir l'enlever pour lui faire jouer son premier rôle où le faire disparaître tout à fait. Il consentit et dit :

— Je vous donne ma parole, madame, de faire passer Charles pour le

fils d'un ami, tué il y a quelques mois. Cet ami avait un fils du même âge que le nôtre, et personne ne s'étonnera qu'il me l'ait confié. Du reste, Charles ne saura rien de ce qui le concerne qu'à l'âge où il pourra se protéger lui-même contre les embûches qu'on peut lui tendre.

La duchesse se mordit les lèvres, preuve qu'elle avait conservé quelque espérance sur cet enfant ou fait quelque projet pour ou contre lui.

— Il en sera comme vous voudrez, dit la duchesse, pourvu que je ne sois plus pour rien dans son existence ni dans la vôtre. Et maintenant que demandez-vous de moi ?

— Vous serez dans huit jours à Naples, madame, et vous serez en sûreté. Permettez-moi de vous souhaiter tout le bonheur que je vous désire.

Le général voulut prendre la main de madame d'Avarenne qui la retire et lui fit un geste pour l'éloigner. Le général la salua et quitta la chambre. Elle le regarda sortir, et, dès qu'elle fut seule, elle ne put s'empêcher de dire avec un mouvement violent de colère :

— Ah! comment ai-je pu coucher avec ça !

C'est que la libertine était éteinte et que l'intrigante commençait.

Le lendemain, au moment où la duchesse partait secrètement pour Naples, le général reçut l'ordre de se rendre sur-le-champ à Terracine pour y rendre compte de sa conduite dont les autorités de Rome avaient cru devoir se plaindre au général en chef. Lussay l'accompagna ; sa femme le suivit. Avant de partir, d'Aspert confia son fils à Durand, son domestique de confiance.

— Voici, lui dit-il, le fils du capitaine Dumont qui a été tué il y a quelques jours.

— Tiens ! dit Durand, c'est l'enfant qu'on a arrêté avec un vieux domestique à la porte du Peuple et par votre ordre.

— Oui, répartit le général; j'avais pris cette précaution, parce que ces misérables Romains en veulent aux Français, et qu'un enfant et un vieillard étaient une proie digne d'eux. Ecoute bien : Tu le remettras au sergent Bazil, qui viendra le prendre demain pour le conduire en France.

— C'est drôle! dit le domestique, on avait raconté que le fils de ce pauvre capitaine avait disparu au moment de la mort de son père.

— Tu vois, dit d'Aspert, qu'il est retrouvé.

Le général connaissait le fait de cette disparition ; il avait même quelques raisons de croire que le fils de Dumont avait été tué par des partisans, et cet événement s'accordait trop bien avec ce qu'il voulait faire pour son propre fils pour qu'il n'en profitât pas.

Nous apprendrons plus tard comment s'accomplirent les projets du général et ce que devinrent le véritable fils du capitaine Dumont et l'enfant que d'Aspert mit à sa place, et auquel il donna un nom qui ne lui appartenait pas.

IV

1815.

Un soir du mois de mars 1815, trois personnes étaient assises au coin du feu, dans un assez bel appartement de la rue Saint-Honoré ; un silence complet régnait dans la chambre, sans doute parce qu'il s'y trouvait aussi un malade : une femme était au lit et dormait d'un profond sommeil. Cependant, à bien observer l'attitude des personnes qui entouraient la cheminée, ce silence venait de ce que chacune d'elles semblait préférer s'en-

tretenir plutôt avec sa pensée, qu'engager une conversation avec les autres. Ces trois personnes étaient le lieutenant-général, comte d'Aspert; le chirurgien-major d'armée, baron Lussay, et Henriette Lussay, sa fille; la femme malade était madame Lussay, cette Louise que d'Aspert avait aimée, et dont Honorine avait raconté autrefois la singulière histoire à madame d'Avarenne.

Le général d'Aspert était sombre, soucieux comme un homme tombé d'un passé magnifique dans un présent inquiétant, et auquel l'avenir n'ouvre aucune espérance. Lussay tisonnait en souriant, en s'adressant à la flamme, comme un homme qui se voit disserter devant le public, qui pérore, démontre, entraîne, finit par convaincre et s'applaudit de sa victoire et du talent qu'il lui a fallu pour la remporter. Henriette était rêveuse, inquiète; une pensée particulière la dominait. Mais il semblait qu'elle eût peur de cette pensée, car, à plusieurs fois, elle secoua la tête comme pour l'en chasser; à plusieurs fois, elle se leva pour arranger sur la cheminée les porcelaines et les flacons qui étaient à leur place; à plusieurs fois elle alla jusqu'au lit de sa mère et la regarda dormir. Cependant, à peine avait-elle attaché ses yeux sur ce visage souffrant et immobile, que son regard redevenait fixe, arrêté, perdu, et comme scellé à un fantôme qui se dressait devant elle partout et à propos de tout. Alors elle s'arrachait encore à cette fascination de sa propre pensée par un nouveau mouvement brusque et comme plein d'effroi. Enfin elle se résolut à chercher dans une occupation qui ne lui laissât pas la liberté de réfléchir, un asile contre cette étrange persécution. Elle s'approcha d'une bibliothèque fermée qui occupait un des angles de la chambre; elle parcourut l'inscription dorée au dos des volumes, mit le doigt sur quelques uns, puis les abandonna. Elle toucha *Clarisse Harlowe*, *Paul et Virginie*, *Estelle et Némorin*; et les repoussa l'un après l'autre. Elle finit par s'arrêter à un volume de Racine. Elle l'ouvrit au hasard : c'était *Phèdre*, c'était le premier acte, c'était la scène de Phèdre et d'Œnone, où la fille de Minos, obsédée de la divinité qui la consume, parle au hasard de tout ce qui aima fatalement dans sa famille; de sa mère, de sa sœur, victimes comme elle, plutôt d'une destinée implacable que d'un amour humain. Henriette parcourut cette scène et rejeta le livre presque avec colère. Enfin, elle trouva dans un coin les voyages de Levaillant. Elle s'en empara avec empressement. Des détails de navigation, de marches, de combats avec les sauvages et les bêtes féroces, aucune des pensées pour ainsi dire du monde civilisé, c'est ce qui convenait sans doute à Henriette. Elle prit sa place près du feu, et se mit à lire au premier endroit où le livre s'ouvrit. Elle n'y prenait pas assurément grand intérêt, mais enfin elle saisissait le sens des mots, et se forçait à être attentive. Tout à coup son œil se tendit sur la page; elle dévora un passage assez long, la bouche à demi ouverte; et, quand elle eut fini de lire, sa main et son livre tombèrent ensemble sur son genou; elle laissa échapper ces mots :

— C'est donc vrai!

Et se replongea dans sa profonde méditation.

Cependant, si vous aviez pu lire ce passage par dessus l'épaule de la jeune fille, comme nos peintres s'amusent à peindre Méphistophélès assistant aux rêveries de Marguerite, et les épiant, vous auriez cherché vainement pourquoi cette attention, pourquoi ce mot, pourquoi cette préoccupation. Le passage de Levaillant était celui où il raconte que, surpris par des cris plaintifs et désespérés, il s'approcha d'un buisson, et aperçut une souris qui se débattait sous le regard d'un serpent, tournant, reculant, s'agitant, mais ramenée comme par un lien de fer à tomber dans la gueule béante du reptile.

Dans cet endroit, Levaillant rapporte encore qu'une fois, longeant une espèce de marais, il se sentit attirer hors de sa route comme par une attraction aimantée; que, surpris de cet état qu'il prit pour un étourdisse-

ment, il regarda à l'endroit vers lequel il se laissait aller, et vit un énorme serpent qui tenait ses yeux ronds et ouverts fixés sur lui. Levaillant, averti de cette puissance par le sort de la malheureuse souris, ne détruisit le charme qu'en tirant sur le serpent les deux coups du fusil double qu'il portait.

Pendant que nous rapportons ces faits, le silence avait continué et la réflexion d'Henriette réagissant sur elle-même, avait sans doute exalté ses pensées à un haut degré; car, à un léger coup de sonnette qui se fit entendre, elle tressaillit de tous ses membres et ne put s'empêcher de laisser échapper ce mot sourd et comme désespéré :

— C'est lui !

On annonça bientôt M. le baron de Prémitz, et un homme de trente ans à peu près se présenta. Ce baron de Prémitz était un Allemand venu à la suite des armées étrangères; il se disait natif de Prague et descendant de ce grand comte Prémitz, fondateur de la ville, et dont on garde précieusement un soulier dans le musée du vieux château royal. Il était d'une taille élevée, forte plutôt par la vigueur de sa structure que par l'embonpoint; ses cheveux étaient d'un blond charmant, ses traits, purement dessinés, avaient dans leur ensemble un caractère de douceur, lorsqu'il tenait les yeux baissés; mais, lorsqu'il les relevait, la lumière fauve qui s'échappait de sa large prunelle grise semblait éclairer ce visage d'un nouveau jour, le montrer sous un autre aspect; et il prenait alors cette expression inquisitoriale et dominatrice qui épouvante les faibles, et qui va jusqu'à importuner les hommes les plus décidés, qui s'en débarrassent souvent par une querelle. Henriette, en voyant entrer M. Rhodon de Prémitz, devint glacée, et n'eut pas la force de se lever.

— Eh ! bonjour, ou plutôt bonsoir, dit Lussay. Voilà déjà neuf heures; je ne comptais plus sur vous.

Rhodon salua le général et Henriette, et répondit :

— J'étais chez ma protégée, et je n'ai pas voulu la quitter avant que je fusse assuré qu'elle passerait une bonne nuit.

— Plus bas, plus bas, dit le général, madame Lussay repose et vous allez la réveiller.

— Réveiller une femme endormie de ma main, dit le baron en riant tout haut, non pas, mon cher général, non pas; je lui ai ordonné de dormir trois heures : elle en a encore pour trente-cinq minutes, et tous les canons de Buonaparte, fussent même ceux de la Moscowa, ne l'éveilleraient pas, soyez-en assuré.

— A propos, dit M. de Prémitz, comment va madame de Lussay?

— Mais comme je veux, dit Lussay; entre moi et ma femme, ce n'est plus une affaire chanceuse. J'exerce sur elle le pouvoir magnétique dans toute sa puissance; elle est somnambule au plus haut degré de clairvoyance, et je sais sa maladie comme si je la voyais.

— Elle ne s'en porte pas mieux pour ça, dit d'Aspert.

— Ah ! dit Lussay, voici notre incrédule. Je vous préviens, mon cher Prémitz, que notre cher général n'est pas de ceux qui croient sans voir... il est plutôt de ceux qui voient sans croire : c'est une belle disposition pour se marier. Imaginez-vous qu'autrefois, il y a bien vingt-cinq ans... il y a ma foi vingt-huit ans de ça; c'était en 87, il s'était imaginé que j'étais sorcier, et que Louise était possédée du démon. Au fait, il y avait bien de quoi s'y laisser prendre; à cette époque nous étions encore très peu avancés; nous nous servions de baquets, nous faisions la chaîne, nous avions encore la baguette d'acier. Tout cet appareil magnétique ressemblait assez à un sabbat, d'autant que la réunion de dix ou douze personnes, loin de diminuer l'influence magnétique en la divisant, ne faisait que l'exagérer en la multipliant : mais des études mieux dirigées, et surtout vos excellens conseils, mon cher Prémitz, m'ont ramené dans les bonnes voies.

Oui, répondit celui-ci en appuyant son regard sur le front d'Henriette, oui, l'influence directe, personnelle, est à la fois plus puissante et moins désordonnée; on arrive ainsi à des résultats qui épouvanteraient l'imagination, s'ils n'avaient une explication facile et précise dans la présence du fluide magnétique non moins puissant que l'électricité. Puisque monsieur se refuse à croire à cette puissance, il devrait nous faire le plaisir d'assister à la séance que je donnerai demain chez une bonne femme attaquée depuis plus de vingt ans d'une sorte d'aliénation mentale, qui lui fait toujours croire qu'elle est en présence de l'échafaud. Il y a plusieurs docteurs de l'Académie de médecine et des gens de la plus haute distinction : la duchesse d'Avarenne sera un de nos spectateurs.

— La duchesse d'Avarenne ! s'écria le général.

— Vous la connaissez ? dit Prémitz.

— Oui et non, répondit le général ; elle a des propriétés dans notre département, et voilà seize ou dix-sept ans que je l'ai rencontrée à Rome.

— A Rome, dit Prémitz, où son père fut assassiné par les républicains, ainsi qu'un enfant qu'elle élevait, et où elle-même n'échappa que par miracle à la fureur des soldats.

— De quels soldats et de quels républicains parlez-vous ? dit le général avec colère

— Mais, reprit Prémitz, des soldats républicains français; et, sans un ancien domestique de sa maison qui la tira de leurs griffes pour quelque argent, elle aurait probablement été tuée comme son père et cet enfant.

— Et vous répétez cet histoire, monsieur ! dit le général.

— Ma foi, dit Prémitz, j'ai grand tort de la répéter, car elle la raconte assez souvent pour que tout le monde la sache !

— Eh bien ! dit d'Aspert à Lussay, voilà les gens à qui vous vous êtes donné corps et âme ; qu'en dites-vous ?

— Que voulez-vous, mon cher général ! la duchesse a eu tant à souffrir de la révolution ! elle a bien quelques droits à être injuste et à se plaindre.

— Qu'elle se plaigne, mais qu'elle ne calomnie pas, dit le général. Puis il reprit avec une sorte de tristesse : ne parlons pas de cela ; nous ne nous entendrons jamais sur ce chapitre, pas plus que sur celui du magnétisme.

— Si l'incrédulité de monsieur le comte ne tient qu'à un manque de preuves, qu'il vienne demain à deux heures, et il pourra se convaincre par ses yeux.

— Je vous remercie, dit le général; j'ai, demain à cette heure, une audience du ministre de la guerre, et je ne saurais y manquer.

— Avez-vous encore quelque espoir? dit Lussay au général, profitant de cette réponse pour tourner bride à leur premier sujet de conversation et en suivre un autre.

— Je ne sais : on a annoncé pour demain le dernier état des officiers prisonniers en Russie, et si le nom du pauvre Charles ne s'y trouve pas, je crains bien qu'il n'ait succombé dans cette terrible retraite de 1812.

— Et, après cela, vous regrettez encore ce misérable Buonaparte !

— Ah ! Lussay ! dit violemment le général. Puis il reprit : Vous avez raison, c'est moi qui ai commencé... Pauvre Charles, chef de bataillon de la garde à vingt-cinq ans, il eût gagné ses épaulettes de colonel en 1814, si...

— C'était votre fils, monsieur le comte ? dit Prémitz.

D'Aspert tressaillit.

— Je ne suis pas marié, monsieur le baron, dit sèchement le général, que ce titre de monsieur le comte importunait comme une épigramme.

— C'est au moins son fils adoptif, dit Lussay ; il le recueillit en Italie où son père, le brave capitaine Dumont fut tué. Mais j'ai toujours été

surpris de l'arrivée de cet enfant qu'on disait avoir été enlevé ou tué après la mort de son père et pendant qu'il venait à Rome réclamer votre appui.

— Il s'échappa des mains de quelques Autrichiens et arriva le jour même où nous fûmes obligés de quitter Rome pous cette affaire de madame d'Avarenne ; c'est ce qui m'empêcha de vous en parler alors.

— Ah ! voilà maman qui s'éveille, s'écria Henriette.

— Qu'avais-je dit ? s'écria Lussay avec transport : dix heures cinq minutes : trois heures de sommeil, pas une minute de plus ni de moins. Il faut être prévenu à un point inouï pour ne pas se rendre à ces choses-là.

D'Aspert s'approcha du lit de madame Lussay et lui dit doucement :

— Eh bien ! comment vous trouvez-vous ?

— Ah ! ce sommeil m'a épuisée ; j'ai les jambes rompues, la tête lourde.

— Ce n'est rien, rien du tout, dit Lussay, nous allons dégager ça !

Et, présentant ses mains au front de sa femme, il les en écarta plusieurs fois de suite en secouant ses doigts ; ensuite il les promena depuis le haut du corps jusqu'aux pieds, à un pouce de la couverture en les secouant de même lorqu'il avait dépassé l'extrémité des pieds, et finit par dire :

— La voilà soulagée, je pense.

— Oui, vraiment, dit madame Lussay, j'éprouve un grand bien-être maintenant : c'est comme un courant d'air tiède qui a emmené avec lui toute cette lourdeur. Je suis bien, très bien.

Lussay regarda d'Aspert d'un air de triomphe, et celui-ci se détourna avec cette résolution invincible d'un esprit qui ne veut pas croire. Il dit tout bas à Henriette :

— Il finira par tuer votre mère.

— Hélas ! dit Henriette en emmenant le général dans un coin, ma mère dépérit chaque jour ; mais, comme elle éprouve toujours quelques heures de soulagement après les secours que mon père lui donne, elle croit que c'est là qu'est son salut. Avouez, au fait, que c'est une puissance bien extraordinaire.

— Henriette, dit le général, n'oubliez pas que vous m'avez promis de ne pas vous prêter aux folies de votre père. Avec votre constitution délicate, il vous rendrait folle en quelques jours.

— Folle ! dit Henriette avec un regard inquiet et presque épouvanté. Vous avez raison ; quelquefois je ne sais que penser.

— Eh bien ! Henriette, dit madame Lussay, tu ne viens pas m'embrasser ? Ah ! général, vous faites la cour à mon Henriette, j'en suis sûre, et je ne veux pas le permettre.

— Cinquante-deux ans, vingt-sept ans de service, dix-neuf campagnes, dix blessures et des cheveux gris, ce n'est pas avec cela qu'on plaît, dit le général d'Aspert en souriant à Henriette.

— Ce n'est pas non plus avec cela qu'on déplaît, dit Henriette avec cette confiance d'une jeune fille qui joue avec une plaisanterie de cœur.

— Et puis, dit Lussay en riant, quand on a été le plus bel homme de l'armée, il en reste toujours quelque chose.

— Comme de la calomnie, à ce que dit Figaro, reprit Prémitz.

Le général fit seul attention à cette réponse qui l'étonna et le blessa, sans qu'il pût cependant y attacher aucun sens précis ; car, à vrai dire, la citation venait assez mal à point ; il allait en demander l'explication, lorsqu'on sonna vivement à la porte de l'appartement.

— Une visite à cette heure ! dit madame Lussay ; je ne veux recevoir personne. Vois, Henriette, et fais dire que je ne suis pas visible.

Henriette sortit ; mais bientôt après on entendit de la chambre plusieurs voix qui discutaient vivement.

— Non! non! ma chère enfant, disait une voix de femme claire et fringante; non, il n'y a pas de consigne pour moi; je sais que M. de Prémitz est ici, et je veux lui parler; c'est une mission trop importante que celle dont je suis chargée pour vouloir la remettre à un autre qu'à moi-même.

Et là-dessus, madame Bizot entra dans la chambre: c'était une femme de trente ans pleins, brune, rebondie, la bouche rose, les dents étincelantes, l'œil joyeux, de jolies mains, de jolis pieds, très riche dans toutes les parties saillantes de son corps, petite, affriandant le désir par un tour d'allure leste et souple; de ces femmes avenantes que l'œil cherche volontiers sous leur robe. Elle ne salua personne en entrant, s'avança vers M. de Prémitz et lui dit:

— Je suis bien indiscrète, bien importune, n'est-ce pas? mais, entre personnes qui poursuivent le même but, il y a une sorte de connaissance toute faite. Demain vous donnez une séance de magnétisme dont on parle comme d'une chose qui sera miraculeuse; il faut que j'y assiste, car cela m'intéresse plus vivement que vous ne pensez.

— Madame s'occupe du magnétisme? dit Prémitz en la regardant sérieusement.

— D'être magnétisée, monsieur, dit madame Bizot avec un sourire accort et ouvert.

— Oui, dit M. Bizot qui était entré derrière sa femme (M. Bizot était un de ces maris qui entrent derrière leurs femmes, qui se promènent derrière leurs femmes, et qui, en fiacre, se mettent sur le devant de la voiture); ma femme avait des migraines terribles et elle s'est soumise à un traitement qui lui fait le plus grand bien. Elle n'est pas reconnaissable depuis un mois que ça dure; elle n'a plus de ces douleurs furieuses qui quelquefois la rendaient maussade.

— Comment! maussade, s'écria madame Bizot.

— Oui, chère amie; maintenant on peut te dire ça, tu devenais insupportable. Puis il alla vers Lussay et sa femme: Bonjour, monsieur Lussay, bonjour, madame, comment va? bien, très bien, j'en suis ravi. Il revint ensuite vers madame Bizot: Insupportable, c'est le mot, et je bénis ce bon M. Drisson d'avoir entrepris de te guérir; c'est un excellent jeune homme. Bonjour, belle Henriette, bonjour.

— Quel est ce M. Drisson? dit Prémitz tout bas à M. Lussay.

— Mais c'est le maître-clerc du notaire qui demeure en face. Puis il ajouta, en parlant d'un air mystérieux au général: Eh bien, voyez comme madame Bizot et grasse et fraîche; nierez-vous encore les bons effets du magnétisme?

Le général ne put s'empêcher de lui rire au nez, et Prémitz lui-même se détourna pour paraître demeurer sérieux; mais, voulant rompre cette confidence de sourires, il s'empressa de dire à madame Bizot qu'il la verrait avec plaisir.

— Et moi aussi, n'est-ce pas? dit M. Bizot en aspirant une large prise de tabac, car je n'ai jamais vu magnétiser, tel que vous me voyez; non, le diable m'emporte, c'est vrai. M. Drisson n'est pas encore assez fort pour exercer en public, ça le trouble; et, quand je suis là, ça ne va que cahin-caha, la migraine redouble et je suis obligé de partir. Une fois, j'ai voulu regarder par le trou de la serrure...

— Comment! s'écria madame Bizot en quittant le lit de madame de Lussay avec laquelle elle causait, vous avez regardé par le trou de la serrure! et qu'avez-vous vu?

— J'ai vu l'adresse du chapelier de M. Drisson, car il avait pendu son chapeau à la clé de la porte.

— Oh! dit le général en regardant M. Bizot dans le blanc des yeux, c'est que le magnétisme veut de grandes précautions pour arriver à de bons résultats. Tenez, voyez madame de Lussay, elle est bien loin d'en

éprouver un si bon effet que madame Bizot, parce que son mari n'emploie pas toutes les précautions de M. Drisson.

M. Bizot regarda Lussay et Prémitz pour savoir ce que cela voulait dire; mais madame Bizot coupa court à la réflexion de son mari en disant :

— M. de Prémitz sait bien que je ne puis aller seule dans une assemblée si nombreuse sans quelqu'un qui m'accompagne, et il consentira à vous recevoir.

— Et puis, ajouta le général, il est bon que M. Bizot s'assure que le magnétisme est une chose très respectable.

Mais la plaisanterie de d'Aspert était inutile; M. Bizot avait déjà perdu l'envie de comprendre. C'était un homme devenu riche, grâce à une activité commerciale très distinguée. Il s'était mis à l'œuvre à quinze ans et s'était dit qu'à quarante il se donnerait du repos. A quarante ans, il s'était trouvé possesseur de trois cent mille francs, et, quoiqu'il fût en passe d'augmenter très rapidement sa fortune, il s'était arrêté nonobstant toutes les réclamations de sa femme qui voyait déjà venir l'équipage et le château. Il s'était voué au repos depuis cette époque; il se reposait obstinément, ne permettait même à aucune idée de lui entrer dans l'esprit, non qu'il en manquât, mais parce qu'il ne voulait pas en avoir. Il n'avait pas d'enfans et ne s'en affligeait point. Il s'était cependant abonné à un journal politique qui, n'ayant plus aucune idée, entrait parfaitement dans ses goûts. Dix heures et demie venaient de sonner, et le repos du lit approchait; M. Bizot dit à sa femme qu'il était urgent de s'aller coucher, et ils regagnèrent leur second. Madame Bizot, qui avait senti, sans en deviner la cause, que d'Aspert l'avait presque trahie par ses plaisanteries, lui dit tout bas avec un doux reproche :

— Général, M. Lussay m'a pourtant dit que vous n'aviez pas toujours été l'ennemi des femmes!

D'Aspert s'aperçut que, par haine du magnétisme, il avait été sur le point d'être désagréable à une femme qui ne lui avait jamais fait qu'un aimable accueil; il lui prit la main et lui répondit pour elle seule :

— Il y a des magnétiseurs qui me font pitié, comme Lussay; il y en a que je méprise, comme M. de Prémitz, et il y en a que j'envie, et M. Drisson est du nombre.

— Eh! qui sait, général? dit madame Bizot en riant à montrer, jusqu'à leurs gencives roses, ses dents d'émail, et faisant vibrer l'éclat de ses yeux dont elle caressait le visage de d'Aspert, — qui sait?

Un moment après, le général sortit, Henriette se retira, et Lussay et Prémitz se mirent à causer. Celui-ci amena la conversation sur les rapports de d'Aspert et de madame d'Avarenne, et Lussay lui conta ce qui en avait été dit jadis dans le pays : que la duchesse aurait trouvé d'Aspert de son goût. Mais il n'en savait pas davantage; il lui dit aussi l'aventure de Rome, c'est-à-dire ce qui avait eu lieu dans l'émeute; les scènes dont il avait été témoin et qui annonçaient qu'il existait un secret entre la duchesse et d'Aspert, secret que toutefois il ignorait. Prémitz eut l'air de l'écouter à peine, et se retira de bonne heure; mais, au lieu de rentrer chez lui, comme il l'avait annoncé, il s'arrêta dans une maison de la rue Saint-Honoré, et monta jusqu'au cinquième étage. Il frappa à une porte qui fut long-temps avant de s'ouvrir, quoiqu'il répétât ses appels à coups pressés et qu'il parût craindre d'être surpris, à cette heure, dans la maison, à l'étage et à la porte où il se trouvait. On ouvrit à la fin, et Prémitz entra.

V

Une Somnambule.

L'endroit où entra Prémitz était une espèce d'antichambre. Une servante, d'une figure qui touchait à l'idiotisme, lui avait ouvert la porte. L'Allemand s'arrêta dans cette première pièce, et demanda à cette fille si sa maîtresse, madame Divon, dormait. Au moment où elle allait lui répondre, une voix cassée lui cria de la pièce voisine :

— Entrez, entrez, monsieur Prémitz ; je vous ai vu.

L'Allemand demeura surpris, car la porte était fermée, et, malgré les étranges phénomènes dont il était témoin tous les jours, il y en avait qui surprenaient tellement sa raison, que quelquefois il lui prenait peur des effets qu'il avait obtenus. Il pénétra dans la chambre d'où on l'avait appelé, et dit à une vieille femme qui était dans son lit :

— Ah ! vous m'avez vu ?

— Sans doute, dit cette femme, et vous êtes passé devant la loge rapidement, comme si vous y aviez vu le bourreau. Elle prononça ces mots avec un bégaiement ou plutôt une lourdeur qui avait quelque chose d'hébété.

C'était vrai, et la surprise de Prémitz fut si profonde, qu'il demeura un instant sans parler. Enfin, après un assez long silence, il dit à cette femme :

— Eh bien, vous croyez-vous suffisamment forte pour paraître demain devant une nombreuse assemblée.

— Oh ! dit la vieille femme, ils me guillotineront ; bien, bien ! Dansons la carmagnole ! parlant toujours comme un crétin dont la langue épaisse n'a pas d'espace pour articuler librement.

— Écoutez-moi, reprit l'Allemand qui l'observait : demain il viendra beaucoup de gens ; les reconnaîtrez-vous d'après le portrait que je vous en ai fait ?

La folle se mit à se balancer vivement en marquant la mesure avec sa tête, et à chanter tout bas :

Madame Véto avait promis
De faire égorger tout Paris ;
Mais son coup a manqué,
Grâce à nos canonniers.

— Assez, dit Prémitz ; regardez-moi.

Aussitôt il se mit lui-même à regarder la folle en face, et, par la puissance de ce regard, attacha à ses yeux les yeux égarés de la malade, puis il lui dit :

— Voulez-vous dormir ?

— Je le veux bien, répondit-elle.

— Eh bien, dormez, lui dit-il en lui présentant les cinq doigts unis à la hauteur du front.

Les yeux de la vieille se fermèrent, et M. Prémitz lui parla ainsi :

— Vous souvenez-vous des noms de ceux qui assisteront demain à notre séance ?

Ce sommeil du corps fut comme le réveil de la raison.

La somnambule répéta une vingtaine de noms avec une netteté remarquable de prononciation.

— Vous savez quelles sont ces personnes ?

Madame Divon raconta des particularités assez intimes, et qui s'appliquaient à chacune des personnes qu'elles concernaient, avec une précision

dont Prémitz lui-même était sans doute incapable, car il suivait sur un papier ce que lui disait la somnambule, pour voir si elle ne mettait pas quelque confusion dans ses rapports. Lorsqu'elle eut fini, Prémitz ajouta :

— Nous aurons encore quelques personnes : M. et madame Bizot ; puis il apprit à la somnambule ce qu'il savait sur leur compte, et enfin il lui dit : — N'oubliez pas surtout ceci : madame la duchesse d'Avarenne et sa fille assisteront à la séance.

A ce nom de madame d'Avarenne, la folle tressaillit et s'écria vivement :

— Comment avez-vous dit ? madame d'Avarenne ? Ah ! madame d'Avarenne. Puis elle devint inquiète, triste, épouvantée, et Prémitz lui demanda avec autorité :

— La connaissez-vous ?

— Ne me demandez rien, ne me le demandez pas ! dit la somnambule en se débattant sous le charme terrible qui l'enchaînait.

Prémitz répéta sa question avec un accent solennel ; et, plaçant ses mains sur le sommet de la tête de la folle, celle-ci devint soudainement calme et soumise, et répondit lentement et à voix basse :

— Oh ! madame d'Avarenne ! madame d'Avarenne ! elle viendra avec sa fille, dites-vous ? et son fils, ne viendra-t-il pas ?

— Quel fils ? dit Prémitz qui, depuis quelques mois qu'il avait rencontré la duchesse, n'avait jamais entendu parler d'un fils.

— Eh bien, dit la somnambule, son fils et celui de Jean d'Aspert, le meunier de l'Etang ; son fils qu'elle nommait Charles, du nom de son prétendu père qui ne l'était pas, du nom du comte d'A....s.

— Silence ! cria vivement Prémitz.

La somnambule se tut, et Rhodon demeura plongé dans de longues réflexions ; il coordonna ce qu'il avait appris de Lussay, ce qu'il savait déjà et ce que cette femme venait de lui dire, et une pensée vague, indéfinissable, mal arrêtée, jaillit du fond de ce chaos d'événemens, comme un point lumineux de fortune et d'avenir. Mais d'autres projets avaient été formés par Prémitz, et, avant de les abandonner pour se livrer comme un insensé à ceux qui s'étaient soudainement offerts à lui, il s'imposa une plus longue réflexion et un délai pour les mener à maturité. Cependant il voulut savoir tout de suite par quels moyens cette femme était instruite d'autre chose que de ce qu'il lui apprenait.

Dans cet être perdu, dégradé, il y avait deux existences bien distinctes, celle de la vieille, abrutie, folle, éteinte, celle du somnambulisme, lucide et forte. Dès que cette femme était sous l'empire du magnétiseur, l'intelligence revenait ; et les facultés de l'esprit, exaltées à un degré extraordinaire, acquéraient même une finesse de perception, une étendue de comparaison prodigieuses. Prémitz le savait ; mais ce qu'il n'avait pas encore consulté, c'était la puissance du souvenir lorsqu'il s'exaltait ainsi. Il avait souvent éprouvé que la somnambule retenait ses paroles et les répétait à sa volonté avec une grande justesse ; mais il n'était pas assuré d'être aussi bien le maître de souvenirs anciens et qui ne venaient pas de lui. Il se fit donc conter comment elle savait les secrets de la duchesse, et, une fois instruit, il se réserva de la faire taire ou parler à volonté. Mais comment cette femme savait-elle tout cela ? nos lecteurs le comprendront aisément. Cette femme était Honorine ; Honorine devenue folle, et qui n'avait plus d'existence intelligente que dans le paroxisme du magnétisme ; esprit endormi qui ne s'éveillait qu'à la voix d'un seul homme, et qui, par conséquent, lui appartenait ; effrayant esclavage de l'esprit dû à la puissance d'un agent inconnu, ou à l'éréthisme du système nerveux, et dont les effets, quelle qu'en soit la cause, épouvantent la raison. Ce que Prémitz venait d'apprendre le laissa plongé dans des réflexions encore plus profondes. Il se vit maître d'un secret que celle qui venait de le

lui apprendre ne possédait pas à vrai dire ; secret qui pouvait être de peu d'intérêt, comme il pouvait être d'une haute importance. Il y avait d'ailleurs des circonstances que Prémitz n'avait pu savoir, puisque Honorine les ignorait. Qu'était devenu cet enfant? vivait-il? était-il encore un lien entre d'Aspert et madame d'Avarenne? Prémitz se résolut à attendre, à agir avec prudence, à s'informer ; puis, un moment après, il dit à Honorine :

— Allons, réveillez-vous !

Il lui fit quelques passes sur le front, et la vieille fille ouvrit les yeux. Prémitz, toujours alarmé sur sa puissance, marchant à tâtons dans cette fascination, qu'il exerçait sans se rendre compte du secret de cette fascination, craignant que les souvenirs du passé ne devinssent possibles à cette malheureuse, dans la veille comme dans le sommeil, Prémitz lui dit, dès qu'elle fut éveillée :

— Vous connaissez donc madame d'Avarenne et Jean d'Aspert?

Mais l'esprit s'était envolé, et Honorine se reprit à marmotter tout bas:

— Bonjour, monsieur Samson, c'est mon tour aujourd'hui, guillotinez-moi d'un coup.... Dansons la carmagnole !

Prémitz, rassuré, s'éloigna et sortit de la maison.

Nous avons dit quelque chose du baron Rhodon de Prémitz; mais c'est de sa personne que nous avons parlé, car nous n'avons encore rien dit, ni de son esprit, ni de son histoire, ni de sa fortune. Si un romancier n'était obligé de tout savoir, nous garderions le silence sur tous ces sujets ; car, à vrai dire, l'esprit du baron de Prémitz, son caractère, ses mœurs, étaient quelque chose d'assez indéfinissable. Le plus souvent sérieux, il avait des momens de gaîté folle et bruyante, qui surprenaient tous ceux qui le connaissaient. Il avait dans la plupart des choses de la vie un laisser-aller qui semblait faire croire qu'il ne mettait intérêt à rien ou n'avait pas de volonté ; et il montrait pour d'autres une obstination qui ne cédait rien, et ne cédait à personne; il n'avait donné aucune raison pour faire douter de sa loyauté et de son courage, mais il ne portait pas en lui-même cet air de franchise et de résolution qui font supposer ces qualités. Sa conversation était hardie sur les choses et réservée sur les personnes; il faisait volontiers l'athée et n'aimait ni les histoires de morts, ni celles de revenans. Quant à son histoire, elle était complétement ignorée, et ses moyens d'existence ne mûrissaient pas au soleil ; autrement dit, on ne lui connaissait point de propriétés et il ne disait pas en posséder ; il ne parlait pas non plus de rentes sur l'Etat ou de pensions du gouvernement : cependant il avait un train convenable. Il vivait dans toutes sortes de sociétés, depuis les plus élevées jusqu'aux plus médiocres. Ce qui aurait pu le faire passer pour un homme de bon goût, c'est qu'il ne se cachait pas à droite de voir la gauche, et ne se vantait pas à gauche d'être bien avec la droite. Du reste, grand partisan du magnétisme dont il faisait profession ; fanatique à ce sujet, au point que, si quelqu'un avait pu lui voir donner à Honorine la leçon que nous venons de dire, il aurait pu penser qu'il trompait sincèrement, pour le triomphe d'une chose qu'il croyait excellente ; comme autrefois quelques prêtres de bonne foi arrangeaient de petits miracles, pour gagner au ciel des âmes qui, sans cela, n'auraient pas suivi la bonne voie : le tout à bonne intention.

La journée du lendemain était consacrée à la séance de magnétisme où devaient assister la plupart des personnages de cette histoire. Il était midi sonné lorsque les premiers spectateurs arrivèrent dans la mansarde de madame Divon. Prémitz y était déjà : on prenait place sur des fauteuils et des chaises qui étaient disposés autour du salon; quelques uns de ceux qui étaient admis à la séance portaient en eux un air de sérieux moqueur, de mystère joué qui promettait des ennemis à Prémitz. Mais il s'inquiétait peu de ceux-là. Il avait en son pouvoir de quoi les étonner, et imposer silence au persiflage le plus obstiné. Il eût bien plutôt tremblé de rencon-

trer quelque observateur froid et résolu, un de ces gens qui ne repoussent ni n'admettent rien sans examen. Bientôt arrivèrent M. et madame Bizot, puis Lussay et Henriette, puis enfin la duchesse d'Avarenne et sa fille Julie. M. de Lussay salua la duchesse en homme qui sait l'importance de la personne à laquelle il s'adresse. Madame d'Avarenne lui rendit son salut avec cette bonté familière qui accueillait les gens de l'empire qui s'étaient faits du parti des Bourbons. Henriette et Julie se placèrent près l'une de l'autre. Elevées toutes deux dans le même pensionnat, elles étaient liées d'une amitié qui était de cœur plutôt que d'intimité de jeunes filles; elles n'étaient pas confidentes l'une de l'autre. Les espérances, les rêves de cœur qui les avaient agitées séparément, n'avaient presque jamais été le sujet de leurs conversations; cependant elles s'aimaient : elles se fussent demandé appui l'une à l'autre avec confiance, mais peut-être sans se confier leurs chagrins, peut-être sans les comprendre; car elles ne sentaient pas de même, elles ne regardaient pas la vie du même côté.

Enfin, M. Prémitz annonça qu'il allait ouvrir la séance. Il sortit un moment et rentra accompagné de madame Divon. En commençant ce livre, nous n'avons rien dit d'Honorine, fille au visage frais et charmant; madame Divon n'avait plus rien d'Honorine. Le nom qu'elle portait lui avait été donné dans la prison où elle était demeurée en 93 : ce nom était celui du concierge de la prison, misérable qui l'avait sauvée de l'échafaud en en faisant ce qu'il appelait impudemment sa femme. Et, comme il était aussi hideux de son corps que de son âme, il n'avait obtenu le prix qu'il avait mis au salut, qu'en faisant résonner sans cesse aux oreilles de la malheureuse les noms de bourreau et de guillotine. Il la faisait descendre dans les cours quand les condamnés montaient sur la charrette mortuaire; il la laisait assister aux apprêts de leur dernière toilette; il demanda un jour à un des valets du bourreau de jouer avec Honorine et de louer la blancheur de son cou : puis il venait s'offrir en échange de ces dangers et de cette mort. Il fit si bien, qu'elle accepta et qu'elle devint folle. Ce fut alors que les prisonniers lui donnèrent le nom de madame Divon; enfin, un jour qu'il fut fatigué d'elle, il tint toutes ses promesses, et, après lui avoir sauvé la vie, il lui rendit la liberté... il la jeta à la porte. Alors elle alla mendier par les rues, d'abord recueillie par quelques prêtres cachés, par quelques royalistes qui, ayant appris son histoire, se la transmettaient comme un dépôt sacré des misères de leur parti. Puis vint l'empire où, le repos et l'ordre donnant ouverture à l'exercice des intérêts particuliers, chacun pensa à soi : la poésie des malheurs disparut : dès qu'on put faire fortune, on ne voulut plus se faire martyr, et Honorine alla pourrir dans un dépôt de mendicité. C'était en province, vers la frontière du Rhin. L'invasion de 1814 ouvrit les portes de cette maison, et la folle se trouva de nouveau chargée du soin de sa misère, sans en avoir connaissance, avec le seul instinct du besoin qui lui faisait demander pour sa faim et sa soif, et qui lui avait gardé ce souvenir, vivant dans presque toutes les folies où se mêle la pauvreté, qu'on a un morceau de pain pour un morceau de cuivre. Demandez à certains fous ce que c'est que l'argent, quelle est sa valeur, son usage, ils ne sauront vous comprendre et ne vous répondront pas; donnez-leur un sou, ils iront sur-le-champ en acheter du tabac ou du pain. Honorine était ainsi arrivée à Paris. Soumise par un simple hasard aux soins de M. Prémitz, il avait obtenu d'elle des effets si prodigieux, qu'il l'avait retirée de l'hôpital où elle était, et l'avait logée dans Paris. Voilà toute son histoire. Elle entra donc dans la salle où elle était attendue et où se trouvaient des personnes pour qui son existence était d'un si grand intérêt. Méconnaissable à leurs yeux par la vieillesse, par la misère, par les maladies; maigre, jaune, l'œil altéré, le corps convulsif, les lèvres affaissées, les membres pendans, les muscles et les nerfs détendus, sans force ni raison. Son aspect surprit tout le monde, les incrédules crurent à une folie jouée, d'autres se sentirent le cœur serré. Elle promena un re-

gard indifférent sur tous ceux qui l'entouraient et sembla ne rien trouver où les arrêter. D'après l'ordre de Prémitz, elle s'assit dans un fauteuil, et, sur l'invitation du baron, quelques personnes l'interrogèrent. A peine murmurait-elle quelques mots sans suite en levant sur ceux qui lui parlaient des yeux si déserts de toute idée, que sa folie parut presque véritable aux plus moqueurs. Ils comptaient bien d'ailleurs se rattraper sur les expériences de magnétisme. Enfin la séance commença.

Au point où Prémitz en était venu, toute la mimique du somnambulisme avec ses passes à grands courans, ses frictions du pouce, l'application des mains sur la tête ou sur l'estomac, tous ces préparatifs enfin étaient inutiles. Il se contenta de dire à la malade en se posant devant elle :

— Voulez-vous dormir?

— Je veux bien.

— Eh bien, dormez.

Il dirigea sa main vers son front; elle ferma les yeux; et, sans changer de place, il s'adressa à ses auditeurs et leur fit le petit discours préparatoire suivant :

— Cette femme est le sujet le plus merveilleux de ceux sur lesquels le magnétisme a exercé sa puissance. L'état de somnambulisme produit chez elle une révolution morale et physique telle, que d'une part elle lui enlève l'excessive sensibilité physique qui lui rend insupportable le moindre bruit ou la plus légère odeur, tandis qu'elle rétablit la pensée perdue et rallume la raison éteinte. La cause de ce retour à l'état normal vient du rétablissement de l'équilibre du fluide magnétique accumulé dans l'état de veille aux extrémités et aux organes extérieurs, d'où naissent à la fois l'irritabilité de ces organes et l'insensibilité de la perception morale. Ainsi le toucher d'une pêche lui fait perdre connaissance, et l'odeur d'une rose lui est insupportable, tandis que nulle intelligence ne vit en elle ni du passé ni du présent. Assez des personnes qui sont ici ont été témoins de cet état d'irritabilité physique pour que nous n'ayons pas cru devoir renouveler des expériences qui fatiguent cruellement la malade.

— C'est vrai, dit M. de Lussay.

— C'est vrai, ajoutèrent quelques personnes, nous l'avons tous vu.

— C'est un état assez commun dans les hôpitaux, ajouta une voix; nous tenons l'assertion pour vraie.

— Puisqu'il ne s'élève pas d'objection à ce sujet, dit M. de Prémitz, je vous prie de vouloir bien suivre l'explication que je crois devoir vous donner des phénomènes dont vous allez être témoins. Ce déplacement, ce désordre du fluide magnétique qui a envahi les organes et a porté leur irritation à un point extrême, n'a pu avoir lieu qu'aux dépens de la sensibilité du cerveau qui, perdant en nécessaire ce que les autres organes gagnent en superflu, demeure inerte et insensible dans ce corps dont les sens sont si actifs et si aiguisés. Un premier résultat du somnambulisme magnétique sera de rétablir l'équilibre, de dégager les extrémités de ce superflu de fluide pour le rendre au cerveau, et alors vous verrez à la fois la raison et l'intelligence revenir, la malade comprendre ce qu'on lui dira, y répondre clairement et simplement, comme une personne éveillée.

— Mais, avec votre système, dit quelqu'un, où est l'âme immatérielle et immortelle? c'est donc le fluide magnétique qui est l'âme?

Prémitz rougit, quelques personnes murmurèrent, et Julie dit tous bas à Henriette :

— Ce monsieur a raison : comment un homme peut-il se flatter de disposer à son gré de cet attribut divin. Ah! mon oncle m'avait bien dit que toutes ces histoires n'étaient qu'une ridicule manière d'attaquer la religion. Mais ma mère a voulu venir.

— Écoutez ce que va répondre M. de Prémitz, dit Henriette.

— Oh! reprit Julie, il y a des choses qu'on ne peut même pas discuter sans crime. Je suis bien fâchée d'être ici!

Le murmure s'était calmé, et Prémitz s'était remis. Il reprit à haute voix :

— Je répondrai à la question qu'on vient de me faire par la question elle-même : Où est l'âme immortelle de cette femme lorsqu'elle est dans son état habituel ? où est l'âme d'un fou, quel qu'il soit ; si la question qu'on m'a faite était une objection contre l'existence de l'âme, ce ne serait pas à moi à y répondre.

— Il a raison, dit tout bas Henriette à Julie.

— Il n'est pas bon de toucher à de pareilles matières, répondit celle-ci.

— D'ailleurs, dit Lussay en se levant, il y a une réponse toute simple à faire à monsieur. L'âme existe dans tous les cas : l'âme étant l'agent supérieur de la vie et de toutes ses opérations, produit ses effets en raison des organes qu'elle rencontre, comme un moteur fait marcher une machine en raison des rouages qui la composent. Si les rouages sont bons et correspondent bien, la marche sera facile et produira de bons résultats ; si la machine est dérangée, rien n'arrivera à bien, sans que pour cela le moteur en soit moins puissant, moins existant, moins entier. L'âme, c'est ce moteur : si les organes sont dans un excellent état, les opérations de l'entendement seront faciles ; si un accident les a ou paralysés ou désorganisés, l'âme n'en existera pas moins ; mais, agissant sur des organes incomplets, elle ne produira que désordre et folie.

— Monsieur a raison, dirent quelques personnes.

— Très bien, répliqua l'interlocuteur. Mais alors ce n'est donc pas l'âme qui est intelligente, raisonnable, souveraine ; par conséquent, adieu à la moralité des actions humaines, par conséquent, à leur mérite ou à leur démérite, par conséquent encore, adieu à tout droit de récompense ou de châtiment en ce monde et dans l'autre, adieu à toute religion.

— O ma mère ! ma mère ! dit Julie, tous ces gens sont des impies.

— Est-ce que ça regarde la religion dont vous êtes ? dit la duchesse ; est-ce qu'ils ont dit un mot des prêtres ou de Jésus-Christ ?

Julie se tut, et Prémitz, qui était visiblement contrarié de ce qui arrivait, répondit aigrement :

— Nous ne sommes pas ici pour faire de la métaphysique, mais des expériences. Je vais donc continuer.

— Oui ! oui ! dit madame Bizot, c'est bien plus amusant.

— Un dernier mot, reprit Prémitz avant de commencer. Le système que je vous ai expliqué est tellement vrai, qu'une fois arrivé, par le somnambulisme, à rétablir cet équilibre perdu, à ôter aux organes leur sensibilité superflue et à rendre au cerveau son activité éteinte, je puis en chargeant le cerveau d'une masse de fluide surabondante, y transporter cette sensibilité et cette perception prodigieuses, et rendre les membres complétement insensibles. L'expérience vous montrera mieux, que je ne puis vous l'expliquer, ce résultat inouï.

Après cette digression, il s'approcha de la malade, et, ayant posé la main gauche sur sa tête, il fit de la droite quelques passes sur son front, et, s'adressant à l'assemblée, il dit :

— Maintenant, dès que je le voudrai, elle entendra, elle comprendra, elle sera capable de répondre aux choses qu'on lui demandera ; l'équilibre est rétabli.

— Oh ! dit le premier interlocuteur en ricanant, c'est très bien ; mais cette femme est-elle réellement folle ? voilà d'abord ce qu'il fallait prouver.

— Ceci, monsieur, dit Prémitz, est une chose qui n'est ignorée d'aucun des habitans de cette maison. Cette femme sort de la Salpêtrière ; voici le certificat des administrateurs de cette maison, avec son signalement assez exactement dessiné pour qu'on ne puisse s'y méprendre ; que monsieur le lise, puisqu'il paraît se connaître aux termes de médecine, et qu'il examine la malade.

L'inconnu s'approcha, prit le papier que lui remit le baron de Prémitz, et le lut à haute voix :

« Nous, soussignés, attestons que la nommée Honorine Radon, dite femme Divon... »

— Honorine Radon ! s'écria la duchesse vivement. Honorine Radon ! ah ! Puis elle ajouta après un moment de silence en s'adressant à Prémitz : Elle est folle ; elle n'a souvenir de rien ?

— Dans son état accoutumée, sans doute, dit Prémitz en appuyant sur chacune de ses paroles ; mais, lorsqu'elle est arrivée à ce degré de somnambulisme lucide, tout lui revient, intelligence et mémoire.

— Mémoire ! dit la duchesse : voyons, puis-je l'interroger ?

— En me confiant vos questions, c'est facile ; car dans ce moment, elle est en rapport avec moi seulement et n'entendrait que ma voix.

— Eh bien ! dit la duchesse en hésitant, demandez-lui où elle est née.

Le baron fit la question : Honorine demeura dans son immobilité et répondit à voix haute et intelligible :

— Je suis née au village de l'Etang, en Auvergne.

— Jusqu'à quelle époque l'a-t-elle habité ? dit la duchesse.

Prémitz répéta encore.

— Jusqu'en 1788, dit Honorine.

— Que faisiez-vous alors ? dit Prémitz sans la question de la duchesse.

— J'étais au service de madame d'Avarenne.

C'est vrai, dit vivement la duchesse, je me rappelle cette fille, je la reconnais maintenant. Il est inutile de l'interroger davantage, ajouta-t-elle tout bas, je ne veux servir de spectacle à personne.

— Ainsi, dit l'interlocuteur obstiné qui avait élevé toutes les objections, cette femme est bien Honorine Radon ?

— En doutez-vous ? dit la duchesse avec hauteur.

— Je voudrais en douter, répliqua l'inconnu, car, si cette femme est bien celle qu'on désigne dans ce certificat, cette femme est, ou a été véritablement folle : à l'époque où elle habitait la Salpêtrière, elle n'avait souvenir de rien, et maintenant voilà qu'elle se souvient très bien. De deux choses l'une : ou elle est guérie de sa folie, ce qu'on n'avoue pas ; ou le magnétisme produit les effets dont parle M. de Prémitz, ce que je ne puis admettre.

— Eh ! pourquoi ne pouvez-vous l'admettre ?

— Parce que c'est absurde.

— Et pourquoi est-ce absurde

— Eh ! parbleu ! parce que c'est absurde ; je soutiens que cette femme a été médicalement guérie de sa folie, et qu'elle joue la comédie.

— Oh ! pour folle ! et folle jusqu'à l'imbécillité, je le puis certifier, dit Lussay en s'adressant à l'entêté ; vous avez beau vous débattre, cher docteur, il faut le reconnaître.

— Ah ! c'est vous ! Lussay, dit l'inconnu ; parbleu ! je veux le croire, puisque vous me le certifiez. N'interrompons plus monsieur.

Puis, tandis que chacun se rasseyait, la duchesse se pencha vers Henriette et lui dit :

— Votre père, mademoiselle, dit-il vrai, et cette femme est-elle véritablement folle ?

— Ah ! madame, dit Henriette, je pourrai encore mieux vous le certifier que mon père, car je suis venue souvent lui apporter des secours, et jamais, à quelque heure que je sois entrée, bien que je l'aie surprise quelquefois de manière à ce qu'elle ne pût être prête à jouer la comédie, toujours je l'ai trouvée dans l'état d'imbécillité où elle était tout à l'heure.

D'un autre côté, Lussay disait à l'inconnu :

— Comment se fait-il que vous, qui êtes un homme en qui les idées nouvelles ont toujours trouvé un ardent prosélyte, comment se fait-il

que vous mettiez tant d'obstination à nier les phénomènes du magnétisme?

— Oh! dit l'étranger, ce n'est pas du magnétisme, c'est du magnétiseur que je me défie; celui-ci est un intrigant de première espèce qui ne se doute pas que je le connais.

Enfin Prémitz crut devoir commencer ce qu'il appelait ses expériences, et prouver jusqu'à quel point la puissance magnétique avait agi sur cette femme. Pendant les premiers momens, rien d'extraordinaire, magnétiquement parlant, ne se passa. Plusieurs personnes consultèrent la somnambule qui leur répondit assez lucidement sur leur caractère et les affections dont elles étaient menacées. Un incident assez peu prévu rendit quelque intérêt à cette séance. M. Bizot, ravi de tout ce qu'il entendait, dit tout bas à Lussay :

— Eh bien, nous allons savoir ce qui en est du magnétisme; je connais la maladie de madame Bizot; ce sont des migraines et des palpitations de cœur; je verrai bien si la somnambule y comprend quelque chose. Puis, s'adressant à Prémitz, il lui dit :

— Monsieur, voulez-vous avoir la bonté de soumettre ma femme à l'examen de votre somnambule?

— Avec plaisir! dit le baron.

Madame Bizot se défendit un moment; mais, voyant qu'elle avait mauvaise grâce à refuser, elle se rendit.

Alors, ayant fait approcher madame Bizot, Rhodou mit sa main dans celle d'Honorine, et, ayant, par ce moyen, mis la somnambule en rapport avec madame Bizot, il lui dit :

— Voyez-vous madame?

— Je la vois très bien, répondit Honorine qui avait toujours les yeux fermés.

— Pourriez-vous nous dire ce que madame éprouve?

— Madame éprouve des nausées, des maux de cœur, des défaillances.

— Oh! s'écria M. Bizot d'un air de dédain, ce sont des migraines et des palpitations!

— Oui, assurément! dit madame Bizot avec un rire forcé, la somnambule se trompe.

Prémitz parut déconcerté; cependant il continua.

— Dites-nous la cause du malaise de madame?

— C'est bien facile, dit Honorine : madame est enceinte.

— Enceinte! s'écria Bizot en bondissant, enceinte! répéta-t-il avec stupéfaction, enceinte!!! Et il se mit presque à pleurer de joie.

Madame Bizot devint pâle comme la mort; Prémitz ne put s'empêcher de sourire.

Il y a un admirable instinct d'intelligence dans les hommes assemblés. Personne ne savait l'histoire de M. et de madame Bizot; à peine si la pâleur de la femme avait été aperçue de Prémitz ; mais tout le monde se mit à rire aux éclats, et on répéta d'un ton moqueur de tous les coins et sur tous les tons : — Enceinte! enceinte!

— Et pourquoi pas? dit M. Bizot en se dessinant comme homme.

Les rires redoublèrent, et lui, ravi, s'approcha de sa femme sans prendre garde à personne, ivre de cette nouvelle.

— Est-ce... est-ce vrai? Charlotte, est-ce vrai? Après dix ans de mariage!

— Hélas! dit madame Bizot en balbutiant, je m'en doutais; mais je voulais attendre d'en être plus assurée...

— Eh bien! s'écria Bizot, c'est depuis qu'elle se fait magnétiser!

Les rires éclatèrent.

Bizot ramena sa femme en triomphe, tandis qu'elle, confuse, devinait, avec son tact de femme, toute l'impertinence de cette gaîté. Quant à

Bizot, il levait la tête comme un athlète vainqueur. Cependant le docteur inconnu ne put s'empêcher de lui dire :

— Est-ce M. de Prémitz qui magnétise madame?

Prémitz se hâta de répondre pour prévenir quelque grosse sottise de mari, qui n'eût pas manqué d'échapper à M. Bizot.

— Non, monsieur, ce n'est pas moi qui ai ce bonheur!

Le mot bonheur parut agréablement impertinent à toute l'assemblée : Bizot remercia M. de Prémitz par un sourire. Ceci nous fait penser à dire à nos lecteurs que M. Drisson, le clerc de notaire que vous savez, n'était point venu à la séance.

Après cet incident, la séance reprit un caractère plus sérieux ; et M. de Prémitz ayant ramené l'attention de l'assemblée sur la somnambule, il s'assit en face d'elle, prit ses genoux entre les siens, ses mains entre les siennes, et recommença ses gestes magnétiques en passant ses mains sur le visage de la somnambule et en les mettant soit sur sa tête, soit sur son estomac. Un air de satisfaction et de joie se répandit alors sur le visage de la malheureuse, et bientôt cette expression, s'exaltant insensiblement, arriva à un état d'extase qui prêtait à cette vieille et pâle figure un intérêt surnaturel ; c'est sous cet aspect qu'on pourrait s'imaginer le martyr lorsqu'il marchait au cirque ou au bûcher. Le premier moment de cet état produisit un effet d'étonnement et presque d'admiration; puis bientôt les traits de cette femme, fixés pour ainsi dire à cet état de délire d'expression, répandirent sur l'assemblée une sorte d'effroi et de gêne : c'était comme un visage près d'éclater en louanges sublimes du Seigneur, en cris de joie, en exclamations fanatiques. Une attente fatigante tenait tous les esprits, comme celle qui occuperait le cœur d'ouvriers qui ont allumé la mèche d'une mine, qui la voient brûler et qui attendent le moment où elle atteindra la poudre comprimée dans le rocher, pour le briser et le faire voler en éclats. Mais rien ne sortait de cette extrême exaltation. Enfin Prémitz donna cours à cette tension des esprits en leur annonçant de nouveaux phénomènes.

— Maintenant, dit-il, la position de cette femme est renversée; non seulement elle a recouvré son intelligence et perdu cette fébrilité des organes, qui lui rendait insupportable toute émotion physique, mais encore elle est arrivée à ce point de percevoir, sans l'intermédiaire des organes, les objets les plus subtils et les plus éloignés, tandis que ces organes mêmes sont plongés dans une insensibilité parfaite.

Cette explication avait quelque chose d'assez obscur pour qu'il fût difficile de comprendre ce que voulait précisément dire Prémitz ; mais ce qui se passa bientôt montra plus clairement que des paroles cette inconcevable faculté de l'instinct magnétique qui ne laisse aux savans que la ressource de nier ce qu'ils n'ont point vu ou ne veulent pas voir. L'esclavage du somnambule est alors à son comble ; il veut selon la volonté du magnétiseur, et sent au delà de son intelligence réelle. Enfin, voici quelle fut la première épreuve qui fut tentée. Un verre d'eau pure ayant été apporté, M. de Prémitz demanda à la somnambule si elle ne désirait point boire; celle-ci ayant répondu affirmativement, il lui dit de désigner quelle boisson elle préférait. Honorine demanda un verre de limonade. Prémitz prit le verre d'eau, et, ayant soufflé dessus, il le présenta à la malade qui le but et déclara cette limonade excellente. Cet essai fit sourire quelques personnes; mais le docteur inconnu devint plus attentif. Honorine dit qu'elle avait faim et qu'elle souhaitait manger un fruit, une pêche : Prémitz lui présenta un morceau de suif : la somnambule le prit et le dévora avec un air de satisfaction parfaite. Il se mêla du dégoût à l'étonnement de l'assemblée. Soit que cette femme eût vaincu les répugnances de la nature pour arriver à cette comédie, soit que le magnétisme eût la puissance de produire une pareille illusion des sens, toujours est-il que ce fait était bien extraordinaire. Une expérience plus curieuse encore

attendait les spectateurs de cette scène. Prémitz ayant prié d'écrire quelques mots, le médecin étranger se chargea de ce soin. Pendant qu'il traçait deux ou trois lignes en gros caractères, Prémitz chargea quelqu'un de bander soigneusement les yeux de la malade. Lorsqu'on fut bien assuré qu'elle ne pouvait voir d'aucune façon, Prémitz prit le papier, et, le plaçant sous le coude d'Honorine, elle lut avec cette partie du corps comme si le papier eût été placé devant ses yeux.

Chacune de ces expériences agissait diversement sur les personnes présentes. Les plus sots, bien décidés à ne rien croire, regardaient pour découvrir le moyen d'escamotage par lequel on arrivait à cette comédie; quelques autres s'étonnaient sans s'occuper de leur étonnement, prévoyant qu'une fois hors de cette chambre, ils auraient tout autre chose à faire qu'à penser au magnétisme, et ne voulant pas s'engager avec eux-mêmes dans un examen de phénomènes qu'ils ne pouvaient poursuivre jusqu'au bout. Mais, de toutes les personnes présentes, celles qui avaient été le plus frappées de ces expériences étaient trois femmes, la duchesse d'Avarenne, sa fille et Henriette. La duchesse était peut-être moins occupée des merveilles de cette science que de sa rencontre avec Honorine, que de ce souvenir mort et rallumé à la volonté d'un homme. Julie, les yeux baissés, n'osait regarder M. de Prémitz, et, dans son âme, elle se décidait à aller se confesser le plus tôt possible de ce qu'elle avait vu. Quant à Henriette, elle était arrivée à un degré de terreur qui la rendait comme insensible à tout autre chose qu'à ce spectacle bizarre. Elle ne quittait pas Prémitz des yeux, et nul doute qu'à ce moment il n'eût opéré sur elle les plus terribles effets, s'il n'eût soigneusement évité de la regarder.

Bientôt Prémitz montra aux curieux qui l'entouraient des choses non moins étonnantes; l'insensibilité physique de la somnambule était si complète, qu'elle demeurait immobile aux plus vives douleurs : on lui perça le bras avec un poinçon, quelques personnes la pincèrent jusqu'au sang, il ne parut pas qu'elle sentît rien de ce qui lui arrivait. Enfin le docteur inconnu s'approcha de la somnambule en annonçant qu'il saurait bien exciter quelques mouvemens, en lui passant des barbes de plumes sur les lèvres. Il se plaça derrière elle, et, au moment où, armé d'une plume, il en approchait l'extrémité de la bouche d'Honorine, il tira furtivement un pistolet de sa poche et le fit partir aux oreilles de la somnambule. Tout le monde poussa un cri d'étonnement et d'effroi, mais la somnambule demeura immobile; et son visage n'éprouva pas le plus léger ébranlement. Le docteur parut confondu.

— Allons, s'écria-t-il, c'est de la catalepsie (1).

— Mais, dit Prémitz, si c'est de la catalepsie, comment se fait-il que cette femme reste sensible pour moi, tandis qu'elle ne l'est plus pour vous? Vous pouvez à votre gré la torturer, elle ne sentira rien: vous pouvez pousser les cris les plus aigus, elle n'entendra rien ; mais si c'est moi qui la touche ou qui lui parle, elle sentira la plus légère pression de ma main, entendra ma voix, si bas que je m'exprime. Il en sera de même pour vous, si vous voulez que je vous mette en rapport avec elle.

— Eh bien, soit! dit le docteur, j'en veux faire l'expérience.

Prémitz, sans se servir de passes, établit le rapport entre la somnambule et le docteur, et dit à celui-ci qu'il pouvait s'adresser à la malade. L'incrédule médecin lui fit quelques questions auxquelles Honorine répondit avec un choix de termes qui l'étonna beaucoup. Mais cet étonnement devint une sorte de stupéfaction, lorsque Prémitz lui annonça qu'il pouvait faire des questions à la somnambule dans toutes les langues qu'il

(1) Maladie où l'insensibilité physique et le déplacement des organes ont été souvent observés.

savait. Le docteur accepta, et posa d'abord une question en latin à Honorine; celle-ci y répondit sans hésiter, mais en français. Honorine pouvait savoir le latin; il lui fit une nouvelle question en italien; la question fut comprise, et il y fut clairement répondu. Une femme! une femme du peuple! une femme réduite à un tel état de jonglerie, si ce qu'il voyait était une jonglerie, une pareille femme qui savait le latin et l'italien, c'était déjà extraordinaire. Cependant le docteur alla plus loin, et, rassemblant toute sa science en fait de langues étrangères, il fit à la somnambule une nouvelle question en anglais; la question fut également comprise, et la réponse ne se fit pas attendre. A ce moment, il arriva que le docteur fut soupçonné du crime dont il soupçonnait Prémitz; car, en le voyant ainsi parler à la somnambule qui lui répondait si lucidement, on s'imagina qu'il servait de compère à Prémitz, que son scepticisme était un jeu joué; que le coup de pistolet était une affaire arrangée, et quelqu'un, s'étant levé, tendit un papier au docteur en lui disant :

— Voulez-vous bien faire cette question à la somnambule? Lisez sur-le-champ sans vous arrêter; lisez comme vous pourrez.

Le docteur lut en effet une demi-douzaine de mots, et la somnambule demeura muette.

— Ne me comprenez-vous pas? dit le docteur.

— Non, dit Honorine, car vous ne vous comprenez pas vous-même. Lorsque vous me parlez autrement que français, ce n'est pas votre parole que j'entends, c'est votre pensée que je lis, et il n'y a pas de pensée pour vous dans les mots que vous venez de prononcer, car vous ne savez pas la langue dont vous venez de vous servir.

Cette réponse accabla le docteur, car la somnambule avait raison; mais elle ne fit qu'irriter l'incrédulité des autres personnes, qui s'imaginèrent qu'il était de connivence avec Prémitz. Le questionneur qui avait passé le papier s'écria :

— C'était pourtant d'aussi bon allemand que l'anglais de monsieur, il me semble qu'elle eût pu comprendre.

— Mais, pour cela, dit Prémitz, il faut que celui qui interroge sache ce qu'il dit. Je prends ce papier et je lis.

Prémitz n'eut pas achevé la phrase allemande qu'Honorine répondit aussitôt.

— Vous me demandez si le règne des Bourbons sera long? dans un mois il n'y aura plus de Bourbons en France.

L'audace de la question et de la réponse jeta un tel trouble dans l'assemblée, qu'on perdit de vue le point scientifique, pour ne s'occuper que de ce qui venait de se dire. Prémitz protesta qu'il ne connaissait pas la personne qui avait fait cette question, et que la réponse de la somnambule était une folie. La duchesse d'Avarenne se leva et se retira d'un air fort courroucé; tout le monde s'éloigna et la séance fut levée, avant qu'on eût approfondi la question immense de savoir s'il pouvait y avoir entre un somnambule et une personne qui est en rapport avec lui communication de la pensée sans l'intermédiaire des organes.

Quant à tout ce que nous venons de rapporter, nous déclarons en avoir été témoin. Nous ne faisons ici ni un livre de théorie, ni un cours de magnétisme, mais nous avons vu les résultats que nous venons de décrire; et, si toutes les personnes qui nous les ont présentés n'étaient point vivantes et dans une position à ne pas rechercher une publicité déplaisante, nous pourrions toutes les nommer. Etait-ce charlatanisme, vérité, présence d'un fluide réel, d'un agent invisible qui cause toutes ces perturbations de l'ordre normal? est-ce, comme le prétendent quelques uns, délire de l'imagination, excitation extravagante de la pensée? nous ne saurions en dire notre avis. Mais voilà ce que nous avons vu et ce que le temps expliquera sans doute.

VI.

Dans la soirée qui suivit cette séance, Lussay était chez lui, assis au coin de son fou ; sa femme malade dans son lit, Henriette à côté de lui, brodant avec une attention qui prouvait qu'elle ne pensait que par contrainte à ce qu'elle faisait. Il était encore de bonne heure. Cependant le moderne baron paraissait impatient, lorsqu'on entendit sonner.

— Ah! sans doute, voici le général, s'écria-t-il, je crains qu'il n'ait pas de bonnes nouvelles, car sans cela il serait venu nous les apporter plus tôt.

Il se leva pour aller au devant de lui, mais sa surprise fut grande lorsqu'on annonça la duchesse d'Avarenne; elle entra rapidement, salua avec une bonne grâce de protection madame de Lussay et Henriette, et prit la parole sur-le-champ :

— Vous êtes tout étonné de ma visite, monsieur de Lussay; je ne vous ferai point d'excuses de mon indiscrétion, et vous n'en voudriez pas, j'en suis assurée, si vous saviez que je viens vous demander un service.

— A moi, madame? dit Lussay : c'est un bonheur que vous me procurez est une grande nouvelle que vous m'apprenez, car j'étais loin de m'imaginer que le pauvre baron de Lussay pût rendre un service à la duchesse d'Avarenne.

— Je ne sais, reprit la duchesse en souriant, si je dois prendre ceci pour une épigramme ou un compliment; je sais bien qu'on me suppose quelque crédit, mais on fait remonter si haut et si loin la source de ce crédit, que je n'ai guère envie d'en user, à moins que jo n'y sois véritablement poussée de cœur comme cela serait pour vous, si vous me le demandiez.

Lussay s'inclina.

— Mais, reprit la duchesse, j'ai l'air de marchander les services que j'attends de vous en vous offrant les miens; laissez-moi commencer par vous devoir quelque chose, et plus tard j'acquitterai ma dette, si l'on veut bien comprendre enfin qu'il faut savoir nous rendre à nous autres pauvres émigrés de quoi ne pas rester les débiteurs do tout le monde.

— Il est vrai, dit Lussay, qu'on n'a encore rien fait pour les vrais amis des Bourbons; quelques grades dans l'armée, voilà tout, et encore les hommes de l'empire occupent-ils presque seuls tous les emplois.

— Ah! nous verrons, dit la duchesse, nous verrons... Mais revenons à l'objet de ma visite. Connaissez-vous cette femme que nous avons vue ensemble ce matin?

— Je l'avais vu magnétiser plusieurs fois, mais ce n'est que ce matin que j'ai appris qui elle était.

— C'est une fille qui m'a appartenu quelque temps; c'est son dévoûment pour moi qui l'a mise dans l'état où elle est, et je désirerais en faire prendre soin.

— Je comprends votre bienfaisance, dit Lussay ; mais si quelque chose peut la rendre à la raison, ce sont les soins de M. de Prémitz, et ce serait une vraie perte pour la science que de lui enlever un sujet si précieux.

— Allons, allons, dit la duchesse en souriant, mais en creusant de l'œil dans la physionomie du docteur pour y deviner sa pensée ; allons, voulez-vous me faire croire que tout ce que j'ai vu soit autre chose qu'une comédie assez adroitement jouée?

— En êtes-vous là? dit le docteur presque indigné; croyez-vous M. de Prémitz capable d'une pareille imposture?

— M. de Prémitz, reprit la duchesse avec impatience, est un homme dont l'existence n'a rien d'assez établi pour qu'un soupçon sur son compte puisse passer pour une injustice... et quant à Honorine...

— Honorine ! dit madame de Lussay ; comment ! cette somnambule est Honorine ? l'ancienne femme de chambre de madame la duchesse ?

— Oui, oui, dit Lussay avec quelque embarras, vous devez en avoir entendu parler.

— Mais, dit madame de Lussay, c'était mon amie, ma plus chère amie.

— Oui, dit Lussay, je sais que vous la protégiez... autrefois...

Madame d'Avarenne cligna des yeux en regardant Lussay et lui dit :

— Oui, vraiment, madame la baronne de Lussay a raison ; Honorine m'a raconté, il y a bien long-temps, une histoire qui s'est passée avec Jean d'Aspert au village de l'Étang.

— Il y a beaucoup d'histoires qui se sont passées avec Jean d'Aspert à l'Étang, dit Lussay d'un air sec.

— Il y a d'abord la vôtre avec mademoiselle Louise, reprit la duchesse ; je n'en ai jamais su que le commencement. On m'a parlé d'un jour où M. d'Aspert vous surprit dans les caveaux de votre maison.

— Oui, vraiment, dit Lussay, et il faillit arriver de grands malheurs qui se sont changés pour moi en véritable bonheur.

— Comment cela ? dit la duchesse.

— Il m'interrompit au milieu de mes opérations. A cette époque nous nous servions du baquet de Mesmer, qui, au moyen de baguettes d'acier qui partaient d'un centre commun, nous permettait d'agir sur un grand nombre de personnes à la fois. La venue de Jean et la discussion violente que j'eus avec lui ne me permirent pas de modérer l'action du fluide magnétique; il en résulta des désordres terribles : quelques uns de mes somnambules tombèrent dans d'épouvantables convulsions, et Louise, qui était la plus sensible de toutes, faillit presque en mourir. Honorine, qui avait suivi Jean, fut tellement épouvantée, qu'elle s'évanouit, et il fallut la reporter chez elle. Le lendemain, d'Aspert vint me voir ; il voulait me tuer.

— Vous tuer ! et pour quel motif ?

— Mais, reprit Lussay, d'Aspert, ne croyant pas aux diables et croyant encore moins au magnétisme, s'imagina que je me servais de mon influence sur Louise...

— Pour quoi ? dit la duchesse à Lussay qui s'arrêta.

— Mais... répondit celui-ci en jetant un coup d'œil du côté de sa fille pour montrer à la duchesse qu'Henriette était de trop pour qu'il pût s'expliquer, mais... mais... Il s'arrêta de nouveau.

La duchesse comprit sans doute, car elle ajouta :

— Est-ce que c'est possible ?...

— Très possible ! dit Lussay.

— Quand on y consent probablement ?

— Sans qu'on y consente, sans qu'on s'en doute, sans en avoir ni souvenir ni conscience.

— L'avez-vous éprouvé ? reprit la duchesse.

— Henriette, dit madame de Lussay à sa fille, va me chercher un peu d'eau, j'ai une soif horrible.

La jeune fille sortit. Madame Lussay reprit :

— Monsieur Lussay, vous oubliez que votre fille est là ; vous oubliez peut-être aussi que j'y suis ?

— Bon ! bon ! ma chère amie, dit Lussay, est-ce que Henriette y comprend quelque chose. Allons ! ça te fâche, n'en parlons plus. Eh bien ! madame la duchesse, d'Aspert, qui ne comprenait rien au magnétisme, me fit voir des soupçons outrageans pour Louise et plus encore pour moi ; il les laissa percer et on en parla. J'avais compromis Louise, je l'épousai ; voilà tout.

Henriette rentra. La duchesse reprit :

— Ainsi, ce pouvoir de M. de Prémitz n'est pas un vain charlatanisme?... vous me le jurez sur l'honnneur!

— Je vous le jure et puis vous en donner des preuves encore plus irrécusables que ma parole.

— C'est un terrible pouvoir !... La duchesse parut réfléchir et reprit : Non, c'est impossible ; vous êtes trompé vous-même.

— Trompé! dit Lussay en souriant, puis il ajouta tout bas : Vous allez voir. J'ai l'habitude d'endormir ma femme tous les soirs à la même heure; il s'en faut de plus de cinquante minutes que cette heure soit arrivée ; eh bien ! il va me suffire de dire tout haut que cette heure sonne pour que le pouvoir que j'ai sur Louise se manifeste à l'instant. Aussitôt il ajouta en élevant la voix et d'un air tout à fait indifférent : — Comment! il est déjà huit heures?

— Huit heures! murmura madame Lussay.

Le baron fit approcher la duchesse du lit de sa femme ; elle dormait d'un sommeil profond. Madame d'Avarenne demeura immobile et confondue.

— N'importe, reprit-elle vivement; il faut que M. de Prémitz me rende Honorine. Eh bien ! il viendra la soigner chez moi ; je serai témoin de ses progrès.

— Oh ! si c'est ainsi, il y consentira volontiers...

On sonna violemment.

— C'est sans doute lui, dit Lussay, car je l'attends ce soir.

D'Aspert entra sans se faire annoncer ; il était agité.

— Eh bien ! Lussay, vous êtes-là tranquillement, quand tout Paris est en rumeur !

— Qu'est-il donc arrivé ? dit Lussay.

— L'empereur a débarqué à Cannes et marche sur Paris.

— Ce bourreau ? s'écria la duchesse.

D'Aspert se retourna. Depuis près de vingt ans il n'avait pas vu madame d'Avarenne ; mais il la reconnut sur-le-champ, et sans répondre, il dit tout bas à Lussay :

— Que fait ici la duchesse ?

— Oh ! dit le baron, c'est une aventure singulière... je vous conterai cela. Mais êtes-vous sûr de votre nouvelle ?

— Ce matin, dit le général, je me suis douté de quelque chose à l'audience du ministre, car il avait l'air fort embarrassé...

— A propos ! qu'avez-vous appris touchant le jeune Charles Dumont?

— Je ne puis plus guère douter qu'il ne soit mort.

— Qui mort ? dit la duchesse.

— Un enfant que j'ai adopté à Rome, voilà dix-sept ans, quelques jours après que j'eus l'honneur d'y rencontrer madame la duchesse d'Avarenne.

— Ah !... dit la duchesse d'un air étonné... Pardon, monsieur, vous êtes le général d'Aspert...

D'Aspert s'inclina et la duchesse reprit :

— Et Charles... votre fils adoptif... est mort?...

— Mort !... dit le général ; il n'est sur aucune des listes des prisonniers ramenés de Russie, quoique plusieurs officiers de son régiment s'y trouvent.

La duchesse se tut, et, se levant après un moment de silence, elle dit, d'un air dégagé à Lussay :

— Vous n'oublierez pas ma commission auprès de M. de Prémitz. Je vous quitte, je vais au château, voir jusqu'à quel point ces bruits sur Bonaparte sont fondés... Je ne puis croire à l'audace de ce misérable !

— Madame, dit d'Aspert, l'homme qui a gouverné la France, le héros de l'Italie, mérite un autre nom!

— Cartouche en épaulettes, voilà tout ! dit la duchesse... Brigand qu'il aurait fallu fusiller au pied d'un arbre. Adieu, messieurs !

Elle sortit, et d'Aspert se prépara à en faire autant.

— Ou allez-vous ? lui dit Lussay.

— Mais je ne sais... partout... il faut voir, s'informer... Ah ! Lussay !... Lussay, tout n'est pas perdu. Et ces canailles de l'ancien régime, cette insolente noblesse !...

— Ah ! d'Aspert ! dit de Lussay, vous ne dites pas cela pour madame d'Avarenne ?

— Madame d'Avarenne ! reprit le général ; cette femme est un monstre ! vous n'avez pas vu sa tranquillité quand je lui ai dit...

— Quoi ? dit Lussay...

— Rien !... rien !... dit d'Aspert en s'agitant... je suis si agité... je ne pensais pas à elle... Je sors ; je vous rapporterai des nouvelles.

— Pardieu ! dit Lussay, je vais en chercher avec vous.

— N'attendez-vous pas M. de Prémitz ? dit Henriette.

— Oh ! il ne viendra sans doute pas ce soir ; il fera comme nous ; il ira s'informer... Adieu ; ne t'alarme pas, si je rentre tard... Veille sur ta mère, et, quand elle s'éveillera, donne-lui la potion qu'elle s'est ordonnée avant-hier, et informe-la du motif de ma sortie. Ah ! s'écria-t-il soudainement comme frappé d'une idée, te souviens-tu, Henriette, qu'Honorine a dit ce matin que dans un mois il n'y aurait plus de Bourbons en France ?

— Oui, mon père.

— C'est prodigieux !...

— Que parlez-vous d'Honorine ? dit le général...

— Oui... reprit M. de Lussay en réfléchissant, oui c'est possible... Bonaparte triomphera... elle l'a annoncé... C'est effrayant, c'est sublime... l'avenir ! deviner l'avenir !

— Mais vous devenez fou...

— Venez, venez, je vais vous apprendre quelque chose qui vous étonnera bien.

Ils sortirent ; l'émotion que la nouvelle du débarquement de Napoléon avait produite dans Paris avait si vivement pénétré partout, qu'en traversant son appartement, Lussay n'y trouva personne ; les domestiques étaient tous descendus chez le concierge et s'y entretenaient du grand événement. Henriette demeura seule ; la pauvre fille était dans un état d'agitation qui avait une cause assez étrangère aux réflexions habituelles des jeunes filles. Née d'une mère dont le système nerveux avait été violemment attaqué par les expériences ignorantes de Lussay, elle était d'une complexion grêle, maladive et vivement impressionnable. Entourée depuis son enfance de ces idées de magnétisme qui lui montraient incessamment sa mère comme un être soumis à un pouvoir surnaturel auquel elle ne pouvait échapper, Henriette avait accoutumé son esprit à croire qu'une volonté puissante pouvait causer sur elle les mêmes effets. Cependant jamais son père ne l'avait essayé, et même il avait souvent dit qu'il ne pensait pas être celui qui obtiendrait des résultats magnétiques de sa fille. Henriette avait donc échappé aux dangers de trop préoccuper son imagination de pareilles choses. Lorsque Prémitz fut présenté chez M. de Lussay, l'impression singulière que Rhodon fit, à la première vue, sur la jeune fille, s'expliqua d'abord dans son cœur par la crainte d'aimer ce nouveau-venu. En effet, Henriette qui ne pouvait le voir sans être troublée, Henriette demeura assez tranquille sur le sentiment qu'elle éprouvait, croyant avoir rencontré l'homme qu'elle devait aimer et ne s'étonnant ni ne s'affligeant, à dire vrai, d'être prise d'amour à l'âge qui, dans tous les romans, est annoncé pour être celui où l'on aime. Mais un jour qu'il fut question devant elle de magnétisme, et que son père dit que Prémitz était un des hommes les plus avancés dans cette science et qu'il produisait des effets merveilleux, elle se consulta avec effroi sur l'impression que lui produisait Prémitz, et, comme il s'y mêlait un sentiment de

crainte, elle se refusa à croire que ce fût de l'amour, dès que son imagination put y voir autre chose. A partir de ce moment, Prémitz devint pour elle l'homme qui devait agir sur sa volonté, comme elle avait vu son père agir sur celle de sa mère; ce fut le maître qui devait la rendre esclave, la fatalité qui devait dominer sa vie. Souvent, et dans l'exaltation de ses recherches magnétiques, Lussay avait demandé à Prémitz de magnétiser sa fille; celle-ci s'en était défendue avec une énergie désespérée; Prémitz lui-même avait refusé : mais l'imagination d'Henriette n'en était pas moins frappée. Prémitz était devenu pour elle un objet d'épouvante indicible; elle détournait les yeux devant son regard; tremblait de rencontrer sa main, frémissait au son de sa voix; un mot impératif, un signe de commandement lui paraissaient devoir la jeter à genoux, malgré ce qu'elle eût pu tenter pour sa défense. La machine de torture la plus puissante qui eût saisi ses membres pour les tordre ou les enchaîner, ne lui semblait pas plus irrésistible que la voix ou la main de cet homme, et elle était arrivée à ce point que, s'il lui eût posé le doigt sur le front en la dominant de son regard fauve, et qu'il lui eût dit de mourir, elle serait morte.

Henriette était donc seule avec sa mère qui dormait du sommeil magnétique que lui avait laissé son mari. La jeune fille la contempla longtemps et s'abîma peu à peu dans cette contemplation; les idées les plus extravagantes se levèrent et tournèrent dans sa tête comme une fantasmagorie de l'âme. Ce pouvoir de l'homme sur l'homme, de la volonté sur la volonté, était-il véritablement un effet physique, une substance invisible et ténue qui enivre l'âme et la raison comme les vapeurs du vin? n'était-ce pas plutôt quelque chose du surnaturel, quelques unes de ces volontés divines et déchues, errantes parmi les hommes, mais appartenant à une autre nature? En effet, pourquoi toutes les histoires passées sont-elles peuplées de sorciers, de vampires, de fées, de démons? L'ironie du dix-neuvième siècle nie ces influences surnaturelles, mais ne prouve pas leur fausseté. Que faisaient de plus les esprits familiers de nos vieilles histoires; qu'avaient de plus esclave les âmes vendues aux puissances infernales?...

A toutes ces pensées qui allaient, venaient, fuyaient et revenaient dans sa tête, Henriette était devenue froide; puis, lorsqu'elle atteignit ce doute d'une âme vendue à l'enfer, elle s'épouvanta tellement, qu'elle poussa un cri; ce cri la fit revenir à la réalité. Elle reconnut qu'elle était dans la chambre de sa mère; elle comprit que son cerveau battait de fièvre et se désordonnait; elle eut peur d'elle-même, elle ne voulut pas rester seule... Elle appela sa mère... mais le sommeil imposé qui la tenait ne cessait qu'à un mot donné, qu'à une heure voulue; sa mère ne répondit pas... Henriette se sentit le cœur serré, la gorge prise, un voile froid l'enveloppa au front, et, comme un suaire de mort, descendit jusqu'à ses pieds. Elle prononça, comme malgré elle, ces mots sans but :

— Ah! non... non... j'ai froid... je suis folle... Mon Dieu!

Elle se traîna à une sonnette, elle l'agita et attendit; personne ne vint, car tous les domestiques étaient descendus et s'occupaient de la grande nouvelle. Henriette n'était plus assez maîtresse de sa raison pour expliquer ainsi leur absence. Elle voulut reprendre le cordon, elle l'agita convulsivement, et, dans le silence de l'appartement, le bruit de la sonnette lui sembla répondre comme un rire infernal; elle poussa un cri et tomba sur un fauteuil. Une crise de nerfs la saisit; ses bras délicats se tendirent à se briser; elle haletait en gémissant, ses dents grinçaient, ses yeux ouverts et vitrés ne voyaient plus; elle tomba par terre et s'y roula en suffoquant; ses cheveux détressés traînaient sur le parquet, s'accrochaient aux pieds des fauteuils et s'arrachaient dans les mouvemens convulsifs qui l'agitaient; elle brisait ses ongles à saisir le parquet; elle se heurtait aux coins des meubles, se blessait le visage, se déchirait le front. Enfin

la nature succomba dans cette lutte; les spasmes se calmèrent et une sorte de repos du corps suivit cette effroyable convulsion. Henriette demeura étendue sur le sol, mais immobile et brisée, pleine d'un ressentiment de douleurs confuses; elle avait repris la conscience de son être, mais incertaine, troublée, multiple; il semblait que chacun de ses membres fût une existence à part qui la gênait et qui lui pesait. Ni dans le corps ni dans l'esprit, ce n'était plus ce torrent de convulsions et d'idées qui l'avait entraînée; c'était le trouble d'une eau furieuse arrivée à l'abîme où elle doit s'arrêter, et où la vague, repoussée par les rives, se replie sur elle-même, se relève, se dresse, dansant çà et là en balançant sa crête écumeuse. Voilà comment était son corps, comment était son esprit.

Après ces torsions extrêmes, de légers tressaillemens, quelques plaintes inarticulées, quelques efforts douloureux, et, dans son esprit, des souvenirs réels, mais sans suite : Honorine folle, Honorine devinant l'avenir ; puis étendue sur le lit de sa mère, qui était aussi Honorine, et qui devenait folle... Prémitz, la duchesse d'Avarenne, Napoléon, tout cela tournait, s'éveillait, disparaissait, revenait; enfin c'était un horrible cauchemar, un sommeil lourd, mais agité, contre lequel elle combattait ; puis il lui paraissait qu'on parlait à côté d'elle, qu'on l'enlevait, qu'on l'emportait. Elle fit un effort, elle ouvrit les yeux; une lampe de nuit brûlait seule dans sa tour de porcelaine; mais, à sa pâle lueur, elle crut voir un homme devant elle, un homme debout, qui, lui posant une main sur le front et l'autre sur le cœur, lui dit d'une voix sombre, mais irrésistible :

— Dormez.

Henriette retomba sur son fauteuil et dormit.

Il était minuit quand Lussay rentra. Henriette dormait encore. Madame de Lussay, éveillée depuis quelque temps, l'avait en vain appelée. Lussay éveilla sa fille; mais le sommeil résista long-temps avant de la quitter. Son père, en voyant le désordre de ses vêtemens, l'interrogea. Elle chercha ses souvenirs et se rappela tout ce qui lui était arrivé jusqu'à l'instant où elle avait sonné. Lussay crut avoir trouvé la cause de cet état. Il jugea que sa fille épouvantée avait eu une attaque de nerfs; il lui ordonna le repos, lui prescrivit quelques calmans, la renvoya dans sa chambre, et lui-même s'endormit tranquille, après avoir juré à sa femme qu'il ne parlerait plus devant sa fille de magnétisme, et qu'il ne la rendrait plus témoin d'expériences qui la troublaient si vivement.

VII

Pacte.

Le lendemain de cette vision singulière, un homme, dont le nom est trop connu pour que je l'écrive, entrait chez madame d'Avarenne. Il avait été annoncé presque avec dédain ; et tant que le laquais, qui lui avait avancé une chaise près de la bergère de la duchesse, était resté dans la chambre, cet homme avait conservé un air de contrition et d'humilité profondément respectueux. Dès qu'il fut seul avec madame d'Avarenne, il prit un air d'humeur et dit à la duchesse :

— Sans doute vous avez quelque puissant motif pour m'avoir fait appeler, car vous n'ignorez pas combien nos momens sont précieux, aujourd'hui que la nouvelle du débarquement de Bonaparte nous force à deviner les dispositions de chacun, à observer jusqu'à l'expression de tous les visages.

— Je sais, dit la duchesse, que vous êtes à mes ordres ; je sais aussi que vous faites grand bruit de cette escapade de Bonaparte pour vous donner un air d'importance, mais j'ai des choses plus sérieuses à vous dire. Avez-vous pris les renseignemens que je vous ai demandés ?

— Les voici, repondit le monsieur d'un ton bourru.

Madame d'Avarenne jeta un coup d'œil sur le papier qu'on venait de lui remettre, et, après l'avoir lu, elle ajouta :

— Ainsi vous êtes assuré que le général Jean d'Aspert n'a jamais eu d'enfant ?

— Jamais.

— Et ce jeune Charles Dumont qu'il a adopté, n'est-il pas mort en Russie ?

— Cela n'est pas présumable.

— Pourtant on l'a dit au général d'Aspert, et il le croit.

— C'est que peut-être c'est vrai.

— On l'a donc trompé ?

— Ou il s'est trompé lui-même.

— Monsieur, reprit la duchesse avec hauteur, répondez tout droit, bêtement, mais point sottement ! Qu'est devenu ce Charles Dumont ?

— On en a eu des nouvelles aujourd'hui, répliqua le monsieur interdit.

— Ainsi il vit ?

— Oui, madame.

La duchesse réfléchit, puis elle ajouta :

— Quelle est sa famille ?

— Voici ce que dit l'état civil : « Fils de Pierre Dumont, capitaine à la 17e demi-brigade, et d'Anne Lépaulier, son épouse, né le 23 avril 1787. » Voici son extrait de baptême.

— Son extrait de baptême ! dit la duchesse avec surprise; cet enfant n'est donc pas celui que le général d'Aspert adopta à Rome, il y a seize ans ?

— Le même.

— C'est impossible ! dit la duchesse.

— Impossible? reprit le monsieur; il faut pourtant que cela soit possible, car, si cela était autrement, il y aurait certainement usurpation d'état. Le nommé Charles Dumont a été élevé au lycée comme fils de militaire mort à l'armée; il a été reçu en cette qualité à l'école de Saint-Cyr, et ensuite il est devenu chef de bataillon sous ce nom.

— Avez-vous trouvé l'homme qui a amené ici cet enfant ?

— Oui, madame, c'est un ancien sergent de l'armée d'Italie, maintenant brigadier de gendarmerie.

— Que vous a-t-il dit ?

— Voici son rapport écrit.

— Donnez.

La duchesse le prit et lut ce qui suit :

« Au mois de février 1798, je reçus du général d'Aspert l'ordre de prendre à son palais, à Rome, le fils du capitaine Dumont, et de le conduire à Paris, pour l'y mettre dans une pension qu'il me désigna. Nous étions à Terracine; je partis et j'arrivai à Rome au point du jour. Je me rendis au palais du général; mais, en y arrivant, j'appris qu'il avait été dévasté par le peuple qui accusait le général d'avoir sauvé un aristocrate; que les domestiques qu'on y avait laissés s'étaient enfuis, et que les équipages avaient été pillés. Je ne savais que faire et j'allais retourner près du général, lorsque j'aperçus un enfant assis au pied du portique; il paraissait malade de fatigue et de faim. Je lui demandai s'il savait quelques nouvelles du palais.

— » Hélas ! non, me répondit-il en pleurant; j'y venais chercher le général d'Aspert. Mon père m'avait dit en mourant : Va à Rome chercher d'Aspert, dis-lui que tu es le fils du capitaine Dumont, et il prendra

soin de toi. Je suis venu; mais j'ai trouvé le général parti et le palais désert.

— » Pardieu! dis-je, mon petit bonhomme, ça ne pouvait pas mieux se rencontrer; le général m'envoie vous chercher. Sans doute il vous croyait déjà arrivé dans son palais, car il m'a dit que je vous y trouverais installé, et que Durand, son domestique, vous remettrait dans mes mains.

» Là-dessus le petit bonhomme me suivit; je le conduisis à Paris et le mis dans la pension qui m'avait été désignée. »

— Et depuis ce temps? dit la duchesse.

— Le général fit exactement payer la dépense du jeune Dumont.

— Mais ce Durand, qu'est-il devenu?

— Il avait été tué dans le pillage du palais.

— Et que devint le général lui-même? je veux parler de ses voyages, des endroits où il a demeuré.

— Il resta peu de temps à l'armée d'Italie, passa en Corse et fut ensuite de l'expédition de Saint-Domingue où il demeura des derniers.

— De façon, dit la duchesse, qu'il ne revit le jeune Dumont qu'après quelques années d'absence?

— Mais après six ans au moins, à partir du jour où il s'en chargea.

— Et pendant tout ce temps il était seul? il n'avait pas d'enfant près de lui?

— Non, madame.

La duchesse ne savait quelles conséquences tirer de tous ces rapports. Charles Dumont était-il son fils? était-il véritablement le fils de ce capitaine? cette singulière rencontre du brigadier était-elle un effet du hasard, ou une précaution de d'Aspert pour mieux assurer son mensonge? elle ne savait que penser. Enfin, emportée par la préoccupation où elle se laissait aller, elle dit tout haut :

— Mais, si celui-ci est véritablement le fils du capitaine Dumont, qu'a-t-il fait de l'autre?

— Quel autre? dit le monsieur.

— Quel autre! s'écria la duchesse irritée de ce que cet homme avait cherché à étendre son métier jusqu'à espionner sa pensée. Puis, reportant le mot qui lui était échappé sur une tout autre personne sans doute que celle qu'elle voulait d'abord désigner, elle ajouta :

— Mais celui à propos duquel je vous ai écrit ce matin?

— Ah! reprit l'homme dont je n'ai pas dit le nom! c'est M. le baron de Prémitz.

— Eh bien! dit la duchesse, quel est cet homme? d'où vient-il? à quel titre est-il à Paris? à quoi tient-il? Fera-t-on ce que j'ai demandé?

— A toutes ces questions je n'ai qu'une réponse à faire, madame; c'est celle qui m'a été faite à moi-même par le chef de notre division, qui n'en sait pas davantage, car il m'a donné lecture du registre où elle est inscrite.

— Qu'est-ce donc? dit la duchesse.

— Voyez : M. de Prémitz, sans désignation d'âge ni de pays. *Défense expresse de s'occuper de lui.*

— Et qui a pu mettre une pareille note sur ce regis...

— Il me semble que madame la duchesse doit s'en douter.

— Nullement, dit madame d'Avarenne.

— C'est singulier, dit le monsieur, car c'est textuellement la même note qui est au nom de madame la duchesse.

— A mon nom! dit la duchesse en devenant rouge et troublée; mon nom est sur de pareils registres?

— Tous les noms marquans ou dangereux s'y trouvent.

— La police ne respecte donc rien?

— Vous voyez, au contraire, madame, qu'il y a des personnes qu'elle est forcée de respecter, quoi qu'elles fassent.

— Cette réponse, dit la duchesse, est-elle une sottise ou une insolence?

— C'est tout simplement, madame, une vérité naïve, car la note dont je viens de vous faire part a été placée au nom de M. de Prémitz, après un rapport qui fut fait contre lui par la police générale, rapport d'où il résultait que M. de Prémitz aurait eu des relations avec l'étranger et particulièrement avec la cour de Rome.

— Il suffit, dit la duchesse... je n'ai plus besoin de vous... allez...

Le monsieur se retira. La duchesse, demeurée seule, écrivit un mot à M. de Prémitz pour le prier de se rendre chez elle. Il y vint quelques heures après, et voici l'entretien qu'ils eurent ensemble :

— Monsieur, avez-vous quelque idée du motif qui m'a engagée à vous prier de passer chez moi?

Prémitz regarda madame d'Avarenne avec une prétention d'œil fatal et dominateur qui fit hausser les épaules à la grande dame. Elle se hâta de l'interrompre, en lui disant :

— Mon Dieu, monsieur, il n'y a que deux sortes de gens qu'on regarde ainsi : les petites filles dont on veut troubler les sens et les vieilles folles dont on frappe l'imagination. Je ne suis plus des premières et ne suis pas encore des autres. Ne drapez pas vos yeux en vampire ou en sorcier, je ne suis ni crédule ni peureuse. J'ai à vous parler : voulez-vous me répondre selon les plus simples règles d'une conversation?

— Madame, dit Prémitz en gardant un ton de solennité mystérieux, je sais pourquoi vous m'avez mandé.

— Eh bien, puisque vous le savez, que comptez-vous tirer de ce secret?

— Je n'y ai pas encore pensé, dit Prémitz.

— Cependant vous avez votre fortune à faire sans doute, monsieur?

— Peut-être, dit Prémitz, elle faite à l'heure qu'il est.

— Comment entendez-vous qu'elle est faite?

— En ce que je suis en position de forcer, sous peine de scandale et peut-être de déshonneur, une famille riche et qui a quelque pouvoir, à m'accepter pour gendre.

La duchesse, indignée d'une prétention qu'elle croyait s'adresser à sa famille, s'écria avec colère.

— Vous, devenir mon gendre, monsieur! ah! nous n'en sommes pas encore là.

L'étonnement qui se peignit sur la figure de Prémitz lui prouva qu'elle s'était trompée; et elle allait réparer sa faute, lorsque sa fille Julie entra rapidement et sans se faire annoncer.

— Maman, maman, dit-elle avec vivacité, permettez-moi de sortir, d'aller chez mademoiselle de Lussay, chez Henriette; elle se meurt, elle m'a fait demander...

— Elle se meurt! s'écria Prémitz en se levant soudainement et en devenant presque livide; Henriette se meurt!

— Oui, monsieur, dit Julie froidement, elle est fort mal; mais peut-être son imagination est-elle encore plus malade que son corps, et j'espère la calmer.

— Allez... allez... dit la duchesse qui avait examiné le trouble de Prémitz à cette interruption inattendue. Allez, et faites-moi savoir de ses nouvelles.

Puis, lorsqu'elle fut seule avec Prémitz, elle lui dit, en commentant et en associant d'un mot les paroles ambiguës de Rhodon, la nouvelle de Julie et la terreur qu'il en avait ressentie :

— Ainsi, monsieur, vous disiez que vous aviez forcé la famille de M. de Lussay à vous accepter pour gendre?

Tout autre que Prémitz, à cette insinuation perfide, eût peut-être laissé échapper le secret où l'on venait de frapper si juste; mais, si court

qu'eût été le moment de réflexion où il s'était plongé, il lui avait suffi, sinon pour changer complétement ses desseins, du moins pour lui inspirer l'idée de ménager la nouvelle voie que lui avait ouverte l'imprudent emportement de la duchesse; et, au lieu de répondre à la question insidieuse de madame d'Avarenne, il lui dit :

— Madame d'Avarenne a tort de s'irriter d'une prétention que je n'ai pas formellement exprimée et qui peut-être est bien loin de ma pensée. Car enfin j'ai parlé d'une famille riche, et la fortune de madame d'Avarenne est toute dans les bienfaits de la cour; j'ai parlé d'une famille puissante, et le pouvoir de madame d'Avarenne est, comme celui des personnes dont il dépend, soumis à des événemens dont personne ne peut prévoir l'issue.

La duchesse, frustrée de l'espérance qu'elle avait eue de surprendre à son tour un secret de Prémitz, ne voulut plus continuer une conversation dont les bases mal posées la laissaient à la discrétion d'un homme qui paraissait habile à tirer avantage de tous les accidens du dialogue; et, pour prévenir le danger de lui donner encore prise, elle revint tout à coup sur ses pas, et lui dit :

— Monsieur, depuis un quart d'heure, nous parlons par équivoques; voyons, expliquons-nous franchement. Que savez-vous?... et si vous savez quelque chose, que voulez-vous? c'est un marché à conclure.

— Je sais tout, dit Prémitz.

— C'est ainsi que commencent toutes les lettres d'amans jaloux qui ne savent rien et qui voudraient bien apprendre quelque chose.

— Eh bien, madame, voici ce que je sais. Je sais par Honorine que vous avez eu un fils : que ce fils est celui de Jean d'Aspert, et que vous l'avez fait passer pour être celui du... Je sais que le prince le croit, et que c'est à ce souvenir que vous devez le crédit dont vous jouissez; je sais encore que ce fils a disparu et que vous avez assez habilement arrangé sa disparition pour pouvoir le faire reparaître, si jamais vous le retrouviez, ou s'il vous convenait d'en supposer un autre.

Cette dernière idée n'était jamais venue à l'esprit de madade d'Avarenne, et peut-être n'était-elle entrée dans la phrase de Prémitz que comme un complément de mauvaise pensée, que comme un dernier trait au tableau de l'esprit intrigant de la duchesse. Mais nulle semence ne tombe impunément dans un terrain fertile. Madame d'Avarenne se réserva d'y penser sérieusement, et, pour le pouvoir faire d'une manière profitable, elle dit à Prémitz :

— Quel âge avez-vous?

L'intelligence de l'intrigue est admirable. Prémitz sourit et répondit tout de suite :

— Juste l'âge qu'il faut : vingt-huit ans.

La duchesse fut confuse d'être si vite et si complétement devinée. Elle vit qu'il n'y avait rien à gagner à jouer au fin avec un homme comme Prémitz, et elle répondit sans détour :

— Laissons là cette idée, elle est absurde.

— Aucune idée n'est absurde, dit Prémitz, entre les mains de gens habiles. Depuis la Genèse jusqu'à la Charte, on a fait croire tant de sottises aux hommes, que je ne trouve plus rien d'impossible à leur persuader.

— Aux hommes, cela se conçoit, mais à un homme, c'est tout autre chose. Les masses ont cela d'admirable que si elles multiplient quelquefois leur intelligence de manière à avoir plus de perspicacité que les meilleurs esprits, elles multiplient de même leur ignorance de façon à être plus crédules et plus stupides que la brute la plus décidée.

— Mais le prince, dit Prémitz, n'a-t-il pas été déjà pris à ce mensonge?

— Sans doute, mais quelle différence! Un enfant qui m'appartenait et

qui après tout pouvait très raisonnablement lui appartenir, tandis que, aujourd'hui, il faudrait un homme sans antécédens, un homme dont personne ne pût réclamer la naissance, la jeunesse, la vie; dont on ne pût dire : Il était là à telle époque, il y portait tel nom, il appartenait à telle famille, il venait de tel endroit; un tel homme...

— N'est pas introuvable, dit Prémitz; quand nous serons convenus de nos faits, il faudra que je vous raconte mon histoire.

— Qu'entendez-vous par convenir de nos faits, monsieur?

— Le voici : vous avez besoin tout au moins de mon silence; j'ai besoin de votre crédit : faisons un pacte. Je me tairai, c'est-à-dire je ne dirai point au prince : Vous êtes dupe d'une comédie habilement jouée; vous ne devez à cette femme ni les égards que lui valent son titre usurpé de mère, ni la reconnaissance qu'un noble cœur garde à une tendresse qu'il croit avoir été sincère : tout au contraire, vous la devez détester et bannir, car elle vous a trompé, comme amant, dans les bras d'un beau goujat de province, et elle vous a trompé comme prince, en vous imposant les devoirs d'une paternité supposée.

— Monsieur !

— Ne vous irritez pas, madame la duchesse, je ne dirai rien de tout cela, je serai muet, car, à partir de ce jour, je me fais votre complice; mais comprenez bien que c'est pour partager les bénéfices du crime.

— Et à combien les fixez-vous? dit madame d'Avarenne avec une fureur mal contrainte.

— Je vous le disais, madame, c'est selon ce que vaudra votre secret.

En ce moment, un laquais entra et remit un billet à la duchesse. Elle parut fort surprise et très alarmée.

— Voyez, dit-elle, cette affaire de Bonaparte est donc sérieuse? Le prince part pour Lyon.

— Mais, dit Prémitz, je crains que cela ne soit plus grave que vous ne pensez...

— Mais que deviendront alors nos projets?

— L'avenir seul en peut décider. C'est pour cela que je vous ai dit que j'attendrais pour vous dire ce que j'exige de vous.

Prémitz se retira, et la duchesse ne s'occupa plus que de la grande nouvelle politique qui remuait alors la France.

VIII

1816.

Confidences.

Les temps vont vite dans notre siècle : de grandes périodes de choses s'enferment dans quelques années; l'histoire se découpe par masses séparées qui ont, chacune, leurs couleurs, leur esprit et leur nom. Au jour où j'écris, quand on a vécu plus de trente ans, on peut se rappeler les restes mourans de la république réunis en faisceau dans la main des consuls; l'empire, ce jour sublime de soleil, fini par l'orage de 1812, sous lequel la France s'est débattue trois ans; véritable orage, en effet, où les coups de tonnerre étaient des batailles, où les torrens étaient les populations de l'Europe versées avec fureur contre la France; jour magnifique qui sembla se réveiller dans l'éclair sinistre des cent-jours; puis la restauration, cette restauration qui a été deux fois plus longue que l'empire, et qui, à mesure qu'on s'en éloigne, se rétrécit à l'œil, comme ces plaines

unies où nul accident ne marque les distances ; puis la révolution de 1830, trois jours hauts et isolés comme les pyramides d'Egypte, monumens inutiles qui attestent ce que peut l'effort unanime d'un peuple, mais perdus dans un désert où rien n'a été fécondé, où rien n'a été édifié auprès. Et, parmi tous ces souvenirs complets, que d'années à part avec leur caractère particulier ! que de jours qui luisent d'une clarté distincte !

Dans ces années, il en est une qui m'est restée dans le souvenir sous un aspect de tristesse et de désespoir. Serait-ce moi seul qui voyais ainsi, moi seul qu'une disposition personnelle abusait sur le caractère sombre de cette année ? J'étais bien jeune, j'étais à cet âge où on achève d'être enfant. Je venais de quitter cet habit de lycéen, uniforme précoce, où nous faisions tant de campagnes en espérance, sous lequel nous prenions vite nos chevrons de vétérance d'enfans pour être plus tôt de jeunes soldats ; j'étais bien jeune, et déjà deux fois j'avais vu le tambour fuir devant la crécelle, l'exercice remplacé par la messe, et l'histoire sainte usurper dans la chaire du lecteur les bulletins de la Grande-Armée. Je n'avais pas seize ans, et tout ce que j'avais bâti de rêves pour mon avenir était déjà brisé. Je rêvais l'armée ; j'y avais un parent, une des illustrations de notre gloire, qui m'avait promis de me faire battre avant l'âge ; mais il n'y avait plus d'armée, et un arrêt de mort cherchait d'asile en asile le général Clausel. J'aurais voulu suivre la carrière honorable de mon père, mais les talens les plus distingués, la probité la plus irréprochable, ne l'avaient point sauvé de la destitution. Je me rappellerai toute ma vie cette leçon du malheur qui me parut alors si irritante ; cet abandon soudain de tous nos amis, abandon venu dans le *Moniteur*, abandon qui n'eut ni ménagement ni nuance. Cela se passa à neuf heures du matin, dans nos bureaux ; on y saluait mon père, on lui obéissait, on l'écoutait, on le flattait ; le *Courrier* arrive, on y lit la nouvelle de sa destitution : en moins de rien nous n'eûmes plus un ami, pas une connaissance ; les visiteurs disparurent et les commis devinrent presque insolens. En vérité, on peut me croire, ce ne fut pas une désertion faite à la longue, habilement ménagée pendant quelques mois ou quelques semaines ; ce furent tout simplement des gens qui prirent leur chapeau et s'en allèrent sans rien dire. Et le soir, le soir même, ce fut une expérience que mon père voulut me faire faire ; nous nous rendîmes sur la promenade publique : elle abondait en amis que nous recevions, qui nous recevaient, qui étaient de notre intimité comme nous de la leur ; eh bien, ceci est textuellement vrai, quand nous parûmes dans la grande allée, le flux des promeneurs s'ouvrit devant nous. Du plus loin qu'on nous voyait, on se rabattait dans les allées latérales, on regardait, en l'air ou de côté, un nid d'oiseau ou une branche torte ; on en paraissait très occupé, on s'échauffait sur un colimaçon, le tout pour ne pas saluer un destitué.

Ce que j'écris, ce que vous lisez, n'a-t-il pas l'air d'une niaiserie ? n'est-ce pas exagération ? Non, certes. Mais il est difficile de se faire une idée de la terreur qui suivit la restauration de 1815. Il y eut à cet époque un effroi d'autant plus grand, que le danger n'avait pas de mesure ; on frémissait des massacres du Midi ; les victimes n'étaient pas nombreuses, mais les assassins étaient par milliers et acharnés. On ne tuait que Ramel à Toulouse, mais on le tuait trois jours durant, poignardé sur tous les membres ; on licenciait cette armée, cette grande ruine de dix ans de victoire et de trois ans de défaite, et il n'en partait pas un murmure. Je me souviendrai de cela toujours, et toujours en pleurant, et comment, pendant cette année 1816, nous voyagions avec mon père. Ce fut une année de toutes sortes de désastres : les pluies perdirent et dégradèrent tout ; les récoltes gisaient pourries et couchées dans les sillons ; les routes n'étaient, à travers les contrées, que de longues traînées de boue. Nous allions, enveloppés dans nos manteaux, et à chaque pas nous rencontrions sur la route de pauvres soldats et de plus pauvres officiers, hâves, abattus, sans cou-

rage contre une heure de pluie et une heure de marche: les mêmes hommes qui avaient marché de Madrid à Moscou, qui avaient subi le soleil du Caire et le froid de la Dwina. Souvent ils étaient assis sur le bord des chemins, à dix pas les uns des autres, mais sans se parler, sans se connaître, sans le désirer, inspectés à chaque village comme des forçats libérés; ne trouvant nulle part, chez leurs compatriotes, de courage que pour l'insulte, et se laissant insulter, tant il semblait qu'il ne pût rien leur arriver au cœur après qu'ils avaient vu Waterloo, et qu'on avait dispersé leurs régimens. Mais ne parlons plus de cela. Ce fut une triste époque où l'avenir s'ouvrit, pour nous autres jeunes gens, par une déception et un désespoir.

C'était un soir de cette année, dans le mois de septembre, quelques jours après cette ordonnance de dissolution de la Chambre de 1815, thermidor de la terreur royaliste qui arrêta, dans son enthousiasme de proscriptions et de servitude, le dévoûment emporté des introuvables. Un homme et une jeune fille étaient assis au coin de leur feu, Lussay et Henriette, tous deux tristes : Lussay avec humeur, Henriette avec résignation; ils ne se parlaient pas. Il y avait entre eux un malheur qui les séparait. Il y a des malheurs qui rapprochent et qui confondent deux âmes dans les mêmes regrets, et le plus puissant de ceux-là est ordinairement la perte d'un ami commun, d'un cœur où les affections tendent de chaque côté et se rencontrent. Madame de Lussay était morte. Pourquoi Henriette et son père ne pleuraient-ils pas ensemble? C'est qu'il était survenu une autre infortune où l'un accusait et où l'autre ne s'avouait pas coupable : la faute ne s'était pas encore effacée dans le pardon. Chacun pensait à sa situation sans s'occuper de celle de l'autre, plongé dans cet égoïsme de réflexion où l'âme repasse une à une chaque espérance qui lui échappe, où elle se repaît de tout ce qui lui est malheur, sans regarder si quelqu'un en a sa part : séparation cruelle d'un père et d'une fille, où chacun, enfermé en soi-même, refusait à l'autre, celui-ci l'indulgence, celle-là le repentir. Un homme survint, qui apporta une distraction à cette préoccupation personnelle. Cet homme était un ami qu'on n'avait pas vu depuis long-temps : c'était d'Aspert. Il avait d'abord hésité à venir chez Lussay, car il savait que ses opinions étaient pour le pouvoir qui dominait ; mais il avait appris la mort de madame de Lussay, et il avait compté sur cette douleur pour être bien accueilli. Il entra. Un coup d'œil suffit pour lui montrer qu'il y avait désunion entre ces deux êtres qui se jetèrent avec chaleur dans ses bras, mais sans y mêler leurs embrassemens, sans s'y rencontrer. D'Aspert remarqua qu'Henriette était pâle, son sourire était lent, ses yeux près de pleurer, et toute sa personne pleine d'une dignité pure qui n'était pas d'une jeune fille, mais qui n'était pas d'une femme heureuse. C'est assurément une sublime chose qu'une âme résignée; il y a dans ce sentiment de force passive qui n'est employée qu'à souffrir, dans ce martyre de cœur, subi sans plainte et sans combats, un charme qui touche à mon gré, bien plus profondément que les luttes les plus énergiques de la passion.

C'est pour cela que je voudrais vous peindre l'étonnement attendri du vieux d'Aspert, lorsque cette jeune Henriette de vingt ans lui dit en pressant dans ses mains blanches et effilées les rudes mains du soldat toutes calleuses du sabre :

— Bonjour, mon ami ! oh ! je suis heureuse de vous voir; je suis bien heureuse !

Il vint une larme aux yeux de d'Aspert, mais il n'osa embrasser Henriette comme autrefois ; et, sans rien savoir, sans rien comprendre de ce qui peut s'exprimer par des paroles, sans qu'elle lui eût demandé un asile, sans qu'il sût si elle en avait besoin, il lui répondit par une sympathie indicible de cœur à cœur.

— Eh bien ! me voila, me voilà, soyez tranquille.

Puis on causa.

— J'avoue, dit le général, que je craignais de ne pas vous trouver à Paris. On m'avait dit, à Poitiers, que vous comptiez être nommé à la préfecture de la Vienne.

— Non dit Lussay, c'est M. de Prémitz qui l'a obtenue. Il est parti depuis quelques jours. Il avait suivi le roi à Gand avec la duchesse d'Avarenne.

— Et l'on ne vous a pas trouvé assez pur? dit d'Aspert.

— Ce n'est pas cela, reprit l'ancien chirurgien, c'est moi qui ai refusé; moi, à qui tout avenir d'ambition est fermé, non pas que j'y tienne pour moi, mais je voulais pour Henriette...

Puis il s'arrêta, et reprit vivement en s'adressant au général:

— Mais vous, d'Aspert... vous, que devenez-vous?...

— On m'a rangé dans la quatorzième catégorie des officiers; autant valait me mettre à la retraite, et j'ai reçu, en outre, l'ordre d'aller habiter le département où je suis né.

— Vous n'êtes pas heureux non plus, dit Lussay avec amertume; aussi vous avez l'air triste.

— Oh! dit d'Aspert, ce n'est pas cela qui me rend triste; j'ai vu tomber tant de gens plus haut placés que moi, que je ne me sens pas le droit de me plaindre; et puis nous ne sommes plus les hommes de la France, comme elle n'est plus notre France à nous. J'étais résigné à aller m'ensevelir au Tremblay, dans le coin de terre que j'ai acheté près de l'Etang. Ce qui me rend triste, c'est un malheur à moi, un malheur à moi tout seul, car il a cela d'affreux que je ne puis pas même le confier.

— Oui, dit Lussay, mais il n'a pas cela d'affreux qu'il puisse être deviné un jour, et, qu'une fois découvert, il soit une source de honte et d'infamie.

L'accent de Lussay était sombre en parlant ainsi, il avait la tête baissée et son regard ne désignait personne; mais il y avait une telle amertume dans cette douleur, qu'elle ne pouvait partir que du cœur d'un père, et d'Aspert leva les yeux sur Henriette. Elle ne parut pas confuse, mais elle pleurait, et d'un signe de la tête elle dit à d'Aspert:

— Oui, c'est moi.

D'Aspert lui tendit la main, et, se retournant vers Lussay, il lui dit:

— Eh bien, qu'est-il donc arrivé?

— Ce qui est arrivé, dit Lussay en se levant avec emportement! est-ce que je sais moi: c'est un crime, voyez-vous, d'Aspert, un crime horrible, non pas pour ce qui est arrivé, mais pour l'obstination à jouer l'innocence; pour cette insupportable obstination à ne pas dire: Je suis coupable... mon père, pardonnez-moi... Et puisque vous êtes là, voyez-vous d'Aspert, je puis le dire... je puis l'avouer... je lui aurais pardonné... j'aurais pleuré avec elle... mais elle n'a pas voulu; elle m'a fait des contes; elle m'a dit... c'est une folie insolente! elle m'a dit... Mais, voyez-vous, ne parlons plus de cela; quand j'y pense, j'en deviens fou... Me dire: Je suis innocente... me dire la tête haute: je suis pure... me dire...

A ce moment un cri d'enfant se fit entendre. Henriette se leva; d'Aspert laissa tomber sa main en retirant la sienne; elle lui dit d'une voix qui pleurait:

— Oh! général.

— Où allez-vous? dit Lussay avec colère.

— Soigner mon fils, répondit Henriette avec une fermeté soudaine et presque dédaigneuse.

Les deux hommes demeurèrent seuls. D'Aspert, plus embarrassé qu'il ne l'avait jamais été, plus triste qu'il ne l'était en entrant, ressentit une douleur poignante à cette nouvelle qu'il venait d'apprendre. A côté de toutes ces gloires déchues, de toutes ces existences souveraines dispersées dans l'exil, de cette grande nation resserrée à la France d'autrefois et bordée d'ennemis qui l'insultaient; à côté de tout cela, cette enfant

perdue, cette jeune fleur flétrie le firent pleurer. Il se dit en son cœur et avec cette désespérance profonde qui y entre si avant, qu'elle devient un caractère :

— Tout s'en va donc, mon Dieu! il n'y a donc rien en quoi se fier! Pauvre France et pauvre fille! Puis il ajouta tout haut :

— Mais enfin, ce n'est pas une chose sans remède. Il y a un coupable, un homme avili qu'on peut forcer, la loi à la main... Vous avez dû le tenter?

Lussay secoua la tête.

— Un homme qu'on peut forcer... l'épée à la main. Voulez-vous, Lussay, que je?...

Lussay se prit à rire avec ironie.

— Enfin, on peut le tuer, cet homme! dit d'Aspert.

— Il n'y a personne, s'écria Lussay... Vous me regardez... j'ai l'air d'un fou, n'est ce pas?... Non, il n'y a personne.

— Elle refuse de le nommer?

— Mais non! dit Lussay avec rage... Non, il n'y a personne... Vous ne me comprenez pas... Tenez, je vous l'ai dit, quand j'y pense j'en deviens fou.

— Voyons, dit d'Aspert, calmez-vous... remettez-vous, et dites-moi la vérité.

Lussay avait une contenance singulière. On voyait qu'il voulait faire le récit qu'on lui demandait; mais il semblait qu'il ne pût pas trouver de commencement à ce récit. Son esprit se portait sur une idée, puis l'abandonnait, sautait sur une autre pour la quitter aussitôt. Ce qu'il avait à dire était si incohérent, qu'il se refusait à le reproduire. Pendant ce temps Henriette rentra.

— Tenez, la voilà, dit Lussay; qu'elle vous le raconte elle-même si elle peut, si elle l'ose : adieu... Écoutez-la... Je m'en vais, je ne pourrais pas l'entendre. Je vous reverrai ce soir si vous avez assez de patience pour m'attendre, ou demain... quand vous voudrez... Adieu.

Il prit son chapeau et sortit. D'Aspert et Henriette demeurèrent seuls. La belle et malheureuse fille avait suivi son père des yeux, mais son regard était froid et résolu. D'Aspert s'en étonna, et lui dit avec un ton de reproche :

— Comment n'avez-vous pas pitié du désespoir de votre père?

— Général, lui dit-elle tristement, j'ai à peine assez de force pour moi-même. Mon père ne m'a pas comprise; je ne sais si un autre me comprendra. Puis elle ajouta en poussant un profond soupir : — Je vais tout vous dire. Ma mère vous a aimé, général, et peut-être avez-vous tenu dans son cœur aussi long-temps que la vie. Je le sais, moi qui l'ai vue souvent pleurer. Je vais vous parler comme je lui parlerais si elle était là. Je vous ai espéré et attendu long-temps. Vous allez décider de mon sort; seulement je vous demande votre parole d'honnête homme de me dire, quand j'aurai fini, ce que vous pensez de moi. Si vous me refusez votre absolution, j'attendrai celle de Dieu. Mais ne me trompez pas, général, point de fausse pitié pour l'enfant que vous avez vue naître, pas de phrases douteuses, point d'espérances déguisées. Ne comptez pas sur un amendement amené par l'avenir. Si ce que je vais vous conter n'est pas tout ce que j'ai dans le cœur, si vous avez un doute, un soupçon que je veuille vous tromper ou vous cacher quelque chose, dites-le-moi... je ne vous en voudrai pas; peut-être serai-je plus malheureuse, mais enfin je saurai à quoi m'en tenir. Je m'arrangerai pour le malheur de ma vie, car je n'ai pas même la consolation de pouvoir mourir volontairement, et je laisserai à faire au temps. Il faudra bien qu'il me tue ou qu'il m'endurcisse. En vérité, je crois que cela commence.

Henriette était debout en parlant ainsi; le général la considérait avec une stupéfaction presque craintive. Jamais la femme ne lui avait apparu

dans cette sainteté de douleur qui la rend si belle et la fait si touchante. Il ne put répondre à Henriette et lui fit signe de s'asseoir. Elle essuya quelques larmes qui lui étaient venues, lui obéit et commença ainsi :

— Lorsque vous avez quitté Paris, il y a dix-huit mois, vous me laissâtes malade ; les inquiétudes que ma maladie donna à ma mère achevèrent de détruire sa santé ; et, malgré ce que mon père appelle ses soins, elle mourut.

Henriette avait prononcé ces dernières paroles avec un sarcasme singulier et rare dans sa bouche. Elle sécha quelques larmes qui lui étaient demeurées aux yeux, et continua :

— La perte de ma mère me fut un assez violente douleur pour que je pusse attribuer à ce désespoir l'état de souffrance où j'étais habituellement ; cette souffrance se manifestait par des accidens que mon père expliquait par des raisons médicales fort probables et par des exemples fréquens d'une situation pareille à la mienne. Je m'explique assez, je pense : si vous saviez tout ce qu'il m'a fallu abdiquer de pudeur, moi qui n'ai jamais reçu un baiser d'amour, vous vous étonneriez peut-être de ma retenue. Mais je m'écarte, revenons. Mon état, qui était fort naturel, paraissait à mon père et à son ami, le docteur R..., un état dangereux et qu'il fallait faire cesser. Un jour qu'ils m'avaient tourmentée par des remèdes capables de me tuer dans la position où j'étais, je me déshabille pour me coucher ; j'étais devant une glace, ma chemise m'échappe, je me vois nue. Vous rougissez, général, vous rougissez de ce que je vous parle si hardiment ! Oh ! ce n'est rien ceci, écoutez : je me vois nue, j'avais déjà perdu la finesse de ma taille, je ne pus m'empêcher de dire : C'est une singulière maladie que la mienne, voici encore un des symptômes qui annoncent qu'une femme est mère ; cette idée me traversa la tête comme une pensée sans but ni portée ; je ne me cachai ni de cet accident ni des autres ; je n'avais aucune raison de m'alarmer. Cependant mon père m'interrogeait des yeux ; je le voyais quelquefois observer d'un air inquiet ma taille, ma démarche ; il ne me disait rien, mais j'étais blessée de ses soupçons. Cependant il avait de quoi les justifier : des maux de cœur, des défaillances. Tout autre m'eût condamnée à sa place. Il arriva, un soir que nous étions l'un près de l'autre, que je poussai un cri de surprise ; il me demanda ce que j'avais ; je lui répondis avec une naïveté qui le confondit :

— C'est singulier, il me semble que j'ai senti remuer quelque chose en moi.

Mon père devint pâle ; il s'écria :

— Ainsi, c'est donc sûr !

— Quoi ? lui dis-je.

— Quoi ? répéta-t-il ; puis il me regarda comme si j'étais folle ou comme si je le narguais insolemment ; ses bras tremblaient, il me mesurait d'un regard terrible. Je le compris, je me levai et lui dis avec assurance :

— Mon père, il faut en finir. Je vous ai confié jusqu'à présent le soin de ma santé, qu'elle soit perdue ou non, peu m'importe ; mais il arrive aujourd'hui que vous me soupçonnez d'un crime que je ne devrais même pas comprendre ; je vous prie de faire venir un médecin qui nous soit complétement étranger.

— Etranger ! me dit-il ; faut-il que tout le monde apprenne ?...

— Ah ! mon père, m'écriai-je avec indignation en l'interrompant, il n'y a pas de barbare qui refuse à un accusé le moyen de se défendre.

Le lendemain, un médecin que je n'ai jamais revu vint ici ; je me présentai à lui avec un désir si instant d'en finir, que je m'aperçus à peine de l'immodestie des questions qu'il me fit et de l'examen qu'il me fallut subir.

— Eh bien ? dit mon père avec anxiété.

— Eh bien! dit le médecin avec assurance, madame est grosse.

Mon père se tut, mais il me semble que son regard eût dû me tuer; quant à moi, je me pris à rire en les regardant tous deux.

Mon père me prit les deux mains et fit signe au médecin; ils me regardèrent tous deux avec une attention continue : le médecin étranger répondit aux regards de mon père :

— Non, il n'y a aucun signe d'aliénation. Ce ne peut être qu'un parti pris d'effronterie.

A mon tour je fus troublée d'une crainte indicible, car mon enfant palpitait dans mon sein.

— Grosse! répétai-je, grosse! mais pour être grosse, il faut avoir...

— Infamie! s'écria mon père avec violence; elle continue son impudente comédie.

Je me sentis désespérée; je tombai à genoux.

— Mais non, mon père, je vous l'atteste, jamais, jamais je n'ai été coupable.

Je crus que mon père allait me battre. Le médecin lui dit quelques mots à l'oreille, puis il me fit asseoir à côté de lui et me parla doucement. Cette conversation, général, il est impossible que je vous la redise. Aujourd'hui que je suis mère, que je puis parler comme une mère, je frémis de me la rappeler. Imaginez-vous une jeune fille de vingt ans à qui l'on suppose l'ignorance d'un enfant, et que l'on interroge sur ce qu'on croit lui être arrivé. Figurez-vous tous ces détails qu'on me demandait, ces peintures qu'on m'a faites, ces tableaux d'amour médical qu'on me dessinait par la parole, par le geste, tout cela, pour en finir par cette phrase :

— Est-ce là ce que vous avez vu, senti, souffert? Et moi qui leur répondais non... non... non... toujours et à tout. Moi, pauvre fille déshonorée par un malheur inouï, dégradée par une investigation épouvantable, salie par un interrogatoire plus hideux que le crime, si je l'eusse commis, je n'y ai pas succombé, tant le sentiment de mon innocence m'a rendue forte. C'est à votre tour de me regarder avec stupéfaction, général. Vous raisonnez, vous cherchez, vous voulez expliquer... il n'y a rien à expliquer. Sur mon âme, je n'ai pas eu d'amant... sur ma vie, je n'ai jamais appartenu à un homme...

— Et vous êtes mère? dit le général.

— Et je suis mère! dit Henriette. Ecoutez bien : je n'ai rien à dire pour ma défense; car enfin je ne crois pas aux miracles. J'ai dû chercher dans mes souvenirs : dans mes souvenirs, il n'y a rien, pas une caresse, pas une intention, pas un regard échangé avec un homme, pas une heure de solitude; alors...

— Alors, dit le général, il faut qu'il y ait un crime...

— Ah! s'écria Henriette, merci. mon Dieu, merci; vous l'avez pensé, vous qui n'êtes pas mon père, vous avez pensé qu'il y avait un crime...

— Et le crime, ce me semble, n'était pas si difficile à expliquer, surtout pour votre père, pour qu'il n'y ait pas pensé.

— Ou pour qu'il ne l'ait pas avoué, dit Henriette d'une voix où se mêlaient un affreux désespoir et une horrible colère.

— Avoué! s'écria le général, avoué!... Quoi! Henriette... vous osez...

— Et que sais-je! reprit celle-ci comme une folle; car enfin, moi, je suis innocente! je l'ai dit en me traînant à genoux, en frappant la terre du front, en demandant grâce et pitié, et on ne m'a pas écoutée. J'ai adjuré le ciel; j'en ai appelé à l'ombre de ma mère; j'ai offert de mourir, j'ai prié; et on ne m'a jamais répondu que par des sarcasmes, des mépris, des accusations : on n'a pas voulu me croire... Eh bien! pourquoi voulez-vous que je croie les autres, moi, moi seule, entendez-vous? Moi, dans le for intérieur de mon innocence, repoussée, insultée, mé-

prisée, que dois-je de respect aux autres? qui me garantit que le crime qu'on m'impute n'est pas le leur?...

— Henriette! s'écria le général.

— Monsieur, reprit celle-ci avec une violence croissante; oh! j'ai beaucoup appris, je sais beaucoup... j'ai profité au moins de l'infamie qu'on me jetait pour écouter ce que jadis je n'eusse pas osé entendre, pour chercher ce que j'aurais fui. Oui, monsieur, il y a des pères infâmes qui séduisent leurs filles; il y en a, j'en connais... je me les suis fait nommer; et ceux-là n'avaient pas ce pouvoir fatal qui pourrait expliquer mon crime et mon innocence... Enfin...

A ce mot elle s'arrêta, et, tombant à genoux devant d'Aspert, elle reprit en laissant échapper ses larmes : — Ah! général, général, pardonnez-moi! Non, je ne crois pas ce que je vous dis... non, je ne le crois pas... Mais enfin, je suis innocente, et l'on m'accuse, et je succombe, et je suis perdue, et l'on me maudit... Eh bien! j'accuse, je maudis à mon tour, je hais, je méprise : on m'en a donné le droit. Pardonnez-moi.

— Eh! pourquoi accuser votre père plutôt qu'un autre?

— Un autre, dit Henriette tristement et en se relevant... J'y ai bien pensé; car vous comprenez bien que toutes les heures de ma vie n'ont qu'un but, c'est de trouver un indice soit en dehors, soit en moi; un geste, un regard, un souvenir qui m'éclairent, qui mettent sur la voie. Cet autre, le seul que vous puissiez supposer et sur lequel j'ai arrêté souvent l'ardente investigation de ma pensée; cet autre, que nous comprenons tous deux sans qu'il soit besoin de le nommer, n'a jamais été seul avec moi. Je ne suis pas sortie une fois de la maison de mon père sans être accompagnée; et, dans toutes mes sorties, il n'y a pas un moment de rencontre avec cet homme, pas une lacune vide dans mes souvenirs, car vous ne sauriez vous imaginer ce qu'une tension constante peut rétablir de détails futiles, de circonstances inaperçues dans la mémoire; dans notre maison, il n'a pu surprendre mon sommeil, se glisser près de moi la nuit, à l'insu de tous les domestiques, car je les ai interrogés. Oui, général, j'ai tout fait : je suis descendue jusque-là. Qu'ai-je à ménager?... Que peut-il m'arriver qui ne soit à mon avantage?... Et si rien ne peut m'ôter la flétrissure que j'ai au front, du moins je puis faire tomber cette accusation d'impudent mensonge qui est peut-être plus odieuse; car, s'il est vrai qu'il y ait un pardon pour la faute dont je pourrais être coupable, il ne saurait y en avoir pour l'impudente hypocrisie avec laquelle j'essaierais de le nier.

— Et maintenant, dit le général, comment se passent vos jours? que faites-vous? que devenez-vous?...

— Je vis dans cette chambre... je garde mon enfant... Oui, c'est le mot, je le garde, car mon père, dans un premier transport de colère, a parlé d'Hospice d'enfans trouvés, et quelquefois ses colères se réveillent si soudaines, si emportées, qu'il pourrait profiter d'un moment d'absence pour me l'enlever; et cet enfant, il ne doit pas me quitter. Hélas! pauvre malheureuse, n'ayant plus de mère, déshéritée de l'amour de mon père, chassée de l'estime des hommes, destinée à vivre seul sans qu'amitié ni amour me viennent jamais consoler, il doit m'être permis de m'élever une espérance de tendresse et d'affection, de chercher, dans le malheur où l'on m'isole, une consolation qui m'échappera peut-être, mais la seule dont je puisse me faire un avenir; oui, général, peut-être que mon fils ne me méprisera pas et ne me maudira pas... lui seul peut-être me croira quand je lui dirai la vérité... car vous-même, je le vois à votre air pensif et préoccupé, vous revenez déjà de ce mouvement de pitié qui vous a fait croire à mon innocence; vous reculez devant la pensée de l'expliquer par un crime inouï; vous cherchez des raisons vulgaires à ce qui serait surnaturel. Vous m'abandonnez aussi... vous m'accusez déjà...

— Henriette, dit le général après un moment de silence, Henriette, voulez-vous être ma femme?

A ce mot, le visage d'Henriette s'exalta d'un étonnement soudain, d'une joie indicible; elle porta la main à son cœur et à son front, comme si elle eût voulu y retenir sa pensée et son bonheur; elle tomba à genoux, et, penchant sa tête sur ceux du général, elle fondit toute son âme en sanglots et en larmes. Elle voulait parler, mais les sanglots arrivaient toujours avant la voix; elle voulait le regarder, mais les pleurs lui voilaient sans cesse les yeux; elle ne pouvait que prendre ses mains et les couvrir de baisers, les serrer convulsivement avec des cris étouffés. Le général la replaça sur un siége, elle se calma un peu.

— Ainsi, lui dit-il, vous acceptez?...

Henriette sourit tristement, et, secouant doucement la tête, elle répondit par mots entrecoupés.

— Non... non... général... je ne puis pas... je ne dois pas... j'ai tout ce que je voulais... un ami qui me croit enfin, qui me pardonne d'être malheureuse. Maintenant que vous me croyez innocente... je puis baisser la tête et vous le dire... Je sais bien que je suis une fille perdue... c'est un malheur... mais un malheur irréparable aux yeux du monde... vous ne devez pas le prendre par générosité... je ne veux pas, je ne dois pas... non.., non... Oh! je voudrais être pure comme les anges du ciel, pour me mettre à vos genoux, et vous dire : —Voulez-vous de moi?

— Henriette, dit le général, chacun a ses malheurs à soi, ses fautes dont il souffre cruellement, et qu'il voudrait bien verser dans un cœur ami. Et moi aussi j'ai un malheur terrible dans ma vie... j'ai une faute... j'ai un crime dont je suis coupable, moi, et que je ne voudrais pas emporter jusqu'au tombeau sans que quelqu'un m'eût dit ce que je dois vous dire : Je vous plains et je veux vous consoler.

— Oh! parlez, parlez, s'écria Henriette. Je ne vous offre pas mes consolations, quoique le malheur comprenne seul le malheur, mais je souffrirai avec vous.

— Non, dit le général, non... je ne puis rien vous dire... Il n'y a qu'une personne à qui je veuille me confier... c'est celle qui partagera l'avenir de ma vie, de mon nom... celle-là, je lui dirai tout... Allons, Henriette, répondez, voulez-vous savoir mon secret?

— Je serai votre fille, dit Henriette avec un sourire céleste où rayonnait encore la joie de son âme; je serai votre fille... Parlez-moi, mon père.

— Ma fille! reprit le général avec amertume... non... non... ce titre vous porterait malheur... cela ne se peut pas... Je vous en prie, à votre tour, ayez pitié de moi, un mot, un seul, et je parlerai.

Deux grosses larmes tombèrent des yeux d'Henriette; elle tendit la main à d'Aspert, et lui dit avec un accent où étaient passés toute la reconnaissance du cœur, tout le dévoûment d'une vie donnée sans retour :

— Eh bien! parlez, parlez, mon ami; je veux vous entendre. Elle rapprocha son siége de celui du général, et, levant sur lui des yeux sereins et confians, elle lui dit encore : Parlez, parlez...

— Henriette, dit le général, ce mot est un serment.

— Oui, répondit Henriette, un serment qui vous appartient; un serment dont vous ferez ce qu'il vous plaira, que demain vous pourrez laisser tomber en oubli sans que je vous en veuille, et que vous pourrez me rappeler sans que je le craigne... Oui, je me donne à vous, pour être votre femme... ou votre amie... Vous m'avez dit un mot qui m'a liée éternellement et sans retour; vous m'avez dit : Je vous crois innocente.

D'Aspert se recueillit un moment et dit :

— Eh bien! voici ce qui m'a donné cette tristesse que votre père a remarquée, ce qui sera le tourment et le doute éternel de ma vie. J'ai un fils, ou plutôt j'avais un fils, car maintenant je ne sais plus ce que je dois

croire : cet enfant m'avait été enlevé par sa mère. Il est inutile que je vous dise son nom et les raisons qui l'avaient déterminée à cet enlèvement : c'est un secret qui ne m'appartient pas et que j'ai juré de taire à tout jamais. Je retrouvai cet enfant et résolus de le garder. Mais, autant pour obéir aux intentions de sa mère que pour le mettre à l'abri des tentatives qui pourraient encore me le ravir, je décidai de le faire élever sous un nom tout à fait étranger. A la même époque, un ami, un capitaine qui servait sous mes ordres fut tué. Dumont était un honnête homme, mais d'une sévérité qui le faisait redouter partout. Cette sévérité, contenue vis-à-vis des soldats par la surveillance des supérieurs, allait jusqu'à la cruauté la plus déraisonnable, lorsqu'il avait affaire à des gens qui n'avaient aucune protection à réclamer. Ainsi, dans un petit village des environs de Rome, il s'était attiré la haine des Italiens à ce point, qu'un soir qu'il se promenait à quelque distance des maisons, il fut assailli et égorgé par les habitans du pays. Le capitaine Dumont avait un fils, ce fils...

— Est Charles Dumont, n'est-ce pas ? dit Henriette.

— Ecoutez, reprit d'Aspert, cette aventure est si fatalement compliquée, que je ne sais plus qu'espérer ni que penser. Ce fils de Dumont disparut pendant qu'il venait, d'après les conseils de son père mourant, me demander protection et appui. Divers rapports m'assurèrent qu'il avait été enlevé par les mêmes hommes qui avaient assassiné son père, et je ne doutai pas qu'il ne fût mort comme lui victime de leur haine. C'est alors que me vint l'idée de donner à mon fils le nom de cet enfant perdu. Pour des raisons que je me suis engagé à taire, mon fils avait été élevé dans l'ignorance de ce qu'il était; il ne connaissait ni le nom de sa mère ni le mien. Je lui dis qu'il était le fils de Dumont, il le crut.

Ainsi, Charles Dumont, ce brave jeune homme, est votre fils?... Ah! vous devez en être fier.

— Ne m'interrompez pas, Henriette, dit le général; je ne saurais que vous répondre, et vous allez en juger. Par des circonstances inouïes, le lendemain du jour où j'avais retrouvé mon fils, où je l'avais présenté sous le nom de Charles Dumont, et où je devais le remettre à un brave sergent pour le conduire en France, un ordre supérieur m'enjoignit de quitter Rome; il ne s'agissait pas moins que d'une accusation capitale pour avoir soustrait une femme émigrée à son jugement. Je ne voulus pas emmener mon fils dans un voyage où ma liberté pourrait être menacée, et je le laissai, à Rome, à mon domestique, avec ordre de le remettre au sergent Bazil. Je trouvai celui-ci à Terracine; je lui donnai mes instructions, et je me rendis auprès du général en chef. Le soin de ma justification, l'espèce de disgrâce que je subis alors et qui me fit nommer plus tard de l'expédition de Saint-Domingue, m'empêchèrent de revenir en France. J'appris de Bazil qu'il avait trouvé à Rome, à la porte de mon palais que le peuple avait saccagé en mon absence, un enfant qui s'était dit le fils du capitaine Dumont. Le reste de mes instructions avait été fidèlement observé. Dans la conviction où j'étais que le fils du capitaine avait été assassiné, ce rapport me suffit, et je fis élever à Paris cet enfant sous le nom de Charles Dumont. Je ne revins en France qu'en 1804; six ans s'étaient écoulés. Je n'avais vu mon fils que vingt-quatre heures: sa figure ne m'était pas si ineffaçablement restée dans la mémoire, que je ne pusse être trompé; d'ailleurs, de l'âge de dix à seize ans, les traits d'un enfant prennent d'ordinaire un tel développement, qu'ils changent presque tout à fait. Je revis cet enfant. Est-ce mon cœur, est-ce l'orgueil que j'éprouvais d'être le père d'un jeune homme dont on vantait les talens et l'heureux caractère? je crus reconnaître mon fils à la tendresse qu'il m'inspira; je n'en doutai pas. La reconnaissance qu'il m'exprima me fit mal. J'aurais voulu lui dire qu'il devait à un autre devoir que celui d'une ancienne amitié les soins que lui prodiguais; j'en fus empêché par une raison qui,

dès lors, commença mes inquiétudes. Je confiai à l'ami qui avait surveillé mon fils en mon absence, et qui était avocat, le secret de sa naissance et le projet que j'avais de lui rendre son véritable nom. Mon ami demeura terrifié à cette nouvelle. J'avais commis un crime sans m'en douter et je l'en avais rendu complice. Persuadé que c'était véritablement le fils de Dumont que je lui avais envoyé, il avait fait toutes les démarches nécessaires pour établir son état en cette qualité. Il avait provoqué une assemblée de famille : un tuteur avait été nommé ; la succession de Dumont, si petite qu'elle fût, avait été liquidée et recueillie au préjudice de ses neveux ; l'enfant avait été placé au lycée avec un extrait de naissance lui donnant ce nom : c'était une véritable usurpation d'état. C'est alors que mon ami me jeta un doute effrayant dans l'esprit : si le fils de Dumont n'était pas véritablement mort, nous aurions donc livré à la misère, à l'isolement, un enfant que le modique patrimoine de son père eût protégé auprès de la munificence impériale, puisque cette seule recommandation avait valu à l'enfant qui passait pour lui une bourse dans un lycée. Je tremblais à cette pensée ; mais j'étais si persuadé de la mort du fils de Dumont, que je rassurai mon ami. Il me dit alors que ce qu'il y avait de plus prudent était de continuer à agir comme par le passé. Quant à ce qui concernait la fortune, sous prétexte d'arrangemens et de partage, nous la rendîmes aux vrais héritiers, et je passai pour le plus généreux des amis. J'en fus honteux, mais je dus me taire.

— Eh bien ! dit Henriette, ce crime est-il fait pour troubler votre repos ? A qui avez-vous fait tort ? à personne. Et n'êtes-vous pas sûr, en votre conscience, que, si le fils du capitaine Dumont eût vécu, vous auriez fait pour lui tout ce que vous paraissez avoir fait.

— Mais, reprit d'Aspert à voix basse, s'il vit, si véritablement je lui ai enlevé son nom, sa fortune, son avenir... ou, plutôt, si j'ai perdu mon fils... si j'ai été puni de mon mensonge par mon mensonge lui-même...

— Que voulez-vous dire ? s'écria Henriette.

— Vous ne me comprenez pas ! s'écria le général, et moi-même, dans ce chaos d'événemens, de doutes, d'incertitudes, je ne sais si je me comprends. Laissez-moi finir. Jusqu'à l'année dernière, rien n'avait troublé ma conviction, lorsqu'à cette époque, le sergent Bazil se présenta chez moi. Il me raconta qu'il avait été mandé à la police pour y répondre sur le compte du jeune Dumont. Il me lut le rapport qu'il avait fait et dont je connaissais les circonstances ; mais ce que j'appris de lui dans la conversation, ce que j'ignorais, c'est qu'en traversant la campagne de Rome, l'enfant s'était expliqué très clairement sur ses souvenirs d'enfance, et avait reconnu des lieux qu'il disait avoir parcourus avec son père. Dans l'intention première où j'avais été de laisser croire à mon fils qu'il était Charles Dumont, jamais je n'avais reporté son attention sur ses premières années, assuré que, n'en parlant jamais, le souvenir s'en effacerait tout à fait, ou en deviendrait si confus, qu'il n'exposerait jamais mon secret par ses révélations. Ce que j'appris de Bazil me fit frémir, car, si, par hasard, ce jeune homme était vraiment Dumont, qu'était devenu mon fils ? avait-il péri dans le pillage de mon palais ? Sans doute le crime que je croyais avoir commis disparaissait, mais j'avais perdu mon enfant. Cette perplexité était affreuse, d'autant plus affreuse que je ne pouvais en sortir. Mon fils ou le fils de Dumont, ce jeune homme enfin, que je ne sais plus comment appeler, était prisonnier en Russie, et je le croyais mort.

— Il ne l'est donc pas ?

— Non ! s'écria d'Aspert, grâce au ciel ; quel qu'il soit, il vit et va nous être rendu. Je l'interrogerai, je chercherai dans ses souvenirs la vérité fatale ; fatale dans tous les cas, car, d'un autre côté, j'ai tout lieu de croire que le fils de Dumont n'avait pas été assassiné comme je l'avais cru.

— Et comment avez-vous eu ces nouvelles informations ?

— Le voici. Après le pillage de mon palais, je fis un procès à la ville

de Rome pour qu'elle eût à m'indemniser des pertes que j'avais faites. Ce procès, je l'avais gagné, et l'avocat m'en avait remis les pièces que je n'avais jamais regardées. Il y a peu de jours, obligé de présenter mes titres au ministre de la guerre, je parcourais tous mes papiers, lorsque je trouvai le procès-verbal qu'on avait dressé le lendemain du pillage de ma maison. Il en résultait qu'un enfant s'était présenté porteur d'une lettre; que cette lettre était du capitaine Dumont, et qu'il m'y recommandait son fils; on y ajoutait que le véritable fils du capitaine ayant été arrêté dans le palais et reconnu pour tel sur la déclaration du nommé Durand, le nouveau-venu avait été chassé comme un petit vagabond, et que l'autre avait été mis en liberté sur sa réclamation, pour attendre, avait-il dit, le sergent qui devait, d'après mes ordres, le conduire en France. L'irritation que les autorités de Rome ressentaient de ma conduite, leur haine pour les Français expliquent, si elles ne l'excusent pas, la légèreté avec laquelle on abandonna des enfans étrangers qui m'intéressaient. Quoi qu'il en soit, voilà ce qui arriva, ce que j'ai appris, ce qui me désespère; car maintenant quel est l'enfant désolé et pleurant que Bazil a trouvé sur la pierre de la porte de ma maison? Est-ce mon fils revenu et qui répétait la leçon que je lui avais faite? Est-ce le véritable Charles Dumont que son abandon et son désespoir avaient ramené à cette porte déserte où il devait trouver un asile? Je ne sais; ma tête se trouble à nouer ces circonstances et à les expliquer. La seule chose qui en jaillisse, claire et terrible, c'est que j'ai déshérité un enfant de son nom ou de sa fortune, ce qui est un crime horrible; ou que j'ai perdu mon fils, ce qui n'est pas un malheur moins horrible; et, maintenant qu'il va revenir, je ne sais que décider. Je ne sais si j'aurai le courage d'interroger ce jeune homme. Il me faut perdre la plus douce illusion de ma vie, ou me créer un remords terrible : apprendre que je n'ai plus d'enfant, ou m'assurer qu'un autre a payé de son avenir ou peut-être de sa vie l'avenir et la vie de mon fils. Cette incertitude est affreuse. Des deux côtés, il y a crime et malheur. — Vous le voyez, Henriette; moi aussi j'ai besoin d'un cœur qui me plaigne, qui me console, et surtout qui me seconde dans ce qui me reste à faire pour réparer le mal que j'ai fait.

— Hélas! dit Henriette, d'après tout ce que vous venez de me dire, vous devez être plus malheureux que coupable, car tout semble prouver que celui que vous avez cru votre fils ne porte que le nom qui lui appartient.

— Vous avez raison, dit d'Aspert; et, si je garde mon incertitude, c'est que l'amour paternel parle dans mon cœur plus haut que l'honneur; c'est que je crains de voir la vérité, c'est que je n'ai pas une horreur si grande pour la pensée d'avoir perdu un étranger, que pour celle d'avoir perdu mon fils. Quelquefois j'ai voulu interroger la duchesse... D'Aspert se tut soudainement. Henriette lui dit :

— De qui parlez-vous?

— Ah! dit le général, de quelqu'un qui était à Rome; qui eût pu être informé de ce qui s'y était passé; mais je ne veux ni ne dois lui rien confier. Cette pensée est celle d'un homme qui s'attache à la plus faible lueur d'espoir qui lui apparaît.

Henriette vit bien qu'il lui cachait quelque chose; mais elle ne se sentait pas le droit de l'interroger; elle se tut, et le général poursuivit sa supposition sur madame d'Avarenne. Il s'imagina son fils errant après le pillage de sa maison, rencontré par le domestique de la duchesse, ramené à sa mère, élevé plus secrètement encore qu'il ne l'avait été. Il bâtit toute une histoire et allait peut-être se résoudre à tout confier à madame d'Avarenne, lorsque Lussay rentra. Il était sombre et semblait honteux de reparaître devant d'Aspert. Celui-ci, en le voyant entrer, se leva, et, allant à sa rencontre, il lui dit d'un ton solennel :

— Lussay, sur mon honneur, votre fille est innocente : êtes-vous aussi assuré de n'être pas coupable?

— Que voulez-vous dire? répondit Lussay.

— Je suis certain qu'on a exercé contre elle une violence infâme ; que cette violence a été pratiquée pendant ce sommeil magnétique qui n'a plus de souvenir dans la veille ; par ce sommeil de fer qui fait l'âme et le corps esclaves de celui qui l'impose et dont vous avez la puissance.

— Mais, s'écria Lussay dont tout le visage devenait livide à ce mot, mais c'est moi qu'elle accuse! Infamie! Il s'élança comme un furieux vers sa fille, d'Aspert l'arrêta.

— Elle n'accuse personne, dit-il, elle répond : — Je ne suis pas coupable. Pouvez-vous le dire avec la même confiance?

— Ah! s'écria Lussay, ce coup me manquait; cette nouvelle accusation devait être son dernier crime!...

— Elle ne s'adresse à vous qu'autant que vous ne pourriez la rejeter sur un autre, dit d'Aspert en regardant Lussay fixement.

— Un autre! dit Lussay frappé d'une idée qui semblait lui éclairer le passé... un autre... oui, un autre... ce peut être!

Sa fille l'écoutait avidement. Lussay l'interrogea avec anxiété... mais il n'arriva à rien... aucun indice... aucun souvenir... Il ne s'en étonna pas. Mais, après un moment de silence, il s'écria :

— Eh bien!... je le saurai!... je le saurai!... Il faudra qu'il me réponde!

— Le voudra-t-il? dit d'Aspert.

— Oh! je l'y forcerai bien, dit Lussay.

— Eh bien! reprit d'Aspert, je réclame ce droit; j'ai plus que vous l'habitude des armes.

— Des armes! dit Lussay en souriant : ce n'est pas ainsi que je l'obligerai à parler... j'ai un moyen plus assuré, qui ne lui permettra ni détours, ni mensonges, ni subterfuges.

— Encore des folies, dit d'Aspert.

— Général, répondit celui-ci, ce sera une lutte terrible; mais je sens que je n'y succomberai pas. Si ce que vous appelez mes folies ont perdu ma fille, permettez du moins qu'elles lui servent à la venger; et, si ce but ne vous semble pas suffisant, permettez, avant tout, qu'elles servent à me justifier.

— Vous n'en avez plus besoin, dit d'Aspert. J'ignore les secrets de votre prétendue science; mais je sais qu'il y a dans l'accent de l'homme une puissance inimitable qui atteste la vérité plus haut que les paroles; cette puissance était dans la voix de votre fille quand elle m'a dit : — Je suis innocente, elle était dans votre désespoir et dans votre colère, lorsque je vous ai jeté mon accusation à l'improviste. Je suis sûr qu'il y a un autre coupable.

— Merci, dit Lussay, merci; je vous crois aussi... vous venez de m'éclairer d'un jour terrible et consolant aussi, puisqu'il me fait voir Henriette malheureuse, mais pure... Viens, ma fille, viens; pardonne à ton père... pardonne-lui... Si tu savais ce que c'est que de croire à la honte de son enfant!...

Henriette se jeta en pleurant dans les bras de son père ; elle y demeura long-temps, comme pour y reprendre toutes les caresses qu'elle avait perdues. Enfin d'Aspert dit à Lussay :

— Et maintenant ne voulez-vous pas lui permettre d'embrasser son mari?

Lussay ne comprit pas; le général s'expliqua tout à fait. Ils furent heureux ce soir-là, heureux un moment, pendant lequel ils oublièrent le passé et ne s'occupèrent point de l'avenir.

IX

Description.

Voici un titre de chapitre le plus honnête du monde; il avertit le lecteur du danger qu'il va courir et lui permet de le franchir à pieds joints, ou de s'y engager à volonté. C'est une rareté par le temps qui court, où le titre est une escroquerie très habituelle de la littérature moderne. Certes, il m'appartient moins qu'a un autre de moraliser à ce sujet; il me semble bien que j'ai, quelque part, couvert d'un titre collectif, qui avait l'air d'annoncer un ouvrage presque maritime, *le Port de Créteil*, une douzaine de petites histoires où je ne me rappelle pas qu'il y ait le moindre port, la moindre barque; je ne sais même s'il y a une goutte d'eau dans toutes ces histoires : à moins que quelqu'un de mes lecteurs ne se soit laissé aller à verser des larmes sur la dépravation des gens de lettres et des libraires. Et, à propos de cette dépravation, je pourrais vous dire, en forme de réflexion... Mais ici permettez-moi d'ouvrir une parenthèse.

(Je prends date pour la réflexion que je destine à remplacer la préface. La préface n'est plus lue, je le sais; le public se déplaît à ce commentaire en avant du livre, où on lui dit la pensée philosophique qu'on a eue, le but qu'on s'est proposé en écrivant. Précaution admirablement utile dans une littérature comme la nôtre qui n'a ni but ni pensée. Le public bien averti que tel livre, où l'espèce humaine est dégradée dans ses exceptions les plus déplorables, n'est qu'une manière de faire aimer la vertu; le public, avide de ce qu'on lui annonce, cherche la morale promise, l'attend, la poursuit et achève l'ouvrage sans l'avoir trouvée : ce qu'il n'eût certes pas fait sans cet avertissement. La préface a eu encore pour but de dire au lecteur : Remarquez que ceci est un livre d'études sérieuses et fortes, et que, sous peine de passer pour un esprit léger et ignorant, vous ne pouvez pas avouer qu'il vous a ennuyé. La préface a été la vengeance de toutes les pièces tombées; la préface a remplacé l'analyse critique; la préface a été la vie de l'auteur; la préface a été un plaidoyer en faveur d'opinions devenues rouges de blanches qu'elles étaient; la préface a été une chose sublime et universelle : mais, enfin, la préface a eu son temps. Le public la redoute, la fuit, l'abhorre presque à l'égal de la dédicace. J'y veux substituer la réflexion. La réflexion comme je l'entends n'est, à vrai dire, que la préface dispersée, le poison fondu dans un liquide plus étendu et que le lecteur prendra sans défiance, sans le dégoût qu'il éprouve pour la préface condensée. Si ceci n'est pas une idée nouvelle, tant pis pour le public; car c'est un monstre dévorant et vite rassasié que le public de nos jours. Il lui faut tous les matins deux volumes neufs à absorber, et cependant, à la cinquième ou sixième édition d'une idée, il n'en veut plus, il la trouve froide, usée, *lavasse*, et il la rejette. Le pâté d'anguilles n'irait pas aujourd'hui jusqu'au troisième jour. Je ferme ma parenthèse, car cette dernière idée me ramène tout droit à la réflexion que je voulais faire sur la dépravation des gens de lettres et des libraires).

Je pourrai donc vous dire que leur dépravation, celle du moins par laquelle ils mentent impudemment au public par le titre insolent de leurs ouvrages, que cette dépravation n'est point de leur fait. Observez en effet les engouemens et les dédains de notre monde. Qu'il paraisse un livre anglais ayant pour dénomination *roman historique* : tout ce qui a patience pour lire de vieilles histoires et puissance pour les dramatiser se rue à fabriquer des romans historiques; car le roman historique est très demandé, très goûté, très recherché. — Pouah! dit le public au troisième

essai, chassez ces pâles imitateurs, ce *servum pecus* d'Horace qu'ils n'ont jamais lu, je n'en veux pas : tirez, tirez, ils ont écrit partout.

Se fait-il des contes fantastiques en Allemagne, passionnément accueillis en France? Vite nous courons au conte fantastique. — Qu'est que ça? (prononcez quiqeeqça) s'écrie encore le sublime public. Quoi! ce monsieur qui se promène et qui vient de dîner lait des contes fantastiques : cet autre qui a des gants et qui lorgne cette danseuse en fait aussi. C'est indécent! le conte fantastique veut une âme rêveuse et des habitudes poétiques : supprimez, supprimez le conte fantastique. Et la marine, cette brave marine qui a lofé, cargué, filé, berlingué, voyez de quel air on l'accueille aujourd'hui, on en a jusqu'aux écoutilles, on n'en veut plus. Il y a tel lecteur qui aimerait mieux voir tomber dans l'eau toute la marine française que d'avaler une page maritime. Il en a été de même du conte, de la nouvelle, de la chronique; on en voulait d'abord, au point qu'il n'y en avait jamais assez chez le libraire. Faites, faites des contes, messieurs de la plume. L'éditeur ravi les commandait par quarteron, comme des œufs frais; les gens de lettres en étaient si charmés, qu'ils passaient volontiers les quatre au cent. Mais, bah! ouf! hif! af! patatras! Pendant que les in-octavo s'imprimaient, le conte, la chronique, la nouvelle, s'abîmaient dans le gouffre de l'ennui public. C'était un livre perdu d'avance, repoussé de la famille du lecteur, comme un enfant posthume, né après le dixième mois. Alors éditeur et auditeur s'ingéniaient; on inventait un titre qui ne laissât nullement percer le conte; la nouvelle, la chronique, et, avec un peu d'imagination, l'un s'appelait le..., l'autre la..., celui-ci un..., celui-là une, etc., etc., vous savez tous les titres qui vous ont dupés? Eh bien! en bonne conscience, est-ce la faute du métier ou celle du public? c'est celle du public assurément qui n'a pas compris que l'exploitation d'un genre n'est pas l'imitation des ouvrages de ce genre, et qui, proscrivant sur le titre, se fait attraper sur le titre, et le mérite bien.

Il y a des obstinés qui, plutôt que de reconnaître leurs torts, sont gens à nous dire : Eh! messieurs, que n'inventez-vous quelque chose d'original, quelque forme nouvelle, hardie, inattendue, qui ne vienne pas de l'étranger, ou ne soit pas renouvelée d'un vieux bouquin? mais, entre nous soit dit, et sans aborder la grande question de savoir s'il y a du neuf en littérature; puisque nous en sommes à parler franchement, les mille ou douze cents lecteurs ou cabinets de lecture qui achètent un roman valent-ils bien la peine qu'on se mette en frais d'original et d'invention. Non, ma foi! Oh! l'impertinent, s'écriera le lecteur, l'insolent auteur! — Bien plus impertinent et insolent que vous ne croyez. D'abord, et avant tout, vous n'êtes plus assez nombreux, vous qui aimez la littérature rien que pour elle, pour qu'on vous fasse un bon livre purement littéraire. La masse emploie son temps aux idées appliquées aux choses, et il n'y a plus profit et honneur si ce n'est à parler politique, machines ou affaires; et ensuite il n'y a pas de peuple moins fait pour les idées originales que le nôtre. Nous n'avons pas d'homme, quelque peu marquant, qui n'ait été bafoué jusqu'à en mourir, du moment qu'il est sorti de la ligne battue. Vous souvient-il pas que Chénier, faisant un rapport littéraire à l'Institut, n'eut pas assez de moqueries pour l'auteur d'*Atala* et du *Génie du Christianisme*, et pas un mot pour madame de Staël, oubliée dans ce rapport comme si elle eût été morte, ou plutôt comme si elle n'eût jamais vécu? Lamartine n'a-t-il pas été nié jusqu'à ce que ses amis l'eussent fait adopter comme un reflet de Byron? Je ne parle pas d'Hugo, il lutte encore; ni de Dumas, qu'on déchire, preuve qu'il existe, quoi qu'en dise le *Journal des Débats*. Que demandez-vous donc alors? des gens pour les siffler quand ils se seront donné beaucoup de peine; vaut autant l'être avec la peine de moins. Voilà pourquoi vous avez tant de mauvais ouvrages... Voilà pourquoi vous avez ce livre. J'ai ajouté ce dernier mot pour épargner ce soin à ces lecteurs tout chatoyants d'esprit qui écrivent leurs ré-

flexions en marge d'un volume loué quatre sous, ce qui gâte le volume, ce qui, par conséquent, n'est point d'une scrupuleuse probité.

Il me semble voir la colère ou le mépris du lecteur en lisant toutes ces réflexions; il me semble surtout le voir véritablement indigné contre un auteur qui, à la première ligne de ce chapitre, se vante de l'honnêteté de son titre pour y manquer à la ligne suivante. Eh bien! ceci est encore une dernière et excusable ruse, non pas pour vous faire lire ces doléances, mais pour vous empêcher de les lire. A ce mot *description*, la plupart auront sauté le chapitre et continueront de lire l'ouvrage avec l'indulgence dont il a besoin, et l'auteur aura le petit orgueil de se vanter d'avoir dit la vérité au public sans qu'il en soit arrivé malheur. Or, je continue, et croyez bien que, si je décris, ce n'est pas pour tenir la promesse du titre, mais parce que cela entre dans le plan que je me suis tracé, car cet ouvrage a un plan, quoique vous fassiez semblant de ne pas vous en douter.

La Forge.

Lorsque le ballet, ayant pour nom *les Filets de Vulcain*, fut représenté à l'Opéra, il y eut une salve d'admirations parlées, hurlées, écrites et imprimées pour la décoration qui représente la forge du fils boiteux de Jupiter, si divinement représenté par Mérante. Eh bien! parleurs, hurleurs, écriveurs et imprimeurs, méritaient d'être tous envoyés à Charenton, non pas pour y être mis à la maison des fous, mais pour y voir la forge établie par MM. Wilson, Memby et compagnie.

Mon Dieu! que ces colonnes d'airain qui reflétaient mal une teinte rouge, que ces caves toutes de métal où l'on allumait un pot à feu pour figurer un fourneau, et où l'on brûlait une lance à flamme violette pour représenter une barre de fer qu'on allait forger, étaient d'un pauvre et mesquin effet! C'était pourtant le cas de faire grand, de faire prodigieux, hors nature. L'atelier d'un dieu! il fallait qu'il valût au moins l'atelier d'un serrurier de campagne. Hélas! c'était, et c'est encore au dessous de la forge d'un maréchal-ferrant. Imaginer que c'était là que se fabriquait la foudre, et de trouver des gens pour le croire, c'est bien digne du public que vous savez. O belle et magnifique forge de Charenton! vaste et sublime création de l'industrie! trop lourde pour le sol français, et qui t'es abîmée dans la banqueroute, rien ne garde le souvenir de ton infernal aspect; la peinture même n'a pas été tentée de te reproduire. Imaginez-vous une nuit bien noire, si des gens qui passent leurs nuits à la clarté des réverbères municipaux savent ce que c'est qu'une nuit noire dans la campagne, lorsque tout n'a plus qu'une couleur, arbres et maison, verdure et fleurs éclatantes; lorsque la vue n'a plus de mesure et que l'arbrisseau qui est à deux pas vous semble un immense chêne lointain, tandis que la tour qui domine le coteau paraît un tronc dépouillé qui borde la route: pendant une nuit pareille, si vous étiez allés visiter cette forge de Charenton, il vous eût semblé à quelque distance voir brûler cent flambeaux énormes et rugissans. Vous auriez vu ces quatorze pompes à feu avec leurs cheminées de cent coudées, dont la flamme sortait avec un soufflo furieux, et lançait au ciel des colonnes d'une fumée sombre que le vent étendait comme un rideau noir sur la campagne; puis ses soixante fourneaux avec leurs gueules de feu par le bas, et leur plumet de feu au sommet de leurs cheminées de brique, tout ce feu rugissant autour de vous et s'éclairant d'étoiles d'un blanc qui dévorait le regard, à l'endroit où le soufflet jetait à la flamme son air humide à dévorer. Puis partout le fer, fondu ici, martelé là, mais partout rouge et flamboyant, versé comme une lave dans les moules immenses où il devenait le toit d'une maison, ou la carcasse d'un bateau, ou livré aux rai-

nures inégales du laminoir qui, prenant un bloc de fer enflammé, en faisait d'abord un rouleau de six pieds, gros comme un homme, puis un tronc d'arbre comme un peuplier écarri, puis une branche légère comme une colonne gothique, puis une énorme corde souple et qui sortait en serpentant de la terrible pression des cylindres, puis une barre déjà amincie à l'épaisseur du bras, puis une baguette, puis un ruban; toujours rouge, toujours enflammé du blanc jusqu'au cerise. Et, parmi toutes ces machines en travail, des hommes colosses remuant ces blocs de feu avec des tenailles de six pieds et jetant ces masses brûlantes, soit au laminoir, soit au marteau mécanique qui battait en mesure et sans discontinuer, et sous lequel ils les retournaient pour en faire des enclumes, des socs de charrue, des masses de fer; tandis que d'autres, attachés ou suspendus aux leviers immenses des machines, accompagnaient de vastes chaudières où bouillait le fer en fusion, pour le verser hardiment dans la gueule béante d'un moule : et tout cela sur un sol noir de scories, noir du charbon de terre que d'autres hommes lançaient incessamment dans la bouche affamée des fourneaux. Oui, vraiment, cela était beau! jamais aspect ne m'a tant surpris et épouvanté; car, dans cet ensemble terrible, il n'y avait pas une seule de ces machines qui n'eût consumé ou broyé en moins d'une seconde celui qui s'en fût trop approché. Mon Dieu! que ces anciens qui inventaient la colonne corinthienne à la vue d'un palmier, la fable des géans à propos du mont Etna, et le masque de Jupiter sur la figure humaine, eussent fait une admirable chose de la forge de Charenton!

Mais il y a forge et forge, celle dont je vous dois la description ne ressemblait point du tout à celle-là.

— Pourquoi donc décrire la forge de Charenton?

— Pour m'amuser.

— Mais cela ne nous amuse pas.

— Qu'est-ce que ça me fait?

Au bord d'une route longée par un bois, on prenait, à droite en venant du village de l'Étang, un chemin assez large pour le passage de deux charrettes, assez étroit pour que les arbres croisassent leurs branches au dessus. A l'entrée de ce chemin était une misérable auberge, avec son paquet de houx pour enseigne. On suivait ce chemin, une lieue environ, sans rencontrer d'autre habitation que quelques pauvres cabanes de charbonniers, assises à côté de leurs fosses fumantes, avec une vue bornée, par l'épaisseur de la forêt, à une circonférence de quelques toises. Tout à coup, au détour du chemin, on apercevait un plus vaste horizon; c'était une vallée en entonnoir, dont le fond elliptique était occupé par un lac magnifique. De tous les bords du lac, la forêt s'élevait en amphithéâtre excepté au pied du chemin où le lac, maintenu par une étroite chaussée, s'enfuyait ensuite dans un ravin, en s'élançant par douze gorges ou chutes d'eau de douze roues immenses qui faisaient mouvoir les machines des ateliers élevés sur pilotis en avant de la chaussée. Au bout de la chaussée, une maison au toit perpendiculaire, avec la tourelle angulaire où tourne l'escalier qui semble avoir été oublié dans le plan régulier du bâtiment. A quelque distance, dans trois ou quatre clairières ménagées sur le flanc des coteaux, des sortes de petits forts en briques : ce sont les hauts fourneaux de la forge.

Parmi tout cela des charrettes chargées de bois, de minerai, de fonte; des femmes, des enfans, quelques chiens de garde, tout un monde enfin, mais un monde à part, renfermé dans cet étroit espace, qui compte les jours où il franchit les bois qui l'isolent, et plus encore ceux où un étranger pénètre jusqu'à lui.

Il faut descendre d'abord le chemin chargé de scories qui semble tomber à pic dans le lac et qui ne se détourne qu'à quelques pieds de la chaussée, sans qu'un garde-fou ou une haie protégent l'imprudente voiture qui ne suivrait pas habilement ce tournant. Ensuite on prend la

chaussée que l'on sent frémir sous la roue et sous l'effort des eaux qui se précipitent par leurs douze percées, et l'on arrive sur l'autre rive du lac. A droite et du côté des ateliers, un amas de chaumières : c'est la demeure des forgerons : à gauche, sans grille, sans cour, sans parterre, sans gazon qui la précède, la maison à la tourelle, c'est le logis du propriétaire : c'est la maison du général d'Aspert.

En entrant, vous trouvez une vaste salle, il n'y a pas d'antichambre, c'est la salle à manger : elle est pavée de dalles grises; une large table de chêne luisante en occupe incessamment le milieu; tout autour des chaises de jonc à claire-voie, avec des coussins au siége et au dos attachés par des rubans de fil; aux murs deux baromètres, une pendule dans sa gaîne, quelques cartes de géographie, l'Europe presque entière publiée sous l'empire avec la dénomination naïve et sublime de *théâtre de la guerre*, les gravures des tableaux de Greuze, l'enfant de Prudhon, la première lithographie de Charlet, deux grenadiers défendant leur drapeau; dans l'angle, un tour qui communique à la cuisine; aux deux côtés d'une porte qui ouvre sur le jardin, en face de la porte d'entrée, deux buffets larges et saillans jusqu'à hauteur d'appui, puis, plus étroits et montant jusqu'au plafond. Çà et là des servantes avec leurs vases profonds en ferblanc pour recevoir des bouteilles, et enfin une immense cheminée où l'on entre debout, au manteau de chêne sculpté, avec ses deux bancs latéraux, et, au dessus, la double crémaillère de chêne, où reposent quatre ou cinq fusils de chasse, une carabine et une espingole. Si vous traversez la pièce dans sa largeur, vous arrivez, par une porte semblable à celle par laquelle vous êtes entré, dans ce qui s'appelle le jardin; si vous prenez à droite, c'est le salon que vous trouvez. La cheminée immense s'y voit encore, mais plus coquette et plus riche en sculpture; tout autour des lambris peints en gris avec leurs plinthes épaisses, leurs cimaises saillantes, distribués en panneaux ou cadres aux angles arrondis et tournés en fleurs sculptées. Une tapisserie splendide tend tout l'appartement : ce sont les tableaux de l'histoire d'Alexandre. On en parle comme d'un présent de Louis XV à l'ancien propriétaire de cette forge, pour l'admirable exécution de la ferrure des écluses du canal du Languedoc; le meuble, voilé d'ordinaire de chemises d'un bazin à côtes, vient de la même source; on le cite dans le pays : il y a fait connaître le nom des Gobelins. Au milieu du salon, une table carrée avec un tapis à dents et à franges, deux consoles incrustées de cuivres superbes, avec des marbres jaunes sur leurs pieds de satyres; deux vastes fauteuils, différens du meuble, en velours vert avec des crépines d'or, leur petit traversin qui soutient les reins et leurs oreillettes avancées pour la tête; un guéridon d'ébène, des tables à jeu noires et cuivrées; un trictrac d'écaille incrusté tout autour et au dedans de bois de rose, d'ivoire et de nacre; sur la cheminée une pendule aux colonnes torses avec des magots dorés, des chandeliers dont la tige contournée s'étale en douze ou quinze tulipes qui reçoivent les bougies; des glaces dont les joints sont dissimulés sous des guirlandes de fleurs. Un plafond peint à l'huile, où l'amour se promène avec des colombes, et duquel pend un lustre avec ses ornemens dorés et ses aiguilles en cristal de roche. Puis, enfin, au milieu de tout cet ameublement somptueux quelques raquettes, des volans, des cerceaux, un métier à tapisserie, et dans un coin un petit bonheur du jour qui, à son départ de Paris, devait être le seul meuble sortable de la maison, et qui, parmi ces riches et grands restes du luxe de nos pères, se montre honteux et mesquin, comme serait un couplet de vaudeville dans une tragédie de Pierre Corneille.

Encore une pièce, et tout est fini; derrière ce salon, en entrant par une porte basse couverte d'une portière, un boudoir, mais un boudoir de l'époque. Le divan aux larges coussins, une tenture de mousseline brodée sur un fond bleu Marie-Louise, une psyché, une console romaine, une toilette à colonnes, un piano d'Érard, des chaises en gondole, un

tapis d'Aubusson, et des glaces partout où on avait pu en mettre avec leurs cadres dorés. Voilà tout ce qui est nécessaire aux détails de notre histoire. Le reste de la maison avait aussi son luxe différent de celui d'aujourd'hui, mais nous n'y conduirons pas nos lecteurs. Une demi-douzaine de chambres à coucher à chaque étage. Le jardin, à proprement dire, n'était qu'un parterre d'un demi-arpent. On n'y avait pas fait un bois pour l'ombrage; la forêt était là; il n'y avait pas non plus de bassin avec des poissons rouges; on se contentait du lac. A dix pas, sur le côté, était un autre corps de logis; là se trouvaient les bureaux de la forge et quelques logemens convenables. Ensuite commençaient les magasins, puis la forêt recommençait. Là se passa un drame.

X

Personnages.

Là demeuraient bien des personnes dont on s'est occupé dans ce livre: d'Aspert, Lussay, Henriette; et, plus tard, cet être douteux qui n'a encore paru que par son nom dans nos récits, le prisonnier russe, le commandant Dumont. Cependant, quoiqu'il n'y eût qu'une année de passée depuis qu'ils demeuraient au Tremblay, ce n'était déjà plus, du moins pour les premiers, les caractères que nous avons connus, ou plutôt le manque de caractère qui les confondait autrefois dans tout ce monde de Paris, dans tout ce peuple de l'empire, sur lequel le grand homme avait déteint un peu de sa grandeur, de son éclat, de ses larges pensées.

Quand une direction vigoureuse est imprimée à un siècle, quand une volonté forte le dirige, il se revêt d'une couleur uniforme, d'une habitude générale sous laquelle disparaissent les individualités qui n'ont pas assez de puissance pour y résister. Voyez le siècle de Louis XIV: tous ses généraux, tous ses courtisans, ses hommes de lettres même, ont une tournure, une physionomie de famille qui les fait ressembler tous au maître; il faut descendre aux nuances pour les distinguer. Remontez au siècle du sardanapale Henri III, et voyez, sous ses libidineuses faiblesses, que de caractères originaux se dessinent, que d'individualités pour l'histoire et le drame! Suivez et remarquez comme plus tard la partie forte du règne de Henri IV efface les saillantes figures de la Ligue; puis observez comme elles renaissent sous Louis XIII, prince faible que les courtisans et un ministre se disputent; comme elles fourmillent sous la Fronde, comme elles disparaissent enfin sous le grand roi.

Le grand empereur fit de même que le grand roi; il absorba, dans le cours impétueux de son règne, les restes déjà dégradés de la révolution; et, à part lui, il n'y eut plus de grandes figures que celles qui lui ressemblaient le plus, soit par le courage, soit par la hardiesse de leurs fortunes. Ainsi, la plupart des généraux de l'empire marchant au son du tambour, qui réglait le pas à la France, eurent presque tous un caractère uniforme de courage, de dévoûment militaire qui suivit le drapeau tant que le drapeau fut debout. Mais, dès qu'il fut tombé, il y eut une déroute complète; ce ne furent plus les hommes d'autrefois. Ce grand sentiment d'être les vainqueurs de l'Europe, qui les revêtait d'une force étrangère, s'en alla avec le chef, et chacun redevint soi, et soi tout seul. Aussi souvenez-vous comme ceux dont la fortune valait mieux qu'ils ne valaient, s'estimèrent peu et se vendirent pour peu de chose; comme tous grandis à l'improviste sur le sol de la France, se laissèrent disperser au cri de rompez vos rangs! prononcé par la restauration; vrais soldats obéissans, sans qu'il leur vînt à l'idée, qu'avec leur armée de la Loire, leur vieille

armée de cent mille hommes, ils pussent résister et capituler ; tandis que trois nobles vendéens avaient commencé la révolte avec cent cinquante paysans. Quelques uns survécurent à cette universelle disparition, à toutes ces existences rentrées dans l'ombre depuis que le flambeau qui les éclairait s'était éteint : ce furent ceux à qui la tribune ou la proscription fournirent encore un champ pour la lutte et l'activité. Presque tous les autres, réduits à eux-mêmes, s'en allèrent vivre ou mourir dans l'obscurité : mourir ou vivre sans différence. Cet excitant surnaturel qui les avait soutenus vingt ans, épuisé sans retour, ils s'affaissèrent dans les regrets hargneux, dans les occupations mercantiles, dans la paresse, dans l'ennui, dans le *Constitutionnel ;* ils sentirent leurs blessures et leurs rhumatismes : ils étaient finis.

D'Aspert fut un de ces hommes. A le voir général de la république, chargé de vouloir et de commander sous la responsabilité de sa tête, il semblait un de ces esprits puissans qui agissaient sur l'Europe. Sous l'empire, réduit à comprendre le génie et à obéir à des ordres sublimes, il fut une de ces intelligences au corps de fer que le hasard paraissait avoir créées pour Napoléon : mais, sous la restauration, il redevint Jean d'Aspert ; il serra ses épaulettes, pendit son épée au chevet de son lit et se fit maître de forges. Il avait acheté la forge du Tremblay, et y avait amené Henriette qu'il avait épousée à Paris. Il avait gardé cette susceptibilité d'enfance qui lui faisait détester la supériorité nobiliaire, et ce courage de soldat qui n'eût peut-être pas bravé l'aspect d'un échafaud, mais qui, une épée ou un fusil à la main, ne comptait plus la mort que comme un ennemi vulgaire, cent fois rencontré et cent fois vaincu. La goutte était venue avec la non-activité, et il passait souvent des mois entiers dans son fauteuil. Il n'était ni revêche ni grondeur, mais il était triste et ennuyé. Une chose le désespérait aussi, c'était la malveillante et haineuse calomnie qui l'avait accueilli à son retour. Pour ceux de son temps, qui, étant nés pauvres, n'étaient pas devenus riches, c'était un fripon ; pour ceux qui n'étaient arrivés qu'à être greffiers ou notaires, c'était un sot ou un ignorant parvenu par l'intrigue. Il y en a qui disaient qu'il ne savait pas lire, particulièrement deux propriétaires de mérinos, qui étaient abonnés au *Mercure*. Ce peuple, loin de tirer vanité de ce frère devenu comte de l'empire, ne l'appelait de ce titre qu'avec dérision. Les paysans, les ouvriers seuls, dont beaucoup avaient été soldats, l'adoraient et lui savaient gré de sa bienfaisance que les avares propriétaires du canton traitaient d'impudente ostentation. La familiarité avec laquelle il les avait accueillis avait été traduite en air d'impertinente protection, et ils préféraient aller se faire toiser d'un regard hautain par la duchesse d'Avarenne, quand elle venait à son château de l'Étang, plutôt que de se voir tendre la main au Tremblay. Aussi d'Aspert ne voyait-il personne, si ce n'est M. Bizot et sa femme qui, à moitié ruinés en 1814 et 1815 par la baisse de la rente, avaient été obligés de se retirer en province, et qui avaient choisi celle où ils devaient rencontrer des connaissances ; ils habitaient à une lieue à peu près dans un bourg où il y avait un notaire. L'enfant magnétique était mort ; on disait que Bizot s'en était réjoui.

Lussay demeurait avec son gendre, mais il n'était guère pour lui une société ; préoccupé d'une pensée dont il ne faisait part à personne, il vivait solitaire dans ce qui lui restait de famille. Silencieux, déjà vieillard, mais sec, pâle, nerveux, actif, sa manie de magnétisme ne l'avait pas quitté, et, comme d'Aspert haïssait jusqu'au nom de cette prétendue science, il ne lui en parlait jamais ; le docteur baron allait donc dans les chaumières, magnétisant, étudiant, expérimentant, sans que d'Aspert voulût connaître la cause de ses absences perpétuelles. Aussi faut-il le dire, le général en était réduit à souhaiter Bizot, Bizot qui écoutait, qui croyait, qui était libéral, qui jouait le piquet et le trictrac avec assez de talent et de passion pour que la partie fût dramatique.

La solitude a cet effet que, lorsque les sentimens fervens de la jeunesse ou les énergiques luttes du monde sont passées, elle attache avec fureur aux puérilités qui restent à la vie. Si la profusion d'intérêts qui vit dans Paris n'affranchit pas les gens usés de ces goûts passionnés pour les petites choses, combien cette tendance doit être bien plus entraînante en province, combien plus dans la retraite d'une maison de campagne. Hélas! j'ai connu dans un coin de village un homme qui avait été chef de la police sous Fouché, sous Rovigo, et qui n'avait le soir à nous compter que les quinolas forcés, la veille, chez le curé ou le percepteur. Nous avions un colonel qui avait été en Égypte et en Russie, et qui n'avait souvenir que d'une partie de trictrac à écrire, gagnée bredouille, et où il avait pris quarante-huit trous sur un jan de retour. Pour d'autres c'est la chasse, pour d'autres c'est la pêche; j'en ai vu qui élevaient des serins. O misères!

Mais si la solitude a cet effet sur les âmes vieillies et les sens amortis, elle exalte aussi à un point extraordinaire ceux à qui il reste quelque chose à dépenser dans le cœur et l'esprit; ceux surtout qui sont riches d'une jeunesse non encore éprouvée. Ainsi étaient Henriette et Charles Dumont.

Henriette, prise dans le monde, innocente de cœur avec une honte au front, sans avoir aimé, sans avoir brûlé ni de son âme ni de ses sens, avait vingt-trois ans. On était en 1818. Elle était arrivée dans la solitude du Tremblay avec une vie entière à passer, à commencer même. Le soin de son enfant, la reconnaissance qu'elle avait pour d'Aspert l'avaient d'abord occupée et lui avaient suffi. La nouveauté des travaux du général qu'elle accompagnait souvent dans les ateliers, l'avait intéressée quelque temps; mais, lorsque le général devint goutteux et sédentaire, toutes ses journées passées à côté de lui, l'œil sur une tapisserie, avec la pensée inoccupée, lui parurent longues à subir. Les mille choses qu'elle tentait pour les remplir dénotaient combien le temps lui pesait. Jusqu'au commencement de cette année 1818, Dumont, jaloux de continuer une carrière si brillamment commencée, était demeuré à Paris à solliciter de l'emploi. Il n'était arrivé dans la capitale qu'après le départ de d'Aspert et de sa femme, de façon qu'il leur était à peu près inconnu. Cependant le général, se sentant incapable de continuer la surveillance de son exploitation, dit un jour à Henriette :

— J'ai, depuis quelques jours, un projet que je désire mettre à exécution, et sur lequel je veux te consulter. J'ai besoin de quelqu'un qui me remplace : Charles use à Paris sa jeunesse à se présenter dans des antichambres : je veux le faire venir. Qu'il soit ou qu'il ne soit pas mon fils, je l'aime comme s'il l'était; il partagera mon affection avec le tien; je lui donnerai la moitié de ma fortune et garderai l'autre à ton enfant; et, lorsqu'il sera ici, je chercherai à éclaircir un mystère qui me tourmente.

Le général parla ainsi; mais il y avait bien plus d'habitude de phrases toutes faites que de vrai besoin d'une affection et de désirs de s'éclairer, dans ce discours. Un homme lui était nécessaire, il préférait son fils adoptif, voilà tout; il y avait sur la naissance de ce jeune homme un doute qui l'avait torturé; il n'y pouvait paraître indifférent, et il en parlait, voilà tout encore. Mais ce n'était plus cette anxiété douloureuse d'autrefois, cette épouvante d'avoir compromis le sort de son fils ou d'un étranger. La goutte avait pris beaucoup de place dans la sensibilité du général; le piquet et le trictrac avaient nui à l'intérêt de son enfant. Cependant Henriette accepta avec joie. Elle parla avec chaleur du besoin de découvrir la véritable existence de Charles. Elle laissa voir qu'elle désirait qu'il fût le fils de d'Aspert. C'est que, peut-être, sans s'en rendre compte, elle s'apercevait du désintérêt de son mari aux choses du cœur; c'est qu'elle avait deviné qu'ils n'étaient plus au même point que le jour

où elle s'était donnée à lui; qu'arrivé à considérer sans émotion la situation extraordinaire où il était vis-à-vis de Charles, il pourrait bien regarder avec déplaisir celle où il était vis-à-vis d'elle. En effet, quelquefois le général, quand il pensait, et cela ne lui arrivait pas souvent, se dépitait de sa singulière position, entre un jeune homme qui, peut-être, était son fils, et un enfant dont le père était inconnu. Il se rappelait la promesse de Lussay, et, voyant que Lussay laissait dormir aussi son ressentiment de père, il se disait qu'il avait tort de s'occuper de choses qui ne pouvaient être que du chagrin; alors il désirait Bizot, l'envoyait chercher, et retrouvait dans un piquet de six rois le calme qui l'avait un moment abandonné.

Cependant Charles fut mandé; il annonça son arrivée pour un temps éloigné, et on l'attendit patiemment sans trop d'inquiétude et sans nul empressement. Madame Bizot seule s'informa s'il était aimable, s'il était beau, s'il pinçait de la guitare. A toutes ces questions, personne ne pouvait répondre. D'Aspert disait qu'il était brave, et Henriette, qui avait lu les lettres qu'il écrivait à son mari, assurait qu'il semblait fort instruit. Lussay, qui l'avait vu quelquefois lorsqu'il quitta l'école et partit pour l'armée, se rappela que c'était une sorte d'Hercule, sur lequel le magnétisme serait probablement impuissant. Tandis qu'on l'attendait, le malaise du général augmentait; il en fut réduit à ne plus quitter son fauteuil, et ses affaires souffrirent de cette maladie. Il se fâcha presque contre Charles; il le trouva ingrat et lui écrivit une lettre qui lui eût paru dure quelques années auparavant, et dans laquelle il lui disait de faire un choix, d'accepter ou de refuser nettement ses propositions, presque avec le ton dont on se sert vis-à-vis d'un commis. La lettre partit, et le lendemain, l'humeur de d'Aspert s'aigrissant avec la goutte, il accepta presque les propositions d'un régisseur, assurant que Charles était un Parisien qui refuserait. Ce ne fut que sur les représentations d'Henriette qu'il attendit le temps nécessaire pour laisser arriver une réponse. Mais il n'en fit pas moins préparer le logement du régisseur, en grondant contre les jeunes gens, en se souciant à peine de l'intérêt qu'il avait pris à celui-ci.

Un soir, c'était déjà dans le mois de septembre, le vent des équinoxes soufflait avec violence, et s'engouffrait dans la vallée du Tremblay; il était dix heures. Bizot et sa femmes étaient à la forge; la soirée avait fini de bonne heure, car on avait causé au lieu de jouer; chacun s'était retiré dans sa chambre; le général, très souffrant et privé du sommeil depuis quelques jours, avait pris, d'après le conseil de Lussay, un grain d'opium pour se faire dormir. L'opium a une telle réputation de faire dormir, que d'Aspert l'avait accepté, quoiqu'il lui eût été conseillé par Lussay. Celui-ci avait regagné aussi son appartement où il reposait de fatigue, car toute la journée il avait couru les cabanes et les villages environnans. Monsieur et madame Bizot dormaient côte à côte d'ennui l'un de l'autre. Une seule lumière veillait dans la maison, c'était dans la chambre d'Henriette. La conversation lui avait laissé de l'émotion. Cependant ce n'était rien qui, en apparence, dût exciter le souvenir d'une femme jeune et belle. Le délai pour la réponse de Charles était expiré le jour même, et le général avait annoncé avec humeur qu'il en finirait le lendemain avec le régisseur. On avait aussi beaucoup parlé d'une sourde agitation qui se manifestait parmi les ouvriers et les charbonniers de la forêt. Il paraît qu'on avait lu le *Constitutionnel*, tout haut, dans les cabarets; les orateurs, c'est-à-dire les liseurs, montés debout sur les tables. Lussay avait crié à la révolution; d'Aspert, dont les affaires allaient plus mal tous les jours, dont les produits diminuaient sensiblement et qui n'arrivait jamais à confectionner à temps les fournitures qui étaient demandées; d'Aspert avait dit qu'il n'y avait rien d'étonnant à ce qu'on pensât à se révolter contre un gouvernement qui

ruinait l'industrie ; on s'était échauffé, on s'était dit des mots piquans. Lussay avait été jusqu'à faire entendre qu'il n'était pas étonnant que ceux qui ne devaient leur élévation qu'au mouvement désordonné de la révolution en accueillissent favorablement les moindres symptômes. Le général avait répliqué que chacun s'était élevé selon ses talens ; Lussay avait haussé les épaules, et d'Aspert avait répliqué sèchement qu'il n'y avait eu de désappointés que ceux qui prenaient pour talens des rêveries absurdes ; Lussay avait répondu : Absurdes pour ceux qui ne les comprenaient pas ; d'Aspert avait dit amèrement : Les résultats font foi de leur sublimité. Un regard d'Henriette les avait arrêtés tous deux. Pendant ce temps, Bizot s'était imperturbablement nettoyé les dents avec son cure-dent ; madame Bizot avait bâillé, car elle n'avait pas parlé, et elle aimait à s'occuper. On s'était quitté, sinon fâchés, du moins désireux de se séparer.

Henriette, retirée chez elle, pensait à ce qui venait d'avoir lieu, elle ne pouvait donner à ses réflexions un texte bien formel ; elle n'analysait pas dans toute sa portée ce changement fâcheux de son mari ; elle ne voyait pas dans ces petites contrariétés d'opinion un germe de désunion ; mais elle était inquiète, elle eût désiré un événement étranger à tous ces intérêts et qui eût absorbé l'attention des autres et la sienne propre, une de ces histoires qui s'ajoutent à la pluie et au beau temps pour des conversations qui ne peuvent être que surabondamment ennuyeuses ou dangereusement intéressantes. Tout cela, et peut-être aussi ce vent d'automne qui brasse le sang dans le cœur, l'avait tellement agitée, qu'elle avait ouvert sa fenêtre pour demander du calme au froid de la nuit. Le vent éparpillait ses cheveux et chassait sur la surface du lac des feuilles qui traversaient l'air comme des êtres animés. Peu à peu la pensée d'Henriette s'était absorbée dans la contemplation ; elle regardait les nuages, et écoutait les plaintes du vent. Sa tête s'était appesantie ; elle sentait le sommeil la gagner, et n'avait ni la force ni la volonté d'aller l'attendre dans son lit : il lui eût fallu quitter cette place, cette harmonie sauvage, ce spectacle. Tout à coup elle tressaille ; il lui a semblé que le pas d'un cheval a résonné à quelques pas de la maison ; elle écoute et n'entend plus rien. Le vent tourbillonnait dans la vallée, et déjà la pluie, qu'elle n'avait pas sentie, tombait froide et tamisée sur sa tête. Elle veut se retirer, lorsqu'une haleine de vent forte et continue passe dans la direction du chemin de la forêt à la maison, et apporte une seconde fois ce bruit de pas, mais distinct, pressé, sonore sur la terre durcie par les scories dont on la couvre. C'est un voyageur : un voyageur à cette heure ne peut être qu'un charbonnier qui regagne son chaume. Mais c'est le pas actif d'un cheval vigoureux, et non point celui des misérables animaux qui portent le charbon de la forêt. Peut-être est-ce un de ces hommes qui parcourent secrètement le pays pour l'insurger. Le vent passe ou roule dans une autre direction, le bruit se tait et la violence des mugissemens de la forêt remplit l'air. Henriette se décide à rentrer, elle ferme sa fenêtre et les doubles volets qui la protégent. Elle va se coucher ; elle détache sa robe ; mais l'air qui s'engouffre dans le large tuyau de la cheminée lui apporte encore le bruit de ces pas, mais plus rapprochés : on les dirait au sommet de la montée, et véritablement ils y sont, car ils se ralentissent comme ceux d'un cheval qu'on retient prudemment. Il n'y a plus de doute que ce ne soit quelqu'un qui vienne à la forge. Elle est prête à rouvrir sa croisée pour voir qui ce peut être ; mais l'orage redouble et éclate ; les arbres crient. on n'entend plus rien qu'un mugissement uniforme. C'est peut-être une illusion : que de fois le vent a apporté durant la nuit de pareils bruits partis de plus d'une lieue et qui semblaient résonner à quelques pas ! Elle achève de se déshabiller et s'apprête à monter dans son lit, lorsqu'un cri terrible, suivi d'un bruit sourd, domine tous les retentissemens de la tempête.

— Dieu! mon Dieu!... c'est le voyageur qui a manqué le tournant.

Elle ouvre sa croisée; la nuit est profonde, le bruit horrible, on n'entend plus rien, elle attend un nouveau cri, une plainte, mais rien ne perce l'ouragan. Elle cherche à se bien rappeler : c'était peut-être le craquement d'un arbre brisé et jeté dans le lac; de temps en temps le vent se tait et nulle voix ne profite de ces momens de calme pour appeler. Elle referme sa croisée, elle se couche et s'endort.

Elle dormait depuis une demi-heure, lorsque les aboiemens terribles des chiens de garde l'éveillent en sursaut. Pour cette fois elle ne se trompe pas : le cheval piétine à la porte de la maison. Henriette se lève, ouvre sa fenêtre et demande timidement qui est là; on ne répond pas. Elle tâche de découvrir la cause de ce silence et finit par reconnaître que le cheval est seul; sans doute le cavalier est noyé. L'idée de lui porter secours ne lui est pas plus tôt venue, qu'elle pense à la mettre à exécution. Elle passe une robe, chausse ses pantoufles, jette un manteau sur ses épaules et descend pour éveiller quelqu'un. Elle était dans la salle à manger dont nous avons parlé, lorsqu'elle entend une voix qui semble s'adresser au cheval qui est à la porte; elle ne doute pas que ce ne soit le voyageur; elle défait de ses blanches mains les barres de fer qui défendent la porte à l'intérieur et l'ouvre aussitôt. Le vent, qui s'engouffre tout à coup dans la salle ouverte, éteint la lumière qu'elle portait, et Henriette se trouve dans l'obscurité en face d'un homme qui est appuyé sur son cheval. Henriette se sent presque peur; cependant elle dit aussitôt :

— Qui est là? que cherchez-vous?

L'étranger, au lieu de répondre à la question qu'on lui faisait, dit tout haut, mais avec une expression d'étonnement :

— C'est une femme!

— Oui! dit rapidement Henriette que cette réflexion effraie; mais il y a du monde de levé; je vais appeler.

— Non, dit cet homme en l'arrêtant par le bras, n'appelez pas, il vaut mieux que je parte, que je n'entre pas. Et, comme il disait cela tristement, à côté du froid de la main qui la tenait, Henriette sentit couler de larges gouttes tièdes. Elle tressaillit.

— Vous veniez ici? dit-elle. Qui êtes-vous? que vouliez-vous?

L'inconnu ne répondit pas encore cette fois; il réfléchit et reprit :

— Mais peut-être me trompé-je. Est-ce bien ici la demeure du général d'Aspert?

— C'est ici, dit Henriette.

— C'est ici! dit l'inconnu, qu'une fenêtre a été ouverte et fermée deux fois?

— C'était la mienne.

— Alors, adieu, je pars. Non, je n'entrerai pas ici... c'est une maison de malheur.

— Ah! s'écria Henriette que toute cette nuit avait troublée et que ce singulier entretien épouvantait, pourquoi maudissez-vous cette maison?

— Cette maison est maudite depuis long-temps, dit l'étranger, maudite, non pour ceux qui dorment sous son toit, mais pour celui qui voudrait y entrer malgré tant d'avertissemens.

En disant ces mots il s'élança sur son cheval. Henriette, glacée d'une terreur indicible, fit un pas pour le suivre en lui disant :

— Qui êtes-vous? Monsieur! qui êtes-vous? au nom du ciel!

— Prenez garde, dit l'inconnu, ne me suivez pas, vous glisseriez dans mon sang et vous tomberiez.

Il partit au grand trot de son cheval. Henriette, demeurée immobile à sa place, l'entendit s'éloigner; elle referma la porte, remonta chez elle à tâtons, et, après avoir rallumé sa bougie à la lampe qui veillait chez elle, elle regarda ses mains; elles étaient couvertes de sang.

XI

Un Nouveau-venu.

Quand le jour commença à se montrer, Henriette, que l'émotion avait brisée, se laissa aller au sommeil ; elle dormit assez tard. Enfin, un bruit extraordinaire dans la maison l'éveilla, et, parmi les voix qui parlaient bruyamment, elle reconnut celle de son mari qui l'appelait avec une sorte d'impatience joyeuse. Elle se leva sur son séant, et, rappelant ses idées, encore engourdies, elle se demanda si ce qui lui semblait s'être passé durant cette nuit était un rêve ou une réalité; elle regarda ses mains, elles étaient blanches et pures; elle courut à la cuvette où il lui semblait qu'elle les avait lavées : il n'y avait rien. Elle crut se rappeler que, dans son effroi de ce sang, elle avait jeté par la fenêtre l'eau dont elle s'était servie; elle y regarda, elle regarda aussi à la place où elle croyait avoir eu cet entretien; mais elle remarqua que, par une habitude assez commune dans les forges, mais inusitée au Tremblay, on avait affermi le terrain détrempé par la pluie en y répandant de la cendre de charbon. Elle allait peut-être se livrer à une plus minutieuse recherche de ses souvenirs, lorsqu'on l'appela de nouveau. Elle descendit, bien persuadée qu'un rêve affreux l'avait poursuivie. En entrant dans la salle à manger, son mari lui cria :

— Henriette! Henriette! c'est Charles Dumont... enfin c'est lui!

Charles Dumont avait trente ans; toute sa personne avait quelque chose de posé qui n'était ni calme ni froid; cet air n'était pas une nature, c'était un parti pris de ne rien laisser arriver au visage des mouvemens du cœur; rien n'attestait dans la souplesse de sa taille la force athlétique dont Lussay avait parlé; son visage n'avait de remarquable que la beauté de ses yeux et l'éclat de ses dents. Il s'inclina devant Henriette; elle lui rendit cérémonieusement son salut.

— Eh bien! dit d'Aspert, est-ce ainsi que vous faites connaissance? tu reçois Charles comme s'il était étranger, toi qui m'as tant pressé de le faire venir!

— Ah! dit Charles, madame a daigné souhaiter ma venue?

— Elle devait être un plaisir et un avantage pour mon mari; à ce titre je devais le désirer.

— C'est bon! c'est bon! dit d'Aspert, vous vous ferez tous ces complimens une autre fois. Quand tu es arrivée, il nous racontait comment il était parvenu jusqu'ici : il a voyagé toute la nuit à travers la forêt; il s'est égaré, et, lorsqu'il a enfin trouvé la forge, il était mouillé comme s'il était tombé dans le lac.

Henriette tressaillit et regarda Charles Dumont; elle ne trouva rien de particulier sur son visage, quoiqu'il l'observât en ce moment.

— Et comment a-t-on logé monsieur? dit Henriette.

— Lorsque je suis arrivé, madame, tout le monde dormait ici; j'ai trouvé un ouvrier éveillé; il m'a demandé si je n'étais pas le régisseur qu'on attendait; je lui ai dit que c'était moi; il a appelé un domestique qui m'a conduit dans un corps de logis où j'ai trouvé un appartement préparé.

— Ce n'était pas pour vous! dit Henriette, il n'est pas convenable; il y en a dans la maison.

— Dans la maison! dit Charles avec une légère altération dans la voix; non, c'est inutile, je me trouve très bien où je suis, mieux que je n'ai jamais été; d'ailleurs, pour la surveillance des ouvriers, cela me sera

plus commode pour entrer et sortir à toute heure, surtout lorsqu'ils travailleront la nuit.

— Comme tu voudras, dit le général, car l'établissement a besoin de surveillance ; tout va de travers ; on perd la moitié des journées.

— J'ai cru le voir, dit Charles, aussi j'ai donné déjà quelques ordres.

— Ah ! s'il n'avait pas fait un temps si affreux, dit d'Aspert, j'aurais essayé de sortir pour te montrer moi-même mes ateliers ; mais, dans ce maudit pays, dès qu'il a plu un quart d'heure, on enfonce dans la terre jusqu'à la cheville.

— Pas du moins devant la maison, dit Charles ; j'ai tâché de la rendre abordable ; j'y ai fait répandre quelques tombereaux de cendres et de scories.

— C'est vous, dit vivement Henriette, qui avez fait couvrir la terre de ces cendres ?

— C'est bien noir, n'est-ce pas, madame ? répondit Charles, comme s'il disait quelque vérité solennelle ; mais cela vaut mieux que... Il s'arrêta, regarda Henriette.... elle le dévorait des yeux. — Cela vaut mieux que de la boue.

Henriette crut un moment que cette phrase allait finir par ces mots : Vaut mieux que du sang.

— Beaucoup mieux, dit madame Bizot, qui, n'ayant pas pris part à la conversation depuis deux minutes, croyait avoir suffisamment fait preuve de discrétion et laissé assez de place aux épanchemens de famille. Puis elle ajouta : Profitons-en pour faire un tour de promenade avant le déjeûner.

— Oh ! dit d'Aspert, madame Bizot, madame Bizot, ne nous enlevez pas Charles si tôt... plus tard, plus tard, vous en ferez ce que vous voudrez, et il se laissa aller à rire. Bizot, le mari de madame Bizot, rit en écho.— Voyons, reprit le général, Henriette, donne-moi ton bras ; toi, Charles, aussi ; je vais tâcher de me traîner jusqu'à la porte.

On l'aida à se lever ; il remit à sa femme la canne qui lui servait à la fois d'appui et de signal ; car c'était avec cette canne qu'il frappait violemment le parquet lorsqu'il voulait appeler ; et, appuyé sur les deux bras qu'il avait demandés, il sortit de la salle à manger. Arrivé devant la porte, il quitta le bras de Charles, et, soutenu seulement par sa femme, il montra de la main les divers ateliers qu'on voyait de toutes parts fumer autour de la maison. Charles l'écoutait et suivait attentivement ces désignations. D'Aspert, animé par sa description, avait quitté aussi le bras d'Henriette et s'était avancé de quelques pas, sans appui ni aide ; et Henriette, profondément préoccupée, creusait avec le bout de la canne de son mari la place sur laquelle ils étaient. Charles, en écoutant d'Aspert, avait passé à côté d'elle ; il lui arrêta la main et lui dit à voix basse :

— Pourquoi creuser ces cendres pour demander un secret à la terre ?

— C'était donc vous ? dit Henriette en le regardant d'un air de surprise et presque d'épouvante.

— Pourquoi, dit Charles, demander son secret à un homme ? Homme et terre ne vous apprendraient peut-être qu'un secret de sang.

Henriette demeura stupéfaite ; Charles s'éloigna pour se replacer à côté de d'Aspert ; et madame Bizot, qui guettait l'instant favorable de faire les confidences, s'empara du bras d'Henriette en lui disant tout bas :

— Il est vraiment fort bien. Quelque chose de distingué et de résolu, de jolis pieds, des mains charmantes. Il paraît qu'il s'est blessé à la main droite, car elle est enveloppée dans une soie noire.

Par une idée soudaine, Henriette regarda son bras à l'endroit où Charles venait de la saisir ; il y avait du sang. Elle poussa un cri et laissa tomber la canne de son mari. Il se retourna à ce cri ; Henriette était pâle et tremblante.

Eh bien ! qu'as-tu ? dit le général. Madame Bizot, Charles, secou-

rez-la... elle est pâle à mourir... Voyez, voyez, elle me quitte, elle emporte ma canne; je ne puis faire un pas pour aller à elle. Bizot, donnez-moi votre bras... Allons, il n'y a que vous qui preniez soin de moi.

Que de paroles indifférentes qui n'arrivèrent que comme des sons à l'oreille de Lussay et des Bizot, et qui tombèrent brûlantes et acérées dans le cœur d'Henriette : elles lui parurent avoir une signification fatale. Ce mari, abandonné et laissé sans appui, fut comme un emblème vivant de l'avenir. Elle en eut peur ; elle voulut y résister et lui donner un démenti ; elle ramassa la canne, elle se rapprocha de d'Aspert et lui présenta le bras.

— Vous avez du sang à la main, lui dit-il.

— Ce n'est rien ; je me serai blessée, piquée, répondit-elle, en cachant furtivement sa main dans la poche de son tablier.

Elle montait. Pauvre femme ! qui croyait, en marchant à côté de son mari, se rapprocher de lui, se mettre sous sa protection contre une émotion inouïe, contre un sentiment de curiosité et d'effroi qui la dominait et qui lui faisait dire un mensonge. La séparation était commencée. Elle créait un secret entre elle et un étranger à l'insu de son mari. Quel secret ? dira-t-on ; des mots indifférents commentés par l'imagination et qui semblaient se rapporter à un rêve ; une folie qu'elle aurait eu honte de raconter un instant avant. Ce n'était rien; mais c'était quelque chose puisqu'elle le cachait. C'était quelque chose; car ce n'était plus honte qui l'empêchait de parler, c'était peur, c'était peut-être pitié. Mon Dieu ! que cette femme aurait voulu être seule ! quel bienfait pour elle que la solitude ! Henriette en était encore à ce point où la solitude porte bon conseil.

On annonça que le déjeûner était servi.

On rentra, on se mit à table, on causa beaucoup. Charles perdit dans la conversation cette teinte singulière qui avait frappé Henriette. Il débita toutes les nouvelles de Paris avec une bonne grâce parfaite; dit les véritables modes à madame Bizot; le nombre exact des abonnés du *Constitutionnel* à M. Bizot; rendit compte à M. Lussay de quelques ouvrages nouveaux ; au général, de la position de ses anciens camarades. Il s'acquitta de ces mille devoirs de civilité réciproque qu'on se doit entre gens assis à la même table, avec une aisance pleine de savoir-vivre. Il parut charmant et distingué à tout le monde; Henriette ne le trouva plus que commun. Le général enchanté finit par lui dire :

— Tu nous conteras l'histoire de ta captivité.

— C'est une triste histoire, répondit Charles; une suite de misères, où le froid et la faim jouent le premier rôle.

— Eh bien ! celle de ta jeunesse, car c'est à peine si nous la savons, reprit d'Aspert en clignant des yeux et regardant sa femme d'un air d'intelligence.

— C'est une pauvre histoire, répondit encore Charles, celle d'un écolier.

— Eh bien, ajouta d'Aspert, en annonçant de l'œil à sa femme toute la finesse de l'à-propos, tu nous parleras de ton enfance.

— Mon enfance, dit Charles en devenant pensif, mon enfance, c'est une histoire presque oubliée. J'ai toujours été surpris de cette absence de mes premiers souvenirs. Quelques faits çà et là, quelques noms de l'identité desquels je ne répondrais pas. C'est que je crois vraiment que ces souvenirs d'enfance, qu'on dit si forts, n'ont une si longue durée et ne se gravent si profondément dans le souvenir que parce qu'on les renouvelle sans cesse. La conversation d'une mère ou d'un père avec son fils; celle d'un camarade d'enfance, en retournant souvent en arrière, y recreusent l'impression qui s'efface et la rendent durable. Mais moi, orphelin et errant, je n'ai ni père ni mère, je n'ai pas ou d'amis d'enfance. J'ai oublié... oublié...

En parlant ainsi, Charles s'était presque attendri; tout le mondo l'écoutait dans un doux silence; il y avait deux cœurs qui palpitaient en suivant ses regards penchés vers le passé, comme vers un abîme où il ne voyait plus. Charles s'aperçut qu'on l'observait; il reprit avec effusion :

— Beaucoup oublié ! excepté que vous m'avez recueilli et protégé, général, et Dieu me maudisse, ajouta-t-il avec force et d'une voix qui fit frissonner Henriette, car c'était la voix qu'elle avait entendue dans la nuit, Dieu me maudisse, si j'oublie jamais quo je dois vous respecter comme un père !

D'Aspert lui tendit la main, et la dernière larme de cœur qui eût échappé à la goutte et à la province coula de ses yeux. Les Bizot trouvèrent ce mouvement sublime. Henriette pensa qu'il était exagéré, s'il ne cachait pas une intention secrète. Pourquoi pensait-elle cela ?

— C'est bien, c'est bien, dit d'Aspert, nous t'aiderons un peu et nous repasserons ensemble nos souvenirs ; qui sait si nous n'y trouverons pas quelque événement bizarre, singulier, inattendu ?

— Ah ! dit Charles, ma vie est tout unie. Je n'y sais pas d'événemens qui ne soient dans la vie de tout le mondo, et surtout dans celle d'un soldat.

— Comment ! dit Henriette, pas un ?...

— Pas un, du moins que je puisse conter; car, si dans ma vie il y a des heures fatales... elles ne m'appartiennent pas; je ne puis les dire à personne.

— Il y en a peut-être une bien éloignée, dit d'Aspert, revenant toujours à son but.

— Ou peut-être bien rapprochée, dit Henriette en regardant Charles.

— Qui sait ? reprit-il, peut-être je suis un fou et j'ai cru à des fantômes. Ne riez pas, madame Bizot; je crois aux revenans, jen ai vu, vous en voyez peut-être un. Est-ce que je ne suis pas passé pour mort ? et me voilà. Qui sait d'où je reviens ? peut-être de la tombe, où l'on m'a cru, où l'on me croit sans doute encore. Et si vous soupçonniez tout ce que savent les morts !...

— Mon Dieu !... mon Dieu !... qu'avez-vous, madame d'Aspert ? s'écria madame Bizot... comme vous voilà pâle !

— Rien... rien, dit-elle, en souriant cruellement... Je suis malade, j'ai passé une si mauvaise nuit !... une nuit si affreuse !...

— Et puis, dit d'Aspert, qui lui-même avait été troublé de ces paroles de Charles, qui semblaient faire allusion à cet enfant nécessairement disparu, de quoi diable viens-tu nous parler de morts et de revenans, dans un pays qui semble leur terre natale, et dans une maison où les plafonds ont dix-huit pieds de haut ? Voyons, voyons, dis-nous plutôt ce qui t'a d'abord empêché de venir tout de suite.

— Mais des affaires, dit Charles.

— Quelles affaires si graves pour te retenir ? Je connais les tiennes et je n'en vois pas de nature à te faire retarder le plaisir de nous voir.

— Dites donc, général, reprit Charles en riant et en lorgnant madame Bizot... que vous n'en voyez plus de cette nature-là.

— Très drôle, très drôle ! s'écria Bizot qui n'avait pas encore parlé et qui éclata de rire. — Ah ! farceur, farceur... c'est bon... c'est bon... Il faut que la jeunesse se passe.

C'était le premier mot qu'il eût compris ; M. Bizot ayant ri, d'Aspert en rit aussi ; madame Bizot parvint à rougir. Henriette fut blessée. Pourquoi ? Cette plaisanterie ne la touchait nullement ; le regard qu'il avait adressé à madame Bizot, impertinent pour celle-ci, était une marque que Charles ne les traitait pas du même ton. Cependant elle trouva la plaisanterie grossière; elle la trouva surtout déplacée; elle dérangeait assurément quelque chose dans les idées d'Henriette ; peut-être un portrait

qu'il fallait défaire. On eût dit une déception. La conversation continua long-temps après le déjeûner et autour de la table. On but du champagne par extraordinaire ; Charles fut d'une gaîté charmante et déplut de plus en plus à Henriette. Quatre heures après son arrivée, elle le tenait pour un de ces hommes vulgairement distingués qui font les délices des salons. — Il ne nous sera bon à rien, se dit-elle. Il s'ennuiera bientôt dans notre solitude. Il lui faut des bals, des concerts, des soirées. cet éternel échange d'idées qui les renouvelle dans les têtes les plus vides, tant on en jette chaque jour sur la place de Paris. Ici, où chacun n'a de ressource que soi-même, il sera bientôt au bout de sa provision, et il deviendra... qui sait? Henriette regarda autour d'elle et répugna cependant à le descendre, du premier coup, à la goutte de d'Aspert ou à l'obtusité de Bizot. Pendant qu'elle pensait ainsi, le général avait fait apporter les registres de la forge ; il les montrait à Charles, qui les examinait sérieusement. Henriette fut toute surprise de lui entendre nommer avec une facilité toute marchande les livres dont il s'occupait. La main courante n'était pas à jour; le journal, le grand-livre, le livre de caisse étaient en désordre, les articles étaient mal passés; on avait jeté à profusion, à l'article profits et pertes, les dépenses qu'on n'avait pas pu justifier. D'Aspert écoutait et admirait sans trop comprendre; quant à Bizot, il trépignait de satisfaction... C'est cela... c'est cela, criait-il, Madame Bizot s'avisa de dire tout bas à Henriette :

— Mais c'est un homme précieux.

— Oui, répondit celle-ci, avec un accent et une façon de voix qui jouaient admirablement le ton goguenard du populaire parisien ; oui, militaire aimable et bon calculateur.

Madame Bizot, étouffée d'admiration, ne comprit pas et reprit :

— Et peut-être il joue de la guitare.

— Je vous jure, s'écria Henriette avec une solennité sardonique, je vous jure qu'il en joue; il doit en jouer.

Si elle avait osé, elle le lui aurait demandé. C'est une chose remarquable combien les femmes aiment peu les hommes généralement instruits et détestent particulièrement les hommes utiles. Soit que leur tact plus délicat leur apprenne tout de suite qu'un esprit qui embrasse trop de choses n'a de supériorité dans aucune ; soit que leur intelligence fine, mais étroite, se fatigue à suivre ces hommes dans tout ce qu'ils savent, elles préfèrent d'ordinaire ceux que distinguent une spécialité très tranchée, un talent transcendant, une qualité portée au plus haut degré, mais isolée : comme si leur amour manquant d'étendue, ne s'élevait à la hauteur de l'objet aimé qu'à la condition de ne s'adresser qu'à une seule chose. Quant à leur haine pour les hommes utiles, elle s'explique de soi ; l'utilité emporte avec elle une foule d'occupations, de pensées, d'efforts où elles n'entrent pour rien. Elles ne viennent alors qu'en partage dans la vie ; et venir en partage ce n'est pas être aimée, d'après les femmes. L'égoïsme de l'amour, je n'ose pas dire l'égoïsme de la femme, compte comme ennemi tout ce qui ne l'intéresse pas, et je crois qu'elles préféreraient un homme qui donnerait une heure par jour à une rivale, à un homme qui donnerait quatre heures à des affaires d'intérêt. On entre en lutte avec une rivale ; on lui fait du mal, on la perd, on l'a tue ; enfin on s'occupe ; mais une balle d'indigo ou un report, c'est mortel ; on n'y peut rien. Remarquez aussi comme elles font choix dans les vices. Rien ne leur répugne comme un avare, et elles pardonnent au joueur qui leur impose la misère, quand l'autre ne les condamnait qu'à la privation. Ce n'est pas, quoi qu'elles disent, parce qu'il y a un drame violent, une sorte de grandeur dans les luttes du jeu, c'est parce que ce vice a la chance de leur ramener leur amant par la ruine; de le leur ramener bien esclave, bien repentant, tout à elles. Ceci soit dit pour la plupart des femmes, pour celles qui obéissent à la nature égoïste du sexe. Puis il y a celles qui

suivent les modes en fait d'amans; les femmes qui ont aimé les abbés, les mousquetaires; les femmes qui ont aimé les encyclopédistes, celles qui ont aimé les jacobins, les farauds, les sous-lieutenans, les capitaines de hussards et les capitaines en demi-solde. Les sous-lieutenans étaient de Michu, les capitaines de hussards, d'Elleviou; c'est M. Scribe qui a fait le succès des colonels. Combien ont possédé de jolies têtes blondes et roses qui se détournaient avec mépris du quelque beau jeune homme, vers leur moustache roquinquée, sous l'inspiration d'un couplet du Gymnase; combien ont épousé de fortes fournisseuses, et qui devraient une bonne commission à Scribe et à Gonthier. Il y a les femmes à imagination, à qui il faut un homme comme elles le rêvent, qui n'en admettent pas d'autre dans la possibilité de leur amour, et qui, ne trouvant jamais ce qu'elles inventent, finissent par se livrer à quelque goujat qu'elles habillent dans leur tête de toutes les qualités qu'elles exigent; maraud qui, à la première épreuve, leur reste nu dans les mains.

Je ne saurais vous dire à laquelle de ces classes appartenait Henriette; mais je crois qu'il y avait dans elle un peu de ces trois espèces de femmes : et d'abord, prête à se donner tout entière de ses sentimens et à chaque instant de sa vie, elle répugnait à l'idée de n'occuper la pensée d'un amant qu'aux heures de loisir : vierge de cœur, elle ne trouvait pas la partie égale avec un homme qui parlait légèrement d'affaires d'amour. En second lieu, la mode du militaire n'eût pas été passée, qu'il n'était pas rationnel, qu'avec un mari général, elle écoutât un galant commandant. Ceci était de l'empire, dans les jeurs de règne de l'aide-de-camp. A l'époque dont nous écrivons, lord Byron jetait au monde *le Corsaire*, *Lara*, *Hugo* et *Parisina*, enfin, toute sa fatale poésie : les hommes pâles, avec de grands yeux qui vibraient, commençaient à être de prix. Charles était d'abord entré dans la connaissance d'Henriette avec quelque chose de cette tournure surnaturelle; mais l'illusion n'avait pas duré au delà d'une heure, et Henriette était arrivée à ce point de faire deux choses devant lesquelles elle avait reculé jusque-là : la première, de dire à son mari sa rencontre de la nuit; la seconde, de faire venir son fils sur-le-champ.

Mais, avant d'aller plus loin, quelle femme, dira-t-on est cette Henriette qui pense tout cela, qui s'engage et se dégoûte d'un homme à la première vue et le pèse si exactement pour ce qu'il peut lui être. C'est qu'Henriette ne pensait pas un mot de tout cela; c'est que rien de tout cela n'était dans son cœur, si ce n'est comme la fleur large et éblouissante est dans sa graine imperceptible; c'est que ce germe, que nous avons développé avant le temps, n'était peut-être pas tombé dans son âme, ou que nous l'y avons fait éclore très imprudemment, lorsque peut-être il y devait mourir. Non, Henriette n'avait rien calculé, rien raisonné; elle avait senti du bien-être et du malaise tour à tour; mais sans y donner de motif, sans le voir, sans le soupçonner, et cependant toujours avec peur de ce bien-être, avec sécurité dans son humeur. A travers tous ses instincts, l'instinct du repos, l'instinct du devoir lui demandait que Charles lui déplût; il lui déplaisait : aussi, à l'instant même, ses actions reprirent leur marche naturelle, leur cours habituel. Elle décida, nous l'avons dit, qu'elle allait faire venir son fils, et que, le jour même, elle dirait au général ce qui s'était passé durant la nuit.

Elle sortit un instant et rentra bientôt en tenant un enfant charmant par la main. L'entrée d'un enfant appartenant à une jeune femme est presque toujours un moment agréable pour elle. Il n'est pas de rustre, si mal avisé, qui ne le trouve gentil, qui ne veuille le caresser, le baiser, l'effaroucher de ses favoris roux ou lui demander une *risette*. Mais, quand Henriette parut, un embarras terrible s'empara de tout le monde. Lussay, qui n'était guère de ce qui se passait autour de lui, devint sombre et sembla réprimer un mouvement de rage; d'Aspert rougit avec humeur, quant à madame Bizot, elle était trop femme pour venir au secours d'une

amie en présence d'un homme qui pouvait choisir entre elles : Bizot seul fut convenable ; sa bêtise avait quelquefois du cœur.

— Eh ! eh ! cria-t-il, mon gros Henry, que te voilà superbe avec tes souliers rouges ! Comment ! tu ne dis pas bonjour à papa ?

Henriette avait été suffoquée de l'effet qu'avait produit son entrée. Tout son malheur s'y était retracé dans l'embarras de son père et de son mari, dans le perfide silence de madame Bizot. Elle espéra que les exclamations de Bizot donneraient un cours naturel à la conversation, qu'on embrasserait l'enfant et qu'il n'en serait plus question ; mais Henri, les yeux fixés sur Charles, n'avait point répondu à l'appel qu'on lui avait fait ; il n'avait pas été embrasser le général ; il s'était enveloppé dans la robe de sa mère ; et, en montrant Charles du doigt, il s'était écrié en tremblant :

— Qui ça ? maman, qui ça ?

Henriette, troublée, confuse, le cœur serré, le rouge sur le front, se sentit près de défaillir. Elle porta un regard de prière autour d'elle, et, ne voyant personne venir à son aide, elle trouva en elle seule la force que Dieu envoie souvent à ceux qu'on abandonne ; elle releva la tête et répondit à la question de l'enfant plutôt pour ceux qui étaient là que pour lui.

— C'est votre frère, Henri, c'est le premier enfant d'adoption du général.

Et, en disant ces mots, elle posa ses yeux avec une dignité triste, mais forte, sur le visage de Charles qu'elle n'avait osé envisager jusque-là. Charles regardait l'enfant aussi avidement que l'enfant le regardait, et deux larmes de celles qui viennent furtivement aux yeux, et tombent sur le visage avant qu'on ait pu les cacher, deux larmes lui traversèrent le visage. Il les sentit, et de sa main blessée il les voulut effacer : pour les mieux cacher, il prit l'enfant et l'embrassa. Mais sa blessure ouverte par ce mouvement avait aussi coulé sur son visage, et, quand il remit l'enfant à terre, il était tout barbouillé de sang.

— Vous avez mis du sang à mon fils ! s'écria Henriette en le prenant avec un effroi indicible.

— Moi, dit Charles épouvanté, moi... oui, c'est moi...

— Ce n'est rien ! rien, dit le général qui avait pris l'enfant et qui avait essuyé son visage, et qui l'embrassait en le calmant.

— Oh ! général, général... lui dit Charles avec une effusion touchante... vous êtes le père des orphelins... Malheur, malheur à celui qui serait ingrat ! malheur à qui oublierait ce qu'il est et ce que vous êtes !

Lussay était sorti ; madame Bizot se mordit les lèvres d'un air peiné ; ce sentiment la dépassait: d'ailleurs, il avait tourné en faveur d'Henriette. Le général fut attendri ; il prit l'enfant sur ses genoux, et n'eut plus de honte d'être un honnête homme ; Bizot pleura, et Henriette n'eut plus envie de faire à son mari la confidence qu'elle avait résolue.

XII

Un Trait de caractère.

Ce jour marqué d'émotions contraires fut suivi de jours paisibles et uniformes. Dans la première quinzaine qui suivit son arrivée, Charles ne s'occupa qu'à redonner aux travaux de la forge l'activité qu'ils avaient perdue. Il annonça aux ouvriers que les journées commenceraient à cinq heures du matin et finiraient à sept heures du soir pour ceux dont les travaux n'avaient lieu que le jour ; il leur marqua deux heures de repos, fixa le prix des journées, établit un livre de présence que les ouvriers devaient signer en entrant et en sortant, ou qu'un contre-maître signerait

pour eux, en annonçant que les heures d'absence seraient déduites du prix de la journée. Quant à ceux dont les travaux duraient nuit et jour, au lieu de leur laisser faire alternativement vingt-quatre heures de service, il les divisa par escouades qui se relevaient de six heures en six heures. Ceci fit d'abord murmurer les ouvriers qui ne travaillaient presque jamais pendant la nuit, où les ateliers n'étaient pas surveillés, et qui se trouvaient avoir le lendemain une journée de libre. Mais un d'entre eux, un chef de fourneau, renommé par sa force et son courage (il avait été soldat et maître d'armes), et précieux par la brutalité intrépide avec laquelle il exécutait les travaux les plus dangereux, ce chef les calma en leur disant que c'était ferveur de jeune homme, qui ne durerait pas huit jours. On eut l'air de se soumettre et l'on fut exact le premier jour; le second on vint quelques minutes plus tard; le troisième on gagna un quart d'heure le matin et autant le soir : à la fin de la semaine, c'était comme avant. Quant aux ouvriers qui devaient se relever de six heures en six heures, ils avaient soin de laisser tomber le feu des fourneaux une heure à peu près avant de quitter le travail; ceux qui rentraient perdaient une heure à le rallumer; le produit de la quinzaine fut déplorable. Charles ne dit rien. Le jour de *la paie* arriva.

Chaque ouvrier était accoutumé à recevoir le compte rond de ses journées; ils furent étrangement surpris lorsque l'un se trouva diminué de cinq sous pour deux heures passées à dormir; celui-là d'une demi-journée qu'il avait employée à rebêcher son petit jardin : aucun ne reçut la somme à laquelle il s'était accoutumé sans la gagner. Il y eut quelques observations, mais timides; Charles, qui payait lui-même, les repoussa sévèrement. On se tut, mais les ouvriers demeurèrent en masse à la porte du bureau. Ils s'entretenaient vivement, mais à voix basse, lorsque leur espoir, leur chef, le maître d'armes parut; il s'informa, haussa les épaules au récit qu'on lui fit, et entra dans le bureau, son vieux bonnet de police sur la tête et un brûle-gueule à la bouche. Charles le regarda fixement et lui dit :

— Il paraît que votre tabac est bon.

— Pas mauvais, répondit insolemment l'ouvrier

— En ce cas, dit Charles, vous ferez bien de le garder pour vous tout seul; je n'aime pas la pipe.

— C'est juste, dit le soldat, les officiers des écoles, ça n'aimait ni la fumée de la pipe ni celle du canon.

— Voilà votre compte, dit Charles, qui n'eut pas l'air d'avoir entendu.

L'ouvrier prit l'argent en montrant de l'œil à ses camarades le succès de sa hardiesse; il le compta, et, le reposant froidement sur le bureau, il répondit :

— Ça n'est pas mon compte.

— Voyons, dit Charles. Votre nom?

— Pierre Aubert, dit la Contrepointe, répondit le maître de fourneau en jouant de l'avant-bras en guise d'épée.

— Eh bien, dit Charles, Pierre Aubert dit la Contrepointe, douze journées à quarante sous...

— Ça fait vingt-quatre francs, continua Pierre, vingt-quatre bons francs, ou je ne m'y connais pas.

— Moins soixante heures d'absence, c'est-à-dire cinq journées qui font dix francs. Voilà quatorze francs, c'est votre compte.

— C'est le vôtre, dit le sacripan, mais ce n'est pas le mien; il me faut mes vingt-quatre francs, je ne suis pas habitué à être traité comme un péquin.

— Nous n'aurons pas de discussion, dit Charles, voilà vos vingt-quatre francs. Vous ne travaillez plus à la forge.

— Nous verrons, grogna Aubert en empochant l'argent.

— Eh bien! tas d'imbéciles, dit-il en sortant, j'ai ma somme.

— Oui! répondit un des ouvriers, mais tu n'es plus de la forge, tu es renvoyé.

— Renvoyé! moi! renvoyé par un blanc-bec, répliqua la Contrepointe en sacrant, crois ça et bois de l'eau. Allons donc! nous le ferons marcher. Viens-nous-en au cabaret, je vous conterai comment on réduit ces *frusquets*-là.

Charles avait entendu; mais il avait continué à payer sans se déranger. La Contrepointe s'était éloigné. Le tour des ouvriers à escouades était venu; leur compte fut encore plus réduit. Charles leur déduisit non seulement les heures perdues, mais le prix du charbon gâté par leur faute : ce fut un houra général. Charles leur répondit simplement :

— C'est à prendre ou à laisser.

Nous aimons mieux, dirent quelques uns, faire comme la Contrepointe, avoir toute notre paie et quitter.

— Vous quitterez et vous n'aurez pas votre paie, dit Charles; Aubert n'a fait tort qu'à lui en ne travaillant pas; vous avez fait tort à l'établissement; si je vous payais, je volerais le général.

— Mais vous avez payé Aubert en le renvoyant.

— Je lui ai fait l'aumône en le renvoyant; car vous pouvez l'avertir de ne plus mettre les pieds ici.

Les ouvriers, intimidés et n'ayant plus leur soutien, prirent leur argent et coururent rejoindre leurs camarades au cabaret. Ils leur contèrent ce qui était arrivé et ce que Charles avait dit de la Contrepointe.

— Sacré nom de nom! s'écria-t-il, le gringalet, l'aumône à moi, l'aumône! Je lui mangerais plutôt le ventre que d'en recevoir l'aumône. Ah! crénom! nous verrons... foi de maître d'armes, je lui arrache son ruban rouge, s'il me regarde seulement lundi, quand je serai à l'atelier.

— Tu y retourneras donc?

— Si j'y retournerai! ah! je te réponds que j'y serai de bonne heure. Nom de nom! je ne sais ce qui me tient d'aller lui couper la figure avec mon marteau.

Charles ne crut pas devoir prévenir le général de ce petit événement; d'ailleurs, il passa presque toute la journée du dimanche à remettre les registres à jour, à répondre à la correspondance. Pendant toute cette première quinzaine, il avait à peine paru à l'heure des repas; il n'était guère resté dans le salon que pour y lire, ou y faire une partie d'échecs avec Lussay. Cette impression romanesque du premier jour, qu'il avait produite sur Henriette, s'était à peu près effacée. Doux, poli, prévenant, il avait repris un caractère uni et facile qui en faisait tout simplement un commensal aimable. Aucun de ces mots à double entente, aucun de ces regards significatifs du premier abord, pas un effort pour éviter un entretien particulier avec Henriette. Ils s'étaient trouvés seuls presque tous les jours. La première fois, elle était tremblante de ce qu'elle pensait qu'il allait lui dire, ne doutant pas qu'il ne s'empressât de saisir cette occasion; il causa de choses indifférentes. La seconde fois, elle trouva qu'il était extraordinaire qu'il ne s'expliquât pas sur cette nuit singulière, sur ces paroles mystérieuses prononcées entre eux; puis elle y songea moins, et enfin elle crut s'être trompée. Elle chercha une explication à ce mystère dans la préoccupation de sa pensée; et, au bout de quinze jours, Charles était le dernier homme qui lui parût devoir la troubler. Les Bizot étaient retournés chez eux. Ils devaient revenir : on s'était arrangé pour passer l'hiver ensemble.

Le lundi vint. A la pointe du jour, tous les ouvriers arrivèrent. Charles était à la porte des ateliers, inscrivant lui-même l'heure de l'entrée. La Contrepointe se présenta; mais il passa sans regarder Charles, et en sifflant d'un air fort insolent : Charles le laissa passer. En s'installant à son fourneau, il se mit à l'ouvrage en disant aux autres :

— Il a caponné ! vous êtes un fagot de molasses qui ne savez pas comment vous y prendre.

Après l'entrée des ouvriers, Charles parcourut les ateliers, et. par un soin qu'il n'avait jamais eu jusque-là, il avait attaché un ruban à la boutonnière de son habit. Les ouvriers le regardaient avec curiosité; quelques uns avec impertinence. Enfin, il arriva à l'atelier d'Aubert. Comme par un enchantement, tous ceux qui étaient à la portée de voir cessèrent leur ouvrage et regardèrent du même côté. La Contrepointe, en voyant venir Charles de loin, s'était mis à siffler, et puis, quand celui-ci fut dans son atelier, le drôle se mit à entonner, d'une voix de Stentor, une chanson de volontaire, commençant ainsi :

Il était un bataillon
Dont l'Ariége est le nom,
Un petit corps de chasseurs,
Ma foi, qui se pe gueut dur.

Charles l'arrêta, le considéra un moment et lui demanda d'une voix calme :

— Que faites-vous là?

Aubert fit semblant de ne pas entendre et enfila le second couplet de sa chanson. Charles répéta sa question.

— Ça se voit assez, il me semble, répondit l'ouvrier.

— Je vous avais dit que vous ne travailleriez plus ici.

— C'est possible, mais je ne l'ai pas cru.

— Allons, dit Charles qui s'était décidé à être maître de lui, assez d'insolence et sortez.

— Et qui est-ce qui me fera sortir? dit la Contrepointe en regardant tous les ouvriers qui se pressaient aux portes.

— Mais, dit Charles, tous ces braves gens, si je le leur ordonne.

— Peut-être, répliqua Aubert; à condition que je ne le leur défendrai pas.

Charles savait bien que la conduite de cet homme était un parti pris d'insolence; mais sa nature bouillante l'emporta et il s'écria :

— Allons, chassez-moi cet homme!

La Contrepointe sauta sur une énorme tenaille et cria

— Le premier qui avance, je le casse!

Tous les ouvriers demeurèrent immobiles.

Charles les regarda d'un air de mépris et dit :

— Alors ce sera moi qui le chasserai. Et il s'avança vers Aubert.

— Ne me touchez pas! dit celui-ci en se reculant, ne me touchez pas!

— Je le veux bien, dit Charles, mais sortez à l'instant.

— Je ne veux pas, dit Aubert.

— Ah ! tu ne veux pas! s'écria Charles en avançant encore.

— Je vous ai dit de ne pas me toucher! s'écria la Contrepointe en levant sa tenaille à deux mains.

Mais, avant qu'il eût achevé ce geste, Charles avait saisi la tenaille et l'avait arrachée à Aubert.

— Sortirez-vous? s'écria-t-il

— Non! sacré-nom! je ne sortirai pas, répondit celui-ci furieux et pensant qu'il n'avait été désarmé que par surprise; non, il ne sera pas dit qu'un blanc-bec m'aura fait reculer.

Charles s'avança vers lui, et, le regardant en face, il lui dit d'une voix terrible, mais sourde :

— Écoutez, je vous répète de sortir; et surtout je vous avertis de ne pas ajouter un mot qui soit une insulte, car ce ne sera plus alors pour vous chasser que je mettrai la main sur vous.

— Eh bien! qu'est-ce que j'ai dit? répliqua Aubert, j'ai dit blanc-bec; je le répète vous êtes un blanc-bec!

— Et je vous répète aussi, dit Charles, qu'il ne s'agit plus de sortir.

— Et de quoi s'agit-il donc? dit Aubert.

— De me demander pardon.

— Ah! pardon! dit la Contrepointe en riant forcément, pardon! demander pardon à monsieur!... Puis s'exaltant à son tour! Pardon! pardon! s'écria-t-il; tenez, j'ai juré de vous arracher votre ruban, tenez, voilà comme je demande pardon.

Il n'acheva ni son geste ni sa phrase; Charles le saisit à la gorge par sa cravate et l'abattit à ses pieds. Aubert voulut se relever, mais il était cloué comme sous un arc-boutant de fer.

— Demande pardon! lui dit Charles.

— Non! non!

— Demande pardon! répéta le jeune homme furieux.

L'ouvrier se débattit : il essaya de mordre la main qui le tenait, il raidissait ces bras contre ce bras qui lui pesait comme une montagne; il ne pouvait rien, il rugissait et écumait. Les ouvriers semblaient terrifiés. Quelques uns lui crièrent :

— Aubert, Aubert, demande pardon, il te tuera.

Il répondit à cette invitation :

— J'aime mieux être tué que de demander pardon à un bâtard.

Le cri de colère qui s'échappa de la poitrine de Charles fit tressaillir tous les ouvriers.

— Eh bien! soit! répondit-il. Ah! tu m'as appelé bâtard! Eh bien! j'écraserai ta langue de façon à ce qu'elle ne dise plus ce mot-là.

Et, dans un accès de rage extravagante, il le traîna vers un martinet qui, mu par un des courans d'eau, battait de son poids de six milliers sur son enclume colossale. Un cri d'épouvante universelle avertit Aubert de ce qui allait lui arriver; il se débattit, il se roula comme un serpent, il se buttait à toutes les aspérités de terrain; mais il était tenu par une main plus forte que le fer, et pas à pas il avançait vers la terrible machine.

— Demande grâce! lui criait-on de partout. Grâce, grâce pour lui!

Il ne répondait que par de nouveaux efforts.

Enfin il toucha des pieds le bord de l'épouvantable machine. Charles le retourna d'un seul coup et en approcha sa tête; le malheureux vit à deux pouces de son front le marteau se lever et retomber avec un bruit qui lui ébranla le crâne; il se prit à crier : — A l'assassin! à l'assassin! d'une voix si déchirante, qu'elle domina le bruit du marteau et que les ouvriers s'en émurent.

— Eh bien! lui dit Charles en le soulevant de terre, demanderas-tu grâce?

A ce moment la foule des ouvriers s'entr'ouvrit et Henriette parut.

— Quel est ce bruit? dit-elle, que se passe-t-il?

Charles ouvrit la main et laissa échapper le misérable qui se releva lentement.

— C'est, dit-il en reprenant un ton froid, un ouvrier insolent que je corrige.

On murmura. Aubert voulu s'éloigner. Charles l'arrêta.

— Pas encore, tout n'est pas fini entre nous. Madame, dit-il, cet ouvrier m'a insulté, il faut qu'il me demande pardon.

— Excusez-vous, dit Henriette à Aubert.

Celui-ci, tenu par Charles, et qui avait senti le cœur près de lui faillir un instant avant, répondit d'un air brutal:

— On peut être fâché, quand on se voit ôter son pain.

— Dites quand on ne le gagne pas.

— Eh bien! soit, dit Aubert; excusez-moi, si ce que j'ai dit vous a offensé.

— Assez! lui dit Charles, prenez vos habits et sortez. La Contrepointe

obéit en se frappant la tête avec désespoir; il bouscula quelques ouvriers qui se trouvèrent devant lui.

— Je vous demande sa grâce, dit Henriette.

— Il ne la mérite pas, répondit Charles, qu'il sorte! Quant à vous, ajouta-t-il en regardant sévèrement les autres ouvriers, quant à vous qui ne m'avez pas obéi tout à l'heure, vous voyez que je sais comment réduire les récalcitrans! Que l'exemple vous profite!

Il sortit de l'atelier avec Henriette. Elle avait l'air sérieux et boudeur d'une femme qui vient d'être refusée.

Cette scène brutale, où il fallut qu'un homme, qui avait droit d'être obéi sur ses ordres, employât la force pour obtenir obéissance, est plus commune qu'on ne pense dans les rapports des maîtres et des ouvriers, surtout dans ces positions où un appel à la loi et à la protection publique est lent à obtenir. Je l'ai dit plus haut et je le répète ici, il faut que toute force, de quelque manière qu'elle puisse s'exercer, à quelque hauteur qu'elle soit placée, ait un charme d'enivrement bien extraordinaire; car il n'est presque personne qui ne soit tenté d'abuser de celle qu'il a. Je ne sais si la nature de l'homme est bonne; mais s'il se trouve à sa portée quelque mal à faire avec impunité, il s'en empare si rapidement, que je commence à être de l'avis de ceux qui la disent méchante et qui, ne pouvant nier les bonnes actions, leur donnent une mauvaise origine et prétendent que l'égoïsme est la source de toutes vertus. Un de ces moralistes me disait un jour : — La pitié, ce sentiment qui, le premier de tous, le seul de tous peut-être, semble le plus exempt de personnalité, ce sentiment qui nous fait prendre part aux douleurs d'un autre, n'est pas, ce que dit Larochefoucault, un calcul de l'amour-propre, c'est un instinct de l'amour à soi. Jetez un homme blessé, et qui se plaint violemment sur un chemin où il passe beaucoup de monde; quelques uns le soulageront et beaucoup s'en éloigneront. Enfermez le plus brutal de ceux qui se sont éloignés dans la même chambre que cet homme blessé, et que celui-ci continue ses cris, le second jour le brutal le soignera. Sera-ce qu'il est devenu plus *pitoyable?* Ce sera qu'il a besoin, pour son repos, de se débarrasser de cris qui l'étourdissent. Eh bien! ceux qui l'auront soulagé dès l'abord, ce sera pour le repos d'une conscience timorée à qui l'on aura appris le sublime et archi-égoïste précepte de la charité chrétienne: Faites aux autres ce que vous voudriez qu'on vous fît. Car supposez qu'au lieu d'un homme qui crie, ce soit un porc avec ses vagissemens atroces, et mettez à côté la femme la plus humaine, de celles qui ne peuvent pas voir plumer une poule morte : ot, au quatrième cri, elle dira : Soulagez cet animal ou achevez-le. Pourquoi l'alternative? c'est qu'elle prend soin de ses nerfs sous prétexte de pitié. Peut-être, si n'était la morale apprise, le Code pénal, le juge, le gendarme et le bourreau, on eût dit la même chose de l'homme, s'il eût crié aussi fort et aussi désagréablement que le porc. Croyez-vous que ces barbares qui étouffaient les enragés entre deux matelas avaient pitié des malades et de leurs convulsions déchirantes? Ils avaient peur d'être mordus, voilà tout. Aussi, bien que j'estime fort la morale, je n'ai pas de mépris pour le bourreau, surtout quand je me rappelle que c'est la même main qui a frappé Louis XVI et Robespierre, la royauté et l'anarchie, ces deux grands ennemis du peuple. Du reste, l'abus de la force physique et individuelle est celui auquel ce peuple, contenu de tous côtés par les liens sociaux, se livre avec le plus de joie lorsqu'il en trouve l'occasion; car c'est presque le seul où il puisse lutter avec avantage contre le bourgeois suzerain qui le domine. Le faquin en tilbury écrase le manant à pied, qui ne se range pas; mais aussi, comme le charretier, armé de son énorme voiture, écrase avec bonheur, non seulement le faquin en tilbury, mais l'honnête homme en carrosse! Rencontrez la carriole du marchand de salade qui vous a cédé le pavé, le matin, devant la porte du commissaire de police, rencontrez-la sur une chaussée, à trois

lieues de tout gendarme, là où le manche du fouet peu décider de la question, vous n'aurez si élégant phaéton, si beaux anglais qu'il ne faille les jeter dans l'ornière, si vous n'avez le poing bon. En vérité, il n'y a si petite force dont ceux qui la possèdent ne soient tentés de mésuser, que je comprends la retenue de beaucoup de gens à confier des pouvoirs à ceux qui n'en ont pas, et l'indifférence d'un grand nombre sur la qualité des personnes qui les exercent, se souciant peu d'être gouvernés par Blanc plutôt que par Rouge, et se laissant alors conduire par Tricolore.

Du reste, la conduite de l'ouvrier Aubert dans cette affaire est la meilleure preuve de ce que nous avançons ; sans doute il y avait méchanceté dans son projet ; mais, si cette méchanceté ne se fût pas crue en passe d'impunité, elle eût rugi secrètement et détesté à la sourdine ; elle espéra triompher par une force ordinairement étrangère aux hommes du monde, et peut-être eût-elle obtenu l'avantage, si elle eût rencontré un caractère moins décidé et un bras moins vigoureux. Et véritablement, que serait-il arrivé si Charles eût été un homme d'une force ordinaire : c'est ce que lui disait Henriette pendant qu'ils regagnaient ensemble la maison.

— Mais, monsieur, disait-elle, quelle que fût la révolte de ce malheureux, était-ce de cette manière qu'il fallait le faire rentrer dans le devoir ? ne pouviez-vous ordonner à ses camarades de le chasser ?

— Il me semblait vous avoir dit, madame, qu'ils avaient refusé d'obéir.

— Vous pouviez faire confirmer vos ordres par mon mari.

— Vraiment ! dit Charles, et je serais revenu avec un domestique, pour garant de mon autorité ?

— Oh ! si c'est une question d'amour-propre, je n'ai plus rien à dire, reprit sèchement Henriette.

— Non, madame, c'est une question de prospérité ou de ruine pour vous ; pardon, je veux dire pour le général. C'était un parti pris de continuer le désordre qui règne ici ; et alors, madame, je suppose que cet homme eût désobéi aux ordres du général comme aux miens ; qu'eût fait votre mari ?

— Il eût appelé, sans doute, les autorités du pays, dit Henriette.

— Pensez-vous qu'un homme comme lui, bravé par un tel misérable, eût attendu jusque-là ?

— Et qu'eût-il pu faire, lui, malade ? reprit Henriette.

— Il eût fait, malade, ce que j'eusse fait si j'avais été faible et débile, il eût brûlé la cervelle à cet homme.

— Vous l'eussiez fait ? dit Henriette à Charles en le regardant avec terreur.

— Oui, madame, répondit-il. Veuillez m'écouter, car vous êtes irritée contre moi, et je vous ai blessée par un refus, au moment où je comprenais que j'allais avoir besoin de votre appui.

— De mon appui ? dit Henriette.

— Oui, madame. La fortune du général se perd : les détails et les preuves de cette ruine imminente seraient faciles à vous donner. Il faut une main forte pour la prévenir, une activité soutenue ; je ne fais point vanité de ces qualités ; on les apporte en naissant, et on les cultive aisément dans notre métier de soldat. Mais, pour qu'elles puissent être de quelque utilité au général, il faut qu'elles rencontrent une obéissance prompte et absolue. Cette obéissance, le général l'a obtenue long-temps, et d'abord parce que l'autorité qu'il exerçait lui appartenait et n'admettait pas de contestation ; ensuite parce que de sa personne il a tout ce qu'il faut pour l'exercer, un caractère ferme, un nom qu'il a toujours fait respecter, toutes choses qui ne sont pas si indifférentes qu'on pense à ces classes grossières. Peut-être aussi a-t-il eu l'avantage de n'avoir qu'à maintenir un ordre établi, tandis qu'il faut que je combatte un désordre dont on s'est fait une habitude et un revenu. Que suis-je pour cela ? un étranger.

— Etranger? dit Henriette avec un air de reproche poli, mais point affectueux, vous, le fils adoptif de mon mari!

— Oui, madame, dit Charles, un étranger qui n'est que le dépositaire d'une autorité qui ne lui appartient pas; un commis des ordres duquel on peut toujours appeler à un supérieur, ce qu'on ne manquera pas de faire aujourd'hui; un jeune homme dont on voulait tâter la volonté. Si j'eusse cédé, c'en était fait de ma bonne volonté à vous servir... à servir le général. Et, je vous le répète, madame, il n'y a pas de temps à perdre; les cliens de cette maison l'abandonnent; ils prendront d'autres arrangemens, et bientôt il ne sera plus temps de les rappeler.

— Vous avez peut-être raison, dit Henriette, voilà des motifs que vous n'aviez pas besoin de me dire pour que j'en connusse toute la force. Mais à parler franchement, monsieur, cet amour d'autorité, qui est fort juste sans doute, a été si loin, que vous avez oublié que ma qualité de femme du maître de cette forge pouvait m'y laisser quelques droits, et qu'ayant mis une prière à la place de ces droits, je devais espérer au moins qu'elle serait accueillie.

— Sans doute, madame, et dans toute autre circonstance...

— Oui, dit Henriette amèrement, dans toute autre circonstance où votre orgueil n'eût pas été intéressé, vous auriez daigné....

— Non, dit Charles dignement, dans toute autre circonstance où le salut de votre fortune... de la fortune du général, n'eût pas été compromis.

Henriette sentit qu'elle avait été désobligeante et injuste, elle en voulut à Charles; celui-ci se hâta de continuer.

— J'achève, madame, de vous expliquer ma conduite, et de vous apprendre ce que j'attends de vous. Si je vous eusse accordé cette grâce, sans doute le mal n'eût pas été irréparable; mais c'eût été une lutte éternelle entre votre pitié et ma rigueur. Je n'eusse pas puni une faute, qu'un n'en eût appelé à votre intervention. Pour vous attendrir, les femmes fussent venues; on eût amené les enfans, les vieillards infirmes: vous n'y auriez pas résisté; il n'y a plus de faute devant une femme qui parle du pain de ses enfans, devant des têtes blanches qui pleurent; j'aurais dû résister, et, au lieu de m'en vouloir une fois, vous m'en auriez voulu presque tous les jours. Nous sommes destinés à vivre dans un cercle trop resserré, pour ne pas craindre les misérables motifs d'inimitié qui s'effacent dans une vie plus occupée. C'eût été de la contrariété pour vous, du malheur pour moi...

A ce mot, Henriette regarda Charles avec surprise, comme étonnée de l'entendre dire qu'il trouverait du malheur à la voir contrariée; mais il la fit vite repentir de ce sentiment en ajoutant:

— Oui, madame, du malheur pour moi d'être obligé de quitter plus tard le soin des affaires du général, que peut-être il faudra cependant que je quitte demain, si vous ne me venez en aide.

— Comment cela? dit Henriette.

— En ce qu'on va tenter près de lui ce qu'on a essayé près de vous. J'ai plaidé vis-à-vis de vous la justice de ma cause, je ne le ferai pas vis-à-vis de lui, si son équité naturelle, peut-être déjà prévenue ou plus facile à surprendre que la vôtre, ou si une amitié éclairée ne lui conseille pas de s'abstenir dans cette affaire, et de déclarer que ma volonté lui est respectable en ce qu'il ne peut exercer des droits dont il a disposé en ma faveur; ce sera encore la source d'une lutte à laquelle je ne m'exposerai pas. Je quitterai cette maison, et c'est à vous, madame, que je m'adresse pour prévenir ce malheur.

— Un grand malheur pour nous, en effet, monsieur, le malheur de vous perdre, dit Henriette, que tout Charles contrariait dans cette affaire, paroles, idées, tenue, diction: jamais il ne lui avait semblé si déplaisant. Elle trouvait qu'il parlait majestueusement et savamment d'une misérable affaire, et elle cherchait à se fâcher. Au fond, la dernière phrase de

Charles, passant par la bouche d'un Bizot, se serait revêtue des termes suivans : — Entre nous, votre mari est un vieillard que j'aime et que je respecte, mais il baisse un peu, il devient bonhomme (nous n'avions pas encore la magnifique expression de : vieillard stupide), empêchez-le de faire une sottise.

Henriette le comprenait ; mais les expressions couvraient la pensée et la défendaient de tout reproche, et elle se mit à faire de l'épigramme à défaut d'indignation, car elle éprouvait quelque honte à se mettre de moitié avec un étranger, et surtout avec Charles, dans cette opinion exprimée sur son mari. Charles la gêna encore bien plus, lorsqu'il lui dit avec une franchise si haute, qu'elle effaça toute idée de suffisance :

— Oui, madame, à l'heure qu'il est, en l'état où sont vos affaires, ce serait un malheur de me perdre ; s'il s'agissait ici de choses où il fallût de grands talens et des connaissances profondes, j'aurais offert la place au premier venu ; mais il s'agit de probité et de dévoûment, et, de ces deux qualités, je crois posséder la première autant que personne, la seconde, plus que tout le monde. Ainsi, madame, je vous en supplie, protégez-moi ; j'en appelle à votre tendresse pour votre mari, à votre raison.

— Et sans doute aussi à mon intérêt ? dit Henriette.

— Madame, répondit Charles froidement, madame, je n'ai eu cette injure ni dans mes paroles ni dans ma pensée. Quoi qu'on m'ait dit de vous, quoi que j'en aie pu croire, j'en sais déjà assez pour voir que ma cause est perdue, si ce n'est que ce motif qui vous porte à la défendre.

A ces mots, il la salua et se retira, la laissant assez incertaine de ce qu'elle devait faire.

Si quelque chose semble étrange dans le ton de ces deux personnes entre elles, il ne faut pas oublier qu'au moindre air de solennité de Charles, l'histoire de la nuit où Henriette croyait qu'il lui était apparu revenait aussitôt à l'esprit de celle-ci. Enfin elle entra chez son mari. Véritablement, l'affaire était déjà portée à son tribunal : il écoutait le terrible Contrepointe, qui balbutia en voyant Henriette, preuve qu'il mentait.

— Oui, disait-il, général, il a voulu me forcer à lui demander pardon à genoux ; moi, un vieux militaire, parce que je lui ai dit que je ne sortirais que sur votre ordre ; là-dessus il m'a frappé, et, si ce n'eût été pitié...

Henriette était entrée en ce moment, et la Contrepointe se tut.

— Eh bien ! dit le général, si ce n'eût été pitié, tu le lui aurais rendu, n'est-ce pas ?

— Je ne dis pas ça, reprit Aubert tout décontenancé, c'est que... Enfin il s'en tira assez adroitement en disant :

— Au fait, madame y était ; elle a eu la bonté de demander ma grâce, et il l'a lui a refusée... rondement encore.

— Tu étais là, Henriette ? dit le général, que s'est-il passé ? Voyons, tu dois savoir qui a tort ou raison ?

Henriette se trouvait, sur-le-champ et malgré elle, forcée de prononcer sur une chose où on lui avait presque dicté son jugement. Elle balança un moment entre le dépit qu'elle éprouvait à obéir à cette prescription et ce qu'elle sentait être la justice et la raison ; elle crut éluder et répondit :

— Je passais près des ateliers ; j'ai entendu un grand bruit ; je suis entrée, j'ai vu Aubert entre les mains de M. Dumont. Voilà tout.

— Et Charles le battait ?

Henriette n'hésita pas à répondre, voyant que ce qu'elle allait dire était vrai, et cependant contraire à Charles : nuire sans mentir, c'est tout, c'est le moins que puisse une honnête femme pour sa satisfaction.

— Mais cela allait plus loin ; il voulait briser la tête de ce pauvre homme sous son martinet.

— Te briser la tête, à toi ! et tu t'es laissé faire ?

— Oh ! oh ! c'est-à-dire... dit Aubert en cherchant à ricaner.

— Il paraît que M. Dumont est d'une force prodigieuse, reprit vivement Henriette, qui voyait venir le mensonge d'Aubert et ne voulait pas avoir de grief contre lui.

— Mais on ne tue pas un homme pour un mot : ceci est grave, ajouta le général. Tu ne lui as rien dit ?

— Rien.

— Aucune injure ?

— Dame ! non.

— Alors je mettrai ordre à ses emportemens.

— Et vous ferez bien, dit la Contrepointe enchanté, et qui crut sa cause gagnée ; avec ce monsieur, vous n'auriez pas un ouvrier dans huit jours.

Henriette, à cette réponse, comprit combien Charles avait eu raison, et l'esprit de justice la gagnant aussitôt, les terribles conséquences de sa faiblesse ou de son humeur lui apparurent, et elle ajouta :

— Il faut dire aussi que cet homme a insulté M. Dumont.

— Insulté ! reprit le général à qui ce mot sonnait mal à l'oreille, en sa qualité d'ancien militaire; quo lui as-tu dit? Voyons, réponds?

— Dame ! mon général, nous autres vieilles moustaches... voyez-vous... dit la Contrepointe en se caressant ; c'est que, mon général, quand on a cinquante ans... Dans un moment de colère, vous l'auriez dit comme moi... On disait ça des jeunes, à l'armée...

— Eh bien ! s'écria d'Aspert impatienté, que lui as-tu dit ? voyons.

— Dame ! je l'ai un peu traité de conscrit.

— Tu l'as appelé conscrit ? dit le général sans avoir l'air de se fâcher.

— Ce n'est pas cela, dit Henriette que les mensonges de cet homme et sa platitude, après son insolence, indignaient.

— Qu'est-ce donc ? dit d'Aspert en fronçant le sourcil.

— Eh bien, mon général, dit l'ouvrier qui croyait avoir trouvé une issue à sa mauvaise position, j'étais hors de moi ; c'est vrai j'ai eu tort ; mais, d'ailleurs, ce n'est pas sa faute ce qu'on dit de lui dans le pays, ce n'est pas sa faute, à ce jeune homme ; eh bien, je l'ai appelé... bâtard.

Henriette ne savait pas cette injure ; elle avait entendu les ouvriers dire entre eux qu'Aubert avait appelé Charles blanc-bec, qu'il l'avait menacé de lui arracher sa croix, et elle croyait que c'était de ce mot que l'ouvrier allait s'accuser. Elle et son mari se regardèrent stupéfaits. La Contrepointe avait préféré avouer cette injure, sachant bien que l'autre était capable de tout justifier aux yeux d'un vieux soldat. Tout à coup les traits du général se décomposèrent, ses joues devinrent presque pendantes, et, d'une voix serrée à la gorge, il dit à Aubert :

— Tu l'as appelé bâtard !... Et il se leva de son fauteuil. Eh bien ! continua-t-il avec un éclat terrible, c'est un lâche de ne pas t'avoir tué tout à fait. Tu l'as appelé bâtard ! reprit-il avec un accent de colère furieuse, et il s'avança sur Aubert la canne haute.

— Mon ami ! s'écria Henriette en se jetant devant lui, que faites-vous ? cet homme est capable de tout, ne l'approchez pas. Il a porté la main sur Charles ; il a voulu lui arracher sa croix.

— Lui arracher sa croix ! s'écria le général, lui arracher sa croix ! Et, se retournant aussitôt, il courut à la cheminée et en décrocha un fusil. Henriette poussa une cri terrible. La porte s'ouvrit rapidement, et Charles n'eut que le temps de s'élancer sur le général qui se débattait et lui criait comme un furieux :

— Et tu ne l'as pas tué ! et tu ne l'as pas tué !

Le malheureux sortit, mais en disant :

— Bon ! bon, ce n'est pas fini.

Quand le général fut un peu calmé, il se fit raconter l'affaire par Charles ; celui-ci la lui dit sincèrement, mais sans parler de la nécessité urgente de rétablir l'ordre, d'une manière aussi formelle qu'il l'avait fait avec Henriette ; sans parler au général de l'état déplorable de ses affaires,

et surtout sans rappeler l'épithète de bâtard. D'Aspert et Henriette s'en aperçurent, mais ni l'un ni l'autre n'osèrent le témoigner. Ils comprenaient trop que, s'il se refusait à prononcer ce mot fatal, personne ne pouvait le lui faire entendre. Il fallait d'autres temps, un entretien plus préparé pour arriver à une confidence complète. Ils s'étonnèrent seulement en eux-mêmes que le mot eût été dit et qu'il eût porté coup. Enfin d'Aspert finit la conversation en disant:

— Eh bien, Henriette, j'aurais donné raison à cet homme!

D'Aspert se retira, et Charles dit tout bas à Henriette :

— Je vous remercie, madame, de ne pas avoir abandonné ma cause.

Cette femme s'obstinait, Dieu sait pourquoi, à ne pas vouloir paraître avoir rendu service à ce jeune homme; et elle répondit sèchement :

— Vous n'avez pas oublié que c'était celle de mon mari?

— Je crois, madame, répondit Charles du même ton, vous l'avoir fait observer le premier.

Il sortit, et elle demeura à rêver.

XIII

Une Soirée d'hiver.

Les Bizot arrivèrent quinze jours après. Ils étaient moitié en voiture, moitié en charrette. M. Bizot tout entier, en casquette, dans la calèche allemande qu'il avait achetée; madame Bizot, à côté de son mari, de sa personne seulement; presque toutes ses grâces et ses séductions étaient en charrette, dans des cartons immenses. Quand Henriette vit arriver tout ce cartonnage, elle regarda Charles qui était à côté d'elle. Il n'y a qu'une femme pour lire, tout d'un coup, les projets d'une autre femme contre elle, dans six caisses qui encombrèrent la salle à manger en une minute. A peine les premiers complimens furent-ils échangés, que madame Bizot s'empara d'Henriette, et, brusquant la confidence qu'elle avait à lui faire, elle lui dit tout bas :

— Ma chère, je suis très piquée contre M. Bizot; depuis notre départ d'ici, nous sommes assez mal ensemble, et, sans mon amitié pour vous, certes, je ne serais pas revenue avec lui. Depuis quelque temps nous avons renoncé à l'habitude...

Henriette n'interrompit point madame Bizot, quoique celle-ci eût fini sa phrase en traînant ses mots de manière à annoncer qu'elle désirait être comprise sans être forcée à tout dire : et ce fut précisément parce qu'elle fut comprise qu'Henriette ne l'interrompit point; aussi fut-elle obligée d'arriver toute seule à la question, et elle reprit :

— Si, au lieu de nous donner la chambre que nous occupons d'ordinaire, vous pouviez nous faire arranger...

— Deux appartemens séparés? dit Henriette avec un empressement marqué, avec plaisir; tout de suite, je vais donner des ordres.

— Oh! mon Dieu, non, dit madame Bizot, deux chambres sous la même clé; et même, si cela vous arrangeait, la grande chambre à deux lits.

Henriette se repentit presque de la pensée qu'elle avait eue de madame Bizot et des projets qu'elle lui avait supposés d'après sa demande, mais, en cette circonstance, la femme délicate fut dupe de la vulgaire coquette, et, pour avoir poussé trop loin ses soupçons, elle manqua de toucher au but de madame Bizot. En raison des desseins de séductions suffisamment prouvés par les cartons, elle avait cru que la séparation d'avec le mari était une précaution pour faciliter des rendez-vous; ce n'était pas là le motif de madame Bizot. Elle était trop expérimentée pour

ne pas savoir que, quand on est arrivé au rendez-vous, ce n'est pas une chambre ici ou là qui embarrasse; les plus singuliers et les plus dangereux sont les plus amusans. Mais, pour arriver au rendez-vous, il y a mille petits chemins que madame Bizot savait mieux qu'Henriette. Ainsi, elle savait qu'il y a des hommes, et Charles lui paraissait de ce nombre, qui traitent l'amour, même l'amour des sens, comme une chose assez recherchée pour n'être pas très affriandés d'une femme qui *couche* avec son mari, surtout quand le mari est un Bizot qui dit le soir à dix heures :

— Allons, ma femme, viens dormir, et ne fais pas comme la nuit dernière, ne prends pas les trois quarts du lit. C'est qu'elle est comme ça, ma femme, elle se carre, elle me pousse, et ferme encore, etc., etc., etc.

A moins d'être un Bizot garçon, on laisse cette femme au Bizot mari. La belle savait cela : presque toutes femmes qui mettent un peu d'élégance dans leur galanterie, ou un peu de galanterie dans leur amour, savent cela. Il n'y a que les grosses mères et les âmes à passions violentes qui ne s'en doutent pas : les premières par grossièreté; les secondes, parce que, pour elles, la possession est la moindre des choses de l'amour. J'ai connu des femmes qui se seraient tuées pour leur amant, et qui ne se baignaient pas pour lui. Il y a à Paris une femme, je ne connais que celle-là, qui écrit des lettres sublimes avec des ongles noirs. Dieu sait où cela l'a menée.

Bientôt commencèrent les soirées d'hiver, soirées si longues, si difficiles à remplir, même à Paris avec l'auxiliaire des bals, des concerts, des théâtres; époque où les intrigues se nouent et se dénouent dans les passes d'une contredanse, où la valse et le galop tournent les têtes et emportent le cœur, où le sang bouillonne au fouet du violon, au milieu de cet air chaud, humide, vaporeux, qui oppresse déjà la poitrine, comme un désir tout chargé du parfum des femmes et des fleurs. C'est là que les passions s'allument et flambent tout imprégnées de volupté, mais de volupté douce, légère, près de s'évaporer au matin pour se renouveler le soir.

En province, au château, dans l'habitation isolée d'un riche campagnard, que ces soirées ont un autre aspect! et quel autre charme bien plus dangereux elles concentrent sur le peu de ceux qui les remplissent! C'est, si je puis m'exprimer ainsi, c'est un air couvé où tout germe dans une proportion extraordinaire; où rien ne s'évapore au dehors, ni paroles, ni souvenirs, ni regards; où chacun rapporte le lendemain tout ce qu'il a emporté la veille, sans en avoir laissé des lambeaux aux occupations d'un autre monde, aux plaisirs d'un autre salon. Terrain fertile où tout retombe pour le fertiliser, comme dans les forêts vierges de l'Amérique, qui se nourrissent de leurs feuilles mortes, de leurs branches brisées, de leurs émanations; où tout ce qui vient d'elles retourne à elles; si grandement et si magnifiquement supérieures à nos forêts civilisées qui prêtent quelque chose à tout le monde, au passant son chemin, au propriétaire ses coupes réglées, au chasseur son gibier, et son bois mort au pauvre.

Là, quand on est destiné à s'aimer, quand un homme et une femme doivent risquer de se perdre l'un pour l'autre, il faut qu'ils y succombent. Pas un jour de perdu : tous les jours on se revoit; point de plaisirs qui séparent, point d'intérêt où se prendre pour se retenir, point de temps à donner à la mode, à la pièce nouvelle, aux aventures des autres, aux devoirs de bienséance. Toute la pensée, tout le temps appartiennent à la même chose.

Charles et Henriette étaient destinés à s'aimer. Destinés! pourquoi? Dieu le sait. Était-ce que leur vie avait quelque chose de bizarre et de particulier qui les faisait se rechercher? y avait-il dans leur caractère, dans leurs inclinations une conformité qui les attirât l'un vers l'autre, ou une différence qui leur rendît leur présence nécessaire? Était-ce leur supé-

riorité sur tout ce qui les entourait, leur jeunesse parmi des vieillards, leur isolement, qui les jetaient ainsi l'un à l'autre? Non, ce n'était rien de tout cela. Ils devaient s'aimer parce que. Vous qui me lisez, ne vous étonnez pas; il n'y a pas de faute d'impression, la phrase est finie. Ils devaient s'aimer parce que. Il n'y a qu'un fat et un académicien capables d'ajouter quelque chose à cette sublime raison de l'amour.

Partout où ils eussent pu échanger un regard, une parole; partout où ils eussent pu sentir leur présence, ils se seraient aimés. Leur nom prononcé par une bouche étrangère, leur nom commun à tant d'autres, ce nom dont ils auraient entendu appeler la veille un laquais ou une fille perdue, ce nom prononcé pour les désigner les eût frappés à cet instant. Oh! sans doute, ce n'eût été ni avec cette rapidité ni avec cet excès qu'ils se fussent mutuellement envahis. Dans le monde, le monde eût gardé ses droits; dans une tranchante inégalité de condition, la distance eût usé quelque chose de leur temps; avec des absences, il se fût rencontré des retards; le chemin eût été plus long, il eût fallu vaincre ou détourner les obstacles; mais le but eût été le même, et ils l'eussent atteint également.

Ils avaient deviné tout cela : ils avaient deviné qu'ils s'aimeraient. Non pas que ce mot amour fût venu les éclairer tout de suite sur l'avenir de leur réunion et de leur rencontre. Ils n'avaient rien calculé, rien analysé, rien prévu; mais ils avaient cherché à se détester. Le fils adoptif d'un homme de bien et sa femme qui cherchent à se détester, c'est un pressentiment du crime de s'aimer; et il y avait crime pour eux, crime épouvantable, car l'ingratitude était la première condition de leur amour. Et, au fond de tout cela, une ombre plus noire et plus terrible encore, une ombre qui, si elle venait à s'éclairer, pouvait laisser le mot inceste écrit dans leur vie.

Pauvres jeunes cœurs! qu'au jour où commencèrent ces soirées d'hiver, ils étaient loin d'avoir aucune de ces idées lugubres! comme ils étaient contens d'eux! comme ils se croyaient à l'abri l'un de l'autre! comme Henriette était bien pour Charles la femme qu'on lui avait dépeinte à Paris, une rusée hypocrite qui avait surpris la bonhomie du général! Plus tard nous saurons la main qui a tracé ce portrait. Comme il riait de sa crainte de venir à la forge, quand une voix railleuse lui avait dit : — Vous lui ferez la cour, et, le bonhomme mort, vous épouserez la veuve avec l'enfant venu sous une feuille de chou! Comme cette prédiction rendue plus effrayante par des demi-révélations, grandie par l'imagination de Charles et par une sorte de sorcellerie employée à son égard, et dont le secret dormait dans son cœur, comme il la trouvait ridicule cette prédiction! comme ses appréhensions lui paraissaient puériles! C'était tout à fait une femme ordinaire, qui n'avait pas même la portée d'une intrigante supérieure; une petite fille qui a fait un enfant et qui le fait endosser à un mari.

Pour Henriette, assurément Charles n'était plus ni ce jeune homme distingué qui avait souvent mérité dans sa jeunesse, et lorsqu'elle était encore enfant, les éloges charmans de sa mère; ce n'était plus ce jeune sous-lieutenant décoré sur le champ de bataille, changeant d'épaulettes à chaque campagne; un de ces soldats intrépides qui, si vite qu'ils montent, pourraient planter chaque échelon de leur fortune dans un trou de blessure; ce n'était plus le pauvre prisonnier errant dans les froids déserts de la Russie, ni ce jeune homme à l'existence incertaine et qui devait porter avec lui l'arrêt d'un autre. C'était tout simplement un assez bon garçon, rangé, exact dans ses devoirs; ayant de l'honneur, un poignet de fer, quelques idées plus brutales que bien entendues d'ordre et de discipline, bien élevé, poli, avec qui on peut vivre en toute sécurité.

Ils en étaient là tous deux, désarmés de leurs préventions l'un contre l'autre, et ne s'étudiant plus pour se trouver des défauts. Alors ils laissèrent l'amour les surprendre par son charme le plus invincible. Ne se

croyant pas dangereux, ils se laissèrent aller à eux-mêmes, ils se laissèrent aller à se plaire. Se plaire, autre puissance que l'amour, presque aussi forte et bien plus séduisante, qui, lorsqu'elle est seule, ne mène pas aux grandes extravagances, mais, qui, seule, suffit mieux que la passion aux longues intimités.

Deux mois s'étaient écoulés depuis l'arrivée de Charles; les affaires du général allaient si manifestement bien, qu'on avait augmenté le nombre des ouvriers. D'aspert, ravi de tout ce qui l'entourait, ne trouvait pas un moment dans toutes ses longues journées pour souhaiter troubler la quiétude où il vivait. Il redoutait un événement. L'éclaircissement qu'il avait tant désiré sur l'état de Charles lui en paraissait un qui devait avoir un résultat désagréable, et il faisait semblant de n'y plus penser, c'est-à-dire, il en écartait la pensée quand elle lui venait.

Indubitablement, il y avait eu quelqu'un de sacrifié, un enfant dévoué au malheur dans l'affaire de Rome; mais comme Charles pouvait être l'un ou l'autre, il semble qu'il fût à la fois l'un et l'autre; et, comme d'Aspert ne savait si c'était son fils ou le fils du capitaine Dumont qu'il devait plaindre, il se servait de son incertitude pour n'en plaindre aucun. Il ne risquait pas sa pitié.

Lussay restait le même: presque toujours absent, devenu indifférent à tous les sujets de conversation, mais les suivant avec cette facilité d'un homme qui a beaucoup vécu, il y fournissait sa part d'instruction et d'esprit: jamais de gaîté et d'abandon. Il nourrissait quelque chose en lui. C'était un silence de l'âme qui devait éclater tôt ou tard; rien ne dénotait que l'instant de l'explosion fût proche ou éloigné; c'était l'homme à part de ce petit monde.

Quant à Bizot, il bizotait. Bizoter, que veut dire ce mot? je ne sais; mais, tenez, entre nous, j'ai connu M. Bizot; je l'ai vu à Paris, je l'ai vu en province, et nous n'avions trouvé rien de mieux pour exprimer sa façon d'être, que de créer le mot bizoter. Il se levait, s'habillait, descendait, déjeûnait, se promenait, regardait, répondait, ne demandait jamais rien, ne refusait jamais rien, lisait si on lisait, causait si on causait, se chauffait si quelqu'un avait froid, jouait toutes sortes de jeux, même au volant; prenait souci de ce qui alarmait quelqu'un, s'informait avec un curieux, se tenait coi avec un indifférent; espèce d'écho de tout ce qui agissait autour de lui, n'ayant d'original que d'être comme tout le monde: capable de fuir avec un lâche, d'avancer avec un brave, rendant volontiers autant qu'il recevait, soit en esprit, en politesses ou en égards; usant de ceux qui usaient de lui, ne fuyant et ne cherchant personne, très heureux en compagnie, très heureux tout seul. Je l'ai vu discuter passablement économie politique, danse et haricots; enfin, pour le résumer en un mot, c'était M. Bizot. Mais comme rien n'est complet en ce monde, il avait un trait à lui, un trait qui le distinguait: il était un peu musicien. Il devait être un peu musicien, cela se conçoit; mais c'est là qu'il manquait à cette inexistence de toute particularité: au lieu de jouer un peu du violon, ou de la flûte, ou du violoncelle, ou même du basson, il jouait de la lyre. Oui, M. Bizot jouait de la lyre, espèce de guitare bâtarde où il faut arrondir les bras et faire saillir la hanche: invention de l'empire pour poser les femmes à la grecque.

Reste madame Bizot. Madame Bizot se soignait corps et esprit. Toujours étroitement lacée, étroitement chaussée, parlant étroitement, riant de même, tandis qu'il lui eût mieux valu laisser voir ses belles dents blanches, lancer à brûle-pourpoint ses regards agaçans, montrer un peu ses jolies jambes, un peu sa gorge si rebondie. Elle voulait se distinguer; et, quoiqu'elle fût trop Parisienne et trop bien tournée pour être gauche, elle était gênée et avait perdu cette chance qui livre les hommes les plus délicats à une femme appétissante, un matin, par hasard, au saut du lit, ou dans un coin, le soir, quand il fait noir. Quelquefois la nature reve-

nait, surtout quand le rire prenait à d'Aspert, que Bizot lui renvoyait la balle en grossissant l'éclat, qu'Henriette s'y laissait aller, que Charles suivait et que Lussay desserrait aux coins ses lèvres émincées.

Cela arriva un jour que le général, se sentant ingambe, déclara vouloir souper dans le salon, par un temps qui hurlait au dehors et par un feu qui flamblait gaîment dans la cheminée. On apporta du champagne : on en but à force, à rasades, d'Aspert provoquant tout le monde. Il raconta des histoires de garnisons; Bizot répliqua des histoires de commis-voyageurs, de ces bêtes d'histoires qui finissent par un coq à-l'âne ou par une polissonnerie, et dont on rit bien plus que de tout l'esprit possible; puis, la table levée, le général voulut danser; il se rappela qu'il avait été beau danseur. On n'était que six : Bizot et Henriette furent obligés de se doubler, seulement Bizot ne faisait le cavalier avec Henriette qu'après avoir fait la dame avec le général ; alors il figurait vis-à-vis de sa femme et de Lussay qui dansait (Lussay dansait). Alors Bizot mettait et ôtait avec une dextérité ravissante un bonnet de femme, selon le rôle qu'il jouait ; à chaque changement le général riait aux éclats. Bizot dansait congrument en homme, entrechats et jetés-battus en avant; puis il minaudait et tortillait en femme : c'était charmant, c'était du délire ; madame Bizot riait tant, qu'elle en faisait plier Lussay sur qui elle s'appuyait. Puis on valsa. Henriette se mit au piano. On avait chanté la contredanse : on valsa ; Bizot avec le général, madame Bizot avec Charles. On tourna, on s'anima.

— Vois, ma femme, disait Bizot, voilà comme on fait, on s'abandonne, cher ami, cher général, on se penche, on s'exalte.

Et il se donnait des grâces ; et sa femme, pour l'imiter, disait-elle, s'appuyait au bras de Charles, effleurait son visage, perdait ses regards dans les siens, assouplissait sa taille sous sa main, laissait frémir ses lèvres humides et entr'ouvertes, et le général, qui s'en apercevait, riait comme un fou, et Bizot riait encore bien plus fort, quand, enfin, ils tombèrent tous deux pâmés sur un canapé. Henriette s'arrêta. Les deux autres valseurs s'arrêtèrent aussi ; mais madame Bizot, emportée enfin dans sa bonne nature amoureuse, serra la main qu'elle quittait et dit tout bas, d'une voix altérée :

— Ah! Charles!

Puis elle alla tomber dans une bergère sans ranger sa robe ni ses cheveux, jetant ses jolis pieds en avant, écartant sa collerette pour laisser pénétrer le frais, l'œil vibrant, le teint animé, si concupiscente enfin, que la jeunesse de Charles ne put s'empêcher de voir tout cela, de le regarder attentivement, de le regarder long-temps, si long-temps, qu'Henriette s'en aperçut. Puis Charles s'aperçut qu'Henriette s'en apercevait, et ils devinrent sérieux tous deux. Heureusement il était minuit, sans cela la soirée aurait tristement fini.

J'ai dit que Charles et Henriette se laissèrent aller à se plaire, voici comment. On ne se plaît pas par les choses qui touchent, c'est-à-dire par celles où il s'agit d'affection, de tendresse, et sur lesquelles on sent vivement. On se plaît par les choses indifférentes. Si la raison de l'amour est introuvable, la raison du plaire ne l'est pas. A certaines femmes on plaît par sa physionomie, par sa beauté ; à d'autres, par son esprit, par un talent préféré; à presque toutes, par un mélange heureux de toutes ces qualités, et, comme le résultat du plaire est le même que celui de l'amour, il y a beaucoup de gens qui prennent l'un pour l'autre. Ce qui fit que Charles et Henriette se plurent dès qu'ils ne se regardèrent plus que comme une fatalité respective, c'est qu'ils devinrent simples et naturels, et se laissèrent aller à s'écouter sans appréhension de leurs paroles, à parler sans faste ni aigreur. Il arriva qu'eux seuls causaient bien de tout. Henriette avait sur les choses un jugement juste de ce qu'elles étaient; Charles, un jugement naïf et fort de ce qu'elles auraient dû être ; il y

avait dans elle une appréciation charmante et exquise du monde, des livres, des sentimens : dans lui, un blâme ou un éloge brûlant, mais hors des règles tracées. Pour tous, il semblait contrarier les idées d'Henriette ; pour elle seule, qui avait un goût parfait, il avait dans l'esprit ce qu'elle n'eût osé y avoir, d'autres idées que tout le monde, plus de hardiesse et d'originalité, ce qui messied à une femme, ce qui est toujours de bonne grâce dans un homme. Il n'était pas conteur, mais, quand une histoire l'avait ému, il faisait pleurer en la répétant. Toutes ces bonnes façons, qui le premier jour avaient déparé l'espèce de vampire qu'Henriette s'était créé, devinrent autant de grâces pour l'homme de salon. Il dessinait supérieurement, était fort excellent musicien ; mais sa complaisance mettait ses talens aux ordres d'Henriette, sans en faire parade, sans amener tout le monde à s'occuper de ce qu'il faisait bien. Ce fut une touchante histoire qui lui apprit comment il était musicien.

Il s'agissait de savoir si le rhythme musical nous charme par habitude apprise ou par puissance naturelle et sympathique à nos organes ; si un air, sans mesure ni mélodie bien arrêtée, ne nous serait pas très agréable, sans la coutume qu'a l'oreille des mesures usuelles et de leurs temps. Charles soutenait que la mesure est chose naturelle à l'oreille, comme étant l'ordre de la musique, et l'ordre lui paraissant la première condition de toute beauté. Pour soutenir son opinion, il racontait qu'étant en Russie, avec quelques centaines de prisonniers traînés à travers un long désert de neige, sur une file qui durait une demi-lieue, côtoyés par une centaine de Cosaques qui galopaient de la tête à la queue de la file, comme font les chiens d'un troupeau, les harcelant du bois de leurs lances pour les faire marcher à leur guise ; il racontait qu'ils étaient arrivés à un village où ils devaient se reposer quelques heures. Charles entra dans une espèce de maison plus propre que les autres ; elle dépendait, ainsi que tout le village, d'un château qu'on voyait à quelque distance. Dans la chambre où est le poêle et où tout le monde se tenait, il y avait dans un coin un groupe singulier : il était composé d'une espèce de soldat russe, d'un paysan assez âgé, et d'une jeune fille d'une beauté touchante. Au moment où Charles arriva, elle était assise par terre et pleurait ; le soldat maugréait et ordonnait au vieillard de la frapper ; celui-ci se taisait sans refuser, mais sans obéir. Le soldat tira son sabre et menaça le vieillard ; le vieillard frappa sa fille, car c'était sa fille. La pauvre enfant se leva et, pour toute réponse, se mit à chanter. Quel air était-ce? ni Charles ni ses compagnons ne purent le deviner. Le sauvage instructeur tempêta en criant que ce n'était pas bien ; et, prenant un cahier de musique, il se mit à chanter sans que Charles devinât davantage à quelle mélodie appartenait le glapissement du maître. L'écolière répéta, mais inexactement, et il fallut la battre : c'était triste à voir ; puis, quand il fallut recommencer plusieurs fois, cela devint atroce. Alors Charles s'informa par le moyen d'un de ses camarades qui parlait russe, et il apprit de la mère, qui pleurait dans un coin, que le seigneur du château, ayant entendu à Moscow un certain air qui l'avait charmé, voulait le faire apprendre aux jeunes filles qui lui appartenaient, pour le lui répéter tous les jours. Il avait chargé de cette instruction le musicien présent qui avait été trompette dans un régiment ; et le sort avait désigné la fille du vieillard pour l'apprendre la première. Pendant ce récit, la pauvre enfant s'était remise à terre et se laissait battre sans murmurer. Ce n'était plus le père qui frappait, c'était le trompette. Charles s'élança au risque de sa vie, et arrêta le terrible maître d'école. Celui-ci devint furieux ; il ne put cependant échapper à la main du jeune commandant. Mais quelle fut la surprise de celui-ci, lorsqu'il vit le père et la mère supplier le trompette de continuer, et qu'il comprit par son interprète qu'on le priait lui-même de laisser battre leur fille. C'est que, disaient-ils, si elle ne sait pas l'air pour ce soir même, peut-être le seigneur la tuera dans un moment de

colère. La pitié était donc de laisser battre cette malheureuse. Alors Charles abandonna le trompette qui sortit pour aller faire son rapport au seigneur : tout le monde tremblait pour cette jeune enfant. Charles ramassa tristement l'air qu'elle devait apprendre, et qu'il supposait quelque musique barbare du pays; mais, en y jetant les yeux, il reconnut que c'était un air de Mozart, cette délicieuse chanson d'amour des noces de Figaro : *Mon cœur soupire...* Sans y penser, sans se dire que la nature musicale de cette fille s'était refusée à répéter une si gracieuse mélodie étrangement défigurée, il s'approcha d'elle, lui montra le papier et lui fit signe de chanter; elle secoua la tête sans répondre. Alors il commença l'air d'une voix si sonore et si émue, qu'elle l'écouta soudainement, comme s'il lui parlait une langue qu'elle comprenait ; elle suivait de la tête la mesure avec exactitude; puis elle-même elle essaya de le répéter. Et Charles ne lui avait pas dit trois fois cet air, qu'elle le chantait avec une justesse parfaite, avec une expression de reconnaissance pour son maître, qui était presque aussi charmante que la passion amoureuse de la musique. A ce moment, le seigneur arriva avec le chef de l'escorte des prisonniers pour punir à la fois l'esclave et le Français qui avaient contrarié l'exécution des ordres du boyard. Mais ils s'arrêtèrent tous deux en entendant la voix suave de la jeune fille, en voyant le père et la mère, la bouche béante, écoutant dans le ravissement; une douzaine de prisonniers qui se tournaient aussi vers la chanteuse, et quelques têtes qui sortaient du haut du poêle sur lequel les Cosaques étaient couchés.

— Mais, dit le boyard, voilà mon air; qu'est-ce que tu es venu me dire? elle chante aussi bien que la dame italienne de Moscow.

Il s'approcha, il se le fit répéter ; et Charles lui ayant conté l'histoire telle qu'elle s'était passée, le boyard donna au père la joie de rendre le knout au trompette qui l'avait forcé à battre sa fille.

— Eh bien! ajouta Charles, si les sons non rhythmés et barbarement assemblés étaient indifférens pour des oreilles sauvages, pourquoi cette jeune fille, qui n'avait aucune idée de musique, ne répétait-elle pas la leçon du trompette aussi bien qu'elle a répété la mienne?

L'histoire avait intéressé. Madame Bizot, qui voyait toujours la même chose au bout de toute relation entre un homme et une femme, dit à Charles en minaudant :

— Et que vous donna la belle paysanne pour prix d'une si charmante leçon?

— Un morceau de pain, madame, dit Charles d'un ton froid.

Cette réponse répara auprès d'Henriette l'attention que Charles avait donnée, quelques jours avant, aux appas de madame Bizot.

— Ah çà! dit d'Aspert, tu es donc musicien?

Il fallut en convenir. Ce fut de ce jour que l'on commença à faire de la musique.

C'est une terrible chose que la musique, non pas tant pour son charme particulier, pour cette mollesse qu'elle glisse à l'âme, pour ce balancement du rhythme où elle l'endort; mais aussi pour tout ce qu'elle a de rapproché et d'intime, surtout dans un salon sans regards. Un homme assis devant un piano, une femme assise à ses côtés; leurs genoux se touchent. Quand on étudie attentivement on ne s'en aperçoit pas. Une note qu'on aborde mal et qu'on cherche sur le clavier, les mains s'y rencontrent. Et si le jour pâlit ou si la lampe baisse, on n'a pas le temps de le remarquer, mais on se penche ensemble sur le cahier, on s'appuie presque l'un sur l'autre, les visages sont rapprochés, les haleines se confondent; et, s'il y en a un qui se retourne imprudemment, les joues s'effleurent, la bouche sent une mèche de cheveux, une gaze, mille fois plus qu'on n'eût rêvé, qu'on n'eût permis à son imagination de rêver.

Et ceci n'arrive point aux gens qui le cherchent; car ils avertissent de l'éviter par la maladresse qu'ils y mettent; ceci arrive à ceux qui ne s'en mé-

lent pas : le hasard les sert ou les trompe. Ainsi madame Bizot, qui chantait aussi avec une jolie voix, tâchait à avoir beaucoup de ces distractions et n'en attrapait presque jamais; tandis qu'Henriette et Charles, qui se donnaient innocemment à leur musique, en rencontraient mille dont ils ne s'apercevaient pas, ou dont ils ne témoignaient pas s'apercevoir. Déjà ils se sentaient si bien ensemble, qu'ils n'avaient pas songé à se créer de petits rigorismes pour être moins bien. Et pourtant ils ne pensaient pas à l'amour, ils ne pensaient à rien ; ils se convenaient à merveille. Si l'idée de l'amour leur était rentrée au cœur, ils se seraient défendus. Peut-être eût-il été encore temps; bientôt il fut trop tard.

C'était un soir, encore un soir. Le jour, on ne voyait point Charles : il était tout aux affaires ; et maintenant Henriette ne le trouvait plus mauvais, elle ne le trouvait plus ridicule. Elle estimait cet esprit d'ordre et d'activité qui lui faisait sauver la fortune du général; elle l'estimait d'autant plus que, jusqu'à Charles, elle n'avait pas cru cet esprit compatible avec ce qui fait un homme aimable et de manières élégantes. C'était donc un soir ; on avait beaucoup causé ce qu'on appelle sentiment : madame Bizot tirait toujours la conversation à l'amour. Elle s'était beaucoup étendue sur toutes les manières de faire une déclaration à une femme. Charles, à son penser, n'avait plus que le choix après une si complète leçon. Le moment de la musique arriva. On avait reçu le matin quelques airs de la partition nouvelle d'*Emma*, ravissante musique où nous courions tous, bien jeunes que nous étions alors, avec des pleurs pour ses airs si doux et des trépignements pour la fringante ronde où madame Boulanger faisait bondir tout ce jeune parterre. Car les parterres d'alors étaient jeunes et amoureux ; ce n'était pas encore la boutique du perruquier et celle du marchand du vin qui en fournissaient le public.

O misère de moi ! que nous vieillissons jeunes aujourd'hui ! ne voilà-t-il pas que je me rappelle, que je m'oublie à me souvenir. Hélas ! que la jeune littérature de vingt ans rirait de celle de trente, si elle la lisait.

Enfin, on avait reçu une partition d'*Emma*. Charles, distrait ce soir-là, s'était assis à côté du piano. Henriette s'y plaça et se mit à chanter cette cavatine :

Qu'elle est belle ! quel sourire !
Que d'esprit ! quels doux attraits !...
Hélas ! sans oser le dire,
Je l'adore et pour jamais.

Les réflexions qui avaient survécu à la conversation cessée, le charme de la mélodie, peut-être aussi le sens de ces quatre premiers vers, plongèrent Charles dans une méditation distraite de ce qui l'entourait, mais non de ce qu'il entendait ; et l'air était fini, tout le monde l'avait applaudi, que, la tête penchée dans sa main, Charles répétait à voix basse, émue, et en donnant à la mesure une expression passionnée.

Qu'elle est belle ! quel sourire !
Que d'esprit !...

Henriette le regardait et l'arrêta.

— Eh bien ! qu'en pensez-vous ?

— De quoi ? dit Charles en se remettant avec peine.

— De cet air ?

— Ah ! oui, dit-il, cet air ? oui, il est bien. C'est un air d'homme, n'est-ce pas ? Pourquoi donc le chantiez-vous ?

— Eh ! non, dit madame Bizot, c'est la soubrette qui le chante à sa maîtresse, en lui apprenant que c'est ainsi que son amant parle d'elle.

— Tant pis, dit Charles avec quelque chose de triste, il me semble qu'il irait à merveille à une voix d'homme.

— Voulez-vous l'essayer ? dit Henriette.

— Oui, vraiment, dit Charles.

Elle se leva pour lui céder la place. En passant l'un devant l'autre, ils se frôlèrent ; Charles en tressaillit. Henriette se plaça debout près de lui pour tourner les feuillets, elle posa sa main sur son épaule ; Charles la trouva brûlante : jusqu'à ce siége qu'elle venait de quitter, et sur lequel il l'avait si souvent remplacée, il semblait qu'elle le pénétrât de partout. Il joua la ritournelle, et voulut chanter ; il se troubla à la première mesure, il balbutia, il ne put continuer. Henriette, qui le comprit peut-être, qui redoutait l'intervention de madame Bizot, dit aussitôt :

— Eh bien ! accompagnez-moi, je vais chanter.

Elle commença. Charles la suivit avec moins de trouble, puis il s'unit de sentiment au chant d'Henriette ; l'accompagnement se mêla d'amour avec la voix ; ils paraissaient unis dans une exécution intime, et enfin Charles, entraîné au moment où la cavatine revient à son premier motif :

Qu'elle est belle ! quel sourire !

reprit cette phrase et la chanta avec une expression si pleine, si puissante, si émue, qu'elle éveilla l'attention de tout le monde, de d'Aspert, de Bizot et de Lussay, qui jouaient et qui applaudirent avec acclamation. Charles ne s'en aperçut pas, et, lorsqu'il eut fini, il laissa tomber sa tête sur sa poitrine.

Henriette, par un mouvement si rapide que nulle réflexion n'eut le temps de venir à l'encontre, lui dit tout bas en lui appuyant la main sur l'épaule.

— Faites attention, on nous regarde.

Oh ! ce sont de pareils mots qui font qu'on garde la vie malgré ses chagrins, ses déceptions, ses tortures ; ces mots, qui remplissent l'âme soudainement, la fondent de joie, l'associent à une autre ; ces mots qui sont un bonheur tant qu'on garde un souvenir. Charles eût voulu mourir alors ; il eût voulu aussi regarder Henriette, il n'osa pas, il eut peur : il se leva.

Elle était femme, elle fut plus courageuse que lui ; elle osa le suivre des yeux. Il était si troublé qu'il chancela. Elle ne pouvait plus lui venir en aide, elle se repentit presque de ce qu'elle avait dit ; puis elle douta qu'il l'eût comprise. Bientôt elle eut la preuve qu'ils étaient déjà compromis. Charles se remit, et répondit suffisamment bien aux compliments qu'on lui adressait.

Parmi les morceaux de musique d'*Emma*, les journaux avaient tant vanté la ronde du bouquet avec son fringant tra la la, que madame Bizot la chercha et la trouva. Après l'avoir déchiffrée en silence, elle se figura les mines agaçantes de madame Boulanger, et, sur l'effet prodigieux qu'elle produisait, elle voulut en essayer. Elle appela Charles qui s'était mis dans un coin, et le pria de l'accompagner. Il vint de mauvaise grâce : elle l'avait si maladroitement dérangé de son bonheur ! Henriette s'approcha aussi du piano, et elle entendit que madame Bizot disait à Charles :

— Voyons si vous mettrez autant de cœur à celui-ci.

Charles était si distrait, qu'il n'entendit pas ou qu'il entendit mal. Il répondit tout haut :

— Mais il n'y a pas de chœur à ce morceau : admirable bêtise de l'amour.

Madame Bizot se mordit les lèvres et commença. Le premier couplet alla passablement bien ; la politesse de Charles suppléa à sa bonne volonté : madame Bizot crut qu'elle gagnait quelque chose. Au refrain du second couplet, elle se laissa aller à un petit mouvement de tête et de hanche, tout à fait souple et charmant. On cria bravo, mais sans se déranger ; les joueurs, du fond de leur trictrac, Henriette et Charles, parce que c'était bien chanté.

Madame Bizot espérait une victoire complète; elle voulait emmener Charles dans l'allure voluptueuse de la ronde, et lui faire chanter d'entraînement le tra la la du troisième couplet. Elle mit dans sa voix tout ce qu'elle avait de coquetterie; Charles l'accompagnait avec expression : elle crut qu'il allait la suivre, et, arrivée à l'endroit où la phrase musicale se replie doucement pour ressaisir le refrain, elle ralentit et suspendit son chant pour donner entrée à la voix de Charles. Mais Charles se tut, et une autre voix entama le tra la la. C'était la voix de Bizot qui se dandinait en mesure sur son fauteuil, de Bizot qui, battu toute la soirée, prenait une revanche éclatante, et qui disait amoureusement, et avec une variation heureuse dans les syllabes, trou lou lou lou, trou lou lou, trou, trou lou lou lou lou lou. Six quatre, trou lou, trou lou trou ; bezet, trou lou lou trou... Carne, trou lou lou, trou lou. Je prends deux trous, trou trou trou treu...

— C'est insupportable! s'écria madame Bizot, quand vous êtes là, on ne peut pas chanter.

— Hein! je marque six points.

— Je dis que vous avez l'air d'un gros benêt, avec votre dandinement et votre trou trou.

— Bah! fit Bizot en regardant le général pour voir si c'était vrai, qu'est-il arrivé?

— Votre femme a raison, dit le général avec humeur, vous empêchez ces dames de chanter, et vous m'avez fait faire deux écoles avec vos trou lon lon.

— Bon, bon, bon, dit Bizot, je me tais. Deux as. Je la gagne bredouille.

— La belle? dit le général.

— La belle? soit.

Ils reprirent leur jeu.

Pendant ce temps, Charles avait quitté le piano. Madame Bizot eut la maladresse de le rappeler, il eut la maladresse de refuser ; elle en fut piquée et en eut de mauvaises pensées : elle eut celle d'observer. Henriette s'était approchée de Charles, et, feignant de ranger quelque chose à la cheminée où il faisait semblant de se chauffer, elle lui dit :

— Pourquoi refuser madame Bizot!

— Ah! dit Charles, cette femme se jette à la tête de tout le monde.

Henriette regarda Charles d'un air éperdu. Il ne comprit pas ; elle s'éloigna, tourna un moment dans le salon et sortit. Elle sortit pour pleurer. C'est que, quelque délicatesse qu'il y ait dans le cœur d'un homme, elle n'est jamais assez profonde pour atteindre aux délicatesses d'un amour de femme. Ce mot de Charles, qu'il ne croyait désobligeant que pour madame Bizot, voici comment Henriette l'avait traduit :

— Cette femme se jette à la tête de tout le monde, a-t-il dit; et moi, mon Dieu! que viens-je de faire? que lui ai-je dit?... Malheureuse! Cette réponse qu'il m'a faite pour elle était pour toutes deux... Je me suis jetée à lui qui me semblait m'appeler; et voilà ce qu'il pense de moi, mon Dieu!...

La pauvre Henriette se disait cela en pleurant, assise dans un coin de la salle à manger, seule dans l'obscurité. Oh! quelle transition! tout à l'heure, éclairée par le trouble de Charles sur le sentiment qu'elle éprouvait, entraînée comme lui, se livrant pour le sauver, et maintenant méprisée, descendue au rang de madame Bizot! Elle pleurait, elle pleurait amèrement. Enfin, son mari, étonné de son absence, l'appela ; elle se leva toute droite comme un enfant coupable et comme s'il l'avait vue pleurer. Elle se décida à rentrer; mais, pour cacher ses larmes, elle ouvrit un buffet, y chercha une carafe, de l'eau pour baigner ses yeux et en effacer la trace des larmes. Elle était si troublée, qu'elle renversa quelques porcelaines. Charles, qui se dévorait d'inquiétude de l'avoir vue sor-

tir, profita du bruit pour s'élancer à la porte; il l'ouvrit, et, à la clarté qui pénétra dans la salle à manger, il vit Henriette debout devant le buffet.

— Etes-vous indisposée? qu'avez-vous? dit-il en avançant.

— Rien, répondit-elle en passant devant lui rapidement et sans le regarder.

Mais il y avait de l'amour encore dans ce mot rien : car il l'avait interrogée tout haut, et elle lui avait répondu tout bas. Charles ne le comprit pas ainsi. Quand on aime de tout soi, quand on aime si avant dans l'âme, on a bien plus l'intelligence de la douleur que de la joie. Charles ne vit que le geste froid, et n'entendit que le mot tout seul; ce fut son tour de souffrir. Cependant, quoiqu'il semblât que ce mot les désunît, à partir de ce moment, ils n'eurent plus qu'une même vie. Avant ce jour, ils s'aimaient chacun séparément; ils se trouvaient bien l'un avec l'autre, mais ils n'y étaient pas d'une semblable humeur; ce soir-là, ils eurent leurs joies en même temps, leur douleur en même temps : ils s'aimèrent ensemble. Madame Bizot en devina plus qu'il n'y en avait; c'était de son caractère. Elle se garda la nuit pour réfléchir à ce qu'elle devait faire. On se retira. Henriette évita les regards de Charles, qui cherchaient les siens : il sortit désespéré.

Nous avons dit qu'il ne logeait pas dans la maison où étaient les appartemens des autres personnes de cette histoire. Quand il fut dehors, il marcha rapidement pour rentrer chez lui, mais il s'arrêta. Il avait vainement attaché ses yeux aux yeux baissés d'Henriette; il alla vers sa fenêtre pour la regarder. Espérait-il qu'elle s'y mettrait? le froid était piquant, excessif; cela n'était pas présumable. Mais elle était derrière le volet, il lui semblait que là où elle était, elle devait tellement imprégner tout de son âme, qu'il en transsuderait quelque chose à travers ce bois; véritablement il l'interrogeait comme une physionomie qui va parler. Il ne voyait pourtant rien, pas même le mouvement de la lumière, pas une ombre sur un rideau. Il s'était assis sur une pierre, il restait là, il attendait; quoi? Puis-je le dire, et le savait-il lui-même? Il était là, il attendait.

Quant à Henriette, elle était rentrée toute troublée, bien malheureuse, mais déjà plus malheureuse de l'état où elle avait laissé Charles que de ce qu'il lui avait dit.

A côté de la susceptibilité de son cœur, elle avait trop d'orgueil d'elle-même pour ne pas avoir vite compris qu'elle s'était trompée. Avant de quitter le salon, elle en était convaincue; mais, pour consoler Charles, il eût fallu une parole, un regard. Elle eut peur d'elle, elle eut peur de madame Bizot; elle préféra le laisser souffrir; et puis elle lui en voulait toujours un peu de ce qu'elle ne nommait plus que sa maladresse. Elle se coucha dans cette pensée, et d'abord elle s'imagina qu'il ne se ferait pas une trop vive douleur de son silence. Elle se le représenta rentrant chez lui, puis perdant le souvenir de son chagrin dans le sommeil; puis elle dit tout haut :

— Non, il ne dormira pas.

Elle ne dormait pas, elle.

Alors elle reprit ses craintes. Peut-être, pensa-t-elle, avait-il en véritablement intention de rejeter son amour comme celui de madame Bizot; et, comme l'esprit achève aisément une idée entamée, elle se persuada bientôt qu'elle était dédaignée; sans cela il eût trouvé un mot pour s'excuser : il est vrai qu'il ne l'avait pas pu; il est vrai qu'elle l'avait évité. Mais, depuis qu'il avait quitté le salon, il aurait pu... quoi?... Mais, à sa place, je ne sais, moi, si j'étais homme, je serais sous ses fenêtres, je voudrais la voir, l'implorer, la prier. Il y était peut-être.

Elle le pensa, puis elle n'osa le croire; elle voulut voir, et n'osa pas regarder. S'il n'y était pas, elle serait malheureuse; s'il y était, que lui dire? Elle balança long-temps. Enfin elle risqua son espérance d'amour,

mais elle ne voulut pas compromettre son secret en se montrant : elle passa dans un petit cabinet sans lumière, où une simple lucarne ouvrait en dehors ; elle s'en approcha ; les pieds nus sur le parquet, elle souleva à peine le rideau qui voilait la vitre, et elle vit Charles assis, qui dévorait sa croisée du regard. Oh ! qu'elle fut heureuse ! ! Puis il lui vint au cœur toutes sortes de pitiés pour lui. Il faisait froid ; il devait souffrir. Elle y pensait, sans sentir que ses pieds se glaçaient sur le parquet. Deux fois elle porta la main à la vitre pour l'ouvrir, deux fois elle s'arrêta. Cependant il restait toujours. Oh ! c'était trop de cruauté de le laisser là. Il se leva ; il faisait nuit, elle le voyait comme en plein jour. Il essuya ses yeux : elle pleura. Il s'éloigna, mais il ne rentra pas chez lui ; il prit le chemin de la forêt : il allait livrer à la fatigue du corps l'agitation de son âme. Elle tira le verrou de la petite croisée ; il n'entendit pas et disparut dans le bois. A ce moment, elle l'eût rappelé devant madame Bizot. Quand Henriette quitta la fenêtre, elle avait le corps glacé : elle était malade.

XIV

Le Brin de soie.

Le lendemain, lorsqu'ils se rencontrèrent, ils étaient défaits tous deux. Charles, en abordant Henriette, ne se sentit pas le courage de lui parler. Elle lui dit doucement :

— Bonjour ; je n'ai pas dormi non plus cette nuit.

Ils s'entendaient déjà plus qu'il ne fallait.

Cependant, après cette soirée, qui fut le premier événement de leur amour, ils restèrent long-temps au même point. Ils n'avaient pas l'éperon des rivalités pour les hâter, ni la crainte d'être séparés par un accident : tout leur avenir était à leur amour. Aussi pouvaient-ils en savourer les mille délices imperceptibles, les mille malheurs inaperçus pour la plupart des hommes, pour ceux surtout qui disputent une femme plutôt qu'ils ne l'aiment. Ce fut le meilleur temps de leurs amours. Ils savaient qu'ils avaient un secret à eux deux ; mais ce secret, ils ne l'avaient pas encore nommé ; ils ne lui avaient pas encore écrit au front , amour adultère, inceste ; ils pouvaient se tromper, se dire que c'était une amitié exquise, jalouse, passionnée ; ils n'avaient pas encore de jours d'alarmes. Un mois se passa ainsi, pendant lequel madame Bizot chercha à découvrir quelque chose de nouveau. Entre deux jeunes gens qui semblaient s'être entendus, qu'il n'y eût pas quelque chose de nouveau le lendemain, ou, tout au plus tard, le surlendemain, cela lui semblait incroyable. Aussi, quand elle vit que rien n'avançait, elle se persuada qu'il s'agissait de quelque petit secret de ménage, d'une surprise à préparer au général, pour le jour des étrennes qui approchait. Enfin elle recommença ses attaques ; et, grâce à elle, l'amour de Charles et d'Henriette, arrêté dans une douce et innocente confiance, se précipita dans tous les tourmens du désir de la jalousie. En femme habile, madame Bizot revint sur ses pas ; elle vit qu'elle s'était trompée en faisant de la pruderie ; que, s'il fallait sentimentalement séduire Charles, il se tournerait bien plus tôt vers Henriette, qui avait plus qu'elle de cette grâce de l'âme qui plaît à l'âme. Elle revint à son allure franche et vive, et, doutant un peu qu'Henriette aimât Charles, mais bien assurée, quand cela serait, qu'elle ne s'était pas donnée à lui et qu'elle n'était pas femme à se donner, elle se décida à offrir ce que sa rivale avait refusé ou refuserait. Le tout était d'amener Charles à le désirer. Cela ne lui parut pas difficile ; elle compta

sur la jeunesse du commandant et sur son célibat forcé. Il ne manquait plus que des occasions; le hasard lui en fournit une dont elle sut largement profiter.

Avant de raconter ce qui en arriva, il faut dire que Charles et Henriette avaient déjà des engagemens l'un vis-à-vis de l'autre. Peut-être, à la plupart de ceux qui liront cette histoire, le mot engagement paraîtra-t-il bien énorme pour le faible lien qui attachait ces deux amans, une aventure d'enfant, en vérité. Et, il faut le dire ici en passant, quoique l'âge de Charles et d'Henriette ne fût plus celui de ces jeunes sentimens qui se prennent aux brins de la vie, cependant il ne faut pas oublier que c'était leur premier amour à tous deux : et un premier amour est toujours jeune.

Un jour, un dimanche qu'on était dans le vieux et vaste salon, d'Aspert et Bizot lisaient au coin du feu les journaux et les brochures politiques; madame Bizot travaillait avec Henriette à une fenêtre. Madame Bizot faisait une bourse en filet, Henriette brodait. Charles, qui entra, s'approcha de ces dames, et, après s'être informé, il loua leur travail et particulièrement celui de madame Bizot, qui était fort élégant et qu'elle faisait avec des mains si jolies, qu'il était impossible de ne les pas admirer. Charles se laissa aller à quelques galanteries banales : Henriette ne méla pas un mot à la conversation. Un moment après, madame Bizot sortit et Henriette dit à Charles :

— Madame Bizot sera bien heureuse quand elle saura que cette bourse vous plaît tant.

— Pourquoi? dit Charles.

— Parce que c'est à vous qu'elle la destine.

Henriette agissait un peu en femme piquée; elle trahissait le secret de madame Bizot et lui enlevait la joie de la petite surprise qu'elle comptait faire à Charles. Celui-ci vit bien que ses éloges avaient déplu à Henriette; il s'en excusa si bien, qu'elle ne lui en voulut pas. Alors ils se mirent à parler des présens que chacune préparait secrètement pour le premier jour de l'an.

— Que me donnerez-vous? dit Charles en souriant.

— Oh! dit Henriette, vous verrez, cela doit arriver demain.

— Arriver! dit Charles; qu'est-ce donc? quelque bijou, quelque meuble de Paris? Ah! ajouta-t-il tristement, j'avais espéré quelque chose de vous.

— De moi? dit Henriette en rougissant.

— Oui, de vous, dit Charles, ne fût-ce qu'une fleur, ne fût-ce que ce fil de soie que vous tenez entre vos lèvres.

— Quel enfantillage! dit Henriette. Mon présent est avec celui du général, mais un présent qui ne vient que de moi.

— Bien beau, n'est-ce pas? dit Charles avec dédain; qu'il me faudra montrer à tout le monde, et que tout le monde admirera excepté moi?

— Avez-vous envie de le refuser?

— Ah! tenez, dit Charles, donnez-moi ce brin de soie, je vous en prie; cela, rien que cela!

— Ce serait trop, dit Henriette d'une voix profondément troublée; ne parlons pas de cela. Tenez, voyez, vous me faites piquer.

Elle étancha son sang avec son mouchoir et le posa près d'elle; Charles voulut le prendre; elle le retira vivement et le mit dans sa poche. Sa poitrine battait, ses lèvres tremblaient en tordant le brin de soie qu'elles tenaient encore.

— Quoi! lui dit Charles, pas même cela, si peu de chose!

Henriette sourit amèrement, comme si elle eût voulu dire :

— Appelez-vous cela si peu de chose?

Madame Bizot rentra un moment après et revint s'asseoir près d'Henriette, et Charles les laissa seules. Un moment après, Henriette fut obligée de sortir; elle se leva, et, par un mouvement machinal, elle posa

sur la table ce qu'elle tenait dans ses mains, et ce fil qui n'avait pas quitté ses lèvres. Charles le vit, et elle était à peine à la porte du salon qu'il se leva à son tour pour s'en emparer. Henriette s'aperçut de ce mouvement, et, revenant sur ses pas, elle reprit le fil et le roula sur son doigt en répondant de la tête à Charles qui l'implorait du regard :

— Non, non.

Les quelques jours qui suivirent ce refus furent tristes de la part de Charles et affectueux du côté d'Henriette ; elle semblait vouloir s'excuser du chagrin qu'elle lui avait fait. Enfin le jour des étrennes vint : tous les présens furent échangés avec les embarrassemens d'usage ; ils furent riches comme ceux des gens qui n'ont qu'une ou deux occasions par an de dépenser beaucoup d'argent. Le général avait saisi cette circonstance pour remercier Charles de ses soins : son cadeau était un bel équipage de chasse de grand prix ; celui qu'il avait fait offrir par Henriette était un magnifique nécessaire de toilette monté en or et d'une valeur presque offensante, venu d'un autre que du général, qui le donnait visiblement par les mains d'Henriette. Lorsque tous les objets enveloppés de leurs caisses et de leurs couvertures de maroquin furent sur la table :

— Eh bien! dit le général à Henriette, où est la clé du nécessaire?

— Ah! dit celle-ci en devenant rouge et tremblante à la fois et en la tirant de son sein :

— La voici.

Elle pendait au bout du fil de soie. Oh! c'était bien le même, délustré par l'humidité des lèvres, mordu çà et là. Charles sentit fléchir ses genoux de bonheur. Il ouvrit le nécessaire, l'admira avec une joie d'enfant qui ravit d'Aspert. Puis vint le tour de Charles : il avait fait venir de Paris, pour le général, un fauteuil à roulettes, qui allait par le salon en tournant une très facile manivelle. D'Aspert s'y promena. Le présent qu'il offrit à Henriette ne semblait attester qu'un grand soin : une corbeille à ouvrage, avec tous ses détails, où le nom d'Henriette était partout gravé. Je ne parlerai pas de ceux des autres, ni même des présens singuliers de Bizot, si ce n'est de celui qu'il offrit à Henriette. Il le lui remit presque en cachette et lui dit tout bas :

— Pardonnez-moi d'y avoir pensé. Puis en lui serrant la main et en y glissant un petit médaillon, il ajouta d'une voix émue :

— Tout n'est pas mort dans ce cœur, et tout est permis quand on a des cheveux blancs.

Henriette ne savait ce que cela voulait dire ; elle fut tentée de croire que c'était une déclaration. Elle n'aimait pas le ridicule qu'on jetait sur Bizot, et, quoiqu'elle fut fâchée, elle se mit à l'écart pour regarder ce médaillon : c'était le portrait de son fils. Elle poussa un cri de surprise et de joie. Cela lui venir de Bizot! C'est qu'il y a des femmes qui inspirent du cœur et du goût à tout ce qui les entoure. On voulut voir, on accourut ; mais elle serra son médaillon et refusa de le montrer. D'Aspert insistait. Bizot lui dit en riant :

— Êtes-vous jaloux de moi? Laissez, laissez ; je suis bien aise d'avoir bien choisi mon présent.

— Oh! très bien! dit Henriette, et je vous remercie, ajouta-t-elle en l'embrassant.

Bizot prit deux gros baisers, puis, faisant sonner ses lèvres comme un homme qui vient de goûter d'un excellent vin, il fit

— Hem! hem! hem!

Henriette glissa le portrait dans les mains du général qui, heureux ce jour-là, tendit la main à Bizot.

— Mais qu'est-ce donc? dit madame Bizot ; il n'a jamais voulu me dire ce que c'était.

— Ma foi! dit le général, qu'ils s'arrangent entre eux ; je ne sais, moi, ça ne me regarde pas.

La curiosité de madame Bizot en resta là ; celle de Charles avait une si puissante distraction, qu'il ne s'occupa point de ce qui se passait. Enfin l'heure de se retirer arriva ; car ceci se passait la veille du jour de l'an. On déclara qu'on laisserait tous les cadeaux dans le salon ; mais Henriette voulut emporter les siens dans sa chambre.

— Pardieu ! dit le général, tu auras le temps de les examiner demain !

Henriette allait insister lorsqu'un

— Qui sait? de madame Bizot l'avertit qu'elle avait pénétré le motif de son empressement. Et elle répondit :

— C'est juste, nous les visiterons demain.

On se retira après avoir entendu sonner minuit. Charles emporta sa clé. Il eut presque regret d'être seul heureux ; mais il espéra ce qui arriva. Le lendemain il entra le premier au salon ; rien n'y était encore déplacé. Il attendit qu'Henriette descendît, et, quand elle parut, elle lui tendit la main, et à cette main était une bague. Une bague ! quelle imprudence !... Comment échappera-t-elle à l'investigation de madame Bizot qui, dès qu'elle entra, parcourut Henriette des pieds à la tête et jusqu'au bout des doigts. Mais c'est que cette bague était parfaitement semblable à un anneau qu'elle connaissait à Henriette, et que celle-ci portait habituellement ; seulement elle renfermait un mot et un secret. Ce secret dévissait la bague ; ce mot était : *rien* ; puis, si on cherchait bien, on trouvait dans un petit coin ces deux mots : *sans toi*.

Charles avait justement espéré. A peine tout le monde était-il rentré, qu'Henriette était descendue tremblante comme une coupable. Elle savait bien qu'elle était déjà loin de cette reconnaissance complète qu'elle avait vouée au général le jour où il avait si généreusement accepté son malheur. Elle avait trop de délicatesse dans le cœur, pour ne pas voir qu'elle n'était déjà plus l'épouse qui, n'ayant pas apporté à son mari sa dot de jeune fille, lui devait une conduite irréprochable en échange. Mais rien ne l'alarmait sur les suites de l'amour de Charles. Il était si bien son ami, qu'elle crut que ce ne serait jamais qu'une faute de cœur. Elle descendit donc et chercha long-temps. Enfin elle vit cette bague, si semblable à celle qu'elle portait, qu'elle crut ne pas l'avoir mise à son doigt, et la retrouver par hasard ; puis elle reconnut son erreur et pensa bien que ces deux bagues ne devaient être semblables que pour des yeux étrangers ; elle chercha encore et trouva le secret, tout le secret. Elle emporta l'anneau, et le lendemain elle l'avait ; et, pour que Charles n'en doutât pas, elle le tira un moment de son doigt, en dévissa un tour et le remit. Elle avait donc accepté le serment de Charles : elle lui avait donné ce brin de soie qu'il avait tant voulu. On ne s'aime pas plus complétement, plus furtivement. Ils étaient déjà bien coupables.

XV

Maladie.

Ce calme de l'amour de Charles et d'Henriette fut bientôt troublé, comme nous l'avons dit, par les plans sensuels de madame Bizot. Décidée à ne lutter ni d'esprit ni de cœur avec celle qu'elle regardait comme sa rivale, elle ne mêlait plus rien de provoquant aux entretiens du soir, si ce n'est sa personne. Véritablement, jamais on ne fut plus fraîche, plus coquette, plus suave ; une tournure exquise, et, lorsqu'elle était seule avec Charles, des poses d'une grâce, d'une volupté charmantes, avec le soin de ne pas y appeler les regards. Ils y venaient quelquefois, et elle avait l'air de ne les remarquer, ni pour cesser ses agaceries, ni pour aller plus loin ; il

ne lui allait pas de jouer la modestie; il n'allait pas à Charles qu'on lui manifestât de l'abandon. Elle réussit assez bien, car il la préféra ainsi; il se laissa aller même à quelques complimens; mais, de là à ce que voulait madame Bizot, il y avait loin, surtout pour un cœur occupé.

Un accid nt la servit au delà de ses vœux. Charles tomba malade et fut obligé de garder la chambre : c'étaient des palpitations qui demandaient un repos absolu du corps. Henriette alla le voir avec son mari, avec M. Bizot, avec son père; mais madame Bizot y allait seule, y demeurait long-temps; enfin elle s'installa : elle avait apporté une broderie à côté du lit. Henriette en fut contrariée, puis irritée, puis malheureuse; car elle n'osait dire rien à madame Bizot, et, quoiqu'en son cœur elle sentît du dépit contre Charles lui-même, elle ne pouvait lui reprocher comme attentions ou égards envers une autre femme des soins dont il ne pouvait se défendre. Elle brûlait dans le salon de son mari, mais elle n'osait le quitter. D'Aspert ne lui parlait pas trois fois dans une heure, quand elle était là, mais il la faisait demander si tôt qu'elle n'y était plus. Qu'un domestique eût répondu deux fois de suite :

— Madame est chez M. Charles.

Et elle se fût crue perdue. Elle trouva souvent de petits moyens de contrarier le tête-à-tête de madame Bizot; elle y envoyait souvent son père, plus souvent son fils; elle eut cependant la délicatesse de ne pas y envoyer Bizot. Je crois que ce fut plutôt par pitié pour lui que par égard pour sa femme; elle était reconnaissante au pauvre homme du portrait de son fils. Deux jours se passèrent ainsi; le troisième, ce tourment fut insupportable. Henriette ne faisait qu'entrer et sortir dans le salon; elle ne put y tenir, elle alla vers l'appartement de Charles. Dans le court espace qui le séparait de la maison principale, elle s'arrêta trois ou quatre fois.... Que dire? quel prétexte donner à son arrivée? elle en trouvait mille, mais elle sentait bien qu'au fond madame Bizot y verrait de la jalousie; et montrer de la jalousie de madame Bizot lui semblait le pire de tous les malheurs. Cependant elle voulait savoir ce qu'elle faisait là. Il fallait que sa passion fût bien autre que ce qu'elle imaginait : elle se décida à épier.

Elle gagna un escalier dérobé, entra sans bruit dans un cabinet caché d'où elle put tout voir et tout entendre. Madame Bizot était assise sur le lit de Charles.

— Charles, lui disait-elle en souriant doucement et en le caressant du regard, vous l'aimez?

— Y pensez-vous, répondit Charles, j'ai pour elle un respect qui ne saurait se dire.

— Cela n'empêche pas l'amour, reprit madame Bizot, et véritablement Henriette mérite bien d'être aimée.

Son nom, ainsi familièrement prononcé, indigna Henriette.

— Certes, dit Charles, elle le mérite, et c'est tout ce qui fait qu'elle le mérite qui me le défend précisément : tant de touchante vertu, tant de dévoûment au bonheur de son mari.

— Oui, oui, dit madame Bizot ,et, à part tout cela, une des femmes les plus jolies que j'aie rencontrées.

— Elle est belle en effet, dit Charles qui aimait l'éloge d'Henriette et qui ne prévoyait pas le parti que comptait en tirer madame Bizot.

— Mais belle, dit celle-ci, parfaite. Avez-vous vu jamais une main plus effilée, plus gracieuse?

Et de sa jolie main elle écartait, sur le front de Charles, les boucles de ses cheveux.

Charles crut devoir la remercier, et lui dit :

— Mais les vôtres sont charmantes.

— Et quelle taille souple et élégante ! dit madame Bizot en se balançant doucement sur le lit pour imiter le doux mouvement de cette taille

qu'elle vantait ; et cela lui faisait montrer la sienne, et elle poussait ainsi doucement le corps de Charles, près duquel elle était assise.

Celui-ci ne put s'empêcher de le remarquer, et cette pression suave l'émut légèrement ; il tenait encore les mains de madame Bizot ; il les serra.

Henriette ne comprenait pas, et n'était honteuse que des éloges que lui donnait madame Bizot ; elle les trouvait immodestes ; il semblait qu'elle la dévoilât sans pudeur aux yeux de son amant. Mais bientôt elle crut deviner que ce n'était pas elle que madame Bizot voulait ainsi montrer à Charles ; en effet, celle-ci continua.

— Et puis avec qu'elle grâce son cou est attaché à ses épaules. Elle a ceci...

Et, à ce mot ceci, prononcé avec enthousiasme, madame Bizot arracha une épingle de sa robe de chambre, et montra sa blanche gorge et ses belles épaules :

— Elle a ceci d'une pureté ravissante.

Charles ne put s'empêcher de regarder l'image gracieuse de ce qu'on lui disait si beau ; il se leva sur son séant et plongea ses yeux dans les plis de la robe de madame Bizot.

— Enfin, reprit celle-ci, j'ai un joli pied, et, entre nous soit dit, je crois avoir une jolie jambe ; mais, chez Henriette, c'est d'un tour si suave !... et elle appuyait de la main sur sa robe pour dessiner sa jambe ; et, ainsi posée, elle en avait presque découvert une jusqu'à la naissance du genou.

Charles y porta la main. Sous prétexte de le dégager, madame Bizot avança sur le lit de Charles, parut manquer d'appui et se laissa tomber sur lui, son visage sur le sien, son sein bondissant sur sa poitrine. Charles l'entoura de ses bras.

Henriette fit quelques pas pour sortir, mais à peine fut-elle au haut de l'escalier dérobé, qu'elle s'évanouit.

Quand elle reprit connaissance, on l'appelait de tous côtés.

On était venu plusieurs fois la chercher chez Charles, on n'y avait trouvé que madame Bizot. Ils avaient répondu qu'ils ne l'avaient point vue. Lorsqu'elle entendit les voix s'éloigner, elle s'échappa et rentra au salon. Son désordre, sa pâleur, lui servirent d'excuse ; elle dit qu'ayant voulu aller jusque dans la forêt, elle s'était sentie saisie d'une faiblesse qui l'avait forcée à s'asseoir. D'Aspert, son père, Bizot, s'inquiétèrent ; elle se déclara décidément malade ; elle l'était véritablement. On la monta chez elle, on la mit au lit ; une fièvre de feu la saisit, et, en moins d'une heure, il fallut la saigner. Madame Bizot accourut. Quel supplice ! tout le monde était là, Henriette ne put même se détourner ; elle se contenta de se taire. Lussay demanda pour elle du repos ; elle demanda un peu de solitude : on la laissa donc. Alors elle se mit à pleurer sans discontinuer, sans rien penser, sans analyser ce qu'elle souffrait, ni la portée de son malheur ; elle pleurait. Elle était assise dans son lit, la tête dans ses mains, elle sentit cette bague qu'elle portait ; elle l'arracha de son doigt et la jeta avec colère à l'autre bout de la chambre : ce fut la première chose qui fut distincte dans sa douleur. Jusque-là ce n'avait été qu'une souffrance atroce, confuse, qui se dégageait par des larmes, et qui, lorsqu'elles furent épuisées, resta nue et visible devant elle.

— Cette bague, je ne la toucherai plus ! Oh ! ma vie dût-elle en dépendre, dût-on la trouver là, la prendre, l'examiner, y découvrir ce qu'elle renferme, m'accuser alors comme si j'étais coupable ; eh bien ! j'aimerais mieux cela que de la sentir encore dans mes mains.

Voilà ce qu'elle se disait d'abord en elle-même en essuyant ses yeux avec colère ; puis elle ajouta.

Mais lui, il a quelque chose à moi, il faut qu'il me le rendre ; je le lui demanderai. Il faudra donc lui dire ?... Oui, je lui dirai... Oh ! non... non... jamais... Eh bien ! je le lui demanderai, voilà tout... Je lui rendrai sa bague... avec mépris... sans explication... Osera-t-il m'accuser de caprice ?... et,

quand il m'en accuserait... que m'importe... Oui... oui..., je la lui rendrai. Et mon fil... mon pauvre fil, mon pauvre fil de soie... où j'avais attaché ma vie, c'en est donc fait !... Mon Dieu ! mon Dieu !... Oh ! comme il m'a trompée... Comme je l'aimais !... Que je suis malheureuse !...

Et elle se reprit à pleurer avec abondance, car elle en était venue à regretter le bonheur de son amour. Alors elle se leva, et, chancelante, s'essuyant les yeux à chaque pas, arriva près de cette bague tombée dans un coin. Là, elle s'arrêta à la considérer. Il y eut dans ce regard toute l'histoire de son amour, qu'elle se rappelait heure à heure. Les larmes et les sanglots la suffoquèrent ; elle tomba à genoux, et, prenant l'anneau, elle murmura long-temps et tous bas :

— Adieu !... adieu !... adieu !...

Adieu à son amour, à sa vie, à sa foi, à tout au monde. Elle s'arrachait du cœur tout ce qu'elle avait espéré ; elle serait morte là, si elle n'eût entendu du bruit. Elle serra la bague convulsivement, et d'un bond elle fut dans son lit.

C'était Charles : il avait l'air d'un fantôme. M. Bizot l'accompagnait. Henriette regarda Charles. Si celui-ci n'eût déjà eu un soupçon fatal, il aurait deviné ce qu'avait Henriette au regard qu'elle lui jeta : ce fut le mépris le plus indigné, le sourire le plus amer. Bizot, après avoir approché Charles du lit, car Charles pouvait à peine se traîner, Bizot s'éloigna jusqu'au fond de la chambre. Comme il se retournait, Henriette le montra à Charles avec une insultante dérision, et avec cette seule exclamation :

— Oh !...

Lui, Charles, il s'était appuyé sur Bizot pour monter chez elle, sur le mari de cette femme impudente.

Lâcheté ! lâcheté ! voulaient dire ce geste et cette exclamation.

Les dents de Charles claquaient, ses yeux étaient égarés, sa poitrine haletait à se briser ; on voyait bondir son cœur à travers. Il fut obligé de poser sa main sur le lit pour s'appuyer. Henriette la saisit avidement, et, y glissant l'anneau qu'elle cachait, elle lui dit :

— Tenez !...

Charles s'y attendait peut-être, mais il se recula épouvanté. Henriette reprit alors à voix basse :

— Rendez-le-moi !

Quoiqu'elle ne désignât rien, ni l'un ni l'autre ne s'y trompèrent : c'était le fil de soie, c'était cet imperceptible gage d'amour qu'elle demandait. Charles, secouant lentement la tête, répondit.

— Non... non...

— Rendez-le-moi, répéta Henriette d'une voix brève et qui s'animait, rendez-le-moi !

— Pas ainsi, dit Charles en la calmant du geste ; non... demain...

— Oh ! reprit Henriette en serrrant les dents convulsivement, rendez-le-moi !

Charles, encore cette fois, répondit d'une voix étouffée

— Non... non... non...

— Oh ! rendez-le-moi ! s'écria Henriette en se dressant sur son séant, rendez-le-moi, ou j'appelle !

Elle se serait perdue à ce moment : elle eût réclamé ce fil en face de son mari, quand il eût dû la tuer. La question n'était pas de mourir. Charles ne répondit plus : il ouvrit sa chemise ; ce geste rappela à Henriette celui de madame Bizot, et elle se mit à rire en se frappant la tête sur ses mains fermées. Charles arracha le fil de son cou, en le brisant. Henriette s'en saisit, et, avec une fureur aveugle, elle le cassa dans ses doigts en petits brins si courts qu'elle put ; puis elle les sépara encore avec ses dents, puis elle les dispersa brin à brin sur son lit ; puis, quand ce fut fini, elle dit à voix basse :

— Rien, plus rien.

— Plus rien qu'à mourir, dit Charles d'une voix sourde et terrible. Il attacha sur elle ses yeux d'où tombèrent deux grosses larmes, et ajouta de la même voix fatale et résolue : — Adieu !

Il s'éloigna à ce mot.

— Charles ! s'écria Henriette en s'élançant presque du lit; mais elle y retomba aussitôt en se tordant convulsivement et en s'écriant :

— O mon Dieu ! mon Dieu ! mon Dieu ! que je suis malheureuse!

Charles s'était retourné en la voyant en cet état; il courut à elle. Bizot vint aussi; Bizot, qui depuis long-temps savait le secret d'Henriette, le bonhomme, et qui ne disait rien, et qui consentait à être ridicule; lui qui avait plus d'esprit qu'eux tous, et qui n'était ce qu'il était pour les autres, que parce qu'ils ne valaient pas la peine qu'il fût autre chose. Il aida Charles à remettre Henriette dans son lit; et, pendant que celui-ci soutenait sa tête dans ses mains, il lui fit respirer des sels. Elle ouvrit les yeux, mais si ternes, si vitrés, qu'elle semblait ne pas voir. Bizot alla chercher Lussay. Pendant ce temps, Charles voulut dire quelque chose à Henriette, mais elle ne l'entendait pas. On accourut, et Charles dut se retirer.

Le lendemain, la crise d'Henriette était passée, et Charles était dans un état désespéré. Quand on le dit à Henriette, elle ne le crut pas; il lui parut que c'était une manière de se rendre intéressant. Elle n'en demanda des nouvelles ni à son père ni à Bizot, quand ils vinrent de chez lui. D'Aspert s'y fit porter; il y demeura long-temps, et envoya plusieurs fois prier Henriette d'y aller : elle répondit toujours d'une manière évasive. Lorsqu'il rentra dans le salon, il était fort triste; il était assez affligé pour ne faire à Henriette qu'un douloureux reproche de son indifférence.

— C'est mal, lui dit-il, de ne pas être allée voir Charles. Lui s'est levé hier, tout souffrant qu'il était, dès qu'il a su ton indisposition, et peut-être est-ce cette imprudence qui l'a mis dans l'état où il est. Monte chez lui, je t'en prie; si ce n'est une marque d'intérêt, que ce soit du moins une politesse.

Henriette ne savait que faire; elle ne trouvait pas d'excuse, et l'affliction du général était si vive, qu'il fallait bien que le danger fût pressant. A ce moment, rentrèrent Lussay, Bizot et sa femme.

— Comment, dit d'Aspert, vous voilà tous ! personne n'est-il resté près de Charles ?

— Non, dit Lussay, il a voulu être absolument seul.

— Seul ! s'écria Henriette avec éclat, seul ! quelle imprudence !

— J'y vais retourner bientôt, dit Lussay.

— Il ne faut pas le laisser seul, reprit vivement Henriette.

— Il n'y a pas de danger; il se trouve mieux, ajouta Lussay.

d'Aspert regardait Henriette d'un air surpris; ce changement soudain, ce passage subit d'une indifférence marquée à un intérêt si pressant lui paraissait inexplicable. Celle-ci ne s'en aperçut pas, et elle répondit à son père avec une sorte de désespoir :

— Il y a plus de danger que vous ne pensez !

— Quel danger ? dit d'Aspert en regardant sa femme.

— Mais s'il allait se tuer ! répondit-elle, emportée par son effroi, par son amour, par le remords de sa cruauté envers lui.

La stupéfaction de d'Aspert, de Lussay et de madame Bizot apprit à Henriette toute l'imprudence de cette révélation : Bizot la sauva.

— Non, dit-il doucement, ne craignez pas cela; je lui ai fait entendre raison.

Cet air tranquille de Bizot rassura tout le monde; mais on ne comprenait pas. Alors il continua en prenant paisiblement une prise de tabac :

— Imaginez-vous qu'hier, lorsqu'il est venu voir madame d'Aspert, il nous a dit, mais d'un ton très froid et très résolu, qu'il croyait sa ma-

ladie incurable, et qu'il ne se sentait pas le courage de mener une vie maladive et pleine de tortures physiques, et qu'il en aurait bientôt fini. Madame a pris cela pour aussi vrai que s'il l'avait déjà fait : mais il a entendu raison. Après tout, lui ai-je dit, il y a remède à tous les maux, même aux maladies de cœur. Il m'a fallu du temps; mais je l'ai laissé plus tranquille.

— Peut-être, dit d'Aspert; car ce désir d'être seul... Il faut y aller. Henriette, toi à qui il a dit cette folie, monte chez lui, parle-lui. C'est une faiblesse indigne : un homme de trente ans! Mais moi, mon Dieu! qui souffre les douleurs d'un damné!...

— Eh bien ! venez, dit Henriette, allons-y ensemble.

— Non, dit le général, vas-y seule : il t'a parlé, il t'a confié cette pensée de désespoir; il serait peut-être humilié que nous en fussions instruits; car vraiment on n'est pas de cette faiblesse-là ; mais il y a des hommes comme ça. Allons, va... va, je t'en prie...

— Allez-y, dit Bizot, allez-y.

Il n'y avait plus moyen de refuser. Elle quitta le salon, traversa la cour sans savoir ni ce qu'elle allait dire ni ce qu'elle allait faire, monta l'escalier de l'appartement de Charles et entra dans sa chambre.

XVI

Encore un pas.

Charles était sur son lit, les yeux ouverts et regardant fixement le plafond; ses lèvres remuaient comme celles d'un homme qui prie. Il ne s'aperçut pas qu'on entrait. Henriette s'approcha de lui et le considéra. Tous les signes de la mort étaient sur ce visage; l'œil n'avait plus d'âme, les traits arrêtés n'attestaient plus même la souffrance active du corps. Henriette se plaça devant lui pour se faire voir; mais il ne la regarda pas; tout demeura immobile, si ce n'est ses lèvres qui remuaient incessamment. Henriette écouta ce qu'elles prononçaient : ce n'étaient ni pensées ni paroles qui les agitaient ainsi, c'était un tremblement convulsif. Henriette, épouvantée, appela doucement :

— Charles!... Charles!...

Il parut sourire, et il murmura sourdement, mais sans quitter le plafond de l'œil :

— Oui... oui...

— Charles! Charles! c'est moi! s'écria Henriette avec terreur, et en lui prenant la main.

Charles baissa les yeux et regarda Henriette d'un air qui témoignait qu'il ne la voyait que comme une vision. Il la parcourait des pieds à la tête comme si elle était enveloppée d'une ombre à travers laquelle il la distinguait mal. Enfin son œil s'éclaircit; Henriette vit qu'il la reconnaissait. Il parut surpris et joyeux, mais tout à coup son désespoir le ressaisit; il laissa retomber sa tête qu'il avait soulevée un moment, et il dit doucement :

— Ce n'est pas vous, ce n'est pas vous.

Henriette crut qu'il était dans le délire, et lui dit doucement :

— C'est moi, c'est moi, c'est Henriette.

— Henriette! reprit-il en la regardant; ah! je vois bien que c'est vous, réellement vous. Tout à l'heure j'étais plus heureux.

— Plus heureux! dit Henriette.

— Oui! dit Charles, c'était un rêve où je comptais mourir; mais on vous a envoyée, et vous êtes venue.

— Non, dit Henriette, dont les larmes gagnaient la voix, non, on ne m'a pas envoyée ; je suis venue pour vous voir, pour vous prier...

— Me prier ? moi ? dit Charles en se soulevant, me prier ? et de quoi ?

— D'être calme, dit Henriette ; de ne pas écouter votre désespoir, de vivre.

— Qu'est-ce que cela vous fait ? répondit Charles amèrement et en détournant la tête.

Henriette ne pouvait se rendre compte de ce qu'elle éprouvait. Malgré l'abattement et le danger de Charles, elle ne se sentait pas la générosité de lui dire : Je vous pardonne ; d'ailleurs, elle n'avait pas le pardon dans le cœur ; mais l'idée de le voir mourir lui était affreuse, et elle ne pouvait la supporter. Elle se laissa aller à un mouvement d'impatience.

— Mais que voulez-vous que je fasse ? dit-elle ; car enfin je suis ici, et...

— Oh ! je ne veux rien, dit Charles en l'interrompant, je ne demande rien ; je veux mourir.

— Mourir ! reprit-elle ; oh ! c'est bien facile de mourir ; mais il faut pourtant que je vive, moi ! et, pourtant, est-ce moi qui suis coupable ? est-ce moi...

Elle s'arrêta et détourna la tête pour cacher ses larmes. Charles parut prendre une grande résolution.

— Ecoutez, Henriette, lui dit-il, je sais que vous étiez là ; — et il lui montra le cabinet. — Hier, je m'y traînai, quand je fus seul ; j'y trouvai ce mouchoir : j'en fus étonné. Votre indisposition, quand on me l'annonça, vint presque m'éclairer. Je résolus d'aller vous voir ; votre conduite me dit tout.

— Eh bien ! dit Henriette, ai-je tort ?

— Il faudrait plus de temps que vous ne pouvez m'en donner pour m'entendre ; plus de force que je n'en ai pour m'expliquer. Je vous demande une heure ce soir.

— Ce soir ! reprit Henriette ; non... plus tard... dans quelques jours... quand vous serez rétabli.

— Vous me le promettez ?

— Je vous le promets.

— Et, jusque-là, dit Charles, ne me direz-vous rien ?

— Qu'ai-je à vous dire ? Soyez heureux, c'est tout ce que je souhaite, répondit Henriette tristement.

— Heureux ! répéta-t-il. Puis il garda le silence et reprit un moment après : — Vous m'avez promis de m'écouter.

— Je le ferai.

Charles se tut encore ; bien des idées l'agitèrent, sans doute et l'éloignèrent de sa dernière parole, car il reprit, en regardant Henriette.

— M'auriez-vous jamais aimé ?

Henriette le considéra avec un étonnement qu'elle ne put réprimer ; elle laissa tomber ses bras avec stupéfaction et répondit avec une vive effusion de désespoir :

— Eh ! qu'ai-je fait, mon Dieu ?

— Tu m'aimais ! s'écria Charles avec transport en saisissant ses mains. Henriette reprit toute sa dignité à ce mot.

— Oh ! dit-elle, ce n'est pas à moi que vous croyez parler, sans doute ? attendez qu'elle vienne.

Elle s'éloigna du lit à ces mots. Charles, désespéré, la suivit des yeux.

— Je vous reverrai ? lui dit-il.

— Je vous l'ai promis, monsieur, répondit-elle froidement ; et elle sortit de la chambre.

Quand elle fut dehors, Henriette fut presque contente d'elle. A son compte, elle n'avait rien pardonné ; tout était rompu. Elle osa regarder sa conduite et s'excuser de son intimité avec Charles. Selon sa pensée, elle s'était repentie assez tôt ; elle n'avait plus rien de caché avec lui ;

c'était un commencement do passion arrêté avant toute faute, un hasard avait sans doute amené la rupture ? mais son honneur en profitait. Elle le croyait ainsi ; elle se le disait, ne s'apercevant pas que c'est parce qu'elle l'aimait trop qu'elle ne lui avait pas pardonné. Elle ne voyait pas que sa satisfaction ne venait que de deux motifs bien coupables : le premier, de s'être assuré son amant, et le second, d'avoir gardé en même temps son ressentiment contre lui. Aveugle qu'elle était ! elle venait d'attacher enfin le mot vrai à toutes ses actions jusqu'à ce jour, équivoques pour elle-même ! Pauvre femme qui se laissait bercer doucement à une affection secrète, mais où rien de prononcé ne l'avait alarmée, devenue mourante et exaspérée à un premier soupçon d'infidélité ; à qui on avait demandé si elle aimait, et qui avait répondu : J'aimais ; croyait-elle qu'elle ne pardonnerait pas ? que le tort de son amant était inexcusable ? que rien ne l'effacerait de son cœur ? Sans doute elle le croyait, car elle était de bonne foi dans ses sentimens ; mais ces sentimens, qui pourra jamais en sonder les replis ? qui pourra jamais marquer le chemin par où ils nous conduisent à notre perte ?

XVII

Encore un.

A partir de ce jour, Henriette ne fit plus de difficulté pour venir voir Charles. Les premières fois, son maintien fut triste ; dès que la vie de Charles fut hors de danger, elle devint sérieuse ; puis elle affecta d'être gaie dès qu'il put prendre part à la conversation générale. Alors commença toute la série des petites vengeances qu'elle se crut en droit d'exercer en retour de ce qu'elle avait accordé. Jamais elle n'avait paru si désintéressée de tout ce qui l'entourait, si enjouée, si prévenante envers madame Bizot. Plusieurs fois il arriva que celle-ci vint voir Charles, en compagnie de Lussay et d'Henriette ; il arriva aussi que Lussay les quittait, et tout aussitôt Henriette s'en allait de même, en affectant de les laisser seuls ensemble. Au bout de quelques jours, madame Bizot prit le parti de ne plus aller chez Charles ; Henriette n'y parut presque plus. Charles, à peu près remis, revint au salon. Il chercha long-temps, mais vainement l'occasion de demander ce rendez-vous, ou plutôt cet entretien qu'on lui avait promis ; Henriette évita toujours d'être seule avec lui, et, quand il lui disait un mot à la dérobée, elle faisait semblant de ne pas l'entendre. Une fois que tout le monde était dans le salon, Charles s'approcha d'elle, et, croyant la forcer à l'écouter, il lui dit tout bas :

— Par pitié, Henriette...

— Plaît-il ? reprit-elle tout haut ; vous parlez si bas que je ne vous entends plus.

Au milieu de son désespoir, Charles eut un mouvement de colère, et il répondit à voix basse, sans se troubler de cette interruption :

— Vous m'avez menti, madame.

Henriette fut humiliée ; sa conduite lui parut pour la première fois manquer de cette dignité qu'elle avait voulu garder à son malheur ; elle comprit qu'elle n'avait plus l'air que d'une femme piquée. Elle se ressouvint de sa parole ; mais elle vit madame Bizot qui l'observait ; la vanité de la vengeance l'emporta encore sur la probité de son ressentiment, et elle répliqua avec un ton moqueur :

— J'ai peur d'éveiller la jalousie de madame Bizot.

Pauvre madame Bizot ! il ne manquait pourtant rien à son humiliation, à son abandon. Elle était retournée chez Charles ; mais celui-ci ne man-

quait pas de sonner quelqu'un dès qu'ils étaient seuls. Elle lui avait écrit; il n'avait point reçu ses lettres et les lui avait renvoyées; et, pour qu'Henriette n'en doutât pas, il avait poussé la brutalité jusqu'à les lui faire remettre pendant qu'elles étaient ensemble. Dans le salon, jamais il ne lui adressait la parole: c'est à peine s'il avait conservé vis-à-vis d'elle ces exactes politesses auxquelles on ne peut manquer. Henriette le voyait, le savait. Madame Bizot, si gaie, si avenante, pleurait quelquefois en secret; et quelquefois aussi ses larmes perçaient malgré elle devant sa rivale. Un mot d'Henriette eût pu finir tout cela, un mot qui eût dit à Charles: Assez, je suis assez vengée; et il eût repris ce ton d'affection avec lequel il eût été si facile de consoler une femme comme madame Bizot. Avec un peu de bonne volonté, elle eût trouvé tout simple qu'un beau garçon et une jolie femme eussent éprouvé ce qu'ils valaient pendant une heure, à condition qu'il n'en eût plus été question le lendemain. Avec une prière, elle eût servi les amours de Charles et ceux d'Henriette. Mais celle-ci était implacable: il lui fallait sa victime, bien sacrifiée, bien méprisée, bien délaissée. Et, même ce n'était pas méchanceté, il fallait que ce fût amour bien puissant, bien affamé, bien insatiable de ce cœur qui lui était échappé un moment. Elle avait torturé Charles de toutes les façons. Il faut l'ingéniosité d'une fem ne pour trouver place à un coup de poignard. Au salon, si l'on jouait:

— M. Charles sera de moitié avec madame Bizot, disait Henriette.

A table, à propos d'un fruit:

— Offrez à madame Bizot. Vous oubliez madame Bizot.

A la promenade:

— Donnez votre bras à madame Bizot.

Tout aboutissait là. Il fallait une patience d'amour égale à celle de la persécution pour y tenir.

Le soir dont nous parlons, Henriette dépassa le but; et, à ce mot: J'ai peur d'éveiller la jalousie de madame Bizot, Charles se sentit indigné. Que de fois il avait eu pitié de cette femme qui n'avait eu le tort que de l'aimer à sa manière, que de combattre avec ses armes, mais bonne au fond, jolie et amoureuse! Charles l'avait detestée le lendemain de sa chute; puis il lui avait pardonné; enfin, la persécution d'Henriette la lui avait rendue presque intéressante, car elle s'était franchement résignée à son sort. Vivement amoureuse des sens, elle avait cependant une sorte de respect pour les amours passionnés dont elle était incapable. La crise d'Henriette, l'état désespéré de Charles, lui avaient appris que leur affection était une de ces passions dont on meurt, bien plus, pour lesquelles on tue rivaux, honneur, avenir.

Elle avait entendu, de la place où elle était retirée, le mot cruel d'Henriette, et elle s'était trompée à la pâleur soudaine qu'elle avait vue sur le visage de Charles; elle avait pensé que c'était un de ces mouvemens de désespoir qui le prenaient souvent, et, comme il s'approcha d'elle, elle lui dit doucement:

— Consolez-vous, je partirai dans huit jours.

— Pourquoi partir? reprit Charles à haute voix. Entendez donc, général? madame Bizot menace de nous quitter, vous ne le permettrez pas, je pense? Que deviendront nos soirées sans elle, qui en est l'âme et la vie.

— Hum! hum! dit Bizot.

— Comment donc! s'écria d'Aspert, j'espère bien que nous l'avons pour un grand mois encore; et, si elle n'est pas trop pressée d'aller voir fleurir ses lilas, nous lui ferons fête des nôtres.

— A la bonne heure! dit Charles. Puis il ajouta tout bas, mais assez haut pour que Henriette l'entendît: — Oh! ne partez pas, ne partez pas, j'ai tant de pardons à vous demander.

Henriette demeura atterée. Charles, ce Charles que depuis un mois elle

avait tenu sous sa main, à qui elle ne daignait pas même demander toutes les brutalités qu'il taisait pour l'apaiser, ce Charles venait de se révolter. Elle avait étudié son caractère, elle savait qu'une résolution, dût-elle lui coûter la vie, devenait pour lui un devoir dès qu'il s'y était compromis : elle eut peur de le laisser engager.

Il ne faut pas s'y tromper. Henriette était arrivée à ce point que Charles était sa pensée de toutes les heures. Il lui appartenait; ce n'était pas pour une autre qu'elle lui avait dit de vivre; elle pouvait vouloir le fouler aux pieds, mais elle lui eût demandé grâce. Elle se crut perdue. Toute sa vengeance, toute sa vanité tombèrent devant l'idée qu'il pouvait en aimer une autre; et l'aimer cette fois, non plus par une surprise des sens, par une infidélité qu'elle méprisait au fond, mais par un choix du cœur, par une préférence de l'âme. Elle prit une soudaine résolution, elle mit toute sa vie sur un mot. Charles était irrité : elle le voyait, elle le sentait; car c'était sa colère implacable et concentrée; c'était ce visage qu'il avait quand il avait voulu tuer le malheureux Aubert : il y avait beaucoup à risquer. Peut-être n'allait-il pas obéir à l'ordre qu'elle allait lui donner, et alors c'en était fait : elle ne lui parlerait plus, elle ne lui pardonnerait jamais rien. N'importe, elle joua tout. Elle se leva et passa devant Charles.

— Suivez-moi, lui dit-elle tout bas.

Elle sortit du salon. Elle n'eut pas la torture d'attendre : Charles, au milieu de sa colère, n'avait pu résister à l'air sombre et résolu qu'elle avait en passant devant lui. Ils étaient dans la salle à manger.

— Je ne veux pas que cette femme reste, dit Henriette froidement.

— Pourquoi? dit Charles.

— Ne suis-je pas maître sse chez moi? reprit Henriette avec hauteur.

— Si c'est à ce titre, reprit Charles en se retirant, vous avez des domestiques pour la chasser.

Henriette, sortie du salon pour offrir à Charles l'entretien qu'elle lui avait si souvent refusé, n'eut pas plus tôt éprouvé son obéissance, qu'elle se rappela l'énormité de son grief contre lui, et ne put se décider à faire de prime abord une démarche à laquelle elle eût pu se laisser entraîner un moment avant. Alors, conciliant encore une fois son orgueil et son amour, ne voulant pas faire le premier pas et ne voulant pas cependant que Charles s'éloignât sans une explication, elle lui dit presque en pleurant :

— Ah! vous avez beau faire et beau dire, vous aimez cette femme!

— Moi! reprit Charles. Ah! si vous aviez voulu m'entendre.

— Mais c'est si difficile, dit Henriette en détournant la tête pour cacher à la fois la joie qu'elle éprouvait à trouver une occasion de céder, et la honte qu'elle avait d'éprouver cette joie.

— Difficile, dit Charles dont la voix altérée dut rassurer Henriette sur sa puissance, difficile? Ce soir, je puis rentrer dans ce salon; ne pouvez-vous quitter votre chambre?

— Je serai dans mon boudoir à minuit, répondit Henriette. Elle alla vers le salon; mais, avant d'en passer la porte, elle prit pour tout d'un coup de ce dont elle s'était fait un jeu durant un mois. Redevenue complice de Charles, elle craignit que la contrainte qu'il affectait vis-à-vis madame Bizot ne fût remarquée. Elle lui dit :

— Parlez à madame Bizot, demandez-lui de rester : qu'elle ne soupçonne rien.

Henriette rentra; Charles la suivit un moment après. Autant il lui avait été difficile jusqu'à ce jour de ne pas parler à madame Bizot, autant ce soir-là il lui fut impossible de lui dire quelque chose. Il avait le cœur si plein, l'âme si dilatée, qu'il n'avait pas de paroles pour des choses indifférentes; et, certes, s'il lui eût fallu parler dans ces premiers momens, il n'eût pu que laisser éclater son âme en exclamations de joie. Ce bon-

heur excessif ne venait pas à coup sûr du pardon obtenu, car le pardon restait incertain, mais de l'idée qu'il y avait encore quelque chose de secret, et d'avoué secret entre lui et Henriette. Rupture ou pardon, il y avait communauté d'intérêts établie entre eux, et cela suffisait à la joie présente de Charles.

Quant à Henriette, elle observait secrètement l'attitude de Charles, et se repaissait à plaisir de cette conviction, qu'elle puisait dans toute sa contenance, que, plaisir et joie, c'était d'elle encore qu'il recevrait toute sa vie. Quant à ce qu'il lui dirait le soir, elle écouterait sa justification, parce que c'était pour cela qu'elle l'aurait reçu; mais il y avait longtemps que cette justification était complète dans son cœur : toutes les raisons que Charles pourrait lui fournir, elles les avait déjà épuisées.

L'imprudente ne savait pas quelle force la voix d'un amant lui prêterait, et combien cette voix ferait vibrer en elle de sensations qu'elle ne soupçonnait pas.

Enfin l'heure de se retirer arriva, et, avec elle, le remords et la peur de ce qui s'était passé. Henriette fut près de dire qu'elle ne voulait plus; mais elle ne se sentait pas le droit d'avoir une volonté; elle fut sur le point de demander à Charles de ne pas venir; mais il ne donna pas occasion à cette prière, et se tint éloigné d'elle. Il avait la confiance qu'après ce qu'il avait obtenu, il ne risquait que de voir diminuer son bonheur : Henriette ne pouvait aller plus loin, mais elle pouvait revenir sur ses pas.

Il fallut se séparer. Charles avait trouvé un prétexte pour quitter le salon. Henriette monta la dernière chez elle. Tout le temps qui s'écoula entre le moment où elle rentra dans sa chambre et celui où elle en sortit, se passa à éprouver de vagues épouvantes. Elle n'eut pas pour ainsi dire la terreur physique de son action, la peur d'être surprise par son mari, par son père, par madame Bizot, elle ne pensa qu'à son amour. Elle s'effraya de l'abandon volontaire qu'elle allait faire de ce charme de vertu qui l'entourait. Parmi les sentimens de Charles, elle regretta son respect qu'elle allait perdre sans compensation, car il ne pouvait pas l'aimer davantage. Ce fut là son vrai supplice. Être méprisée par son mari, maltraitée, chassée, déshonorée, n'étaient pas choses à l'épouvanter, si jamais elle avait décidé en son cœur de courir cette chance; mais n'être plus elle-même, n'être plus la femme qui avait inspiré cette passion profonde et respectueuse, voilà ce qui l'effrayait véritablement. Elle se sentait assez d'amour pour s'excuser; mais cet amour, Charles le comprendrait-il? ou oserait-elle le lui dire? Ne sortirait-il pas de cet entretien avec l'opinion d'un rendez-vous demandé et obtenu, comme il arrive dans toutes les intrigues? Henriette avait le cœur trop jeune pour avoir pensé que ne pas se donner lui serait une excuse. Pour elle, à l'instant où elle descendait de sa chambre pour recevoir Charles, tout son crime était commis, l'adultère était complet. Elle se trompait, vous le voyez, ne sachant pas qu'à mesure qu'on manque à ses devoirs, on estime comme sacrés ceux qu'on n'a pas encore entièrement méconnus.

Une femme, dans la pureté de sa vertu, se dit : Jamais je n'accueillerai des propos d'amour; c'est un crime de les accueillir, c'est le plus grand de tous. On lui parle d'amour; elle laisse faire, et se réfugie dans cette résolution : Jamais je n'y répondrai.

Un chagrin lui vient, une jalousie la prend, une joie la saisit et un aveu lui échappe : alors elle bat en retraite derrière un nouveau rempart où elle se croit à l'abri de tout : J'ai pu lui laisser voir que je l'aimais, se dit-elle; mais jamais il n'obtiendra de moi un encouragement, pas un regard, pas un mot; car c'est alors que je deviendrais vraiment criminelle. Si l'on ne peut dominer les sentimens de son cœur, on reste maître de ses actions; c'est tout ce que le ciel, tout ce que les hommes peuvent demander à la vertu d'une femme. Non, pas un mot, pas un regard.

Elle ne pense pas alors au rendez-vous, car le rendez-vous... c'est le crime complet.

Mais, hélas ! le regard échappe, le mot se dit, le rendez-vous s'accorde ; on sent bien un remords, on comprend bien sa faute ; mais on court à sa dernière ressource : Je l'aime ; je le sens, ma tête se perd, je ne puis vivre si je ne le vois, si je ne l'entends; mais je mourrai avant d'être à lui.

Henriette n'en était pas encore là ; elle considérait encore son action comme un crime. Aussi descendit-elle avec un effroi cruel. Que de fois, au milieu de la nuit, elle avait quitté sa chambre et parcouru furtivement la maison pour un objet oublié ! Que de fois, dans ses insomnies, elle était descendue sans bruit dans ce boudoir pour y chercher un livre ! Mais alors les précautions qu'elle prenait n'étaient pas pour elle : elle désirait simplement n'interrompre personne. On eût pu la surprendre sans la troubler. Mais, ce soir-là, comme le cœur lui battait ! comme elle sentait ses genoux fléchir ! Il n'y avait cependant nul danger. Il était onze heures à peine ; la maison était close, Charles n'y pouvait être surpris ; elle eût pu donner mille prétextes de sa sortie de son appartement, les mêmes qu'elle eût donnés si paisiblement deux mois avant. Et, à cette heure cependant, peut-être que, si son mari eût paru devant elle, elle fût tombée à genoux en lui disant : Abandonnez-moi.

Une fois descendue, elle se rendit dans son salon. Elle alla ensuite ouvrir une porte extérieure et revint s'asseoir dans son boudoir. Là, elle attendit minuit ; là, après avoir long-temps pesé sa vie passée et son avenir, elle devint plus tranquille, car elle avait enfin pris une résolution. Minuit sonna : — Charles parut.

XVIII

Amour.

Il entra lentement. Il ne se précipita point aux pieds d'Henriette avec des protestations ardentes, avec ces remercîmens amoureux qui sont presque une insulte, tant ils ont l'air de se promettre du bonheur. Ni l'un ni l'autre n'avaient de joie ; ils portaient en eux la conscience que leur amour serait fatal à quelqu'un, sinon à eux-mêmes. Henriette était assise; Charles demeurait debout devant elle. Il était embarrassé de ce qu'il lui devait dire. En effet, ce tête-à-tête de deux personnes entre lesquelles le mot amour n'a pas été prononcé, et dont l'une d'elles vient se justifier d'une infidélité, ce tête-à-tête était difficile à entamer; car, après un moment d'hésitation, il se tourna vers Henriette, et, d'une voix émue, il lui dit :

— Henriette, je vous aime !

— Je le sais, répondit-elle.

— Vous le savez ? dit Charles ; vous m'avez cependant été bien cruelle.

— J'ai eu tort. Pourquoi me fâcher en effet de ce que je devais considérer comme un bonheur?

— Comme un bonheur? reprit Charles. Ah ! vous êtes toujours sans pitié ; vous m'accablez... Mais vous m'écouterez.

— Non... non... ajouta Henriette d'une voix triste; c'est à vous à m'entendre. Aimez madame Bizot, aimez-la ; je vous le conseille, je vous en prie.

Charles était étonné, car il n'y avait ni amertume ni colère dans l'expression de cette voix ; il y avait une profonde tristesse, un désespoir résigné. Charles se trompa sur le sentiment qui inspirait cet accablement ;

il pensa qu'Henriette renonçait à un amour qu'elle croyait légèrement senti, et qui ne répondait pas aux espérances de son cœur. Il voulut se justifier.

— Henriette, lui dit-il, je puis vous obéir en tout : je puis mourir si vous voulez. Je puis faire davantage : je puis vivre, vivre à la condition de ne plus vous parler, de vous rester un être indifférent, à qui vous ne daigneriez pas même demander sa vie pour vous sauver une larme; mais je ne puis en aimer une autre, ni ne plus vous aimer. Vous ne me croyez pas!... et je vous ai donné le droit de douter de mes paroles; mais si vous saviez ce que j'ai fait pour ne pas vous aimer, vous jugeriez que, puisque je vous aime, il n'y a plus rien au monde qui puisse m'en sauver.

Henriette fut surprise à son tour. Elle avait résolu de demander à Charles de l'oublier, et fut blessée de ce qu'il avait résisté à l'aimer.

— Pourquoi, lui dit-elle d'un air où la tristesse laissait percer un peu d'amertume, pourquoi n'avez-vous pas persévéré dans cette bonne résolution?

— J'y ai persévéré long-temps, long-temps même après vous avoir connue; et, s'il faut vous le dire, à l'heure où je vous parle, mon amour n'est pas sans effroi.

— Oui, dit Henriette, je vous comprends; il peut amener de grands malheurs, compromettre votre avenir.

Charles sourit tristement et répondit :

— Il n'y a qu'un malheur dans l'amour, c'est de se tromper.

— De se tromper? reprit Henriette, et comment?

Charles parut embarrassé; il se passait un combat violent en lui-même. Enfin, il sembla se décider : il s'assit près d'Henriette, et, du ton d'un homme qui va commencer un long récit, il lui dit :

— Écoutez-moi, madame, écoutez-moi patiemment. Moi qui vais jouer dans cet aveu tout ce que j'ai de souvenirs heureux dans ma vie, tout ce que j'ai d'espérance dans mon avenir, j'ai droit d'être entendu. Je vais vous montrer le fond de mon cœur, vous dire ce qu'on n'a jamais dit à une femme, ce qui peut la révolter, l'indigner et changer en haine sa pitié pour un malheureux. Mais n'importe : de vous il me faut tout ou rien. Ne vous éloignez pas. Ce que je viens vous demander n'est pas un danger pour vous; moi seul j'y cours quelque risque, moi seul je puis en souffrir, car, quoi que vous soyez, je vous aime; le parti en est pris. Fussiez-vous la plus coupable des femmes, la plus vile, je vous aime; je ne vous aimerais pas plus quand vous seriez la plus vertueuse de toutes. C'est vous dire que je vous aime comme un furieux, comme un fou : c'est vous dire que de moi vous ferez ce qu'il vous plaira : un homme bon et grand, si vous voulez; un misérable, un lâche, si vous l'ordonnez, enfin je vous aime à ce point, que je vous appartiens plus que vous ne vous appartenez vous-même. Il peut y avoir dans votre conscience des murmures contre vos souhaits; il n'y en a pas plus en moi contre vos désirs. Je vous suis voué, voué comme on l'est à Dieu, voué comme on l'est à l'enfer.

L'expression exagérée de cet amour rendit Henriette attentive. Elle considéra Charles avec un étonnement où il y avait de la crainte.

— Oui, reprit Charles, je vous aime ainsi, et pourtant j'ai peur de vous; je ne vous connais pas, je ne sais pas ce que vous êtes.

— Monsieur, dit Henriette, en se levant, est-ce mon procès que vous venez me faire? est-ce un interrogatoire auquel il faut que je réponde?

— Vous ne m'avez donc pas compris? dit Charles en la retenant vivement. Je ne vous demande rien... rien de votre passé... rien de votre présent ni de votre avenir. Je vous demande d'être à vous ; et pour cela je viens vous dire... Voici votre esclave... voici comment je vous aime... Tenez, écoutez-moi... c'est un récit que j'ai préparé; entendez-le... vous

vous en irez après sans me répondre... sans me rien dire... Ecoutez... Pour une autre passion que la mienne, ce mot : je vous aime, enferme tout; pour moi, il n'est presque qu'un mot vide de sens. Il ne vaudra quelque chose que lorsque je vous aurai dit tous les déchiremens de mon cœur.

Il y avait quelque chose de si agité dans la voix, dans les yeux, dans le geste de Charles, qu'Henriette en fut dominée. Elle s'assit et demeura en silence... Puis, comme Charles ne commençait pas, elle lui dit en levant son regard sur lui :

— Je vous écoute.

Elle rencontra les yeux de Charles qui étaient attachés sur elle. Il semblait ne pas l'avoir entendue, car il reprit en laissant tomber une larme de ses yeux.

— Ah! il n'est pas possible que je vous aime à ce point, et que vous ne le méritiez pas...

Et, comme Henriette allait encore l'inviter à parler, il se hâta de reprendre avec un empressement égaré, et d'une voix sinistre :

— Quand je suis venu ici, on m'a dit que vous étiez une femme perdue.

— Monsieur, dit Henriette, en se levant encore, vous me traitez comme si je l'étais en me le disant. Vous pouvez le croire ! je n'ai rien à répondre.

— Henriette, lui dit Charles, je ne vous demande pas une réponse; je ne vous demande rien, quoique j'en aie le droit; car vous m'aimez... oui... Oh! ne pâlissez pas! vous m'aimez : mais de quel amour... le sais-je?... eh bien ! il faut que je le sache. Je vous ai dit que je ne vous connaissais pas; eh bien! vous ne me connaissez pas non plus. Pour vous, je suis peut-être un de ces hommes dont le cœur se donne au charme, aux grâces, au mérite d'une femme. Mon amour vous est une flatterie; eh bien! non, c'est plus bas, c'est une servilité honteuse! Cette servilité, il faut que vous la voyiez bien à nu, et vous mesurerez alors si ce qu'il y a dans votre cœur pour moi est un amour comme le mien. Ecoutez et ne m'interrompez plus. Oui, quand je suis venu ici, je vous ai crue une femme perdue. Arrivé à Paris, quelques amis m'apprirent le mariage du général avec une moquerie discrète qui me força à être curieux. Je m'informai : les réponses furent infâmes et légères : — Elle est jolie; elle a, dit-on, de l'esprit; elle a enjôlé le vieux d'Aspert. N'est-ce pas, madame, qu'il y a de quoi frémir de rage quand on a entendu cela de la femme qu'on aime? n'est-ce pas que j'ai dû bien souffrir?

Henriette avait le cœur honteux; jamais son malheur ne lui avait été reproché plus grossièrement; mais il y avait dans toute la personne de Charles un délire qui la faisait écouter et attendre. Charles continua:

— J'entendis cela et je le crus. Je pris le général en pitié et vous en mépris. Je me résolus à ne pas venir près de mon bienfaiteur; tout cela fort légèrement pour éviter l'aspect d'une petite intrigante et d'une honorable dupe.

Henriette, brisée par ces paroles ignobles, où l'insulte lui arrivait si terrible et si brutale, Henriette perdit sa force et presque sa dignité; elle pleura.

— Vous pleurez? lui dit Charles... oh! ce n'est rien encore.

— Je vous demande grâce, monsieur, dit Henriette tristement, je ne vous ai point fait de mal, je ne l'ai point voulu, du moins, si, dans l'irritation d'un amour qui s'est cru trahi, je vous ai traité quelquefois cruellement, pardonnez-le-moi... vous m'avez plus punie que je ne le mérite... Laissez-moi sortir.

— Sortir! dit Charles comme s'il revenait à lui... je vous ai donc offensée?

— Monsieur, lui dit Henriette, si vous me méprisez assez pour en douter, vous ne devez rien attendre d'une créature comme moi ; elle ne mérite pas même qu'on se venge d'elle.

— Oh ! s'écria Charles en tombant à genoux et en l'entourant de ses bras, oh ! que t'ai-je dit qui te coûte ces larmes? Je t'ai offensée, je le vois. Tu pleures. Oh ! je deviens fou. Prends pitié de moi ! Pitié ! pitié !... Non, tu ne sais pas ce qui me torture... Oh ! pitié ! grâce ! Henriette !...

— Plus bas, plus bas, lui dit Henriette en le calmant, car il avait l'air de perdre la raison, plus bas... Je resterai... je vous écouterai... je vous écoute.

— Eh bien, dit-il en se relevant avec une pâleur mortelle, eh bien, c'était un infernal complot. Une femme, la duchesse d'Avarenne, me fit mander quelques jours après mon arrivée. Quel intérêt avait-elle à me voir? je ne sais; mais elle m'interrogea si minutieusement sur mon enfance, que j'en fus tout surpris. Elle s'informa ensuite de ce que je voulais faire; je lui répondis, sans savoir si je le ferais, que je comptais me retirer près du général. Elle laissa percer un mouvement de surprise et de dégoût. J'en voulus savoir la raison : elle se tut.... Je lui dis celle que je soupçonnais, d'après les propos du monde. — Oh ! me dit-elle, si vous n'en savez pas davantage, je conçois que vous alliez au Tremblay. — Qu'y a-il donc? lui demandais-je avec étonnement. — Oh! reprit-elle, ce sont de ces choses qui sont d'une infamie telle, qu'il ne faut pas en approcher, sous peine d'en rester sali toute sa vie. Je fus presque épouvanté. J'insistai pour tout apprendre. — Mais, me dit-elle, cela fait mal au cœur d'en parler. Une fille qui a été la maîtresse de son père; qui, de concert avec lui, s'entend pour duper un honnête homme, pour l'épouser, pour lui léguer l'enfant de son inceste, et qui continue son infâme commerce dans la maison de son mari.

Henriette était devenue si pâle, si glacée en entendant cette confidence, qu'elle n'eut ni force ni pensée pour interrompre Charles; elle le regardait la bouche béante, l'œil fixe. C'est qu'il y a de ces étonnemens et de ces douleurs qui tuent la parole et auxquels même la parole manquerait, si on pouvait en user. Quelle plainte en effet contre une si épouvantable calomnie! quels souhaits de vengeance contre de pareils calomniateurs peuvent venir à l'esprit, qui ne soient tellement au dessous de l'horreur qu'on ressent, qu'ils n'accusent le cœur de manquer d'indignation et ne fassent douter de son innocence! A de telles choses, il semble qu'il ne peut y avoir qu'une réponse : la mort de celui qui les a dites, ou la mort de celui qu'on accuse. Et sans doute ce fut un moment le vœu d'Henriette; mais sa faiblesse la secourut : elle tomba sur un siége en laissant échapper une exclamation sourde et déchirante. Charles continua, tant le transport qui le tenait, le rendait insensible à ce qui se passait dans l'âme d'Henriette.

— Oui, Henriette, ils m'ont dit cela. N'est-ce pas que c'est épouvantable?

— Oui, épouvantable, dit Henriette qui, n'ayant pas trouvé d'expression pour ce qu'elle sentait, répéta machinalement celle qu'elle venait d'entendre.

— Eh bien, non! dit Charles, ce n'est pas cela qui est épouvantable; ce n'est pas là qu'est le crime!

— O mon Dieu! s'écria Henriette, qu'y a-t-il encore?

— Oh! dit Charles, rien, plus rien, en vérité, si ce n'est qu'on me fit attester cela par un homme, par un baron de Prémitz qui se dit l'ami de votre père, un habitué de votre maison. Enfin on me persuada presque de ne pas venir, quoiqu'un désir invincible de vous connaître me vînt à chaque accusation qu'on élevait contre vous.

— Vous les avez donc crues? s'écria Henriette.

— Qu'importe, dit Charles en s'exaltant, ce que j'ai cru une heure,

un jour, un mois, ce qui ne peut pas être, ce qui est au dessus des forces humaines! Une lueur de raison vient, et l'on sort du rêve impossible qu'on a subi; on rit du conte atroce qu'on a cru; aussi n'est-ce pas dans ces hideuses inventions qu'est le crime. Ce qui est infâme, ce qui ne se détruit pas, ce qui reste au cœur comme un ulcère qui le ronge, ce sont ces propos légers qui t'ont épouvantée tout à l'heure. C'est ce qui peut être l'histoire du premier venu, c'est cette fille trompée et qui trompe; c'est cette vulgaire et intrigante hypocrisie qu'on t'a jetée cent fois devant moi; véritable crime! calomnie à hauteur d'homme, qui frappe juste et ne dépasse pas le but.

— Et que tu as crue aussi? dit Henriette.

Charles se pressa la tête avec désespoir.

— Et que tu crois encore? reprit-elle.

Charles retomba à genoux devant elle.

— Je t'aime, vois-tu, lui dit-il, je t'aime. C'est une destinée. Je suis venu ici, quoi qu'on ait pu me dire pour m'empêcher d'y venir, et voici cependant ce qu'on m'a dit : — Quand vous la verrez, son air de candeur, son charme, vous persuaderont de son innocence, et vous l'aimerez. Oui, ils m'ont dit que je t'aimerais. Et puis ils ont profité de ce caractère sombre et fatal que ma vie isolée et mes malheurs m'ont donné, pour m'épouvanter par des sortiléges. Une femme, une folle, après m'avoir étonné de son état d'exaltation, interrogée sur mon avenir, a répondu en termes dont l'ambiguité me fit frémir et par des prédictions dont quelques unes se sont accomplies.

— Accomplies! dit Henriette avec effroi, rappelée qu'elle était à ces scènes de somnambulisme dont les résultats avaient si long-temps ébranlé son imagination; et dont peut-être elle était la victime. Accomplies! répéta-t-elle, et comment?

— Voici ce qu'elle m'a dit, reprit Charles en baissant la voix :

« Tu n'entreras dans cette maison que sous de tristes auspices... tu apprendras que sans doute tu n'es pas ce que tu crois être... Tu aimeras d'abord, et tu séduiras ensuite la femme de celui que tu devrais regarder comme un père... puis!... » Charles s'arrêta...

— Puis? dit Henriette épouvantée...

« Puis, dit Charles si sourdement, qu'à peine si Henriette l'entendit... puis tu causeras la mort du fils de d'Aspert, du père de l'enfant d'Henriette. »

Celle-ci poussa un cri horrible en se reculant. Elle regardait Charles avec l'attention d'une femme qui voit un poignard dirigé sur elle, et qui en suit les mouvemens.

— Oh! pourquoi êtes-vous venu! dit-elle avec un tremblement universel.

— Voilà ce que je ne puis te dire, Henriette, voilà ce qui m'épouvante comme une fatalité. Tout se dressait à mon encontre pour m'arrêter, conseils, amitiés, accidens; mais une force insurmontable, un désir inouï de te connaître me faisait tout dominer. Te souvient-il de la nuit où je suis arrivé?

— C'était donc vous?

— C'était moi. Quand je fus dans la ville voisine, au terme de mon voyage, car la dernière lettre d'Aspert me détermina à venir; car de tous côtés j'étais informé de sa ruine, et, malgré toutes ces prédictions que je voulais regarder comme puériles, je me résolus à le sauver de vous, me disais-je. La reconnaissance me l'ordonnait; je me créais des devoirs contre vous pour vous voir. Eh bien! quand je fus au terme de mon voyage, je trouvai mille obstacles à venir ici. D'abord, ce fut un homme qui raconta devant moi qu'il devait occuper au Tremblay la place que j'y venais chercher. Dans ma préoccupation, il me sembla que c'était un avertissement de ne point aller plus loin. Je rougis de cette crainte, et,

pour mieux la vaincre, je partis sur l'heure; je gagnai la forêt. Je me trompai de chemin dans la nuit; j'en fus ému comme d'un nouvel avis du sort; je me raidis contre ce que ma raison appelait une superstition et continuai à avancer. Un charbonnier me remit dans ma route. A peine commençais-je à y marcher que l'orage survint et m'égara encore. Cette fois, je ne pus m'empêcher d'hésiter sur le parti que je prendrais. Je crois que, si, dans ce moment, j'avais su la route qu'il me fallait tenir, je fusse retourné sur mes pas. Mais ayant de nouveau rencontré quelqu'un, ma première parole fut de demander le chemin de la forge : on m'y conduisit; et une espèce de honte me saisit d'avoir l'air ne pas oser aller à l'endroit dont je venais de m'enquérir. Ces gens qui s'étaient trouvés là me semblaient d'un autre côté comme des encouragemens fallacieux : au temps des démons, ils m'eussent apparu comme des esprits tentateurs. J'y pensais; je reportais mon imagination à ces époques peuplées d'habitans surnaturels; mon esprit ne s'en épouvantait pas, il s'y plaisait; j'en étais venu à faire de tout ce qui m'entourait quelque chose d'intéressé à mon voyage. Enfin, j'arrive près de la forge. A travers les arbres déjà dépouillés, une lumière me frappe de loin; j'y vois un guide, je précipite le pas de mon cheval : la lumière disparaît. Sous l'influence de mes craintes superstitieuses, je m'étonne encore et j'hésite. La vanité revient à mon aide; je me fais honte de cette peur d'enfant : je veux être homme et je continue ma route. Tout à coup la terre me manque, et je roule avec mon cheval au fond d'un lac que l'orage fouettait avec fureur. Le premier cri de ma pensée fut que j'étais perdu. Je sentais une horrible douleur à la main; je m'étais blessé. Je ne savais où aborder ni de quel côté me diriger. Je me repentis de ma témérité; je crus avoir trop audacieusement lutté contre tant d'obstacles. Le courage de la nuit, le courage de la solitude, le courage contre les idées, ne sont pas le partage des plus résolus. Je désespérais, lorsque la lumière reparut; elle était mon seul espoir. J'y nageai avec le sentiment d'un homme voué à un mauvais sort... mais, à peine étais-je au milieu du lac, là où la profondeur des eaux et l'éloignement des rives laissaient le vent élever des vagues assez fortes pour me repousser, que la lumière disparut encore. Cette fois, j'eus la certitude que c'était une main qui m'attirait de pas en pas à ma perte. L'idée de ne plus poursuivre cette lutte, si je parvenais à me sauver, me parut comme une sorte d'amende honorable que je devais au destin, de mon obstination à lui résister. A peine avais-je pris cette résolution, que la lumière reparut, et qu'une voix se fit entendre. Je fis de nouveaux efforts : j'arrivai. J'entendis les hennissemens de mon cheval qui semblait m'appeler pour le départ. J'accourus. Vous étiez là! Vous, à cette heure! vous, m'ouvrant la porte de la maison du général; de cette maison où je devais apporter tant de malheurs. J'y vis le dernier effort de cette fatalité qui me jetait à vous. Votre voix était douce et émue; à la clarté disparue de de votre bougie qui s'était éteinte sous le vent, j'avais vu un moment ton visage si pur et qu'il faut aimer. Je te trouvai si belle, que cette fois j'eus peur; je n'osai pas braver plus loin cette destinée qui devait m'atteindre le jour où j'habiterais sous le même toit que vous. Je me laissai dominer par cette épouvante que l'orage, la nuit, mes dangers, votre rencontre, avaient exalté au plus haut point. Je ne sais plus ce que je vous dis. J'étais ivre d'une sorte de foi en votre puissance. Enfin je m'éloignai. Je passai le reste de la nuit sous un arbre. Le sommeil me calma; la nuit emporta mes frayeurs avec elle; je revins. Mais, par un reste de cette puérile prévention, je regardai le hasard qui me faisait loger hors de votre maison comme un moyen d'échapper à tout ce sinistre avenir dont on m'avait menacé. Vous m'écoutez, Henriette, pénétrée d'étonnement et peut-être de mépris; vous ne vous imaginez pas qu'un homme qu'on a vanté pour avoir quelque bravoure ait été le jouet de pareilles terreurs; que quelquefois elles reviennent le tourmenter; et que, ce soir encore, j'en

ai été si saisi, qu'il a fallu tout le délire de mon amour pour surmonter mon épouvante lorsque j'ai franchi cette porte : et cependant chaque chose prédite s'est presque accomplie. Je suis entré ici dans l'orage, et le sang me coulant d'une blessure. J'y ai entendu un mot qui m'a dit que peut-être n'étais-je pas ce que je croyais : il y a un homme qui m'a appelé bâtard. Et maintenant je t'aime, et je t'aime malgré toutes les infamies qu'on m'a dites de toi et avec leur souvenir dans le cœur... Oh ! tiens, je suis un fou : quelquefois je me mets à genoux devant ton image et je t'adore comme ce qu'il y a de plus saint et de plus pur dans le monde... d'autres fois je me méprise de t'aimer, de t'aimer autrement que toutes les femmes... et puis je suis jaloux.

— Jaloux ! dit Henriette, jaloux !

— Oh ! dit Charles redevenu tout à coup calme et triste, ne me demandez pas pourquoi ; car, si vous l'exigiez, je vous le dirais, et peut-être alors n'y aurait-il plus de pardon pour moi dans votre cœur.

— Oh ! dit Henriette en regardant avec pitié cet homme fort dont elle avait tant de fois admiré l'énergie, l'esprit éclairé, le vaste savoir ; cet homme tremblant comme un enfant, descendu à lui dire toutes les folies d'un esprit égaré, oh ! lui dit-elle, vous êtes bien malheureux !

— Malheureux ! en effet, dit Charles, et pourtant je ne changerais pas ma vie, déchirée de doutes cruels, pour le calme de mes jours passés. Tenez, Henriette, vous venez de voir ce que je souffre dans ces heures de délire où, pour perdre ma pensée, je vais courant à travers la forêt comme un insensé, dans ces heures où, mêlé à ces hommes d'ici, je lutte de dangers avec eux parmi le fer qui bout, la flamme qui rugit, espérant qu'il me prendra une émotion hors de vous ; mais tout m'est impossible. L'heure de vous revoir sonne avant que j'aie pu m'en distraire ; et, du moment que je suis en votre présence, tout s'efface de moi ; je vous regarde, je vous vois et je ne sens plus rien que le bien de vous voir et de vous regarder. Souvent, loin de vous, loin de ce charme qui m'absorbe, je me suis dit : Elle en a aimé un autre, elle s'est donnée à un autre, et je rugis de colère, et je m'écrie : Béni soit Dieu qu'elle ne soit pas un ange ! elle n'est pas à l'abri d'une chute. D'autres fois, voyez-vous, j'invente une histoire ; je vous fais si pure, si innocente, que je me désespère et me dis : Si je lui demande son amour, elle croira que je l'offense, que j'estime qu'on peut la séduire, parce que je crois qu'elle a été séduite. Et, dans mes nuits de solitude, que de fois j'ai osé penser à vous, parce que vous êtes belle ! que de fois mes désirs ont rêvé votre main dans la mienne, votre cœur sur le mien ! Que de fois j'ai rêvé que l'on peut donner sa vie pour un de tes baisers ! Tout cela me dévore, me transporte... Je viens ! je viens près de toi ! je viens pour te dire... Es-tu innocente ? es-tu coupable ? veux-tu être à moi ?... veux-tu que je meure ?... veux-tu mourir ensemble ?... Puis j'arrive... je te vois, Henriette ! et ton enchantement commence ; je n'ai plus de fureurs, je n'ai plus de doutes, je n'ai plus de désirs ; tout s'en va au souffle de ton haleine ; tout se fond à la flamme de tes yeux. Te voir devient tout ce que je puis ; ta présence m'enivre, me remplit l'âme... Oh ! tiens ! ajouta-t-il en tombant à genoux, laisse-moi te voir !... je ne te demande que cela... je te l'ai dit, ne me réponds rien... je ne te demande rien ! Ne t'accuse pas ! ne te justifie pas ! déteste-moi ! et tu dois me détester, moi qui viens de te briser le cœur sans pitié, qui t'ai irritée du récit de mes tortures et de mes doutes... mais je te le demande comme un misérable qui vit de ses douleurs, laisse-moi te voir !... je ne te parlerai plus, si tu veux !... si tu veux, je ne te verrai qu'une minute chaque jour ? mais laisse-moi cela !... O Henriette ! Henriette ! que je t'aimais peu quand j'ai voulu mourir ! Aujourd'hui, pour moi, la vie dans le monde où tu es ! la vie torturée !.... c'est encore le bonheur !... c'est te voir !... c'est te sentir ! c'est t'aimer !

En disant cela, tout ce furieux transport qui agitait Charles était éteint.

Il y avait dans sa voix une si sainte résignation, ses larmes coulaient si sincères, si tendres, qu'Henriette aussi se sentit l'âme soulagée de toutes les émotions violentes et singulières par où le récit incohérent de Charles l'avait fait passer. Son orgueil, si insensible vis-à-vis de son père, si réservé en face de d'Aspert, son orgueil comprit que l'homme qui l'aimait ainsi et à qui sa vie devait assurément paraître coupable, que cet homme devait assurément ressentir de bien vives douleurs. Elle excusa, pour le désespoir qu'ils causaient, les soupçons qui, dans tout autre, lui eussent fait injure, et elle récompensa cet amour de la plus sainte parole qu'elle pût dire à ce moment.

— Charles, je suis innocente.

Elle lui dit cela en essuyant de sa main les yeux du malheureux tout baignés de larmes.

— Ah! je le savais bien, s'écria Charles en la prenant dans ses bras, si heureux, qu'on entendait son cœur battre, qu'on voyait son corps frissonner. Et toi, lui dit-il, toi, Henriette, m'aimes-tu?

— Oui! dit-elle si bas et si vite, qu'on sentait qu'elle avait peur d'un remords : et, mettant ses deux mains sur les yeux de Charles... elle lui répéta... Oui, je t'aime.

S'imaginant que, parce qu'il ne verrait pas ses yeux troublés et perdus d'amour, il ne sentirait pas son corps frémir et sa voix trembler.

Il n'y a d'amour si saint qui ne brûle le corps jusqu'aux os, lorsqu'une main vous touche au front, que l'haleine tiédit l'air qu'on respire, lorsqu'on sent vibrer une poitrine sur la sienne. Charles enleva Henriette dans ses bras.

— Eh! que veux-tu? lui dit-elle en joignant ses mains. Oh! non!... non!...

Il ouvrit ses bras et la regarda comme un esclave soumis.

— Oh! non, lui dit-elle d'une voix douce et consolante... vois-tu, c'est impossible.

Charles leva au ciel ses yeux désespérés. Elle continua :

— Ecoute, Charles, vois-tu, je ne te le cache pas, tu m'aimes comme une femme ne mériterait pas d'être aimée, si elle n'était capable de tout braver pour un tel amour. Mais, entre nous, il y a plus que les liens du monde et de l'honneur. Oui, Charles, Charles, si celui que j'outragerais m'avait prise dans le monde au hasard, comme tant de femmes qu'on y cherche pour se débarrasser d'une vie isolée, oui, je serais à toi; mais lui, vois-tu, il m'a prise comme tu m'as aimée, avec mon malheur et ma honte. Ah! ne me repousse pas; il ne s'est pas voué à moi de cet amour dont je te remercie; il n'a pas livré à mon cœur un cœur dont les douleurs, dont les doutes même me font chérir la tendresse; mais il m'a donné tout ce qu'il avait de grand en lui, tout ce qu'il avait de digne et de noble : son nom.

— Son nom! s'écria Charles, qui ne t'a pas protégée, qui n'a pas fait taire les hideuses calomnies!...

— Eh! dit Henriette, les savait-il? que pouvait-il? que pourrais-tu toi-même?

— Moi! oh! moi! reprit Charles avec une joie sauvage; j'effacerai du monde quiconque a prononcé ton nom avec mépris... je sais combien ils sont, où ils sont... Oh! les infâmes! qui n'ont qu'une vie chacun à me donner!

— Fou! fou que tu es! reprit Henriette... que t'importe? que nous importe? la vie est ici! le bonheur est ici! Ah! n'allons rien demander aux hommes.

Et, en parlant ainsi, elle lui souriait si doucement, qu'il sentit mourir en lui tout ce qui n'était pas la voix d'Henriette, la volonté d'Henriette.

— Nous serons innocens, du moins, ajouta-t-elle, et, quelque malheur

qui nous vienne, nous le supporterons ensemble sans baisser les yeux l'un devant l'autre.

Elle en était donc déjà venue là que l'innocence pour elle était tout entière dans ne pas se donner. Elle ne pensait pas ainsi en allant à ce rendez-vous. Charles lui répondit avec l'assurance d'un cœur heureux et qui croit être arrivé à tout le bonheur qu'il désire :

— Oh ! pardonne-moi !

— Va, lui dit-elle, je te pardonne.

Que d'amour brûlait dans ce pardon ! que cette femme comprenait bien le sacrifice qu'on lui faisait ! Oh ! que de secrets doit voiler la nuit d'une femme en qui la jeunesse est demeurée stérile, et qui n'a pas toujours dormi sans rêver !

Ils restèrent muets l'un près de l'autre. Quelques voix qui passèrent les avertirent qu'il y avait autre chose qu'eux au monde.

— Dieu ! s'écria Henriette, trois heures !... rentre... va-t'en !

— Quand te reverrai-je, Henriette ?

La revoir, c'était déjà être seuls dans la nuit ; ce n'était plus le salon avec les mots furtifs et les regards à la dérobée.

— Bientôt, dit Henriette, bientôt...

Ils se quittèrent alors. Le lendemain, quand ils revirent madame Bizot, ils se rappelèrent seulement qu'il eût dû être question d'elle dans leur entretien de la veille.

XIX

Réflexions.

On a beaucoup écrit sur toutes sortes de choses, beaucoup surtout sur les femmes et sur l'amour, et on a généralisé des questions qui sont presque toujours des questions d'individus. Parce que l'amour est de toutes les classes, on a pensé qu'il devait procéder de même dans toutes les classes ; parce qu'il est une passion de toutes les époques, on a dit qu'il devait être le même dans toutes les époques. On a infiniment blâmé le *baiser âcre* de Rousseau, en disant qu'il n'y a pas de jeune fille qui parle si librement de ses impressions physiques. Cela se peut aujourd'hui, où nous avons béguelisme dans la dépravation, où les femmes du monde n'aiment plus et s'arrangent. Comme tout ce qu'elles appellent amour est posé, prévu, calculé pour être amusant et moins dangereux, cela n'a rien d'emporté dans l'expression. Ainsi, ce qu'on cherche dans un homme, ce n'est ni l'esprit ni la beauté, c'est la position. Du temps du baiser âcre, la valeur physique d'un homme et d'une femme entrait pour quelque chose dans leurs désirs de se plaire et de se posséder ; on ne faisait pas semblant de dédaigner les plaisirs des sens ; le corps était une grande chose. A cette époque, on s'occupait de faire des enfans vigoureux. Mirabeau lardait ses brûlantes pages d'amour de dissertations toutes médicales, et ne parlait que plaisirs furieux et abstinences insupportables ; Diderot écrivait des polissonneries très drôles ; Crébillon de même ; les romanciers en sous-ordre, comme Rétif de la Bretonne et Marmontel, expliquaient les effets d'une belle taille et d'une jambe élégante ; Colardeau ne trouvait rien de mieux à faire dire à Héloïse que ce vers :

Couvre-moi de baisers ! je rêverai le reste !

Ce qui, entre nous soit dit, me paraît l'expression la plus dégoûtante d'une chose qui en vaut bien la peine. *Le reste*, séparé de *couvre-moi de baisers*, est la saleté la plus éhontée qu'on ait imprimée. On a pour-

tant beaucoup admiré *le reste*. Enfin, à part l'expression, Colardeau était dans les idées de son siècle. Que tous ces écrivains fussent l'écho des habitudes d'alors, ou qu'ils les eussent fait naître, toujours est-il qu'on s'aimait fort corporellement.

De nos jours, la bonne société des femmes, c'est-à-dire les épouses de notaires et d'agens de change, et les patentés de la cour, rougiraient d'avoir l'air d'y penser. Cependant le temps des amours, si bêtement appelés platoniques, s'est éteint, si jamais il a existe; je ne pense pas même que la chasteté masculine ait jamais été une vertu sincèrement admirée. L'histoire de Joseph a été éternellement ridicule, et je ne sais rien de plus méprisable. Mais il était encore bien loin de ce Combabus, courtisan émérite, amoureux de la femme de son maître qui la lui donne à garder, lequel Combabus se fait eunuque pour obvier aux dangers de sa passion, et laisse au mari la garantie de sa fidélité enfermée dans une boîte. Il est vrai de dire qu'à ce prix, Joseph, qui ne laissait que son manteau, était un libertin fieffé. Certes, nos belles dames, j'entends toujours celles de la bonne société, n'auraient pas suffisamment de moqueries pour un sot de cette espèce; et pourtant, si vous leur racontez qu'une femme a pu se donner parce qu'elle est femme, elles se croiront le droit de la considérer comme une catin. Or, il est très difficile, avec tout cela, de savoir pourquoi ces dames cèdent à un amant, à moins que ce ne soit par calcul, et j'entends par calcul ce qu'elles veulent bien nous dire, et ce que peut-être elles croient.

A leur compte, se livrer à son amant, c'est lui donner le dernier gage d'un amour qui, pour elles, n'est que dans le cœur; gage qui, disent-elles, ne les amuse pas, qui leur est odieux, dont elles se passeraient fort bien; mais qui, accompagné de cette phrase: « Ah! tu ne crois pas que je t'aime; eh bien! tu le veux, je serai déshonorée; mais alors, au moins, tu croiras à mon amour, » devient un sacrifice et les laisse tout à fait dans la sainteté de la passion, tandis que leur amant est un vulgaire amoureux qui compte leur possession pour quelque chose. On croit toujours à ces choses là quand on est jeune, parce que, sur mille femmes, il y en a une chez qui ce sentiment est vrai, et qu'il faut être habile pour deviner le plagiat; on y croit même quand on aime avec fureur, ce qui est la même chose qu'être jeune. L'amour a cela d'admirable ou d'imbécile, qu'il rend au cœur toutes les illusions de vingt ans; voyez les folies des jeunes gens et des vieillards, elles ont le même caractère. Si le milieu de la vie en est plus exempt, ce n'est pas qu'il soit plus fort ou plus habile, c'est qu'il est ailleurs occupé. A vingt ans, l'ambition, le soin de faire sa fortune, l'amour des enfans ne sont pas venus. A soixante ans, ils sont passés; l'ambition est satisfaite ou méprisée, la fortune gagnée, l'amour des enfans, qui est une protection, devenu tiède parce qu'il est inutile; et le cœur se rattrape, avec tout ce qui lui reste d'énergie, à un sentiment qui a l'avantage de se renouveler moyennant une jolie fille qui a besoin de se vendre. Quoi qu'il en soit, quand on aime, on se laisse prendre à toutes ces protestations de froideur et de pudicité, et, quand on est jeune et qu'une femme veut bien se donner, c'est à la lettre son honneur qu'on croit lui prendre, et l'on devient très reconnaissant du sacrifice.

Pour ma part, je crois qu'il y a un autre intérêt ou une autre puissance qui agit sur leur détermination, et je suis persuadé que toute femme qui tient réellement à ses devoirs, n'accordera jamais un rendez-vous à celui qu'elle aime. C'est ce qui arriva à Henriette après avoir répondu à Charles. Bientôt elle trouva mille prétextes pour reculer ce rendez-vous. Henriette était une femme qui était franche vis-à-vis d'elle-même. Elle aimait Charles et était demeurée une minute dans ses bras; elle y avait découvert qu'il n'y a pas de volonté qui résiste à ce qui émeut, trouble et enivre. Celle qui dit : Je resterai près de mon amant de

longues heures, et je n'y perdrai pas le sang-froid de refuser, est une folle ou une enfant. Il faut que sa raison soit perdue ou qu'elle n'ait pas encore aimé.

Cependant Charles demandait ce rendez-vous de ses regards supplians, de ses paroles furtives. Il semblait douter de cet amour qu'on lui avait dit : et, quoi qu'il en eût, Henriette était armée de ce doute. Mais elle ne voulait pas rassurer Charles au prix que demandent presque tous les amans, et, comme sa résolution était sincère, dût-elle perdre et voir fuir cet amour qu'elle chérissait, elle préféra ce malheur au danger de se trouver seule avec Charles. Il y en a qui mépriseront Henriette pour cette crainte d'elle-même. Elles pèseront dans une balance sévère cette vertu qui prévoit une faiblesse; et cette faiblesse leur paraîtra ignoble parce qu'elle viendra d'un trouble des sens. Peut-être auront-elles raison. Peut-être n'est-ce pas ainsi qu'il faut faire des romans : à cela je répondrai que ceci n'est pas un roman. Mais l'occasion de se perdre vient toujours une fois dans toute passion : c'est comme condition d'existence. L'occasion arriva donc entre Charles et Henriette. Voici comment.

XX

Comme il arrive toujours.

La santé de d'Aspert s'altérait assez visiblement pour qu'il pût avoir des inquiétudes. Mourir n'était pas un effroi pour lui. Certes, cela lui faisait un vif chagrin, mais il n'avait pas peur; il ne s'épouvantait pas, comme certains vieillards, à la moindre idée de mort qui venait s'offrir a son esprit. On pouvait lui annoncer la perte de quelqu'un sans qu'il en devînt soucieux pour lui-même : il eût pu rencontrer un enterrement sans pâlir, et voir le curé sans trembler. Avec cette disposition, sentant que la goutte le gagnait des jambes à la poitrine, il pensa à mettre ordre à ses affaires. Il désira écrire un testament. Dans ce testament, le partage de ses biens fut fait entre Henriette et Charles Dument. Mais d'Aspert, qui avait laissé passer le temps sans percer le mystère de la naissance de Charles, d'Aspert ne voulut pas mourir en emportant le doute avec lequel il avait vécu. Jamais, à vrai dire, il n'avait renoncé formellement à s'instruire de ce secret; mais il en avait toujours ajourné le moment. L'heure était venue où de nouveaux retards étaient imprudens. D'Aspert se décida : il venait d'éprouver une crise qui avait alarmé tout le monde; les soins de Charles et d'Henriette l'avaient sauvé encore cette fois; mais un nouvel accident pouvait survenir. Un soir, il pria Henriette de demeurer seule près de lui : lorsque tout le monde fut retiré :

— Henriette, lui dit-il, ce matin j'ai clos mon testament; les dispositions en sont irrévocables. Que Charles soit mon fils ou qu'il ne le soit pas, il n'y sera rien changé. Mais je ne puis envisager l'idée de quitter ce monde sans savoir de quel nom il faut que je le bénisse. Depuis longtemps j'aurais dû l'apprendre, je ne l'ai pas osé; le repos heureux rend égoïste, on craint de déranger sa vie; peut-être a-t-on raison; peut-être n'eussions-nous pas été plus heureux; peut-être même à ce moment ai-je tort de jeter quelque lumière sur ce point obscur. Qui sait si je ne vais pas porter un coup terrible à Charles? Mais, que veux-tu? je crains de mourir avec un mensonge sur la conscience. Il faut interroger Charles.

Henriette approuva ce projet, et, à travers les larmes qu'elle versait au discours d'Aspert, elle lui répondit qu'elle pensait aussi que c'était un devoir.

C'est que la mort rend solennelles toutes les actions de la vie! c'est

qu'il n'y a pas de néant si assuré dans la tombe, qu'on ne veuille mettre ordre à sa conscience avant d'y descendre, no fût-ce que vis-à-vis de soi-même.

— Puisque tu m'approuves, dit d'Aspert, charge-toi de ce soin. Je t'en ai dit assez pour que tu puisses l'interroger adroitement. Il suffira d'ailleurs de lui parler de son père, de l'aventure de Rome, de la manière dont il y est arrivé. Mon fils venait de Véronne et avait habité l'Angleterre; il était accompagné d'un domestique. Ce peu de circonstances suffira pour le reconnaître.

— Mais pourquoi ne pas vous charger de ce soin? dit Henriette; il vous serait bien plus aisé de retrouver dans des indices qui seront insignifians pour moi, la vérité que vous cherchez.

— Non, dit d'Aspert, je sens que je me troublerais; je lui ferais des questions trop directes et qui l'avertiraient peut-être de ce que je veux savoir. Car, entends-tu, Henriette? si Charles n'est point mon fils, il faut qu'il ignore jusqu'à mes doutes. Si, au contraire, ses réponses indiquent qu'il le soit, je lui dirai tout le secret de sa naissance : le nom de sa mère peut ne pas lui être inutile. Tâche d'amener cela comme par hasard; demeure seule avec lui un de ces jours, quand tout le monde sera retiré; enfin, choisis un de ces momens où la conversation devient confiante et intime par l'épuisement des sujets habituels. Je te laisse ce soin. Tu as fait des dernières années de ma vie un bonheur qui ne pouvait me venir que d'une âme comme la tienne. Tu as subi ma solitude, mes douleurs, mes infirmités : tu ajouteras ce bienfait à tant d'autres.

Henriette accepta; la sainteté du mandat qu'elle venait de recevoir la protégeait contre l'amour de Charles et le sien. Elle comprenait qu'elle pouvait impunément demeurer près de celui qu'elle aimait, avec la pensée du devoir qui lui était imposé. Mais que de choses peuvent conspirer à notre insu pour détruire le rempart que nous croyons inébranlable...

Et d'abord, elle n'accomplit pas sa mission le jour même où elle l'avait reçue, sous l'impression des paroles de cet homme qui prévoyait sa mort et qui en parlait si simplement, avec le souvenir tout palpitant des remerciemens qu'il lui avait faits pour le bonheur qu'elle lui avait donné. Quelques jours se passèrent : la santé de d'Aspert prit un caractère tout à fait rassurant. Cependant il demandait à Henriette si elle avait interrogé Charles. Elle en avait franchement cherché l'occasion, mais il était difficile d'arriver avec lui à un autre sujet que son amour. Elle crut avoir tout prévu, et, au milieu de la soirée, elle lui dit devant son mari, qui était assez bien pour être descendu :

— Charles, je vous prie de ne pas sortir ce soir sans me parler, j'ai à vous entretenir.

Ce rendez-vous publiquement donné étonna peut-être, mais n'éveilla aucun soupçon; d'Aspert approuva Henriette d'un signe qui fut aperçu de tout le monde, même de Charles, et l'on vit bien qu'il s'agissait d'affaires. Charles, il faut le dire, reçut cette invitation avec chagrin; ce n'était pas ce qu'il désirait. Il aurait beau être seul avec Henriette, il lui sembla que la pensée de tous ceux qui le savaient assisterait à leur entretien. Il répondit froidement et sans que sa froideur fût affectée; il n'avait pas pensé à croire qu'Henriette eût la hardiesse, qu'ont tant de femmes, de faire si imprudemment une mauvaise action, qu'il semble impossible de les en soupçonner. Il attendit donc, avec une impatience plutôt curieuse qu'émue, le moment où ils devaient être seuls ensemble. Quand dix heures furent sonnées, tout le monde se retira.

Il y a mille petites choses qui changent toute la nature d'une position, choses qu'on croit indifférentes et qui deviennent toutes puissantes à notre insu. S'il est donné à quelqu'un de savoir ces choses-là, c'est peut-être aux dramaturges qui réussissent ou qui périssent par de petits acci-

dens dont le public ne se doute pas, quoique ce soit lui qui les juge : un mot maladroit, une entrée intempestive, tuent la plus touchante situation; tandis qu'une escobarderie par laquelle on passe à côté d'une difficulté, ou par laquelle on la franchit, est souvent comptée comme si on avait pleinement vaincu cette difficulté. C'est qu'au théâtre, comme dans la vie, ce ne sont presque jamais les pensées fondamentales qui décident du succès d'une action; c'est dans un détail que tout consiste, et c'est ce détail dont il faut être sûr et qu'il faut savoir mettre à sa place.

Nous avons dit la situation d'Henriette et de Charles. Supposons que tout le monde se fût retiré lentement et qu'ils fussent demeurés ensemble, le premier moment de leur entretien eût été embarrassé; certes, ils ne se seraient pas jetés l'un à l'autre, ravis d'être sans témoins; l'influence de ces gens sortis les eût laissés presque en cérémonie. Charles eût demandé ce qu'on voulait, et Henriette, ne sachant trop que dire, lui eût peut-être ouvertement répondu par la vérité : alors un autre intérêt que celui de leur amour régissait cet entretien; la singularité de la découverte que Charles eût faite l'eût preoccupé hors de sa passion. Il en arriva autrement par un soin qu'Henriette prit peut-être pour une dernière sauvegarde : elle sortit du salon pour reconduire d'Aspert jusque chez lui. Le général la retint long-temps. Pendant ce temps, Charles demeura seul; la nuit s'avança; tous les bruits de la maison, qui eussent pour ainsi dire veillé sur eux au commencement de leur entretien, tous ces bruits se turent les uns après les autres. La solitude de Charles devint complète, le mystère de cette entrevue se rétablit en silence, avec l'heure attardée qui sonnait : et puis Henriette ne venait pas. La curiosité de Charles, qui d'abord cherchait ce qu'on pouvait lui vouloir, se changea en impatience. Peu à peu il craignit de ne pas voir Henriette; il s'imagina que le général soupçonnait quelque chose et la retenait; il eut toutes les alarmes d'un rendez-vous caché et criminel; il eut tous les tumultueux mouvemens. Bientôt ce rendez-vous, qui ne suffisait pas, un moment avant, à ses exigences, lui parut un bonheur qui allait lui échapper; et, du moment qu'il craignit de le perdre, il lui devint plus précieux que tout ce qu'il pouvait imaginer. Cependant il écoutait; tout dormait dans la maison. Tous ces mouvemens, qui résonnent long-temps dans une habitation isolée où cinq ou six personnes vont se livrer au sommeil, ces portes ouvertes et fermées, ces allées et venues, avaient cessé : c'était un silence absolu. Déjà les craintes de Charles prenaient un caractère de terreur réelle; mille suppositions fâcheuses lui venaient à l'esprit. A plusieurs fois il fut tenté de monter jusque chez Henriette. Il avait ouvert la porte du salon; dix fois il alla jusqu'au pied de l'escalier; puis il revint, croyant avoir attendu bien long-temps, lorsqu'à peine une minute s'était écoulée. Le cœur lui battait; il était arrivé à ne plus penser à rien qu'à se désespérer, lorsqu'il entendit une porte s'ouvrir doucement, se fermer doucement. Un pas léger parcourut le long corridor et descendit l'escalier; une robe frôlait les marches : il semblait qu'on craignît de faire du bruit. Charles s'élança et vit Henriette.

— Oh! c'est toi, lui dit-il en la prenant dans ses bras; c'est toi, enfin; mon Dieu! c'est toi!

— Vous m'avez long-temps attendue? répondit-elle toute surprise et touchée de cette effusion de joie à son aspect, de ce sentiment qui était si loin de l'abord qu'elle avait préparé et qu'elle ne pouvait cependant repousser, car elle ne l'avait pas mis dans ses prévisions.

— Oh! lui dit Charles, j'ai eu peur; il m'a semblé que tu ne viendrais pas..

Et, en parlant, sa voix tremblante et entrecoupée annonçait tout le trouble qu'il avait éprouvé, Henriette voulut le consoler :

— Je te l'avais promis, dit-elle en baissant la voix.

— Il y a si long-temps que tu me l'as promis, si long-temps ! Mais te voilà... oui, te voilà, te voilà !

Pendant ce temps, ils étaient entrés dans le salon. Henriette s'était assise dans un de ces larges fauteuils que je vous ai dépeints. Oui, c'est là qu'elle était, svelte et souple, dessinée par sa robe blanche sur ce fond sombre de velours ; et lui, Charles, s'était mis à genoux devant elle, et, l'adorant du regard, il rejetait en baisant ses blanches mains et ses genoux :

— Oui, c'est toi... c'est toi, te voilà !

Comme si une absence longue ou fatale les eût séparés.

Henriette le regardait en souriant. Comment se défendre du bonheur qu'on donne ! n'est-ce pas le plus séduisant de tous les triomphes ?

— Allons, lui dit-elle, Charles, calmez-vous, asseyez-vous ici.

— Oh ! non, lui dit-il, laisse-moi te regarder. Laisse-moi te voir. Sais-tu que voilà long-temps que je ne t'ai vue ni entendue ?... Oh ! que tu es belle !

— Je t'en prie, Charles, pas ainsi, ne me parle pas ainsi... Voyons tais-toi.

Et à ce mot elle lui mit la main sur les yeux. Que lui disaient ces yeux ?

— Henriette ! reprit Charles, Henriette ! Henriette !

Lui jetant son nom comme une invocation, et, à chaque fois, donnant à ce nom une expression indicible de délire, d'amour, et de prière.

— Eh bien ! lui dit Henriette... Charles... oui, je t'aime... je t'aime... Allons, écoute-moi, causons.

Causons ! Oh ! que l'abbé d'Olivet aurait bien voulu savoir cet entretien, pour faire son Dictionnaire des synonymes, où il s'évertue à marquer la nuance de chaque mot ! car voilà deux personnes qui se parlent et se répondent, et qui ne causent pas.

— Non, dit Charles, non, pas encore. Je t'écouterais mal ; je ne te comprendrais pas. Laisse-moi te regarder... laisse-moi te voir long-temps, toujours !

Il avait alors croisé ses bras sur les genoux d'Henriette, sa poitrine s'y appuyait aussi ; et, ainsi placé devant elle, il la regardait de bas en haut, tandis qu'Henriette, penchée en arrière sur son fauteuil, la tête penchée sur sa main, se livrait doucement à cette brûlante contemplation qui la pénétrait. Un long silence s'établit entre eux, silence pendant lequel, les yeux attachés l'un sur l'autre, ils sentaient leur âme se fondre sous le rayon de leurs regards ; c'était un charme inouï qui se versait de l'un à l'autre ; un torrent de joie ineffable où se perdrait la vie s'il ne débordait enfin ; mais l'âme trop pleine s'y refuse, il se répand au dehors et la soulage par des paroles et des soupirs.

— Henriette ! dit Charles avec un frémissement de tout son corps.

— Charles ! répondit-elle en laissant ses paupières s'abaisser sur ses yeux et en arrachant un long soupir de sa poitrine.

— Henriette ! reprit-il avec un accent qui fait d'un mot, plus qu'un discours, plus que des sermens et des transports.

Henriette passa la main sur ses yeux et se leva soudainement.

— Non ! dit-elle en appuyant ses deux mains sur le front de Charles qui était resté à genoux et qui l'entourait de ses bras ; non ! je suis une folle... tu es fou... Va-t'en ! va-t'en !... demain... demain... je te reverrai.

Et, en parlant ainsi, ses dents claquaient, ses genoux faiblissaient.

— Écoute, dit Charles, tu m'aimes !

Elle ne répondit pas ; tout son être répondait pour elle.

— Tu m'aimes !... tu m'appartiens !

— Oh ! s'écria Henriette en se dégageant... tais-toi... Elle porta autour d'elle un long regard troublé, et, ne voyant que la solitude de ce vaste salon, que la faible lumière d'une bougie, elle reprit : — Va-t'en ! va-t'en ! nous nous perdons !

— Oh ! tu m'aimes donc ? lui dit-il en se levant et la pressant dans ses bras.

— Oh ! mon Dieu ! dit-elle en détournant sa tête, laisse-moi, je t'en supplie, laisse-moi !

Et comme il l'étreignait sur son cœur :

— Oh ! tu me fais mal !

Il pressa de ses lèvres cette bouche qui frémissait en parlant.

Elle s'échappa comme si un fer rouge l'eût brûlée, et s'écria avec désespoir :

— Oh ! vous êtes sans pitié !

Charles voulut se rapprocher.

— Jamais !... jamais !... dit-elle en opposant ses bras délicats aux bras de fer de son amant. Oh ! écoute-moi !... écoute-moi !... Tu m'aimes... n'est-ce pas ? eh bien ! ne me déshonore pas, ne me fais pas mourir !...

Et, comme Charles la laissa échapper, elle murmura sourdement :

— Oui... va-t'en, laisse-moi... oui, tu m'aimes.

Elle se laissa tomber sur un fauteuil en cachant sa tête dans ses mains. Elle se mit à pleurer.

— Oui, je t'aime ! moi, lui dit Charles, la voix altérée... oui, je t'aime !... mais toi ?

— Oh ! moi ! dit-elle en levant au ciel ses yeux baignés de larmes : oh ! il je ne t'aime pas, n'est-ce pas ?

— Que sais-je ! dit Charles, avec colère et désespoir.

— Il ne le sait pas, mon Dieu ! répondit-elle avec des sanglots amers.

— Non, dit Charles, avec un transport impitoyable, non, je ne le sais pas... Vous me le dites... je l'ai cru... je ne le crois plus... Non, vous ne m'aimez pas ! non ! non ! non ! répétait-il presque avec fureur.

— Et que veux-tu pour le croire ? lui dit Henriette en le regardant d'un air égaré ; que je me donne à toi ? Le veux-tu ?... eh bien, soit !... j'en deviendrai folle ! j'en deviendrai folle ! j'en mourrai !... Oui, vois-tu, demain, je serai folle ou je mourrai ; mais si tu le veux... si tu le veux... Et des sanglots convulsifs arrêtèrent sa voix.

Charles retomba à genoux devant elle.

— Henriette ! lui dit-il, tu pleures ! tu pleures ! Grâce ! oh ! grâce ! Que veux-tu de moi ? ma vie... mon honneur... un crime ? parle, je te donnerai tout... Si j'avais un monde à te sacrifier, je le briserais à tes pieds. Henriette ! oh ! ne te détourne pas ! car je t'aime... je t'aime... Ah ! dis-moi que tu m'aimes ! que tu me pardonnes !

Henriette plus calme, lui tendit la main.

— Oui, je t'aime ! lui dit-elle.

Puis à son tour prenant les mains de Charles dans les siennes, elle ajouta avec une tristesse enivrante :

— Et, crois-moi, mon Charles... crois-moi... si je te refuse, ce n'est pas que je craigne que tu me trompes, que tu m'oublies ! oh non ! tu m'aimes mieux que cela, n'est-ce pas ?... Mais, vois-tu... nous serions malheureux... je te le jure, nous serions malheureux.

— Toi ! n'est-ce pas ? dit Charles en continuant son reproche, mais d'un ton si doux qu'il faisait pitié ; toi, tu serais malheureuse !... Tu m'aimes, mais ce n'est pas de l'amour que j'ai.

— Ah ! ne parle pas ainsi, répondit Henriette en lui caressant le front de sa main brûlante ; crois-tu qu'il ne me faille pas du courage pour te résister ?... crois-tu que je n'aie que toi à combattre ?

— Oh ! dit Charles d'une voix où l'amour suppliant semblait moins dangereux, tu as donc compris ce que je souffre ?

— Tiens, lui dit-elle en prenant sa main, sens mon cœur.

Et elle plaça cette main sur ce cœur qui bondissait. Imprudente ! qui se fiait à cette lassitude du combat, croyant qu'aucun transport ne se réveillerait. Ce cœur battait à coups pressés. Charles, attirant doucement Henriette dans ses bras, appuya sa poitrine sur *la* sienne et lui dit tout bas :

— Oh ! laisse-le-moi sentir ainsi.

Puis il chercha ses lèvres. Henriette s'abandonna un moment... Alors, troublée jusqu'à l'âme, elle raidit ses bras contre la poitrine de Charles pour sortir du lien qui l'enchaînait à lui ; mais elle ne put se détacher de ce baiser... ses forces s'y perdirent, ses bras tombèrent comme morts. Charles l'enleva hors de la clarté du salon. Henriette pencha sa tête sur son épaule, comme une fleur brisée et défaillante, et sa voix mourante murmura ces mots sourds et entrecoupés lorsqu'ils passèrent la porte du boudoir :

— Oh ! c'est la mort! Charles, c'est la mort!

Mais il ne l'entendit pas ! ou, s'il l'eût entendue, eût-il cru à cette parole ; et, lors même qu'il eût pu la croire, qu'importait ? n'y a-t-il pas un moment dans l'amour où rien n'est un obstacle. Est-ce que la mort est un effroi qui ait jamais arrêté une passion?

Puis, un moment après, ils étaient dans la même position qu'en entrant dans le salon, lui, à genoux devant elle, elle, assise dans le fauteuil, le corps droit, l'œil fixe, les mains dans les mains de Charles qu'elle ne sentait pas. A quoi pensait-elle?... ou même pensait-elle? avait-elle idée de ce qui s'était passé?... Étaient-ce peur, remords ?... Charles la regardait sans oser lui parler.

Un bruit soudain résonna à cet instant au dessus de leurs têtes : c'étaient des coups répétés frappés avec une canne sur le plancher... A ce bruit, Henriette se leva ; son visage sembla s'éclairer d'un horrible souvenir : elle poussa un cri sourd et déchiré, et baissant ses yeux hagards sur le front de Charles, elle lui dit :

— Entends-tu ?... C'est ton père!

Elle venait de voir son crime, de le voir aussi épouvantable qu'il pouvait l'être. Le remords lui avait fait une certitude d'un doute ; et elle subit ce besoin inconcevable et inévitable de la douleur de l'aggraver jusqu'à l'extrême. Qui sait s'il n'y eut pas aussi dans ce cri cet instinct de l'orgueil humain qui égare les âmes fortes et qui les fait répugner aux choses ordinaires? Avec ce mot, Henriette arrachait sa faute à sa vulgarité : elle en faisait un inceste.

Cependant Henriette demeurait immobile. Le bruit recommença.

— C'est le général ! dit Charles.

— C'est ton père ! te dis-je, reprit Henriette... ton père qui va demander... qui tu es...

— Qui je suis ? s'écria Charles qui croyait que la raison d'Henriette s'égarait.

— Oui, dit Henriette dont véritablement la tête était perdue, oui, qui tu es ; il va me demander si tu es son fils. Que veux-tu que je lui réponde?...

— Henriette ! Henriette ! cria Charles en cherchant à la retenir.

— Veux-tu que je lui réponde que tu es mon amant ?

— Oh ! plus bas, Henriette, plus bas... tu te perds.

Henriette le regarda avec un sublime mépris.

— Je me perds ! lui dit-elle; vous êtes un lâche !...

Charles pâlit, non pas de l'injure, mais de l'exaltation d'Henriette.

— Je me perds ! disait-elle en se frappant la tête avec désespoir, je me perds ! Mais je suis perdue ! monsieur.

— Ah ! reprit Charles en joignant les mains: plus bas... plus bas.

— Et si je veux qu'il m'entende? si je veux qu'il me tue? mais... je n'ai pas peur de mourir, moi !

Le bruit reprit plus impatient, plus impératif.

— Oh ! malheur sur nous s'écria Charles, malheur sur nous!

— Eh bien ! lui dit Henriette éperdue, tue-moi... toi plutôt que lui.... je l'aime mieux... Tu vois bien que je t'aime encore...

Le bruit redoubla.

— Oh ! s'écria-t-elle, tu vois bien qu'il va venir et qu'il me tuera !

— Oh ! s'écria Charles hors de lui qu'il ne vienne pas... mon Dieu ! qu'il ne vienne pas...

— Tu le tuerais? s'écria Henriette en se relevant et dominée à son tour par l'effroyable expression du visage de Charles.

— Je ne sais pas, répondit-il; mais je ne veux pas que tu meures.

— Eh bien ! dit Henriette qui trembla d'épouvante, et devant qui se déroula une si fatale série de crimes, qu'elle en frémit encore plus que du crime accompli... reste, j'y vais.

— En cet état? dit Charles en l'arrêtant, en cet état? Et que lui diras-tu?

— Je lui dirai... Que sais-je?...

Ce bruit terrible, ce bruit fatal se fit encore entendre.

— Mais que veux-tu que je lui dise? s'écria Henriette.

Charles s'arrêta ; une résolution soudaine s'empara de lui. Il dit à Henriette :

— Reste... reste... je vais monter, moi.

Et il s'élança hors du salon.

Bientôt il redescendit.

— Henriette lui dit-il, rentre chez toi ; je lui ai dit que tu m'avais parlé de ma naissance, que je m'étais emporté, que je t'avais répondu avec colère et presque offensé ; que de là était venu un entretien si animé, que nous n'avions pas pris garde d'abord au bruit qu'il avait fait.

— Je vous remercie répondit Henriette, de lui avoir menti pour nous deux ; je ne l'aurais pas pu.

— Henriette, lui dit Charles, quand te reverrai-je?

— Jamais ! dit-elle en s'enfuyant.

Ce serment devait-il s'accomplir mieux qu'un autre? peut-être oui ; on ne le croira pas, sans doute. Combien n'y a-t-il pas de gens qui, après avoir lu ce chapitre, que de femmes surtout qui rejetteront ce livre avec dédain en disant que cette Henriette est une dévergondée dont une femme honnête ne doit pas savoir l'infâme conduite ; combien, qui ne peuvent arguer de leur sagesse, s'indigneront de la cause de sa faiblesse, et la trouveront dégradante?

Eh ! là, là, ne condamnez pas si vite cette femme d'être femme. Vous, qui prétendez que votre défaite ne vient que d'un dévoûment absolu à l'amour de votre amant, et qui, sur cette donnée, prenez ensuite en toute sûreté de conscience les plaisirs de l'amour, tant qu'il dure, je vous estime moins que mon Henriette. Celle-là ne s'est pas dit : — Maintenant que c'est fini, maintenant que je suis coupable par une raison sublime et délicate, à moi les bénéfices grossiers de ma faute ; il n'en sera ni plus ni moins. Oh ! non ! elle a eu des sens, mais elle a un cœur, une raison, une conscience, plus haut placés que les vôtres. Dès que sa volonté lui revient, elle lui revient honnête, pure ; elle ne comprend pas qu'il faille continuer une faute parce qu'elle a été faite ; elle a un véritable remords.

Après cette apostrophe au plus grand nombre des femmes, il faut que je me mette à genoux et que je demande pardon. Pardon à celles qui aiment assez pour tout sacrifier à leur amour, fortune, position, respect du monde, famille ; celles-là ont compris l'amour comme le seul bien de la terre. Qui peut dire que le salut d'un faquin ou l'invitation d'une bégueule valent ce qu'elles ont préféré? Pardon à celles pour qui ce sentiment a été une vengeance. Se voir insultée, méprisée, torturée, par l'abandon d'un mari et lui rendre tout ce qu'on peut d'insulte, de mépris, de tortures, c'est une justice que les maris infâmes trouvent seuls coupables. Pardon à celles qui, avec moins d'énergie ont demandé à l'amour une consolation pour les mêmes peines. Si c'est un crime, il faut tuer une femme le lendemain du jour où son mari la trahit ; ce sera moins barbare que de la condamner à pleurer éternellement sans une main pour essuyer ses larmes. Que les législateurs, qui ont détruit les vœux éternels des religieuses, disent si ce n'est parce que la nature humaine n'est pas capable de vivre ainsi sevrée de tous sentimens qui lui répondent. Pourquoi imposent-ils plus à la femme qui perd ces sentimens qu'à celle qui ne les a jamais possédés?

Du côté des femmes mariées, il y a du moins un contrat brisé par celui qui l'a souscrit, tandis que de l'autre il n'y a que dégoût de ce qu'on a d'abord voulu. Jésus-Christ n'est pas infidèle à ses épouses. Ce qui me paraît odieux, ce sont les femmes qui profitent de leur mari comme si elles étaient sages et qui jouissent de leur amant en tout honneur. Impudentes bégueules sans pardon ni pitié pour celles qui n'ont ni leur astuce ni leur hypocrisie! et qui s'arment contre elles d'un mari trop timide pour risquer un scandale; trop honnête homme pour jeter le reflet de leur infamie sur une famille, ou trop pitoyable pour les réduire à cette situation de solitude et de déshonneur dont elles accablent les autres. Mépris à celles-là ! Quant à Henriette, voici ce qu'elle fit : le matin de cette même nuit, un domestique remit à Charles la lettre suivante.

XXI

Lettre.

« Charles,

» Vous êtes mon amant. Voilà le premier mot qu'il me fallait écrire dans la seule lettre que vous recevrez de moi. Ce mot doit être mon châtiment : il est juste qu'un homme ait en son pouvoir la preuve de mon crime, qu'il puisse s'en armer contre moi, me perdre et me livrer à l'infamie, sans qu'il me reste un seul refuge pour y échapper, sans que je puisse lui dire impunément à la face : Vous avez menti. Ceci est écrit de ma main, signé de ma main : vous êtes mon amant. Maintenant, à cet homme ainsi possesseur de mon déshonneur, je dois dire encore : Je ne veux plus que vous me parliez, je ne veux plus que vous m'écriviez; si vous l'essayez, je dirai à d'autres qu'à vous : Charles est mon amant. Pour vous prouver que je ne suis pas folle, voici mes raisons. Si jamais une femme a eu des devoirs, c'est moi; si jamais femme les a indignement méconnus, c'est moi. Je vous aimé, je vous aime encore, vous voyez que je ne joue pas sur les mots. mais ce n'est pas de cela que je m'accuse. Je vous ai appartenu, c'est ma faute, c'est mon crime, à moi, à moi toute seule. La première fois que vous m'avez dit : Je t'aime, j'ai senti tout moi s'élancer vers vous, j'ai été prise d'un bonheur qui m'a serré le cœur et obscurci la vue. J'aurais donné ma vie pour être libre, pure, et vous dire : Me voilà. C'est parce que j'eus ce désir, que, dégagée de votre présence, j'ai senti que j'étais perdue si je vous revoyais; je vous ai fui. Un hasard m'a rejetée sous le charme de votre amour; ce hasard, je ne m'en fais pas une excuse, car je l'ai accepté avec joie : je le sens maintenant que je sais mieux ce que j'ai fait; ce hasard, il m'a semblé accompagné de circonstances qui devaient me mettre à l'abri de toute faiblesse; et, sous ce bouclier, j'ai espéré sentir encore sans danger le charme de vous voir, de vous entendre, de sentir vos yeux sur les miens; j'ai voulu goûter les félicités innocentes d'un amour coupable. Ceci est vrai, je l'ai espéré, je l'ai désiré; j'ai cru si, dans le tumulte de mes désirs, ce qui, dans les préjugés vulgaires, ne souille pas. Voilà ce qui est mon crime, voilà ce qui est cause que c'est justice que vous ayez fait de moi votre maîtresse. Maintenant, vous pourrez me dire : Le crime est accompli; ce qui est ne peut être effacé, il y a écrit sur votre front le mot adultère; goûtons au moins les joies de notre déshonneur. Tous les hommes disent cela en termes assez adroits pour persuader les femmes. Dieu sait, si vous veniez me le dire, si vous mettiez votre vie et votre bonheur à cette condition, qu'il faut que je sois sans cesse ce que j'ai été une fois,

Dieu sait si je ne vous céderais pas. Je vous ai dit que je vous aimais encore. Vous voilà bien fort, n'est-ce pas? vous voilà vous disant en vous-même : C'est le premier transport d'un remords insensé : je ne le heurterai pas de front, j'attendrai ; mon désespoir sera ma première éloquence, elle ne pourra me voir souffrir sans pitié ; et cela est vrai, monsieur, vous avez raison, vos sollicitations me seraient un malheur, et je ne dirais pas à mon mari, pour m'en défendre : Charles est mon amant ; non, monsieur, je ne le ferais pas. J'ai menti quand j'ai dit que je le ferais. Sous le prétexte de défendre ce reste d'honneur que je me suis créé en me décidant à ne plus vous voir, je n'irai pas dire à cet homme, dont la confiance en moi a été si sincère, et qui me remerciait hier encore de son bonheur, je n'irai pas lui lui dire : Vous êtes un époux déshonoré... Je n'irai pas faire pleurer, autour du lit où il gagne lentement sa mort, mon désespoir parricide. Et, en vérité, chaque minute qui lui reste à vivre ne vaut-elle pas que je descende à l'infamie de le tromper? n'est-ce pas le juste supplice qui m'attend, d'être obligée de lui sourire, de lui parler reconnaissance et dévoûment, quand il n'y aura en moi qu'ingratitude et trahison? La vanité de ne pas être une coupable endurcie sera-t-elle assez forte pour donner le courage de réveiller ce noble vieillard de sa confiance et pour lui crier adultère et infamie dans votre maison? Me reste-t-il quelque chose qui vaille une larme de cet honnête homme? Non, non, mille fois non. Voyez-vous, Charles, il faut le tromper ; mais il ne faut plus me parler ni me voir. Vous n'y souscrirez pas. Mon Dieu! me comprendrez-vous enfin? il faut que nous soyons morts l'un à l'autre. Oh! ne voyez-vous pas je mens depuis que j'ai commencé cette lettre; qu'il y a un être infernal assis de l'autre côté de ma table, et qui me montre du doigt le véritable mot qu'il faut écrire! ne voyez-vous pas que je tourne tout autour, que je cherche des raisons qui ne vous persuadent pas? Ne vous rappelez-vous rien, ou m'avez-vous crue folle quand j'ai poussé ce cri qui vous a épouvanté? ou vous êtes-vous mépris au véritable sens de ce mot?... Mon Dieu! je vous dis que je n'ose pas... il me semble que ce mot écrit va éclater comme la foudre en cette maison... J'ai peur! j'ai peur! On me l'a pourtant jeté au visage et vous me l'avez répété... mais il n'était pas vrai... maintenant il l'est. Oh! si je ne me défais de cette pensée je deviendrai folle. Il fait nuit, je suis seule dans ma chambre, je regarde autour de moi... Il me semble qu'il y a des êtres invisibles qui me tordent les cheveux et me serrent la gorge. Quelqu'un d'eux va me parler, il va me crier... la vérité... Non, mon Dieu! non, ce n'est pas vrai... faites que cela ne soit pas... Charles, on t'a appelé bâtard... si tu l'étais, devine ton père... Oh! tu me comprends enfin. Miséricorde du ciel! protégez-moi; et tu veux, Charles, que je te revoie, que je me redonne à toi, que je te parle! Oh! c'est affreux. Jamais, vois-tu! jamais!... tu es heureux, tu peux mourir... moi, il faut que je vive : j'ai un père et un enfant. Sais-tu que ma vie est une abominable destinée... qu'elle est suspendue entre deux incestes!... Sais-tu bien que je sais pas s'ils ne sont pas vrais tous deux! Tiens, je te mens à chaque ligne. Sais-tu pourquoi je veux vivre?... ce n'est ni pour mon père ni pour mon enfant... c'est pour me repentir... Si Dieu existe, il faut que j'aie beaucoup souffert pour qu'il me pardonne... et si l'enfer... venait avec ses tortures infinies, ses rires extravagans, ses flammes...

« Monsieur,

» Il fait grand jour, j'ai trouvé cette lettre écrite sur ma table. Au dernier mot tracé, je me rappelle que j'ai cru voir des spectres autour de moi et entendre leurs gémissemens. Je suis tombée sur le parquet d'où je viens de me relever... Je vous envoie cette lettre. Si elle ne vous fait horreur, qu'elle vous fasse pitié!

» Adieu.

» HENRIETTE. »

XXII

Désespoir.

Charles avait reçu cette lettre après une nuit passée dans d'horribles angoisses. Les derniers mots prononcés par Henriette, son délire, lui étaient restés comme un avertissement de malheur. Quand il reçut le billet qu'elle lui envoyait, une épouvante nouvelle s'empara de lui; en lisant toute la partie de cette lettre écrite dans la nuit, il avait frémi de voir la raison d'Henriette égarée, perdue. Il avait fait plus attention au désordre des idées qu'à ce qu'elles disaient. Mais lorsqu'il eut achevé, et que, dans les dernières lignes écrites, il vit que cette lettre avait été relue de sang-froid, après un évanouissement ou un délire de plusieurs heures, et que rien n'en démentait les expressions, il regarda le vrai sens de cette lettre, et frémit à son tour. Les propos de madame d'Avarenne, les prédictions de la somnambule, le mot d'Aubert, se représentèrent à son esprit, et l'idée qu'il pouvait être le fils de d'Aspert s'empara de lui. Certes, à y regarder de près, le crime de Charles Dumont était le plus infâme. C'était, si je puis parler ainsi, le crime moral, celui pour lequel il lui avait fallu tout oublier des principes de l'honneur, que ce vieillard l'avait adopté, l'avait nourri et fait entrer dans un état que son malheur d'orphelin lui eût peut-être à jamais fermé; qu'enfin avait fait pour lui ce qu'il ne devait pas : et que lui avait profité de ce qu'il était devenu par ses bienfaits, pour porter le déshonneur dans sa maison. N'était-ce pas là l'ingratitude dans ses plus honteuses conditions, le crime sans excuse? Eh bien! l'homme, et je dis l'honnête homme de nos lois sociales, est ainsi fait, qu'il s'épouvante davantage des crimes créés par des mœurs, que des crimes naturels. L'ingratitude est un vice sous quelque ciel qu'on vive et à quelque époque qu'on vive; l'inceste est le crime de quelques sociétés et des époques modernes. C'est un intérêt de bonnes mœurs qui l'a inspiré au législateur, et c'est parce qu'il est le fils de la loi que la loi s'est chargée de le punir, tandis que l'ingratitude est chose libre et dont on peut faire profit à son aise. Aussi Charles, si ce n'eût été que sa trahison vis-à-vis de son bienfaiteur, Charles eût bien éprouvé quelques remords; mais peut-être il eût fini par s'y habituer et par s'excuser, et sur l'exemple de tant d'autres, et aussi sur l'excès de sa passion.

Mais dès que le soupçon qu'il pouvait être le fils de d'Aspert, soupçon qui détruisait la reconnaissance qu'il lui devait, puisque celui-ci n'avait fait qu'accomplir à son égard les devoirs vulgaires d'un père; dès que ce soupçon prit quelque consistance dans son esprit, il n'eut plus assez d'épouvante pour son crime, assez de détestation contre lui-même. Ce grand mot inceste, si solennellement prononcé dans l'éducation de nos idées, si effroyablement flétri dans nos histoires, dans nos poëmes, au théâtre et au sermon, ce mot vint le terrasser et le dépouiller de toute défense. Il comprit, sans rien s'expliquer, sans rien discuter même, qu'il ne devait plus revoir Henriette ni lui parler. Il n'essaya pas d'argumenter contre le mot inceste. Le fils adoptif eût trouvé de bonnes raisons contre son bienfaiteur; le bâtard n'imagina pas qu'il y en eût une seule contre son père. C'est à nous à expliquer cette disposition du cœur humain. L'essaierons-nous? et ne nous en fera-t-on pas un crime?

Ne pourrait-on pas dire qu'il y a dans tout homme un sens social par lequel il perçoit le bien et le mal qu'on fait à la société, dans toute l'é-

tendue de ce mal ou de ce bien? n'est-ce pas lui qui fait si saintement respecter les lois basées sur de justes idées d'ordre et d'intérêt général, qui fait de l'adultère et de l'inceste de si grands crimes, quoique la nature humaine puisse les répudier? En effet, qu'importent l'inceste et l'adultère à la nature. Dira-t-on qu'ils sont crimes pour d'autres raisons que pour des raisons sociales? Mais l'alliance des parens offense-t-elle autre chose que des mœurs écrites? et cela est si vrai, que l'inceste a été plus large qu'il ne l'est aujourd'hui, qu'il y a eu l'inceste des alliés, qu'il existe encore et qu'on parle de le restreindre. Qu'est-ce que l'adultère? n'est-ce pas parce qu'il est un vol qu'on en fait un déshonneur? Tuez l'hérédité des noms et des biens; faites qu'on ne reçoive de son père ni un nom à part ni une fortune, et l'adultère, qui ne porte plus préjudice à personne, n'est plus un crime, il n'est plus une honte. Que pourrait-on conclure de ceci? c'est que ce sont les lois, ou plutôt les nécessités sociales, qui font la morale, ou du moins une bonne partie de la morale; et que, par conséquent, c'est une œuvre difficile que de constater ces nécessités et de leur faire des lois pour les protéger. Je voudrais bien savoir si jamais ces messieurs de la Chambre des députés ont pensé à tout cela. Ils peuvent répondre qu'ils ne sont pas assez bêtes pour cela; à quoi on pourrait répliquer que le plus ou le moins n'y fait rien, et qu'il faut autre chose que vivre de mauvaises lois sociales pour se résoudre à les corriger.

Charles était donc dans un état de stupéfaction horrible. Tant que le crime lui parut certain, irrécusable, il n'éprouva qu'un besoin irraisonné de fuir, de se cacher à tous les yeux. Enfin le calme lui ramena le doute, et le doute fut une consolation; mais comment le faire cesser? comment s'éclairer sur son véritable état? Qui fallait-il interroger? D'Aspert? c'était la dernière des lâchetés. Henriette? il n'eût pas osé: et puis l'issue pouvait être affreuse. Toute la journée se passa à prendre les résolutions les plus contraires, mais, parmi tous les projets qui s'agitaient dans l'âme de Charles, celui de revoir Henriette ne lui vint pas. L'idée de son crime était trop flagrante, elle lui pesait trop encore pour qu'il pût avoir un pareil désir.

Il n'avait d'incertitude que sur la manière d'exécuter le devoir qu'il s'était imposé, celui d'éviter toutes relations avec Henriette.

Mais les plus misérables circonstances de la vie sont bien plus puissantes que les plus nobles sentimens. Comment quitter la forge? quel prétexte à un départ subit? L'explication qu'il avait donnée à d'Aspert de son entrevue avec Henriette lui offrait-elle une excuse raisonnable, et, s'il l'alléguait, ne serait-ce pas d'Aspert lui-même qui chercherait un éclaircissement? et lui, Charles, pourrait-il s'irriter contre un père qui lui demanderait: Etes-vous mon fils? Il en était là, lorsqu'un domestique vint avec ces mots bien vulgaires et qui font descendre l'homme du faîte de ses idées pour le soumettre aux petites exigences du vivre:

— Monsieur, on a servi, on vous attend pour se mettre à table.

N'y pas aller, sous prétexte d'indisposition, c'était amener tout le monde chez lui une heure après, c'était dire à d'Aspert: — La scène d'hier a été plus grave qu'on ne vous a dit. Alors il vint à la pensée de Charles qu'Henriette avait sans doute pris pour elle cette excuse d'indisposition pour ne pas descendre; il ne s'imagina pas qu'elle pût être venue à ce dîner; il s'y rendit.

En entrant, il vit Henriette; elle était debout devant le piano: elle se retourna quand il entra. Contre son ordinaire, elle était parée, et son visage, du moins comme Charles le vit à ce moment, était rayonnant de fraîcheur.

D'Aspert ne lui laissa pas le temps d'être confondu.

— Ah ça! lui dit-il, tu n'as pas paru de la journée, ne vas-tu pas faire comme madame ma femme et bouder parce que vous vous êtes dit

quelques mots piquans? Allons, donnez-vous la main, et embrassez-vous.

Charles ne savait s'il devait demeurer ou fuir. Henriette s'avança vers lui et lui tendit la main : il ne vit plus rien autour de lui; un bourdonnement sourd l'étourdit. Bizot le prit sous le bras.

— Ah! vous avez de la rancune, lui dit-il en le menant vers Henriette.

— Allons, s'écria d'Aspert, réconciliation complète, embrasse-la.

Henriette se pencha vers Charles et effleura ses joues. Bizot les cachait tous deux au général.

— Voilà qui est bien, dit-il; maintenant, à table.

Charles avait l'air d'un insensé. Henriette, en passant près de lui, lui dit à voix basse :

— Regardez-moi.

Par ce mouvement machinal qui l'avait fait obéir à tout ce qu'on avait voulu de lui, il leva les yeux sur elle. Henriette était peinte de rouge, elle avait mis un masque à sa pâleur. Ses yeux seuls, vacillans dans leur orbite, attestaient qu'elle se brisait à paraître calme. Charles eut honte de ne pas tenter ce que pouvait une femme. Il remit à plus tard à s'expliquer les projets d'Henriette et sa conduite. Le dîner se passa comme aux jours d'ennui; quelques paroles échangées çà et là; d'ailleurs, chacun avait assez à s'occuper de ses pensées pour ne pas observer l'attitude des autres. Madame Bizot traduisait tout cela par une brouille d'amans; Bizot peut-être aussi. Lussay craignait que les dispositions testamentaires du général n'eussent amené des explications pénibles sur la naissance de l'enfant d'Henriette. Quant à d'Aspert, en se rappelant la colère de Charles, le jour où il avait été appelé bâtard, il s'imaginait qu'il avait sur ce chapitre des idées si exagérées d'honneur et de délicatesse, qu'il s'était irrité de quelques paroles maladroites d'Henriette; que, dans son emportement, il lui avait répondu quelque chose de relatif à son fils, et que de là était venue une discussion où il leur avait été facile de se blesser mutuellement. La matière était si délicate pour tous deux, qu'il n'avait pas voulu les interroger; l'obligation où il les eût mit de répéter les griefs qu'ils pouvaient avoir l'un contre l'autre, eût été presque aussi cruelle que la discussion elle-même. Le dîner se finit ainsi; la soirée se passa à peu près de même, et Charles et Henriette se dirent que, puisqu'ils avaient vécu ainsi ce jour-là, ils pourraient encore vivre ainsi le lendemain, jusqu'à un parti décisif pour sortir de cette position. Le lendemain passé devint la raison du surlendemain, et, de jour en jour, ils passèrent ainsi une semaine, pendant laquelle ils s'accoutumèrent à jouer leur rôle.

Mais ce fut tout ce qu'ils gagnèrent sur eux-mêmes; ils parvinrent à rassurer leur extérieur sans se défaire de leur désespoir secret. Leur situation leur paraissait insupportable : ils ne pouvaient en sortir en rentrant dans le crime qu'ils détestaient tous deux, et il leur semblait impossible d'y rester. Ce fut Henriette qui chercha la première à fuir l'obsession de ses idées. Il y a bien long-temps que j'ai lu ou que j'ai entendu ce mot : « L'homme n'oublie pas, il remplace. » Cette distinction, qui ne paraît que subtile, est exactement vraie. On tue une passion par une autre, une pensée par une autre, c'est quelquefois une occupation qui suffit pour cette victoire; mais le cœur ni l'esprit ne peuvent rester vides quand on a de l'esprit et du cœur. Tant qu'Henriette demeura avec le souvenir seul de sa faute, elle eut tous les remords du premier jour; quelquefois même ils s'exaltèrent jusqu'à lui rendre ce délire qui lui avait dicté sa lettre à Charles. Elle n'éprouvait de soulagement que lorsqu'un devoir de sa maison ou un entretien à suivre mettaient d'autres pensées à la place de celles qui la poursuivaient. Elle s'épouvantait d'être seule et avait honte de chercher de la distraction; car cette distraction, elle ne

pouvait la demander qu'à des personnes qui lui faisaient mal à tout propos. Comment passer les journées avec madame Bizot, avec cette femme à laquelle elle ne pouvait s'empêcher de se comparer, au dessous de laquelle elle était descendue et à qui elle eût rougi de ressembler? Fallait-il choisir son père? mais il pouvait questionner; et, d'ailleurs, il fuyait la maison comme à l'ordinaire. Devait-elle s'adresser à son mari? mais chaque parole, chaque regard devaient être un coup de poignard. Restait Bizot; elle ne put se réduire à Bizot, d'ailleurs, elle le jugea insuffisant. Et puis, avec des émotions aussi fortes que les siennes, ce n'était que par un intérêt puissant qu'elle pouvait s'y soustraire, et certes cela est difficile à trouver pour une femme. Peut-être que, dans une autre position, elle eût tourné son esprit vers l'ambition des arts, peut-être vers le jeu. Et, puisque j'ai laissé aller ce mot, je me permettrai de dire ma pensée sur un ouvrage fort remarquable de notre époque, passablement déchiré par la critique étroite de nos journaux. Il s'agit de la *Passion secrète*, de M. Scribe. Presque personne n'a voulu y voir tout l'immense talent de vérité et d'observation qu'il y a dans cette pièce. La donnée en a été traitée de fausse parce qu'elle était pénible. On a contesté, malgré les galeries de la Bourse, qui regorgent de joueuses, que le jeu fût une passion féminine. Et pourquoi cela? parce que c'était une vérité peu aimable pour les femmes, peu aimable pour les hommes qui peuvent être oubliés pour un report; parce qu'enfin le public veut, avant tout, qu'on le flatte, qu'on lui trouve des vertus héroïques ou des vices si aimables que c'est mieux que la vertu. Mais, si vous lui prouvez qu'il est égoïste, dur, occupé de misérables intérêts, il se fâche et il vous dit : Ceci n'est pas vrai. Puisque je discute, je réponds à l'objection qu'on pourrait tirer de *Bertrand et Raton*. Bertrand n'a-t-il pas charmé le public, et Bertrand n'est-il pas un ambitieux sans foi ni loi, qui sacrifie tous les honorables sentiments au succès de ses ruses? sans doute; mais, comme il est spirituellement faux, agréablement traître; comme il a le droit de se moquer de tous les sots qui l'entourent! Dans notre temps de corruption politique, avec nos fortunes politiques actuelles, la probité de nos hommes d'État, qui ne voudrait être Bertrand, et qui ne rougit de ne pas l'avoir été, lorsque tant de faquins le sont à si peu de frais? Et puis, Bertrand réussit, voilà la grande condition. Notre siècle a-t-il quelque chose à reprocher à qui réussit? Le succès, n'est-ce pas la vertu et le génie? demandez plutôt à nos ministres; car enfin, il faut bien qu'ils aient quelque chose : ils ont le succès.

Henriette, ainsi tourmentée du désir de se défaire de la présence perpétuelle de son crime, chercha une occupation. Celle à laquelle elle s'arrêta ne fut pas de son choix, et fut par conséquent toute-puissante. On s'impose difficilement une idée; mais lorsqu'on est en quête d'une pensée qui nous entraîne, on rencontre souvent et on suit celle qu'on n'eût certes pas préférée, et qui nous eût paru impossible.

Une discussion politique amena ce résultat. Alors s'agitaient dans toute la France quelques tronçons vivans de l'esprit de l'empire, quelques hommes à qui l'humiliation de la France, et peut-être aussi leur propre humiliation, rendaient insupportable le joug des Bourbons aînés. Il y eut des choses qui émurent les plus indifférens. Grenoble, Lyon, les ordres télégraphiques de M. Decases, furent des motifs de malédiction; sous plus d'un tort isolé, cette justice volante alluma plus d'une colère, fit exhaler plus d'un serment de mort. Elle fit éclater dans l'âme d'Henriette un cri d'abord tout personnel.

— Ah! que les hommes sont heureux de pouvoir se mêler à ces efforts généreux de la France! et lors même qu'ils ne réussissent pas, c'est une issue au désespoir, une mort qui n'a pas l'inutilité du suicide. Fussent-ils abandonnés de tous leurs amis, brisés dans leurs affections intimes, dépourvus de toute espérance personnelle, ils peuvent se rattacher à la

grande espérance de la patrie. On ne leur demande pas quel intérêt les y jette; on ne prend leur vie qu'au moment où, employée au service de tous, elle devient le patrimoine de tous. C'est à peine si on s'informe s'il y avait avant cette époque déshonneur dans cette existence; et le malheur y est compté comme un titre.

Ces phrases, jetées au hasard, ne furent d'abord qu'un symptôme de cette impatience de la femme qui se contente de la vie étroite que nos lois et nos mœurs lui ont faite, tant que cet espace, où il faut qu'elle tourne, n'est pas rempli jusqu'aux bords d'amertume et de douleur, mais qui se révolte contre l'esclavage de ses actions, quand le cercle où elles sont enfermées est hérissé d'angoisses et de douleurs. Alors, et seulement alors, elle maudit sa condition et voudrait entrer en partage des dangers de l'homme, de ses chances de combat et de mort. La douleur leur a créé l'ambition.

Henriette avait beau dire, il fallait demeurer où elle était; elle eût voulu se mêler activement à tous ces mouvemens qui remuaient sourdement la France; elle y eût offert sa vie et sa fortune, que la défiance ou le mépris des hommes l'eût rejetée. Elle en prit du moins ce qu'elle put, et, faute d'y participer d'action, elle y voua sa pensée. Chaque jour elle attendait impatiemment les nouvelles de Paris; elle se mêlait de cœur aux débats des représentans du pays, prenait parti pour les mécontens, se faisait un enthousiasme pour les grands orateurs, une haine pour leurs ennemis. Bientôt la conversation fut une arène politique où elle appelait tous ceux qui l'entouraient, les étonnant de la chaleur de ses opinions, les étourdissant de leur hardiesse. D'Aspert, lui-même, qui d'abord avait souri de l'exaltation de sa femme, puis, qui en avait été enchanté, s'en alarma en homme qui ne se soucie pas de compromettre le repos de sa maison pour un mot entendu par un domestique et rapporté à un procureur du roi. A ce moment, il n'en fallait pas plus pour que l'autorité supprimât un homme de sa famille et le jetât dans une prison. La fin de la prison n'épouvantait pas d'Aspert. à vrai dire; en résultat définitif, les propos de sa femme l'eussent fait accuser de conspiration, que la mort était tout ce qu'il y avait de pis au bout des craintes gouvernementales, et d'Aspert n'avait point crainte de la mort; mais, pour arriver à celle-là, il fallait passer par des chemins qui l'épouvantaient. Il avait la goutte et ne voulait pas coucher dans une prison humide; il s'était fait à la bonne chère de sa maison, et ne pouvait penser, sans frémir, au pain et à l'eau des cachots. Nier que ces petites craintes n'entrent pour beaucoup dans la terreur qu'éprouvent les hommes les plus braves à se mêler à une conspiration, c'est parler contre l'expérience. Tout homme qui marche à une bataille a plus de chance de mourir que celui qui s'associe à un complot, et pourtant on compte comme rares ceux qui reculent au combat, on compte comme plus rares ceux qui conspirent. Si l'on veut faire valoir comme obstacles les idées d'honneur ou d'attachement, on répondra que la haine et le mépris des citoyens pour le pouvoir sont quelquefois universels, sans qu'il se trouve vingt individus pour comploter la perte de ce pouvoir. Que de gens se sont mis à la portée des balles dans la révolution de 1830, qui eussent frémi à l'idée d'encourir un mandat d'arrêt. Certes, il y a eu plus de victimes de la résistance des Bourbons dans ces trois jours, qu'ils n'en eussent osé jeter sur l'échafaud s'ils eussent triomphé. Eh bien! si, au lieu de prendre un fusil pour se battre, il avait fallu saisir une plume pour protester, on n'eût pas trouvé la centième partie de ceux qui se sont fait tuer; et, véritablement, on en a trouvé bien peu. C'est, qu'on a beau dire, la mort n'est pas le suprême danger de l'homme en société. La séparation de sa famille, la privation du bien-être accoutumé, l'interruption violente des habitudes prises, tout ce cortége de la vie, qui est essentiellement la vie, voilà ce qu'on craint de perdre ou de risquer.

Mais si cette crainte dictait à d'Aspert les sermons modérés par lesquels il voulait calmer sa femme, cette crainte devait être impuissante contre elle, puisque tout ce qu'il redoutait de perdre, elle était malheureuse de le subir. Aussi ne faisait-il qu'accroître l'exaltation d'Henriette par la résistance et la discussion ; et presque toutes se terminaient par ce mot :

— Ah! si j'étais homme!

Un autre aussi souffrait comme elle, un autre était dans cette même position de désespoir, et il était homme. Les paroles d'Henriette ne pouvaient impunément le frapper. Lui aussi avait cherché une issue à la situation intolérable de son cœur. Assurément elle n'était pas la même que le premier jour. L'idée de son crime l'épouvantait encore ; mais l'interdiction souveraine, que ce crime lui faisait d'aucune espérance d'amour et de bonheur, entrait aussi pour beaucoup dans son malheur. Avoir séduit la femme de son père était un horrible remords; mais ne pouvoir plus prétendre à l'amour d'Henriette était un plus horrible désespoir. Enfin, soit qu'il saisît cette occasion de se détourner de lui-même comme offerte par le hasard ; soit que, ce qui est plus probable, il considérât les discours d'Henriette comme un avertissement indirect, et qu'il trouvât une sorte de consolation à agir encore selon ses idées, à s'associer encore à elle par cette obéissance et par cet accomplissement de ses désirs, Charles tourna ses pensées du côté des intérêts politiques qui intéressaient Henriette. Et c'est parce qu'elle l'eût fait, si elle l'avait pu, qu'il le fit, lui qui le pouvait.

Nous avons dit qu'à l'époque de l'arrivée de Charles, il y avait, parmi le peuple du pays qu'il venait habiter, des signes de mécontentement, des bruits sourds d'organisation secrète. Souvent, autour de lui, on avait fait résonner de ces mots qui ne demandent qu'une réponse qui les accueille pour être suivis d'une confidence ; mais Charles, occupé d'aimer, n'y avait pas pris garde le plus souvent; et, lorsque ces mots furent assez clairs pour qu'il ne pût s'y tromper, il imposa silence. Dès les premiers temps de son arrivée, il avait été l'objet de beaucoup d'espérances ; son état d'officier en demi-solde, son courage, sa résolution, l'aventure même d'Aubert, avaient appelé sur lui l'attention des hommes qui dirigeaient la grande association politique qui tenait toute la France. Le peu d'accueil qu'il fit aux murmures qui couraient autour de lui détourna d'abord les premières intentions qu'on avait eues à son égard ; mais bientôt l'influence qu'il acquit sur les ouvriers, le nombre qu'il en possédait sous son obéissance, rendirent sa conquête précieuse. Ce n'était pas un seul homme qu'on gagnait avec Charles, c'était un chef qui pouvait dire à cinq cents hommes résolus : Voilà ce qu'il faut faire ; et qui eût été écouté sans discussion des motifs de cet ordre, sans s'informer du but où il devait conduire. C'était aussi un homme capable de faire exécuter ce qu'il eût ordonné. Il avait le courage et les talens qu'il fallait pour cela, et ceux qui avaient les yeux fixés sur lui croyaient l'avoir assez étudié pour être assurés qu'une fois engagé, il marcherait jusqu'au bout dans la route qu'il aurait entamée. Rien n'était donc plus facile à Charles que de se mêler vite, et que d'entrer avant dans les machinations qui s'organisaient autour de lui ; aussi lui fallut-il peu d'efforts pour se faire compendre, ou plutôt, dès qu'il voulut comprendre ceux qui tournaient autour de lui, il trouva ce quil désirait : une occupation et un danger.

XXIII

Retour au Magnétisme.

La belle saison était revenue. Elle ramena la duchesse d'Avaronne à sa terre de l'Etang. Avec elle arrivèrent des bruits de mille sortes qui la concernaient. Elle avait obtenu, disait-on, une nomination à la Chambre des pairs pour le g ndre qu'elle choisirait, avec le droit de faire passer son nom et son titre. Julie accompagnait sa mère, et l'on parlait beaucoup de la brillante réunion des prétendans qui devait avoir lieu au château. Cependant on n'en désignait aucun comme préféré, et l'on s'étonnait même de ce qu'elle eût quitté Paris en de telles circonstances. Une fois la première émotion de cette arrivée épuisée dans la conversation, il n'en fut plus question. Seulement on crut qu'un fils de banquier immensément riche, et qui était allié à un des ministres, pouvait être considéré comme celui qui devait payer de ses millions la position et les titres promis à la duchesse.

Pendant ce temps, la vie de la forge était devenue bien différente de ce qu'elle avait été un moment. La présence des Bizot avait maintenu les soirées, quoiqu'elles n'eussent plus rien d'intime et d'amusant ; le général tout à fait perclus s'y faisait descendre. préférant le danger de ce dérangement à l'ennui de sa chambre. Mais dès que les Bizot furent partis, tout se désorganisa. Henriette se fit un devoir de ne plus quitter la chambre de son mari ; Charles y venait passer quelques momens et se retirait de bonne heure. Quant à Lussay, le retour de la belle saison lui permettait de reprendre ses excursions, même après l'heure du dîner, et on ne le voyait presque plus. Charles faisait de fréquentes absences ; les affaires du général lui fournissaient assez de prétextes. Tout paraissait calme à l'extérieur, et cependant il y avait dans tout cela une crainte vague qui semblait annoncer une catastrophe. Personne ne savait où elle était ni d'où elle viendrait ; mais il y avait un événement dans l'air. Tout le monde était soucieux, chacun avait de suffisantes raisons pour l'être, et cependant aucun n'attribuait sa tristesse à ces raisons. Y aurait-il un instinct qui annonce à l'homme les malheurs qui doivent l'atteindre ? en vérité, je serais tenté de le croire. Ou bien ce que je nomme instinct ne serait-il pas plutôt une observation intuitive de mille circonstances qui n'ont point de liaison entre elles, qui n'ont point de valeur particulière capable de déterminer une crainte, et qui cependant produisent toutes ensemble une terreur sans objet, un effroi de la situation où on se trouve. Quoi qu'il en soit, quelque temps après la scène que nous venons de rapporter, Henriette était seule près de son mari malade. D'Aspert était accablé, Henriette était triste.

— Mon Dieu, se disait-elle, comment tout ceci finira-t-il ? mon courage s'en va à vivre ainsi que je le fais. Pas un cœur à qui me confier ; à peine quelques heures où je puisse pleurer en liberté. Puis, que fait Charles ? que devient-il ? il s'absente. Quelle étrange situation que la nôtre. Pas un mot d'explication entre nous. Cela se conçoit-il ? Hélas ! cela pouvait-il être autrement ? Comment nous parler ? que nous dire ? J'en serais morte de honte et de terreur. Mais lui ne l'a pas tenté ; car enfin mon remords m'a égarée ; rien n'est sûr, et même il y a lieu de croire que Charles n'est pas le fils de d'Aspert. Oh ! que je me fais pitié ! Mais si nous avions trouvé que cela fût vrai, il fallait donc nous tuer tous deux. Il a bien fait de ne rien vouloir apprendre. D'ailleurs, je le lui avais ordonné. Il m'a obéi, car il m'aime encore... oui il m'aime : et

moi!... Mais je suis infâme de penser tout cela. Mon Dieu! si cet homme, qui est là sur ce lit, pouvait ouvrir mon cœur comme un livre, et y lire tout ce qui s'y passe, quelle épouvante le saisirait! Le malheureux! il n'a jamais rêvé qu'il y eût tant d'infamie sur la terre. Quel cri de désespoir pousserait-il en découvrant qu'il vit entouré de cette infamie! Certes, ce serait un pouvoir bien cruel que celui-là. Qui sait ce que nous découvririons dans le cœur de ceux sur qui nous comptons le plus? qui sait si Charles m'aime encore?... Cette idée, toujours cette idée! J'aimerai donc cet homme jusqu'à la mort! Si quelqu'un s'en doutait... Eizot le savait; sa femme, elle, a été jalouse, je l'ai blessée; elle doit s'en douter: à sa place, j'en serais certaine. Et mon père; je n'ose y penser. Lui qui arrache tant de secrets au sommeil magnétique, si jamais il surprenait mon secret. Depuis quelque temps je l'observe, il se parle seul, il semble avoir atteint un but long-temps poursuivi, mais il y a dans sa satisfaction quelque chose qui me dit que c'est un malheur qui se prépare. On ne se réjouit pas ainsi d'un bien qui nous arrive; on ne sourit ainsi qu'au mal qu'on va faire... Si mon père, car depuis long-temps je ne comprends plus rien à son âme, rien à ses desseins, si mon père m'avait devinée et voulait me faire payer les soupçons que ma douleur m'a inspirés contre lui? N'ai-je pas levé le mot inceste sur sa tête?... ne veut-il pas le faire tomber sur la mienne?... Mon père... Hier il m'a regardée long-temps de ses yeux ardens... il a laissé échapper des mots où il parlait de vengeance... Si mon père...

Lussay entra.

Henriette douta que ce fût lui; il lui parut trop extraordinaire qu'il arrivât à l'instant précis où la crainte de sa présence l'occupait. Puis, quand elle fut assurée que c'était lui, elle crut y trouver une prédestination fatale, et elle considéra ce moment comme celui où allait éclater le dénouement de sa situation. Lussay lui fit un léger signe et lui dit à voix basse:

— Il faut absolument que je vous parle.

— C'est vous? Lussay, dit d'Aspert qui avait entendu; qu'avez-vous donc à dire à Henriette de si secret? Ne puis-je pas le savoir?

Lussay parut hésiter à répondre, puis il ajouta:

— Au fait, il faudra que vous le sachiez tôt ou tard; d'ailleurs vous seul pouvez décider de ce qu'il faut faire.

D'Aspert se souleva sur son lit pour mieux écouter, car Lussay s'était assis comme un homme qui a une longue confidence à faire.

— De quoi s'agit-il?

— De Charles Dumont, répondit Lussay.

— De Charles? répéta Henriette que sa conscience tourmentait à ce point, que ce nom prononcé lui paraissait une accusation.

— Eh bien! dit d'Aspert, qu'a-t-il fait?

— Il s'est perdu, ou peu s'en faut: il s'est mis dans un complot qui ne tend pas moins qu'au renversement du gouvernement, et dans ce complot il s'est trouvé des traîtres.

D'Aspert regarda Henriette d'un air d'effroi et de surprise:

— Comprends-tu cela, Henriette? Charles faire une pareille folie.

Henriette l'avait déjà trop bien compris. Il ne lui avait pas fallu beaucoup de temps pour se figurer le désespoir de Charles, obéissant à cette exaltation politique qu'elle avait manifestée devant lui. C'était le seul dévoûment qui lui fût permis, et il ne l'avait pas laissé échapper: elle eut un remords et ne put s'empêcher de dire:

— Pauvre Charles!

Ce mot ne répondait guère aux sentimens que d'Aspert avait dans son cœur, mais il ne le remarqua pas, et, s'adressant vivement à Lussay, il lui dit:

— Mais, voyons, qui a pu vous donner de tels renseignemens? car, à

présent que j'y réfléchis, une conspiration dénoncée est une affaire assez compliquée, car il faut d'abord le délateur du complot et puis le délateur de la délation.

— Eh bien ! ces deux délateurs ne sont qu'un seul homme, dit Lussay, et cet homme c'est Pierre Aubert.

— Pierre Aubert ! répétèrent ensemble d'Aspert et Henriette.

— Ecoutez-moi, dit Lussay, et vous, général, n'interrompez pas mon récit de vos observations incrédules, n'oubliez pas qu'il y va de la tête de Charles, de la tête de votre fils.

— De mon fils? s'écria d'Aspert.

— De son fils! répéta Henriette, avec un trouble inouï; de son fils? En êtes-vous sûr?

— Sûr? Non. Je ne puis avoir que l'assurance qui m'est donnée par un autre.

— Expliquez-vous donc! s'écria d'Aspert.

— Eh bien! dit Lussay, vous vous rappelez ce jour où Charles chassa ce Pierre Aubert? Je rencontrai cet homme dans la forêt, jurant et maudissant Charles, le général, toi-même, Henriette : il lui fallait une victime. Il me rencontra et m'aborda avec des injures et des menaces; il s'exaltait, et je prévoyais qu'il allait se porter à des voies de fait. J'étais seul, sans arme, je ne pouvais lui échapper. Cependant j'étais sans crainte : des expériences répétées, un exercice continuel, m'avaient assuré de la puissance que je portais en moi; j'attendis le moment où cet homme s'avança, je lui portai la main au front en lui jetant tout le poids de mon fluide magnétique, et en lui disant : Arrête-toi et dors. A l'instant même, il s'arrêta et tomba comme frappé d'un coup de massue. Ce n'est pas là ce qu'il y a de plus étonnant dans cette aventure; cette puissance, je l'ai exercée sur beaucoup d'hommes, et cet ouvrier avait été souvent témoin de mes expériences. L'imagination peut avoir aidé à ma puissance sur lui; ma tranquillité devant ses injures avait déjà pu le surprendre; enfin, j'ai obtenu un résultat immense, un résultat dont bientôt vous verrez la terrible expérience, un résultat qui sera l'accomplissement de la vengeance promise... Mais je m'écarte; je reviens à Pierre Aubert. Vous comprenez qu'à partir de ce jour, cet homme devint mon esclave. Je lui fis faire le récit de sa querelle avec Charles, plutôt pour expérimenter que par curiosité; j'appris alors cette épithète de bâtard qu'il lui avait donnée. Je voulus en savoir la raison. J'eus beaucoup de peine à l'obtenir, et ce ne fut qu'après plus d'un mois de magnétisme que je le déterminai à une soumission complète. Il m'apprit qu'étant à Paris où il exerçait l'état de serrurier, il se trouva chez un avocat où il réparait les sonnettes dérangées, lorsqu'il entendit prononcer plusieurs fois le nom de Dumont, sous lequel il avait servi. Il m'avoua qu'il avait écouté, et que, parmi le peu de mots qu'il avait pu saisir, on avait répété souvent que Charles n'était pas le fils de Dumont.

— Quel est le nom de l'avocat où cela se passait? dit d'Aspert.

— Aubert n'a pu me le dire ni celui de la personne avec laquelle causait l'avocat.

— D'où vient donc, dit le général, que vous avez dit que Charles pouvait être mon fils?

— C'est que j'ai rapproché alors beaucoup de circonstances, c'est que tous les soins que vous avez pris de Charles, vos anxiétés quand vous l'avez cru mort, votre joie à le revoir, et puis mille choses, qui n'ont acquis de portée qu'une fois que la révélation m'a mis en voie de me les rappeler, m'ont donné ce soupçon.

— Ce n'est donc qu'un soupçon, dit Henriette; ah! béni soit le ciel!

— Pourquoi? dit d'Aspert... autrefois vous sembliez souhaiter qu'il fût mon fils, et maintenant...

— Maintenant... dit Henriette en hésitant.

— Ah! dit d'Aspert, il y a quelque chose, entre vous depuis le jour où vous avez eu une explication à ce sujet. C'est depuis ce temps qu'il a déserté pour ainsi dire la maison.

— C'est aussi depuis ce temps, dit Lussay, qu'il paraît s'être associé aux projets des machinateurs.

Cette interruption, en ramenant la conversation à son véritable objet, sauva Henriette de l'embarras d'une réponse, d'Aspert continua :

— Est-ce de Pierre Aubert que vous avez appris le danger de Charles?

— De lui-même, dit Lussay. C'est en jetant mes questions au hasard sur l'emploi de ses journées, qu'il m'a dit qu'il faisait partie d'un complot : puis que Charles s'y était mêlé, et enfin que, n'ayant pas d'autres moyens de se venger de lui, il l'avait dénoncé, ainsi que tous ses complices.

— Et depuis quand cette dénonciation est-elle faite?

— Mais, depuis trois semaines au moins.

— Alors c'est une fable, reprit d'Aspert. Aurait-on tardé si long-temps à arrêter Charles et ses amis?

— Et si l'on veut les laisser se compromettre plus qu'ils ne le sont, si l'on attend quelque commencement d'exécution?

— Mais ce Pierre Aubert doit craindre que vous ne révéliez le secret qu'il vous a confié?

— Oubliez-vous, reprit Lussay avec impatience, que cet homme n'a dans la veille aucun souvenir de ce qu'il me dit pendant le sommeil?

D'Aspert avait un préjugé si décidé contre le magnétisme, qu'il se refusait à croire les révélations de Lussay ; cependant, il y allait d'un si grand intérêt, qu'il ne savait quel parti prendre; enfin il se décida à quereller Lussay.

— Pourquoi, lui dit-il, ne pas nous informer plus tôt?

— Parce que, dit Lussay, je m'étais imposé de ne rien trahir des secrets que je pourrais découvrir par ma puissance; notre mission ici-bas est un sacerdoce qui ne demande pas moins de secret et d'intégrité que celle du prêtre qui entend la confession d'un pénitent.

— C'est absurde, dit d'Aspert, puisque vous nous avertissez aujourd'hui.

— C'est qu'aujourd'hui, et aujourd'hui seulement, j'ai appris la délation d'Aubert, quoiqu'elle soit ancienne; et ne croyez pas cependant que j'eusse abusé de ce que je savais, si cet homme n'eût donné droit de le trahir en trahissant lui-même ses complices. Vous savez mes opinions; elles sont contraires à celles des conspirateurs, mais je n'ai pas mandat d'employer notre sublime science à des espionnages; celui que je me suis donné est plus noble et plus élevé.

— Encore vos folles rêveries! s'écria d'Aspert, tâchons plutôt d'aviser aux moyens de sauver Charles.

— Vous me croyez donc enfin? dit Lussay en qui la joie d'avoir confondu l'incrédulité de d'Aspert était plus forte que l'intérêt qu'il prenait au salut de Charles.

— Je vous crois! je vous crois! dit d'Aspert avec colère; le sais-je?... Mais enfin, sérieusement, croyez-vous vous-même à ce que vous dites?

— J'ai fait ce que je devais, répondit Lussay; c'est à vous à décider.

— Maudit enragé! s'écria d'Aspert, il est fou.

Peut-être qu'en ce moment la querelle sur le magnétisme allait recommencer, et faire perdre de vue aux deux discutans le véritable objet dont ils devaient s'occuper, lorsqu'un grand bruit se fit à l'intérieur de la maison. On frappa à la porte à coups redoublés, et ce cri : Ouvrez au nom de la loi, répondit aux questions des domestiques qui interrogeaient les arrivans à travers la porte. Il fallut ouvrir, des gendarmes se présentèrent, la maison était entourée. On demanda le nommé Charles Dumont, et l'on fit les perquisitions les plus exactes, mais sans le découvrir. Enfin

les gendarmes étant arrivés dans la chambre de d'Aspert pour visiter exactement, celui-ci demanda en vertu de quels ordres on violait son domicile. Le lieutenant, qui commandait l'expédition, lui exhiba un mandat d'arrêt qui ordonnait l'arrestation immédiate de Charles, comme accusé de complot tendant au renversement du gouvernement du roi.

Après les révélations de Lussay, cet ordre n'avait rien d'extraordinaire que la rapidité de son arrivée; mais ce qui surprit étrangement le général, c'est l'autorité d'où il émanait. Il était signé par un commissaire extraordinaire chargé de l'information, et ce commissaire extraordinaire était le baron de Prémitz. A ce nom, Lussay laissa éclater une joie si extravagante, qu'on eût pu raisonnablement supposer qu'il devenait fou.

— Enfin! s'écria-t-il... Oh! c'est un pouvoir surnaturel qui me l'envoie. Où est-il? il faut que je lui parle.

Le lieutenant, s'imaginant qu'il espérait quelque chose de lui en faveur de Charles, répondit :

— Je l'ai laissé hier à N...; mais ce soir il a dû se rendre au château de l'Etang, chez madame la duchesse d'Avarenne; en vous y rendant demain de grand matin, vous l'y trouverez encore.

— Demain, dit d'Aspert, il serait trop tard. Qu'on mette les chevaux, qu'on m'habille. Henriette, nous allons partir.

— Oui, oui, dit Lussay, à l'instant même, il faut que je voie cet homme.

— Il faut que je voie la duchesse, dit d'Aspert.

— Monsieur, ajouta-t-il en s'adressant au lieutenant, puis-je vous demander un service? voulez-vous suspendre l'exécution de vos ordres jusqu'à mon arrivée auprès de madame d'Avarenne?

— Cela m'est impossible de toute façon, dit le lieutenant; en premier lieu, je n'en ai pas le droit, et, en outre, mes hommes battent tous les environs, avec ordre d'arrêter Dumont dont ils ont le signalement; on doit l'amener ici dès qu'on l'aura rencontré, et nous devons le conduire immédiatement à N...

— Eh bien! dit d'Aspert, puisque vos ordres sont si précis, et je sais mieux que personne l'obéissance que vous leur devez, accordez-moi la faveur de conduire Charles au château de l'Etang. Je me charge de faire excuser cette complaisance par M. de Prémitz.

— Mais, dit le lieutenant, je désirerais pouvoir faire ce que vous me demandez; mais, monsieur, j'ai l'ordre de ne laisser sortir personne de cette maison jusqu'à l'arrestation de Dumont; il ne faut pas qu'on puisse le prévenir du mandat qui le concerne, et lui fournir ainsi le moyen d'y échapper.

— Monsieur, dit d'Aspert, je pars dans ma voiture avec ma femme et son père, un seul domestique nous accompagnera; donnez-nous deux hommes pour nous escorter et vous assurer que nous ne nous écarterons pas de la route du château de l'Etang. Il y a trois lieues à peine; nous serons arrivés à dix heures, cela n'est pas une fatigue bien grande.

— Général, répliqua le lieutenant, je fais plus que je ne puis et que je ne dois; mais je n'ai pas toujours été gendarme. J'étais de l'armée de Russie. j'y ai connu Charles Dumont; j'ai été sous vos ordres en 1809; je ne vous refuserai pas : il en arrivera ce qui pourra, on me destituera si l'on veut.

— Et, si l'on vous destitue, dit le général, vous trouverez ici une place qui vous voudra mieux que celle que vous aurez perdue.

Pendant cet entretien, le général s'était levé. Il avait retrouvé, dans le danger de Charles et dans la résolution qu'il avait prise à son égard, une force et une activité dont lui-même ne se serait pas cru capable. Lussay avait fait ses préparatifs, Henriette de même. Il lui eût été bien facile de rester à la forge, mais elle comprenait que la catastrophe de toute cette histoire approchait; elle ne pouvait la supposer favorable, mais

elle n'avait aucune idée d'y échapper. Toute sa vie lui semblait empreinte d'une fatalité qui ne lui avait jamais laissé la direction de ses actions, et en cette circonstance elle se laissait aller, ne s'inquiétant d'autre chose que de sortir de sa position actuelle, n'importe par quelle voie. Enfin on partit.

XXIV

Beaucoup d'Événemens.

Pendant ce temps une scène toute différente se passait au château de l'Etang. Une brillante compagnie y était réunie; c'était le jour marqué pour la signature du contrat de Julie avec le fils du banquier, jeune diplomate fort élégant, qui promettait à sa femme les plus beaux chevaux et l'hôtel le plus magnifique de Paris. Il y avait un grand dîner au château; les autorités du département, les nobles des environs, quelques amis de Paris faisaient une réunion assez nombreuse pour lui donner un air de fête aristocratique. La duchesse y retrouvait quelque chose des anciennes splendeurs de sa maison : elle ne doutait pas que tous les vieux privilèges de la noblesse ne lui fussent bientôt rendus, et à ce moment, elle s'enivrait si bien de ces idées, que le mot de vassaux lui échappa quelquefois en parlant de ses fermiers, et presque toujours celui de bourgeois quand elle voulait déprécier quelqu'un. Le futur gendre, tout bourgeois qu'il était, et de la plus exacte bourgeoisie, ne pouvant remonter à son grand-père sans rencontrer qu'il avait été garçon de caisse chez un fermier-général, trouvait cela parfait, car il était déjà tout investi en idée de la duché-pairie qui lui allait revenir. Tout le salon était illuminé de bougies, éclatant de parures; le notaire du pays à qui l'on avait apporté un contrat libellé par un fort praticien de Paris et qui s'était fait faire un habit noir tout neuf à compte sur les magnifiques émolumens qu'il espérait, le notaire suivait la duchesse de l'œil comme un artificier qui attend un signe pour allumer son premier pétard. La duchesse fit le signe imperceptible; des laquais apportèrent une table avec des flambeaux : cela avait un aspect tout à fait dramatique. C'était de la vieille comédie. Cependant, à côté des laquais qui disposaient la décoration, il en entra un qui remit une carte à la duchesse; elle y jeta les yeux et parut manifestement troublée. Elle se remit et ordonna au notaire de commencer. Pendant qu'on écoutait la lecture des premiers articles, un domestique, la terreur sur le front, soit de l'ordre qu'il avait reçu, soit de l'audace qu'il montrait en l'exécutant, se glissa derrière la duchesse et lui remit un second billet. Madame d'Avarenne devint pâle, et se pencha vers le domestique qui répondit affirmativement à la question qu'elle lui adressa. Alors, avec un mouvement de rage impuissante, elle se leva et fit signe au notaire de continuer. Le futur gendre, la voyant sortir, s'approcha d'elle et lui dit avec l'intelligence financière qu'il tenait de son père :

— Est-ce quelque chose où je puisse vous servir?... Voici mon portefeuille, il y a deux cent mille francs.

La duchesse le considéra avec un air si étonné et si méprisant, qu'il vit, une fois en sa vie, qu'il avait dit une bêtise. Ce pauvre garçon était si ébloui de ce qui se passait autour de lui, qu'il se croyait être à quelque drame-vaudeville où il arrive toujours qu'on vient saisir le château du noble, pendant qu'il marie sa fille, et dans lequel le gendre tire immédiatement de sa poche un portefeuille où il y a toujours précisément la somme juste qui sauve l'honneur et le château de la famille. La duchesse,

outrée de la sottise de monsieur son gendre, quoiqu'elle estimât prodigieusement ses douze millions de fortune, lui répliqua avec son air de grande dame et le ton insolemment trivial qu'elle avait gardé vis-à-vis des gens de peu :

— Est-ce que vous nous prenez pour des gueux? et elle sortit.

A peine fut-elle hors du salon, qu'elle dit au domestique qui lui avait apporté ces deux billets :

— Où est-il?

— Dans le salon bleu.

La duchesse s'y rendit. Un homme en habit de voyage y était assis. En voyant entrer la duchesse il se leva et lui dit :

— Enfin, vous voilà!

Cet homme était le baron Prémitz.

— Eh bien! reprit la duchesse, que me voulez-vous?

Le baron alla fermer la porte et lui fit signe de s'asseoir.

— Vous avez voulu m'échapper, lui dit-il; vous avez trahi nos conventions : je viens vous les rappeler.

— Nos conventions? dit la duchesse, je ne vous comprends pas; que vous ai-je promis? N'êtes-vous pas plus que vous ne deviez espérer? préfet, conseiller d'Etat.

— J'ai espéré davantage, dit Prémitz, et vous le savez bien.

— Monsieur, il arrive une position sociale où la protection ne peut plus rien. J'ai pu demander à un ministre de vous faire ce que vous êtes; je ne puis lui demander de s'en aller et de vous faire ministre.

— Mais, dit Prémitz, n'avez-vous rien obtenu de plus que ce que vous m'avez donné? et cette nomination à la Chambre des pairs, cette faculté de passer votre titre...

La duchesse ne le laissa pas achever.

— Y pensez-vous? lui dit-elle avec un mépris si hautain, qu'elle crut qu'il étonnerait, comme invincible, l'ambition de Prémitz.

— Oh! dit celui-ci, ne jouez ni l'indignation ni la surprise. Vous saviez bien que j'y prétendais, quoique je n'aie pas eu le temps de vous le dire; et la seule preuve que j'en veuille, c'est que vous ne m'avez pas averti des faveurs que vous veniez d'obtenir; c'est que vous vous êtes enfuie de Paris pour accomplir ici vos desseins, espérant que, confiné dans ma préfecture, je ne pourrais venir les traverser; mais me voilà, madame, et il faut nous expliquer franchement. Le mariage de votre fille avec M.... ne peut avoir lieu.

— Pourquoi! dit la duchesse.

— Parce que je ne le veux pas.

— Monsieur, dit la duchesse avec emportement, vous oubliez que je puis vous faire chasser.

— Madame, reprit Prémitz, ne jouons pas la comédie, je vous en prie; vous savez bien que demain ma réponse à cette incartade serait une lettre adressée à celui de qui vous tenez tout ce que vous possédez de crédit et de faveur; vous savez bien que cette lettre vous les ferait retirer à l'instant même. Voyez, madame, voici un billet de vous, que je vous ai amenée à m'écrire lorsque vous me preniez pour l'agent subalterne de vos intrigues. Il me paraît assez clair. En voici un autre où tout le mystère de ce fils supposé est mis à jour. Ceci, madame, vaut bien la lettre close de pair que vous devez à vos mensonges. Eh bien! madame, donnant, donnant.

— Mais, dit la duchesse accablée de l'audace et de la scélératesse de Prémitz, une rupture amènera un scandale que je n'oserai braver.

— Scandale pour scandale, madame, je vous en ferai subir un auprès duquel celui d'une rupture sera de bien peu d'importance.

— Mais, monsieur, Julie aime M....

— Ah! s'écria Prémitz avec une insolente dérision et en haussant les

épaules, parlons raison et ne dites pas de ces choses-là. Vous me traitez comme un niais.

La duchesse, tout étourdie de l'arrivée de Prémitz qui ne lui avait d'abord laissé aucune présence d'esprit pour discuter sa position, la duchesse sentit le besoin de se remettre, et, après un moment de silence, elle lui dit :

— Eh bien ! monsieur, supposons que je consente à ce que vous me demandez, croyez-vous que cette faveur qui m'est accordée soit remise entièrement à ma volonté ? Pensez-vous qu'il n'y a pas eu des vues arrêtées sur quelqu'un, le jour où je l'ai obtenue ? Imaginez-vous que je puisse à mon gré en disposer en faveur du premier venu?

— Le premier venu ! dit Prémitz avec hauteur, ce mot m'est-il adressé ?

— Eh ! monsieur, reprit la duchesse, qui êtes-vous et qu'êtes-vous pour que je fasse de vous un duc et pair?

— Je suis de ceux, madame, qui le deviennent par leurs propres forces, par les services qu'ils rendent et les mérites qu'ils montrent; mais je suis aussi de ceux qui sont bien aises d'abréger la route quand ils le peuvent. D'ailleurs, comme il est inutile que nous perdions du temps en vaines discussions, apprenez que, lorsque j'ai appris vos projets, je suis accouru à Paris; que, ne vous y ayant pas trouvée, j'ai demandé un congé pour venir à l'Etang. Sachez que cette demande a fait jeter les yeux sur moi pour une mission qui demande un homme actif, résolu, et qui ne s'arrête à aucune considération ni de danger ni de pitié. Le succès de cette mission me donne droit à une récompense que je n'ai pas voulu spécifier. Peut-être serait-ce autant que vous pouvez m'accorder, mais cela n'est pas sûr et il est nécessaire que je marche vite. Et, s'il faut tout vous dire, sachez que cette place que vous me donnerez ne sera pas l'apogée de ma fortune; sachez que ce ne sera qu'un échelon pour monter aussi haut que puisse arriver un homme sous cette monarchie. Le temps est venu où je dois jouer toute ma fortune; je sais de vous un secret qui peut vous perdre : sachez de moi un secret qui peut me ruiner; mais, comme il nous faudrait tomber ensemble, vous réfléchirez avant de me trahir. On a chassé publiquement de France une compagnie qui s'y est maintenue secrètement et qui veut reparaître publiquement. Elle y vit déjà en sûreté à la faveur des hommes qu'elle a gagnés dans tous les postes de l'Etat; mais ce n'est pas assez pour elle; maîtresse de la police et de la petite administration, elle trouve encore de la résistance parmi les hautes existences nobiliaires à qui leur dévoûment à la royauté permet de la combattre sans qu'on puisse lui jeter l'épithète banale de libéraux ou de révolutionnaires. Un homme placé dans la Chambre haute, un homme en passe d'être tout ce qu'on voudrait en faire, serait si précieux pour elle, qu'on tournerait vers sa fortune tout l'appui de la congrégation; on en cherche un, on l'achèterait des millions; mais il y a des difficultés, et ces difficultés disparaîtraient d'elles-mêmes, si cet homme était un des membres les plus influens et les plus dévoués de la compagnie, si cet homme c'était moi...

— Vous ! s'écria la duchesse, vous êtes ?...

— Madame, lui dit-il, j'ai été élevé par le cardinal D....., quoique je sois Français; cela vous explique peut-être mon existence à Paris sans moyens apparens de la soutenir. Je vous ai promis mon histoire; elle est assez curieuse pour être entendue; mais nous n'avons pas le temps à ce moment : il faut agir, il faut prévenir la signature de ce contrat.

La rapidité avec laquelle se succédaient les révélations de Prémitz étourdit la duchesse. Sans approfondir la vérité des assertions du baron, sans calculer si l'avenir qu'il semblait se promettre était possible, elle se laissa aller à la crainte qu'il lui inspira.

— Eh bien ! dit-elle, nous verrons, nous causerons de cela plus tard.

Soit, dit Prémitz ; nous ne devons pas agir comme des insensés : je ne veux pas que vous regardiez ce que vous allez faire comme un sacrifice énorme ; mais il faut que ce contrat ne soit pas signé : ce serait un engagement difficile à rompre ; il faut plus, il faut que votre gendre se retire de votre alliance, et je me charge de l'y déterminer.

— C'est un affront que vous me proposez, dit la duchesse.

— Non, madame : M.... se retirera comme indigne ; vous n'aurez à jouer que le rôle d'une femme qui a été trompée sur le choix qu'elle a fait. Permettez-moi de lui écrire un mot.

Prémitz écrivit et donna bientôt à lire à madame d'Avarenne le billet suivant ;

« Monsieur,

» Dans votre dernière mission à Rome, vous avez pris vis-à-vis de cette cour des engagemens secrets pour appuyer de tout votre pouvoir le rétablissement en France de la compagnie des Jésuites. Le ministre ne veut voir dans cette conduite qu'un zèle imprudent ; mais il me charge de vous prévenir que, s'il ne veut pas en faire une cause de destitution, cela serait cependant un obstacle insurmontable à votre arrivée dans la Chambre des pairs. Votre mariage avec mademoiselle d'Avarenne ne lèverait pas cet obstacle, et madame d'Avarenne en sera instruite. C'est à vous, monsieur, de faire en sorte que l'éclat de cette rupture ne retombe que sur vous. On vous saura gré de tout ce que vous ferez pour en prendre la responsabilité et en épargner les fausses interprétations à madame la duchesse. L'oubli de votre conduite passée est à ce prix. »

— Et c'est vous, dit la duchesse, qui lui faites un crime de ces engagemens qui sont les vôtres !

— Il tombera par où je dois monter, c'est ce qui constitue la différence des sots aux gens d'esprit.

Le billet fut envoyé, et la duchesse fit dire qu'une indisposition grave la forçait de remettre à un jour prochain la signature du contrat. Le gendre crut devoir se retirer dans son appartement, et Julie se présenta dans la chambre de sa mère, où celle-ci s'était rendue avec Prémitz. Mais la duchesse refusa de la voir.

A peine étaient-ils seuls depuis quelques momens, qu'on fit avertir la duchesse que trois personnes venaient d'arriver au château, et que, parmi ces trois personnes, le comte d'Aspert demandait à avoir sur-le-champ avec elle un entretien particulier. La duchesse en fut étonnée : aucune relation n'existait plus entre eux ; l'ancienne amitié de Julie et d'Henriette ne s'était pas même renouvelée à la campagne. Mais Prémitz se hâta de lui dire :

— Je soupçonne le motif de la venue du général ; faites qu'il entre, nous prendrons un parti selon ce qu'il vous dira.

La duchesse donna ordre de l'introduire.

Pendant qu'un domestique allait prévenir le général, Prémitz apprit à la duchesse la véritable mission dont il était chargé, et l'arrestation de Dumont. D'Aspert parut. Il entra dans cette chambre où, trente ans avant ce jour, avait commencé notre histoire. Il ne put s'empêcher de s'arrêter sur le seuil et de le considérer un moment. La duchesse devina sa pensée, et fut elle-même étonnée de la singularité de ce rapprochement. D'Aspert s'avança, et, après avoir aperçu Prémitz, il dit à madame d'Avarenne :

— C'est à vous seule, madame, que j'aurais désiré parler.

— Quoi que vous ayez à me dire, vous pouvez vous expliquer devant monsieur ; il sait tous mes secrets, répondit la duchesse.

— Et sait-il aussi tous *nos* secrets ?

— Tous, monsieur, répliqua sèchement madame d'Avarenne.

— Oui, monsieur, dit Prémitz, madame la duchesse a cru devoir tout confier à l'homme qu'elle nommera bientôt son gendre.

— Son gendre! répliqua d'Aspert avec surprise.

— Le titre n'y fait rien, dit madame d'Avarenne blessée par l'insultante tactique de Prémitz, qui mettait ses espérances au rang des choses conclues, monsieur sait tout.

— Et ce gendre, dit le général en regardant Prémitz, vous apporte-t-il pour premier présent de noces la tête de votre fils?

— La tête de mon fils! s'écria la duchesse épouvantée. Puis elle reprit avec anxiété : Ainsi, ce Charles Dumont...

— Est l'enfant que je vous enlevai à Rome.

— Ah! s'écria madame d'Avarenne, vous l'avez voulu, il vous a fallu cet enfant, et voilà où vous l'avez mené, à l'échafaud!...

— Vous pouvez l'en arracher!

— Moi! et comment?

— Monsieur, dit le général en montrant Prémitz, est le maître de fermer les yeux sur sa fuite, et, si vous le voulez, il le voudra.

— Et je le voudrai véritablement, dit Prémitz, si ce jeune homme est le fils de madame la duchesse. N'oubliez pas, madame, ajouta-t-il, que M. Dumont, interrogé par vous, n'a répondu rien qui pût vous porter à croire qu'il était ce que vous croyez.

— Sans doute, dit madame d'Avarenne; mais les questions que je lui fis étaient vagues et n'avaient pas cette précision qui pouvait réveiller des souvenirs mal établis. Dans la nécessité où j'étais de ne point laisser voir l'intérêt que je prenais à ses réponses, je n'osais le mettre franchement sur la voie.

— Eh bien! dit Prémitz, c'est ce qu'il faut faire maintenant, c'est ce que nous pourrons faire demain.

— Demain, dit d'Aspert, Charles sera constitué dans une prison de la ville, et son sort ne sera plus en votre pouvoir; d'autres juges deviendront responsables de lui et ne permettront pas son évasion. Si Charles est arrêté ce soir, il sera conduit ici. Ici vous pourrez ordonner qu'il soit enfermé dans un appartement choisi de manière qu'il puisse s'en échapper. Je connais les détours et les souterrains de ce château, et je pourrai, sans que cela vous compromette, le guider hors du parc.

A ces mots : « Je connais les détours de ce château, » Prémitz n'avait pu s'empêcher de sourire en regardant la duchesse, et il dit d'un ton ironique à d'Aspert :

— Vous avez bonne mémoire.

— Monsieur, dit la duchesse avec colère, faites demander si ce jeune homme est arrivé.

Prémitz sonna. Charles venait d'être amené par la gendarmerie. Dans le salon où on l'avait fait entrer, il avait trouvé Henriette que son père avait quittée pour aller s'informer, et qui attendait son mari. Lorsqu'ils se virent ainsi, elle, dans un coin, accablée, pâle, mourante, et lui, les mains attachées comme un criminel, ils se regardèrent comme deux complices arrivés à l'heure du châtiment.

Charles s'approcha d'Henriette; elle lui dit tout bas :

— Vous n'avez donc pas pu vous échapper?

— Je ne l'ai pas voulu, reprit Charles. Enfin, tout sera bientôt fini.

— Ah! reprit Henriette en se cachant la tête dans ses mains, c'est moi, c'est moi qui vous ai tué!

— Est-ce remords ou pitié qui vous fait parler ainsi? dit Charles; me plaignez-vous de mourir?

— Je ne sais, dit Henriette... la mort expie tant de choses!... Je voudrais être à votre place.

— Henriette, dit Charles, votre vie est nécessaire au bonheur de quelqu'un, gardez-la : le bonheur qu'on peut donner est un devoir de vivre;

la mienne n'a plus d'espérance, puisque je devrais vivre sans vous. Ne me plains donc pas de mourir... car je t'aime encore.

— Ah! reprit Henriette, vous allez quitter votre remords, mais moi je garderai le mien.

On vint dire à Charles qu'il devait se rendre devant le baron de Prémitz. Il suivit le domestique qui vint l'avertir, et parut devant la duchesse, le général et Prémitz.

— Charles, lui dit le général avec émotion, il faut répondre franchement aux questions que va t'adresser madame la duchesse; elle a le droit de te les faire. Il y va de ton salut; rassemble les souvenirs de ton enfance... rappelle-toi les circonstances qui t'ont frappé le plus, et ne crains pas de nous révéler les souvenirs les plus vagues; ils nous seront peut être un indice.

— Où se sont passées les premières années de votre enfance?

— Autant que je puis m'en souvenir, dit Charles, ce n'était pas en France.

— Vous rappelez-vous le nom de la ville que vous habitiez? dit la du chesse.

— Le nom? dit Charles... je ne puis me le rappeler... toutefois, ce n'était pas un nom français.

— Était-ce en Angleterre que vous étiez?

— Je me rappelle avoir été en Angleterre... je traversai la mer pour y arriver... le vaisseau, la mer, me sont restés gravés dans le souvenir.

Vous vous rappelez ce voyage, dit la duchesse... Vous n'avez donc pas passé tout enfant de France en Angleterre?...

— Je ne crois pas. Il me semble que je suis demeuré bien long-temps en mer.

— C'est singulier, dit la duchesse.

— Je puis vous expliquer ceci, dit Prémitz, et le général vous attestera que les renseignemens que j'ai pris sont exacts. Le capitaine Dumont a servi en Amérique; il y a été fait prisonnier et a été conduit en Angleterre; il n'est rentré en France que plus tard, lors du traité de Léoben. C'est de son passage d'Amérique en Angleterre que monsieur se souvient.

— C'est vrai, dit le général.

— Étiez-vous avec votre père? dit la duchesse.

— Non, dit Charles; je n'ai revu mon père qu'en Italie...

— Qui vous y a conduit?

— Un domestique qui m'a ramené d'Angleterre.

— Ce domestique n'était-il pas un vieillard légèrement boiteux?

— Je ne sais.

— Un vieillard boiteux!... dit Prémitz en réfléchissant.

— N'avait-il pas l'habitude de vous appeler monsieur le comte?

— Non, dit Charles.

— M. le comte! répéta Prémitz comme s'il cherchait en lui-même des souvenirs dans toutes ces indications.

— Ce domestique ne s'appelait-il pas Louis?

— Louis Féret! s'écria Prémitz.

— Non, dit Charles... ce n'était pas Louis...

— D'où savez-vous ce nom? reprit la duchesse en regardant Prémitz.

— Oh! dit celui-ci troublé d'une manière inouie, continuez... je vous le dirai.

— Vous rappelez-vous, dit la duchesse, avoir été présenté à un monsieur qui vous fit beaucoup de caresses et qu'on appelait monseigneur?

— Non, madame, non, répondit Charles.

— Monseigneur! répéta Prémitz à voix basse; oh! c'est cela: monseigneur.

— Permettez, s'écria le général; il y a un souvenir plus récent et qui peut tout éclairer: Te souviens-tu d'être arrivé à Rome avec un domes-

tique dont on te sépara; d'avoir été mené devant un militaire qui te dit que tu étais Charles Dumont?

— Non, dit Charles, j'ai toujours porté ce nom...

— Charles Dumont! répéta Prémitz... Charles Dumont... c'était donc là le nom... que vous dites à cet enfant. Et vous le laissâtes dans votre palais qui fut pillé le lendemain.

— D'où le savez-vous? dit d'Aspert...

— Oh! je vous le dirai, ajouta Prémitz qui était pâle; je vous le dirai. Continuez.

— Enfin, dit d'Aspert, te souviens-tu qu'un sergent nommé Bazil, vint te chercher?

— Oui, dit Charles... un sergent me trouva sur la porte de votre palais... Je m'y vois encore assis, pleurant et vous appelant, car mon père... ou celui qui se disait tel, m'avait dit que vous m'accueilleriez comme un fils.

— Pourquoi doutes-tu, dit d'Aspert, que ce fût ton père?...

— Parce que l'on a voulu m'en faire douter. Tandis que j'étais en Angleterre, on me disait: Ton père est prisonnier et tu ne peux le voir. Puis il partit sans m'emmener; puis il écrivit qu'on me conduisît près de lui, et je n'y arrivai que quelques jours avant sa mort... A peine l'ai-je connu, et s'il faut tout vous dire, une fois que j'ai été amené à douter qu'il fût mon père... son abandon et vos soins m'ont fait croire que je vous devais plus que ma fortune.

— Et qui t'a amené à ce doute? dit d'Aspert.

Charles devint pâle et froid: la nuit terrible où Henriette lui jeta ce doute sembla se dresser devant lui.

— Nous nous écartons de la question, dit Prémitz. Monsieur, ici présent, est bien celui qu'il paraît être. Il est véritablement Charles Dumont. Vous ne pouvez en douter, madame...

— Et pourquoi? dit la duchesse.

— Parce que, dit Prémitz en l'entraînant dans un coin et en lui parlant d'une voix basse et altérée, parce qu'il ne se rappelle pas que c'était sa mère qu'il allait retrouver à Rome, et non point son père; parce qu'il n'a n'a pas gardé le portrait que sa mère lui donna; parce qu'il ne sait pas le nom de Louis Féret qui l'accompagnait; parce qu'il ne se souvient pas qu'une femme, qui était belle alors de la beauté des anges, lui dit, en lui attachant ce portrait au cou et avec une expression singulière: Charles, vous direz au gentilhomme chez qui l'on va vous mener: Aimez-moi pour l'amour de cette dame...

— Grand Dieu!... dit la duchesse.

— Madame, reprit-il tout haut, ce jeune homme n'est pas votre fils, qu'on l'emmène!...

— Où donc? s'écria le général.

— Mais, reprit Prémitz amèrement, dans un appartement d'où vous puissiez le faire évader.

— Monsieur, s'écria le général, tout n'est pas fini. Madame, reprit-il en s'adressant à la duchesse, si Charles Dumont n'est pas celui que nous voulions retrouver, il ne m'en est pas moins cher... Sauvez-le à quelque titre que ce soit; j'ai le droit de vous le demander.

— Le droit! dit Prémitz; est-ce parce que vous avez livré l'autre aux chances de la misère et de la mort?...

— Ce droit, monsieur, dit d'Aspert, vient de ma fidélité à garder un secret qui fait aujourd'hui votre fortune à vous, monsieur, qui allez être le gendre de madame.

— Oh! reprit Prémitz qu'une joie indicible et sombre agitait... son gendre! Non, non... mieux que cela.

— Et quoi donc?... s'écria d'Aspert.

— Rien... rien... dit Prémitz... qu'on emmène ce jeune homme.

— Vous le pouvez, dit d'Aspert, mais ce ne sera pas impunément... Je parlerai, je vous le juro, et tout cet échafaudage de grandeur s'écroulera devant un mot.

— Le feriez-vous ? dit Prémitz avec une expression féroce de haine...

— Oui, monsieur, pour le sauver, je dirai tout, et je lo dirai à celui qui peut tous vous rejeter dans la boue d'où vous voulez sortir.

Prémitz changea soudainement de physionomie et reprit doucement :

— Si c'est ainsi.. je préviendrai votre indiscrétion... je ferai ce que je ne voulais pas.

Il sonna, écrivit un mot et lo remit à un domestique. Un moment après le lieutenant de gendarmerie entra, suivi de tous ses soldats.

— Arrêtez ces deux hommes ! dit Prémitz, et qu'ils soient gardés à vue et séparément; qu'ils ne puissent communiquer avec personne, qu'ils ne puissent ni écrire ni parler à qui que ce soit.

Cet ordre surprit tellement le général, qu'il ne sut que dire; Charles voulut résister.

— Si vous voulez vous sauver tous deux, soyez calmes, dit Prémitz.

On les emmena.

— Et quels sont vos projets? s'écria la duchesse en regardant Prémitz avec un effroi cruel.

Je ne sais... Demain je vous les dirai... Demain... Oh !... voilà un avenir maintenant!... s'écria-t-il en sortant.

En allant à l'appartement où on le conduisait, Charles traversa la chambre où était Henriette.

— Où est mon mari? dit-elle.

— Arrêté, répondit un gendarme.

Charles ne répondit pas: on l'avait bâillonné.

XXV

Dénouement.

Prémitz était rentré dans son appartement. Il s'était assis devant une table et méditait ; un seul projet lui revenait sans cesse, celui d'accomplir le premier dessein de madame d'Avarenne : c'était celui qui l'avait d'abord frappé d'une joie si subite. Mais Prémitz était trop prudent pour ne pas se garder de le discuter longuement avec lui-même. Il était si magnifique ce projet ! Quel avenir. L'imagination de Prémitz se perdait dans l'élévation de sa fortune ; mais, pour réussir, il fallait le silence de d'Aspert, et ce silence, comment l'acheter? Par la grâce de Dumont, c'était facile. Mais était-ce un sûr moyen? d'Aspert se tairait-il toujours! Oh ! si d'Aspert était mort ! s'il mourait ! Prémitz y pensa ; il y pensa long-temps. Cependant quelque chose se dressait devant lui qui l'arrêtait. Il y avait à coté du nom de d'Aspert un titre si sacré, même pour un ambitieux. Si quelqu'un eût pu voir Prémitz à cette heure, tantôt le visage rayonnant de joie, tantôt l'air sombre et résolu, se levant pour accomplir sa résolution, puis restant immobile comme si une main invisible l'eût arrêté, puis retombant sur son siége comme accablé par une force supérieure, il eût reconnu la discussion infernale qui précède un crime. Alors l'avenir ne lui souriait plus, car il fallait passer par un parricide pour y arriver; alors le passé lui revenait en mémoire ; et Prémitz en paraissait si épouvanté, qu'il devait y voir aussi un crime affreux dans ce passé. Il s'y était sans doute arrêté, car il était devenu pâle, tremblant et lorsque la porte de son appartement s'ouvrit.

— C'est moi, dit Lussay.

— Vous ! s'écria Prémitz surpris inopinément dans ses pensées, vous, le père d'Henriette... Vous! que me voulez-vous ?

— Je veux vous parlez de ma fille.

— D'elle... à moi ! Et pourquoi ?

— Oh ! parce qu'il faut que vous sachiez une découverte que j'ai faite.

— Je ne veux pas... je ne veux pas la savoir...

— Asseyez-vous et écoutez-moi, dit Lussay en levant la main et d'une voix de commandement irrésistible.

— Monsieur, dit Prémitz je n'ai pas le loisir de vous entendre.

— Asseyez-vous, répéta Lussay en le regardant comme une bête fauve qui va s'élancer sur sa proie.

Prémitz détourna les yeux et s'assit.

— Regardez-moi, dit Lussay.

— Prémitz s'agita comme un homme qui veut échapper à un lien qui l'enchaîne.

— Regardez-moi, dit Lussay.

Prémitz le regarda.

— Vous ne savez pas, dit le vieillard, que j'ai découvert un grand secret magnétique?

— Enfantillage ! dit Prémitz en balbutiant.

— Vous mentez... et vous avez peur, dit Lussay.

— Monsieur... finissons cette comédie... je ne crois pas.

— Vous mentez encore... vous devez croire... vous qui avez eu la puissance de donner un sommeil aussi lourd que la mort.

— Monsieur... monsieur, dit Prémitz qui se débattait sous le remords ou sous le pouvoir de Lussay, je ne suis pas ici pour vous servir d'expérience.

— Au contraire, dit Lussay, je vais vous montrer une chose inouie. C'est que l'homme expérimenté, dont le pouvoir semble irrésistible sur tous, n'est qu'un jouet entre les mains de celui qui l'a deviné. Vous avez dit à une femme folle : Souvenez-vous... et elle s'est souvenue ; vous avez dit à une jeune fille : Dormez, et elle a dormi.

— Qu'importe ! dit Prémitz en se soulevant par un mouvement violent, qu'importe ce que j'ai fait !

— Eh bien ! moi s'écria Lussay en lui portant la main au front, je vous dis : Dormez et souvenez-vous.

Prémitz retomba sur son fauteuil, immobile, les yeux fixes et ouverts : le magnétiseur était vaincu. Lussay s'assit devant lui et le regarda long-temps. Il riait à voix basse : c'était le rire d'un cannibale qui tient sa victime. Il se rassasiait du plaisir de le dévorer des yeux. Enfin, après un quart d'heure de cette contemplation, il lui dit :

— Faites appeler le général d'Aspert et Charles.

— Ils sont arrêtés, dit Prémitz qu'on eût pu croire éveillé, si ce n'eût été la fixité effrayante de ses regards.

— Écrivez qu'on les mette en liberté, et qu'ils viennent ici.

Prémitz écrivit, mais sans porter les yeux sur le papier. Lussay appela un domestique, lui remit l'ordre pour le lieutenant et lui commanda de faire avertir Henriette et la duchesse ; puis il se replaça devant Prémitz, le tenant pour ainsi dire enchaîné au bout de son regard. Bientôt tout le monde arriva. Ce fut une singulière surprise pour tous que l'état de Prémitz et l'expression farouche de Lussay. Le premier ne s'aperçut pas qu'on était entré. Lussay montra du doigt des siéges. On se regardait avec épouvante. La duchesse appela Prémitz.

— Il n'entend plus que son juge, reprit Lussay.

Puis il fit signe à Henriette de s'approcher ; il prit sa main, et, la mettant dans celle de Prémitz, il étendit ses bras de l'un à l'autre comme pour faire passer de Prémitz à Henriette le charme fatal dont celui-ci était

accablé. A ce contact, tous deux tremblèrent, et Henriette, frappée à son tour de terreur, tomba à genoux.

— Connais-tu cette femme? dit Lussay.

— Je la connais.

— N'a-t-elle pas subi l'infamie d'un grand crime?

— Oui, dit Prémitz.

— Dis-nous ce crime.

Prémitz se roula dans son fauteuil en laissant échapper de sourds gémissemens. Il ne répondit pas.

— Dis nous ce crime, répéta Lussay d'une voix tonnante.

— Ce crime, dit Prémitz dont tout le corps vibrait, c'est un inceste.

A ce mot, chacun demeura anéanti. Charles et Henriette sentirent que l'heure de la vérité était venue. On avait laissé à Charles ses chaînes et son bâillon, sans cela il eût crié grâce ou brisé la tête de Prémitz. d'Aspert, écouta sans pouvoir s'expliquer sa terreur ; la duchesse regarda tout le monde pour chercher à deviner à qui s'appliquait ce mot, ce mot qui l'avait déjà frappée, elle qui avait été amenée à promettre sa fille à Prémitz. Quant à Lussay, il demeura immobile : un inceste, pensa-t-il ce n'est pas cela.

— Réponds ! cria-t-il avec rage, quel est ce crime?

— Un inceste, répéta Prémitz.

— Et comment s'est-il accompli?

— Par le crime du fils.

— Grâce ! grâce ! cria Henriette en tombant tout à fait par terre ; mon père... assez, assez !

Charles brisa son bâillon dans ses dents et ses chaînes dans ses mains ; il voulut s'élancer sur Prémitz, mais Lussay le prévint.

— Ce n'est donc pas toi, s'écria-t-il, qui as abusé de ton infernale puissance contre elle?

— C'est moi, dit Prémitz.

— Toi... reprit Lussay ; qui es-tu donc pour t'accuser d'inceste?

— Le fils de Jean d'Aspert et de la duchesse d'Avarenne...

— N'importe ! dit Lussay.

Et d'un coup de poignard il étendit Prémitz à côté d'Henriette.

Trois ans après, dans une petite ville de l'Amérique, on célébra le mariage de Charles Dumont et de la veuve du lieutenant-général comte d'Aspert. Lussay était mort dans cette ville, un an avant ce mariage.

FRÉDÉRIC SOULIÉ.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

LE MAGNÉTISEUR.

AYMAR

PAR

H. DE LATOUCHE.

Les dieux ont un olympe, et nous une patrie.
SOCRATE, dans le temple d'Aglaure.

I.

Elle marchait pâle, haletante et le regard ardemment fixé devant elle. Cette femme était belle encore. On pouvait voir aux vêtemens qui la couvraient, à l'inégalité de sa marche, et surtout à la lassitude de ses pas, qu'elle était peu accoutumée à sortir ainsi par la ville et à toucher le pavé rude qui brûlait en ce moment sous ses pieds.

Le chemin qu'elle suivait était ces longs quais de Paris bordant la rive gauche de la Seine, depuis l'Ile-des-Cygnes jusqu'au quartier de la rue de La Harpe. Ces quais, alors déserts, étaient déjà étincelans de soleil. Il n'était guère que sept heures du matin : mais ce jour-là était aussi dévorant que ceux d'un été méridional.

Si elle avait été atteinte d'une préoccupation autre que celle qui lui faisait, pour ainsi dire, aspirer l'espace et dévorer du regard la distance qui la séparait encore de l'objet de sa course, madame Beauval eût été frappée du caractère de silence qui couvrait Paris à cette heure. Aucun être humain n'errait sur les deux marges de la rivière. Toutes les portes du double quai étaient fermées. Nul bruit des lointains carrosses, nul mugissement de la cité commerciale ne bourdonnait dans les échos. Point de barque qui s'agitât sur le fleuve ; aucun élève de natation dans les écoles. L'eau coulait tranquille et d'un vert argenté ; pas un oiseau ne traversait les airs, et des innombrables moineaux de la ville dont les volées avaient

disparu dès la veille, quelques traînards à peine restaient cachés derrière les hautes cheminées en briques des grands hôtels. Le tocsin retentissait seul et clair comme un imposant coryphée quand la symphonie fait silence, tandis que le canon, comme une basse éloignée, grondait vers le faubourg Saint-Antoine. A d'assez longs intervalles on voyait, des fenêtres cintrées du vieux Louvre, à l'étage qui domine les orangeries d'hiver, étage si fameux par nos galeries de peinture et le souvenir de Charles IX, s'élancer des arquebusades dont il ne restait suspendues au dessus de la Seine que les gracieuses spirales d'une fumée bleue et légère, évaporée bientôt dans les rayons d'un éclatant soleil.

Inquiète, et partie du fond de la Chaussée-d'Antin où elle habitait, madame Beauval s'était présentée en plusieurs lieux pour approcher du point où elle voulait aborder. Elle avait rencontré partout d'infranchissables obstacles : ici des charrettes amoncelées et coupant la voie par la force seule de cette inerte résistance, là des ormeaux feuillus couchés dans la poussière des boulevarts, des obélisques de pavés tumultueusement défendus, et plus loin, les colonnes muettes de la garde royale. Elle avait voulu d'abord atteindre le faubourg Saint-Germain à la hauteur du parvis Notre-Dame; mais, repoussée d'un pont à un autre pont par d'inflexibles consignes, il lui avait fallu descendre jusqu'au pied du coteau d'Auteuil. Là, favorisée enfin par l'inattention bienveillante d'un factionnaire, elle franchit la gare de Grenelle et tomba dans les grand'gardes d'un des régimens de Marmont.

On la laissa passer.

Au coin de la rue du Bac et du pont Royal, deux cavaliers placés en vedette et le pistolet au point, s'abstinrent de tirer sur elle, malgré leur consigne.

Le long du quai Voltaire, elle devint le point de mire des Suisses, placés comme en des meurtrières sous le soubassement des croisées de la galerie du Musée; et soit qu'elle fût distraite du danger, ou qu'elle l'ignorât peut-être, se jugeant à une trop grande distance pour être atteinte des balles, elle passa sans courber le front ni presser le pas, à la vive admiration de tout ce qui était militaire dans les deux partis.

Sous les guichets du palais Mazarin, elle rencontra un poste retranché de volontaires libéraux. On voulut par pitié pour elle arrêter sa marche. Elle ne comprit pas même cette terreur, et franchit, devant le pont des Arts, ce passage que suivirent les obus pour aller marquer de trous profonds et d'arêtes-brisées, tels qu'on les a vu long-temps, les colonnes et les pilastres du péristyle de l'Institut.

Madame Beauval arriva au quai des Augustins sans avoir compris les chances de sa fortune, bien que la mélodie des balles passât à son oreille comme une courte et sifflante chanson ; et qu'après avoir touché ses habits, plus d'une allât se loger dans l'épaisseur des portes cochères et au fond de ces contrevens dont se ferment en ce quartier les nombreux magasins de la librairie. Enfin elle traversa le petit pont de l'Hôtel-Dieu par un dernier effort, et se trouva, défaillante et épuisée, sur les marches de l'hospice.

Quel désordre en cette enceinte ordinairement si bien disciplinée ! là où la vigilance et les soins sont prodigués si pieusement ! A qui s'adresser dans ce tumulte? Les salles étaient vides de médecins et encombrées de malades : les blessés surtout, dont le nombre augmentait à chaque instant, étaient abandonnés, dans le premier moment, à la confusion même de leur nombre et à l'incurie des surnuméraires de service. Était-ce préoccupation des événemens qui s'accomplissaient au dehors ? était-ce crainte de n'obliger que des adversaires? était-ce impitoyable dureté de l'esprit de parti?

Madame Beauval, revenue aux sentimens de son existence par une poignante anxiété, pénétra dans les premières salles; et devinant que le caractère du blessé qu'elle cherchait n'aurait point reculé devant la fausse



pudeur de faire inscrire là son vrai nom, elle le demanda d'une voix presque assurée. Elle sut que celui qui le portait, ce nom, était entré à l'Hôtel-Dieu la veille au soir. La sœur qui déjà depuis plusieurs heures ne pouvait suffire à enregistrer tant d'hôtes, reçus toutefois comme par habitude, porta nonchalamment les yeux sur son registre ; puis, encouragée à la politesse par l'aspect d'une personne dont l'extérieur et le maintien contrastaient avec la rudesse des visiteurs ordinaires, elle tourna un des feuillets précédens, et, d'un accent moitié sinistre et moitié civil :

— Salle Saint-Estève, dit-elle, n° 45.

La mère, car c'était une mère qui demandait son fils, trouva comme par instinct cette salle, perdue au milieu du dédale de tant d'autres ; et à travers des soupirs d'agonie, des cris de souffrance et l'immobilité plus terrible encore qui régnait déjà sur quelques couches, elle arriva au lit étroit dont la courtine grise portait le n° 45. Le lit était vide. Les couvertures, où l'on s'était débattu, semblaient avoir été écartées récemment par une action violente : les draps étaient ensanglantés.

— Mon fils est mort ! cria la malheureuse femme en se laissant tomber sur la place abandonnée.

Elle voulut douter un moment de l'identité de la victime ; mais, en relevant brusquement la tête, elle aperçut, sous le traversin dérangé, la pointe d'un foulard qu'il lui était impossible de méconnaître.

Un infirmier, novice encore, s'approcha au cri déchirant. Il parut surpris autant que la mère de trouver ce lit inoccupé.

— Voilà qui est étrange, dit-il.

— Monsieur, qu'avez-vous fait de celui qui reposait là ?

— Il n'y a pas vingt minutes, madame, que je me suis éloigné de lui, répondit le jeune homme. Il était si grièvement blessé à l'épaule gauche, que M. Dupuytren avait jugé l'amputation inévitable ; il a confié cette opération au docteur M.... Il m'a fallu passer à la pharmacie. J'avais remarqué ce blessé qui, malgré nos instances, avait voulu conserver ses habits. Le bruit du canon l'avait fait relever sur son séant ; il en écoutait la direction, qui venait du Louvre, dont on poursuit l'attaque en ce moment même. Se serait-il sauvé pour retourner au combat ?

La mère soupira d'orgueil et de terreur. Elle sortit.

Cette femme était l'épouse d'un riche joaillier qui faisait des affaires avec la couronne, ou qui, pour mieux dire, retiré en apparence de tout négoce depuis une dixaine d'années, ne conservait de relations demi-secrètes qu'avec les lapidaires particulièrement chargés de l'approvisionnement de la cour. On disait que les diamans et les pierres précieuses qui lui restaient étaient la réalisation de gains énormes faits en pays étrangers, et spécialement en Espagne. Cet homme, gros et court, le plus opulent électeur du deuxième arrondissement de Paris, avait fait plus d'un métier, et tous avaient contribué à lui élever une grande fortune. Il se nommait Chalamel, ou, comme il préférait se l'entendre dire, Chalamel-Beauval, du nom de sa femme ; car en joignant à son nom propre celui de l'héritière noble qu'il avait épousée vingt-trois ans avant l'époque où nous voilà, il avait cru faire participer sa vaniteuse bourgeoisie aux honneurs d'une source féodale. Et cette excroissance de noms, commune dans les mariages de négociant, n'avait pas desservi pour lui, durant la restauration, ses avidités aristocratiques. Sa femme avait à ce caprice opposé d'autant moins de résistance, qu'ainsi elle pouvait de son côté conserver l'appellation paternelle, et qu'à l'aide de cette pluralité de titres, elle signait volontiers et se laissait appeler encore Beauval.

Or, le citoyen Chalamel, né à Paris, dans la rue des Lombards, le 1er février 1771, était le type du bourgeois ami de l'ordre, c'est-à-dire appui de toute tyrannie assise, toujours prêt à seconder le plus fort et à venir au secours du vainqueur. Il avait été très bon jacobin jusqu'en thermidor 1793 ; sous le Directoire, commissaire des guerres ; après

le 18 brumaire, bonapartiste enthousiaste ; et aussi le grand homme l'avait-il autrefois chargé, comme fournisseur divisionnaire, d'une partie des approvisionnemens de l'armée de Junot. Cette armée, entrée en Portugal en 1807, avait eu mission de déclarer la maison de Bragance inhabile à régner en Europe. Le régent portugais, certain prince Jean, bien digne d'être un jour roi, avait, à l'arrivée de Chalamel, gagné le Brésil sans tirer l'épée. Il avait fui à la tête de trente-huit voiles, abandonné son pays et son pouvoir, mais emporté toutes ses reliques. Il oublia quelques unes de ses richesses. Le palais fut livré au vainqueur ; les officiers civils, qui à la suite de l'armée traînaient des capitaux dans leurs fourgons, achetèrent à vil prix de nos soldats des lingots, des pierreries, des vases d'or des églises, et de plus précieuses choses encore : les tableaux de Velasquez et de Murillo. Chalamel, courtisan assidu d'un officier supérieur, dont le crédit lui avait été plus d'une fois utile et dont la haute probité servait de garantie à la sienne, ne passait aux yeux du major Léonce, dont nous ne désignerons pas autrement encore la famille et les hautes alliances, que pour un jovial compagnon, créancier commode et industriel sans conséquence, dont personne ne soupçonnait toutes les qualités financières.

Après une de ces batailles où nos généraux ne servaient que trop le courroux de ce chef qui avait coutume de dire : — Ce ne sont plus les Espagnols, mais l'Espagne que je veux, Chalamel fut appelé un soir dans la tente du major. C'était un bivouac à peine abrité d'un coutil en lambeaux, et où le cheval du mourant partageait la paille de son maître.

Le fournisseur fut frappé de l'aspect lugubre qu'éclairait la lune si riante. C'était une de ces nuits espagnoles, où l'air est embaumé et tiède, l'ombre transparente, et le firmament semé d'étoiles. Tous ces yeux du ciel regardaient avec amour une terre où des débris, tout à l'heure animés, gisaient informes aux pieds des citronniers effeuillés par les biscaïens et des ruines mauresques où croissaient les lauriers sauvages et les câpriers.

Léonce semblait près d'expirer ; mais tant de sang perdu avait amorti ses douleurs : il avait à peine la force de souffrir. Avant le repos éternel, un dernier et léger sommeil était venu affaisser ses paupières. Au fond de cet asile de soldat, sur des selles en désordre et près d'un coffre où mille linges du plus fin tissu étaient déjà déchirés pour des appareils, une personne était assise qui semblait retenir son haleine, et dont les yeux fortement ouverts et rouges devaient ne plus distinguer les objets à force d'immobilité et de tension ardente. Cet être, qui partagea dès le premier abord l'attention et l'intérêt du survenant, était enveloppé d'un manteau militaire dont l'agrafe d'or serrait les plis autour d'un cou éblouissant de blancheur ; de longs cheveux s'échappaient d'une résille verte ; et en travers, sur les genoux de cette femme, car on ne pouvait long-temps méconnaître son sexe ni sa beauté, reposait l'épée nue de Léonce. On eût dit que l'infortunée n'attendait plus que le dernier soupir du major pour recourir au seul et dernier ami qui allait lui rester.

Chalamel crut se souvenir d'avoir vu dans un bal, à Burgos, cette jeune parente du major, accompagnée alors par une dame âgée, la cousine de son père, émigré de France en 1788. Il crut se rappeler avoir entendu dire aussi alors que l'absence de toute fortune avait contraint l'orpheline à venir chercher ce refuge en Castille.

— Vous êtes le moins jeune et le moins étourdi des compagnons qui m'entourent, dit l'officier en rouvrant les yeux. Je vous confie le dépôt sacré qui m'a été envoyé par Dieu sur cette terre étrangère. Pourvoyez au sort de mademoiselle de Beauval, défendez-la, rendez-lui les protections qu'elle a droit d'attendre et une patrie. Je meurs moins misérable en pensant que vous veillerez sur ses intérêts, et retrouverez

pour elle une famille, s'il lui en reste encore une, dans quelque province écartée de notre France.

Léonce se souleva péniblement, et ne pouvant ajouter une parole de plus, il remit à Chalamel un riche portefeuille, quelques papiers scellés de ses armes, et en prononçant le nom de Laurence, sa tête retomba sur les genoux de la jeune fille, qui s'était avancée en pleurant.

Avant ce moment fatal, qu'il avait semblé attendre pour appeler près de lui un étranger, suprême exécuteur des volontés testamentaires, le major avait déjà passé deux nuits bien douloureuses, veillées par les soins exclusifs de sa parente; et leur conversation à voix basse, dont on n'a jamais su les détails, avait éveillé en chacun d'eux des émotions bien variées et d'intarissables larmes de la part de la jeune délaissée. Elle ne voulut se rappeler dans la suite que les souvenirs de sa douleur.

« Je le voyais, écrivait-elle depuis, s'éteindre et pâlir. Que de fois n'ai-je pas arrêté sur lui un œil immobile et farouche, où se peignaient déjà malgré moi les présages de ma pensée! Il m'est arrivé de le voir mort au moment même où ses lèvres pâles m'adressaient encore un sourire. Hélas! c'était surtout quand il voulait me consoler qu'il aigrissait ma douleur. Je contemplais, durant les longues nuits et dans l'amertume de mon cœur, la décadence continuelle d'une vie plus chère mille fois que celle qui m'est restée. Que n'ai-je pas souffert dans ce poste cruel, où je veillais sans cesse et l'observais mourir!

» Il entra dans la tente un matin un vieux soldat qui servait Léonce depuis son arrivée à l'armée. La tête du blessé reposait encore sur mon épaule! et depuis deux heures je le croyais livré au sommeil. Le soldat s'arrêta tout court :

— » Mon commandant est mort, dit-il.

» Hélas! je rejetai le cadavre involontairement sur l'oreiller. Ce pauvre corps! Je ne pus triompher du premier instinct que la nature inspire si aveuglément, mais que je l'expiai bientôt par de tendres étreintes!

» Il n'est plus, et je vis! Pourtant je me sentais mourir avec lui par degrés. »

Mais cette victoire des Français, qui avait coûté la vie au major, avait du moins donné à sa division la sécurité d'un séjour devenu bien nécessaire à tant de fatigues. On put espérer, pour plusieurs semaines, l'absence de toute surprise par l'éloignement des guérillas, et on pensa à en profiter pour remonter quelques débris de cavalerie échappés aux embuscades. Les frères d'armes de Léonce usèrent aussi de cette trêve pour rendre à leur compagnon les honneurs funèbres. Quand on vint ensevelir le corps, Laurence, qui ne s'en était pas séparée un moment, se leva comme une insensée qui se révolte, puis elle reprit dans ses mains cette tête désormais sans souvenirs ni pensée. Elle ne voyait point que tout était devenu un objet d'horreur en cet être chéri, tout, excepté ses mains valeureuses. Elle les baisa, puis s'enfuit aux coups retentissans des marteaux qui clouaient la bière. Elle s'enfuit en criant, les mains pressées sur son front, et alla attendre le corps au cimetière. Là, elle s'écarta un moment à l'approche du bataillon d'escorte; mais, placée derrière une touffe de chênes verts, elle recueillit les chants du prêtre et la détonation des armes tirées sur la terre remuée. Il lui sembla que l'âme du guerrier avait tressailli à ce salut, qu'un cri souterrain répondait à cet appel; enfin elle vint s'agenouiller et pleurer jusqu'au soir sur le tertre abandonné.

Quand l'armée battit en retraite et qu'il fallut quitter le vallon, Laurence prit une résolution bizarre et désespérée. Elle alla, dans la superstitieuse ignorance de son esprit romanesque, couper sur le tertre déjà verdoyant ces herbes confuses qui devaient leur naissance et leur force aux restes de son ami; et espérant que plus d'une d'entre elles enfermeraient des sucs vénéneux, elle prépara avidement ce thé mortel. Il

devait, pensait-elle, la réunir à celui qu'elle pleurait. Mais la nature se révolta en elle. Au moment de porter le breuvage à ses lèvres, elle sentit des émotions inconnues jusqu'à ce jour et une répulsion si soudainement énergique, que ses entrailles en furent émues. Elle leva les yeux au ciel et jeta le poison. Son crime lui avait paru en ce moment plus grand qu'elle ne l'avait entrevu d'abord. Elle se résolut d'attendre.

Après six semaines de deuil et d'une douleur devenue silencieuse, Chalamel proposa à Laurence de l'épouser. Mademoiselle de Beauval recula d'abord d'horreur : non qu'elle eût observé ou deviné le caractère de son singulier tuteur, mais par un sentiment de pudeur trahie qu'elle eût été embarrassée d'expliquer même à une mère. Et cependant elle avait pris en Chalamel une sorte de confiance, par la raison unique qu'il avait inspiré ce sentiment à son imprudent protecteur. Elle ne supposait point que l'ample dot reçue pour elle et avec elle avait déjà écarté du fournisseur l'idée de transmettre jamais ces deux trésors à un autre homme. Elle croyait au désintéressement de toutes les intentions, au désir sincère de la part d'un ami qu'avait choisi Léonce de s'acquérir de plus imprescriptibles droits à sa reconnaissance. Elle le supposait voué à la défendre contre tous les événemens et les piéges qui allaient entourer incessamment leur vie aventureuse.

Elle réfléchit donc. Un premier essai n'avait point découragé de mourir la déplorable jeune femme ; il ne s'agissait pour elle que d'un sursis. Et si elle n'eût conservé cette prochaine et consolante espérance, si elle n'avait pas compté, un par un et par anticipation, le peu de jours qui lui restaient à souffrir, elle n'eût jamais accueilli, par une résistance moins dédaigneuse et moins opiniâtre, les obsessions continuelles du dépositaire de ses biens. Mais, ô mystère d'un cœur de femme! elle fléchit dans sa résistance. Les biens laissés par Léonce ne lui semblaient ni à elle ni au fournisseur. Il se forma dans l'esprit solitaire de Laurence on ne sait quelle contradiction d'idées, on ne peut dire quel sophisme de sa conscience entre le mariage et la mort ; elle voulait les accueillir l'un et l'autre : la mort pour elle, quand l'autre sacrifice serait fait pour l'avenir. Elle se procura clandestinement à Valladolid un poison cette fois immanquable ; et le soir même du jour où elle s'était emparée de cette ressource, Chalamel espéra qu'elle déposerait sa fortune en ses mains.

Ainsi, un sentiment de pudicité naïve avait fait rejeter à Laurence jusqu'à la pensée de jamais appartenir à Chalamel, puis un sentiment presque identique lui survint avec une force contraire et la décida, sous quelques conditions par elle réservées, à cet effort qui devait livrer à un homme les avantages qu'il estimait avant tout : l'or et la considération vulgaire. Dès que cette première promesse fut saisie, Chalamel évita bien soigneusement toute occasion nouvelle de se retrouver en conférence avec la jeune femme, tant il redoutait qu'une irrésolution de plus ne vînt à remettre en question la possession de cette dot, son premier amour.

On les maria un soir dans une pauvre chapelle de la frontière.

— Monsieur, dit Laurence, dès qu'ils furent rentrés dans le cantonnement du munitionnaire, je vous devrai la consolation de mourir en France.

Recevez mes actions de grâce : ma reconnaissance vous est acquise dans cette vie et dans l'autre.

Voici une lettre de ma main qu'il vous faut joindre aux papiers dont vous êtes déjà le dépositaire et désormais l'unique maître.

Pardonnez si je me suis servie une fois encore d'un cachet et d'un chiffre qui vous sont étrangers. Reconnaissez les armes de Léonce. Mais vous, vous êtes libre de briser à l'instant même ce faible obstacle ; seulement je vous confie que ce soin n'est essentiel qu'après ma mort.

Maintenant, vieillissons comme un couple fraternel, et pareils à

des chrétiens toujours prêts à se quitter pour s'en remettre à la miséricorde de Dieu. Je compte sur votre indulgence infinie, et vous pouvez, monsieur, vous reposer désormais sur l'inviolabilité de la foi que je vous ai jurée aujourd'hui.

La mariée, en disant ces mots, passa dans l'appartement réservé pour elle; et il y avait dans cette séparation, ordonnée presque solennellement, dans cette réserve, une autorité si imposante et si simple, que l'époux, tout grossier qu'il fût et passionnément épris des charmes de celle qu'il nommait emphatiquement son épouse, n'osa enfreindre la consigne. Il se retira dans sa chambre avec une humeur fort mal déguisée.

— Ou dévote, ou bégueule! se dit-il; mais il faudra bien qu'elle change de régime tôt ou tard.

Et il jeta avec colère, au fond d'un tiroir à double fond, le chiffon de papier qu'on lui avait remis, orné de la double cire. Il se disait :

— Ce sera quelque legs qu'elle veut faire, une disposition après décès, pour enrichir à mon détriment quelque Beauval; car, vivante, elle me dispute déjà des priviléges. Ma foi! j'ai bien le temps de m'informer de tous ses genres de caprices : quitte à opposer, quand en viendra le temps, de bonnes fins de non recevoir à cette manie contradictoire de donations.

Cependant l'absolue solitude où se perdaient les jours de Laurence ne tarda pas à éveiller avec certains soupçons l'équivoque gaîté de tous les compagnons de Chalamel. Quelles que soient les distractions d'une troupe qui se retire et les fatigantes manœuvres de la plus habile des retraites, il reste encore aux officiers de longues heures d'oisiveté bavarde, et le ménage du fournisseur n'échappa point aux malignes observations de toute la division Védel.

Le général et plusieurs colonels avaient près d'eux, malgré d'expresses défense, leurs femmes. Madame Chalamel ne paraissait jamais aux réunions où elle était sans cesse invitée; et comme on voyait l'époux lui-même fort contrarié de cette abstinence, on douta de ses droits acquis. On ouvrit des paris sur la virginité de sa femme; et enfin, devant lui-même, on en proposa sur la sienne.

Le lourd Chalamel se piqua; il s'enivra de son dépit. Logé à Bordeaux dans la maison d'un pharmacien, il y corrompit un élève, se fit donner une mixtion astucieusement combinée d'opium et d'albasera; et le misérable, abusant de la sainteté du sommeil et de la faiblesse d'une femme sans défense, conquit ignoblement ses droits d'époux. Ainsi les légitimités se fondent! Cet homme, qui, à la rigueur, aurait pu réclamer ses droits et agir en maître, préféra à l'autorité brutale la lâcheté.

Laurence, à cette découverte, faillit expirer de douleur. Chalamel ne répondit à ses plaintes que par d'insolens rires, et il invita ses amis à un banquet. La niaise et offensante publicité que donna à ce triomphe l'homme à qui elle avait confié son court avenir devait les séparer pour jamais, quand même Laurence eût trouvé la force de se résigner long-temps à une pareille existence. Mais, au milieu des fatigues renaissantes et de ses chagrins non expliqués tous, madame Chalamel mit au monde un fils au bout de sept mois de mariage. Son mari fut empressé, bon, attentif pour elle. Mais par un instinct étranger aux cœurs de toutes les mères, Laurence se défendit de voir son enfant; car le voir c'eût été accepter de vivre. Elle envoya chercher un confesseur. Le confesseur la laissa dans un abattement voisin de l'agonie; mais une femme qui la servait eut l'inspiration de rapporter sur le lit de la mourante la créature qu'elle venait de mettre au jour. Laurence contempla ses traits avec enivrement, d'abondantes larmes déterminèrent une crise favorable, et madame Chalamel sembla se résigner à la vie, uniquement pour veiller sur les faibles jours de son fils.

L'enfant grandit rapidement en force, en mille qualités heureuses; mais toujours assez loin des yeux de ses parens.

Il eut une nourrice en cette vallée de Chevreuse que vous voudriez connaître : riante comme un coin de l'Helvétie, solitaire autant que la Vallombreuse; puis il fit ses études au lycée d'Orléans. Soit que madame Beauval fût assez modeste pour ne pas oser se confier à elle dans le soin de cette éducation, soit qu'elle redoutât pour ce fils l'exemple et les sentimens de Chalamel et de ses amis, elle n'attira l'enfant auprès d'elle, à Paris, que vers sa dix-septième année, et à l'époque où de brillantes études terminées, il convenait au jeune homme de commencer son droit. Mais de quelle joie profonde n'avait-elle pas été soutenue pendant ce temps par les courtes mais fréquentes apparitions qu'elle avait pu faire d'abord auprès du berceau, et plus tard à son collége! Soit qu'elle fût allée guider ses premiers pas dans les prairies de Coubertin, cueillir pour lui les mauves fleuries jusque sous les roues écumeuses des moulins de l'Ivette, ou bien, jeune rhétoricien à qui elle donnait déjà le bras avec orgueil comme à son jeune amoureux, se perdre tout un jour sur les bords de ce Loiret qui n'a que six lieues de carrière et porte bateau à sa source. Ondes éphémères, sorties au matin de cette source bleue, elles perdent leur nom à midi et ont moins de durée que les liserons qui croissent sur leurs bords. Ils aimaient cette rivière qui ne vit pas plus qu'une fleur. Ce voyage d'Orléans, trente lieues qu'on parcourt en neuf heures, combien de fois Laurence ne les fit-elle pas sans que son mari, qui suivait alors avec enthousiasme les chasses du comte d'Artois, se doutât seulement de son absence. Dans un automne, ils allèrent ensemble habiter un vieux château de Berry qu'avait possédé le major Léonce. La mère et son fils avaient contracté l'un pour l'autre une affection plus vive encore et une amitié plus passionnée que ne le comportent leurs liens; on eût dit que, se sentant seuls sur la terre, ils voulaient s'aimer de tout ce qu'il y a de filial et de fraternel dans le cœur; on eût dit l'enfant impatient de protéger sa mère.

Et sa mère cependant n'avait besoin d'aucun appui. Chalamel s'occupait peu d'une autre existence que de la sienne propre; mais il ne se refusait à rien de ce qui pouvait plaire à sa femme. Ni soupçonneux, ni exigeant, ni indifférent avec outrage, il la laissait vivre à sa guise et administrait avec sagesse, bien qu'avec mesquinerie et âpreté, la fortune destinée à leur fils unique.

A l'entrée des alliés, en 1814, Chalamel n'avait participé à aucune tentative téméraire pour défendre la capitale. Il s'était abstenu d'irriter le courage parmi les Parisiens et d'envenimer la résistance; mais dès que le czar eut choisi sa résidence chez un prince français, que l'hetmann des Cosaques fut logé à l'Élysée-Bourbon, et Saacken établi sur le quai Voltaire en qualité de gouverneur, Chalamel reprit l'habit de la garde nationale et fit loyalement de fréquentes patrouilles pour maintenir l'obéissance au gouvernement des Prussiens. Aussi le bon caporal fut-il nommé lieutenant de sa compagnie à l'avénement au trône de S. M. Charles X. Personne n'avait mérité dans ce corps un avancement plus honorable. Aucune procession ne s'accomplissait sans que Chalamel n'y déployât l'éclat de ses armes et la candeur exemplaire de sa buffleterie. Il était cité pour l'exactitude avec laquelle il savait exécuter, aux portes du château des Tuileries, la consigne militaire d'expulser les petits chiens. Si la duchesse d'Angoulême se rendait à pied à quelque Fête-Dieu, si Monsieur de Paris faisait traverser à quelque châsse miraculeuse les ruisseaux du noble faubourg, aucun officier ne criait d'une voix plus haute : — Agenouillez-vous! Jamais les protestans ne furent, dans son quartier, dispensés de déployer les draps de leur couche devant le passage de quelque idolâtrie inventée par Quélen. Il portait un lis artificiel au bout de son fusil; le dernier, il conserva cette image suspendue à sa boutonnière, et l'on dit qu'un jour,



exaspéré d'avoir deux fois fait avertir un gamin distrait de l'approche de la bannière épiscopale, ce brave lui-même enleva la factieuse casquette et la terrassa deux fois sous ses pieds. Bon citoyen! digne sujet! soutien du trône et de l'autel. Il aimait la discipline jusqu'à la violence, et la tranquillité avant la justice.

Aux premiers coups de fusil échangés dans les rues, Chalamel se retrancha dans la plus reculée de ses caves. Et non pas sans avoir béni jusqu'au fond de son cœur certain licenciement de bourgeois opéré par le tout-puissant Villèle. Toutefois, il avait, avant de descendre, jeté les yeux derrière une porte de bibliothèque où s'abritait ordinairement un fusil de luxe à baïonnette et quelques munitions; il avait tremblé de tous ses membres en voyant que ces armes avaient disparu.

— Monsieur votre fils, dit le concierge, est sorti depuis ce matin quatre heures pour aller sans doute à la chasse.

Mais ce jour n'était encore que le vingt-huit du mois: rien n'était décidé sur les événemens qui s'agitaient; toute victoire restait indécise; Laurence et son mari sentirent s'écouler ce jour avec une lenteur intolérable, seule disposition d'esprit qui établit quelque sympathie dans leurs cœurs. Au tomber de la nuit, la mère s'échappa pleine d'angoisse, incertaine, éperdue; mais à peine s'était-elle éloignée à cent pas de l'hôtel, cherchant son fils, que quatre hommes du peuple couverts de poussière et les lèvres noircies de poudre s'étaient présentés à cet hôtel avec un brancard.

Chalamel fut prévenu qu'on lui apportait un blessé.

— Hors d'ici! cria-t-il, je ne connais personne parmi les révoltés, les régicides, les infâmes qui ont osé lever les armes contre leurs princes, nos princes bien-aimés, notre roi légitime, le sang de Henri IV, la race de saint Louis. Je ne reçois pas les scélérats ici. Portez vos complices à la voirie ou à l'hôpital.

Le blessé souleva sa tête doucement, et prononça à voix basse en se tournant vers l'ouvrier qui n'avait point cessé de se battre à ses côtés pendant tout le jour:

— Prenez bien garde qu'on n'avertisse ma mère. — Allons, — quelques uns des nôtres sont encore à l'Hôtel-Dieu; essayons de les rejoindre — là ou ailleurs.

II.

— A bas le carliste! à bas l'ami du jésuite, le conseiller des ordonnances! — A bas le chasseur de lapins, l'ami de Robin-des-Bois! — C'est un émigré, c'est le cousin de Polignac! — Ouvrez! ou nous allons brûler les portes.

— Vous n'en ferez rien, dit une voix tranquille et grave, partie du groupe même où s'élevaient ces cris.

— Il nous faut des otages, capitaine. Les carabiniers vont revenir, on mettra Paris à feu et à sang.

Ce tumulte augmentait ainsi devant un vieux hôtel, ouvert d'un côté sur une des rues silencieuses du faubourg Saint-Germain, et de l'autre sur ce quai fastueux qui regarde la terrasse des Tuileries.

C'était le vingt-neuf juillet 1830. Trois cents personnes environ circonvenaient la maison assiégée; et, par une exception unique à ce calme si généreux, à la modération tout héroïque de la population victorieuse, les assiégeans demandaient à grands cris une victime. Quelques uns se disposaient à escalader les murs; on cherchait des échelles, on voyait briller quelques torches improvisées avec la paille enlevée chez les grainetiers du voisinage. Il n'était encore qu'une heure après-midi de cette



dernière des *journées*, que nul de nous n'osera désormais appeler *glorieuses*; et l'irritation des combattans était explicable à la fois par la résistance dont ils venaient de triompher au prix de leur sang à la caserne de Babylone. On distinguait au bout de quelques sabres des lambeaux d'uniformes écarlates, et plus d'un ouvrier imprimeur portait attachée à sa blouse la moitié d'une épaulette à graines d'épinards.

La maison menacée était l'hôtel de Claremond. Le noble comte, dévoué à la famille de Bourbon, passait pour être l'ami particulier du roi. Cette amitié, fort orageuse, n'avait cependant jamais rapporté au dévoué sujet que le stérile honneur d'être consulté comme pour braver ses avis; puis boudé, livré quelquefois aux malveillances de la camarilla et desservi infailliblement dans tous ses protégés. On le retrouvait dans la disgrâce, donc on l'oubliait dans la prospérité. Mais ce sincère gentilhomme gardait pour la race de ses maîtres un si religieux attachement, il était avec tant de vertu une tradition du respect d'autrefois, une fidélité sans tache et sans espoir, que sa personne et sa présence étaient comme un exemple édifiant à la cour. C'était un ornement du trône, c'était un des symboles de l'écusson royal. Parce qu'il aimait la royauté, on le croyait courtisan. Il ne s'éloignait jamais aux jours du malheur, et on le supposait dans le secret des complots. Cependant il ne cultivait au Château ni un ministre ni un favori; il ne connaissait que le prince. Nul ne l'avait entretenu de ces ordonnances pour lesquelles sa vie était alors en péril; mais si l'on avait voulu connaître sa pensée, il n'eût point évité de la dire. Il les jugeait mauvaises, et il les croyait nécessaires. Son opinion sur l'état du pays ne s'était point formée d'après la témérité de tel ou tel système, la fausse route de tel ou tel ministère; elle remontait à même la restauration, époque où la puissance avait été selon lui trahie; elle s'attachait à l'irréparable faute qui avait concédé une charte, car le vieux et loyal pair de France était naïvement du dix-septième siècle. Il ne comprenait que l'absolu pouvoir et le droit divin. Sans ces conditions-là, il n'aurait pas voulu régner lui-même. Se départir du régime de Louis XIV, abdiquer l'omnipotence du bon plaisir, était à ses yeux lâcheté ou abnégation; mais il y avait à l'insu du possesseur de la couronne autant de pitié que l'idolâtrie dans la persistance d'un tel culte pour le trône. On disait le comte de Claremond plus royaliste que le roi; il était simplement plus honnête homme. Monarchie et religion, c'était pour lui la même chose; il définissait la monarchie le gouvernement de Dieu.

Mais la sédition hurlait autour de ses portes, et de secrets émissaires de ce pouvoir qui tombait, des agens du parjure, qui auraient bien voulu déshonorer la cause populaire, parlaient d'immenses richesses enfermées dans l'hôtel, afin de semer quelques idées de pillage.

Le comte étoit sans famille. Ses domestiques avaient tous fui. Il ne lui restait de parens qu'une jeune fille, enfant de son second fils, mort en Bohême. Il l'avait ramenée de ce pays au moment même où Napoléon livrait, pour la seconde fois, la France aux Russes, et la timide orpheline, qui n'avait pas depuis ce moment quitté un seul jour son aïeul, était à ses côtés dans cette périlleuse attaque.

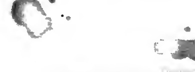
— Ce sont nos troupes, n'est-ce pas, mon enfant? disait le vieillard. C'est la maison du roi qui passe pour aller chasser la canaille de tous les postes du faubourg?

— Je ne saurais l'assurer, mon père, répondit la jeune fille; mais on n'arrivera jusqu'à vous que lorsqu'on m'aura tuée.

— Comment! dit le comte, est-ce qu'on oserait persister dans cette révolte et commencer la guerre civile?

— Je le crois.

— Ils n'oseraient, enfant! Pourvu que cette mutinerie ne parvienne pas du moins jusqu'aux oreilles du roi à Saint-Cloud! Ah! misérables jaco-



bins de l'émigration, c'est vous qui, en 1814, avez ébranlé ce trône avec vos imprudentes *concessions!* Ma fille, dites un peu à Berry d'aller voir dans la rue ce qui se passe et de venir m'en rendre compte.

— Nous sommes seuls, mon père : vos serviteurs ont profité de votre indulgence ; Berry est allé voir sa filleule.

— Envoyez la Jeunesse.

— Il est à Saint-Mandé.

— Faites-moi monter Prosper.

La jeune fille, sans s'expliquer à elle-même toutes ces absences successives, commença à devenir inquiète, et autant pour confirmer au comte l'abandon absolu qu'il se refusait à comprendre, que pour aller au devant des informations que leur situation commune commandait d'approfondir, elle descendit dans les cours de l'hôtel, et se prit un moment à écouter.

Ce bourdonnement de la foule grandissait de minute en minute. Il s'élevait des menaces plus directes et des imprécations plus terribles.

La pauvre enfant eut peur : elle s'appuya sous l'ombre d'un mur, elle s'agenouilla devant un grand tilleul, et se mit à prier sans savoir encore pourquoi. Il lui vint l'idée de fuir ; elle passa. à travers les remises et les cours de service, dans une partie reculée de l'hôtel. Un jardin s'étendait là jusqu'à un passage extérieur à peine fréquenté et qui pouvait ouvrir une [illegible] de salut à son père et à elle-même ; mais il fallait attendre la nuit.

Elle s'effrayait, et puis se rassurait tour à tour. Elle eût été embarrassée elle-même de définir si c'était bien l'effroi ou la curiosité qui l'agitait le plus. Les deux impulsions se succédaient en elle sans motifs et sans transition. Un coup de fusil la faisait tressaillir, un roulement de tambour la rassurait.

Si vous avez jamais, au lever du jour, surpris dans quelque vallon humide de rosée un chevreuil, il écoutait ainsi les moindres oscillations de l'air et les plus vagues échos. Le fouet du pâtre vient-il à retentir au loin? ou près de lui le frôlement d'une aile d'oiseau? Il précipitera subitement sa fuite. Vous le croyez emporté au delà des montagnes? Regardez ; il s'est arrêté à vingt pas, nonchalant et paisible ; et déjà il broute la pointe des fleurs ; ou bien, le pied levé, il boit tranquillement dans le ruisseau.

La petite-fille du comte, pâle de saisissement, fredonnait un air italien qu'elle avait entendu dans une circonstance assez singulière de sa vie, quand tout à coup elle vit dépasser, au dessus du toit de la serre formant l'extrémité de l'enclos, une tête. Elle jeta un faible cri, et toutefois cette tête jeune, aux yeux brillans, aux cheveux demi-longs et en désordre, n'avait rien qui dût exciter, ou du moins prolonger cette terreur. Elle était coiffée d'un casque de théâtre : les joues en étaient rondes, enflées, vermeilles, et un rire de triomphe laissait d'autant mieux distinguer trente-deux dents blanches, que le front était tout bleu d'une assez large meurtrissure, et le reste du masque confusément barbouillé de raisiné et de poudre à canon.

L'escaladeur ne vit pas la jeune fille : il s'était retourné vivement, dès que ses mains avaient pu saisir les arêtiers du bâtiment, et, bravement posé à cheval sur les tuiles rondes, il se tenait penché vers la rue, soit pour recevoir des instructions du dehors, soit pour y rendre compte de ce qu'il avait découvert à l'intérieur. La jeune fille qui, du fond d'un quinconce, observait ce personnage, le trouva bientôt plus petit qu'elle ne s'était attendu à le voir dans une première frayeur. A l'aplomb de sa tenue, elle l'eût volontiers pris pour un apprenti couvreur ou un fumiste ; mais il avait une ceinture brodée au travers du corps ; la jambe qui passait du côté de l'hôtel était bottée, et au talon de maroquin jaune, il restait encore un fragment d'éperon. Ce conquérant paraissait fort

heureux du désordre qui l'entourait; c'était pour lui mieux qu'un jour de congé, mieux qu'un jour de maraude. Lorsqu'on avait eu besoin de son audace et de toute sa dextérité pour gravir, il avait fallu l'aller chercher dans le centre même d'une barricade; car parmi les objets empilés pour former obstacle au passage des troupes, au travers des poutres, des coffres, des charrettes et de tant de pavés, il avait remarqué un omnibus capturé tout roulant. On avait donné à peine aux pèlerins de cet équipage le temps d'en sortir pour le renverser, et notre nouveau-venu avait trouvé plaisant d'aller se glisser, comme en une guérite, dans les flancs de la voiture monstre. Là, passant par une des portières, il était arrivé au siége, puis, établi à ce poste, il s'était occupé à mettre en jeu, à grands coups de pied, la bruyante musique attribuée alors à Rossini, laquelle, à l'origine de cette industrie locomotive, avertissait le piéton du passage de son carrosse. Il avait semblé à l'enfant de Paris qu'il animait ainsi au combat les deux camps, et que cette fanfare recommencée sans cesse et toujours *crescendo*, était comme la charge qu'il sonnait, en éclatant de rire, au milieu de la double grêle des balles avec lesquelles on attaquait et on défendait à la fois ce rempart dont il était le centre.

On lui avait fait signe, il était sorti à l'accent d'une voix bien connue, et après avoir tourné la position attaquée par la rue principale, il se prit à monter à l'assaut. Qu'allait-il faire? quel était le but de cette tactique et par qui était-elle commandée?

Un cri unanime, poussé tout à coup par les assiégeans de la porte-cochère, annonça que cette porte allait céder.

—Alerte, Mafflier! répondit à toutes ces clameurs une voix qui s'adressait au jeune homme et partait de la ruelle déserte.

Mafflier (Jean-Modeste) se laissa sur-le-champ glisser sur le toit de la serre, comme un sac intelligent, puis il saisit au passage les rebords de la gouttière, resta ainsi suspendu quelques secondes, accourcissant la distance qui restait à franchir de toute la longueur de son corps, et se redressant ensuite par un mouvement de cambrure dans les reins, il alla tomber sur les plantes dont il enfonça le terreau. Se relever, courir à l'étroite porte de service, tirer les verroux, dévisser la serrure avec son couteau cassé, fut l'affaire d'une seule minute. Il était temps! Les flots d'assiégeans avaient enfin, du côté de la rue de Lille, ébranlé leur digue, et ils allaient se précipiter dans les cours d'honneur.

Trois ou quatre personnes seulement avaient attendu à l'opposite les succès des tentatives de Modeste; mais quand la noble demoiselle qui avait fui au moment où le gamin prenait terre revint de ce côté, chassée par l'irruption plus menaçante de la foule, elle destingua à la tête des survenans un jeune homme. Il avait le bras en écharpe. A sa vue, elle retrouva assez de force pour courir jusqu'au vieux gentilhomme; et avec l'accent d'une sécurité dont elle était fière :

— Mon père, dit-elle, nous sommes sauvés!

L'homme au bras en écharpe avait été reconnu et salué aussi des principaux assiégeans; il se hâta de placer des sentinelles à l'entrée de la maison conquise, et quand les furieux se présentèrent :

— Que voulez-vous? déshonorer la victoire? compromettre votre cause, et faire suspecter en vous la probité et la justice? Si vous êtes avides ou sanguinaires, vous n'êtes pas du peuple. Allez voir sur la place Vendôme comme on traite les hommes de pillage et de sang. On les fusille au pied de la colonne. Montrez que vous n'êtes plus cette populace de l'ancien régime si sanguinaire, parce qu'elle avait été élevée sous l'influence des nobles et des prêtres; qu'elle était, en 1793, le produit des institutions monarchiques; mais bien que vous êtes le grand peuple de la révolution. Pas un vol, pas un meurtre! Quand les princes sont cruels, l'histoire les absout; quand le peuple oppose une heure de colère à un siècle d'oppression, l'histoire l'accuse de cruauté : songez-y!

— Nous demandons la tête de ce carliste !

— Qu'en feriez-vous ? est-elle meilleure que la vôtre ? Ce noble a sa religion comme chacun de nous ici a la sienne ; êtes-vous intolérans et jésuites ? Vous avez chassé le roi, c'est assez. Claremond n'est pas plus coupable d'avoir ses vieilles idées qu'une médaille de représenter un ancien siècle. Demanderons-nous compte au bronze de l'effigie qu'on lui a fait revêtir ? briserons-nous encore les images comme les aveugles Maratistes ? Le parti féodal, il fallait l'abattre, et vous l'avez abattu, mes amis ; mais les personnes, laissons-les debout. Un nom historique est une propriété de la France. Ne cassons nos statues ni de chair, ni de marbre. Vous feriez mieux, voyez-vous, d'aller prendre une bonne position entre Saint-Cloud et Rambouillet, pour empêcher Marmont de revenir.

Et en quelques heures, l'ordre fut rétabli dans le quartier. Le silence avait même reconquis les gigantesques appartemens de l'hôtel Claremond. Mais le libérateur n'avait pu s'éloigner. La perte de son sang éteignait si rapidement ses forces, que la fiévreuse agitation qui le soutenait une fois atténuée, il s'évanouit. On le porta sur un lit de repos, et le comte vint le visiter avec reconnaissance.

La jeune fille se voyait sans crainte au milieu des mille combattans qui remplissaient encore les cours et les escaliers de l'hôtel. Elle allait au devant des secours que pouvait réclamer son hôte, et s'empressait d'envoyer prévenir les médecins. Le jeune homme contestait le sacrifice de son bras, peut-être pour ne point cesser de porter au même doigt où l'avait passé sa mère un anneau d'or autrefois apporté d'Espagne ; mais ce bras était cruellement entamé. L'habile chirurgien qui vint poser les nouveaux appareils était ce même chef de l'Hôtel-Dieu qui avait dit aux blessés du 27 :

— Ah ! vous souffrez, misérables ? C'est bien fait !

A ceux du 28 :

— Etourdis, qu'alliez-vous faire là ?

Et enfin à ceux du 29 :

— Venez ! héroïques vainqueurs, nous vous sauverons comme vous avez sauvé la France !

— Que ce peuple à été brave et clément ! disait la jeune fille quand son hôte s'informait des résultats de la victoire. Attaquer presque sans armes et se jeter avec tant de désintéressement au devant de la mort ! Cela est beau ! Et vous êtes de ces hommes, monsieur ! ce ne sont donc pas des républicains ? car les républicains ne sont avides que de sang et de pillage.

Le blessé souriait tristement, et l'abusée patricienne déchirait ses châles les plus précieux pour en entourer sa blessure ouverte. En allant chercher, pour l'emploi d'une potion calmante, quelques feuilles d'oranger dans le parterre, elle vit venir, sous le péristyle, une femme qui observait tout, hésitait à entrer et avait l'attitude de cette anxiété qui brûle d'interroger et qui n'ose. La fierté des traits de l'inconnue la frappa ; elle crut retrouver sur ce front et dans cette taille je ne sais quelle ressemblance qui l'attira ; et au moment où elle allait s'enhardir à lui adresser obligeamment la parole, l'étrangère contemplait elle-même la jeune fille avec des yeux empreints d'admiration.

Ces deux femmes firent simultanément, pour se rapprocher l'une de l'autre, la moitié du chemin. Enfin, plus frappées de leur aspect mutuel à mesure que la distance s'effaçait :

— Vous vous nommez Christiane, mademoiselle ? dit l'étrangère.

— Oui, madame ; et il est ici, répondit candidement la jeune fille. Puis elle précéda l'inconnue vers le lit où souffrait son libérateur.

— Aymar !

— Ma mère ! — quel hasard vous a conduit ici ?

— Tu crois donc, dit madame Beauval, penchée sur le front du ma-

lade, et l'entourant délicatement de ses bras, et le couvrant de son souffle, tu crois donc qu'on peut cacher quelque chose à sa mère ?

Le comte reparut au chevet du républicain et renouvela fastueusement ses actions de grâce pour le service qui lui avait été rendu.

— Ne calomniez personne pour me louer, dit Aymar ; aucun de mes amis n'eût agi contre un homme sans défense.

M. de Claremond donna à sa figure l'expression du doute ; et, promenant sur le riche mobilier qui les entourait un regard de suspicion, il revint à exprimer une dernière fois sa gratitude.

Aymar pouvait s'irriter, mais Christiane ajouta :

— Et nous avons besoin encore de votre présence, monsieur. Si vous avez l'insouciance de ne pas voir que l'action de vous transporter loin d'ici serait mortelle, en l'état où vous êtes, comprenez au moins que votre présence est ici une sauvegarde pour mon père...

Et son regard timide ajouta... et pour moi.

Aymar, par une rapide inconséquence de son esprit, se laissa persuader. Il avait consulté sa mère d'un coup d'œil, et celle-ci avait approuvé l'avis de Christiane, comme si, dans un autre instinct, elle n'eût pas été moins prompte à comprendre que son fils avait plus de chances à guérir dans cette atmosphère-là qu'en tout autre.

— Mais mon père ? demanda Aymar.

— Il vient de rentrer chez lui, répondit madame Beauval. Pierre, qui avait son secret, me donne cette assurance ; c'est Pierre qui doit présider ici à tous les secours que pourra nécessiter ton voyage.

En disant ces paroles, la mère s'éloigna comme pour éviter le regard interrogateur de son fils. Elle sortit même tout à fait pour quelques minutes de l'appartement où entrait Pierre.

— Qu'est-il donc arrivé à votre maître pendant ces deux jours ? poursuivit Aymar, dès qu'ils furent seuls : je dis seuls, car je ne compte pas Modeste, bien que l'assiduité de cet enfant fût touchante auprès du blessé.

— Rien, monsieur, dit le domestique.

Et il ne put réprimer un mouvement des muscles de la bouche qui porta successivement sa joue gauche vers la droite, puis la joue droite vers la gauche.

— Ma mère dit que votre maître s'est absenté de la maison.

— Monsieur Aymar, répliqua Pierre avec une gravité qu'il eût désiré ne pas démentir, il est vrai que monsieur a éprouvé une grande défiance. Je ne sais pas qui ici avait persuadé comme ça qu'on voulait faire un mauvais parti à tous les amis du Château et qu'il fallait se cacher des bons enfans : mais il ne s'est pas cru assez en sûreté sous la maison ; il a disparu, et nous n'avons pas pu deviner ce qu'il était devenu pendant vingt-quatre heures.

— Enfin ?

— Enfin, j'ai reçu tantôt, par un enfant qui s'était glissé comme une anguille entre toutes ces pierres dérangées, le petit billet que voilà. Il y a seulement : « M. Pierre Gounoul est invité à se rendre sans délai chez madame Abeille, carrefour Bussy, 30, septième étage au dessus de l'entresol. »

— Tiens ! me suis-je dit, qu'est-ce que j'ai à démêler avec cette aventurière ? Est-ce un piége qu'on nous tend ? Il y a peut-être quelque engeôleuse qui voudrait profiter de la révolution pour me séduire. Je vais vous la remettre à sa place. Et j'y suis allé tout droit. Ils verront, me disais-je, que je n'ai pas perdu la tête comme Polignac, et ne me laisse pas enfoncer comme la monarchie !

Monsieur, quand je suis entré dans cette allée obscure où il me fallait monter cent vingt-cinq marches, j'ai eu une émotion tout de même. On est sûr de soi ; mais on n'est pas à l'abri d'un guet-apens. On sait des

femmes qui font voir mille et mille couleurs à d'aucuns benêts, voyez-vous !

Enfin je grimpe ; et sur une porte grise au haut de l'escalier, je lis : — Lucrèce, femme Abeille, élève de M. Gilbert, médecin de la Maternité. Je sonne de toutes mes forces.

Une dame de la seconde jeunesse, avec un tablier, des boucles d'oreilles et des battant-l'œil à sa coiffe de dentelles, vient comme une furie sur le palier.

— Quel est le butor qui fait ce tapage? qu'elle dit. Ne savez-vous pas, mon garçon, que vous pouvez causer ici des saisissemens et faire avorter des jeunes personnes? Il est défendu de faire du bruit autour des accouchées. La police n'a pas même le droit de pénétrer dans nos maisons ; et vous venez carillonner comme si le feu était à l'entresol. Qui êtes-vous, benêt?

— Ma foi, madame, que je dis, je suis un homme assez embêté de votre mauvaise grâce, voyez-vous, et si vous ne vouliez pas de moi, il ne fallait pas m'envoyer quérir. — Voilà !

Je lui montre le papier, et tout à coup c'est un sucre. — Par ici, mon petit homme, fit-elle ; il y a là une personne qui sera ressuscitée de vous voir.

— Nous serons deux, que je me dis en moi-même. — Monsieur, madame Abeille me fait pour lors entrer dans sa plus belle pièce, et j'aperçois le pied d'un lit, passant au bout d'un grand paravent à fleurs, qui servait à envelopper la personne.

— C'est Pierre! dit de loin la sage-femme avec une voix de réglisse : c'est le fidèle Pierre.

Point de réponse.

— On aura mal dormi cette nuit, ajoute en se tournant vers moi la matrone ; on repose sans doute un moment ; asseyez-vous là, mon amour. Ma cliente veut vous voir et vous parler elle-même. Prenez patience.

Monsieur, j'allais trouver une réponse sévère, mais la supérieure était déjà adroitement partie. Alors je me lève et je m'approche sans précaution du lit. Il y avait là, enfoncée dans une demi-douzaine d'oreillers au moins, une figure... que je ne reconnus pas d'abord ; figure, certainement bien respectable, mais si embéguinée de coiffes, monsieur, de collerettes, et un tel nœud de rubans bleus sur l'oreille, que je n'ai jamais rien vu de si... je veux dire de si singulier. — C'était? — Vous comprenez?

— Nullement.

— Eh ! c'était monsieur votre père, devina Modeste en éclatant de rire.

— Hélas ! oui, monsieur, déclara Pierre ; il s'était déguisé comme ça et réfugié si haut, de peur de la bagarre et de la liberté.

Aymar fit jurer au domestique et à Modeste de n'ouvrir jamais la bouche sur cette aventure ; et il sonnait pour se débarrasser de leurs offensantes assurances de discrétion et de dévoûement, quand M. Chalamel entra lui-même dans la chambre de son fils.

— Victoire! s'écria-t-il. Nous avons tout culbuté. Il fuit, ce roi parjure! ce monarque des étrangers, ce vil instrument de la sainte-alliance! A bas la chose légitime : et vive à jamais, à jamais, le peuple souverain!

Modeste pirouetta sur le talon de ses bottes trop larges, et le blessé arrêta un long regard sur sa mère. Il y avait au fond de ces yeux-là une confusion profonde, et comme l'amertume d'un indicible reproche.

— O mon fils! continua le bourgeois *triompheur*, vous êtes le brave des braves! Je sais de vos exploits, et je suis fier de votre naissance! Mais, ajouta-t-il aussitôt, en contemplant tout autour de lui, avec le sentiment d'une protection dédaigneuse : Que faites-vous chez un carliste? Tu ne

saurais conserver plus long-temps cette position sans te compromettre ; il faut sortir au plus vite, mon ami, et retourner ce soir même...

— A l'hôpital ? demanda Aymar à sa mère.

— Chez ton père, ajouta l'homme amoureux de discipline privée comme d'ordre public. Je veux que mon salon soit disposé pour te recevoir, et que ce soit là que tu puisses accueillir tous ceux qui sauront ta conduite, et viendront me féliciter.

— Le docteur donnera son avis, dit avec conciliation la mère.

Mais le mari ne vit qu'avec chagrin reculer le moment de son succès personnel. Cette fièvre si dangereuse qui suit l'atteinte des coups de feu tempéra forcément, durant quelques jours, l'impatience de l'un et remit en péril l'existence de l'autre. Enfin la jeunesse, le bonheur de la victoire et peut-être avant tout la douceur des soins dont il était l'objet, ramenèrent Aymar à la vie. Il ne perdit point ce bras qui avait été menacé par l'art des Dupuytren ; et pour avoir préféré les hasards du combat aux périls de la chirurgie, il avait bien mérité cette chance miraculeuse.

Ainsi se passèrent dix premiers jours de convalescence ; et au milieu du trouble des esprits, du désordre causé dans toute la maison du comte par l'événement d'une si grande perturbation, Christiane se trouva souvent auprès du blessé. L'appartement où il avait été recueilli dominait le quai d'Orsay ; c'était celui-là même que Christiane avait habité dans son enfance. Une gouvernante âgée, trésor de charité chrétienne et modèle de curiosité bavarde, lui disait : — Venez avec moi, mademoiselle, visiter le malade ; il s'ennuie, ce brave jeune homme, et il faut le distraire un peu.

Le soin avec lequel Christiane veillait sur la souffrance d'Aymar et les conversations dont elle essayait à consoler ce qu'elle croyait son ennui, se prolongeaient quelquefois durant des heures entières, sans que personne et la jeune fille même eût à soupçonner l'ombre d'un danger pour sa sereine innocence. Elevée à l'institution du Sacré-Cœur, maison qui pour les familles les plus liées à la légitimité, avait remplacé, depuis 1814, l'impériale école de madame Campan ; instruite au fond de cette rue de Varennes, où les traditions d'Ecouen s'étaient de beaucoup épurées au feu des dévotions les plus exaltées et au contact des blasons le plus haut placés, Christiane avait contracté les principales dispositions de l'âme qui forment encore aujourd'hui le caractère des disciples de cet établissement. Ainsi elle traitait tout autour d'elle et spécialement les inférieurs, avec grâce et aplomb. L'expression de sa figure n'était pas étrangère à quelque habitude de dédain, mais d'un dédain protecteur et pour ainsi dire bienveillant. Jamais intolérante, bien qu'assidûment dévote, tous les devoirs de l'église et toutes les distractions du monde se conciliaient pour elle sans efforts. Elle était si calme et si pure, qu'elle n'eût pas évité puérilement l'apparence d'un tort et le danger de se compromettre. Là où quelque bourgeoise timide se fût retirée hâtivement, Christiane n'opposait que la libre simplicité de son maintien. On aurait pu même quelquefois s'étonner de tant de sécurité, si la pudeur n'avait son effronterie, et la vertu sa fatuité.

De tous les tableaux successifs que l'étude avait fait passer sous ses yeux, le long des annales de la France, c'était l'époque des croisades, et particulièrement les quinzième et seizième siècles qui avaient charmé cette jeune et virginale imagination. Elle et ses compagnes n'étaient de notre époque que par leur existence matérielle ; car leur goût, leur pensée et toutes les électives affinités de leur âme religieuse appartenaient au moyen-âge et à l'ère poétique de la renaissance. C'étaient les pittoresques temps de la chevalerie qu'elles voulaient ranimer : c'était Dieu, mon prince, ma dame, largesse au peuple, lointains voyages ; de vieilles basiliques et de jeunes épées. C'étaient elles qui avaient envoyé secourir les Grecs et poussé des vengeurs en Alger ; elles qui, du fond de leurs salons catholiques, auraient secouru la Pologne et sauvé l'honneur du drapeau

qu'elles brodaient. Christiane et toute cette génération de dix-huit ans conspiraient à refaire une France à l'image de leurs rêves ; à restaurer les anciennes vertus et les anciens arts. Parées comme la Féronnière et chastes comme Valentine de Milan, il fallait à ces blanches domoiselles une patrie qui servît comme de cadre au tableau dont elles étaient les personnages. Mais leur avenir n'était que le passé ; et elles croissaient dans l'imprévoyance, comme, sur nos vieux remparts, ces hautes fleurs à qui demain la terre va manquer.

— Oh! messieurs les vainqueurs, combien de belles choses vous avez détruites! disait mademoiselle de Claremond avec un soupir. Que mettrez-vous à la place de la monarchie?

— La liberté, répondait Aymar : le droit, l'émulation des intelligences, le gouvernement de l'égalité, digne de la parole du Christ ; car Dieu n'a dit à aucun : Tu seras le maître, et ta tyrannie sera héréditaire. Tous ne seront plus la proie de quelques uns, mademoiselle. Dieu n'a pas fait toutes ses créatures pensantes pour n'être que le troupeau de quelques unes? Cette discipline qui vous effraie, elle est déjà partout à votre insu ; elle bat dans vos idées, elle circule dans vos mœurs, elle est la vie de l'avenir, ou l'avenir ne serait encore qu'un combat. Allez demander au testament de Napoléon s'il n'a pas tiré cet horoscope de la France : — Dans vingt ans, républicaine ou cosaque?

— Et d'où vient donc, monsieur, que je sens tout s'ensevelir avec un trône de quatorze siècles?

— Erreur! se régénérer n'est pas mourir. Est-ce notre faute, à nous qui sommes d'hier, si l'ancien élément royal se retire, si les princes s'en vont? La factice énergie du galvanisme ne saurait parvenir qu'à faire grimacer un cadavre ; et ces sortes d'expériences sont hideuses. Si l'ancre de salut était brisée, d'où naîtrait donc l'allégresse du peuple? Ecoutez les cris instinctifs de sa joie! D'où vient que les cœurs se dilatent? Voyez sur la double rive de ce fleuve ses pas égarés de plaisir. Entendez-vous ces chants nouveaux, inspirés aux Parisiens par des espérances nouvelles? Ce que nous aurons conquis sera pour vous et pour nous ; car nous nous enrichirons sans appauvrir nos frères et sans contester à personne une parcelle de l'héritage commun. Deux principes se disputent le monde politique et la lutte est engagée depuis plus d'un demi-siècle : malheur si nous ne triomphons pas encore cette fois! car ceci, voyez-vous, c'est un duel à mort entre l'affranchissement et les priviléges, l'absolutisme et la liberté, vingt millions de familles et une seule famille. Pourriez-vous être du parti de l'injustice?

— Hélas! monsieur, dit Christiane, que j'entrevois de sang et de guerres.

— Et depuis quand, reprit Aymar, la justice a-t-elle été consacrée sans efforts, et la liberté acquise sans victimes? Pour gravir la montagne, mademoiselle, le moindre chasseur de chamois ensanglante ses mains déchirées ; et Israël, pour arriver à la terre promise, quelle mer fut-il obligé de traverser? Mais cette mer Rouge, elle est franchie. L'horrible tribut, la France l'a payé en 1793 ; et l'on ne doit plus, quand on a si chèrement payé!

— Donc, pour renverser ce qui existe, objectait Christiane, vous vous êtes crus plus sages que nos pères?

— Reprendre son bien n'est pas changer l'ordre éternel, mademoiselle, c'est y revenir. Les seigneurs et les serfs ne sont pas d'origine divine. Il n'y avait, au commencement, que des patriarches et des enfans. Quand la force vint à dominer la terre, peut-être fut-elle un moment protectrice ; peut-être, à de lointaines époques, des rois plus instruits que les peuples ont pu servir à les défendre, à diriger les entreprises, à féconder les industries ; mais les temps ont marché. L'intelligence se déplace ; les plus opprimés ont acquis la sagesse, tandis que, engourdies dans le bien-être,

les majestés se sont affaiblies et effacées. L'invincible nature des équilibres reverse aujourd'hui le pouvoir aux esprits contre lesquels il fut hostile trop long-temps. Cette réaction est forte, et elle grandira d'autant plus qu'elle peut rencontrer encore quelques obstacles d'un jour. Mais les princes et leurs universités s'efforceraient en vain d'abolir encore la science et la pensée, afin que les peuples demeurent dans la dépendance du bon plaisir. La royauté, dans l'Etat, n'est plus qu'un parti. Elle gouverne pour le moindre nombre; ni affection ni prestige ne s'attachent plus à elle. Il lui faut tromper, il lui faut corrompre pour gouverner. Il ne lui reste que ces deux ressorts du pouvoir, plus faibles encore qu'ils ne sont odieux. Savez-vous, mademoiselle, que, maître hier des Tuileries, le peuple a éloquemment placé sur le trône un cadavre?

— On va donc, dit la gouvernante, recommencer la Convention.

— Eh quoi! monsieur, ajouta Christiane, ce fut pour étayer de monstrueux abus que Bayard tombait à Ravennes? que M. de Larochejaquelein couvrait de son sang les bruyères de la Vendée?

— Bayard mérita de rendre son âme à Dieu comme il le fit: sans peur et sans reproche. M. de Larochejaquelein est un martyr digne de notre admiration républicaine. Nous ne confondons pas avec une institution devenue absurde les vertus qui la défendirent. Marc-Aurèle fut pieux qui adorait des divinités fausses; et si vous avez pour votre religion et votre roi une affection aussi désintéressée que celle que nous portons à la patrie, où prendre le droit de vous mésestimer? Non, vous n'êtes pas plus touchée que moi de l'héroïsme de Delbée et de la résignation de ces paysans de Stenay, qui, agenouillés avant de combattre, se relevaient armés de la faux ou du bâton pour aller enlever nos formidables artilleries. Cela est beau, mademoiselle! Et il n'y a rien de plus beau sur la terre que l'abnégation de soi-même et le sacrifice de tout bien pour assister ses frères, maintenir son culte, offrir le sanglant hommage de sa vie à sa conscience. Car la conscience, voyez-vous, c'est l'indication de la volonté de Dieu.

— Vous êtes donc Vendéen? s'écria Christiane.

— Je ne suis, reprit Aymar en souriant, que l'admirateur de tout ce qui est noble. L'égoïsme, depuis que je respire, m'a paru la plus abjecte des infirmités, comme il est le plus stupide des calculs. Partout où je vois la sincérité des dévoûmens, j'éprouve une sympathie, je reconnais une âme sœur de la mienne.

Et la jeune fille pressait involontairement la main douloureuse du blessé, sans que l'élève de Manuel eût senti autre chose que la douceur de l'étreinte.

— Je ne mets, poursuivit-il avec un plus doux enthousiasme, Bonchamp, qui réclama à son dernier soupir la grâce de ses prisonniers de Saint-Florent, ni au dessous de Hoche abandonnant, au péril de sa tête, le commandement après Quiberon, ni au dessous de Marceau qui brava la hache pour sauver une pauvre fille prise les armes à la main dans les rangs de Stoflet... Mais ce souvenir vous émeut, mademoiselle... A votre tour, les larmes vous viennent aux yeux: vous êtes donc républicaine?

Christiane rougit. C'était la mobile franchise de l'enfance, c'était l'image d'un jour d'avril mêlé de rayons et d'ondées; c'étaient les deux sentimens de l'espoir et la pitié réunis dans un seul ange.

— Hélas! reprit Aymar, vous n'êtes encore au milieu du chaos politique qu'un rayon de clarté propre à faire croire à l'ordre futur. Mais la justice peut renaître et deux religions se réconcilier un jour, qui professent la même horreur de l'égoïsme. Il y a un lien déjà entre nous: c'est la sympathie des haines généreuses contre un instinct abject; c'est l'alliance des passions et des idées contre la ligue des intérêts. Dans un ciel de ténèbres, déjà c'est une bienfaisante étoile. Si le hasard vous a placée

parmi les dominateurs, une fois du moins l'injustice admise, une fois le privilége consacré par le pouvoir de ce temps qui, aujourd'hui les renverse tous, vous êtes la divinité qui console. Au milieu des rigueurs féodales, la châtelaine qui descendait de sa tour essuyer les larmes, c'était vous; c'est vous qui gagnez le cœur du pauvre et du chevalier; vous étiez la grâce du mal et la poésie de l'oppression. Mais avant la fille du suzerain, effleurant sous les pieds de son palefroi la mousse des forêts et des collines pour aller, au travers des joies de la chasse, réparer l'incendie des chaumières ou doter l'indigente bachelette, il y a de plus beau la fille du citoyen présente au Champs-de-Mars, portant des balles dans son tablier, déchirant la moitié de ses voiles pour le soldat qu'on traîne à l'ambulance.

Christiane écoutait ces discours, et surtout cette voix. Elle se rappelait, languissamment baissée, qu'elle avait à envier, pour son parti, les efforts que les républicains venaient de tenter. Elle gémissait sur l'absence des antiques enthousiasmes de sa race, usés dans la possession des richesses et l'apathique orgueil d'une aristocratie qui ne demandait plus au trône que sa protection pour des usurpations caduques, et cette garantie honteuse dont un maître est obligé de couvrir ses esclaves. Pendant qu'elle se jugeait humiliée sous les regards si attentifs de son hôte, lui, il ne considérait plus que la pureté du gracieux profil et ce duvet que la joue des vierges emprunte à la rondeur veloutée de la pêche. Il était prêt à se demander, comme le poète des *Mille et Une Nuits* : « Mais, qui donc a jeté dans ses yeux cette poudre enchantée? qui donc a recueilli, pour en orner la rose, le coloris et la fraîcheur de son front? » Elle le releva bientôt avec orgueil, ce front rougissant et pur, et elle dit :

— Si nous devions, monsieur, être supplantés dans l'avenir ; si la gloire devait être maintenant exclusivement acquise par une autre caste, la noblesse de France n'a-t-elle pas fait assez jadis pour subir patiemment ce triomphe, et laisser prendre au tiers-état sa revanche?

— Oh! oui, dit Aymar, et nous envions de vous les pages militaires de votre histoire. Vos exploits nous forceront de créer de nouvelles annales pour obtenir des succès encore inconnus. Nous irons rendre au genre humain ses droits, aux créatures de Dieu leur dignité, la pudeur aux tyrans, une patrie à chaque peuple. L'heure de la résurrection va sonner. Si la France pouvait être infidèle à cette victoire ou la laisser avorter dans son sein, elle serait lâche et parjure envers l'humanité. Elle aurait trahi l'avenir de l'univers. Ce serait démentir la protection du ciel, ce serait forfaire à l'honneur, ce serait abaisser le courage à n'avoir été qu'un leurre misérable, et le triomphe un piége. Oh! nous placerons sur des frontières reconquises le drapeau de l'affranchissement. La religion de la liberté aura partout ses apôtres. Grèce, Italie, Pologne, Espagne, levez-vous! Que les ouvriers de Paris appellent l'Europe entière au travail! que la rêveuse Allemagne nous comprenne; que sa philosophie revête enfin un corps, et que partout la pensée s'élève à l'action! S'il restait sous les neiges du pôle quelques tribus engourdies encore aux superstitions de l'autocratie, un gouvernement intéressé à l'abrutissement des peuples, porté aux cruautés infâmes, avide de tortures et de larmes, nous irions le vaincre. Nous irions, par une juste réaction de l'intelligence et des arts attaqués tant de fois par la barbarie du nord, reporter la conquête au nord, refouler dans leurs repaires les Vandales, écraser le nid sanglant des czars, et apprendre à ce hideux despote, colosse et pigmée à la fois, à débarbouiller ses Baskirs avant d'essayer à se mêler des affaires de l'Europe intelligente. Lui! dont l'empire avorté n'est que ce monstre dont a parlé le poète : horrible, informe, immense, et à qui la lumière est ravie... Oh! mais pardon, mademoiselle; je m'emporte à vous adresser un langage fait pour un club plutôt que pour ce salon; destiné à nos camps plutôt qu'à vos organes inaccoutumés et délicats. Un

temps luira peut-être où la parole du patriotisme ne semblera rude à aucune oreille française !

La gouvernante pensa que ce grave jeune homme devait avoir étudié pour être prédicateur.

— Mais pourquoi, dit Christiane, outrager de vénérées idoles et profaner les saintes reliques de l'histoire? Là-bas, tenez, sur la statue de notre Henri IV, je vois jurer vos trois couleurs. Ah ! la fidélité n'en avait besoin que d'une seule pour suivre à la victoire le panache du Béarnais.

— Je les vois aussi sur le vieux Louvre, dit Aymar, ces trois couleurs ; l'azur et le blanc effaceront peut-être la pourpre que la Saint-Barthélemy a laissée sur ce palais.

Mais Chalamel visitait souvent le vainqueur ; et Aymar, encore exalté par ses espérances et tout enivré des propres images qu'il avait créées, se hâtait de s'enquérir des actions nouvelles qui s'accomplissaient.

— Victoire ! répétait fastidieusement Chalamel.

Son fils aspirait à suivre la marche de ces événemens que son courage avait préparés avec tant de désintéressement. Il eût voulu, jour par jour, saisir la progression des faits. Il frémissait bien d'une contrainte et d'une pitié mal déguisées quand son père venait lui réciter la prise du Louvre, extraite des gazettes, et dire par quels traits de son audace le drapeau blanc était tombé à jamais du sommet des Tuileries. Il avait fallu au jeune homme plus que du respect humain, plus que de l'abnégation filiale pour écouter : — Nous reprenons les armes ! nous nous levons alors ! nous mettons en fuite les soixante-dix mille hommes de la garde royale.

— Ah ! vous et moi, général ? disait Modeste à demi-voix.

Mais la curiosité d'Aymar était si vive, son intérêt si pressant !

— De quoi s'occupe-t-on pour l'avenir du pays? demandait-il, préférant encore être abusé en quelques détails au malheur d'ignorer toutes les actions publiques. Que fait-on pour ce peuple, si supérieur en sa clémence à la conduite des chefs?

— On fait un roi, dit triomphalement Chalamel.

— Quoi ! déjà ? Mais Paris a-t-il seulement une armée préparée contre le retour des traîtres? Ainsi, pour la future splendeur de cette nation qui s'est rajeunie, on fait ?...

— Un roi, répétait le financier.

— Mais qu'opposer à l'Europe absolutiste, aux Prussiens, aux Cosaques, qui peuvent être lancés contre nous, comme des dogues serviles ?

— Un roi. Et nous l'aurons dans deux jours.

— Qui l'improvise? dit Aymar.

— La chambre de vos députés. Et de plus, nous aurons une constitution dimanche.

— L'assemblée constituante, remarqua Aymar, mit deux ans au même travail, et elle avait pour auxiliaires Tronchet, Mirabeau, Duport et Sieyès. Votre chambre des députés était dissoute dans ses six cent soixante et tant de membres...

— Il est s'est retrouvé deux cent dix-neuf personnes de bonne volonté.

— Sur trente millions de citoyens ?

— Sans compter quatre-vingts pairs de France et l'honorable M. de Talleyrand.

— Qui donc a vérifié l'élection? Qui donc a donné à ces bourgeois étrangers aux vainqueurs le mandat de troquer une dynastie contre une autre dynastie ? Je ne savais pas qu'on eût eu besoin pour s'affranchir de quelques avocats à paroles vides. Ces hommes de proie et de sophisme, qui leur a donné mission de recrépir ce qu'aucun d'eux n'avait eu le courage de renverser ?

— La dynastie nouvelle a été acceptée en comité particulier, mon ami,

Elle ne s'était point montrée ambitieuse, celle-là! Elle n'a été vue ici ni le 26, ni le 27, ni le 28, ni le 29; mais, arrivée au Palais-Royal vendredi au soir, elle est venue partager nos périls.

— Comment?

— Elle a dit sur une affiche : — « Je viens partager vos périls. » Supérieure, mon garçon, au respect inutile qu'on doit à un roi déchu, fût-ce un parent et un bienfaiteur, elle a ajouté : — Et la charte sera une vérité, à présent.

— Le pouvoir nouveau va signaler sans doute son arrivée à la tête d'un peuple plus grand que tous les monarques du monde, par des dispositions dignes de l'événement qui le place en un poste glissant?

— En doutez-vous! On a déjà rendu une ordonnance par laquelle on permet à la nation de prendre ses couleurs.

On a fait grand'croix de la Légion monseigneur le duc de Chartres et monseigneur son frère puîné.

On a prescrit à l'Académie des beaux-arts de proposer des plans pour les monumens funéraires qui vont être élevés sur-le-champ, et dans tous les lieux où reposent tous les citoyens morts pour la patrie.

Toutes les forteresses de la Belgique, on va les faire niveler.

Enfin, M. Plougoulm est chargé de la narration officielle de tous les traits d'héroïsme et d'humanité qui ont honoré la France. Vous serez sur la liste de l'avocat Plougoulm, mon fils! — Connaissez-vous M. Plougoulm?

— Pas plus que le roi, dit Aymar en se retournant sur l'ottomane où il souffrait.

Mais le père, animé par cette affamation de servir, si éminemment française, et qui est toujours prête à grandir quand il s'agit d'un maître nouveau :

— Croiriez-vous bien qu'au milieu du concours unanime de tant de fidèles, il s'est trouvé un ingrat, un homme, un officier, un général, qui a osé douter de la bonne foi d'un prince, dix jours après les ordonnances de Charles X? Il a poussé l'indélicatesse jusqu'à soupçonner la candeur d'un Bourbon; il a dit au duc à l'Hôtel-de-Ville : — « Tenez vos sermens, monsieur; vous voyez comme nous arrangeons ceux qui les violent. Vous connaissez nos besoins et nos droits; si vous les oubliez, nous vous les rappellerons. »

De telles paroles à un prince qui honore Lafayette et le consulte! qui a dit à M. Bérard : — « Comment trouvez-vous Dupont de l'Eure, qui a la prétention d'être plus libéral que moi? » Un prince qui pleure de reconnaissance pour Laffitte, donne la main au premier venu, et chante la *Marseillaise* mieux que celui qui l'a composée?

— Mon Dieu! dit Aymar, je voudrais bien un peu d'air.

La vaste chambre où il reposait s'ouvrait par deux hautes croisées sur des jardins. Qui n'a pas remarqué la solennelle grandeur des dix à douze hôtels dont la façade domine ce quai d'Orsay? Ils ne sont séparés de la rivière que par la seule voie qui mène au pont Royal, leurs perrons déserts, quelques grands arbres, et des massifs de fleurs qui semblent éclore là sans culture, comme autour du palais des Fées. A passer en hiver sur cette large et silencieuse rive, on sent le nord plus aigu, on voit la course des flots plus rapide. Les lignes architecturales dont cet horizon se compose ont une dignité sévère, une noblesse rigide, propres à faire rêver des grèves de la Néwa et de la féodalité moscovite. Au printemps, vous croiriez, à la fraîcheur de l'ombre et au parfum des jasmins, être transporté vers ces rives de l'Arno, qui, abritées du soleil de Florence sous les ailes du palais Corsini, s'offrent à conduire le promeneur jusque sous l'ombrage des Cassines. La similitude des lieux est frappante.

Christiane, pour obéir aux vœux du malade, ouvrit un store; elle s'ap-

puya sur le balcon et s'oublia à contempler les Tuileries. Là, aux approches du soir voltigeaient comme à l'ordinaire les tourterelles des marronniers et les corbeaux des combles, seuls hôtes restés fidèles à cette dangereuse demeure. Aymar s'approcha aussi à pas tardifs ; sa tête, encore pâle, était plus inclinée vers le sol, et il aperçut descendre sur le cours transparent de la Seine un bateau. Le bateau vaste et péniblement chargé, était surmonté de crêpes attachés à des branches de chêne ; il était goudronné de noir, et une toile immense et noire aussi couvrait sa cargaison mystérieuse. Un seul marinier suffisait à guider sa marche. Le chargement s'élevait vers le milieu en pyramide, les bords laissaient çà et là traîner dans la rivière des vêtemens rougis, des bras abandonnés. A l'arrière, deux jeunes hommes, sous l'habit national, n'interrompaient par intervalle leur recueillement profond que pour rappeler aux passans, un moment arrêtés de stupeur sur l'une ou l'autre rive, qu'ils oubliaient de découvrir leurs fronts. — Les chapeaux bas! disaient-ils pour toute oraison funèbre et pour toute éloquente prière.

— Qu'est-ce, mon Dieu? demanda Christiane. Je ne vois point de prêtre. On dirait la fable du Styx.

Aymar avait compris. Ces voyageurs sous un linceul étaient des compagnons emportés de l'Hôtel-Dieu vers le Champs-de-Mars, pour y trouver une sépulture commune. Leurs restes devaient s'oublier là, dévorés bientôt par la chaux vive ; et avant que Christiane n'eût, après un cri d'effroi, laissé retomber le store afin de dérober à tous les yeux ce spectacle :

— Voilà peut-être, avait dit Aymar, les seuls heureux qu'auront faits nos jours de victoire!

III.

Les mots qui venaient d'échapper au blessé dans une disposition toute mélancolique, n'étaient pas l'expression de sa pensée habituelle. Sa pensée, au contraire, était naïve encore de sécurité et d'espoir. Il croyait l'effort qu'il avait vu faire au peuple une régénération complète. L'humanité lui semblait réhabilitée tout entière ; et volontiers il eût pris le drapeau qui flottait dans les airs avec ses diverses couleurs, pour le signe renouvelé d'une alliance entre le ciel et la terre.

Avant de fermer cette âme à de généreux sentimens, il eût fallu qu'elle rencontrât une défection double, là où elle s'ouvrait simultanément aux affections privées et aux espérances politiques. Et il en était encore, malgré ses premiers mécomptes, à opposer aux menaces de l'avenir les crédulités de son cœur, aux prévisions de l'expérience son optimisme de jeune homme : honorable duperie que la vertu imposera toujours.

— Je vais quitter Paris, monsieur, lui disait un jour le comte de Claremond. Depuis la retraite du roi, ce parti est irrévocable ; je n'ai point perdu de temps ; nos passeports sont prêts, mes préparatifs achevés. J'ai vendu l'hôtel qui portait le nom de mes pères.

— Eh quoi! émigreriez-vous encore, monsieur le comte?

— Non pas comme vous venez de le comprendre. Si j'avais une patrie, je ne la quitterais pas. S'il restait au vieux gentilhomme la force de soutenir une épée, il ne déserterait point le champ de bataille. Partout il y a malheur à subir : et il le supporterait mieux de la part des Français que chez nos ennemis naturels. Je sais s'il est amer le pain de l'étranger! Mais quand on n'appartient plus à l'espérance, n'est-on pas étranger même à sa terre natale? Je ne veux rien ; je ne demande rien...

qu'éviter l'aspect d'un lieu désolé et les horreurs prochaines de vos guerres civiles. Je ne vais pas rejoindre un fugitif qui s'est abandonné lui-même, mais retrouver, non loin de Wilna, le dernier parent qui me reste : un frère retiré là depuis le premier sacrilége commis ici, en 92, par des insensés sur leur prince. Lui, ce frère qui n'a jamais laissé corrompre son cœur par une coupable indulgence, ni par un lâche espoir de redevenir Français, il sera, pour quelques jours encore après moi, la providence de Christiane.

— Mais que pensez-vous donc, dit Aymar troublé de cette résolution de partir, que va devenir notre pays?

— Un abîme, monsieur, un chaos. Quel avenir peut espérer une nation qui perd son frein, sa foi, sa moralité, ses croyances? Heureux qui, prêt à changer encore d'exil, va être bientôt absous de la peine de vivre.

— Sa foi, dites-vous? mais, sommes-nous coupables des agressions d'autrui? Et si dans cette religion qui précéda le Christ, il était déjà établi que Jupiter ôte la raison à ceux qu'il veut perdre, est-ce notre faute?

— Il fallait, tout en chassant les ministres, respecter le prince et son droit.

— ... Divin, n'est-ce pas? La grâce de Dieu ne se retire-t-elle jamais du parjure?

— Mais l'enfant, dit Claremond avec solennité, n'était-il pas innocent?

— Mais la France n'était-elle pas innocente aussi? et faut-il à l'intérêt d'un enfant immoler la durable sûreté d'un grand peuple?

— Ce n'est point que je doute, reprit le vieillard, du retour de l'héritier royal!

— Pourquoi vous éloignez-vous donc? Je ne vois cette nécessité pour vous dans aucune des chances de l'avenir; dans tous les cas, la royauté vous reste à ce qu'il paraît. Est-ce l'homme ou le principe qui vous attache?

— L'homme est le principe : c'est la légitimité que je révère.

— Il y a quelque chose, dit Aymar, qui avant toutes les royautés du monde fut légitime : c'est la liberté. Eh bien! moi, monsieur, qui crois juste un autre pouvoir que l'autorité d'un seul, et meilleure que tout autre l'administration du pays par le pays lui-même, je doute de ce retour. La paix sera votre ennemie, et je renoncerai même à l'avénement de mes théories si l'homme qui vient d'être obligé de choisir entre le trône et l'exil, une couronne et un passeport, continue à marcher dans ses premières voies. J'aimerai toujours mieux, j'en conviens, le gouvernement de Washington que celui de la plus saine des *majestés*; mais si le prince persiste à demeurer citoyen, son pouvoir a des chances viables. Il accueille, dit-on, les travailleurs et se confond avec eux; il sort sans carrosse, porte le parapluie, la cocarde bourgeoise, et ne demande point de liste civile : que ferait de mieux le président de l'Union? Ce système vaut le gouvernement de l'avenir, à plus forte raison celui du passé; la seule manière de jouer au roi, au dix-neuvième siècle, est de rester national. Si celui-ci la comprend, je crains franchement qu'il ne renverse à la fois vos utopies et les miennes.

A entendre parler ainsi Aymar, après sa conversation avec son père, qui n'eût pas lu dans son âme aurait pu penser le surprendre en flagrante contradiction de conscience. Erreur! c'est qu'affamé d'impartialité, il se défendait encore d'accueillir le découragement; c'est qu'il eût été bien fâché de convenir avec un adversaire qu'il n'y avait rien à attendre de la commotion de juillet.

— On changera, dit le comte. Il faudra tôt ou tard aux Français l'obéissance; quiconque restera leur égal est perdu, et quand il s'agira de prendre un maître, on préférera le mien.

— Il est peut-être vrai, soupira le démocrate, qu'il y a quelque chose de plus redoutable ici que la présence d'un roi pour opérer le retour de la tyrannie : ce sont les dispositions de ce peuple toujours porté à prendre sa facilité à servir pour le génie transcendant d'un chef. Ici on est toujours plus enclin à être esclave qu'aucun prince à devenir despote. Il y a des individus résignés à recevoir un affront avant que qui que ce soit songe à le leur imposer. Bonaparte n'a-t-il pas été incité à se perdre par la servilité des ministres et le mutisme de son sénat? Quelque chose est plus haïssable qu'un roi qui opprime, monsieur, c'est une nation qui se laisse opprimer. Agrandir son pouvoir, c'est le métier de ce magistrat fragile qui souffre qu'on l'appelle *majesté*, mais se laisser avilir justifie infailliblement l'abjection qu'on inflige aux sujets. Si la France de 1830 devait se rapetisser jusqu'à l'égoïsme étroit d'un chef de dynastie, c'est du parti de l'écornifleur que je voudrais être!

— Il y a dans les bibliothèques royales beaucoup de traductions du *prince* de Machiavel!

— Ne nous quittez pas, monsieur : tout va se transfigurer. L'Europe entière va reconnaître nos principes de probité et de bonne foi ; et cela à la vue seule de nos plénipotentiaires : car il faudra à la France, redevenue jeune et sans tache, des ambassadeurs purs comme elle et d'une exemplaire probité.

— On vient, dit le comte, d'envoyer à Londres le prince de Bénévent.

— Sans doute c'est un mal que le peuple ait vingt ans et son gouvernement soixante-dix. Les jeunes rois du moins appartiendraient mieux aux idées de leur temps, ne fût-ce que par les passions. La vieillesse pourrait ne sentir plus qu'un besoin : celui du repos; un seul amour : celui de l'argent; mais désabusé par le conseil des plus vrais représentans du siècle, le duc reviendra à des pensées actuelles et françaises.

Ainsi l'honnête homme se confiait à sa propre candeur. Tromper la jeunesse, c'est couper l'arbre qui croît, c'est étouffer la poule aux œufs d'or.

— La cour, ajouta Claremond, restaure déjà les erremens héraldiques ; n'a-t-on pas offert vingt croix aux trois Écoles?

— Mais les trois Écoles ont refusé. Elles déclarent qu'elles n'ont fait que remplir un devoir national, et que d'ailleurs tous les élèves se sont également acquittés de ce devoir.

— Que diriez-vous si l'instinct de sa conservation personnelle unissait demain l'héritier des barricades à la cause des autocrates?

— Calomnie! Des courtisans dépossédés ont pu seuls répandre ces craintes.

— Monsieur Aymar! vous êtes plus jeune que votre âge. Et on se laisse en attendant, et sans un congrès préalable, placer à la tête d'une monarchie...

— ... Entourée d'institutions républicaines.

Un sourire échappa au comte.

— Cela n'est pas plus absurde à espérer, dit-il, que de maintenir la virginité d'un harem pratiqué par des janissaires. Si vous croyez à certaine innocence, je commence à croire à la vôtre.

— Entre le malheur d'être dupe et celui de soupçonner la probité, acheva Aymar, mon choix est fait. J'attendrai cette calamité qu'on appelle expérience, et ne me déciderai qu'après elle. Je ne veux rien préjuger.

Et Christiane allait partir. Aymar, réinstallé dans la maison de son père, était déjà en dissidence de vœux avec les amis qui le venaient voir. Cette courte séparation du monde, opérée par une maladie de quelques semaines, avait suffi à le jeter dans un désaccord avec des intentions déjà rétrogrades. Il se sentait une solitude de cœur qui glaçait ses résolutions. Tout esprit conséquent à ses principes et fidèle à sa con-

science tombera ainsi promptement dans cette misanthropie. Il perdra vite l'intelligence du langage vulgaire et deviendra un paria dans nos sociétés mobiles. Il peut finir par se troubler sur lui-même et douter de sa propre raison à force de voir la rapidité des inconséquences d'autrui. Dès qu'Aymar voulut rentrer dans la circulation des idées flottantes et se reprendre à marcher sur ce sable ondoyant qu'on appelle l'opinion publique, il se crut injuste. Il douta de la portée de son jugement quand il n'avait, hélas! à condamner que l'improbité générale. Le premier homme supérieur qu'il avait rencontré lui avait dit avec un sérieux qui déguisait mal son contentement :

— Eh bien, jeune homme! quinze jours encore, et nous en aurons fini avec l'héroïsme. J'espère que vous n'avez pas été atteint de cette courte épilepsie?

— Pardonnez-moi, dit Aymar avec gravité.

— Tant pis; elle n'avait pourtant aucune chance de vivre. Il n'y a point d'effets durables où manque l'intensité de la cause. Et d'abord les femmes n'étaient pas pour vous; or, il n'y a rien à faire dans ce pays-ci sans les femmes. Je ne sais, ma foi, si l'absence d'une cour effraie; si l'émulation qu'éveille en certaines classes élevées le poste des Gabrielle et des Maintenon entretient dans beaucoup d'esprits de secrètes et ambitieuses espérances, mais, en général, le sexe ne goûte guère la sévérité qu'on attribue aux mœurs de Brutus.

— Parlez pour les duchesses.

— Non, toutes ont un peu de rancune contre vos trois journées. Au fait, on s'est fort peu occupé d'elles pendant soixante-douze heures; et dans quelques mois l'état civil rendra témoignage d'une remarquable indifférence.

— Vous êtes jovial, remarqua Aymar, pour un philosophe, un professeur, un grave partisan des pudicités britanniques.

Le personnage, en effet, était cet homme à la taille grêle, au teint scolastique, aux lèvres pincées, et dont toutes les habitudes, même corporelles, étaient, comme elles le sont demeurées, plus étrangères à la gaîté française qu'à la raideur d'outre-Manche. C'était ce pédant confit dans l'histoire d'Angleterre, et figé à ce premier progrès de la science politique où le représentatif et l'aristocratie ont complété leur alliance; cloué enfin au millésime de 1688, comme l'est à la porte d'un vieux castel la chouette; c'était celui dont on peut dire : sa philosophie se compose d'une idée retournée en un kaléidoscope, ses discours sont des variations sur le même motif; c'est l'art de faire une perruque avec un seul cheveu et de se draper avec une ficelle. Son érudition? Fagots assez mal liés, coupés dans la grande forêt de l'histoire.

— Je suis gai, dit-il, parce que j'ai foi dans l'avenir. Jamais le besoin du pouvoir ne s'était fait mieux sentir qu'au bout de cette crise démagogique. Dites-moi, s'est-on demandé autre chose, dès que la fumée du canon a été dissipée, si ce n'est : Qui sera roi? On s'est préoccupé de cette nécessité bien plus que d'avoir du pain dont Paris pouvait manquer. Voyez : le gouvernement populaire est de tous celui qui a le moins de popularité. Les hommes d'ordre sont déjà rentrés en place, comme nos pavés; et les routes de la monarchie se trouvent déblayées des trois seuls obstacles qui pouvaient entraver sa marche : une charte, un roi tombé en enfance et un dauphin qui n'en est jamais sorti. Gloire à l'événement qui a produit de tels résultats! — Êtes-vous déjà présenté au Palais-Royal?

— Je ne crois pas, dit Aymar

— Tant pis. Soyez des nôtres.

— Je n'ai pas la modestie d'aspirer à une préfecture.

— Prenez-en deux. Il faut devenir membre de la *gouvernementabilité;* et par sa position, imposer toujours autour de soi quelque respec-

tueuse... intimidation. Car, quel est le plus fort des liens qui attachent l'homme, même à Dieu?

— C'est l'amour.

— C'est la crainte. Le peuple qui a eu velléité de se mêler de ses affaires est moquable à miséricorde. Rien se peut-il constituer sans aristocratie? Etudiez les Anglais : leur gouvernement est un modèle pour tous les siècles. Le plus grand homme de la physique, c'est Newton; ceux de la politique, Castelreagh, Ancillon, Metternich. Trois têtes mènent l'humanité. Il n'y a point de peuples, il n'y a que des cabinets. Et remarquez ce qu'on a épuisé déjà de vains efforts et même de talens dans les premiers jours d'un établissement où s'agite encore la mauvaise queue du libéralisme? Un ministère ne dure pas six semaines et un orateur plus de trois discours. Cette fièvre de perfectibilité détruirait tout et ferait bientôt de nos assemblées un désert. Elle emporte une renommée comme était dévoré un régiment du temps de Bonaparte. On disait alors, je crois, chair à canon, on dirait bientôt chair à tribune. Mais juillet lui-même nous délivrera de ses enfans. Déjà il avachit vos avocats, il accule vos poètes : on ne peut suffire à lui en mettre aux pieds. — Il faut penser à vous faire un majorat, monsieur Aymar!

— Comment! dit celui-ci, vous vous occuperiez déjà, au milieu de tant de changemens?...

— Il n'y a rien de changé, enfant que vous êtes. Encore un peu de temps, et vous le reconnaîtrez. Ecoutez donc ce qui se passe autour de vous. Nous rebrodons de vieux habits dont l'étoffe est toujours la même; et jamais les grenouilles de La Fontaine n'avaient fait entendre de si unanimes pétitions.

— Je ne sais quelle grue est déjà votre maître, reprit Aymar; mais nous resterons ses juges. Oubliez-vous que c'est le peuple qui est devenu roi?

— Ce sera bientôt un roi fainéant, dit le député en tournant les épaules.

Il s'éloigna avec cette morgue qui a mérité à toute son école cette populaire épigraphe : Suffisance et insuffisance.

Ce n'est pas que cet homme manquât de facultés hautes; mais l'esprit engagé dans l'étude de son caduc système, son obstination à fermer les yeux au jour présent, le rendaient presque d'un autre temps, d'une autre nature que les nôtres. Apologiste de féodalité, roturier anti-égalitaire, aristocrate de nature, il prenait le droit pour la révolte. Il s'appliquait à s'écarter de l'instinct des masses et à enrayer tout progrès politique. Ce n'est jamais sur les faits qui s'accomplissent et le monde tel qu'il marche qu'il médite : il étudie le passé, expérimente sur le cadavre. Ses idées les plus nouvelles traînent dans les bouquins usés d'histoire. L'actualité lui est indigeste. Son vœu est de commander bien plutôt que de gouverner, entretenir les partis pour se rendre nécessaire : désunion fait sa force. Sa fatuité principale, c'est d'être impopulaire; et plutôt que de reconnaître ce qu'il raille sous le nom de volonté nationale, il abîmera tout comme un homme d'église. Sa fermeté, c'est la colère; sa justice une vengeance. On a dit avec raison que si la liberté et l'égalité étaient d'autrefois, il les eût apprises dans les livres : mais c'est l'aristocratie qui est ancienne, et il est fatalement voué aux institutions périmées. Le gouvernement rétrospectif que sa coterie appelle *doctrine* dort dans les chroniques du moyen-âge, ou ne se conserve que chez l'étranger : imiter le Nord et réédifier les priviléges héréditaires, c'est renoncer à être Français par l'intelligence. Avec une majorité de dix boules parlementaires, minorité si effrayante au milieu de la nation, ce ministre, tour à tour blanc ou tricolore, selon la température de Gand ou de Paris, peut-il jamais parvenir à s'asseoir en politique autrement que sur la lame d'un couteau?

Il s'était éloigné de quelques pas, puis il ajouta, en revenant encore

vers Aymar, car il tenait à le recruter pour sa future presse officielle :

— Soyez à nous pour la dernière fois : nous vous ferons un bel avenir.

Le naïf radical se rappela le bourreau do Philippe II disant à don Carlos : — Laissez-vous faire, monseigneur : tout ce qui se prépare là, c'est pour votre bien.

— Voudriez-vous donc, répondit Aymar en souriant, essayer, sur moi un peu de corruption ?

— Non, certes! car je vous connais. Mais ne dites pas de mal de ce moyen. La corruption, voyez-vous, il ne faut pas s'en laisser atteindre; la probité personnelle est un très bon calcul. quand elle ne serait pas une vertu; mais comme ressource d'homme d'Etat, on peut l'employer. Il faut donner de l'argent et n'en pas prendre. L'habileté consiste à faire porter sur autrui la corruption et à ne pas s'en salir soi-même.

— Cet austère intrigant a dû autrefois, pensa Aymar en le voyant partir, professer la morale à l'académie des Bonnes-Lettres.

Le lendemain, quelqu'un se jeta précipitamment sur les pas de notre ami et presque sur ses épaules. C'était un très petit homme, encore jeune, à la tenue demi-gasconne et à l'accent deux fois gascon. A l'exiguité de sa taille, à la nerveuse impétuosité de sa parole et de ses gestes, on l'eût pris pour un écolier de Carpentras. Ancien condisciple du républicain et autrefois soldat comme lui de la presse libérale, ce Bebé avait la bouche grande, les sourcils relevés à la Méphistophélès, et sa voix était bizarrement remarquable. Cette voix arrivait à l'oreille, souterraine et voilée, à peu près comme l'accent d'un ramoneur qui, déjà parti pour gravir au sommet de sa tâche, s'arrête à recommander une précaution oubliée, pendant qu'il n'est encore qu'à la hauteur de la glace qui pare votre cheminée.

— Eh bien! cher, dit-il; à nous enfin le tapis politique! Les blancs ont usé le leur jusqu'à la corde sans avoir su gagner la partie. Ne nous laissons pas décaver.

— Etes-vous sûr, dit Aymar, que de nobles actions seront une fois profitables?

— Mais cela servira d'abord, dit l'autre, à répartir le bien-être, la fortune un peu moins injustement que par le passé. L'or reprend son équilibre, la race des millionnaires va être croisée.

— Obtiendrons-nous le Rhin pour frontière?

L'interlocuteur, comme un homme qui croit qu'on veut le railler, leva les épaules et répondit : — Nous obtiendrons les portefeuilles et les hôtels.

— Effacerons-nous les traités de 1815?

— Nous effacerons nos dettes du livre impertinent des créanciers. La société se régénère : cette révolution sera sociale un peu aussi bien que politique. La justice distributive va être une bonne fois à la mode. Est-ce que nous ne saurons pas mieux jouir des biens de ce monde, nous qu'on appelait hier encore les prolétaires, que cette race de possesseurs titrés, lesquels sont tombés depuis cent ans dans leurs châteaux à l'état de crétins? A nous, les châteaux! les villas! les lacs transparens! Nous avons des facultés fraîches pour comprendre ces bienfaits de la Providence, des sens et quelque esprit aussi pour en jouir. Tout cela manque aux hommes encroûtés de mollesse et de bonheur. A nous les chevaux du Yorkshire, les maîtresses espagnoles, la tiède température des salons, et pour nous reposer les sophas embaumés, les tapis d'Orient! Mon cher, sous ces appartemens à vastes cerveaux, les idées grandissent, l'âme s'élève avec les plafonds. C'était là le rêve de mes nuits provençales : atteignons à cette poésie. Il est bien temps que notre tour arrive et que notre volonté se fasse. Mais, à propos, on dit que vous vous êtes battu comme un lion : quel emploi avez-vous? Est-ce que je ne rencontre pas des *vieux* qui se plaignent d'avoir perdu leur place possédée depuis quinze ans! — Eh! vénérable sot, c'est parce que tu l'as depuis quinze ans qu'il est bien temps de

la céder à d'autres. J'entends dire que Mirabeau a eu tort de se donner à la cour pour un million : oui, certes! et je suis de cet avis s'il en pouvait demander quatre. Adieu, féal, nous nous retrouverons. Ne me retenez pas, je cours chez mon banquier de la rue d'Artois. J'ai eu le bon sens de m'impatroniser là depuis dix-huit mois. Ce n'est qu'un pauvre honnête homme, mais il sait les finances, et je le pompe! Nous n'aurons eu que deux contemporains, mon brave : Bonaparte et avant lui Talleyrand. Bonaparte avait coutume de dire que sa dynastie deviendrait la plus vieille de l'Europe, j'espère me tromper moins en prédisant que nos mansardes deviendront avant peu les plus riches hôtels de la Chaussée-d'Antin.

Il y a donc quelque chose, pensait Aymar, pendant que ce demi-personnage s'éloignait, il y a quelque chose de plus profitable que d'écrire l'histoire! c'est d'arriver de la campagne le lendemain du jour où l'histoire s'est faite.

Il se faisait ainsi, pour lui-même, allusion à d'inflexibles souvenirs, car il savait qu'il avait été rencontré, le trente au soir, allant à Neuilly à travers des plaines alors pacifiques, deux voyageurs assez frais sortis d'une prudente retraite choisie aux Batignolles. L'un avait un faux air de Jésus-Christ, et l'autre ne ressemblait pas mal à l'édition in-32 de Gusman d'Alfarache. Aymar prévit que le Tite-Live, révolutionnaire un moment par spéculation, agirait bientôt contre le système dans lequel il avait écrit et brillé, et déchirerait, l'ingrat, la dépouille qu'il se disposait à quitter. Mais plus Aymar se recueillit, moins une indignation bien sérieuse put s'emparer de son esprit, parce qu'il se rappela encore que le champignon des trois jours obéissait peut-être aussi à une secrète et invincible pente de sa nature en subissant l'attraction des richesses. Sa mémoire lui retraçait certaine soirée où le goût de la phrénologie avait retenu un peu tard et après tous les autres adeptes un certain nombre d'amis chez le docteur Spurzheim. L'hominicule était là. Ce fut à qui présenterait son crâne au docteur, tant chacun était empressé de connaître sa prédestination organique. Spurzheim, qui montrait d'abord peu d'envie de satisfaire à cette curiosité, céda enfin, à la condition, quelles que fussent les explications données, qu'on ne s'en formaliserait point. Le futur conseiller du trône apporta sa tête spirituelle : on lui reconnut l'aptitude, l'astuce, puis tant de prédispositions incohérentes, que les gouttes de sueur lui montaient au front. Enfin, il allait sortir de l'épreuve, moitié maltraité, moitié caressé par la science, quand l'élève de Gall ajouta, en laissant retomber sur sa cuisse la main qui avait long-temps interrogé le crâne, et avec l'accent d'une bonhomie toute allemande :

— Dites donc? Vous avez dû être un fameux *chippeur* dans votre enfance!

Et si pourtant, pensait Aymar, celui-là arrivait jamais au pouvoir! Sa maxime favorite est qu'il faut, pour réussir, soutenir l'opinion des sots, parce que c'est celle qui fait la puissance des fripons. Il qualifie de duperie les sentimens désintéressés, il appelle niais l'empire de la conscience. Dans quel bourbier aurait-il donc ramassé son âme, si ces déplorables axiomes de perversité n'étaient pas le cynisme affecté d'une immoralité bavarde, un esprit de paradoxe et de forfanterie? Ordinairement les fripons ne crient pas : Mettez vos mains sur vos poches. Il vaut mieux qu'il ne veut le paraître. Mais je m'y fierais peu si jamais il venait à se dire honnête homme! Il serait ministre à faire tirer sur les citoyens, et député à restaurer les lois de censure.

Peu de jours après, Aymar qui, pour respirer un autre air que celui de Paris, voulait gravir les buttes de Saint-Chaumont, de si belliqueuse mémoire, vit débusquer vers lui, du fond de la rue de Latour-d'Auvergne, un rêveur. Son cœur se dilata au seul aspect de cet ami. Le solitaire murmurait des vers. Ce ne pouvait être qu'un refrain digne d'Horace ou de Tyrtée. Sa tête chauve penchait sur l'épaule gauche; il portait des lu-

nettes trois fois grandes comme ses yeux ; toute sa personne accusait en même temps quelque chose de la malice de Rabelais le buveur et du dormeur La Fontaine.

Aymar s'arrêta à lui barrer doucement le passage ; et quand le promeneur leva son regard distrait, Aymar lui tendait déjà une main affectueuse.

— Ah ! ah ! fit le grand poète, vous paraissez soucieux : voulez-vous que je traduise ce qui se lit sur votre front par un seul vers d'une chanson populaire ? Il est écrit en épigraphe entre vos deux sourcils : « Epicier, tu nous as trompés. » Ce qui souffre en vous, ami, c'est la logique. Eh ! patience ; avez-vous jamais vu planter un peuplier sans qu'il n'y soit venu quelque chenille en dévorer les feuilles ? Laissez cuver l'égoïsme et déposer la peur. Quasi-légitime, quasi-quelque chose, c'est-à-dire rien, peut-il durer ? Mais n'exigez donc pas qu'une plante prospère en peu de jours, surtout quand ses racines n'ont pas rencontré un sol préparé. Il vient, voyez-vous, des époques de sommeil pour une nation comme pour un homme. Il faut subir des périodes de vertige. Qui nous aurait dit, par exemple, que les magnanimes ouvriers de juillet voudraient se venger du choléra sur les riches ; qu'ils prendraient les flâneurs de Paris pour des empoisonneurs, et frapperaient, en vrais sauvages, les premiers inconnus qu'ils verraient s'arrêter sur un trottoir ? Il y a des pages inintelligibles dans l'histoire du monde. Mais, patience, vous dis-je : les masses effarées de terreur se trompent de point d'appui. La sécurité n'est point où ils la cherchent, ils l'apprendront plus tard. Je ne blâme nullement leur désir de la paix ; mais on frappe à une porte qui n'a qu'une aumône passagère à offrir. Peut-être aussi l'Europe, qui ne peut nous empêcher d'être toujours d'un pas en avant, ne se soucie-t-elle pas de nous en laisser faire deux à la fois. Attendons que d'autres états nous rejoignent. Quand les Espagnes, par exemple, arriveront au système parlementaire, il sera temps, pour nous, de gagner un terrain nouveau. Je ne nie point qu'il serait de la charité politique de tendre la main aux autres après avoir passé un fossé, mais il faut se garder aussi de compter sur des infirmes à qui les jambes n'ont pas poussé encore. Se hâter lentement n'est pas un précepte exclusivement applicable aux arts. Que de progrès partiels sont désirables avant le grand progrès ! D'abord il faudrait apprendre à ce pays-ci, grand niais d'enfant de famille à peine majeur, à régler ses affaires lui-même ; car une maladie de notre France, c'est de vouloir toujours être administrée, gouvernaillée ; d'avoir un tas de commis et de rouages parasites. En législation comme dans l'art de guérir, les plus simples agens sont, je crois, les meilleurs. Quel besoin l'administration de ce coin de terre a-t-elle toujours de deux millions de lois ? Mon vieux médecin était Corvisart : il purgeait peu, laissait agir, observait et ne contrariait pas la nature des *sujets* qui lui étaient confiés. Leur juste-milieu, comme ils disent, est déjà Purgon et Sangrado à la fois. Déjà des ressources exceptionnelles !

— *Seignare*, dit Aymar, *purgare*, *clysterium donare !* Leur Chambre veut incessamment *purgare*, la police *seignare* et M. le maréchal Lobau...

— Mais, interrompit le modeste penseur, on reconnaît un bon mécanisme au petit nombre des moyens qu'il invoque. Quel progrès n'a pas fait la machine de Marly depuis qu'on a supprimé cent cinquante roues. Nous en sommes encore à la machine de Marly administrative. Frottement, efforts stupides, résistances forcées dans l'appareil. Le meilleur gouvernement est celui de Dieu, je suppose ? eh bien ! celui-là, on ne le sent guère ; sa volonté se révèle par un ordre immuable et la police infaillible des saisons. Au lieu de peser, cette volonté se dissimule à force d'intelligence et de bon vouloir. Le plus bel hommage rendu à ce gouvernement-là, n'est-ce pas la voix de l'athée qui nie son existence ?

— Nous feront-ils, dit Aymar, regretter les jésuites? La crainte du diable est moins abjecte que l'amour de l'argent. Envierons-nous même le temps de la régence? Mieux vaut être gouverné par la beauté que par l'avarice. Il y a, dit M. Heine, moins de bassesse dans un boudoir de catins que dans un comptoir d'agioteurs.

— Mais à qui confier votre gouvernail? Voulez-vous qu'on s'embarque sans l'espoir d'un prochain rivage et sans bien savoir où l'on va?

— C'est un inconvénient, avoua Aymar; et pourtant vous ne comprenez pas mieux que moi la patience de ces gens qui aiment mieux s'acclimater dans la fange que risquer, en essayant d'en sortir, de tomber sur quelques ronces et des cailloux. Il y a ici des cœurs sales et froids, dont l'inertie s'arrange toujours du présent, quel qu'il puisse être, et du fait le plus honteux, dès qu'il existe. Ils s'engraisseraient là, et y dormiraient comme certains animaux dans la première bauge qui se présente. Hommes de chair, gens d'arrière-boutique, ils craignent surtout la peine physique, prêchent la docilité à tous les jougs, et après toute première révolution, ils en rendent une seconde nécessaire.

— Ah! concourir à une autre forme de gouvernement, mon cher, embarrasse la paresse de ces fortes têtes. Les classes dites élevées sont soumises à l'influence d'un amour d'ordre qui ne signifie guère autre chose que la continuation de leur bien-être au milieu des souffrances publiques. Quand les hommes de cœur se lèvent, et que le peuple s'émeut, il y a pour eux perturbation! Ils croient naïvement que ce monde appartient aux poltrons, aux sots, aux avares, aux intrigans; et ce monde civilisé ne rentre selon eux dans l'ordre que lorsqu'il revient de nouveau aux intrigans, aux avares, aux sots et aux poltrons.

— Après quarante ans de lutte et vingt millions de citoyens sacrifiés sur le champ de batailles contre les trônes, est-ce qu'on veut encore, dit Aymar, de la royauté absolue?

— Visionnaire! il n'y en a plus en France, nos mœurs s'y refusent; la royauté est un mensonge. On vous a promis je ne sais quelle monarchie entourée d'institutions républicaines, — je vous la souhaite; mais ce que vous aurez certainement pour quelques instans encore, c'est une république de fait entourée d'abjections monarchiques. Il y a ici un commis choisi par la peur à la hâte; ce n'est peut-être pas là de toutes les origines royales la plus épique, car on a vu des trônes fondés par le courage, d'autres par l'autorité des vertus, le libre choix des diètes, la reconnaissance des population : ici l'égoïsme du riche a été le fondateur, et l'avocat de cette peur un paysan de la Nièvre, rivière qui ne coule pas précisément tout à côté du Danube. Mais, encore une fois, on ouvrira les yeux. Ce n'est pas du reste que les torts soient tous du côté du chef. N'a-t-il pas raison de les gouverner à son profit, puisque c'est à leur profit seul qu'ils l'ont cherché? Il les prend pour lui, comme ils l'avaient pris pour eux. Le troupeau avait besoin d'un berger, le berger tondra; et qu'ils rendent grâce à Dieu que le boucher ne soit pas venu : car leur imprévoyance l'avait mérité. Allez, le temps remet beaucoup de choses à sa place; c'est un « galant homme, que le temps, » disent les Italiens. J'ai lu quelque part : « Si quelqu'un renverse une borne, il vient quelqu'un qui la relève, tandis que si chaque jour le frottement l'amoindrit et la dégrade, elle ne sera jamais remplacée. » C'est là mon opinion. Laissons faire et passer. Il faut se résigner, perfectionner nos mœurs et mériter un meilleur avenir. Prenez patience, trop vif jeune homme, ajouta l'interlocuteur avec un sourire où perçait plus de mélancolie qu'il ne s'efforçait de montrer d'espérance. Prenez patience! ce n'est que l'affaire d'un demi-siècle.

Et les amis se séparèrent.

Il ne disait pas toute sa pensée, l'humble sage dont la raison fut toujours supérieure même au talent. Mais était-ce à lui, dont la voix a le mieux consolé la patrie dans ses désastres, à prédire ici des malheurs sans

gloire? Le poète qui avait tant influé sur le réveil de la France en 1830, le citoyen qui avait donné depuis de si hauts conseils à des ministres, n'avait-il pas acquis le droit du repos? L'alcyon qui a chanté dans la tempête cherche le rivage. Déjà elle avait hâte, cette lyre, d'aller se réfugier aux bords de la Loire: c'est là qu'elle devait échapper aux soupçons des moindre récompenses, aux menaces de la croix d'honneur, aux piéges d'une souscription à son profit, aux inconstances même de la gloire, et à l'infaillible ridicule des Académies. Le philosophe savait bien que l'exemple de sa modestie n'aurait jamais le danger d'être contagieux.

Et d'ailleurs, dans cette exagération, sous ce délai de cinquante ans, demandé comme crédit au bon sens public, il se cachait peut-être l'exacte sagesse : mais cette vertu convenait-elle à l'emportement du caractère d'Aymar? Il est des consolations qui abattent; il est tel sermon sur l'espérance, après lequel on regarde la rivière. Proposer aux jeunes courages la temporisation, la prudence à l'impétuosité, c'est demander à l'homme de vingt ans d'en avoir soixante; aux cheveux noirs de se couvrir de neige en une seule nuit. Quand Aymar vit que les plus fermes amis de sa religion demandaient sursis et se réfugiaient dans l'avenir, il baissa la tête et pleura. Les trois hommes qui l'avaient abordé successivement résumaient pour lui de grandes classifications dans l'opinion flottante. Il y voyait représenté d'abord l'entêtement systématique qui veut étouffer l'avenir dans son germe; ensuite la cupidité habile se frottant les mains des misères publiques, professant cette maxime : que l'intérêt privé est d'instinct, et l'intérêt général une chimère; puis enfin venait cette prudence qui, n'ayant à vivre qu'un jour de revers, est patiente comme l'éternité! Il se frappa de doute et de tristesse. Tantôt sa crédulité première faisait place à l'irritation, et tantôt il gémissait à l'idée de se sentir aussi seul au milieu de ses frères. Il était comme tel généreux sous-lieutenant qui, élancé à la tête des bataillons, se croit suivi des siens, et qui, une fois au milieu des rangs ennemis, se retourne pour voir loin derrière lui ses camarades et même son vieux colonel. La fatale intelligence de son cœur lui faisait sentir avant tous ce que l'avenir réservait à la France, et ces abaissemens, ces lâchetés qui ne devaient être de notoriété européenne que trois ans plus tard. Il comprit dès lors que le nouvel état allait s'appuyer sur les mauvais sentimens du cœur de l'homme, cultiver la crainte, l'avarice, la dureté de l'âme; et qu'après l'action royale qui avait mitraillé un peuple, il y avait une plus infâme politique : c'était de l'abrutir.

Déjà les étudians qui, aux premiers cris de fraternité poussés par les Lombards et les Espagnols, s'étaient empressés de voler à leur secours, qui chargeaient les impériales de diligences, n'emportant qu'un fusil et leur courage, étaient partout refoulés aux frontières par le même ministre dont les instigations avaient encouragé leur départ. Trahis par Son Excellence à deux masques, ils revenaient sans pain vers ce Paris déjà fermé aux assemblées civiques, et empoisonné par l'ironie des vertus désintéressées.

Aymar, attentif, haletant d'espérance comme devant un spectacle nouveau, tenait les yeux ouverts sur la scène politique. La table est rase, se disait-il, que va-t-il apparaître de grand sur ce vaste horizon? Il n'apercevait que de vieilles et boiteuses figures. Partout ressuscitaient ces magistrats usés par cent tyrannies, ces maréchaux vendus, ces courtisans fatigués d'adorer par derrière tant de fortunes tombées. Employer ces hommes, n'était-ce pas une injure à la probité, un soufflet adressé à la victoire?

Chaque jour apportait à Aymar un désenchantement. Tous ceux qui le connaissaient à la ville et dans la banlieue, le plus équivoque cousin de province, sa dernière et sa plus vague connaissance au fond d'un village

dont il savait à peine le nom, se précipitaient chez lui, soit par lettre, soit par présence réelle, afin de mendier sa protection. On savait sa conduite aux jours du péril, on lui supposa du crédit; et alors des extrémités de France et de Navarre, il fondit au domicile de M. Chalamel, orgueilleux de cette nuée de solliciteurs, des myriades de médiocrités plus avides de proies que les corbeaux de l'hiver. Jamais l'espèce n'avait semblé à Aymar si abjectement livrée à l'empire des appétits ignobles, des passions voraces. Il pensait, lui, qu'il faut mériter pour obtenir. Il ne pressentait pas que tout étant imitation d'en haut chez ce peuple de singes, l'égoïsme, comme une lèpre féconde, allait gangrener à vue d'œil une foule de cœurs. Si le crédule enthousiaste se trouvait un moment au sein d'une réunion d'hommes de son âge, il était frappé des ambitions positives et des matérielles rêveries de ses compagnons. On parlait spéculations, profits; peu d'acquérir un nom recommandable, beaucoup de gagner des trésors. On ne s'enivrait guère qu'avec les espérances de fortune; l'orgie n'était plus comprise que dans des flots d'or. Imagination, amour, ardeur aventureuse, tout était à ce nouveau culte.

— Qu'allez-vous devenir? disait-on au fils d'un vieux général.

— Agent de change.

— Et toi, enfant des arts?

— Avoué. J'achète une étude, quelque femme la paiera de sa dot; puis, vivent les cigares et les affaires!

Les affaires! c'est-à-dire le bien d'autrui!

Aymar espéra que les lettres conserveraient du moins leur philosophique dignité dans ce désastre moral, dans cette défection des intérêts élevés. Hélas! là aussi, il vit la spéculation grandir aux dépens de l'art, et le but commercial remplacer toutes les préoccupations du talent. La littérature prenait l'emploi d'amuser les sots au lieu d'éclairer les grands et de protéger les faibles. Elle inondait de stériles romans des esprits affamés d'écrits virils. Et puis la corruption vint l'attaquer dans son germe; la corruption, poison officiel, inventé durant les restaurations royales, et qui consiste à détourner d'une pénible, mais généreuse carrière, des esprits qui sauraient un jour s'y distinguer laborieusement, en les séduisant dès leur début par une tâche facile et l'appât de quelque salaire escompté. Il vit des hommes d'avenir se faire journalistes; des poètes, commis de ministres et valets de la pensée d'autrui. Après la retraite des Laffitte et des Dupont de l'Eure, tel bureau prit à sa solde toute une conscription de bacheliers; car il fallait des pourvoyeurs à l'éloquence officielle et leur fabriquer les improvisations de la tribune. A l'un étaient confiées les réponses parlementaires d'une modération hypocrite, à l'autre la colère du pouvoir. Celui-ci était à la guerre, celui-là à la marine ou à l'ordre public. Tel était réservé pour l'insulte au parti national, et tel pour flagorner la cour. Il vit prendre à ce guet-apens, s'enfoncer en ce Parc-aux-Cerfs, d'abord les envieux, les médiocres, ceux qui savent écrire et non penser, des parasites de coulisses, des jugeurs sans titre, enfans caducs, germes flétris, sceptiques universels, qui ne s'intéressent à rien et surtout à la probité; puis enfin il vit tomber là des plumes élégantes, espérance de notre avenir. Pour un demi-franc la ligne, le mérite pauvre écrivit sans inspiration, se laissa prendre à l'heure, et imposer des passions menties.

Un jour qu'il rencontra un publiciste long-temps fameux par son idolâtrie en faveur de la légitimité, Aymar se sentit embarrassé à formuler quelques condoléances; il craignait de voir entreprendre une difficile apologie du passé. Le valet de plume le prévint avec une assurance stoïque : — Appuyez-moi, lui dit-il; j'ai bien servi l'autre, que pourrait me reprocher celui-là? La presse n'est pas un sacerdoce, et le pouvoir est mon client. L'avocat élève bien la voix, alors même que le prévenu est



un homicide; moi, partout où le vainqueur se trouve, je lui dois aide, assistance et dévoûment. Je suis conséquent dans cette vocation.

Devant l'effronterie de ces sophismes, Aymar gardait le silence. Lui qui, de toutes les puissances humaines, considérait l'esprit comme la faculté la plus haute et la plus chaste, l'autorité de la presse comme la plus incorruptible magistrature, il s'éloignait de dégoût. Ignorait-il donc, pour consoler sa pudeur, combien sont en secret misérables ces trafiquans de la pensée, fanfarons d'improbité, espèce de condottieri voués à soutenir l'injuste, à trouver le fait accompli moral, et l'oppresseur clément? L'écrivain soldé a beau faire accroître ses gages et fleurir en ce bazar, il est suivi en tous lieux par la déconsidération et l'ennui. Nul ne s'identifie à ses travaux. Une fois établi en servilité, le pied sur les dalles froides de l'antichambre, il n'a plus d'individualité. L'art et les lecteurs disparaissent. Tout s'anéantit, même son inspiration s'il fut un moment touché du feu sacré, ou bien les facultés qui lui restent le dévorent. Ses patrons eux-mêmes détournent les yeux de leur éloge obligé, et, au milieu du bruit qu'on lui commande de faire, son nom ne s'entend pas. Au foyer des lumières factices, il ne peut éclairer son obscurité. Il dispense les gloires et ne s'en réserve aucune. Parodiste, ou insulteur, il fait des vœux pour que tout soit mal, et ne se sent à l'aise que quand il peut flétrir. Le dégoût reste sa seule muse. Son métier devient à la poésie ce que la prostitution est à l'amour. Artiste apostat, il se prend à la misologie par l'opinion qu'il a des travaux qu'il encense; et à l'humanité tout entière il étend la mésestime et l'ennui qu'il s'inspire à lui-même.

Si nous allions, réfléchissait Aymar, voir la France reculer jusqu'à cette époque de l'histoire d'Angleterre où l'avénement de Guillaume jeta presque tout ce qui avait combattu les Stuarts dans les profits du pouvoir! où tant d'écrivains descendirent aux places! Si nous n'offrions qu'une contre-preuve des années 1688 et 1689!

Afin de chercher une diversion à ses émotions fatigantes, Aymar se présenta quelquefois à l'hôtel de Claremond. Un soir, il apprit avec stupeur que Christiane et son aïeul étaient partis depuis plusieurs jours. Ingrate! murmura-t-il, en ne croyant prononcer que le nom de la jeune fille. Il lui sembla que ce départ était une trahison. Et cependant de quoi me plaindrais-je? ajoutait-il. Elle n'a manqué à rien; que m'avait-elle promis? Parce que nous nous sommes rencontrés dans une fête, puis à de pieux concerts? que pour la revoir je l'ai suivie aux cérémonies de la cour et jusqu'aux offices du Sacré-Cœur? est-ce une raison d'obtenir ses égards? Je l'ai sauvée: mais les grands sont-ils obligés à la reconnaissance, même à la politesse? Parce qu'elle m'a quelquefois adressé un regard... Hélas! le comprenait-elle elle-même? Il se croyait résigné depuis trois mois à cet événement. Il s'était surpris à en causer avec tranquillité devant l'orpheline; mais dans ses dispositions présentes, tout lui semblait apostasie. Il lui avait même dit une fois: — J'irai vous retrouver en Pologne, Christiane, si la France nous devient hostile. Accueillerez-vous le voyageur? Mais vous vous marierez infailliblement dans ce pays-là?

La noble fille n'avait répondu à ces deux questions que par un sourire mêlé de rougeur. Elle avait touché l'enfant du peuple: mais, soit que la distance sociale qui semblait les séparer interdît au jeune homme toute idée ardente, ou plutôt que cette âme fût déjà distraite et emportée par les vicissitudes d'une passion plus haute, il était demeuré jusque-là près d'elle sans oser lui adresser ces deux mots si doux et si hardis: Je t'aime. Et puis, comment savoir bien son propre secret quand on n'a pas encore souffert?

Pour Christiane, elle avait répondu à certaine question que lui adressait quelquefois sa conscience: — Je lui porte la plus vive estime; mais pour l'aimer, il n'est pas gentilhomme! — Il y a des cœurs de femme qui

s'ignorent long-temps; ils ne se croient pas la puissance d'enfermer un feu bien dévorant, du moins, avant certaines épreuves de la vie... mais une lueur tendre les illumine assidument. Ainsi la flamme que traîne après soi le ver des nuits de la Saint-Jean n'est à vos yeux qu'une frêle étincelle, mais elle ne s'éteindra jamais.

Aymar vivait de ses aspirations vers l'avenir plus que des immédiats intérêts du monde; son âme abstraite semblait n'avoir fait qu'effleurer son corps; il démentait l'idée matérialiste de leur réciproque dépendance; il lui fallait un intérêt intellectuel. Ses facultés étaient plus grandes que la vie qui nous est accordée. Meilleur que les bons, mais sans indulgence pour les lâches, la première des vertus humaines, la patience, lui manquait. Il voulait des actions rapides comme son instinct à bien faire. Ses ennemis étaient le temps, le froid et les sots. Il manquait de toute tolérance pour la médiocrité. Ce libéral de cœur était insolemment aristocrate devant les facultés de l'esprit. Il aimait la contradiction et allait volontiers au devant, mais n'endurait pas le moindre manque de logique. Il supportait courageusement le malheur, et était vaincu par la déplaisance. Une épingle lui eût fait plus de peur qu'un poignard. S'il eût été appelé, celui-là, dans les conseils de la France régénérée, il aurait contribué à faire abolir une science dont il se raillait autant que de l'astrologie judiciaire, et qu'il méprisait comme la mauvaise foi pédante : c'était la diplomatie. Ministre, il aurait envoyé des passeports à tous les espions masqués du nom d'ambassadeurs, et pour toute chancellerie, il se fut abandonné aux gazettes de l'Europe.

Ses répulsions comme ses amitiés, il ne pouvait les déguiser, même quand cet instinct s'exerçait contre les personnes, qu'il aurait, selon le monde, dû entourer de plus de respect. Ainsi, dans sa propre famille, il avait rencontré des antipathies déplorables : M. Chalamel, lui-même, son père, n'avait pu échapper à je ne sais quel éloignement de ce cœur instinctif.

— Ma mère, avait-il dit un jour, en se jetant dans le sein de sa seule amie : ai-je donc le cœur méchant et dénaturé? Dis-moi ce qui se passe en mes réflexions, à mesure que j'avance en âge. Pourquoi ne puis-je sentir envers cet homme aucun attachement filial, aucun respect affectueux? Suis-je dépravé au point de le haïr?

— Non, tu ne le hais pas, ce serait être injuste : il est inépuisable de bonté pour nous.

— Oui, mais de cette bonté qui s'occupe du vivre matériel, qui soigne vos besoins, mais qui froisse votre âme. Il s'intéressera à mon sommeil, il voudra savoir si l'appétit ne m'a pas manqué : et je succomberais de désespoir à ses côtés avant qu'il s'en doutât, ou voulût le savoir.

— Pensez qu'à son âge on est positif, et qu'on ne comprend guère plus les malheurs que les bonheurs de la jeunesse.

— Vous les comprenez bien, vous, ma mère!

— Vous êtes choqué à tort de ce qu'il ne partage pas vos idées, mon fils : les siennes sont peut-être meilleures, car les vôtres vous font souffrir.

Je n'aime pas ce qu'il dit ni ce qu'il fait, reprit Aymar. Lorsqu'il perdit ce frère que nous n'avons pas connu, souvenez-vous que je le supposais inconsolable; je le plaignais et je m'enhardis à lui dire : Vous devez être bien affligé! — Je n'ai pas le temps, répondit-il; les affaires me donnent tant d'occupations!

Et moi aussi, ma mère, je comprends l'industrie, le commerce et j'honore leurs succès; mais se tourmenter autour de l'argent, le pressurer pour en extraire vingt fois le suc, le couver nuit et jour pour lui faire éclore un nouveau million qu'on ne destine qu'à soi seul, c'est recommencer la religion du bonze, qui s'adorait lui-même, et faisait consister son culte dans l'action béate de contempler son nombril éternellement.

M. Chalamel ne demande-t-il pas à quoi sert le beau, ot ce que rapportent les arts? Il a dit devant l'Apollon et l'Hercule du palais Farnèse : A quoi cela sert-il? Que fait donc là ce grand drôle qui tend le bras et ce fort de la halle inutile? Mais il estimerait uno cariatide, par cela seul qu'elle paraît du moins servir à porter quelquo chose. Ma mère, je ne ressemble pas à cet homme.

— Tu me ressembles à moi, enfant, dit la pauvre femme, et j'en suis bien heureuse et bien fière, car je te trouve beau.

— Pardonnez-moi donc, continua Aymar; je voudrais penser autrement, mais je ne le puis, et ce n'est pas ma faute.

— Ce n'est pas la sienne non plus, dit la mère en baissant la tête.

— Je m'éloignerai, acheva le jeune homme : l'espace me manque ici, on ne respire pas, comme le dit en quelque beau livre madamo de Staël, assez d'air assez d'enthousiasme, assez d'espoir. Mais je no confie ce projet qu'à vous seule; car, éloigné de cette ville assoupie, je ne serai absent que pour vous.

Le combattant du Louvre avait déjà refusé l'éphémère décoration bleue liserée de rouge. En sa modestie naturelle, en sa judicieuse raison, il répugnait à toute distinction d'imitation monarchique. Un soir, il trouva chez lui un brevet et les insignes de la Légion-d'Honnour. La disposition de son humeur blessée influa-t-elle sur le parti qu'il se hâta de prendre? Il avait commencé par froisser lo parchemin et jeté la banale étoile. Il les ramassa, ouvrit le diplôme avec un sourire et se prit à le déchiffrer attentivement. Il y rencontra peu d'obstacles à la plus innocente et à la plus dérisoire des supercheries; et furtivement il alla déposer tout le ministériel envoi sur le comptoir de son père. Louis-Antoine-Honoré-Philippe Chalamel ne trouva peut-être pas là exactement tous ses noms; mais, malgré cette irrégularité, attribuée à l'ignorance des bureaux, il ne douta pas un seul moment do l'identité de sa personne avec cette faveur, car il était entré depuis la veille dans l'état-major do la garde nationale; il avait même défilé à la parade devant le château. Le lendemain, lorsque le nouveau chevalier voulut paraître devant sa famille, orné de cette récompense dans laquelle il ne lui vint pas même à la pensée que la conduite de son fils pût entrer pour quelque chose :

— Monsieur, dit madame Beauval, Aymar est parti cette nuit pour un voyage. Sa santé le lui rendait nécessaire. Il vous fait ses excuses, et reviendra bientôt.

— Aurait-il quitté la France? demanda avec distraction le radieux décoré.

— Il me l'aurait dit, répondit la mère.

Mais cette seule supposition l'avait fait pâlir.

IV.

C'était dans de telles dispositions qu'Aymar s'était éloigné de Paris. Fatigué des routes battues et des questions d'oisifs qu'on n'évite nulle part moins qu'en diligence, il quitta bientôt sa direction première et prit, à quelques lieues au delà de Tours, le chemin diagonal qui unit les routes de Bordeaux et de Toulouse. Puis, l'abandonnant lui-même pour des sentiers tout à fait agrestes, il tourna brusquement à droite vers la hauteur d'une citadelle où la vieille famille des Châtillon a pris naissance. Là, il s'enfonça dans une contrée inculte, appelée la *Brenne*. C'est une région toute à part de la riche province de Berry.

La Brenne est un désert dans un pays fécond : c'est, par antiphrase, une affreuse oasis qui porte au sein d'une zône riante l'échantillon des thé-

baïdes, la désolation des lieux maudits, le deuil d'une nature marâtre. A mesure que vous avancez vers le sud, la végétation s'appauvrit, les arbres s'affaissent, le chemin s'évanouit lui-même : vous voilà entré dans les *brandes*. La brande ou lande est une terre primitive, ordinairement sablonneuse et que n'a jamais entamée la charrue ni la bêche, ou bien, c'est la place incendiée de quelque forêt druidique. Océan de verdure, héritage sans produit, plaine sans fin, désert infertile et fleuri, là, nulle plante ne s'élève au dessus d'une autre : pas plus qu'entre elles les vagues de la mer. La bruyère, le houx, la fougère et les genevriers composent un taillis flexible et épineux qui arrive aux genoux du chasseur. Nulle cime n'attire à l'horizon vos regards : la plus haute serait celle d'une croix moussue, ou le front couronné de ce poirier sauvage qui se meurt là-bas devant une large pierre, la seule qui se rencontre bien loin et où le pied de la mule de notre Seigneur est marqué. Là, des étangs bleus dorment à fleur de terre, des nuages blancs marquent leur ombre sur la plaine où la bergère promène ses ouailles en rêvant ; le lièvre y songe, le râle de genêts y chante, la perdrix rouge y cache ses œufs tachetés, et la buse au loin bat des ailes. Le jour, la nuit, l'hiver, l'été, passent sur la brande sans en varier jamais l'aspect.

Engagé ainsi entre l'Indre et la Vienne par les capricieux ennuis d'un voyageur, Aymar remarqua bientôt le singulier caractère de ce pays. Dans quelques parties plus ingrates encore, le sol composé d'argile, de marne et de grès agglomérés, n'est pénétré qu'avec peine par les eaux pluviales et ne peut se dessécher que par de lentes évaporations. De là, au coucher du soleil, des vapeurs errantes et malsaines. Vers les hameaux de Neuillay, Migné, Douadic, tout à la vue offre une même couleur. Les murs du village, la terre et le ciel, tout est d'un gris humide, quelque temps qu'il fasse. Dans les guérets où se hasarde la culture, voyez languir le seigle et le sarrasin : quelques pauvres champs de rabette composent les uniques tapis de fleurs. Aux bords des eaux dormantes errent des moutons grêles et quelques vaches maigres comme celles de la vision de Pharaon. Elles paissent le glayeul, l'hypne, l'ortie, le triste nymphæa. Habituellement traversées par les vents du nord-ouest, appelé galerno, ces silencieuses solitudes sont les Marais-Pontins de la France, moins le buffle et le bandit qui animent au moins les campagnes de Rome. Ici, nulle végétation parfumée : pas un acacia qui fleurisse, pas un rossignol qui chante près de l'église, pas un ver luisant sur les tombeaux.

— Ah ! monsieur, disait la bonne femme qui avait recueilli Aymar dans une assez chétive métairie, à quelques portées de fusil de l'abbaye de Maubec, ceci est un pays oublié du bon Dieu, voyez-vous ; le diable a craché dessus en volant : ne vous y arrêtez pas.

Mais cette désolation même et l'abandon dont la Brenne semble chargée, composaient l'attrait qui y retint le voyageur quelques jours. D'abord, il trouva cet exil en harmonie avec sa pensée : c'était un lieu dépouillé comme son cœur, déshérité comme ses espérances. Aymar se complut à voir cette dérision qu'affectait la providence pour une portion du sol de sa patrie, ailleurs si prodigalement favorisé.

Dans ces campagnes sans rivière, il se traîne, sous le nom de la Claise, un fossé vaseux dont l'œil ne saurait deviner le cours et qui, ne pouvant suffire ni à vider ni à contenir les eaux que lui versent tant de fondrières, inonde les routes mouvantes et les rend impraticables. La Claise n'arrose pas, elle submerge ; elle ne désaltère pas, elle empoisonne ; elle n'a jamais fécondé, mais elle pourrit les pâturages.

Parti pour aller visiter ou Venise ou Madrid, ou les riches colonies américaines, Aymar trouva un plaisir amer à languir ainsi à deux pas de cette capitale, d'où il avait pris son essor. Il comparait le terme de cette course à ses projets naguère immenses ; et il se promettait de faire avorter les fruits de sa jeunesse comme on en avait déjà

glacé la fleur. Il trouvait là le secret d'une ironie profonde et il se mit à en cultiver le poison. Errant dans ces monotones parages, il remarquait souvent près du laboureur, traçant péniblement son sillon, les taureaux, compagnons de sa tâche, aussi abattus que leur maître, et comme lui vaincus par la secrète influence qui ravage cette terre enveloppée d'invisibles fléaux.

De l'église, couverte en pierres tachetées de lichens, et où nulle décoration ne se voit qu'un crucifix ensanglanté d'ocre ; du cimetière établi dans les ronces, où ne fleurit point la scabieuse sauvage, où ne vient jamais la cigale, abritée partout sous les ruines, il se rendait au bord de ces grands viviers, qui ne se comptent guère là par moins de cinq cents. Dix mille arpens d'eau en quelques lieues ! Là, près de la croix de la bonde courbée comme un ancêtre du village, il s'oubliait d'un soleil à l'autre à voir glisser la bise et ondoyer les joncs ; à écouter les flots dans leur clapotement éternel. Aux approches de l'orage, l'hirondelle de mer crie, effleure de ses ailes cette mate étendue de jachères humides, ou bien le héron cendré se dresse sur ses longues jambes, comme un pédagogue en courroux.

Nul rire d'enfant n'interrompait jamais les méditations du promeneur désœuvré. L'enfant ne vient là au monde que pour souffrir : on n'y connaît point la jeunesse, et la vie décroît à trente ans. De stériles ajoncs, des eaux, du silence : hommes et végétaux consternés ! Là, les principes même d'une existence si rapide sont attaqués sans cesse par l'impérieux besoin de se désaltérer, car les fontaines élaborent des décompositions délétères. La gaîté du vin est à peine connue ; point de chants, rarement l'accent de la cornemuse. Nul habit de fête, nul bouquet pour les fiancés; partout le bonnet malade, l'air piteux, les frileuses mains dans les poches, les pas traînards et le langage plaintif. On ne tente rien en Brenne pour arrêter la course de ce vieux fossoyeur qu'en appelle le temps. La mauvaise santé, qui en tous lieux est une partie de la mort, là en est le grand commencement.

Aymar arriva vite à sentir, et d'abord par l'atonie même de ses forces physiques, un découragement de tout vouloir, et ce moral dégoût de notre condition qui faisait au dernier siècle encore, au milieu d'une jeunesse occupée du moins à la guerre, envier le refuge du cloître. Il n'en eût accepté ni les rigueurs stériles, ni les jeûnes fastueux, ni les macérations fanatiques et ces interminables prières qui supposent en Dieu l'oubli de ses créatures, ou les misérables distractions de la pensée humaine; mais qu'il eût accueilli avec joie tout divorce avec le monde ; qu'il eût béni quelque enceinte murée, volontaire tombeau qui avertit à toute heure qu'il n'y a rien à chercher entre les étroites parois de l'existence de l'homme !

Hélas ! que d'exilés de leur siècle semblent à l'heure où nous voilà vivre encore dans son tourbillon, qui déjà sont étrangers au milieu de leurs frères ! Que d'âmes bannies comme la sienne de leur enthousiasme et chassées de leur vertu, parce qu'elle a été prise en dérision !

Aymar croyait ne regretter que sa mère. Voyager avait été un prétexte; il n'attendait ni les mobiles impressions, ni les distractions puissantes que ce plaisir accorde ou suppose. Il n'avait désiré que de fuir. Eh bien ! pensait-il, ne suis-je pas ici au bout de l'univers, et plus retranché contre les lâches de cette génération que dans un exil au delà des Alpes, un sépulcre que leur désœuvrement viendrait peut-être fouler et leur curiosité décrire ? Dans quel espoir marcher encore, et pourquoi la peine d'aller plus loin ? Demeurons ici : aussi bien, nul lieu de ce globe n'est qu'une tente d'un jour ; la terre est un hôpital, non une hôtellerie; un lieu pour mourir, et non pour vivre.

Il médita de se laisser éteindre à Maubec, en un pays où tout conspirait à une telle fin. On lui croira l'âme faible : erreur ! seulement cette vie,

qui jamais ne lui avait semblé précieuse et solennelle autant que l'estime le vulgaire, lui paraissait désormais sans but. C'était moins par le vêtement do chair qu'il était accablé quo par l'hôte qu'enfermait son corps. Il résolut do s'en dépouiller : non pas à la manière des furieux qui portent uno main rapido sur le poignard ou le poison, et n'attaquent que l'enveloppe où manquait une âme ; d'ailleurs, il lui restait sa mère, et il ne pouvait renoncer au devoir de lui fermer les yeux ; mais ce fut cette âme elle-même qu'il conspira à détrôner. Il se flatta do l'anéantir ; il entreprit de tarir peu à peu cette source de toutes ses douleurs, cette dupe, cette victime qui avait osé concevoir une autre destinée que celle des hommes de son temps. Révoltée contre les fins d'une vie lâche que l'égoïsme appelle raisonnable, cette âme avait rêvé une carrière, une sagesse, autres que celles du monde. Il voulut châtier l'orgueilleuse, commo la volonté do Dieu a jadis frappé les anges rebelles. Il voulut humilier et perdre ses facultés, ou les forcer à s'enfouir dans les appétits de la matière. Enfin, saisi de la triste émulation do ressembler à tous, il tenta de vaincre ce qu'il appelait ses ennemis : c'est-à-dire son cœur, l'instinct de la gloire, ses nobles souvenirs, et l'amour de la patrie. C'était un abrutissement moral, c'était un suicide intellectuel qu'il voulait s'appliquer à commettre. Et cela, par dérision do sa loyauté trahie ; et cela, pour venger des inspirations généreuses étouffées par l'époque où il avait le malheur de vivre.

A ce siècle, en effet, il appartenait do créer pour la jeunesse une mélancolie plus dévorante que les regrets de Werther, un ennui plus rongeur que le mal do René : c'est le supplice de sentir inhumer dans son âme toute virilité. A Werther il manquait l'amour, à René la poésie : c'était une patrie qui manquait à Aymar. Hélas ! devant la monarchie des Tarquins, Brutus ne s'était fait qu'insensé : le jeune Français résolut de se faire cadavre devant cette France qui finit à 1830.

— Non, je ne saurais, se disait-il, m'intéresser à rien, plus à rien sur ce sol do servage et de profit. Il est évident que je ne suis point de la race des trafiquans qui vivent en même temps quo moi. Croupir dans leur matériel bien-être, et pour amasser l'or des boutiques oublier ou trahir le passé ; végéter pour soi seul et méconnaître jusqu'à la signification de quelques mots jadis français : enthousiasme, désintéressement, honneur ! c'est une existence impossible ; car elle est indigne du Dieu qui nous a prêté l'intelligence et nous a séparés des animaux par les besoins du cœur. On nous ravale aux instincts de la brute. Je sortirai, par la pensée du moins, d'une terre de sujets, d'une fange qui no porte plus le nom do patrie ; où se professe, hors l'argent, l'indifférence en matière do tout ; où l'on s'informe, avant d'aller secourir des frères, combien il y a do lieues jusqu'au pays où on les égorge.

Aymar n'écrivit plus, no reçut aucune lettre, n'ouvrit aucun journal, ne fit aucune question à personne. Il invoquait et il pratiquait déjà l'oubli. Il espéra qu'ainsi l'insensibilité pourrait bientôt l'atteindre, l'ennui lui arracher la mémoire, la végétation s'attacher à son cœur. Il se demanda pourquoi il n'obtiendrait pas, dans un prochain avenir, ce bienfait de l'état fossile où arrive uno poignée de sable, un rameau plongé dans la mer, un patient lézard encloîtré dans sa roche. Mais il avait beau s'isoler, la poésie le suivait encore : ces étangs profonds, lacs immobiles appelés le Bizon, le Grand-Mé, la Mer-Rouge, conservaient leur majesté ; le murmure des joncs était encore un concert. Les nuages lui parlaient de Dieu, le lever du soleil le réveillait homme ; et la nuit, quand sur ces mornes ondes il avait vu flotter les étoiles commo des fleurs marécageuses, s'il relevait les yeux vers le ciel, il y retrouvait deux images : l'image de Christiane et l'image de sa mère. — No pourrai-je me faire enfin, pensait-il, oublieur et stupide comme le musulman engourdi d'opium ? lo ver enfermé dans l'aveline des bois, le prince dans sa liste civile ?

Enfin l'aspect de cette nature ingrate tardant trop à opérer l'anéantissement qu'il invoquait, Aymar résolut de pratiquer les hommes; car il les crut avec raison plus propres encore qu'aucune autre influence à lui désenchanter la vie. Il rechercha les *assemblées*, les réunions foraines, et jusqu'à ces sombres cabarets où l'on s'abrutit sous la ramée. Si, dans ses courses sans but, il rencontrait un berger, c'est-à-dire un rustre qui, maigre, le teint bilieux, l'air méditatif et l'œil au ciel, a donné aux autres rustres la crainte qu'il pourrait bien leur jeter un sort, il s'arrêtait pour comprendre comment on sait borner sa mission à se faire suivre d'un chien, à lancer quelques mottes de terre à son troupeau, et à se méfier incessamment du temps qu'il va faire, comme du seul ennemi qui puisse vous menacer. A l'orée des bois, rencontrait-il le laborieux charbonnier? Qu'il eût voulu être cet homme qui couvre à demi de terre le circulaire édifice de son bûcher, s'édifie une cabane de feuilles, et là passe les veillées solitaires à voir la fumée lourde et rêveuse monter vers les nuages, à cette place même où s'éleva autrefois l'encens des sacrifices gaulois. Quelquefois Aymar parvenait à engourdir ainsi tout son être; il aimait à subir ces jours d'inertie, où le soleil et le temps passent sans mesure sur notre tête; où l'on a pour objet d'attention une paille volante, un sureau dépouillé, l'obélisque de luzerne élevé près de la ferme voisine; où l'on écoute sans distraction le petit bruit du chaume qui pétille sous la chaleur de midi. Et pourtant, si le moindre artisan parlant de son métier lui révélait involontairement tel mystère de la nature dont la prévoyance ou la grâce lui étaient inconnues, il se rattachait par l'admiration à la providence. Le pauvre pêcheur de la Claise cherchait-il un appât pour ses hameçons? il montrait le fragment d'une petite branche d'aulne qui, cassée aux articulations, enferme un insecte fluvial. Ces légers vaisseaux sont creusés et flottans. L'insecte a remplacé la moëlle du rameau, il a fermé par les deux bouts les ouvertures, et il se fait ainsi transporter sans fatigue. Vient-il à déboucher une des écoutilles afin de laisser pénétrer l'eau? c'est qu'il désire tomber à fond pour chercher sa nourriture, ou éviter les crues subites qui pourraient l'entraîner trop loin. Les braconniers lui apprenaient que de tous les oiseaux du ciel, le coucou voyageur est le seul qui n'ait pas tout le temps d'être mère, parce qu'il est condamné à errer comme le juif de l'Ecriture. Mais innocent du moins des ruses dépravées qu'on lui attribue, il se borne à placer ses œufs entre ceux de la bergeronnette, et n'est coupable que d'imiter ces femmes qui mettent leurs enfans en nourrice.

Il y avait, à quelques milles de la demeure d'Aymar, un homme qu'il se résigna à rechercher. C'était le modèle de toute monacale inertie; un sexagénaire passant l'hiver au coin d'un feu de tourbe et les jours de soleil sous l'ombrage d'un coudrier; car il ne verdit point de treille sur ce sol déshérité. L'arbre s'arrondissait en tonnelle au fond de l'inculte jardin du cénobite. Son coudrier et lui n'étaient qu'une même végétation. Ainsi, au temps des Hamadryades, tel saule et tel Sylvain ne formaient qu'un seul être. Il aurait pu, le curé de Mézières (car c'était un curé), il aurait pu, s'il avait su écrire, procéder comme le philosophe Socin, rival de Luther, qui datait ses lettres d'un chêne, son plus habituel domicile, à quelque distance de Sienne : *ex ilice toscana.* Mais le pasteur du Bas-Berry s'était bien gardé d'acquérir la coupable activité d'esprit de l'hérésiarque. Il ne prenait de distraction qu'à distribuer quelquefois lui-même le chenevis aux oiseaux de sa basse-cour. Aymar remarquait qu'apporté en Europe par les jésuites, certain oiseau noir vêtu de sa soutane, sa soutane moirée, marchant en prélat, portant à sa tête la pourpre de cardinal, imite assez bien dans toute sa démarche un peu gauche la gravité du clergé campagnard.

De quelle bonne vie et mœurs le curé de Mézières n'édifiait-il pas ses

paroissiens, en attendant là le royaume des cieux! Les mouches qui bourdonnaient autour de son sommeil, de son front demi-chauve, de son nez coloré de pourpre, agitaient entre elles plus d'idées que ne le faisait le saint homme. Moins végétative était la pariétaire, qui avait le temps de pousser sous ses pieds avant qu'il ne les dérangeât une fois par jour.

— Monsieur, c'est le climat qui m'engage à boire, disait-il à Aymar. L'eau est partout l'ennemi de l'homme, et l'eau de ce canton surtout. Nos puits, pratiqués près des habitations et des étables, sont creusés dans la marne, et, loin de s'y purifier, les sources deviennent laiteuses et nauséabondes. Il faut toujours un peu de vin pour *corrompre* l'eau.

Aymar, qui brûlait de recourir aux espérances de la foi, amenait souvent l'entretien sur ses aspirations vers une meilleure vie. Le bon curé ne comprenait pas même le doute. Il citait la date des conciles et montrait son bréviaire. Rassurer une âme lui eût peut-être semblé un sacrilége. Une fois, il avait laissé sans secours un enfant tombé au fond d'un marais, croyant plus saintement agir en allant célébrer sa messe, dont il entendait la cloche retentir. Quand on lui parlait de mystères, il répondait : — Je crois.

— Vous croyez croire! répliquait impatiemment Aymar. Car il s'irritait de cette foi si aveugle et toute traditionnelle, qu'il eût mieux mérité de sentir que le prêtre.

Mais l'automne avançait : l'exilé volontaire accompagnait quelquefois les travailleurs, afin de suivre leurs tâches; car rien n'endort l'esprit comme l'intérêt qu'on prend à voir labourer ou bâtir. Il s'obstina à passer l'hiver au même lieu. Il y attendait la fièvre comme une immanquable récolte de la Brenne.

Un soir, le vent de décembre faisait plus plaintivement crier les chaumes; les corbeaux noircissaient les chênes, et les nuées commençaient au dessus de la plaine ces évolutions qui présagent les tempêtes. Enfermé près de son âtre mal clos, Aymar se demandait ce qui pouvait occuper à cette heure ses compagnons d'un moment d'énergie.

Ils courent au théâtre, ils jouent à la revue, ils se rendent aux festins de la cour. Voilà cette mobilité frivole, cette défection qui fait douter de la sainteté des causes, met au rang des duperies la conviction, rend les morts ridicules et insulte à d'héroïques tombeaux. Français que vous êtes! à quel usage flétrissez-vous l'uniforme que vous osez appeler national!

L'heure était avancée. On avait déjà éteint les feux du village, et il restait à peine une lumière dans la cabane d'Aymar, quand il entendit s'arrêter à sa porte des pas pressés, mais appesantis. Sa tête, appuyée contre la haute pierre de la cheminée, se redressa, et il retint son haleine pour saisir la moindre indication qui se manifesterait de nouveau. Il faut avoir ainsi vécu mort, s'être cru à jamais oublié sur cette terre, pour comprendre ce qui se passa d'anxiétés laborieuses dans un esprit qui n'attendait rien. L'œil ouvert, le souffle arrêté, on prête à de vagues révélations une oreille qui ne saisit que le mouvement de l'horloge, le chant du grillon dans le foyer, le bruit des battemens de son cœur. En quelques secondes, il passa par l'imagination du solitaire une foule de suppositions bizarres, depuis l'arrivée de sa mère, jusqu'à l'attaque de quelque nocturne malfaiteur.

Mais on frappa au petit contrevent brun de la seule fenêtre qui pendant le jour éclairât sa chambre, et il ne fit pas attendre sa réponse à cette interpellation :

— Ouvrez!

— Qui veut-on?

— L'hospitalité.

A ce mot dont l'élégance n'appartenait guère au langage des naturels du pays, Aymar se leva et courut tirer le verrou grossier qui assurait sa porte. Il en avait déjà ouvert la partie supérieure, hérissée de

clous symétriques, quand il fit la reconnaissance de deux hommes. L'un se tenait étendu sur le banc de pierre près du seuil, et l'autre passait avec empressement par dessus sa tête la bandoulière d'un fusil dont il voulait avec évidence, ou se débarrasser, ou se servir.

— Qui êtes-vous? demanda Aymar.

— Un invalide et son compagnon de route.

L'aspect des voyageurs n'était pas fait pour inspirer la sécurité à leur hôte. L'un, celui qui avait porté la parole, avait bien l'extérieur assez ouvert et quelques indices de brusque franchise; mais son camarade, épuisé de fatigues, cachait tant de douleurs sous un front grisonnant, qu'on eût pris pour des remords la pensée ardente dont l'exécution paraissait prête à lui échapper. Qui donc saura jamais lire à travers nos enveloppes de chair, et trouver sous les rides de l'âge ou dans les traces de la souffrance les primitives inspirations du cœur? Cet homme, un vieillard, un étranger à la moustache rude et blanchie, à la joue balafrée et qu'on eût pris peut-être pour un contrebandier échappé à plus d'une sanglante rencontre, la France l'avait vu, jeune et intrépide, entrer, il y avait vingt-deux ans, dans les rangs de ses plus infatigables lanciers. Il portait déjà sur la poitrine la croix gagnée à Lutzen, lorsqu'il avait défendu les murs de Paris en 1814; et cette cicatrice que vous lui voyez au poignet gauche, c'est le souvenir d'un dernier coup de sabre reçu entre Aulnay et Versailles, sous les yeux du général Excellmans, qui remporta là le dernier de nos avantages. Ce voyageur affaibli, ce mourant, était un Polonais. Le cri qui venait d'être poussé à Varsovie, le 29 décembre, l'avait réveillé au bord de la tombe. Il traversait la France avec une force retrouvée, mais tout artificielle, toute nerveuse, une volonté dernière de l'âme qui faisait obéir ce corps si chancelant.

— Monsieur, dit-il (soutenu avec peine par le bras de son compagnon), j'irai... j'irai, ne fût-ce que pour une seule bataille, au devant des animaux à face humaine qui ne connaissent que deux choses : *czar* et *knout!* Les Russes sont une nuée d'esclaves qui massacreraient cent mille hommes pour plaire à un seul. Vous savez ce qui est arrivé depuis deux mois?

— Pas encore, dit Aymar.

— Lorsqu'on a voulu nous faire marcher contre vous, l'avant-garde s'est retournée contre le corps d'armée, monsieur, et les enfans de Kosciusko ont encore une fois protégé la France. Ah! jeune homme, quand j'ai appris à quatre cents lieues de Varsovie qu'il y aurait encore une Pologne, j'ai senti la joie d'un enfant qui verrait ressusciter sa mère. Il n'y a que nous, voyez-vous, qui donnions à la patrie ce nom de *mère*. Mais l'Europe se souviendra, n'est-ce pas, que Sobieski a sauvé la chrétienté devant Vienne? et la France surtout ne peut pas oublier que, sur tous les rivages, depuis le Nil jusqu'au Niémen, notre sang s'est mêlé au sien.

— Ami, dit le guide qui accompagnait le vétéran, calmez-vous et reprenons un peu de forces, puisque nous sommes assez heureux pour avoir trouvé un gîte en ce pays perdu.

On aida, après un frugal repas, le Polonais à se débarrasser de ses vêtemens, parmi lesquels Aymar remarqua un petit sac de cuir qui avait été suspendu au cou du voyageur. Le voyageur suivit de l'œil le mouvement de son compagnon, jusqu'à ce que celui-ci eût rangé cette espèce de relique sur le paquet des hardes, et il parut satisfait du soin religieux qu'il en avait pris. Alors il se laissa placer dans le lit de son hôte, et le sommeil, comme un manteau chaud et doux, enveloppa encore une fois le courageux malade.

On mit auprès de lui une garde, et lorsque les deux Français eurent repris place au coin du feu ranimé, l'homme qui portait en bandoulière un fusil de chasse dit au bienveillant colon de la Brenne :

— Monsieur, je ne suis qu'un officier de santé, jadis au service de

l'empereur. J'habite un petit coin du Languedoc, où, retiré depuis le licenciement de l'armée de la Loire, je partage mon pain avec ce brave. Non pas qu'il m'ait été à charge : car c'est lui seul qui cultivait notre jardin et le pauvre champ qui me vient de mon père, pendant que je parcourais à cheval nos campagnes, portant des conseils aux malades, et en guise de pistolets, deux flacons de thériaque et d'éther dans les fontes de ma selle à la hussarde. Notre connaissance avec Casimir date de Wilna, où je fus reçu par billet de logement dans sa famille, et traité par lui avec une loyauté fraternelle. Aussi me suis-je attaché pour jamais à son sort depuis 1814, époque où notre régiment fut licencié. On a parlé mal de cette opération, devenue nécessaire peut-être, puisque le roi restauré n'avait pas rapporté la pensée française de se réfugier lui-même au camp de la Loire. Mais on a eu tort d'en vouloir à Macdonald, jusqu'à dire que c'était la première armée qu'il eût défaite. Il a dû lui sembler plus pénible d'exécuter un ordre pareil que d'assister à trois batailles perdues. Quand on nous eut donc renvoyés... — Casimir repose. — Ecoutez-vous mon bavardage?

— En doutez-vous! fit Aymar.

... — Chacun de nous reprit la direction de sa province. Un grand nombre suivait d'abord la même route, et puis chaque jour le détachement diminuait. Qui à droite, qui à gauche, retrouvait des embranchemens qui menaient au clocher de son village. Toute la troupe s'arrêtait quand nous allions perdre un camarade, et c'étaient des adieux, des embrassemens bien tristes : quelquefois une courte station à la dernière *Croix-d'Or*, mais le plus souvent un regard et une poignée de main. « Les brigands de la Loire » rappportaient plus de glorieux coups de lance chez eux que de pièces de vingt francs. C'était un spectacle attendrissant, allez, monsieur, que de voir ce vieux nid d'aigle poursuivi par tant de vautours. Les proscrits regagnaient les hameaux en cachant leurs blessures. Pour nous, nous descendions silencieusement le Rhône, et enfin, le 17 septembre, en sortant de Valence, nous n'étions plus que trois. Un fourrier des environs de Privas nous quitta à Loriol, et quand je me disposai moi-même à prendre le sentier qui mène à ma pauvre retraite, Casimir, que je n'avais jamais vu se troubler, même à la retraite de Moscou, me prit la main.

— C'est singulier, dit-il ; je vous aurais vu périr tous les uns après les autres sur le champ de bataille, que je vous aurais simplement regrettés ; et ici je me sens fendre le cœur. Je serai donc le dernier! abandonné de tous les bons enfans! La Grande-Armée finit en moi. Hélas! je devais m'y attendre; eh bien! je ne peux pas m'y résigner. Tout ingrate qu'elle soit, vous avez au moins une patrie, vous autres ; et moi, que vais-je devenir, étranger que je suis? Le 45e était ma famille.

— Sur ta feuille de route, lui dis-je, n'as-tu pas l'ordre d'embarquer à Bordeaux pour Kœnigsberg? Le détour est fort, et pour cause. L'on te fait éviter bien des pays que nous avons traversés en maîtres; mais enfin tu reverras Eylau, et ton vieux faubourg de Praga.

— Ce n'est plus là mon pays, dit-il : c'est la possession des Russes. A qui parlerai-je de nos campagnes? à qui montrer mes blessures? à qui les faire panser?

— Si le cœur t'en disait, repris-je, songe que la chaumière et l'amitié du chirurgien de campagne sont à toi.

Casimir ne me laissa pas achever : il déchira sa feuille de route, et nous ne nous sommes pas quittés, monsieur, depuis quinze ans. C'était un agneau dans la maison, le plus sage de tout le pays ; c'était le gâte-enfant du village; laborieux comme une abeille, et résigné comme un chartreux. Mais quand il a entendu parler du soulèvement de la Pologne, quand il a lu, dans une gazette que nous prête le maire, que le czarewitz était chassé du Belvéder et que ses compatriotes couraient aux armes, il

a été impossible de le retenir aux arrêts dans la paroisse. Il s'est échappé, oubliant son âge et ses blessures. Il n'avait plus ni rhumatisme aux articulations, ni anévrisme au cœur. Car, monsieur, sa vie est à chaque instant menacée. Il a résolu de traverser la moitié de l'Europe sans ressources et sans passeport. Je l'ai suivi ; que voulez-vous? c'est mon frère. On est plus lié par la passion de la liberté qu'on ne le serait par les nœuds du sang. Jusqu'où il ira, j'irai. J'ai entendu dire que l'armée insurrectionnelle manquait de chirurgiens : les états de Wurtemberg, du pays de Bade et la Prusse se soucient peu de voir des soldats venir au secours des opprimés; mais ils laisseront passer peut-être des chirurgiens sur leur territoire, quelques hommes de l'art, dont l'humanité rougirait de priver des chrétiens. J'ai repris le diplôme, et me voilà prêt à offrir à nos alliés (car ils le sont bien, ceux-là!) les restes de ma force. J'espérais que la France de Juillet les réclamerait pour son compte.

Aymar n'avait rien appris encore de la révolution commencée par les porte-enseignes et les étudians. Il s'émut aux détails de ces événemens grandioses, et sentit au fond de son âme qu'il était moins mort qu'il ne se flattait de l'être. Quelle joie d'entendre dire qu'il y a encore une nation qui respire, et raconter l'élan des patriotes et les terreurs de Constantin! Car il avait fui, l'ignoble prince, à travers ses jardins, enveloppé d'un manteau de nuit. Il dormait pendant que la liberté réveillait ses vengeurs. Stupide comme la fauve prise dans les filets du chasseur, on dit que cette figure de singe et d'hyène était plus ridicule encore au delà des remparts que lorsque, sur la place de Saxe, étouffé à la parade dans son pédantesque uniforme, il portait sur l'œil gauche ce chapeau tartare dont la troisième corne se dressait en l'air comme l'aile d'un moulin. Les noms de Wysocki, Lelewel, Dwernicki, Ostrowski et Mickiewicz le grand poète, se révélèrent à Aymar pour la première fois comme des noms amis. Enfin il apprit avec transport qu'une poignée de ces vaillans soldats, que cette nation tant de fois égorgée et réduite à peine à quelques millions d'hommes allait ouvrir la campagne contre la Russie. La Russie! le plus énorme des colosses armés; la Russie! qui forme à elle seule la septième partie de la terre! Il se confia à l'énergie populaire, parce qu'il était instruit qu'une nation possède des ressorts que ne connaissent pas les plus nombreux et les plus disciplinés bataillons. Il espéra dans la fortune de l'aigle blanc contre le vautour noir à deux têtes.

Mais durant ce récit, prolongé long-temps et détaillé au gré de l'auditeur avide, le vieux lancier s'agitait parfois sur le lit de la chaumière, dans un épuisement douloureux. Ces symptômes effrayaient le docteur.

— Ah! monsieur; il parle, c'est mauvais signe, vint dire tout à coup la peureuse métayère qu'on avait été chercher pour le veiller. Bonne sainte Vierge! la mort le mène; écoutez-le donc, il demande des choses impossibles.

— Pourquoi, murmurait le patient, laissez-vous échapper la czarewitz? Fermez les grilles du Belvéder. Pactisez-vous donc avec le Moscovite? Quoi! il passerait le Bug... et avec armes et bagages!... C'est une insulte au peuple, c'est le soustraire à la justice du peuple.

— Voilà peut-être, prédisait le chirurgien, le dernier éclair d'une raison fidèle, la clarté du flambeau qui meurt.

Et la paysanne enfonçait sur ses yeux le couvre-chef de sa capiche de droguet.

— Les monstres, reprit le Polonais, ils enlèvent vos enfans! ils portent dans les marchés de la Lithuanie les boucles d'or avec les oreilles arrachées aux femmes!

— Oh! réveillez-le, monsieur, proposa Aymar, réveillons-le, au nom du ciel!

— Voyez, dit son guide, le sourire revient sur ses lèvres, et il répète avec extase le même mot : *Oyczyzna*. Ce mot signifie patrie, jeune

homme, et patrie, pour un Slave, enferme tout ce qui peut nous attacher à la terre, à nos frères, à la religion. Il est bien autrement étendu que l'expression française. Fanatisme! diront les prétendus sages. Celui-là, du moins, n'a jamais fait rougir la philosophie.

Mais Casimir, en effet, avait souri, bien que sa main ne cessât de presser avec effort son cœur. Et il disait :

— Où vont ces moines, ces enfans, ces vieillards, la pioche et la bêche à la main? Rétablir les anciennes fortifications de Praga! Oh! soyez bénis, enfans! et vous, qui sanctifiez la défense de mon pays par la présence de la croix! Voyez les femmes : elles vendent leurs croix aussi, voyez les saintes cloches : elles descendent de la cime des tours. Elles vont vomir la mitraille sur les masses de l'ennemi!

Il parlait ainsi en langue polonaise; et le docteur traduisait à peu près à Aymar le sens de ses paroles. Puis tout à coup le mourant ajouta, mais cette fois dans l'idiome de la France :

— Gloire à Dieu! Pendant que les Russes mettront en mouvement toutes leurs forces, le roi de Suède, un Français, un parvenu qu'ils voulaient détrôner tôt ou tard, va frapper le colosse au cœur!... — Dieu! que je souffre au cœur!... — et il s'emparera de Saint-Pétersbourg. — Bernadotte! tu as donc saisi enfin l'occasion de replacer la Suède au rang des puissances, et toi-même au rang des hommes?

— Son délire augmente, observait le chirurgien, vous le voyez; et je crains de plus en plus cette funeste exaltation; elle fait crisper ses nerfs, elle peut rompre un des faibles vaisseaux où se gonfle tant de sang autour de l'aorte.

L'homme de l'art n'avait pressenti que trop juste; et pendant qu'Aymar attentif s'ingéniait à trouver quels secours il pourrait encore essayer d'offrir, Casimir se tut. Mais sa face était devenue livide, ses membres se raidirent, il poussa un soupir profond. Il n'était plus!

— Et des lâches, soupira Aymar, des égoïstes inutiles au monde prolongeront au delà du terme leur dégoûtante existence!

— Ne le plaignez pas, mon fils, dit le docteur. Il est mort, celui-là, sans être désabusé de son espoir; il emporte une patrie au tombeau; nous pourrons l'ensevelir avec le plus précieux des biens de l'homme : ses illusions. Il ne faut pas gémir sur lui, mais envier son sort.

Et le lendemain, quand il fallut rendre au soldat les suprêmes honneurs, on envoya chercher le curé de Mézières. On le trouva endormi encore! non plus sous son coudrier dépouillé de feuilles, mais toujours à côté du vin préservateur et les pieds engourdis sur ses hauts landiers de fer. Il ne consentit à partir qu'après avoir dévotement frotté d'ail une petite croûte de pain noir et jeté leur provende aux favoris de sa basse-cour.

D'abord il éleva bien quelques scrupules sur le manque de l'extrême sacrement imposé aux chrétiens; mais on vainquit son hésitation par le récit du foudroyant trépas. Puis le chirurgien posa sur les paupières à jamais fermées un peu de cette poussière qu'enfermait le sachet suspendu ordinairement à la poitrine du soldat.

— Quelle est, se récria le prêtre, cette profanation?

— Ceci, reprit Aymar, informé de la coutume polonaise, est un peu du sol natal. Ne savez-vous pas que ces pieux étrangers, enrôlés sous l'aigle de Napoléon, emportaient tous ainsi une poignée de leur terre sacrée, afin d'en couvrir les yeux de leurs camarades tués dans les pays lointains. Connaissez-vous, monsieur, dans le rituel romain, beaucoup de cérémonies aussi touchantes que cette superstition? Soyez donc indulgent : lorsque jadis un de leurs rois, qui avait remis à Paul V les drapeaux pris sur les païens, demanda des reliques en retour : — Est-ce que chaque fer de bêche enfoncé dans votre sable n'en fait pas mouvoir? dit le pape. Ce sont les cendres et les larmes de vos pères, les plus glorieux martyrs de la foi.

On enterra le Varsovien sous le chétif gazon de la Brenno, le front tourné vers le nord; et quand les deux nouveaux amis furent rentrés sous le toit rustique, Aymar était changé, transfiguré, comme le pécheur qui s'est repenti et accusé. L'arrivée des deux pélerins avait brisé son projet, l'avait interrompu dans sa mort; elle avait rendu le courage et la vie à cette âme, comme agirait sur l'asphyxie matérielle un événement qui ferait pénétrer l'air dans la chambre fermée du suicide. Il commença à regretter les jours qu'il avait passés là, sans les avoir vécus. Il se disait: Les misérables! ils m'auraient fait une existence qui bientôt ne se serait composée que de haines, moi, qui n'ai encore aimé que ma mère!

— Monsieur, qu'allez-vous faire? demanda-t-il à l'officier de santé, dont le front restait attaché à la terre.

— Je ne sais, dit le docteur.

— Vous n'avez plus le choix de votre destinée. N'avez-vous pas promis de servir la cause de votre compagnon? Vous ne pouvez trahir ses mânes et affliger dans le tombeau un ami qui vous regarde. Cette religion est aussi la mienne. partout où l'on défend la liberté, c'est mon poste. L'espoir du soldat ne sera point déçu. Il n'y aura pas un combattant de moins sous son drapeau. Venez, je remplirai sa tâche. Le conscrit prendra la place du vétéran; et s'il succombe à son tour, le jeune homme, eh bien! vous lui rendrez, sous quelque arbre noir de la Pologne, l'asile qu'il a creusé ici pour l'étranger.

Ils partirent. Et Aymar avait ramassé avec respect le bon vieux sabre du Polonais.

V.

Il y a plus loin des mœurs du Nord à celles de la France que ne semble l'indiquer la séparation des pays. La distance morale est plus marquée que l'éloignement des lieux.

Il s'était déjà passé près de deux mois depuis que le comte de Claremond avait pour ainsi dire enlevé Christiane; leur course avait été une fuite plutôt qu'un voyage, à travers la Prusse-Rhénane, la Saxe et la Silésie. Il tardait au vieux gentilhomme d'avoir abordé une de ces contrées où la noblesse conserve encore l'autorité intacte de ses priviléges et la magie de ses antiques prestiges. Plus d'une fois, le long de la route, il avait pris pour les marques d'une déférence en faveur du carrosse armorié qui le portait l'empressement du peuple des villes à s'approcher du relais où l'attendaient les chevaux. Il n'avait lu sur aucun visage de ces oisifs l'intérêt de curiosité qu'excitait l'aspect seul de deux voyageurs venant de France. A son insu, il avait inspiré l'admiration, l'attente et je ne sais quelle terreur mêlée d'espoir, par sa qualité unique de Français. Pour quelques citadins, tantôt il avait été un ambassadeur russe chassé par le peuple victorieux de Paris, et pour d'autres, c'était Lafayette lui-même se rendant à Saint-Pétersbourg, afin de décider le czar à donner à ses Baskirs la charte-vérité jurée par Louis-Philippe.

Pour Christiane, emportée sans intérêt comme sans sommeil à travers ces routes uniformes, à peine son esprit s'était-il intéressé à un séjour de vingt-quatre heures fait à Dresde. Et encore, les statues, les tableaux du plus riche musée de l'Europe avaient passé devant ses yeux avec une rapidité éblouissante. On aurait dit, à la voir, la Lénore de Bürger entraînée par le cadavre habillé en chevalier vengeur. Elle n'avait gardé de toutes ces images que le confus souvenir que laisse un rêve poétique. Quand l'Oder fut franchi, l'orpheline n'avait aperçu, à travers les glaces de la berline ternies déjà par la température hostile du dehors, que des soli-

tudes infinies. Point de villes à l'horizon, point de villages : des plaines de sablo bornées par de noires forêts, des flaques d'eau dans les joncs, des neiges dans les bois et sur ces collines où le châtaignier à larges feuilles s'essaie à côté du pin pyramidal. Mais les rares habitans qu'elle avait rencontrés contrastaient par leur vivacité ot leur air de bonheur avec le sol cultivé à peino. Si des chevaliers croisaient ou devançaient l'équipage sur de petits chevaux infatigables, souvent un violon était suspendu à l'arçon de la selle ; et quand to cavalier faisait halto, il n'était pas rare qu'il ne se mit à jouer gaîment du modeste instrument qu'il avait fabriqué lui-même. Christiane avait remarqué des paysannes qui, les cheveux flottans et enlacés de rubans, portaient le corsage rouge, chamarré aussi de cordons, et dont le jupon court laissait voir un pied digne des femmes de Cadix.

Le comte avait eu hâte d'arriver au palatinat de Novogrodek. Là, son frère possédait de vastes domaines, et les voyageurs n'avaient fait que traverser Varsovie. Christiane, à l'aspect de quelques riches édifices et de la montagne de Nassau pittoresquement couronnée do ruines, entre Tamka et la colonne de Sigismond, le Belvéder et la splendide église d'Alexandre, avait maudit la pente du terrain qui, incliné jusqu'à la Vistule, favorisait encore la rapidité des chevaux do poste, et ne lui laissait pas considérer au gré de son intérêt cette ville qui préparait déjà une statue à Poniatowski ; cette ville qui fut la patrie des Jagellons, vit des czars traînés à la suite de ses palatins vainqueurs, et enfin s'honora des triomphes do Sobieski, Jean Sobieski qui arracha la civilisation à la conquête des Turcs. L'image do Sobieski sur un pont fut le dernier objet qui frappa la vue de Christiane.

Le comte do Claremond et son frère aîné, le duc, s'étaient retrouvés après quinze ans d'absence, plus affligés que jamais de la situation politique de l'Europe. Le comte qui pendant la restauration avait ébréché, par dévoûment monarchique, quelques parties de sa fortune, conduisait sa petite-fille avec joie sous la protection du grand-onclo ; et celui-ci, prévenu de l'autorité qu'on voulait lui laisser prendro sur sa nièce, avait d'avance tout décidé et réglé touchant son sort. Ainsi il lui avait choisi un époux : c'était un puissant seigneur polonais ; tous doux avaient échangé leur parole, et le contrat était disposé pour ce mariage avant même que la fiancée eût passé la frontière.

Une dot restreinte était assignée à Christiane, mais la fortune entière des Claremond passait au castellan de Muranoff, dans un cas prévu et désiré.

A peine au sortir du traîneau qui avait achevé à travers les neiges une route commencée en calèche entre les grands ormes qui bordent les chemins de France, le duc parla de l'importante affaire et de la nécessité d'en accélérer l'accomplissement.

— Ambroise ! objecta le comte, pourrions-nous déjà nous occuper de ces soins, au milieu du deuil qui emplit toutes les âmes dévouées à la cause des rois ? Quoi ! la prospérité et les revers : la proscription pour nos maîtres et l'allégresse dans nos familles !

Le duc avait serré la main de son frère. Il répondit avec un grave sourire :

— C'est à cause de l'adversité qui poursuit une auguste race que je veux confier à un sûr protecteur le soin de cette enfant, afin de t'emmener en mon pèlerinage. Établissons Christiane dans une noble maison ; et nous, mon frère, allons dans leur exil visiter les descendans de saint Louis. Nous leur offrirons nos dévoûmens déjà éprouvés. Faudrait-il mourir sans avoir accompli un tel devoir ? Nos princes quittent l'Ecosse et c'est à Prague qu'ils se réfugient : faisons la moitié d'un chemin qui les rapproche de nous.

Adam Oswald, fait tout récemment prince de Muranoff par une grâce du maître de toutes les Russies, fut mandé aussitôt au château d'Yélva.

La future épouse arrivait à peine. Il était venu le front sérieux, l'esprit distrait ou tellement occupé de projets confus et mystérieux, qu'il oublia de faire à Christiane cette cour d'une galanterie si affectée qui caractérise les seigneurs de cette nation. Là, en effet, les manières de la France sont plus parodiées qu'imitées. Christiane vit le prétendu, qu'on supposait possesseur de trente villages, sans se rendre compte de l'idée que son avenir pût si brusquement dépendre de lui. C'était un homme de trente-huit ans, constitution blonde et déjà fatiguée, plante étiolée avant l'automne, comme les courtisans de Saint-Pétersbourg. La richesse de ses fourrures bizarres, l'affectation de ses grâces de cœur et l'odeur d'ambre fortement imprégnée à toute sa personne, frappèrent la jeune fille plus que l'imminence des projets qu'on avait sur elle. L'indifférence, ou, disons mieux, la sécurité de Christiane furent complices d'une action dont elle pouvait se repentir. Une autre eût élevé des objections bien fortes; la plus simple enfant d'une pauvre famille eût consulté ses souvenirs et ses penchans avant que d'abandonner une main si blanche et si glacée; mais l'héritière d'une colossale fortune, mais le dernier rejeton d'une maison illustre a-t-elle jamais d'autre volonté que celle de ses proches? Victime respectueuse, statue d'or, automate obéissant, le devoir lui ferme les yeux, le cœur et l'avenir. Christiane demanda une fois si l'on recevait encore des nouvelles de la France...

— Peu, dit son aïeul; mes relations sont finies avec cet ingrat royaume.

— Et madame Ancelin, ma gouvernante, nous rejoindra-t-elle bientôt? Savez-vous ce que devient M. Aymar?...

— Je ne sais de lui qu'une chose : c'est qu'il s'est éloigné de Paris. On le croit embarqué pour les Antilles.

Christiane inclina sa tête comme le voyageur qui voit tout à coup à l'horizon pâlir la lumière qui pouvait encore guider sa route; comme le matelot dont l'ancre de salut vient de se briser. Le comte ne remarqua pas même la tristesse de sa petite-fille; cette tristesse n'occupa guère plus sa pensée que la précaution de consulter l'orpheline sur son mariage. Pouvait-il la soupçonner malheureuse? on allait la donner à un prince.

Les deux vieillards étaient si frappés d'ailleurs du dessein qu'ils allaient suivre de leur côté, et si émus déjà de leur prochaine et solennelle démarche, qu'il remarquèrent peu combien le castellan de Muranoff écoutait mal leurs paroles, si ce n'est quand le duc énumérait les avantages que l'époux devait trouver dans leur alliance, et supputait complaisamment les richesses de la jeune pupille. Muranoff avait signé que les biens dotaux ne seraient dévolus à sa maison que par la naissance d'un héritier mâle; et qu'il joindrait alors à ses armes les armes des Claremond. C'était là principalement ce qu'on voulait de lui. Ils ignoraient, ces incorrigibles émigrés toujours inhabiles à apprendre, qu'une agitation profonde minait déjà cette terre de Pologne où ils venaient chercher asile; ils étaient loin de soupçonner que leur allié hésitait encore à prendre un parti dans la lutte prête à s'engager.

A travers les préparatifs de ce mariage, le castellan fit en secret un rapide voyage à Wilna, où se trouvait l'empereur; et dès qu'il fut revenu, les deux Français se hâtèrent de faire achever les formalités commencées, tant ils avaient l'espoir de porter les premiers à Charles X l'assurance que Nicolas rendrait la Belgique à Guillaume et irait châtier le peuple insolent de Paris. Le czar devait, en avril 1831, passer l'Oder; en juin, le Rhin; et être au pied de la colonne brisée de la place Vendôme pour le premier anniversaire de juillet.

Mais, à l'époque où Christiane s'était laissé conduire à l'autel, la terreur croissait dans Varsovie. Les juifs, espions des Russes, traversaient par milliers les provinces troublées, et méritaient cet odieux éloge que le czar leur donna plus tard dans un remerciement public : — « Je suis

content de votre fidélité; persévérez, et surtout n'ayez jamais rien de commun avec l'esprit de ces maudits Polonais. » Déjà aussi les sociétés secrètes étaient organisées : dans les écoles on déchirait ces catéchismes où il est ordonné *d'adorer* l'autocrate. Au fond des campagnes, la dent des herses, aiguisée finement, armait le bout d'une lance soigneusement cachée sous des gerbes. Le dard recourbé des faucheurs était auprès. Parmi les seigneurs, ou *starostes*, car c'est ainsi que sont désignés les possesseurs de fiefs, riches de paysans comme on l'est ailleurs de troupeaux, quelques uns voulaient la régénération entière du pays; mais le plus grand nombre ne faisait consister la nationalité qu'à secouer le ioug des Russes. Et encore! ceux-là ne voulaient-ils peut-être que l'ex...ce un peu plus libre de leur aristocratie sous un protectorat moins immédiat. A ceux-là deux cent mille riches paraissaient constituer la nation. Ils n'avaient jamais daigné s'apercevoir que les laboureurs étaient plus esclaves autour d'eux que les noirs ne le sont à la Martinique. L'éloquente voix de Rousseau leur criait encore en vain depuis l'année 1768 : « Nobles Polonais, soyez hommes : alors seulement vous serez heureux et libres; ne vous flattez jamais de l'être, tant que vous tiendrez vos frères dans les fers! »

Au nombre de ces personnages immobiles d'esprit, à vues oppressives et sordides, était Muranoff, objet des faveurs de l'autocrate. Il faisait, en son âme de prince, des vœux pour la domination des étrangers. D'autres brûlaient d'imiter la France en ses beaux jours d'illusion récente, ou d'emprunter aux Amériques quelques institutions progressives. Ils avaient deviné, ceux-là, le secret de la dernière et stérile guerre de la Russie contre la Porte. Elle n'avait été entreprise et combinée, d'un commun accord par les deux despotes, que pour débarrasser les deux empires des sujets séditieux. Là devaient être employés les esprits turbulens. Il convenait de part et d'autre d'envoyer à la mort les hommes dangereux : libéraux russes, ou partisans des janissaires; et ni l'une ni l'autre des deux puissances ne devait perdre une lieue de terrain durant ce massacre prémédité. Les esprits les plus avancés avaient l'orgueil de prétendre à leur tour donner un exemple, et quand on leur disait : — Voulez-vous donc bouleverser l'Europe? — Pourquoi non? répondaient-ils : nous sommes de la patrie de Kopernic, qui a changé une fois le système du monde.

Mais le mariage, accompli seulement par le prêtre, avait été fait dans la nuit même où le vice-roi fut chassé de Varsovie. La nouvelle de ce grand événement était parvenue à Muranoff par un courrier expédié en toute hâte; on ne sut si c'était de la part des Russes ou des patriotes. Les deux parens de la jeune fille étaient montés en voiture au sortir de la chapelle, et le castellan lui-même avait voulu les accompagner à plusieurs lieues en se dirigeant vers sa propre résidence seigneuriale, afin, disait-il, de mettre cette antique forteresse plus en état de recevoir la nouvelle châtelaine. Ainsi la pauvre Christiane se trouva abandonnée, le soir même de ses noces, dans l'immense domaine d'Yelva appartenant à sa famille. Elle resta sans défenseurs entre des carlistes que leur devoir appelait en Bohême et ce sauvage époux que lui avaient donné des volontés qui n'étaient pas la sienne.

De longs et tristes jours s'écoulèrent ainsi. Ils répondaient à ceux qu'Aymar avait passés en Brenne. Pendant l'intervalle, la Pologne avait encore une fois relevé son front cicatrisé; l'aigle de la Vistule livrait aux vents d'avril son aile blanche, Varsovie appelait aux champs de bataille la fraternité de l'Europe : et, non moins glorieux martyrs que les confesseurs du Christ, ils allaient combattre et mourir aussi pour leur religion, ces Polonais confesseurs de la patrie.

Muranoff, qui avait attendu les événemens avant de se prononcer à travers les partis, avait choisi enfin celui qui semblait en ce moment le plus fort. Il s'était déclaré Polonais : il avait arboré les couleurs de l'af-

franchissement; car le premier élan de la vengeance et l'énergie de la révolte semblaient devoir entraîner la victoire do ce côté. Le prince ne soupçonnait pas lui-même, malgré son esprit pervers, qu'à la honte de toutes les populations européennes, cinq ou six familles royales qui se partagent cette Europe avilie viendraient, par une neutralité hypocrite, se faire les valets du bourreau moscovite. Il crut qu'il était temps d'agir. Alors il envoya au château d'Yelva un jeune porte-enseigne, son plus cher vassal, et le chargea de lui amener la timide épouse, qu'il était loin d'avoir oubliée, mais qu'il avait tenue à distance jusqu'ici, par le plus obscur et le plus impérieux des motifs. Au milieu des partisans qui se combattaient et des troupes opposées qui tenaient la campagne, pouvait-il plus long-temps la livrer aux hasards d'une séparation si périlleuse?

Egidius Ogenski était un de ces élèves de l'Université qui, dans la nuit du 29 novembre, avaient des premiers couru aux armes. Il était neveu du général Klopicki, élu tout d'une voix par les insurgés pour commander l'armée polonaise; et, depuis cette promotion, Muranoff s'était souvenu que lui-même était parent d'Egidius. Il lui avait donc offert un drapeau dans la division qui, sous ses ordres, devait occuper un défilé assez important, voisin des frontières de Lithuanie; et Egidius avait accepté, sans voir autre chose dans cette faveur que l'avantage pour lui de rencontrer l'ennemi plus tôt. Mais l'ennemi n'abordait pas encore ce point militaire; le porte-enseigne, que l'ennui gagnait quelquefois au milieu des longs repas et des orgies qui se succédaient au château de Muranoff, saisit donc avec empressement l'occasion de faire un voyage qui lui présentait deux attraits: celui du péril avant tout.

Il partit suivi d'une escorte assez nombreuse pour se présenter devant Christiane comme un envoyé sûr et un libérateur; mais il fut reçu avec un sentiment de crainte si profonde, que l'orpheline ne sut pas la dissimuler.

Néanmoins, sur les lettres de son époux inconnu, l'épouse se décida à suivre le guide qui venait la réclamer au nom des droits les plus absolus; et, dès le lendemain au point du jour, elle fut prête à se joindre à l'espèce de caravane qui devait la défendre contre les piéges et les ennemis dont les défilés étaient couverts. Ce voyage pouvait durer plusieurs journées avec des chances assez hasardeuses.

Le printemps rendait les chemins pénibles: ils auraient même été impraticables pour un équipage de luxe à la marche rapide et réglée. Il fallut monter à cheval. Christiane s'y résigna sans effort; et, quand on amena pour elle, devant le vieux perron du manoir, un de ces coursiers de l'Ukraine dont la race est si célèbre depuis l'aventure de Mazeppa, elle sentit le premier mouvement d'enfantine joie qu'elle eût éprouvé depuis son départ de France. Elle admirait, en voyageant, des aspects tout nouveaux pour elle: tantôt des lacs couverts de cygnes sauvages, quelques roches d'un granit vert, parées de ces mousses du nord où le pâtre enfonce jusqu'aux genoux, et dont quelques unes offrent une nourriture; tantôt le houx et ses feuilles lustrées, les genevriers à fruits noirs, et enfin les sapins polonais qui rendent autour d'eux l'atmosphère odorante, et dont le bruit des rameaux imite les gémissemens d'une mer, qui manque, hélas! à ces contrées pour assurer leur indépendance.

Egidius ne pouvait se défendre d'une émotion vive à voir Christiane, confiante et délaissée jeune fille, s'abandonner aux hasards de son sort. Mais comme elle vivait sans espoir encore et sans intérêt dans la vie, elle était aussi sans suspicion bien durable, à force d'innocence. Cette femme déjà épouse et bannie, elle était si jeune: elle avait seize ans! Egidius était dans le secret des peines qui pouvaient l'attendre sous le toit conjugal; il savait quelles amertumes devaient composer son avenir; et quand il appelait du nom de princesse la femme d'un courtisan ruiné et livré à mille désordres, il se surprenait à hésiter, comme s'il lui eût échappé une ironique injure.

Le premier jour, il avait parlé à Christiane sans embarras : puis la timidité lui vint. Enfin, devant tant d'innocence, à force de la voir jolie à rendre un évêque infidèle, il s'éprit de vagues espérances, et telles que la conduite de l'époux absent pouvait les rendre un jour moins téméraires.

Les voyageurs arrivèrent aux bords d'une rivière peu profonde et dont les marges fleuries n'inspiraient de toutes parts que de pacifiques et riantes idées. Christiane s'arrêta à demander son nom. Elle le fit pour tirer de sa rêverie son guide autant que par un sentiment de curiosité.

— Son nom! C'est le Niémen, répondit Egidius avec un belliqueux éclair dans les yeux.

— Quoi! ces eaux si modestes ont vu des empereurs conférer sur les destinées du monde? et deux fois Napoléon les a franchies : en vainqueur et en fugitif? Mais cette statue, dites-nous, qui, placée à la tête de ce pont étroit, semble présider à ce formidable passage, est-elle aussi l'image d'un guerrier? Ce n'est pas la première fois, ce me semble, que je remarque aux bords des eaux que nous avons déjà passées une figure à peu près semblable?

— Il y avait une fois, répliqua Ogenski, un pauvre chanoine de Prague, confesseur à la cour de l'empereur Wenceslas, roi de Bohême. Il possédait la confiance de l'impératrice Jeanne, et Wenceslas était jaloux. L'odieux mari fit venir le moine et lui ordonna, sous peine de la vie, de révéler la confession de sa pénitente. Le prêtre résista, et le tyran, pour punir cette vertu, le fit précipiter dans la Moldau. Le confesseur y trouva la mort. Le confesseur s'appelait Népomucène; et c'est depuis ce temps que la coutume de nos pays de loyauté et de foi est de placer la figure de ce martyr de la discrétion aux passages les plus fréquentés des rivières. On assure que ce culte est conservé et encouragé surtout par les dames.

— Eh! pourquoi, dit Christiane mêler la raillerie à cette légende? Y a-t-il tant d'hommes au monde restés fidèles à la défense de la faiblesse, et qui se soient montrés dignes de la confiance du malheur?

— Si jamais, osa murmurer Egidius d'une voix basse et émue, j'avais à espérer l'inestimable trésor d'un secret... je souffrirais mille morts avant de le trahir.

— Bien! reprit la jeune Française avec l'expression d'une indifférence polie. Ne désespérez pas, dans cent ans, d'obtenir pour votre portrait la survivance de toutes ces statues.

Mais, durant la soirée, les vents qui avaient jusque-là soufflé de l'ouest passèrent tout à coup au nord, et vinrent en quelques instans durcir la terre sous le pied retentissant des chevaux : ainsi, dans ces latitudes, le printemps sourit au matin, avec le soir revient l'hiver.

— Voilà, dit quelqu'un de la troupe, un zéphir échappé des glaces de la Sibérie. Celui-là, j'en suis sûr, a caressé en passant les clochers blancs de Kaluga et de Tobolsk. Si le seigneur porte-enseigne voulait en croire ma vieille barbe, nous n'irions pas plus loin.

— Conrad! répliqua Ogenski, vous êtes un peu, mon cher, de la famille des corbeaux qui nous suivent depuis la dernière montagne : vous annoncez les mauvais augures.

— Les corbeaux savent ce qu'ils font, mon maître; et il y a des chevaux dans l'escadron qui pourraient bien avoir cette nuit le ventre de ces oiseaux pour litière. N'allons pas plus avant sur les hauteurs; abritons-nous derrière ces bouleaux. Voyez-vous là-bas cette barre cuivrée qui se forme au couchant? elle annonce des vents furieux. Vous entendrez au beau milieu se mêler le tonnerre; vous verrez les éclairs et la neige. Je vous promets une de ces nuits où le diable change de femme et marie sa fille.

Une rafale élancée au même moment et comme pour appuyer l'opinion du piqueur, emporta la pelisse de Christiane. Parti de l'angle d'un bois,

ce simoun glacé avait détaché d'un pin gigantesque le vêtement de neige qui le couvrait, et il tomba sur la troupe comme un fantôme qui vole. On rit de l'incident, on secoua les manteaux; Egidius posa le sien légèrement sur les épaules de Christiane; mais en peu de temps la nuit fut close et il ne se présenta devant les pèlerins que des déserts de sable et des steppes sans limites. Les chevaux qui étaient guidés au nord refusèrent de faire tête à l'orage et de percer tant de ténèbres. On s'égara : et on fut contraint, au bout d'une heure, de jeter les brides sur le cou des *cognats*, dont l'instinct fidèle a plus d'une fois sauvé les voyageurs dans une pareille détresse. Ces intelligens compagnons ramenèrent leurs maîtres sur la lisière d'une forêt, où l'on s'enfonça à travers les rameaux brisés pour chercher du moins quelque rempart contre la tourmente.

— Qu'allons-nous devenir? dit Egidius.

— Ah! il y avait plus de ressource à la première station, reprit Conrad avec flegme; mais nous trouverons encore peut-être, ici, au pied de ces rochers, quelques graines de kloukva pour madame : c'est une petite baie qui n'est pas sans saveur : elle a le goût des fruits du mûrier. Quant à nos chevaux, voyez comme ils déchirent déjà les écorces de tous ces arbres.

— Gloire à Dieu! gloire à Dieu! s'écria jusqu'à trois fois l'aumônier qui faisait partie de la troupe. Il y a non loin d'ici des chrétiens. J'ai entendu, dans l'intervalle de deux coups de l'ouragan, retentir la cloche de bois qui appelle les fidèles à la table ou à la prière. Que quelqu'un de nous se détache dans cette direction de gauche; il y a, à peu de distance, un village ou un camp.

— Et si c'étaient les Russes? murmura Conrad.

— Poltron! Ils sont à dix journées encore de marche. Avançons.

L'aumônier n'avait pas fait deux cents pas, qu'on entendit retentir un énergique *qui vive?* puis deux coups de feu partirent presque aussitôt; mais Egidius se prit à chanter ou plutôt à crier gaîment les premiers vers de l'hymne patriotique : « Non, tu n'es pas sans défenseurs, ô Pologne chérie! »

Il avait reconnu des accens amis. C'était, en effet, une troupe assez nombreuse de Lithuaniens nouvellement insurgés, qui allaient au devant des drapeaux de Gielgud, et marchaient dans la direction d'Ostrolenka.

On mena Christiane et les deux femmes qui la servaient devant le chef de ce bivouac, afin d'obtenir plus tôt sa protection. Le chef se leva à la vue des vêtemens inattendus, et vint obligeamment conduire les voyageuses devant le feu de genevriers qu'il avait fait entretenir à grand soin.

Cet officier paraissait à peine toucher à l'adolescence. Il laissait, sous de longs cheveux blonds, percer un regard plein de mélancolie et d'audace. Il s'aperçut bientôt de l'effroi de Christiane au milieu de bataillons étrangers et d'une réunion de soldats qui, pour la plupart, vêtus de peaux d'élan, d'ours et de loup, ressemblaient à des bandits, bien plutôt qu'aux possesseurs, qu'ils étaient, de tous les châteaux voisins. Alors il se rapprocha d'elle en souriant, retira deux mains douces et blanches de ses gants fourrés de zibeline, saisit la main transie et embarrassée de Christiane; puis rejetant au loin son cigare pour s'approcher de l'oreille de la jeune Française :

— Ce familier capitaine, lui dit-il, le chef de toute cette compagnie de chasseurs, voulez-vous savoir son nom? il s'appelle Emilia Plater.

— Comtesse! s'écria l'épouse de Muranoff, est-il possible? quoi! ce dévoûment se rencontre dans un être si faible. Je croyais fabuleux le récit qu'on nous faisait de votre présence à l'armée.

— Est-ce bien, répondit l'amazone, à une femme de France à s'étonner que sous un corset vulnérable il batte un cœur résolu? Et Jeanne d'Arc! et Jeanne Hachette! et votre admirable Charlotte Corday!

Christiane devint de plus en plus attentive.

— Si le monde, ajouta Emilia avec embarras, ne suppose point qu'il soit permis d'entreprendre la tâche de sauver son pays sans toutes les conditions que possédaient vos pures héroïnes, au moins je n'aurai pas eu l'hypocrisie de les affecter. Non, acheva-t-elle, en portant un regard d'affection chaste et brûlant sur un officier, compagnon de ses courses, je ne me vante point d'une idolâtrie aussi exclusive et aussi désintéressée : j'ai suivi un autre instinct encore. C'est la fidélité de mon cœur qui m'a conseillé cette carrière où l'honneur emportait déjà la moitié de moi-même. C'est d'un sentiment de faiblesse que je tiens mon courage. Il fallait, ou vivre malheureuse et inutile au sein d'une famille qui ne pardonne aucune faute, ou braver les préjugés de la société. J'ai choisi : je me suis réfugiée contre elle au milieu des dangers; j'ai quelquefois voilé mon existence sous la fumée des champs de bataille, et je me suis vengée de nos villes indiscrètes en défendant leurs remparts. Du reste, ce n'est pas la gloire que je cherche, mais le pardon d'avoir été heureuse.

Emilia prit les soins les plus affectueux de la voyageuse égarée : elle fit approcher le charriot de cuir qui, selon l'usage du pays, contenait un lit portatif; et les deux amies improvisées dormirent dans le même manteau, auprès d'un foyer de bivouac. Quand il avait fallu toutefois se placer aux côtés de son protecteur, faire toucher aux vêtemens de drap, aux ganses d'or et aux brandebourgs les plis légers de la soie, Christiane avait hésité. Singulière image que le tableau de ces deux têtes : femme et capitaine sur un même coussin! Quand le froid les réveillait, l'une contemplait pour se rassurer les étoiles qui avaient reparu scintillantes au firmament, et l'autre parlait avec calme des chances de la guerre. Terre et ciel, sérénité et faiblesse! D'un côté, les terreurs de la femme et presque de l'enfance; de l'autre, l'héroïsme inspiré par de mâles projets. A les voir ainsi rapprochées, on n'eût pas dit que tant d'élémens de distance séparaient ces deux étrangères; mais la guerre rapproche, et l'hospitalité est le premier des liens.

— Savez-vous qui le premier, disait la guerrière, m'a enseigné l'amour du pays? C'est Plutarque. Bien plus que l'Italien qui a chanté Clorinde, il est le poète du dévoûment; il attache à l'histoire de toutes les causes malheureuses. J'ai été attendrie, dès mon enfance, du vœu qu'il fait pour que la terre natale soit appelée, au lieu de patrie, *matrie*. Ah! mère, c'est en effet le plus doux nom qu'on puisse donner et recevoir. Hélas! le ciel n'a pas tout accordé à mes prières! Vous, madame, vous serez un jour plus heureuse que votre imagination même ne vous le promet; car il n'est pas vrai, voyez-vous, comme on le dit sans cesse, que la grâce de la fleur soit seulement dans ses boutons, tout le bonheur dans les projets qu'on forme et l'espoir qu'on en a.

Christiane écoutait peu; car elle tressaillait en entendant de distance en distance et à travers les mugissemens de l'orage, des voix qui répétaient : *Batz-Notz!* Sentinelles, prenez garde à vous!

— Ah! de combien de héros, continuait mademoiselle Plater, Plutarque n'a-t-il pas peuplé pour moi les grandes chambres du manoir de mon père! Lorsque, le soir, nos feux de résine jetaient leurs reflets le long des murs, mes sœurs n'osaient regarder; et moi j'espérais toujours voir descendre des tapisseries quelques guerriers républicains avec leurs glaives vengeurs : soit l'Américain Paul Jones, soit l'Athénien Harmodius.

— Mon Dieu, madame, interrompit Christiane, ne vois-je point là-bas, dans un rayon de la lune, quelque chose de sanglant comme une dépouille qui se dresse au dessus de la neige?

— C'est une touffe de sorbier avec ses fruits écarlates.

— Qui s'avance de notre côté? Est-il vrai que les loups habitent ces grandes forêts?

— C'est l'officier de ronde qui vient à moi pour demander le mot d'ordre.



— Mais ce bruit rauque et intermittent qui tinte si souvent vers la droite, sous cette épaisse feuillée?

Emilia sourit :

— C'est le choc des verres entre quelques soldats qui veillent. Nos gobelets sont de ferblanc, et le vin arrive de Hongrie; voilà toute la magie de cette agitation pour ce soir. Ah! princesse, intéressez-vous à la Pologne. Elle a perdu des mois irréparables, les deux premiers surtout de son affranchissement. Que n'a-t-elle usé du primitif enthousiasme et retenu le czarewitz en otage, au lieu de lui envoyer une députation pour traiter! Que ne s'est-elle inspirée de l'esprit de Lelewel! Constantin disait à ce docte professeur : — Qui osera, monsieur, se placer entre la constitution et votre maître? — Ceci, répondit Lelewel en faisant briller la lame de son sabre; et Constantin recula d'effroi. Si, au lieu d'attendre les Russes, on eût pris l'offensive, si on eût armé les peuples, organisé des gardes nationales à l'instar de la France républicaine, nous n'aurions pas donné à nos divisions intestines le temps de naître, et à vos misérables ministres le loisir d'annoncer que « la Pologne était destinée à périr. » Mais on a créé une dictature; mais les princes se sont mêlés des affaires du peuple: Radziwil, Czartoryski ont voté dans nos conseils, et tout est encore en question. Ainsi Waterloo a été perdu parce que des sous-lieutenans ne commandaient pas l'armée. Si vous aviez entendu nos braves paysans crier : Allons à Wilna! Il fallait que Klopicki passât ce Niémen que vous avez traversé hier. Il fallait réduire le tigre couronné qui nous attaque, à défendre ses propres déserts. Mais n'importe, des alliés nous arrivent : il nous reste Dwernicki, le fournisseur de canons; les Mazurs, les Krakus sous les yeux de qui nous allons combattre, et nous serons encore vainqueurs, j'en accepte l'augure!

Christiane, sans envie de sommeiller, fermait souvent les yeux le plus fortement qu'elle pouvait, afin de ne pas saisir quelque objet d'épouvante nouvelle; mais involontairement elle se laissa aller à considérer le sommet d'un chêne, parce qu'il s'y agitait une forme haute et noire. La comtesse, qui suivait la direction de son regard effrayé, reprit d'une voix à demi railleuse :

— C'est la cigogne, que nos laboureurs appellent pieuse. Elle habite volontiers la cheminée des chaumières; elle s'approche de nous à cause du feu, ou bien elle aura pris cette clarté pour celle de l'aurore. Mais notre officier attend sa consigne : quel mot d'ordre allons-nous donner à mes chasseurs? Il faut deux noms, madame : choisissez l'un, j'indiquerai l'autre. Voyons! un terme de France et un terme de Pologne. Vous hésitez? eh bien! je vous confierai un nom de baptême, si vous m'en voulez avouer un autre.

Christiane rougit.

— Je ne saurais... dit-elle.

— Le nom que vous avez aimé le mieux à prononcer en France? Voilà, reprit la Livonienne, des discrétions qui ne sont pas de ce pays-ci. Adoptons donc *Seine* et *Vistule* : et dormons, s'il se peut, sous les auspices de cette alliance loyalement renouée.

L'officier s'était approché en ce moment de son chef, et lui avait fait un court rapport en des paroles plus mystérieuses et plus sourdes que le frôlement des ailes d'un papillon de nuit. Cet officier était celui-là même que la guerrière avait regardé avec complaisance et qu'elle appelait ordinairement Stasio, diminutif caressant du nom de Stanislas.

Les avant-postes recommencèrent à se répondre, et on entendait au loin répéter : — Sentinelles, prenez garde à vous!

Le rapport que la comtesse venait d'écouter contribua à lui tenir les yeux ouverts, ou bien l'intarissable amour de sa cause lui rendit encore une fois la parole.

— Vous allez dans un palatinat où l'indécision dure encore. Usez de

votre influence, madame, autour de vous. Maintenez Muranoff dans l'exacte fidélité aux sermens qu'il a faits devant la diète. Il a hésité.

Et Christiane comprenait à peine qu'on voulût l'associer à des intérêts si étrangers aux habitudes de son esprit et de ses préjugés.

— Je vous parle de tout cela, poursuivit mademoiselle Plater, parce que la Pologne c'est la France. Plusieurs de vos concitoyens sont venus déjà prendre part à notre défense; ils regardent notre liberté comme leur cause. Il y a des Français jusque dans les rangs de mes chasseurs.

Christiane s'émerveillait à cette nouvelle, et se surprit à faire pour la première fois des vœux en faveur d'une entreprise où des compatriotes venaient se joindre.

Mais au lever du jour, quand on eut sonné le réveil, quand les fifres eurent fait retentir la marche de Dombrouski, Egidius s'approcha du gracieux commandant de la brigade :

— Capitaine! il serait prudent de faire prévenir le castellan de Muranoff que sa femme et ses officiers ont été retardés dans leur voyage, et qu'il convient de leur envoyer des guides et un renfort. Je viens d'apprendre par un de vos soldats, qui tous ont fait cette route, que le seul chemin qu'on puisse suivre à cheval nous sépare encore du château pour deux journées, tandis qu'un fantassin pourrait franchir en peu d'heures la distance en passant à travers des bois non frayés et sur le bord des fondrières. Voulez-vous nous permettre de disposer d'un homme de bonne volonté?

— Que ce soit un Français! demanda Christiane.

La comtesse consentit à cette double demande, et on alla chercher un Français.

C'était un tambour. Tel qu'il se présenta, il était de petite taille, vif, alerte; et il arrêta assez effrontément ses yeux sur Christiane qui semblait chercher à le reconnaître par la seule raison qu'on lui avait fait dire que c'était un enfant de Paris.

— Tu sauras, dit Ogenski, remplir ta mission en ordonnance discrète et fidèle?

— Oui, mon camarade.

— Vous ne redoutez, monsieur, ajouta timidement Christiane, ni les lacs cachés sous de trompeuses verdures ni la rencontre des Russes?

— Pas plus, mademoiselle, que je n'ai eu pour, dans la rue de Lille, des mouches de plomb qui volaient en juillet.

VI.

— Elle arrive ce soir? Eh bien! je veux à l'instant partir.

Ces mots étaient répétés par lady Buccleugh, en frappant du pied et en élevant de plus en plus la voix. Le pied était joli, la voix sonore; mais la contraction des muscles, aperçue alors dans le satin noir, éloignait toute image de volupté furtive; et l'organe harmonieux s'éraillait insensiblement à monter par tous les tons de la colère.

— Arabelle! vous n'y pensez pas, répondit Muranoff.

Il était pâle d'inquiétude mais aussi de colère, à voir avec quelle sécurité de domination cette femme proclamait sa volonté devant lui. Depuis quatre ans, l'étrangère était la maîtresse du prince. Elle portait ce nom de Buccleugh, comme celui d'un noble écossais dont elle eût été veuve; elle se disait née aux environs du lac de Garry; mais à l'éclat doré de ses belles épaules, aux tons fiers et verdâtres qui se mêlaient tout à coup et selon ses émotions changeantes aux roses de son teint, plus d'un courtisan de Muranoff la soupçonnait Italienne. Personne ne savait au juste si elle n'a-

vait pas quelque intérêt à déguiser un mystère touchant sa naissance et sa vie passée. On ignorait enfin sous quel ciel s'étaient ouverts de si grands yeux noirs.

Une voiture sortit, attelée, d'un hangar pratiqué en face des fenêtres mêmes de la galerie où avaient été attirés les deux personnages suivis alors de quelques indiscrets amis; et six chevaux de front, faisant voler leurs vastes crinières, s'animaient à partir, comme si les issues eussent été possibles dans ce moment de dégel. Malgré l'absurdité du départ avec un tel équipage, Muranoff ne soupçonna aucune ruse. Il semblait dans son trouble n'apercevoir que la femme de confiance de lady Buccleugh, déjà occupée dans la cour d'honneur à faire attacher des cartons sur l'impériale de la calèche anglaise.

— Vous ne voulez pas notre séparation et ma mort? reprit-il en touchant le bras de lady Arabelle.

Son caractère de Tartare était dompté. D'ordinaire impétueux comme un torrent d'hiver, il demeurait en ce moment humble et consterné devant cette femme.

— Pourquoi m'en avoir fait un mystère? Ainsi, sans cet étourdi soldat qui est venu réclamer tout à l'heure vos bons offices pour « madame la princesse de Muranoff, » comme il le répétait avec l'insolence de son pays, je pouvais donc ignorer un événement prêt à s'accomplir? être surprise ici par cette étrangère?

— Je devais vous en parler ce matin. Je n'ai jamais vu dans cette arrivée un motif de votre éloignement, Arabelle. Vous savez si je vous ai fait un secret de toutes mes démarches, si je vous ai consultée sur la nécessité d'un acte tout politique où mes créanciers m'ont poussé. L'ai-je épousée sans votre aveu, cette inconnue? ne savez-vous point mes raisons comme moi-même? enfin, si vous n'avez point conseillé ce parti rigoureux, ne vous y êtes-vous pas du moins résignée?

— Je n'ai jamais supposé, dit-elle, qu'elle approcherait de notre résidence.

— Où lui trouver désormais un autre asile? Vous comprenez les hasards de la lutte, les probabilités d'une invasion... Elle vient ici comme otage; mais elle y restera plus séparée des habitudes de notre vie accoutumée qu'aucune autre personne de ce château.

— Monsieur! reprit Arabelle, j'ai bravé pour vous l'exil loin de la cour, toutes les privations de cette solitude, les inconvéniens de la guerre, les dangers et les ennuis de toute espèce au milieu de cette place forte, où la soldatesque abonde et où des Français vous protègent; mais ce dernier coup de la fortune, ce dernier affront épuise mon courage. Je pars.

Le castellan pâlit. Il avait rencontré cette brillante femme dans un des plus hauts cercles de la société de Saint-Pétersbourg. Son protecteur était un rabbin de soixante ans, riche comme la mer; et le czar lui-même n'avait pas été, dit-on, insensible à la séduction de cette beauté. Muranoff s'éprit d'une grâce si altière avec toute la rapidité d'une passion du Nord, et Arabelle le soumit à un joug aussi dur que celui que le féodal seigneur imposait lui-même à ses serfs. Résistait-il à ses volontés? elle parlait de se laisser mourir: et lui ne rêvait plus que poisons mystérieux cachés dans les plis de ses vêtemens ou enfermés sous l'émeraude de ses parures. Manquait-il à prévenir un de ses caprices? elle était résolue à fuir le monde; le repentir l'obsédait, la grâce avait parlé en elle; elle allait entrer dans un couvent et prendre à jamais le voile, pour élever d'éternels remparts entre sa faiblesse et l'ingrat qui abusait de tant d'amour!

— Enfin, monsieur, répéta-t-elle, pourquoi garder le silence avec moi sur cette subite résolution?

— Par la seule raison qu'on balance à parler d'une chose qui déplaît et qu'on en recule involontairement l'heure.

— Non, non, je connais votre caractère mobile; j'ai éprouvé cette faiblesse que tous les hommes décorent du beau nom de pitié. D'abord, je veux le croire, vous serez pour l'orpheline un maître assez dédaigneux; peut-être avez-vous encore pour moi quelque reste de tendresse qui plaidera contre elle; mais un jour vous serez touché de son abandon, puis atteint de quelques accès de sensibilité romanesque et de protection généreuse; un autre jour frappé de sa jeunesse et de sa beauté, car peut-être est-elle belle; personne n'a osé me le dire! Puis, attiré enfin par l'attrait capricieux d'une possession nouvelle, vous vous souviendrez que cette femme est la vôtre. Vous croirez lui devoir des consolations, parce que la fatuité vous fera supposer qu'elle souffre de votre indifférence; vous irez la visiter dans le donjon où elle languira. Autour de vous on s'intéressera à elle, et vous subirez la contagion; car les hommes sont ainsi faits, que leur admiration a besoin pour naître des hommages qu'obtient leur conquête. Les désirs qu'excite au loin leur maîtresse animent, irritent, exaltent leur misérable amour. Enfin vous tomberez à ses pieds. Pendant que je gémirai, elle sourira; et la misérable amie qui vous adore sera sacrifiée à une ingratitude que vous nommerez devoir. Des reproches et des larmes de la victime fidèle, vous passerez dans les bras de la jeune fille coquette, et vous appellerez ce libertinage une vertu!

— Que faut-il faire pour te rassurer?

— Il n'en est qu'un moyen. Une seule barrière, infranchissable peut-être, peut s'élever entre vous et ma rivale; mais avez-vous assez de dévoûment et de force d'âme pour essayer cette épreuve?

— Laquelle?

— Je répugne à le dire. Cette hésitation même est déjà un indice, ou de remords pour moi, ou de lâcheté en vous... qui ne devinez rien. Laissez-moi partir.

Elle se précipitait sur l'escalier qui, enveloppé de tapis et embaumé de fleurs, laissait voir par ses doubles croisées une campagne encore en deuil, lorsqu'un bruit retentissant et soudain l'arrêta sur la dernière marche. Elle demeura sans mouvement, comme une statue de plus dans ce bizarre péristyle.

— Et pourquoi ces tambours? s'écria Muranoff, parlant à son lieutenant Wilfrid, qui avait peine à entendre sa voix, tant les fanfares grondaient de plus en plus sous les voûtes sonores du portail. Messieurs! d'où vient qu'on bat aux champs?

— J'entends aussi, dit Wilfrid, des pieds de chevaux retentir sur le pont.

— On ne rend ces honneurs qu'à vous-même et aux vôtres, fit observer avec amertume Arabelle. Je vous défends d'aller savoir qui arrive.

—L'insolent qui a donné cet ordre le paiera de sa tête! reprit Muranoff, en s'élançant vers les cours.

Mais il se sentit arrêté dans son mouvement de courroux par un faible bras tout-puissant et un artificieux sourire. Arabelle, qui jamais n'avait voulu partir, sentait combien sa présence était en ce moment nécessaire devant la timide femme qu'elle appelait son ennemie. Elle fit d'un geste éloigner sa suite, rentrer son propre équipage, et, appuyée sur le bras du suzerain, elle regagna les appartemens mystérieux, sa résidence habituelle.

Christiane ne vit venir à sa rencontre qu'une cohue indisciplinée et curieuse de gens de guerre et de serfs à l'œil hébété. Elle crut le castellan en voyage, à la chasse, ou à l'armée; elle osa s'en informer à peine, soit par effroi, soit par retenue ou par indifférence; et les soins empressés d'Egidius et de toutes les personnes de son escorte, dont quelques jours de voyage lui avaient fait autant d'amis, ne lui laissèrent point désirer un autre accueil. D'ailleurs, elle était distraite par les objets extérieurs

qui surprenaient ses regards et occupaient sa mélancolie. Elle avait vu aux alentours de ce camp tumultueux où elle arrivait, tant de déserts, une pauvreté si lamentable près de cette pompeuse habitation, qu'elle était affligée autant que surprise d'un tel spectacle. Plus, en effet, elle avait approché du belliqueux manoir, et plus elle avait vu, le long des chemins semés de touffes d'absinthe et d'immortelles jaunes, pareilles à celles dont on couronne nos tombeaux, s'augmenter les distances entre les chaumières, qui ont elles-mêmes la forme des tombeaux. Quatre ou cinq de ces huttes basses et enfumées composent un village. Le temple n'est qu'une pauvre cabane couverte de mousse, élevée sur un rocher. Au lieu du bruit des abeilles, du vol des pigeons, qui entourent de leur cercle le toit du paysan de France, le vent seul gémissait à l'angle de ces retraites crevassées, comme les concerts du loup. Sur ce toit, au lieu des branches caressantes de l'arbre fruitier, la neige pesait de son poids immobile; et derrière l'habitation rustique, à cette place accoutumée de nos chenevières et de ce petit jardin si cher aux enfans, où la rose et les choux vivent en si bonne intelligence, Christiane n'apercevait qu'un pauvre champ de pavots. Cette plante est cultivée là, comme ailleurs un précieux légume; elle entre dans tous les alimens et dans tous les breuvages du pauvre, afin sans doute de contribuer à lui faire oublier le sentiment de sa misère.

Lorsque la voyageuse avait découvert à un horizon fort rapproché les bâtimens mêmes du fief de Muranoff, elle avait été choquée de leur incohérence. Indigence et faste, du marbre et des chaumes. De grands corps de logis où les poutres du sapin sont dressées et demeurent apparentes, comme aux plus chétives constructions des fermes de la Suisse, et le dôme doré d'une chapelle. Ici le fronton en granit rouge d'un atrium dans le goût de Pompeia, et là, tout auprès, les chenils en désordre d'une meute de chiens affamés. Christiane ne fut artistement satisfaite que d'un pavillon séparé, essai d'architecture tentée il y avait un demi-siècle, par un ingénieur français qui avait séjourné dans cette contrée. Au milieu de son aventureuse odyssée, il avait eu l'idée nouvelle de copier les images familières à ce climat, au lieu d'imiter les natures grecque et orientale, infailliblement reproduites d'après les monumens de Corinthe. Donc, au lieu des palmiers et de l'acanthe, ses colonnes et leurs ornemens rappelaient l'attitude des mélèses et les galbes particuliers de la végétation du nord. L'écureuil qui habite les bouleaux de la Finlande était sculpté au milieu du chapiteau, à la place où les Grecs ont indiqué le nid de la colombe. Le novateur avait assis là le plus agile des quadrupèdes avec sa queue touffue en forme de plumet sur sa tête. L'étonnement admiratif de Christiane eût été plus profond et plus doux encore, si elle avait su que cet ordre nouveau était dû à la fantaisie rêveuse de Bernardin de Saint-Pierre, à l'auteur de ***Paul et Virginie,*** amoureux à Varsovie et aimé long-temps d'une princesse polonaise.

Mais sur tous les passages intérieurs qu'il fallut parcourir à l'étrangère pour se rendre à son appartement, dans les escaliers, le long des corridors et dans les antichambres démeublées, elle rencontra des hommes ou plutôt des esclaves confusément couchés sur les dalles nues, et essayant un sommeil interrompu à toute heure. Ces malheureux, qui peuplent comme valets la demeure des nobles, n'ont ni lits, ni chambres qui leur soient destinés; ils se dérangent sur les passages du service moins complaisamment que les animaux domestiques; et aussi le moindre serviteur revêtu d'une charge au dessus de leur emploi, s'épargne pour les écarter ou les réveiller, s'il a besoin de leur aide, moins de brutalité qu'envers le chien qu'on n'oserait mettre dehors. Ces serfs ne prennent de femme que quand les seigneurs les ont refusées pour maîtresses, et il n'y a pas long-temps qu'on leur retirait leurs noms de famille en entrant au service, pour les remplacer par des numéros, afin de leur faire perdre sans

doute jusqu'à l'idée de l'humanité. Christiane se sentit à ce spectacle la crainte et la mort dans le cœur.

Le reste de cette première journée s'écoula vite. Dans le pays des aurores boréales, les soirs n'ont point de crépuscule, et lorsque l'opulente épouse, la haute et puissante châtelaine de Muranoff, ainsi que la nommait dans ses illusions lointaines l'aïeul absent qui l'avait mariée, eut changé d'habits, reposé sa fatigue et regardé par ses croisées un bastion assez éloigné où elle aperçut, non sans surprise, flotter le drapeau tricolore, elle se vit entourée de subites ténèbres. La nuit de ces climats tombe avec ses ailes noires comme un oiseau de proie sur la campagne. Elle cria d'effroi. Les femmes qui la servaient s'approchèrent. Madame Ancelin lui parla de prendre quelque nourriture : elle demanda une heure encore, et ayant fait allumer les poêles prêts à s'éteindre, elle voulut, tout en regrettant la pensive lueur du foyer, demeurer seule avec ses souvenirs.

Pendant ce temps, un splendide souper se préparait pour les hôtes de ce singulier séjour. Mille flambeaux étincelaient dans les glaces d'un salon immense. Le parquet s'était jonché du menu feuillage des pins de Norwége, et les quatre parties du monde semblaient avoir contribué à compléter la richesse du festin. Le gibier du Midi, les poissons de la Baltique, les liqueurs américaines, les vins d'Espagne, devaient assouvir la voracité des convives du Nord, « hommes nés pour manger, » comme dit Juvénal. Mais, selon l'usage russe, aucun des mets brûlans, aucune des viandes énormes n'étaient d'avance étalées sur la table de soixante couverts. On n'y voyait ni le *barche* ni les *kisiels*, qui cependant devaient être servis successivement. Le barche, un potage composé de moëlle de bœuf, de betteraves marinées, de lard et de crême; et les kisiels où abondent la canelle et l'épine-vinette. Point d'agneaux rôtis tout entiers, de chevreaux avec leurs cornes ornées de branches de buis et de romarin. Cette longue table n'était chargée que de cristaux enfermant les conserves, de fruits nouveaux aux robes colorées, d'ananas gigantesques, et enfin de deux *babas* symétriques de la hauteur d'un enfant : gâteaux qui ne pèsent jamais moins de vingt livres. Et puis partout des fleurs rares, épanouies sous la neige; car tout vient en serres chaudes dans ce pays : civilisation et végétaux.

Dans le salon silencieux encore, les convives s'avançaient successivement en cérémonie, saluant, selon la coutume, les vieux portraits des ancêtres suspendus aux murailles, avant les maîtres de la maison : portraits tout bardés de fer, affublés de perruques, chargés de fraises et de canons, attestant sept cents ans de noblesse et par conséquent d'ineptie. Quelques femmes arrivaient à leur tour, posant la main droite sur le cœur et s'inclinant à la manière des religieuses. Les plus jeunes occupèrent un côté, les matrones se rangèrent de l'autre. Les cavaliers, debout, tenaient le milieu de l'enceinte; mais tous semblaient attendre, pour reprendre la vie, la présence d'un être supérieur qui disposât des volontés universelles : on se regardait mystérieusement sans oser parler encore.

Quand Muranoff entra, il était soucieux. A peine Wilfrid osa-t-il lui demander si les officiers étrangers étaient invités à cette fête.

— Non, dit-il : ces Français ont des mœurs de prude, et ils dédaigneraient ce qu'ils appellent nos orgies.

Mais lady Buccleugh! Voilà lady Buccleugh! Quand elle apparut, ses yeux avaient un éclat inaccoumé; son sourire était royal : on voyait à son assurance combien elle était satisfaite de son teint et de sa parure. Le satin lamé d'or endoyait autour de ses formes circassiennes; un long cercle de diamans lui composait un diadème, et quelques plumes de héron, audacieusement placées sur sa brune chevelure, ressemblaient au panache du commandement dans un jour de victoire.

Toutefois, elle regarda autour d'elle avec une modestie affectée, prit possession du second fauteuil à la gauche de la cheminée, en affectant de laisser libre la première place; et allant au devant d'une question que se faisait en secret toute l'assemblée :

— Où donc, dit-elle avec un ton de déférence protectrice, est la princesse de Muranoff?

Cette demande, directement faite au castellan, le fit frémir. Il adressa à son despote un regard de supplication muette et de détresse; mais le regard qui lui fut renvoyé était aussi inflexible que le silence obstiné de cette foule de curieux convives.

— La personne dont vous parlez, madame, dit-il avec une lenteur où l'indifférence était mal accentuée, aura l'honneur de vous être présentée plus tard. Elle se repose de son voyage.

— Elle ne sait point, dit Arabelle, quelle affectueuse impatience nous avons tous de la voir; elle se fût prêtée à recevoir nos sincères hommages. Voulez-vous que le comte Ogenski me donne la main pour me présenter devant elle? J'irai la supplier de se rendre à nos vœux et d'octroyer sa présence à nous tous, ses vassaux fidèles.

Au lieu de répondre, Muranoff, consterné, sortit comme un banni et monta en silence à l'appartement de Christiane.

Quelques commensaux avaient été choqués de l'insistance effrontée de lady Buccleugh; mais le plus grand nombre admirait sa puissance et se félicitait déjà de lui devoir un curieux spectacle. Domitien affermit son règne par des fêtes où figuraient des productions rares; Néron était populaire parce qu'il donnait aux oisifs les jeux sanglans du cirque.

— Votre supériorité est-elle bien généreuse, madame? dit Ogenski avec une inflexion de voix moitié galante et moitié ironique.

— Messieurs, répliqua Arabelle, mais en s'adressant à tous ses flatteurs, séparée de nous, cette prétendue souveraine peut être à craindre: il faut la rapprocher pour la mettre à sa place. Je ne veux atteler personne à mon char, mais je répugne à combattre un adversaire dans l'ombre. De loin, c'est quelque chose...

— Et de près ce n'est rien, acheva Wilfrid avec une doucereuse bassesse.

Ogenski gardait le silence. On avait voulu en vain lui faire donner quelques détails sur la figure et l'esprit de l'épouse nouvelle, il s'était renfermé dans une affectation de respect pour celle qu'il avait escortée avec tant de sollicitude. Depuis la fin du voyage, la vie de ce jeune homme semblait être terminée.

Muranoff, en abordant Christiane, se surprit ému du rôle qu'on lui faisait jouer. Quelle que soit la dépravation d'un cœur et l'abaissement où le fasse tomber le joug qu'il subit, il y a en vous une telle disposition à se sentir le protecteur de la faiblesse et le défenseur de la femme qui porte votre nom, que l'amant d'Arabelle reprit en l'absence de son démon fascinateur quelques dispositions passagères d'une bienveillance mêlée de pitié. Toutefois, ce sentiment n'alla pas jusqu'à affranchir Christiane de la tyrannie qu'il supportait lui-même; mais il approcha avec déférence, lui adressa plusieurs questions affectueuses et lui remit une lettre du comte de Claremond, que la pupille ouvrit à la hâte.

Christiane avait aussi de son côté l'instinct de se chercher un appui au milieu de l'abandon dont elle se sentait entourée. Elle éleva sur le castellan des regards non moins indifférens, mais moins distraits qu'au château d'Yélva. L'uniforme que portait Muranoff rendait à tout son maintien un peu de cette fierté grave dont il avait paru si dépourvu sous les habits de la cérémonie nuptiale. Elle n'éprouva pour lui aucun attrait de l'épouse à l'époux, car les sens plus que le cœur encore dormaient en cette froide jeune fille; mais elle contempla son protecteur avec moins d'effroi qu'à l'ordinaire : sans partialité comme sans répugnance.

Le castellan lui présenta la main pour descendre. Alors la noble fille étrangère, sans soupçonner en quelle compagnie on allait la conduire, se laissa guider dans l'innocence de son âme et toute la simplicité de sa parure virginale. Elle avait une robe blanche fourrée de cygne, une toque du même velours ornée d'une seule tresse de perles, et elle portait un très petit bouquet d'anémones que peut-être lui avait envoyé Égidius.

Quand elle pénétra dans ce salon tout embrasé d'or et de bougies, ses yeux furent blessés ; elle se rejeta en arrière et tourna vers le prince un regard interrogateur ; mais celui-ci avait déjà les yeux occupés ailleurs. Néanmoins, Christiane avança sous la protection du maître : celui-ci, pour abréger ses propres angoisses et s'épargner des cérémonies qui lui paraissaient redoutables, conduisit brusquement à la table la princesse, la fit asseoir à la place d'honneur, et proclama lui-même, comme eût fait le maître d'hôtel, que les dames étaient servies. Il prit la main d'Arabelle et la fit mettre à sa droite, pâle et déconcertée, en face même de sa rivale.

Au premier aspect de l'étrangère, l'assemblée avait été instinctivement séparée : les hommes étaient pour elle, et les femmes déguisèrent mal leur dépit. En la voyant si pure, Arabelle se repentit de l'avoir fait appeler. Mais elle dissimula ce mécompte, et d'une voix qu'elle voulait rendre calme, elle dit à l'oreille du prince, de manière à être entendue plus loin :

— Vous aviez raison : elle est gauche et sans usage. Je rends justice au désintéressement de ce choix, et pour ne point m'humilier, il y a là une délicatesse dont je vous remercie.

Elle avançait, en prononçant ces paroles, une lèvre dédaigneuse ; ses paupières se courbaient ; la fossette du menton s'élevait sans grâce, et les narines étaient plus ouvertes.

— Madame, dit le prince à l'abusée jeune fille, la plus franche et la plus rapide manière de faire connaissance avec de nouveaux amis, c'est de les rencontrer à table. Je vous présente les miens. Ces temps de batailles, d'embûches, de défection et d'incertitude ne sont guère propres au cérémonial et à l'étiquette ; mais je ne puis m'empêcher de recommander au moins à votre bienveillance particulièrement lady Buccleugh que voilà. Elle est ma parente et celle de toutes qui m'est le plus chère.

L'assemblée entière se prit à sourire.

Christiane chercha naïvement à rencontrer le regard de l'Anglaise, afin de laisser lire dans ses yeux sa cordiale envie de former des amitiés prochaines ; mais Arabelle adressait déjà au loin à Wilfrid des regards d'une coquetterie non équivoque. Muranoff s'en aperçut et murmura.

Christiane était destinée à voir s'établir autour d'elle d'étranges disparates entre les mœurs de son élégant faubourg et les incohérentes façons de cette société plus moscovite encore que polonaise.

— Une autre fois nous aurons des Parisiens, madame, dit Arabelle. Pourquoi n'avoir pas, monseigneur, fait une invitation spéciale au commandant... Olgar... Oscar... comment l'appelez-vous? Un grand et remarquable jeune homme, ma foi!

La consonnance de ce nom indécis frappa fugitivement l'attention de Christiane ; mais elle était distraite par mille objets bizarres et choquans!

C'était tantôt une large coupe circulant pour être épuisée par chaque convive en l'honneur de l'amphytrion ; c'étaient les dames se passant, pour s'associer à de tels vœux, un tout petit verre de cristal, et puis les clameurs unanimes de ce fameux toast polonais, où tout le monde se lève et répète : « Aimons-nous! aimons-nous! » Tantôt, pour plaire à la fois à la maîtresse et à l'épouse, les courtisans écorchaient l'idiome de Paris, et tantôt enfin pour épancher leurs plus libres idées, ils reprenaient la langue naturelle. Vers le milieu de ce festin tout homérique, voilà qu'on déposa en grande cérémonie devant Arabelle, et sur un plat d'or,

un mets d'apparence sauvage, lequel n'avait de forme, de goût, de nom peut-être que dans la gastronomie de ce climat.

— Qu'est-ce c'est que cela? dit l'étonnée lady, en repoussant l'hommage.

— Comment, madame! fit observer Wilfrid; mais c'est un mets d'honneur!

— Et vous appelez ce fragment de gibier tout hérissé de longs poils noirs?

— Une patte d'ours, milady.

— Ah! l'horreur! fit la dédaigneuse Anglaise.

— Et la patte droite de l'animal! ajouta un voisin; ce n'est pas la moins délicate. C'est celle que l'ours a coutume de lécher avec le plus de complaisance.

— Je ne saurais, dit un des moins affamés convives, m'empêcher de me souvenir ici et devant ces dames de certain passage d'un de nos poëtes: « La nature a mis les pierreries en Orient, les fruits délicieux au Midi; en Occident, l'industrie et les arts; mais elle a plus fait pour le Nord: elle lui a donné les plus belles femmes du monde. »

— L'à-propos est d'autant plus heureux, fit remarquer lady Buccleugh, que la princesse et moi nous sommes nées dans des contrées méridionales.

Les compagnons ordinaires des soupers de Muranoff commencèrent dès lors quelques houras de joie, et ils se versèrent des rasades plus larges encore que leurs sourires.

— Je suis aussi le parent du libéral seigneur, ajouta le maladroit parasite en élevant son verre du côté de Christiane, comme pour lui dédier un toast, mais surtout afin de faire diversion aux quolibets dont il était le plastron.

— Mon parent? dit Muranoff: toi, Zabiello? Il s'en faut de plus de cent fagots que nous soyons de la même branche. Toi! qui, pour avoir voulu postuler le gouvernement de Zamosc, t'es trouvé accusé devant la diète de je ne sais combien de rapts et de viols!

— Ce ne sont point là, monseigneur, dit le noble Polonais, des fautes vulgaires, ni les travers d'un petit esprit. Diable! le rapt et le reste; mais n'a pas cela qui veut sur le corps, non plus que des habits de France. C'est un remords très bien porté!

Christiane, de plus en plus interdite, comprenait à peine de telles mœurs et un tel langage. Elle cherchait autour d'elle quelque regard sympathique pour la rassurer ou la plaindre: tout était distrait ou hostile. Elle se tint alors songeuse et immobile comme la pauvre folle qui commence à douter de sa raison. Enfin elle rencontra un rapide coup d'œil d'Egidius; mais il était si triste et si plein de compassion pour elle, qu'elle se prit à pleurer tout à coup au milieu de cette joie universelle.

— Allons, petite, point d'efforts de complaisance. Allez sommeiller, dit l'orgueilleuse Anglaise dont le rire de corail et de perles ne s'effaçait plus guère de ses lèvres que pour accueillir le cristal où pétillait le vin de Sillery. Vous devez être épuisée des fatigues du voyage, enfant. Faites descendre sa bonne, Muranoff. *Douchinka*, *galaubka maia*, mon âme, mon pigeon, ajouta-t-elle en flattant de l'œil et de la voix le Tartare, délivrez-vous de la vierge terrestre.

Muranoff hésita.

— Aimez-vous mieux, poursuivit la courtisane, qu'un de vos officiers remplisse la charge de caméristе?

— Le conseil que vous donnez, dit Muranoff en se levant subitement de table avec une gaîté fausse et bruyante, est bon à suivre pour tous. Debout, mes camarades! Que ceux qui n'y pourront rester gagnent leur appartement; accordons trève aux dames; mais qu'on brûle du punch pour les braves qui nous tiendront fidèle compagnie! — Que fais-tu là,

mon faux parent? ajouta-t-il en s'adressant au citateur des poètes. Celui-ci laissait glisser au fond de sa poche profonde deux couverts de vermeil.

— C'est pour me souvenir de vous, monseigneur, répondit le convive sans se déconcerter. N'est-ce pas là un ancien usage de nos pères? Largesse, mon prince! et vivent la liberté nouvelle comme aussi les franchises de l'âge d'or!

Christiane s'était enfuie à travers tout ce désordre. Elle effleura d'abord en passant dans les corridors noirs, un homme arrêté dans l'ombre d'un pilier, et qui sembla de l'œil accompagner au loin sa fuite. Etait-ce Egidius? non : elle l'avait laissé au festin. L'inconnu d'ailleurs était de la taille de Muranoff. Elle redoubla de vitesse, elle crut entendre des mots qu'on lui jetait dans les ténèbres, des mots français : — « Courage. On veille sur vous! » Mais elle fut bientôt rejointe par ses femmes et madame Ancelin; et déjà elle était à l'abri des propos de l'ivresse et des regards insolens des convives, que lady Arabelle, qui la croyait encore à ses côtés, lui adressait par dessus l'épaule ces conseils :

— La compagnie de ces Polonaises ne vous convient pas, mademoiselle; ces gentilshommes sont grossiers. Allez, retirez-vous, ma chère; j'irai vous voir demain, et mériter votre confiance. Je connais l'homme qui brûle de rencontrer près de vous un bonheur dont la moitié vous attend... mais votre ignorance nous fatigue. Votre présence nous nuit. Allez rêver du beau pays de France, et comptez sur ma protection.

— Je lui redirai vos paroles exactement, interrompit Wilfrid qui n'en avait pas perdu en effet une seule, tant il se tenait pressé contre le fauteuil de la belle lady, et caressait de ses regards et de son souffle les trésors que son insouciance laissait dévoilés.

— C'est vous? dit-elle, les yeux demi-clos et abandonnant une main tiède et sans résistance. Où donc est notre tyran?

— Près de sa gente épouse apparemment, dit avec nonchalance Wilfrid.

Arabelle se leva à ces paroles comme l'ombrageuse tigresse à qui on voudrait disputer sa proie.

Muranoff qui, loin d'être absent, était là ému du même sentiment en voyant si près de sa maîtresse l'homme qui lui inspirait à la fois le plus de confiance politique et de suspicion jalouse, s'approcha du groupe pour le séparer.

— Je vous croyais, dit lady Buccleugh, dans des préoccupations conjugales.

— Je ne suis occcupé que de vous, ingrate! Je ne rêve que vous. Je ne désire que vous plaire.

Arabelle pria Wilfrid de s'éloigner par un regard de discrétion encourageante, puis elle répondit au prince : — Monseigneur, séparation absolue et divorce inflexible tant que l'intranchissable barrière dont j'ai parlé n'aura pas été élevée entre la Française et vous.

— Vous m'avez annoncé déjà, en effet, dit Muranoff, des conditions que j'accepte avant de les entendre, des scrupules inconnus, des difficultés que je brave. Connaissez-vous un péril que n'affronte un conquérant pour garder son empire? un genre d'épreuves que ne subisse avec joie le néophyte à qui le paradis va s'ouvrir?

— Jurez d'accomplir le serment que je dicterai.

On apportait en ce moment le bol de punch avec toutes ses flammes ruisselantes.

— Je le jure, s'écria le prince avec le mauvais goût des Sarmates, par cet incendie moins brûlant que mon cœur! Mais ce nectar qui sera garant de ma promesse, savez-vous, madame, poursuivit-il, comment vous pourriez le consacrer? Imitez la coutume des Slaves, honorez nos antiques usages!

— Le thé, le rhum et le sucre, objecta Arabelle, ne sont pas, que je pense, d'un temps bien immémorial.

Nous parlons d'une liqueur quelconque; fût-ce l'eau du Borysthène, mais qui peut, si vous voulez, approcher du breuvage même que versent nos Walkiries dans le palais d'Odin. Nous avons depuis nos pères, voyez-vous, la religion d'une beauté spéciale, l'idolâtrie des pieds de femme. Nos pères, pour marquer leur respect, s'inclinaient jusqu'à prendre le bas de la jambe de leurs princesses, et se prosternaient pour leur presser le pied. Les Polonaises possèdent le privilége de leur petitesse; elles sont au dessus de toutes les femmes de l'Europe; et vous, Arabelle, vous surpassez toutes les Polonaises. C'est une aristocratie dont vous êtes la reine! Voyez si vous n'êtes pas douée de deux trésors à loger dans une seule et la plus coquette des pantoufles de France. Et vous êtes née, Arabelle, dans cette Angleterre où les ladys des Trois-Royaumes ont des bases de statues, des pieds à dormir debout. Ah! consentez, madame...

— Oui! s'écrièrent tous les officiers encore présens à cette fin du banquet, car tous avaient compris l'érotique transport de leur maître.

Muranoff fit chercher un précieux vase de la Chine trois fois plus profond que la première coupe brûlante; il y versa plusieurs bouteilles d'arach protégées encore du cachet de la Jamaïque; et quand le mélange des deux températures arriva à la douce tiédeur d'un bain parfumé, il obtint la faveur de dérouler, à genoux, sur la jambe d'ivoire, le bas brodé que portait lady Buccleugh. La belle et folle Anglaise se prêta, au gré de mille instances amoureuses, à effleurer le punch de l'extrémité de ses doigts craintifs; et la liqueur, désormais consacrée ainsi, acheva d'embraser la tête de tous les convives.

— Qu'avez-vous maintenant à m'ordonner? reprit le brutal esclave hors de raison.

Arabelle le conduisit dans sa propre chambre, au pied de cette alcôve dont la présence seule et les indicibles parfums enivraient les souvenirs et irritaient les espérances de Muranoff : là, elle le considéra avec ces longs regards empoisonnés de douceur qui signifient : M'aimez-vous? et elle hasarda, à travers mille détours, cette étrange proposition:

— Consentirais-tu, lui dit-elle, à partager la possession de ta maîtresse? souffrirais-tu, même un moment, la crainte vague qui mettrait incessamment ce soupçon dans ton esprit, Oswald?

— Ah! vingt fois, dit le prince, mon sabre dans le cœur des deux coupables.

— Eh bien! vous croyez-vous plus d'ardente affection que je n'en ressens moi-même? Je vous veux sans les tortures de l'inquiétude; comme je suis à vous : sans rivale, monseigneur. Il faut m'affranchir du doute qui me tuerait, et, pour être à moi sans retour, il faut...

— Abandonner la Pologne? dit-il.

— Non, céder Christiane à un autre.

Le misérable prince fut abasourdi de cette parole. Elle fit tomber une partie de son ivresse. Il sentit tout à coup, par une de ces infortunes de cœur, de ces contradictions du vouloir de l'homme, s'éveiller pour la Française une prédilection spontanée. Une jalousie bizarre le surprit, un vif amour s'improvisa dans son cœur; il la préféra en ce quart d'heure, et parce qu'on la lui demandait, à l'idole qui disposait de sa vie et pour laquelle il eût épuisé tout à l'heure son sang. Mais, frappé brûlant du vent de Sibérie, il put dire encore assez tranquillement :

— Cela est inutile. Et d'ailleurs, elle n'y consentirait pas.

— Cela est inutile : et elle n'a pas besoin d'y consentir. Ecoutez, monseigneur : il faut me perdre cette nuit même, ou me donner, cette nuit, la sécurité que je veux bien asseoir sur votre délicatesse, le sacrifice une fois consenti. Agissons : il faut, sans retard, à l'épouse un époux; elle n'en soupçonnera pas l'échange; il y a des circonstances perdues et des occasions différées que n'expliquent jamais ni le monde ni la plus innocente des fiancées. Je suis soigneuse de vous conserver

tous les honneurs de votre réputation, monseigneur. Je dois savoir mieux que personne combien il est difficile de prendre un autre cavalier pour vous ; mais Christiane ne vous connaît pas. L'effroi des jeunes épouses est peu clairvoyant, les ténèbres sont complaisantes, et il y a un proverbe français favorable à tout ce qui se présente dans les ténèbres. En un mot, tel est mon plaisir, acheva-t-elle en souriant : c'est mon *ultimatum*, comme disent les puissances de la terre.

— Mais, répliqua le morne castellan, qui accueillait volontiers ce ton inattendu de plaisanterie pour fléchir la terrible volonté de cette femme, je vous ai juré, Arabelle, et je le jure encore par le salut de mon âme, de n'être jamais qu'un étranger pour Christiane.

— Bien ! dit audacieusement lady Buccleugh et avec un de ces lestes sourires que les jeunes hommes seuls échangent entre eux dans leurs confidences de galanterie : la victime dévouée à votre abnégation très héroïque ne sera jamais initiée aux révélations de la vie ; elle ignorera les consolations du monde et remportera au ciel sa vertu pour satisfaire à votre décorum. Elle trompera les volontés de Dieu pour satisfaire à l'amour-propre d'un homme, et d'un homme qui lui sera resté étranger. Je reconnais bien à cette prétention la justice qui a présidé à l'arrangement des mœurs de ce monde et l'équité d'une société disciplinée par le plus fort. Je ne saurais trop admirer votre grandeur d'âme ! Mais j'ai lu, moi, le contrat qui vous unit à l'étrangère. Je sais à quelles conditions vous est assuré son patrimoine : un héritier. Et si vous avez le désintéressement de me sacrifier une si vaste fortune, je ne dois pas consentir à cette imprévoyance. C'est à moi de me souvenir de tous ces détails, et je le fais. Maintenant, monseigneur, c'est à vous seul de choisir à qui, dans les nombreux amis qui vous servent, vous voulez déléguer votre pouvoir de prince, et à qui vous consentez à devoir l'accomplissement de vos prospérités héréditaires.

Muranoff fit à ce propos une si pâle et si triste figure, que l'Anglaise se sentit obligée de se détourner pour dérober un sourire.

Et cependant il restait muet.

— Voulez-vous d'Egidius ? reprit Arabelle : c'est un jeune homme sans conséquence et que je crois éminemment docile. Déjà un voyage que vous lui avez fait faire a dû préparer quelque sympathie. Il vous est dévoué sans réserve ; il a l'œil noir, la figure noble : je sais qu'il ne déplaît pas aux dames, et l'épouse répudiée ne sera pas partagée plus mal que si ses amis ou son inclination avaient choisi pour elle.

Cet éloge d'un autre dans la bouche de sa maîtresse ramena aux pieds de l'artificieuse courtisane tout l'amour frénétique de l'amant dépravé.

— Eh bien ! je m'abandonne à la destinée dont vous êtes le Dieu, dit-il en étreignant sur son sein lady Buccleugh, avec plus de fureur que de passion. Attendez-moi ; je vais chercher Wilfrid... et mes secrets du moins ne passeront pas en un autre sein qu'en celui de l'homme qui m'est le moins suspect parmi tous ces chrétiens.

— Wilfrid était doté d'une taille élégante et haute ; mais sa figure, assez repoussante, restait sillonnée de nombreuses cicatrices. Ce fut celui-là que son maître choisit.

Quand son maître lui expliqua la commission dont il le chargeait, à travers la double intempérance qui les faisait chanceler tous les deux, le lieutenant ne trouva qu'une grave objection à faire et qu'un délai à demander : celui qu'il fallait pour réparer sa toilette. Ce héros des bals de Wilna ne fut frappé que de l'inconvenance d'aller en conquête avec du linge fané, une chevelure en désordre, et autrement enfin que dans toute la fraîcheur qui accompagne le sortir du bain. Il s'empressa d'affirmer qu'il allait obéir ; mais il se promit bien de ne négliger sur sa personne aucune des précautions élégantes et des soins minutieux qui caractérisent un gentilhomme en bonne fortune.

Christiane cependant avait semé dans plus d'un cœur l'intérêt vif et

profond que sa situation méritait. Elle avait paru à peine devant les habitués de ce château, dont grand nombre même avait échappé à ses regards, et plusieurs dévoûmens s'étaient spontanément créés autour d'elle. J'en excepte même les sympathies passionnées qui, comme celle d'Egidius, s'expliquaient par la beauté de la fiancée et la grâce de son infortune. Egidius était sorti de la salle du banquet presque en même temps que l'effrayée jeune fille. Il ne pouvait s'approcher d'elle ; mais il errait seul sur les remparts afin de contempler du moins les croisées de l'appartement où elle était captive.

La nuit était rigoureuse, les dards de la gelée pénétraient les membres de l'officier ; le vent faisait bruire les plis du manteau qu'il lui disputait, et son chapska se couvrait de neige, sans qu'il s'aperçût de l'âpreté du temps. Une faible lampe, distinguée à peine à travers l'azur des rideaux, était plus éclatante à ses regards que toutes les étoiles qui parfois venaient à reparaître un moment dans l'air épuré.

Oh ! se disait-il en regardant malgré lui cet astro qui porte un nom d'amour et indique une heure favorable, être transporté avec elle dans ce monde nouveau, si c'est un monde, ou enseveli dans ce brillant abîme, si ce n'est rien qu'un globe de feu! Sa fraîche imagination reliait le souvenir des fictions du Tasse à ce vœu insensé, et il allait se répéter à demi-voix les paroles qu'Olinde adresse à Sophronie sur le bûcher qui va les réunir, quand il heurta un promeneur, apparemment distrait autant qu'il l'était lui-même. Il faillit le prendre pour un spectre à la singulière légèreté de sa fuite.

Mais bientôt Muranoff vint à son tour errer sur les glacis. Il parut s'arrêter avec affectation au pied d'une tour dont l'escalier mystérieux conduisait dans l'intérieur de la forteresse. Egidius, étonné de le voir, s'éloigna pour ne pas faire soupçonner que la moindre indulgence de Christiane encourageât son indiscrétion. Ainsi les amoureux pensent toujours que les indifférens lisent dans leurs cœurs ouverts, tandis que cette faculté n'est donnée qu'à la femme qu'on aime. Mais la femme qu'on aime sait votre secret avant vous.

Le prince se morfondit trois quarts d'heure à attendre là le confident de sa lâche condescendance. Il avait monté l'escalier de la tour, il était resté absent vingt minutes; et enfin, redescendu, il frappait ses pieds d'impatience autant que de froid, lorsqu'il saisit par son manteau un officier qui passait près de lui sans s'arrêter.

— Wilfrid ! dit le prince, en étreignant son homme dans une main de fer : c'est moi. Que craignez-vous donc? pourquoi vous débattre et où voulez-vous aller ? Vous êtes si maladroit et si lent que vous alliez passer sans me voir, si je n'avais des yeux meilleurs que les vôtres. Ecoutez : le temps presse; Christiane attend son époux; je me suis présenté à elle, et tout est préparé pour qu'elle vous reçoive à ma place : sans surprise, sans inconvénient pour tous trois. Je me confie à vous, Wilfrid !... — pourquoi des armes?... — mais si jamais vous compromettiez d'un mot ou d'un geste le secret où mon honneur est engagé, au lieu du grade que l'empereur victorieux vous confirmera bientôt à ma recommandation, je vous fais égorger comme un chien. Songez à la profondeur des fossés du château. —Vous dites?... Silence ! Christiane n'a gardé qu'une lampe ; vous l'éteindrez en entrant chez elle.

Il poussa son complice sous l'étroite poterne; puis, refermant discrètement l'issue, il se prépara à quitter les remparts.

Comme il s'éloignait, un survenant à la démarche vive et pimpante, bien qu'un peu avinée, s'approchait à sa rencontre. Il causa à Muranoff un vif mouvement d'humeur. Le castellan ne douta point que ce ne fût là un de ces Français, ses auxiliaires malgré lui, dont le général Dembinski avait voulu fortifier la position que défendait son château, un de ces étrangers haïs qui se fourrent partout, et qu'il apoelait, avec ses

courtisans, des hôtes embarrassans et indiscrets. Pour marquer à la fois son autorité et sa colère, Muranoff s'arrêta, arma brusquement deux pistolets qui ne quittaient guère sa ceinture, à la façon des Tartares, et il cria d'une voix insolente :

— Qui vive?

— Le comte de Wilfrid, répondit d'un ton mielleux le nouvel arrivant.

— Plaît-il?...

— Votre plus dévoué serviteur et le plus honoré de la confiance de son maître.

VII.

Le castellan stupéfait toucha de ses deux mains la tête et les épaules de Wilfrid pour s'assurer qu'il n'était point la proie d'un rêve, et que le lieutenant n'était pas une ombre. Il tourna ensuite les yeux vers la poterne, se demandant si l'homme qu'il venait d'introduire n'était pas déjà ressorti, ou s'il était double par la puissance de quelque infernal génie. Il ne savait, dans son trouble, à quelle supposition s'arrêter, quand une question de Wilfrid confirma pleinement la méprise qu'il venait de commettre.

— Arrivai-je trop tôt? dit celui-ci. Lady Buccleugh m'a fait demander : était-ce par les ordres de Votre Altesse, et devais-je me rendre à son invitation? J'ai craint de faire attendre mon prince.

— J'ai attendu en effet, dit Muranoff, avec l'accent d'un courroux étouffé.

Il agitait alors dans sa pensée s'il ne déclarerait pas qu'il avait changé de projet, et ne congédierait point le malencontreux fat qui le jetait, par ses lenteurs, dans cet inextricable abîme. Mais une ardeur de vengeance et de meurtre lui fit bientôt abjurer cette dissimulation, et il avoua toute la vérité à son complice.

— Ah! malédiction! s'écria Wilfrid. L'aventurier ne peut être qu'Egidius.

Muranoff posa fortement sa main sur la bouche du lieutenant, et réfléchit avec rapidité à la vraisemblance de cette supposition. Elle n'avait rien qui contrariât trop d'indignes projets. Il pensa que s'il pouvait maintenant associer Wilfrid à sa rage d'avoir été trompé, il verrait s'accomplir presque à la fois deux actions qui lui seraient favorables. D'ailleurs, était-il temps d'arrêter l'inconnu dans une entreprise dont l'époux lui avait lui-même tracé le plan et la marche? Il leva son regard sur les croisées de l'appartement de Christiane, le dernier flambeau qu'elle eût conservé s'éteignait.

— Je ne saurais, Wilfrid, dit-il, les dents serrées, différer de me rendre près d'Arabelle. Ses soupçons contre moi viendraient augmenter infailliblement le trouble de cette situation et la rendraient ignominieuse pour nous deux. Je te charge du soin de la surveillance. Demeure au pied de cette tour, et quand l'insolent qui nous a joués l'un et l'autre sortira triomphant de cette enceinte...

— Il ne portera pas loin le secret de son bonheur. Je vous réponds de sa discrétion.

Le castellan s'était dit : Que celui-là me délivre de l'inconnu; je saurai à mon tour me défaire de lui-même, et mon secret me restera.

Wilfrid, malgré les travers de sa fatuité et le ridicule de ses efféminées prétentions, était un sabreur intrépide, un soldat aguerri; et la cruauté autant que la valeur l'animait en cette circonstance. Muranoff s'attendit bien que son lieutenant lui apporterait en peu d'heures le mot de l'énigme et la nouvelle d'une satisfaction sanglante. Mais à la pointe

du jour il n'avait point paru. On le cherche, on le fait appeler... Nulle réponse. Le prince impatient alla, aux premières clartés de l'aube, au devant de l'ennemi dont il désirait si ardemment la mort... Ce qu'il rencontra sur les marches froides de l'escalier de la tour, ce fut le corps gisant de Wilfrid.

On s'empressa autour du misérable lieutenant. On le porta sur son lit non dérangé, circonstance qui compliqua les conjectures de la foule, et le premier soin de Muranoff, au milieu de ses efforts pour le rendre à la vie, fut de promettre dix mille florins d'or à qui découvrirait l'assassin de Wilfrid.

Il restait à Muranoff un autre moyen de pénétrer la vérité.

— Faites venir devant moi Egidius, dit-il.

— Monseigneur, il est parti.

— Depuis quand ?

— Au milieu de la nuit dernière.

C'est cela ! réfléchit le prince. Il aura été blessé dans la lutte. Il eût fallu expliquer sa blessure ; il a quitté le château pour ne pas exposer l'honneur de Christiane.

Christiane cependant n'avait pas même le soupçon qu'un autre que son époux eût pu aborder l'impénétrable retraite où elle était cachée. Son innocence et son effroi avaient été de puissans auxiliaires dans cette trahison. Elle était restée dans sa pureté naïve ; mais toute son âme allait bientôt changer. L'abandon de son être et un don, moitié volontaire et moitié arraché, donnent tant de résignation, imposent tant de soumission pudique à la plus froide ! La victime sent toujours que sa colère expirante peut absoudre le vainqueur, et le sacrifice accompli donne du charme au devoir. Ce maître si farouche et si dédaigneux au milieu de la foule qui les séparait, elle l'avait retrouvé si ému près d'elle ! Il tremblait à ses pieds, il gardait le silence ; ses soupirs étaient doux, ses mains délicates, ses caresses timides et brûlantes. Aussi, quand Muranoff parut pour la première fois devant Christiane à la clarté du jour, lui dédia-t-elle, dans un regard confus et languissant, tant de reconnaissance, qu'il sentit à la fois deux lames glacées : le remords et la jalousie s'enfoncer dans son cœur.

Wilfrid revint à la connaissance dès qu'on eut arrêté son sang. Il fut interrogé en secret et dans la plus vive anxiété par le prince.

— C'était Egidius, n'est-ce pas ?

— Je ne le suppose point, dit le vaincu.

Le vaincu n'avait point reconnu le fugitif enveloppé d'un large manteau. C'était dans les plis de l'étoffe que son épé, à lui, s'était embarrassée par la précipitation de son attaque. L'inconnu s'était dégagé avec vigueur et l'avait frappé entre les côtes, après l'avoir désarmé. Le lieutenant était tombé en travers de l'étroite porte ; mais son vainqueur lui avait appuyé le pied sur la gorge pour franchir les derniers degrés de l'escalier. — Le mystérieux aventurier, ajouta-t-il, était un homme d'une taille moins frêle et d'un bras plus vigoureux qu'Egidius ; car j'aurais vingt fois triomphé du jeune porte-enseigne. Notre ennemi ressemblait davantage à mon prince dans toutes les proportions de sa personne.

Arabelle ne douta point, de son côté, que l'homme qui avait pénétré chez la princesse (si pourtant son ordre avait été exactement suivi) n fût le docile et mourant Wilfrid. Mais, connaissant le caractère de Muranoff, elle pensait qu'après l'obéissance arrachée à l'amant en un moment d'ivresse, le prince s'était repenti de sa condescendance ; qu'il avait rougi de sa honte ? et qu'afin d'en ensevelir à jamais les traces, il aurait aposté quelque obscur séide pour assassiner son confident. Elle croyait se rappeler que, dans la nuit qui avait prêté son ombre à tant de complots, le prince n'avait pu feindre même un instant de sommeil. Elle alla jus-

qu'à soupçonner la longueur du temps qu'avait mis ce soir-là l'époux à la rejoindre... et elle se préoccupa plus que jamais de l'idée que, les événemens ainsi modifiés, le castellan méditait d'autres projets pour l'avenir, et n'était pas détaché à jamais de la lâcheté de revenir à sa femme.

Egidius reparut au bout de quelques jours. Il semblait dans une sécurité absolue, et il parvint à expliquer son absence assez naturellement; mais il était devenu plus que jamais distrait et rêveur.

Le possesseur, quel qu'il fût, de la chaste et tendre Christiane, devait, puisqu'il habitait le château, ressentir parfois d'étranges sentimens de douleur et de contrainte. La pauvre abusée s'obstinait à ne point s'effaroucher de l'irritation apparente de son époux contre elle. Elle n'élevait nulle impossibilité entre son maintien d'apparat et ses tendresses secrètes. Les souvenirs de cette femme étaient plus puissans que ses yeux; elle croyait moins à la réalité qu'à l'éloquence de ce qu'elle aurait pu appeler son rêve. Elle continuait donc d'entourer un étranger d'une affection vague, sentiment développé alors et cultivé par elle sans défense, comme le germe d'un instinct un moment éveillé dans les dernières journées de son séjour en France.

L'inconnu, qui découvrit peut-être une anomalie si bizarre, devait se dire : Je l'ai possédée et ne suis rien pour elle ! Cette noble créature est à moi, et c'est un autre qu'elle aime. Si j'ai été heureux dans ses bras, c'est donc par le hasard seul et par un crime ! Il n'y avait donc, dans les émotions dont je l'ai sentie palpiter, rien qui me fût attribué, rien qui pût être rapporté à mon existence? Je n'étais pas même pour elle un songe vain : j'étais l'homme que je hais; j'étais l'époux que je méprise : et me voilà réduit à être jaloux de moi-même, torturé par les plus divins souvenirs! A quel amant cet enfer-là a-t-il jamais été réservé?

Il devait s'avouer aussi que sa conduite, excusable peut-être près de l'indigne époux, ne l'était pas devant la victime. L'amour, l'occasion, la jeunesse n'expliquent pas toute indélicate violence. Il était de son honneur de n'abandonner pas l'ignorante Christiane : mais, dès le lendemain, on appela à la guerre tout ce qui se sentait l'impulsion du courage; et l'inconnu oublia ou plutôt brava tout pour assister à la première bataille. Muranoff ne se décida qu'après deux longs mois d'hésitation lâche ou perfide, à rejoindre les troupes dispersées. Les derniers volontaires : Lithuaniens, paysans du Borysthène, montagnards descendus des Karpathes, et surtout les officiers français, avaient déjà rejoint les étendards de Gielgud.

Christiane apprit la tardive résolution de l'époux qu'elle voyait à peine dans les courtes apparitions qu'exigeait le cérémonial, et elle s'affligea de son départ. Elle avait pensé quelquefois à lui écrire; elle méditait durant les longs jours sur la nécessité de solliciter un entretien où tout son avenir paraissait intéressé. Pauvre jeune femme, elle était devenue souffrante. Elle sortait rarement des appartemens où elle était confinée, et pourtant d'inguérissables lassitudes assoupissaient déjà tous ses membres. Du sommet de la haute terrasse qui dominait sa tour, elle eût voulu parcourir l'horizon entier des campagnes, suivre les chasseurs au delà des rivières... et ses genoux fléchissaient quelquefois sous le seul et si léger poids de son corps. Elle refusait de s'asseoir devant la table préparée, puis elle envoyait aux serfs ou aux soldats leur pain noir. La voilà peureuse, distraite, abattue. Elle craint de mourir. Elle s'intéresse à tout ce qui souffre avec une pitié plus facile que jamais. Quand elle est seule et enfermée, elle se surprend à couper ses tissus les plus riches et à partager ses dentelles.

Un jour au coucher du soleil, assise près de sa fenêtre, elle pensait à la France, sans se trouver trop malheureuse de son établissement en Pologne. Le paysage était pittoresquement encadré pour elle dans la baie rétrécie de cette fenêtre, et la pâle châtelaine s'oubliait dans sa rêverie. Les hirondelles venaient d'arriver; les violiers sauvages fleurissaient entre les pier-

res des murs. Des chants de moines, partis d'une chapelle attachée aux rochers voisins comme un nid, s'étaient long-temps balancés au dessus de sa tête. Célébraient-ils, ces chants, un événement heureux ou des funérailles? Christiane, toujours seule, était dans cette situation d'âme : mélange d'espoir et d'appréhensions, attente de notre sort qui oppresse et enivre sous le nom de *pressentiment*. Elle avait bien une intime révélation de félécité, mais non encore ses apparences extérieures. C'est ainsi qu'il y a des jours de mai pleins d'une chaleur déjà embaumée, pendant que la terre est encore sans verdure et les arbres sans fleurs : le printemps plane sur vous, le deuil couvre encore nos vergers.

La jeune épouse reprit son travail. Tantôt elle s'interrompait pour écouter les lourdes oscillations d'un beffroi qui comptait les minutes, et elle se rappelait d'avoir entendu lire dans son enfance : « C'était une de ces vieilles horloges qui plaisent aux fantômes : elle avait un son lugubre, sourd, et frappait si lentement, si longuement, que le voyageur pensa qu'elle n'en finirait jamais. Le voyageur compta jusqu'à ce qu'il fût bien sûr d'avoir compté treize: et alors l'horloge s'arrêta. « Tantôt elle contemplait sur la flèche d'un paratonnerre le dernier corbeau resté dans la contrée : « un de ces vieux oiseaux gris, dit Jean-Paul, qui, ayant bec comme pioche, suivent les semailles du laboureur et savent dextrement choisir sous la terre entre le froment et le sarrasin. » A l'apparition de ces pélerins, réfléchissait Christiane, les anciens attachaient des augures, et aujourd'hui l'incrédulité s'en raille. Pourquoi le vol des oiseaux n'apporterait-il pas, en effet, un avertissement de la providence? Chaque climat a ses prophètes qui annoncent les révolutions de la nature, proclament le beau temps, ou s'écrient que l'orage va commencer. On a eu raison de croire qu'ils avaient quelque chose de merveilleux, ces voyageurs qui, arrivés de si loin, avoisinent les régions du ciel et s'arrêtent pour nous parler du haut de tous les anciens arbres. Celui-là vient peut-être de France!

Et le hibou! Il habitait peu, je crois, la transparente Attique ; il n'eût osé effrayer des nuits si belles, se poser sur les corniches du marbre de Paros. Il vieillissait là, sous le tronc des oliviers, dans une attidude si méditativement symbolique que ces peuples en avaient orné le casque de leur Sagesse; mais ici, sous ce ciel de brumes, quand il traverse nos ombres si épaisses, déploie son vol oblique, découpe sa silhouette sur notre pâle soleil, s'abrite sous nos porches entre les lierres et aux pieds des saints de nos cathédrales moussues, comment croire que du sein de telles demeures, du sommet des croix de fer qui dominent les sépultures, le hibou n'est pas chargé de prophétiser des malheurs? Oh! quel fils ne tremble pas aussi pendant qu'il veille auprès du lit de son père, si le hibou est venu frapper aux vitres?

Elle aurait pu, la naïve et timorée solitaire, ajouter, si elle l'avait su, que l'orateur romain déclare la superstition un monstre qui vous poursuit et vous presse de quelque part que vous vous tourniez. La rencontre d'un devin, un présage, une victime immolée, un oiseau, un Chaldéen, un aruspice, un éclair, la foudre, un événement que le hasard accomplit comme il a été prédit, le jetait dans une incertitude profonde. Le sommeil qui devrait faire oublier tant de peines grandit les terreurs par de sinistres images; le jour et la nuit servent à nous tromper. Et il ne faut pas croire que ces faiblesses sont le partage des esprits bornés, car presque tous les hommes à la tête des peuples ont été superstitieux : voyez Thémistocle, César, Auguste, Louis XI, et jusqu'à Bonaparte. Elle eût pu invoquer les sentimens de Montaigne. « Si autrefois, dit-il, j'oyois parler des esprits qui reviennent ou » du pronostique des choses futures, enchantemens, sorcelleries, ou faire » quelque aultre conte où je ne puisse pas mordre, il me venoit compassion du pauvre peuple, abusé de ces folies; mais à présent je treuve » que je-toy pour le moins autant à plaindre moi-mêmc. La raison m'a » instruit que de condamner ainsy résolument une chose pour faulse et

» impossible, c'est se donner l'advantage d'avoir dans la teste les bornes et » limites de la volonté de Dieu. « Christiane aurait ainsi, sans s'humilier, retranché ses terreurs derrière l'opinion du sage qui, sur presque toutes les choses de ce monde, a dit : Que sais-je? Mais déjà la peur s'est emparée d'elle, la méditation l'abandonne; car elle a entendu toucher d'une main rapide et sûre la clé qui ouvre son appartement.

Ce fut Muranoff qui se présenta devant elle. En le reconnaissant, elle se leva avec empressement de son siége : puis elle y retomba sans force, et la vive rougeur qui l'avait animée fit place sur son front à une pâleur mate et craintive. Si vous avez, pendant l'orage, vu tomber sur la rose du Bengale un éclair, s'il l'a blanchie d'un reflet et s'il a incliné sa tête, vous comprenez la subite impression qu'accusa le visage de l'innocente épouse. Elle avait vu entrer le prince avec un secret étonnement de joie; elle avait senti l'orgueilleux espoir de lui causer une satisfaction qu'elle n'osait accueillir elle-même; mais d'un seul regard elle lut dans ses yeux qu'ils seraient éternellement étrangers l'un à l'autre. Elle demandait protection, elle lut sévérité; Agar implorait de l'eau dans le désert, la foudre grondait sur sa tête.

— Madame, dit le castellan à qui Arabelle venait de dicter son rôle, je vais quitter cette résidence et me rapprocher de Varsovie. J'ignore quelle destinée me réservent les chances de la guerre, car je m'exposerai comme un soldat, mais quelque événement qui arrive, j'ai voulu vous avertir avant mon départ que je confie l'autorité de cette maison à lady Buccleugh, ma parente. Elle vous protégera. Avez-vous quelque vœu à former, quelque plainte à élever sur vos esclaves, quelques paroles à me confier?

— Oui, dit Christiane avec effort.

— Parlez : je craignais que vous n'eussiez laissé en France votre franchise et que vous ne fissiez aucune exception dans vos dédains pour tous les habitans de ce lieu. Parlez : je serai charmé d'obtenir enfin votre confiance.

Il prit un siége et Christiane pleura.

Cependant elle se remit de son trouble. Les caractères timides ont cette faculté imprévue de passer plus rapidement que les autres aux résolutions que l'excès du malheur inspire. Elle avait souffert de son abandon, et elle sentait s'agrandir encore par ce départ l'immensité du désert où elle avait vécu. Tant que son époux avait habité sous le même toit, elle avait attendu, sans trop espérer, sans la désirer bien assidument, l'heure qui les mettrait tous deux en présence; mais le laisser partir et succomber peut-être sans lui révéler un secret qu'elle n'aurait plus le temps de se rendre à elle-même moins douteux, cela n'était plus possible. Les paroles qui lui pesaient à prononcer lui semblaient un devoir, et elle était résolue à l'accomplir. Mais ces paroles se refusaient à sortir de sa bouche. Elle n'avait pas prévu qu'il lui faudrait chercher des mots... nouveaux pour elle. Elle se taisait; l'oppression soulevait sa poitrine, et pendant ce temps le castellan, balançant son pied d'impatience, faisait sonner l'étoile d'acier qui armait ses larges éperons.

Un moment, la victime eut la pensée de retenir son aveu; elle se sentait irritée, indignée tellement de cette tranquillité insultante, qu'elle chercha dans son esprit quelle question ou quelle plainte elle pourrait substituer à son secret; mais, comme entraînée à cette révélation sacrée, elle ressentit en ce moment même une impulsion dont elle n'avait jamais eu encore le sentiment énergique. La secousse nerveuse fut si forte et si douce que Christiane chancela. Il lui échappa je ne sais quel cri d'étonnement, de douleur ou de joie; puis sa tête se pencha sur son épaule, son corps s'affaissa tout entier et elle allait, la noble et l'adorable martyre, tomber aux genoux de l'infâme qui n'était pas digne de baiser la poussière de ses pieds, quand il la retint par un mouvement machinal, plus involontaire qu'il n'était humain.

— Eh ! mais qu'avez-vous donc ? demanda-t-il avec une curiosité froide et toute la dureté de l'impatience.

— Hélas ! monsieur, balbutia Christiane, je crains... je sens... je crois que je suis mère.

Muranoff oublia qu'il était complice d'un ténébreux attentat : qu'il ne devait point témoigner une impolitique surprise ; il ne se souvint pas même que l'intérêt de sa fortune pouvait être attaché au succès du crime.

— Vous ! dit-il avec l'explosion de l'épouvante et de la fureur.

Et, devant la parole qui est la joie de l'époux, qui fait rayonner tout son être et le porte à se rapprocher dans son orgueil de la sérénité du Créateur, le vil courtisan baissa la tête.

— Eh bien ! madame, acheva-t-il avec égarement, malheur à vous si Dieu permet que cet événement soit possible, car je déclare que je ne vous suis rien !

Ce fut tout ce que sa honte lui permit de dire : il prit la fuite et il alla se cacher au fond de l'appartement d'Arabelle.

Là-bas, tout là-bas, sur la lisière de ce bois de mélèses, voyez-vous, non loin d'un ruisseau dont les détours sont déjà dessinés dans l'air par les blanches vapeurs élevées au matin, un groupe de soldats qui s'éveillent ? Ce sont les avant-postes d'une division polonaise parvenue aux frontières de la Lithuanie. Vous voilà près d'un bivouac composé de quelques glorieux combattans d'Ostrolenka, d'insurgés nouveaux, de Français réunis sous un même chef. Que de costumes divers ! Que de bizarres contrastes entre le courage de ces hommes et les ressources qu'ils se sont procurées à la hâte pour tenir cette périlleuse campagne ! Les deux seules pièces d'artillerie qu'ils possèdent, prises à la bataille de Waver, ils les tiennent de Dwernicki. Quelques officiers n'ont encore que des épaulettes de papier d'argent. Tel soldat est vêtu à peine, et tel autre a sur son uniforme tous les vains ornemens de la coquetterie varsovienne. Ce fantassin ne possède d'arme qu'une faux emmanchée droite au bout d'une forte branche d'aulne, et ce cavalier étale les richesses du plus théâtral uniforme. Les faucheurs n'occuperont que le troisième rang de l'infanterie : les services qu'ils espèrent rendre, en coupant les jarrets des chevaux ennemis, ne seront pas en rapport avec leur dévoûment sans réserve. Pour les chasseurs à cheval si redoutés, ces impétueux partisans, la fleur des guérillas du Nord, ce sont les Krakus. Le Krakus, enfant de Krakovie, porte à sa lance une flamme aux couleurs nationales, le blanc et le ponceau ; il saute sur un cognat dont la rapidité fait tout le mérite. Il abordera les escadrons russes, il s'enfoncera tête baissée dans les masses ennemies en fredonnant la *Krakovienne* : « Barbares ! fuyez dans vos déserts, le Krakus vous poursuit. » L'originalité des habits de cette troupe et sa manière indépendante de servir a décidé plus d'un enfant de Paris à changer de régiment pour se faire incorporer là. Je ne sais si vous devinez à quelle nation appartient l'aventureuse védette que voici à trente pas en avant du premier poste ; mais l'assurance et presque la fatuité de son maintien attestent que ce cavalier est satisfait de son sort. Il a mis pied à terre pour soulager son compagnon de périls. Placé devant lui, un sabre recourbé à la main, il écoute, tout en regardant fixement l'horizon, le frémissement des banderolles de sa lance. Sa lance est plantée dans la terre : la banderolle dépasse de trois pieds le front du petit coursier qui hennit. Sous le manteau de lourd drap noir à longs poils, le nouveau Krakus porte la redingote blanche à collet cramoisi. C'est une sorte de tunique dont les coins sont brodés et qui se serre par une ceinture armée de pistolets. Sur la poitrine sont dix petits fourreaux symétriques destinés à recevoir dix cartouches. Le pantalon turc a de larges bandes ; le bonnet polonais, avec ses quatre pointes qui semblent défier les quatre parties du monde au combat, repose sur une

couronne de fourrure noire, et au dessus trois plumes de paon se hérissent. Le personnage qui occupe vos regards voit s'approcher avec quelque plaisir l'heure qui finira sa faction. Remarquez avec quelle dignité protectrice il reçoit la vivandière qui s'avance vers lui un gobelet de fer à la main.

— Que portes-tu dans ce baril, Norka?

— De l'hydromel, monsieur, à votre service.

— Foin de toutes les boissons de ton pays, excepté l'eau-de-vie de Dantzick!

— En voilà; et des harengs, des cigares, des *obajanki*.

— Donne-moi trois cigares et un de tes fameux gâteaux.

— Direz-vous encore aujourd'hui qu'il n'y a point de beurre dedans?

— Ce serait une injustice, reprit Modeste; on le sent d'ici, mon enfant.

Plus loin, des officiers forment un cercle, et l'un deux, qui sera célèbre plus tard, ce Stasio que nous connaissons déjà lieutenant aux chasseurs de Plater devenus 25e régiment de ligne, accourt en élevant au dessus de sa tête une lettre qui porte un timbre étranger.

— Amis! amis! des nouvelles heureuses! Je vous apporte plus que l'espoir et des consolations. Voilà qui nous assure une prochaine et glorieuse patrie. Ne dites plus : « Dieu est trop haut et la France trop loin. »

On se serra pour mieux entendre.

— Le roi Philippe, poursuivit-il, a déclaré que la nationalité polonaise ne périrait jamais. Il l'a déclaré devant les représentans du grand peuple. Dans son affection pour nous, ce libéral prince a supposé ou anticipé une complète victoire des Polonais; et la nouvelle de ce triomphe, annoncé à Paris sur le front de bandière des légions de la garde nationale, à l'anniversaire de juillet, a produit l'enthousiasme. Ainsi nous sont assurés tous les secours des riches et des commerçans de cette capitale : une population belliqueuse et désintéressée! Messieurs, c'est pour sauver la Pologne qu'on fait régner Léopold en Belgique. Enfin, m'écrit-on, le prince de Talleyrand engage nos envoyés à Londres à se rendre à Bruxelles pour accélérer l'acceptation des vingt-cinq ou trente protocoles, en assurant qu'aussitôt après l'Angleterre et la France s'occuperont d'affranchir notre pays. Un diplomate élevé si haut par l'intelligence et la fortune, un prince, un ancien prêtre voudrait-il tromper la religion d'un peuple et exploiter ses malheurs! L'avenir, messieurs, est assuré pour nous désormais, sous l'appui royal de la France : n'est-il pas vrai, capitaine?

Tous les yeux se tournèrent vers le Français qu'interpellait le lieutenant Stasio. Il était grave et pensif. Son attention, après quelques paroles de la lettre, n'était pas demeurée soutenue; mais il avait compris sa mission, et, persuadé que l'homme qui porte le découragement dans les âmes patriotiques commet le plus froid homicide, il répondit :

— Le prince s'honorera par cette résolution s'il y demeure fidèle. Nous saurons ce que vaut la parole d'un roi. Surtout, messieurs, mettons en nous-mêmes et dans nos épées la confiance de l'avenir; inspirez-vous du génie républicain de vos ancêtres; soyez vainqueurs, et vous aurez des amis : car les neuf dixièmes des hommes ne sont que les valets du bonheur. Mais, dites-moi, messieurs, ce qu'on répète venant du camp russe s'est-il confirmé? Est-il certain que Diebitsch et le prince Constantin aient été frappés de mort à quelques jours d'intervalle?

— Parbleu! rien de moins contesté, repliqua Dembinski, commandant une des brigades de ce corps, appuyé en ce moment sur le Niemen. L'intérêt du czar explique trop cette double catastrophe pour qu'elle soit douteuse. Nous avions, pendant huit mois, rendu stériles tous les efforts de son feld-maréchal, franchisseur de Balkans, et on a commencé à se souvenir qu'il était d'origine allemande dès qu'il a cessé d'être heureux. Les généraux russes jalousaient sa survivance. Pour Constantin, notre très gracieux maître, que faire d'un vice-roi si on a le projet d'anéantir le

royaume? Constantin avait semé des inimitiés dans le passé et il gênait l'avenir : le choléra devait l'atteindre.

— Vous appelez Choléra, dit Égidius, l'aide-de-camp de l'empereur qui a visité ces deux hommes l'un après l'autre pour leur porter les instructions de l'autocrate? Je croyais qu'il se nommait Orloff.

— Quoi qu'il en soit, reprit l'officier déjà interrogé, nous avons depuis deux mois affaire à un adversaire nouveau, et celui-là ne s'endort guère Mais qui de nous devine où nous conduit de ce pas notre général en chef, à nous, Frédéric Gielgud?

Dembinski leva les épaules.

— Il me semble, poursuivit le Français, que lui et Dwernicki suivent des directions bien excentriques : l'un se dirige sur la Prusse et l'autre vers le territoire autrichien. Je suis loin d'être un tacticien habile ; mais il paraît qu'on eût pris un grand avantage à s'établir plus au centre de ces vastes contrées qui composent la Pologne-Russe. Par exemple, général, à occuper les marais de Pinsk. De toutes les parties de la circonférence lithuanienne les insurgés auraient pu ainsi s'appuyer au centre.

Dembinski frappa sur l'épaule du capitaine avec un assentiment qui voulait s'épargner des paroles, mais qui déjà était une dérogation remarquable aux coutumes militaires. Dans cette guerre, en effet, les officiers de tout grade conféraient fraternellement sur les intérêts du pays. Point de cette morgue et de cette hiérarchie pédantes, attributs des armées au service des princes.

— On nous mène, déclara le premier qui avait parlé, vers un certain château où brûle de s'établir notre quartier-général. Cette résidence porte par hasard le nom du chef; et Gielgud n'est pas fâché d'avoir à dater ses ordres du jour du château de Gielgudiski.

— Vanité! s'écria le colonel volhinien Rohland; peut-on se ménager les satisfactions de l'amour-propre quand il s'agit du salut de tous? Gielgud n'est pourtant pas un traître.

— Si je l'avais soupçonné, dit Stasio en portant la main sur ses armes....

— Eh, messieurs! contesta un autre, nous sommes dirigés vers Mémel. Après la malheureuse affaire de Wilna, on a hâte de se porter sur la Baltique pour s'emparer de Polangen ; car il nous faut bien un port de mer. Un vaisseau chargé de munitions attend que nous soyons maîtres de la place pour y débarquer ce qu'il apporte.

Sécurité admirable et folle!

Cependant, et malgré les doutes énoncés, la lettre venue de Paris répandit au loin ses nouvelles. Des témoignages de joie éclataient de toutes parts ; les maisons blanchies des villages voisins se parèrent de branches vertes; les paysans apportaient leurs fruits ; les filles déposaient leurs anneaux d'or, et le drapeau de France fut enlacé au même faisceau que les étendards lithuaniens et l'aigle blanc de la Pologne. Sublime bannière! Dembinski la portait celle-là devant les Russes avec une inscription évangélique : « Pour votre liberté et pour la nôtre. » Et *votre* était la première parole!

Mais le bruit se répand tout à coup qu'on va être cerné : plusieurs paysans, éclaireurs volontaires de la colonne de Gielgud, avaient vu se glisser sur la lisière de tous les bois prochains des juifs. Or les juifs, aux vêtemens sinistres, au jupon noir à larges manches, étaient partout espions du Moscovite. Ils précédaient assidument les marches comme le chien devance les chasseurs. Puis l'action s'engage-t-elle? ils se retirent derrière les fourgons et se trouvent alors mêlés aux bandes de vautours qui flairent les batailles avec moins de voracité qu'eux.

Aymar reprenait son animation à chaque approche du péril : le péril et son charme pouvaient seuls l'arracher à son habituelle mélancolie.

— Vous êtes amoureux, commandant! lui disait quelquefois Egidius.

Aymar ne se trouvait à l'aise qu'en présence des Russes; car il haïssait chaque jour plus généreusement ces automates du czar que les autres rois appellent mon frère : les vils bourreaux qui venaient d'ensanglanter si froidement les murs d'Oschmiana! Et chaque jour il apprenait à estimer davantage la nation sarmate, la Grèce du Nord. Il avait vu avec attendrissement la commémoration funèbre célébrée à Varsovie en faveur de Pestel, Mourawief et les autres conspirateurs russes morts pour la liberté en 1826. Plus d'une fois, en traversant les hameaux, surtout après la nouvelle de quelque sanglant avantage remporté par Werzoulinn ou Paszkiewicz, Aymar avait vu accourir les enfans sur le passage des troupes polonaises.

— Nous irons avec vous! criaient ces innocens soldats qui faisaient l'exercice avec des bâtons.

Les uns, avec leur figure ronde et leurs yeux brillans, montaient sur les toits de chaume pour voir un peu plus long-temps les Krakus ; les autres suivaient les cavaliers en les priant de les prendre en croupe. Ils s'attachaient, tout essoufflés, aux chevaux dont à peine ils pouvaient atteindre la crinière. Quelques uns enfin se glissaient jusque sur les chariots de fourrage afin de se faire emporter à la bataille.

Modeste s'était rendu populaire dans son régiment par plusieurs succès comme maraudeur et fourrageur. Personne ne savait mieux que lui, apprivoiser un canard ennemi ou couper la barbe d'un pré devant les Cosaques.

— Tu seras surpris quelque jour! l'avertissait Aymar.

— Mon commandant, le faubourien a toujours un œil sur le dos : soyez tranquille.

Chaque jour l'armée insurrectionnelle, bien qu'affaiblie dans sa confiance par l'évidente incapacité du chef et quelques revers récemment éprouvés devant Kovno, remplissait vaillamment son devoir. Retranchée souvent dans les bois d'aulnes, elle attendait l'arme au bras, pour attirer l'ennemi à elle ou prendre l'offensive, l'occasion d'une manœuvre favorable. C'est un solennel instant que celui où règne encore le silence quand la canonnade va s'ouvrir. Les cœurs battent et les paupières tremblent. Le plus intrépide au milieu de l'action ressent, avant qu'elle commence, une appréhension instinctive.

Aymar, qui faisait cette guerre en partisan, se trouva un jour, en un de ces momens, près du premier escadron des chasseurs libres de Plater, et il adressa en souriant la parole au capitaine de la première compagnie.

— Avez-vous peur, mon officier?

— Pas aujourd'hui, reprit la comtesse : nous avons une revanche à prendre. Mais je ne cache pas que la première fois que j'ai vu autour de mon cheval voler la terre et le gazon sillonné par la mitraille, j'ai senti mes nerfs tressaillir. Je me souviens que je me suis mise à rire par faiblesse.

— Les femmes de ce pays, poursuivit Aymar, apprennent donc qu'elles sont Polonaises avant de connaître leur sexe?

— J'aime la patrie comme nous autres nous savons aimer. Et puis, en Pologne, voyez-vous, le courage, c'est la coquetterie des femmes.

Muranoff, qui se rapprochait volontiers des Français quand il le pouvait sans être remarqué, était aussi alors arrêté près du même groupe. Il conseilla la retraite à la comtesse.

— Pourquoi persister en un métier si rude, madame ? Conservez votre santé qui nous est précieuse. Aurez-vous long-temps la force de passer tant de nuits sans sommeil? sauriez-vous, si nous étions défaits, franchir les marais, traverser la Willia à la nage?

— Ma vocation est d'être soldat, mon prince. Sans doute je suis faible et ne crois pas mes armes bien redoutables : ces pistolets, par exemple, je

ne les porte guère que pour me défendre d'un danger personnel, et ce poignard n'est destiné qu'à m'empêcher de tomber vivante au pouvoir des Russes ; mais c'est quelque chose que de donner certains exemples. D'ailleurs, puisque je suis femme, je suis curieuse, et je ne saurais vaincre ma curiosité d'assister aux prochains combats pour être témoin de votre courage. Assez d'autres filles ou épouses se sont résignées à ne point tenter les mêmes hasards et méritent d'être heureuses dans la retraite. Je pense, en disant ceci, à la timide compagne que la France vous a donnée. Puisse-t-elle bénir son sort! Vous en avez de récentes nouvelles?

La fusillade s'engageait en cet instant sur toute la ligne, et les deux interlocuteurs de la comtesse s'élancèrent en même temps pour aller prendre part à l'attaque. L'émotion de l'un et de l'autre était visible ; mais telle est apparemment la diversité des courages qu'Aymar partit la pourpre au front, l'éclair dans les yeux, et que le visage de Muranoff était couvert de pâleur.

Aymar, chargé bientôt de diriger les pièces d'une batterie dont le commandant venait d'être emporté, ouvrit en tête un feu dont l'ennemi fut ébranlé. On pouvait en serrant alors les masses couper Kourouta de ses retranchemens pratiqués à la hâte devant la petite ville ouverte de Schaolé, et l'acculant à un lac, le forcer de mettre bas les armes ; mais Gielgud hésita et perdit le temps à se déployer. Puis il prit sur la gauche une direction tellement malheureuse, qu'Aymar s'emporta à dire en passant au galop devant l'état-major : Ne veut-on pas se diriger du côté du péril ? Cette parole hardie arrêta tout un escadron en désordre : il était composé de cent hommes résolus tous à vaincre ou à périr ; ils se jetèrent, précédés du Français, à travers les colonnes russes, et pénétrant dans les redoutes, jetant l'épouvante un moment dans toute l'armée du czar, ils firent plus de prisonniers qu'ils n'étaient de combattans. Tel cavalier ramenait à lui seul jusqu'à six Cosaques attachés par le cou avec des courroies et accouplés ainsi à la queue de son cheval.

Mais pendant que ces événemens s'accomplissaient à la droite et que Dembinski montrait là une habile et courageuse tactique, Gielgud se retirait avec les troupes du centre. Les chasseurs de Plater n'étaient pas de leur côté soutenus. Criblé par l'artillerie, bientôt il ne resta plus de ce régiment que le tiers des soldats.

— Des cartouches ! s'écria-t-on de toutes parts.

— Il n'y en a plus mes amis, répondait avec accablement le faible et magnanime capitaine.

Tant qu'il leur était resté des munitions, les dévoués camarades d'Emilie avaient bravé les forces de Kourouta ; mais la confusion se mit dans les rangs éclaircis. Le commandant ne cédait qu'avec des larmes et faisait payer cher à l'ennemi chaque pied de terrain qu'il abandonnait. La courageuse Livonienne se jeta à pied avec quelques hommes d'élite au milieu d'une terre labourée et récemment imprégnée de pluies abondantes, afin de retarder la marche de la cavalerie russe qu'elle attirait sur ses pas. Mais, épuisée enfin de fatigue et ne pouvant soulever l'épée qu'elle portait, elle allait se précipiter sur les lances de la garde impériale, afin de ne laisser qu'un cadavre, quand Aymar la rejoignit : il lui fit accepter son cheval à la place du sien qui s'était enfui.

Gielgud était un de ces généraux gourmés formés à l'école de Constantin. Le czaréwitz avait été si fier de ses élèves comme manœuvriers, que, lorsqu'ils remportaient quelque avantage au commencement de la campagne, le burlesque prince se frottait les mains d'orgueil et prophétisait des revers à tous les officiers moscovites.

— Allez, disait-il : mes Polonais vous frotteront !

Gielgud était un homme irrésolu, lent dans l'exécution, incapable d'inspirations soudaines. Insouciant et dormeur, quoique doué de vaillance personnelle, les cris d'indignation de toute une armée le réveillèrent trop

tard. On assembla, pour le déposer, un conseil ; mais il se prêta presque volontairement à sa déchéance.

C'est alors qu'il fallut songer à cette retraite devenue une des gloires de l'armée. Il s'agissait de ramener au secours de Varsovie ces bataillons d'abord agresseurs et de les conserver du moins pour défendre leurs familles et leurs foyers. Dembinski fut chargé de regagner la capitale par les routes déjà parcourues ; Clapowski dut marcher vers la Vistule par le palatinat d'Augustoff, et Rohland s'emparer de Polangen. On brûla tous les bagages et on libéra les prisonniers : on se consolait des pertes par l'espoir de laver bientôt les revers de Gielgud. On allait revoir des drapeaux fraternels ! Aymar s'attacha à la fortune de Dembinski ; ce fut Clapowski qu'Emilia voulut suivre : Clapowski avait le premier obtenu des victoires avec les insurgés de sa chère Lithuanie ! Deux nuits d'une marche forcée donnèrent quelque sécurité aux Polonais et l'armée découvrait déjà en imagination la terre où elle voulait retourner combattre, lorsqu'à vingt pas devant soi et à travers les brumes d'une matinée pluvieuse on aperçut les poteaux de la frontière prussienne. Gielgud déclara que l'unique chance de salut était désormais la protection de l'étranger. La comtesse résolut de s'éloigner à l'instant même, et de poursuivre sa mission tant qu'une goutte de sang réchaufferait ses veines.

Rohland arriva le lendemain aux mêmes limites ; mais il refusa de les franchir. Il se flattait, hélas ! de passer le Niemen ! à la vue de cette colonne résistant à imiter l'exemple de la veille, les soldats de Gielgud voulurent reprendre les armes qu'ils avaient déposées : leurs chefs les arrêtèrent ; mais quelques canons furent néanmoins réattelés pour accompagner les intrépides voyageurs. On criait de toutes parts à la trahison... et à l'instant où la colonne de Rohlan défila pour continuer sa route à la vue du corps réfugié, Stasio sortit des rangs. Au galop d'un cheval fougueux, il arrive sur le groupe d'officiers où se retranchait Gielgud, et d'un coup de pistolet il le renverse mort. Le malheureux général protesta de son innocence en tombant ; mais telle était l'horreur qu'inspirait le seul soupçon d'un parjure envers une cause malheureuse, que les officiers demeurérent tous immobiles, et l'assassin put, sans être inquiété, regagner son régiment et le suivre.

Cependant il dut, deux jours plus tard, accepter une mission périlleuse et expier ainsi une action coupable par l'abandon de son plus cher compagnon d'armes.

Maintenant laissons à d'autres la tâche de retracer, jour par jour, les opérations de cette retraite où Aymar marchait à l'avant-garde. Ce fut un fait d'armes, prodige de valeur et de prudence. Le général Dembinski échappa à la captivité qui atteignit ses collègues; et, parti avec 4,000 hommes seulement et six pièces de campagne, il sut rallier les traîneurs le long des lacs et sur la chaussée des marais, enrégimenter les insurgés, traverser un fleuve, dix rivières, faire cent trente milles en vingt-cinq jours ; et sans jamais laisser entamer ses troupes, il causa des pertes considérables à l'ennemi. Tel écrivain d'académie se trouvera un jour pour peser ces détails ; il les appréciera froidement, contestera peut-être du fond de son cabinet l'habileté des plans et il sera appelé un *historien*. Le vulgaire lui décernera sa considération sans le lire : mais nous, poursuivons notre carrière d'entraînement et de sympathie. Honorons le dernier germe d'une vertu prête à s'étouffer dans tous les cœurs : l'amour du pays ; nous ne sommes que des romanciers futiles.

Aymar précédait les Polonais dans une double disposition d'esprit dont la moitié seule était avouée : c'était le regret des pertes militaires et l'espoir douteux de sauver cette terre adoptive. Seul, en longeant les colonnes de marche ou assis le soir près des bivouacs, quelques accens français, quelques chants parisiens, avaient la puissance d'écarter ses peines. Le vieux chirurgien qu'il avait accompagné depuis les jachères de la

Brenne passait pour mort, et on ignorait depuis deux jours ce qu'était devenu Modeste.

Une nuit qu'après le passage du Bug l'arrière-garde avait eu à soutenir encore une attaque contre les ulhans de Doctoroff, Aymar entendit un soldat qui en grondait un autre, mais avec un peu plus de déférence qu'il n'en est employé d'ordinaire en ces sortes de discussions. Il lui parut évident que le premier discoureur employait l'idiome français pour flatter son partner, ou étaler des connaissances encore mal acquises; et celui qui affectait de répondre en polonais était un Franc qui se vengeait apparemment sur la langue alliée du déplaisir d'entendre écorcher la sienne.

Les Russes envoyaient encore de l'autre côté du Bug, et au dessus du pont qui venait d'être incendié, de lumineux obus qui se dessinaient dans le crépuscule.

— Pourquoi avoir donné votre cheval, et revenez-vous ainsi l'habit déchiré?

— Laisse-moi donc, Durack, regarder ce feu d'artifice. Les boulets ordinaires ne volent dans l'air que comme une nuée de pigeons, et ceux-là filent comme des étoiles. J'aime ça! Ce sont les éclairs et le tonnerre des hommes.

— Vous ne répondez pas aux questions.

— Eh! tu me fends la tête. La plus mauvaise chevillo de la charrette est toujours celle qui fait le plus de bruit.

— Quand on donne des chevaux de paysans, même à l'infanterie, pour aller un peu plus vite, vous qui êtes cavalier, vous voilà à pattes!

— J'ai rendu le cheval à son maître: il n'était pas à moi, je ne l'avais pas pris sur l'ennemi.

— Et cet habit dont la doublure manque?

— Va demander à Doctoroff de quoi étaient faites les gargousses qui lui ont été expédiées tantôt. Il y en a bien d'autres que moi, et des officiers, de dédoublés!

— Voulez-vous, dit le Varsovien en tirant des cartes, jouer au drongebart un moment?

— Connais-tu, toi, un moyen de se procurer un bateau pour repasser le Bug? Nous irions chercher un camarade blessé, Durack.

Aymar se rapprocha des causeurs.

— Durack! Durack! reprit le Parisien manqué, c'est un mot que vous employez à tort et à travers. C'est une expression russe qui signifie à peu près imbécile.

— Je le savais bien, dit Modeste.

— Modeste! C'est donc toi, s'écria avec contentement Aymar.

— Ah! mon colonel! — car sur le champ de bataille même de Schaolë Aymar venait d'être promu à ce grade, — c'est la bonne Vierge noire de ce pays qui nous réunit. Venez! venez! Faisons un radeau avec quelques planches demi-brûlées qui s'arrêtent encore là-bas dans ces joncs; et nous irons la sauver ou l'ensevelir avec honneur.

— Qui? demanda Aymar.

— Hélas! le capitaine de la première compagnie du 25e.

Ils passèrent à l'instant le fleuve.

Pendant qu'ils approchaient dans les ténèbres du lieu qu'avait bien remarqué Modeste, le Krakus démonté racontait ceci à voix basse:

— Si vous saviez dans quel état de souffrance et de faiblesse j'ai rencontré par hasard cette courageuse femme! Elle, un guide dévoué, son amie Maria Raszonoviez et son cousin César Plater, marchaient à travers les broussailles. Ils n'ont pu réussir à traverser les grands bois d'Augustoff, gardés impitoyablement partout, et ils se sont rabattus de ce côté. La perte de l'officier que vous savez bien, M. Stasio....

— Non, j'ignorais ce malheur.

— ... N'a pu anéantir tout le courage de la comtesse. — Mais elle-même connaît-elle son sort? — Quand je l'ai trouvée, elle marchait avec peine; ses brodequins étaient remplacés par des sandales d'écorce de tilleul. Elle est amaigrie, ses pauvres jambes sont déchirées; mais elle cachait encore avec soin sous un pli de son vêtement la batterie d'un fusil de chasse pour en préserver la poudre de toute humidité. Je lui ai rendu son cheval qui s'était dérobé au milieu du feu et que j'avais trouvé. Le vôtre est mort de fatigue. Oh! qu'elle aura de joie à vous revoir!

— Mais nous ne découvrons aucune chaumière, dit Aymar en cheminant rapidement.

— C'est qu'on n'ose allumer du feu de peur d'être découvert au fond de ces marécages. Je vois bien, moi, la touffe d'arbres fruitiers qui cache la masure : ce sont de mauvais pommiers sauvages et des aliziers aigres. C'est la retraite d'un garde-forestier. Tenez, l'apercevez-vous? la voilà.

— Ceci, mon cher camarade?

— Ah! dame! c'est bâti avec de la terre glaise et un peu de paille hachée. Baissez donc la tête pour entrer sous la porte.

Quel spectacle! Sur un peu de luzerne recouverte d'un manteau troué, expirait de fatigues et d'épuisement la généreuse Emilia. Elle n'avait pas cru, celle-là, qu'on dût attendre la certitude de sauver la patrie pour l'entreprendre. La victoire, pensait-elle, dépend de la providence : le succès n'est pas un devoir, mais le devoir est de se dévouer jusqu'à mourir.

Et la mort était empreinte sur tous ses traits. La fièvre la dévorait; elle reconnut Aymar, tendit la main et lui demanda de l'eau.

— Je n'implorais qu'une seule chose, dit-elle : Varsovie! et la vue encore d'un drapeau polonais! C'en est fait de moi; continuez votre route. Vous ne l'abandonnez point, n'est-ce pas, cette Pologne, si fidèle à vous autres Français de tous les temps. Ah! ce sont les nouvelles du prétendu réveil de la France, ce sont les déceptions de juillet qui ont conduit ce pays à sa perte. Quel piége, monsieur, que l'exemple du courage, quand il ne doit durer que trois jours! Chez nous, la patrie ne se plaindra pas à l'histoire du dévoûment de ses enfans. — Faites venir un prêtre. — La Pologne meurt sur la croix. Puisse son sang du moins, comme celui du Christ, être utile à l'humanité!

Quand elle s'aperçut qu'Aymar s'occupait de ses douleurs physiques et cherchait à améliorer la couche où sa tête reposait à peine :

— Ne me plaignez pas; dès mon enfance je me suis accoutumée au mal. Je meurs à l'ambulance : c'est, après le champ de bataille, la plus belle fin d'un pauvre soldat.

Mais le jour commençait à luire et elle se sentait éteindre. Elle voulut revoir son cheval. Elle demanda aussi ses armes, et encore une fois avec un sourire, elle les pressa d'une main défaillante. Elle ne put retenir des pleurs en formant le vœu qu'elles fussent enterrées près d'elle : — Stasio.. — Ma Pologne! — Ingrate Europe! et puis : — Sauvez-vous, exprima-t-elle enfin par un signe fait à Aymar.

Le prêtre vint. C'était un dominicain nommé Jasinski. Lui-même avait porté un étendard au milieu des insurgés d'Oschmiana. Elle osa donc lui confesser son nom, ses vertus, sa seule et pardonnable erreur. Mais quand les deux Français voulurent rentrer sous la cabane, un flambeau de résine brûlait au dehors. Quelques paysans, les hôtes de cette chaumière, étaient agenouillés là et les mains jointes.

Aymar refusa de partir avant que les derniers honneurs fussent rendus à la victime. Il retira de la main déjà froide, et pour le conserver à jamais, l'anneau de fer qui avait remplacé pour elle cette bague d'or dont toutes les jeunes Polonaises avaient fait don à la patrie. On l'enterra furtivement; car cette terre qu'on ouvrait pour elle était toute sous la domination du czar. Dans une bruyère abandonnée, entre des mousses grises et des ronces, ce corps fut déposé comme une relique qu'on voudrait dérober aux impies.

Personne n'osa même, de peur de profanation, graver là un nom de baptême et déposer une croix de bois noir.

Heureuse encore! toutefois, pensait Aymar, elle a fermé les yeux sans avoir vu les calamités qui peuvent atteindre ce pays; et celui qu'elle croit devancer l'attend déjà dans un monde meilleur.

Mais l'espérance avait ranimé tout pendant ce temps au camp de Dembinski. Le Bug avait semblé la dernière barrière qu'on peut croire invincible pour se rapprocher de la ville natale. — Varsovie! — Ce cri s'élevait en tous lieux comme celui du matelot qui appelle terre! quand le rivage est encore indécis dans les lointaines vapeurs. Cependant, au moment de toucher au port, voici venir un autre écueil. On se croit assailli de nouveau par un ennemi formidable. Devant les avant-postes polonais, d'autres grand'gardes se rencontrent. On crut à la présence acharnée des Russes et l'on se préparait à combattre avec l'énergie du désespoir... C'étaient des amis, des compatriotes! C'étaient les troupes de Rosyski accourant au devant de leurs frères d'armes. Oh! que l'ivresse fut vive de part et d'autre! On se questionne, on s'embrasse, on mêle les drapeaux et les armes.

« J'avais, a écrit Dembinski lui-même, ramené des soldats destinés à la Sibérie au sein de leurs familles. Les hommes et l'honneur étaient sauvés. Il m'est impossible de décrire le sentiment que j'éprouvai en retrouvant des compatriotes après avoir eu contre nous tant de chances de périr. Il faudrait, pour trouver des situations semblables, les chercher entre des marins naufragés. »

La population de Varsovie arriva tout entière. Elle accourut jusqu'à Praga au devant de ses défenseurs si miraculeusement conservés. Le chef montrait au peuple ses officiers avec orgueil et il n'oublia pas Aymar.

Lui, rêveur et inquiet, eût désiré échapper à l'enthousiasme public, et cependant il partageait du fond de l'âme cette pure allégresse. Les femmes voulaient avoir toutes quelques fragmens des vieux uniformes: elles enlevèrent et mirent en lambeaux les épaulettes de Dembinski. Que de cris de reconnaissance! que de pleurs de joie montaient au ciel!

— Espérons, pensait Aymar: une nation qui sait récompenser ainsi doit-elle jamais périr!

VIII.

Mais que se passait-il, durant ces graves événemens, au fond du château quitté par Muranoff?

Christiane était restée sous le coup de la révélation qu'un mari lui avait osé faire. Et telle avait été l'intelligence rapide de la double antipathie des personnages depuis ce moment décisif, que, malgré l'étrangeté des faits supposés par la déclaration, il ne vint pas même à l'idée de la victime de douter de la véracité du bourreau. Il ne se pouvait pas que l'homme dont elle avait surpris le regard et étudié l'expression à l'instant de cette confidence, eût été jamais en un intime rapport avec elle. La vérité terrible à travers ce voile de mystère avait un caractère tel, que Christiane ne se débattit point contre l'évidence. Mais il lui restait, dans l'horreur de sa situation nouvelle, dans l'abîme de ses suppositions sans limites, une autre vérité plus obscure et plus amère à découvrir: Qui donc avait été le possesseur de l'épouse si outrageusement sacrifiée? Quels motifs avaient pu se compliquer et quelles perversités s'entendre pour qu'un pareil forfait s'accomplît? La première torture qui se présenta à l'imagination de la malheureuse, fut la croyance qu'elle avait été livrée à un esclave, abandonnée à la discrétion de quelque domesticité bien abjecte et bien muette. Puis, en se rappelant non

sans rougir les délicales hésitations, toutes les approches de l'apparition aérienne, l'idée d'un piége grossier et d'une profanation immonde ne put se concilier avec ses souvenirs. Enfin, avait-elle pensé en frémissant, si le ravisseur, si le coupable et intrépide adultère n'avait eu de complice que moi-même? si, avant moi, l'époux eût été outragé? Ah! sans doute à cette découverte Muranoff se sera hâté de venger son honneur; et l'être inconnu qui s'est placé malgré moi dans nos destinées, qui m'a associée à la sienne sans plus de volonté de ma part que n'en ont les yeux pour réfléchir le jour et les couleurs pour teindre les objets qui nous frappent, cet homme inspiré par les esprits de l'enfer est mort! On l'aura frappé avant qu'il eût réconcilié son âme avec Dieu, et que même son repentir ait atténué le crime. Effroyables images! Le supplice de celui à qui j'appartiens malgré moi, et la tombe éternellement sous mes yeux du damné qui a laissé la vie dans le sein de sa victime. — C'était peut-être lui dont les moines célébraient naguère les funérailles?

C'était Arabelle qui avait exigé l'aveu sans pudeur fait par le prince à sa rivale, tant elle était inquiète de l'avenir et tant elle avait été jalouse de cette soumission chaste montrée d'abord par l'épouse devant le maître à qui elle se croyait liée. Mais n'ayant jamais pu éclaircir les mystères de cette première nuit, par la raison bien simple que Muranoff ni Wilfrid n'avaient pu les percer eux-mêmes, et n'osant interroger Christiane, de qui du reste elle n'eût pas obtenir plus de clartés, elle était revenue obstinément à croire: Wilfrid n'aura dû les blessures dont il a failli mourir qu'à un bonheur propre à éveiller de sanglantes jalousies. Las d'être obsédé sans fin sur cette aventure, le courtisan lui-même avait fini, moitié par esprit de vengeance contre la favorite, et moitié par la faiblesse de son caractère avantageux, par n'opposer sur sa prétendue bonne fortune que des dénégations ambiguës. Mais du moment où Arabelle lut évidemment dans le trouble de Muranoff qu'il ignorait bien véritablement quel personnage avait joué dans ce drame le rôle de son lieutenant, elle résolut d'aborder Christiane et de la circonvenir avec tant de soins, que, fût-elle encore elle-même dans l'ingénuité de son ignorance et sans partage dans le secret de son complice, elle parviendrait à lui faire deviner l'énigme à son profit. Elle s'était promis enfin la moitié d'un trésor que son adresse saurait faire découvrir.

Dès que le prince eut donc quitté la forteresse, Arabelle avait pénétré, sans se faire annoncer, jusqu'au pavillon reculé où languissait Christiane.

Quel prestigieux éclat est-il donc attaché au front de l'innocence et quel stigmate réside infailliblement sur celui du coupable, pour qu'au premier regard échangé entre deux êtres pareils, et dès les premiers mots qu'Arabelle osa risquer, elle se crût obligée de procéder par sa justification: elle, la puissante et la forte, devant la faible et l'opprimée?

— Madame, vous me croyez à tort votre ennemie, dit-elle. Je voudrais au contraire vous aider à recouvrer une liberté perdue; car je pense bien qu'aux termes où vous en êtes avec le maître, vos vœux et vos projets doivent se tourner tous vers la France.

— Quel ordre avez-vous, madame, à m'intimer de la part du prince?

Cette question était faite avec frayeur plutôt que par le désir d'humilier lady Bucclengh. Mais celle-ci ne comprit d'explication à cette demande que dans le sens où son caractère impérieux la lui aurait fait hasarder à elle-même; et elle répondit, en modérant toutefois beaucoup le ressentiment qui germait dans son esprit:

— Je donne quelquefois des ordres; je n'en porte ni n'en reçois jamais. Je ne me suis jamais établie auprès de Muranoff ni le ministre de ses ressentimens, ni même de ses faveurs. Il consulte mon amitié sur ses plus chers intérêts. Il n'a point de secret à me dérober, et si je n'agis pas ici par ses intercessions, peut-être y suis-je venue pour rendre plus facile votre affranchissement et notre repos... à tous... pour peu que vous vouliez

me faire connaître l'objet de vos prédilections mystérieuses; car je puis faciliter votre départ à tous deux.

Hélas! quand la jeune Française aurait pu s'ouvrir les portes de ce lieu d'exil, vers quel pays adresser ses pas aujourd'hui? Quel avenir lui reste, quel appui se présenterait à elle? Elle sentit toute l'amertume des offres, peut-être fausses, que lui faisait l'Anglaise, et elle répondit avec une calme dignité :

— Je ne vous comprends point, madame.

— Si on vous accuse à tort, si Muranoff veut repousser l'être innocent qui lui doit la vie, comptez sur mon assistance pour vous défendre. Les femmes se doivent un mutuel secours. Il est si ordinaire, madame, de voir, par la bizarrerie de leurs caprices et pour mettre à l'aise leurs infidélités, des hommes répudier les conséquences de l'intimité et sacrifier jusqu'à l'honneur de l'époux à la liberté de l'amant! Si vous êtes soupçonnée sans raison, parlez; vous n'aurez pas de plus résolu défenseur.

Arabelle hésita; puis:

— Il n'est pas vrai, n'est-ce pas, ajouta-t-elle, mais en baissant tout à coup la voix, que Muranoff n'ait été votre époux qu'à la chapelle?

— Il le dit, madame.

— Mais non pas devant vous?

— Il me l'a déclaré ici à moi-même.

Arabelle respira. Alors, d'un accent qui tremblait moins, elle poursuivit :

— Confiez-vous à moi tout entière, enfant. Tenez, ne dissimulons rien ici : je vous ai redoutée et vous croyez que je vous suis contraire; eh bien! quand notre double prévention l'une contre l'autre serait explicable et aurait existé, tout n'est-il pas changé dans nos rapports? Que désirez-vous? Vous affranchir de la position où vous voilà placée, et moi favoriser les moyens qui vous éloigneront de cette résidence. Dites vos secrets à une indulgente compagne. Nous ne mettons guère à toutes ces choses la même solennité que les maris. Nous ne voyons souvent qu'erreur ou malheur là où ils inventent un crime. Quel est-il le mortel favorisé qui vous a fait manquer à vos serments? Qu'il profite de l'absence du maître pour vous soustraire à un tel pouvoir.

— Je n'ai manqué à aucun serment.

— Il y avait au nombre des officiers qui commandaient le bataillon auxiliaire envoyé au secours de cette forteresse plus d'un de vos compatriotes; ne pouvait-il s'en rencontrer que vous eussiez connus en France? N'avez-vous jamais inspiré de témérité folle et d'attachement romanesque?

Christiane se perdit dans un étonnement rêveur. Elle sembla oublier la présence même de son ennmie pour ne se saisir que de la supposition qu'on ouvrait à ses incertitudes. Mais Arabelle avait trop d'expérience et d'astuce pour ne pas voir que la jeune épouse descendait avec une sécurité innocente dans cette conjecture vague, et qu'il n'y avait aucune complicité de sa part en une intrigue ainsi improvisée par elle.

— On dit, poursuivit l'Anglaise, en s'asseyant sur le même divan que la princesse, et affectant les manières et le ton qui peuvent le plus témoigner la confiance et l'inspirer, on dit que votre aventure en ce pays est tout un roman. Le sylphe qui vous visite serait apparu sous les traits de l'époux. Vous auriez été dupe de la ruse, et l'heureux téméraire, disparu avant le jour, ne vous aurait laissé de sa présence que les dangers d'une position équivoque. Mais, ma chère, c'est là l'histoire de Psyché : c'est l'ancienne espièglerie de Cupidon, dont la naïve maîtresse ne s'apercevait pas même qu'il avait des ailes. Il s'en allait par les airs, et la curiosité de la fille du roi grec ne s'irrita qu'assez tard pour réveiller l'inconnu par une goutte d'huile brûlante. Les femmes de notre temps sont plus jalouses de s'instruire, n'est-ce pas, Christiane? et si vous ne saviez pas, en vérité, quel a été le larron de votre innocence, dites-moi quelque chose sur sa personne et sur ses manières : je connais les gentilshommes

qui habitent ou qui ont habité depuis trois mois ce château ; je puis vous aider peut-être à démêler le coupable pour le punir... ou pour lui pardonner.

Christiane, humiliée d'une infortune qui l'exposait à de telles enquêtes, résolut subitement de ne plus répondre. Toutefois, elle arriva à comprendre la possibilité de parvenir, pour elle-même et pour elle seule, à soulever quelque voile par l'indiscrétion effrontée de la courtisane. Les chagrins changaient déjà son caractère, les heures de la solitude et de la méditation avaient éveillé son esprit. L'esprit que le bien-être peut endormir, l'adversité du moins le féconde.

Elle persista donc à garder le silence ; mais elle se laissa interroger, en se promettant bien de feindre par le calme du maintien et l'indifférence du regard, si son adversaire arrivait à saisir le moindre indice qui la pût mettre, avant elle, sur la trace du complot. Quelle femme, au reste, et la plus rusée de toutes, ne court le risque, lorsqu'elle entre en lutte avec une autre femme et la plus innocente, de rencontrer ruse contre ruse et à trompeur, trompeur et demi?

— Mon enfant, poursuivit Arabelle avec un demi-sourire, l'usurpateur n'avait-il pas dans toutes les habitudes de son maintien quelque chose de brusque et de maladivement nerveux?

Christiane avança imperceptiblement sa dédaigneuse lèvre inférieure ; car elle avait reconnu déjà à ce signalement l'importun Wilfrid, qui l'obsédait de ses assiduités depuis quelque temps et comme à l'instigation d'Arabelle.

— Portait-il alors en toute sa personne un vague parfum d'ambre, ou plutôt cette senteur de l'essence de nos bouleaux estimée en France sous un nom russe? ou bien ses cheveux, ses vêtemens n'étaient-ils pas imprégnés de cette fumée légère du tabac de la Havane qui envahit aujourd'hui jusqu'au boudoir des femmes?

Lady Buccleugh avait détourné les yeux en prononçant ces dernières questions, parce qu'elle avait rassemblé là plusieurs traits d'une similitude qu'elle tremblait de faire retrouver. Mais la princesse ne répondit pas ; elle devinait que la jalousie de cette femme revenait encore à l'interroger sur Muranoff.

— Enfin, acheva l'imperturbable inquisiteur, ce démon familier, c'était peut-être un être timide avec des mains remarquablement féminines?

La candide accusée se troubla. Aucun remords n'assaillissait ici plus directement sa conscience ; mais elle avait observé en effet les blanches mains d'Egidius Ogenski. En cela il ressemblait à son fantôme. Elle n'éprouvait pour son guide, autrefois si dévoué, si attentif, qu'un intérêt presque fraternel ; et cependant elle rougit de l'avoir reconnu à l'élégance de sa personne, quand elle croyait ne se souvenir que des qualités de son cœur.

— Assez, madame! dit-elle avec l'irrésistible autorité de la pudeur blessée. Si d'infâmes trahisons demeurent cachées sur la terre, rien n'est dérobé à Dieu ; et quand les hommes me refuseront croyance, protection et justice, lui me croira. Il me couvrira de sa grâce et m'assignera un refuge de paix, quand même, à force de malheur, je devancerais le jour qu'il a marqué pour me rejoindre à ma mère.

— J'estime ce courage, dit en se retirant Arabelle. J'ai aussi dans le cœur la résolution de ne me jamais laisser abattre par l'infortune. Nous nous reverrons, bonne Christiane.

Ces mots passèrent entre les lèvres de lady Buccleugh sans les avoir déchirées ni fait changer de couleur : et cependant ils avaient l'âpreté des poisons, l'hostilité du poignard.

Wilfrid, resté seul dans le château pour y représenter le maître, se trouvait plus à portée, sur les frontières de la Lithuanie, de suivre avec Saint-Pétersbourg certaines négociations que l'indigne Muranoff avait entamées. Arabelle pensa à s'attacher cet homme ; et, bien informée de sa situation

double entre une passion naissante et une trahison diplomatiquement commencée, elle lui fit demander un entretien, vers la chute du même jour. Cette démarche contraria vivement le courtisan : aussi, dès que lady Bucclough entra dans le salon qui servait de bureau stratégique à son espèce de ministère, il congédia tout son monde, et avançant obséquieusement un fauteuil, il s'écria :

— Ah ! madame ! que je suis heureux de vous recevoir !

— Entre nous, monsieur, dit Arabelle, pas plus de complimens que de confiance. Je viens vous parler d'affaires ; écoutez-moi.

— Obéissance facile, madame ; et vous parlez si bien...

— Vous me haïssez, Wilfrid.

Wilfrid dénia par un geste empressé et éleva la main au ciel.

— Vous me haïssez, reprit l'Anglaise ; mais je vous le rends bien : et quand je vous fais l'honneur d'en convenir, nous pouvons examiner ensemble si nos intérêts communs ne pourraient pas nous répondre l'un de l'autre, à défaut de toute autre espèce de garantie.

— Expliquez-vous, milady.

— Vous aimez en secret la femme de Muranoff ; et n'osant soutenir à vous seul les risques et périls de cette fantaisie, vous entretenez au fond du cœur de son mari une pitié lâche pour le sort de Christiane. Vous ne seriez pas fâché qu'un jour le prince perdît assez la mémoire pour se rapprocher de la Française : et alors vous vous établiriez, en cette petite cour où je vous fais ombrage, dans toutes les riches et honorables fonctions de sigisbé.

Wilfrid voulut interrompre.

— Comment ne devinez-vous pas, reprit l'Anglaise, que les suites d'une spéculation aussi folle sont à craindre pour vous autant que pour moi ?

— Je comprends, madame, dit l'officier qui cherchait à se remettre, que vos intérêts soient engagés dans ce qu'il vous plaît de rêver comme une infidélité du prince ; mais je ne vois pas que les miens...

— Je vais vous l'expliquer. Je vais vous montrer votre position dans tout ceci ; je vais vous raconter votre propre histoire, et mieux peut-être que vous n'oseriez vous en rendre compte à vous-même.

— Bien reconnaissant ! madame, dit Wilfrid : l'humble héros se recommande à l'impartialité de l'historien.

— Le premier embarras qui vous menace, Wilfrid, c'est la connaissance que je possède de votre neutralité commode entre la cause polonaise et les promesses que vous ont faites les Russes. Vous pensez qu'un rapprochement du prince vers l'étrangère ne serait qu'un de ces mouvemens passagers, un de ces actes de convenance qui rendent le confident plus nécessaire par les craintes qui naissent au maître d'une indiscrétion dangereuse : là, vous vous êtes trompé. Je l'ai vue cette jeune Christiane ; j'ai pu long-temps l'entretenir : j'ai rougi devant elle ; et l'effet de cette honte a peut-être changé l'objet de ma haine.

— Eh bien, madame ?

— Eh bien ! monsieur, croyez-moi ; si jamais Muranoff connaît bien sa femme, elle se fera aimer de lui ; et il peut un jour éloigner tous ses amis pour elle, sacrifier ses engagemens les plus sérieux.

— Vain fantôme de votre jalousie !

— Elle nous supplantera tous. J'ignore en quelle complication vos intrigues ourdies à plaisir, ou sottement déjouées, ont pu la compromettre, mais elle est innocente et pure, et le prouvera quelque jour, croyez-en ma pénétration. Alors, rentrée dans sa puissance de princesse, le premier usage de son autorité sera de chasser sa rivale... et les courtisans qui se sont prêtés à conspirer contre elle.

— Je serais encore, madame, assuré de toute la protection de notre ami : pourrait-il oublier...

— Que vous aurez contribué à le réconcilier avec sa femme ? Je m'en

souviendrai mieux que lui. Mais le prince qui vous a mis hier dans une confidence misérable, demain rougira do vous avoir eu pour complice. Et que deviendra votre crédit, monsieur, dans le camp moscovite? lequel crédit ne s'appuie quo sur votre commandement dans cette forteresse? et votre ambition, Wilfrid, et ces dotations immenses do terres et de paysans que vous promet la nouvello protection de Pazkieviez?

— Comment! madamo, vous prétendez savoir...

— Je sais tout. Ne vous gênez pas. Réfléchissez tout haut devant moi sur vos intérêts les plus pressans. Il faut choisir ici entre les millions qui vous attendent avec l'ascendant que nous conserverons sur l'esprit du prince et votre fuite, ou peut-être un sort plus rigoureux assez souvent réservé aux transfuges. Je vous avertis de vos péchés, et je viens vous demander si nous n'avons rien à résoudre ensemble.

— Vous voyez l'avenir sous de sombres couleurs, madame! je puis attendre et me plier docilement aux événemens quels qu'ils soient que nous enverra la providence.

— Oui! si personne ne vous dénonce; mais cherchez bien dans ce portefeuille vert quo vous cachez là-bas, là sous cette peau de martre où vos pieds reposent habituellement, si aucune pièce de votre correspondance no vous manque.

Wilfrid réprima lo mouvement involontaire qu'il avait fait pour y courir.

— Le messager ordinaire de vos dépêches possède encore d'autres secrets: et il les vendra si on lui donne plus pour vous trahir que vous ne lui promettez pour se taire. Eh bien! moi, j'y emploierai toute ma fortune; et à l'heure où je vous parle on négocie déjà auprès de lui. Il faudrait avoir bien du malheur, vous en conviendrez, Wilfrid, si Christiane, Ketler... n'est-ce pas Ketler que se nomme votre courrier?... et moi-même enfin nous no parvenions pas à vous voir... un peu... compromis.

— Songez, madame, qu'un homme de mon rang...

— Servirait d'oxemple mieux qu'un autre. Et il serait de touto justice que la dernière journée d'un courtisan des Russes servît du moins à quelque chose.

— Eh bien! dit Wilfrid avec une gaîté forcée, jo veux être.... tout ce quo vous dites, si jo comprends un mot à tant d'irritation. Comment! le sacrifice de votre fortune...

— N'est pas le seul que je sois décidée à faire. Quoi! seigneur comte, un homme si souple que vous, si complaisant à se vouloir substituer à la place d'un autre, ne sait pas trouver de ressource dans son courage quand il s'agit de défendre ses propres intérêts, sa vie peut-être?

— Je me confie, madame, dit avec un souriro le lieutenant évidemment troublé, aux intentions pures qui m'animent.

— Eh bien! moi, si j'échoue dans la démarche assez humilianto que je fais aujourd'hui près de vous, j'ai résolu de m'en punir. J'ai toujours prévu un de ces momens dans la vie où le malheur deviendrait plus fort quo la résistance; et je porto sur moi un moyen sûr de m'en affranchir.

Le lieutenant devint pensif.

— Wilfrid! reprit Arabello.

— Madame?

— Regardez cetto bague.

— La plus rare et la plus étincelante que j'aie admirée do ma vie!

— C'est un présent du prince. Je l'ai reçu dans un de ces jours où le don de tous ses domaines lui eût paru indigne de récompenser son bonheur.

— Elle est bien belle, madame! et presque digno de la main qui la porte.

— Quand le cœur de l'infidèlo viendra à m'échapper, me suis-je dit souvent, au lieu de rejeter cet anneau, j'aurai su me le rendre plus inséparable que jamais. J'ai voulu en faire l'image du sentiment qui peut me

perdre. Cette pierre, creusée avec peine, recèle un de ces talismans qui guérissent tous les maux de l'ingratitude.

— Je ne saisis pas bien : cette bague? dites-vous, si richement montée et si brillante...

— Oui, brillante... et trompeuse commeune espérance de l'amour. Elle vous attire, vous séduit, vous éblouit un instant.. elle porte la mort avec elle.

— Se peut-il?

— Là est caché ce que l'Italie a de plus subtil poison.

— Cet anneau?...

— Enferme ce qui suffit à un malheureux pour se délivrer de lui-même... mais après qu'il ne découvre autour de lui aucun ennemi qui lui soit plus dangereux encore.

— Et vous me la confieriez?

— Au profit de nos intérêts communs.

— A quel emportement le délire et la jalousie peuvent-ils conduire! Qui ne vous connaîtrait pas, madame, vous supposerait des résolutions que je ne veux pas traduire.

— Ah! vous faites de la vertu, Wilfrid? vous! et si près du pays des czars où la fin de presque tous ce princes indique les mœurs de vos palais?

— Donnez, dit le lieutenant; défaites-vous de cette arme funeste. Le prince ne me pardonnerait pas de laisser un tel instrument dans vos mains.

On frappait à la porte. C'était Christiane elle-même.

Wilfrid, en la voyant paraître, se promit bien de protéger tant d'innocence, si la jeune femme devait consentir à en immoler une part à sa passion de plus en plus croissante. Son adresse à défendre ce trésor pourrait défier alors toutes les ruses et tous les ressentimens d'une rivale. Mais le choix de Christiane entre deux destinées également menaçantes était-il un bienfait? offrait-il une résignation possible?

Elle venait, la touchante captive, dire que des bruits sinistres pénétraient jusqu'à elle, s'informer du sort de Varsovie. En effet, des rumeurs, mal étouffées depuis la veille par la politique ou l'effroi de Wilfrid, annonçaient la capitulation de l'armée et des malheurs incalculables autour de remparts si héroïquement défendus. Le lieutenant voulait feindre et douter lui-même de la vérité avant d'avoir pris ses précautions pour en tirer profit; mais une estafette arrivait dans la cour du château; et avant que les dépêches ne fussent ouvertes, les questions de tout le monde et l'anxiété même du soldat expédié en ordonnance avaient éclairci bien des doutes.

Depuis le passage de la Vistule opéré par les Russes sans avoir rencontré Skryneski, le généralissime polonais, la défiance et les dissensions avaient grandi chez tous les citoyens de la ville assiégée. Cet officier, obstiné à ne pas combattre, avait été déposé. Dembinski lui avait succédé provisoirement; puis Kroukovieski s'était élevé à une puissance à peu près dictatoriale. Varsovie avait été tournée par un mouvement de l'ennemi fait au village d'Osiek, tout près des limites prussiennes, et là des pontons avaient été fournis à Pazkievicz. En vain ce passage avec parc, hôpitaux, fourgons, avait duré trente-six heures; en vain l'occasion d'attaquer séparément les trois corps qui composaient l'expédition russe s'était offerte à Skryneski, rien n'avait pu arracher ce chef et la Diète à un système de temporisation fatale et au déplorable espoir d'être secouru par des négociations. Ce n'était plus du côté de Praga, faubourg déjà si célèbre par la défense de Kosciusko et les cruautés de Souwaroff que les Varsoviens attendaient les barbares, mais à l'opposite, par les barrières de Jérusalem et de Wola. La rive gauche de la Vistule, plus élevée que la droite, cette partie de la capitale qui ressemble à un parc plutôt qu'à une ville, ces hautes promenades plantées de tilleuls et les jardins abandonnés où la population était venue naguère voir la bataille de Grokoff, s'étaient en

vain fortifiés de retranchemens ; le terrain des nouveaux combats, le champ de la dernière résistance avaient été changés et comme librement choisis à l'avantage des agresseurs. On avait dit hautement que Skryneski s'était laissé séduire par les promesses, l'or ou la corruption des cours. Élevé au premier grade d'une armée où il avait été simple soldat, il n'aurait pu, ajoutait-on, se voir entouré de princes qui lui servaient d'aides-de-camp sans que la tête lui tournât. Il prescrivait moins de manœuvres qu'il n'écrivait de lettres ; il ordonnait plus de messes au milieu du camp pour s'attirer la faveur du ciel qu'il ne savait prendre de dispositions militaires. Ainsi, quand nos divisions de Lithuanie revinrent à leurs foyers pour les défendre et tenir tête aux assiégans, on trouva à peine des vivres pour sept jours. La dispersion de plusieurs corps essentiels à la défense réduisit une armée qui s'était trouvée plusieurs fois supérieure en nombre devant les Russes sans les avoir attaqués, à ne présenter plus que trente-trois mille hommes contre cent mille. Varsovie était tellement serrée par l'ennemi que son gouvernement n'exerçait de pouvoir que dans une lieue d'étendue.

Alors la terrible nuit du 15 au 16 août se leva transparente et sinistre. Elle poussa à la vengeance une population sacrifiée. Les prisons regorgeaient de traîtres. Tant que la victoire avait couronné les étendards populaires, on avait oublié ces hommes ; quand les événemens menacèrent, les regards s'étaient tournés vers cette foule qui n'attendait que le moment de la délivrance pour peser de nouveau sur la nation vendue aux oppresseurs. En vain chercha-t-on à réprimer les premiers élans de la colère nationale. Quatre soldats, qui la voulaient exercer, avaient pénétré dans une maison. Ils y cherchaient une victime. Un général les suit et les arrête. — Je pourrais vous faire fusiller tous les quatre, dit-il ; mais je ne fais à ce mouchoir qu'un seul nœud. Il le cacha dans sa main, et présentant aux soldats les quatre pointes réunies : Choisissez. Et le malheureux à qui le nœud tomba fut passé par les armes.

Malgré cet exemple, on se rua sur les apostats dévoués à la vindicte générale. On avait refusé si long-temps au peuple justice, qu'il eut la fatale pensée de se la faire lui-même, et de fournir aux ennemis qui l'abrutissent une occasion de plus de calomnier un malheur. Ainsi Jankoski, ayant pu culbuter Rüdiger et ne l'ayant pas même attaqué, fut traîné dans la boue et frappé, Birbaum, un juif délateur, et un Cosaque qui avait torturé des enfans, subirent le même sort. On vit à la chaîne d'un réverbère se débattre un espion déguisé en femme. Les formalités judiciaires et la protection des nobles avaient jusque-là protégé ces coupables. Les nobles polonais qui composaient la partie influente du gouvernement, semblaient avoir pris à tâche, par mollesse, de justifier les emportemens de la foule, et d'expliquer le règne de la Terreur durant la révolution de France. On n'avait pu obtenir aucune résolution ni mâle ni impartiale de cette caste de parchemins, de ces esprits blasonnés. Les gentilhommes à épaulettes étoilées guerroyaient tous à contre-cœur. — A quoi servirait, avait dit le général Milberg, de détruire une armée russe ? il en reviendrait d'autres à sa place. Un tel propos ne peut-il éclaircir bien des doutes ? L'histoire dira si l'aristocratie cherchait autre chose qu'à replacer sur un front privilégié la couronne qu'on avait fait tomber de la tête du czar. Depuis le commencement de cette révolution, les actions éclatantes avaient été presque exclusivement dues à la bravoure des soldats.

Aymar s'était trouvé, le 6 septembre, près du vieux général Sowinski, héros qui avait laissé sa meilleure jambe à la bataille de Mosaïk, gagnée en 1812, sous les ordres de Napoléon. Le 6 septembre, les Russes attaquèrent dès la pointe du jour le village et la redoute de Wola ; deux mille hommes seulement et vingt-trois canons de remparts eurent à soutenir l'effort de toute l'armée ennemie. Dès que l'artillerie polonaise fut démontée, des bataillons russes avaient franchi les parapets, et quelques soldats effrayés de-

mandèrent quartier : les officiers polonais les tuèrent de leur propre main. Là, avouent les bulletins russes eux-mêmes, les assiégés se défendirent jusqu'au dernier homme. Aymar dut son salut à l'évanouissement où le jeta une profonde blessure dont on le crut destiné à mourir ; et Sowinski, les cheveux blancs ensanglantés, la poitrine ouverte par trois coups de lance, alla tomber derrière l'autel de la petite église dont il s'était fait une citadelle. Deux fois sommé de se rendre, le vétéran n'avait répondu qu'en lançant aux Moscovites le dernier tronçon de son sabre. Vers le soir, Egidius Ogenski voyant que la redoute nº 13 n'était plus défendue que par des cadavres, l'avait fait sauter avec les Russes, en incendiant un magasin de poudre. Il voulait lui-même périr là glorieusement.

Dans la nuit suivante, Dembinski, vers lequel Aymar s'était traîné pour concourir à l'assaut du lendemain, proposa de tomber sur l'ennemi à la baïonnette.... Mais malheureusement après dix heures de combat et le feu terrible de deux cent pièces de canon, Pazkievicz commençait à s'intimider, et les négociations furent reprises.

— Pourquoi des négociations ? disait Aymar. Vous comptez encore sur vos agens diplomatiques rabaissés au rôle de quêteurs de pitié ? Vos véritables ennemis, messieurs, sont vos flatteurs. Ils vous endorment par l'espérance que l'Autriche vous secourra, que le premier courrier doit vous apporter la reconnaissance de l'Angleterre et de la France, et que l'Europe viendra à s'émouvoir au récit des horreurs qu'on épuise contre nous. Flétrissez de votre mépris le piége de ces promesses. Les peuples n'ont rien à attendre des troupeaux monarchiquement asservis ; l'humanité est morte au sein des cours, la diplomatie n'est qu'un instrument de torpeur homicide : repoussez sa voix infernale. Un peuple qui s'éveille n'a rien à attendre que de lui. Qu'il s'apprête au combat à mort. Les trônes conspirent tous contre l'avenir ; tous sont en insurrection contre l'intelligence. L'absolutisme a sa propagande, et l'hydre de la royauté soutient ses mille têtes.

— Mais Sébastiani nous a fait promettre qu'on interviendrait si la Pologne tenait deux mois encore.

— Il y en a six que l'époque est dépassée ! N'espérez rien d'un Corse : ministre du juste-milieu, il est aimanté par la peur ; il se tournera incessamment vers le Nord.

— Hélas ! c'était pour vous que nous combattions !

— Défendez-vous pour vous-mêmes. Le joug de Nicolas vous attend, défendez-vous ; ou il vous faudra, selon l'image d'un de vos propres poètes, reprendre la servitude comme ces robes de soufre que Néron faisait revêtir aux premiers chrétiens pour qu'ils servissent de flambeaux à ses fêtes.

Sous le prétexte de maintenir la tranquillité de la ville, deux régimens des plus aguerris avaient été retirés du champ de bataille. Quand ces braves rentrèrent consternés dans les remparts, on criait sur leur passage : — Vivent les lanciers !

— Meurent les lanciers, répondaient-ils, pourvu que la Pologne vive !

On paralysait les gardes nationales et on désarmait les citoyens ; Kroukovieski avait, dans la nuit du 7, conféré enfin directement avec Pazkievicz. Et pourtant les généraux russes étaient réduits à conduire eux-mêmes, les étendards à la main, leurs esclaves à de nouvelles attaques. Dans les jardins des faubourgs, le combat se ranimait enfin de plus en plus acharné... quand les Polonais reçurent l'ordre d'abandonner les retranchemens en vertu d'une convention occulte.

— Pouvais-je faire ressusciter le cadavre qu'on m'avait confié ? disait insolemment Kraukovieski. Et Varsovie au contraire, si elle eût été défendue par un général digne d'elle, était destinée, aux yeux du monde, à surpasser l'exemple de Saragosse. La Pologne sans secours gardait sa résignation : elle semblait dire à l'égoïste Europe, comme autrefois les martyrs du cirque à César : — Ceux qui vont mourir te saluent.

Après les négociations cauteleuses et ces paroles de Nicolas : — Qu'il se fient à moi, ils seront heureux ; qu'ils se fient à la parole d'un monarque qui sait ce que c'est que l'honneur, » une des plus fortes influences sur la reddition de la capitale fut celle des bourgeois empressés de reprendre les douceurs de la vie oisive. Le luxe manquait à leur table, les hommes de loisir ne pouvaient promener hors des remparts, circuler dans les rues, exercer l'égoïsme. Et il vaut mieux, comme on le sait très bien à Paris, subir l'invasion étrangère que des privations si douloureuses ! En vain le peuple accourait au secours de l'armée. Le spectacle du carnage n'arrêtait pas le dévoûment des femmes. Les ateliers étaient déserts, les pauvres artisans déblayaient l'avenue de Praga, brisaient les charriots pour ouvrir aux soldats le passage, et faute de chevaux, ils traînaient les canons eux-mêmes. Mais assez long-temps les marchands avaient fermé boutique pour se réfugier dans les caves ; assez long-temps l'aristocratie de billon avait, sous le nom d'*anarchistes*, maudit les libérateurs, les vengeurs et les braves.

Christiane n'écouta qu'avec saisissement la douteuse nouvelle de la mort d'Egidius. Mais ces récits expédiés mystérieusement au château s'arrêtaient à la prise de Varsovie. Elle ignora les événemens qui s'étaient accumulés depuis le départ de l'envoyé, et jusqu'au sort même de Muranoff. On n'avait point de renseignemens, du moins le pensait-elle, sur ce qu'était devenu le prince depuis son passage sur le territoire de Prusse avec le corps qu'avait commandé Gielgud.

Suppléons à son incertitude.

Lorsque, le 8 au lever du soleil, les défenseurs de Varsovie furent convaincus que les hostilités ne seraient pas reprises, le deuil et la consternation se peignirent sur leurs visages. Les restes de l'armée chargés de veiller sur les remparts jusqu'au jour jetèrent un dernier regard sur la plaine où l'ennemi fatigué se reposait sur des cadavres ; puis on se replia sur Praga. Les plus faibles blessés sortaient des hôpitaux pour ne pas tomber au pouvoir du vainqueur, préférant mourir libres que d'implorer la pitié de ces esclaves. Les mères emportaient leurs enfans. On respecta, aux termes d'une capitulation vendue, les fortifications de Praga ; mais l'abandon de cette terre sacrée où dormaient tant de cendres fut un sacrifice déchirant. La marche de l'armée avait un caractère de tristesse religieuse. Les plus vieux, les plus riches citoyens, les plus délicates femmes qui allaient partager le sort des défenseurs fidèles, cheminaient en silence et à pied ; les chevaux les plus rares avaient été donnés à l'artillerie. On s'entretenait encore de combats nouveaux et d'impérissables espérances. Le chant national : « La Pologne n'est pas encore perdue ! » résonnait solennel et grave le long des chemins déjà couverts des feuilles de l'automne.

Quand Paszkieviez entra le lendemain dans la ville, sur beaucoup de maisons étaient écrits encore deux beaux vers de Mickieviez : » Salut, aurore de la liberté, suivie du soleil de la délivrance ! » Les Kalmouks effacèrent l'inscription à coups de lance et frappèrent les plus inoffensifs habitans. Ils enlevaient les vierges et les épouses ; ils poursuivaient jusqu'aux enfans du pauvre, occupés sur les bords de la rivière à ramasser ce sable fin qu'ils vendent péniblement pour vivre. Enfin les temples profanés sont ouverts : l'incendie éclate ; voici le meurtre, voici le sacrilége, voici l'horreur.. Écoutez la voix d'un ministre de France : L'ordre règne à Varsovie !

Si la Pologne n'avait pu sauver sa propre cause, du moins avait-elle mis à couvert pour un moment bien des libertés menacées en Europe.

Cette nation se reprochera d'avoir traité ses laboureurs avec trop d'inégalité politique, d'avoir abusé de la liberté des autres avant de réclamer la sienne ; mais la France, qui pouvait donner à la Turquie l'utile signal d'attaquer le colosse de neige ; la France, qu'un traité cimenté par le sang de tant de générations, attachait à son alliée fidèle ; la France, qui s'est

laissé défendre par Dombrouski et dont le salut a jeté Poniatowski dans l'Elsster, devait-elle abandonner aussi lâchement le malheur? « Chaque fois qu'on parlera de la Pologne, les Français baisseront les yeux. »

Aymar, dirigé sur la forteresse de Modlin, assista au conseil de guerre où fut agitée l'élection d'un nouveau commandant en chef. On voulut maintenir à ce poste le sénateur octogénaire qui avait servi de chaperon à l'envahissante autorité de Kroukovieski: « — J'ai signé, dit-il, de mes larmes la prétendue capitulation; elle était une conséquence des malheurs et des arrangemens accomplis. Prouvez au monde et à l'ennemi que le capitaine polonais ne doit se laisser entraîner dans aucune sorte de capitulation. Ôtez-moi ce pouvoir dont j'ai abusé; frappez-moi d'une punition que je mérite, et laissez, par la condamnation du vieillard, un exemple aux jeunes gens qui viendront après lui. »

Mathieu Rybinski fut donc élu, et la première inspiration de son jeune courage frappa l'armée d'une étincelle électrique. Mais il reprit trop tôt, comme ses prédécesseurs, le système des pourparlers. On se battait encore, on espérait regagner la rive gauche, rallier les corps de Ramorino et de Rosyski, gagner le midi du royaume et enfin le territoire libre de Kracovie; mais la fortune n'a qu'une chance; la victoire ne sourit pas fidèlement à ceux qui l'ont méritée. Déjà un régiment de Krakus, élancé sur un pont achevé à peine aux environs de Plock, avait repoussé des détachemens postés sur cette rive convoitée si ardemment: Ribynski fit revenir les vainqueurs pour écouter la proposition d'envoyer des amdassadeurs à leur roi *constitutionnel!* On avait, dans cette charge, entendu un officier crier aux cavaliers: — Lâchez les brides! C'était Aymar; et un cavalier répondre: — Mon colonel, j'ai débridé mon cheval. C'était Modeste.

Le principal corps désirait surtout rejoindre Rosyski. Rosyski était un général choisi nouvellement et dont l'esprit chevaleresque avait gagné la confiance des plus braves. C'était lui qui, un jour, engagé contre un corps plus nombreux que le sien, s'était rencontré sur le flanc de sa troupe, fortuitement détaché et seul en face du commandant russe. Rosyski avait reçu là une provocation personnelle et accepté sans hésiter ce duel singulier. Les deux divisions s'arrêtèrent à contempler un tel spectacle; la lutte fut prompte, et l'avantage de Rosyski sur son adversaire avait décidé l'avantage des Polonais sur les Russes. Ce succès, remporté à la façon des héros de l'Iliade, avait popularisé le nom de Rosyski; et d'ailleurs, ne se rattachait-il pas aux premières insurrections de la Volhynie?

Aymar remarquait avec une peine profonde que les démonstrations d'attaque et les efforts pour passer la Vistule étaient chaque jour une feinte. Plusieurs millions de florins polonais appartenant à la banque de Varsovie avaient été envoyés sous escorte vers la ville de Thorn, et on s'approchait de plus en plus de cette frontière, prétendue neutre. Beaucoup de nonces, de sénateurs de la Diète et les membres du gouvernement suivaient cette dernière armée. C'était un imposant spectacle que celui de ces pères de la patrie, réduits à manquer des choses de nécessité absolue. Le prince Czartoryski, Malachouski le sénateur, servaient comme simples aides-de-camp sous le nouveau généralissime. Skryneski lui-même, arrivé sous un déguisement, offrait loyalement son concours; mais le prestige des grands noms était évanoui, et Skryneski trouvait dans le refus d'employer son épée la rigoureuse punition de ses lenteurs et de ses hésitations à combattre. Enfin le général russe Palhen, suivant pas à pas avec d'immenses ressources les débris de ce corps fugitif, lui enlevait chaque soir des bestiaux, des canons, des bagages: et Rybinski, malgré la sympathie qu'il rencontrait toujours dans les moindres villages, publia enfin le 5 octobre, au moment de mettre bas les armes, un manifeste digne encore de sa cause et du dévoûment des soldats.

« Polonais! l'ennemi nous a fait des propositions humiliantes: il ne nous reste plus qu'à sauver l'honneur en les rejetant. Dans la situation où nous

nous trouvons, prolonger la lutte serait appeler de grandes calamités. Nous déposerons donc ces armes que nous avons prises pour la cause sacrée de l'indépendance et de l'intégralité de notre pays, PROTESTANT contre l'arbitraire et la violence dont nous sommes victimes. Si la justice nous est refusée, si les rois nous repoussent, le Tout-Puissant nous vengera; et la pierre qui recouvrira la tombe de la Pologne ensevelira l'indépendance des nations restées indifférentes à nos malheurs.

» Soldats! allons où le devoir nous appelle. Nous sacrifierons tout, excepté notre gloire, qu'aucune force humaine ne peut nous ravir, et nous attendrons notre sort avec cette tranquillité d'âme que donne la conscience d'avoir bien mérité de son pays. »

A la vue de cet ordre du jour, des murmures éclatèrent dans les bataillons de toute arme, et Palhen s'étant approché comme pour presser le mouvement qui jetait les Polonais de l'autre côté de la frontière, l'arrière-garde commandée par Dembinski fit volte-face. Elle voulut épuiser jusqu'à sa dernière cartouche pour combattre encore une fois. On fit pour un moment quelques centaines de prisonniers. On entendait plus d'un Cosaque s'écrier encore: *Hospodi pamiluy*? Seigneur Dieu ayez pitié de moi! les Krakus brisèrent leurs lances pour ne pas les rendre aux Prussiens, et beaucoup de fantassins jetèrent leurs carabines dans les eaux de la Nidda. On vit un lancier que le choléra tourmentait se ruer sur ses adversaires, et chercher à mordre autour de lui pour inoculer son mal contagieux. Un autre reconnut en mourant le général Skryneski, accusé tant de fois d'avoir refusé de conduire au feu son régiment, et par un dernier effort d'indignation courageuse, il lui jeta son sang à la face. Horrible et sublime anathème!

Mais, au moment de franchir le ruisseau prussien qui ouvrait les limites du pouvoir de Guillaume, un officier inconnu s'approcha des Français. Le peu qui restait des combattans de cette nation venait de se grouper autour d'Aymar afin de prendre conseil. L'inconnu, au lieu des deux couleurs polonaises, en portait trois à sa cocarde, ainsi qu'affectaient de le faire les plus exagérés novateurs de la société patriotique de Varsovie, pour marquer sans doute davantage leur sympathie avec la bannière tricolore.

— Nous livrerons-nous, dit-il, à la merci des étrangers? Qu'attendre de Guillaume, messieurs, un allié, un parent du czar? Vous flattez-vous qu'on ait oublié dans ce pays-là la défaite d'Iéna et les outrages que votre Empereur a fait jadis subir au malheureux époux de la reine Charlotte? Le prince royal abhorre jusqu'au nom des Français, et vous n'avez pas, j'imagine, connaissance du décret qui vient d'être rendu à Berlin. On y condamne à la confiscation de leurs biens et à la prison les filles nobles de ces états « qui auront été convaincues d'avoir exercé les fonctions de sœurs de charité dans les hôpitaux de Varsovie. » Tels sont les termes de l'ordonnance (1).

— Horreur! s'écrièrent les plus durs troupiers.

— Voilà leur neutralité, messieurs: et le moins qui puisse arriver à des ennemis dangereux comme vous l'êtes, c'est d'être livré aux Russes sans pitié.

— Et le droit des gens? répliqua Aymar. Sommes-nous donc les sujets de ce lâche souverain? Nous proposer, monsieur, une chance de continuer la guerre serait la seule raison qui nous pourrait décider à suivre vos conseils.

— Eh bien! acheva l'officier avec feu, j'ai résolu, moi et quelques camarades, d'ouvrir un passage au devant de Ramorino qui s'avance. Votre concours peut rendre la réussite de ce projet moins invraisemblable: voulez-vous prendre le commandement?

— Soyez notre guide: nous vous suivrons, dit Aymar.

(1) 4 juin 1831.

La nuit tombait; l'inconnu mit son cheval au galop dans l'allée sablonneuse d'un bois demi-défeuillé; et les Français, avec ce caractère de légèreté trop confiante et d'amour constant du péril, se prirent à se devancer les uns les autres pour rejoindre l'escadron qui se tenait masqué, prêt à escorter le capitaine.

— Si nous allions pourtant, murmurait un Normand, rencontrer une embuscade?

— J'ai rêvé, dit un maréchal-des-logis-chef, natif de Cluis-Dessous, que je tombais la nuit dernière dans une couvée d'aspics.

— Rendez-vous, canaille! cria tout à coup avec le pur accent du Caucase une védette du général Palhen, à moitié invisible sous les mousses flottantes d'un bouleau. On tira un coup de fusil; et à ce signal chaque arbre voisin enfanta un soldat russe. Les Français furent cernés. Leur guide, avec un joyeux rire, fit franchir à son cheval un fossé à gauche de la route et se perdit au milieu des assaillans. Aymar crut l'entendre se réclamer du nom de Muranoff.

Aymar et presque tous ses compagnons sont prisonniers!

Le lendemain ils avaient revu Varsovie. A peine s'ils reconnurent la ville des espérances et des illusions. Elle était froide et immobile comme l'artère d'un cadavre. Des ruines, des cendres, des maisons ouvertes et point d'habitans. De longs murs noircis par les flammes, des cheminées restées seules et debout de loin en loin, comme des colonnes funéraires.

— Mon fils est emmené en exil, disait une mère; eh bien, je n'ai plus qu'un vœu à former: c'est qu'il meure; qu'il meure avant d'avoir oublié qu'il est né libre et Polonais, avant qu'il puisse servir le czar.

Des cercueils se suivaient dans les rues, mais à peine escortés, car on eût dit que les citoyens rougissaient de rendre les derniers hommages à ceux qui étaient morts captifs.

Pendant qu'à un misérable charriot où l'on avait fait monter Aymar près d'un autre prisonnier, on attelait les trois de chevaux front, à l'allure sauvage et aux crins échevelés, qui composent l'attelage si connu d'un kibitk, le jeune Français, comme insensible à ses propres maux, songeait aux maux de la Pologne. Bien que torturé par de secrètes inquiétudes, il aurait eu pitié de lui si ses blessures avaient saigné plus haut que les calamités publiques.

— La Pologne, se disait-il, n'existe donc plus que dans le cœur de ses enfans! Dans son naufrage, dans son déluge, elle avait envoyé partout la colombe; la colombe n'a rien rapporté. Livrer des combats, défendre ses foyers, c'est la gloire ordinaire; mais le dévoûment à la cause de l'humanité, c'est le plus sublime des devoirs. Persévérer dans des vertus travesties en crimes, sortir d'une tombe pour renouveler la lutte au profit de tous; perdre ses forces et jamais sa foi: n'est-ce pas l'histoire de ce peuple? Mais, pour être tombé, hélas! son âme est encore active. Qu'il soit voilé, le soleil existe toujours. Dieu récompensera tant d'épreuves, car le miracle ne coûte rien à Dieu, et la prospérité renaîtra un jour de l'excès du malheur. Gouvernée humainement, cette nation fût restée esclave long-temps et partagée peut-être: assassinée comme elle l'est, égorgée, inhumée, elle reprendra sa splendeur. La résurrection est fille de la mort.

L'équipage s'ébranla.

— Que vas-tu devenir? dit à voix basse Aymar qui se penchait vers un soldat déguisé, lequel s'exposait à la mort pour le voir.

— Ouvrier, bûcheron, pêcheur. Je me rapprocherai d'un château de la Lithuanie: n'est-ce pas le meilleur lieu pour vous attendre?

Aymar soupira. Puis se tournant vers un vieil officier, son compagnon de route et de malheur:

— Où nous conduit-on, monsieur? lui dit-il.

— En Sibérie.

IX.

Pourquoi les rêves ne sont-ils pas la vie?

Aymar s'était enveloppé du manteau que ne lui avaient laissé sans doute ni le désintéressement ni la pitié des soldats russes formant son escorte, mais peut-être l'effroi presque respectueux qu'inspirait encore ce vaincu. Il s'était engourdi de froid et de sommeil au fond du kibitk à demi couvert qui l'emportait. C'était à l'intérêt du bourreau en chef chargé de conduire les deux exilés, ou plutôt aux soins bien entendus de cet homme pour lui-même que les captifs devaient cette manière de voyager; car au bas de tous les ordres qui condamnaient les Français à un supplice pareil, il était écrit dans le style de fer des oukases : « A pied. »

Aymar s'était donc endormi. Il luttait contre le découragement : il attachait sa vie à celle d'un autre, il croyait son existence utile et s'efforçait encore de la conserver. Il dormait paisiblement sous le givre, et les ailes d'un songe l'avaient reporté au sein de cette province de France où il allait au temps de ses joies d'écolier passer quelques semaines près de sa mère. Là, il respirait comme autrefois l'encens des fleurs sauvages, il assistait aux vendanges sur les coteaux qui bordent la Creuse, ou bien il se délassait dans ses tièdes ondes. Égaré en des chasses lointaines, le soir s'il voyait tout à coup reparaître au dessus des châtaigneraies les ruines de Lys-Saint-Georges ou l'humble clocher de Neuvy-Saint-Sépulcre, sûr de n'avoir plus à effrayer madame Beauval par une longue absence quand la nuit serait tombée, il s'arrêtait à entendre coucher la perdrix, à voir les grands troupeaux en redescendant au vallon fouler ces pâturages en pente qui sont tout émaillés de colchiques et de pâles scabieuses. Campagnes de notre vieux Berry! qu'il était heureux. l'exilé, de retrouver vos brandes, vos chenevières et vos pommiers fourchus! Loin des routes frayées aux ornières si profondes, aux flaques d'eau sans fond, se cachent des sentiers étroits qu'il aimait à suivre sous une voûte de branches épineuses. O chemins verts et perdus où ne voyage jamais personne, où nul pélerin n'a laissé de trace, à quoi serviriez-vous si ce n'était aux folâtres courses du lièvre, à la rencontre des esprits et des fées? Entre vos buissons trop rapprochés l'un de l'autre, quand les soirs de novembre tombent si vite après l'*Angelus*, quels sont donc ces bruits qui flottent autour des ormes étêtés et du caverneux érable? Est-ce le vent qui gémit là-bas si plaintif, ou bien le cri du bétail étranglé par les loups, ou le rire fatal de ce voyageur qui ne sort jamais qu'à minuit des crevasses de la terre avec son manteau écarlate? Sentiers mystérieux, la *Fada* vous visite lorsque la lune de mai se lève dans son ciel bleu et or. Rustiques images! d'où vient que vous vivez plus long-temps dans la mémoire que les monumens des cités? Les colonnades s'effacent, et on se rappelle à jamais l'effet des peupliers blancs, des frênes, des cormiers séculaires. Il se peut qu'on oublie les galeries de Dresde et les marbres de Portici : jamais la clairière des bois où le gazon est si menu et tout étoilé de marguerites, jamais les taillis où le merle d'automne ramasse en sifflant les cenelles tombées. Aux savans accords de Pergolèse survit le chant de la fauvette; aux toiles de Claude Lorrain le coucher du soleil sur la métairie; aux parfums de Bagdad la senteur du chèvrefeuille.

Aymar traversait un désert de glace, et il se croyait près d'une fontaine à lui connue qui dort sous un aubier dans l'obscur vallon de Limanges. Une femme digne de ce rêve venait s'asseoir à ses côtés sur le serpolet court et odorant. Il se sentait ému à la fois des regards du soleil de France et par cette présence adorée, quand la fourrure de son man-

teau glissa. Sa tête se découvrit, et le vent, comme un glaive, coupa ses joues rougies. Il ouvrit les yeux pour se défendre. Quel pays que celui où l'air même est agresseur! où toute rêverie est impossible, où chaque battement de l'artère vous rappelle au sentiment de défendre vos jours contre le froid! Rien n'était devant lui que la neige étendue comme un linceul à l'horizon.

Ce n'est pas que dans ses aspects inattendus cette nature du Nord manquât de grandeur : le soleil levant était d'un rouge de feu et le firmament éclatait d'azur. Les arbres semblaient d'argent à feuilles de cristal; mille arcs-en-ciel se courbaient, s'effaçaient tour à tour; et dans ce silence si absolu et si mat, les prisonniers, entourés de la vapeur qu'élevait autour d'eux la sueur des trois coursiers du Volga, avançaient au milieu d'un nuage transparent. Quelquefois une trace bleuâtre dessinée sur cette neige indiquait une ligne d'eau vive, comme se dessine une veine sur les blanches épaules de la Circassienne.

Aymar, malgré son admiration d'un moment, se rappela tout ce qu'il avait entendu dire du pays qu'ils allaient chercher, de ces montagnes de Tobolsk où l'hiver dort depuis tant de siècles, où chaque roche se dresse comme un soldat rigide avec un turban de brouillards. Là, les animaux les plus endurcis sont frappés du climat : les loups y deviennent blancs, l'enfant crie de froid jusque sur le sein de sa mère. Si la chaumière s'entr'ouvre, l'air intérieur se change en flocons de neige; un verre d'eau jeté par une fenêtre tombe solide; les poutres se fendent, et partout la terre refuse de s'ouvrir, même pour la sépulture d'un banni.

— Mourir, se disait Aymar, en ce pays d'ignorance et de corruption si barbare! chez un peuple vieux avant la maturité, sauvage plus que civilisé, idolâtre plus que chrétien, moins européen qu'asiatique, étranger à la virilité des premiers hommes à qui l'Occident fut soumis; nation sans vertu, sans idées, sans mœurs, et qui n'a pas même dans sa langue un mot pour signifier *honneur!*

Il se retourna vers son compagnon d'infortune afin de chercher à éveiller quelque sympathie, afin de voir s'il ne rencontrerait pas là une âme en harmonie avec d'autres souffrances que les peines physiques. Les yeux de celui-ci étaient attachés sur tous les mouvemens d'Aymar avec une anxiété paternelle.

— Nous ne sommes plus en Brenno, lui dit-il avec un accent de résignation courageuse.

— Vous! s'écria le colonel, le vieil ami de Casimir, et que je croyais mort à la bataille d'Ostrolenka? L'exil nous réunit donc une fois encore!

— J'en tire un bon augure, répondit l'officier de santé. Dieu ne peut vous punir long-temps d'un dévoûment aussi généreux que le vôtre, et peut-être m'a-t-il choisi pour devenir l'instrument de votre délivrance; car ce n'est pas la première fois que je vois le pays où nous sommes. Je m'en suis déjà tiré. Espérons!

Les premières journées du voyage furent semées d'épisodes bien douloureux. Ici des lambeaux de chair étaient emportés aux patiens sous les lanières sanglantes du knout. Là, suivies par quelques mères, passaient des charrettes surchargées d'enfans arrachés de la Pologne pour aller coloniser les cimes du Caucase. Cent enfans par palatinat : et puis tout ce qu'on avait pu voler dans les écoles et sur les places publiques de Varsovie. Quelques femmes parvenaient à reprendre un orphelin à l'ogre impérial : d'autres indiquaient en passant à la victime le lit d'un fleuve pour lui conseiller la mort; d'autres la donnaient de leur main à travers les inflexibles barreaux de cette charrette qui, hélas! refusait de les écraser. Et la plupart, épuisées de fatigue et les pieds sanglans, tombaient et mouraient sur la route, les bras tendus vers d'autres petits bras qui les appelaient encore.

Le soir dans les villages, c'était l'orgie russe qu'on rencontrait : l'é-

pouvantable joie du Kalmouk. Car, plus hideux que l'anthropophage, et sacrilége autant que son maître, l'esclave de Nicolas aime à déterrer des cadavres. Il les place quelquefois à sa table en des postures horribles, en des contorsions révoltantes, pour leur boire à la face. Le verre à la main, l'écume à la bouche, il triomphe du Polonais qu'il a tué il y a plusieurs semaines. Les chastes filles de la Lithuanie avaient été distribuées à ces monstres comme on jette la pâture à de féroces animaux. Quelques uns, à la nourrice qu'on venait de priver de son enfant, osaient offrir leurs chiens à allaiter.

Et aucun chef des monarchies européennes n'intervenait ! Et le pape, indulgent à l'empereur schismatique, recommandait l'obéissance aux oukases !

— Pourquoi, disait Aymar à son compagnon, choisissent-ils les endroits où les grands fleuves sont embarrassés de buissons afin de nous les faire franchir sur des radeaux si peu solides ?

— Ces buissons, répondait le chirurgien, sont la cime d'arbres gigantesques : c'est dans une forêt inondée que nous sommes lancés au hasard.

— Et d'où viennent ces lueurs rougeâtres à l'horizon ?

— D'une autre forêt qu'on incendie. C'est l'unique moyen de défrichement à l'usage de ces cultivateurs. Notre route passera entre les sapins embrasés.

Dans des bruyères sans limite on voyait errer des dogues. Comme le gibier qui s'échappe et qu'ils sont chargés de traquer et de mordre, ils cherchaient des fugitifs.

— Et vous avez vu la Sibérie! disait Aymar au chirurgien du Languedoc.

— Je l'ai habitée, monsieur; et la vie ordinaire m'est devenue assez facile et douce depuis que j'ai été initié à cette épreuve. — C'était en 1814. Alexandre, que les royalistes de Paris appelaient *le Magnanime*, expédia vers ce pèlerinage les soldats de ce Napoléon qui avait renvoyé autrefois à Paul Ier ses grenadiers, prisonniers à Zurich, habillés à neuf, équipés et armés. Je fus conduit au delà d'Irkoutz. La route est jalonnée par de longues perches, afin de la pouvoir retrouver en hiver quand tout est nu, aride et sans vie! Arrivé à une plaine immense, un monticule en forme de tombeau nous fit reconnaître la hutte qui m'était destinée. Au loin, des montagnes inaccessibles, des forêts sans issues, des eaux débordées : près de moi, nuls végétaux que quelques lichens sur une terre que l'été rapide ne dégèle jamais qu'à un pied de profondeur ; partout des marais insidieux recouverts de trompeuses verdures. Quel moment que celui où l'on me laissa seul! Des brouillards s'épaissirent autour de moi comme les vagues d'une mer où j'eusse été enseveli, et dont le roulis perpétuel donnait le vertige. On m'avait laissé un briquet, un sac de farine, un mauvais fusil, du plomb et de la poudre pour un nombre de coups mesurés. Chaque mois, je devais rapporter à la bourgade prochaine, éloignée de dix lieues, un nombre égal de pelleteries précieuses ou de plumages d'oiseaux rares. Novice en ce métier, j'arrivai la première fois non en règle, et je fus frappé. J'inventai des piéges ; mais la saison arrivait à son époque défavorable, la proie m'échappait souvent, et je n'osais m'approcher du foyer des hommes. Je chassai pour moi des animaux communs, et restai jusqu'à neuf semaines sans sortir du désert. Le croiriez-vous? la solitude me pesa tellement que je finis par braver le knout plutôt que l'abandon absolu. Je savais qu'à la bourgade un châtiment m'attendait. J'y devais être battu et repoussé ; j'y allais.

J'acquis quelque expérience à tirer : j'avais le droit de vendre à mon profit les peaux d'hermines et de renards bleus excédant le nombre réglé de mon tribut. Je pus me procurer quelques ressources dans ma

vie d'ermite et de martyr. Je n'avais qu'un jour, monsieur, pour m'approcher du village habité; mais je m'y trouvais dès l'aurore. J'entrais dans toutes les boutiques et me gardais bien d'acheter dans les premières, tant j'étais avide de prolonger mes rapports avec des hommes dont je n'entendais pas même le langage, et qui ne pouvaient communiquer avec moi que par des signes équivoques. Je faisais traîner mon séjour le plus possible; puis, quand j'entendais battre le premier tambour de la retraite, j'étais obligé de me sauver comme une de ces bêtes nuisibles que chacun a le droit d'attaquer et de poursuivre.

Quand l'hiver vint tomber sur ma hutte, je fus enfoui; mais j'avais plus chaud. Il fallut me couper un chemin dans la neige. J'enfonçais d'abord; je me fabriquai des chaussures d'osier, larges comme nos paniers de vendangeurs. La neige durcit, je remontai à sa surface, et je me souviens que je fus frappé de l'incroyable sérénité de l'air et du ciel; quelques animaux perçaient aussi la voûte, et les oiseaux de passage emplissaient l'air de chants variés. C'étaient de grands cygnes dont j'ignore le nom spécial, mais qui volent toujours cinq par cinq; c'était le canard de Perse, couleur de rose, un bec noir, une huppe sur la tête, et qui, toutes les fois qu'on le tire, jette des cris lamentables, même lorsqu'il est manqué. C'était le roucoulement des ramiers sans nombre et l'hymne des grues qui vont passer la mer. Une fois je m'étais égaré, et je passai par dessus la bourgade ensevelie sans la reconnaître. Je ne fus ensuite averti de la présence des vivans que par la fumée d'une cheminée qui seule avait traversé la profondeur des neiges. Je descendis au village par des échelles et des escaliers improvisés.

Ma vie était mêlée d'amertumes présentes et de souvenirs de bonheur plus cruels encore quelquefois. Un jour, monsieur, je sentis dans, la doublure d'un vieux dolman qu'on m'avait laissé par dédain, une épaisseur dont je ne pus pas d'abord me rendre compte. C'était un papier, un papier apporté de France sans doute, et peut-être le gage de l'amitié d'un frère. Que dis-je? c'était un billet parfumé encore, enfermé là près de mon cœur de jeune homme, afin d'être relu à loisir. Il avait été reçu au moment du départ, et l'ingratitude du soldat ou les périls de guerre l'avaient fait oublier. Je le relus en pleurant. L'essence de rose vivait encore légèrement dans ses plis. Je crus m'approcher de celle même qui avait tracé ces lignes furtives. On y parlait d'un bal, on m'indiquait un rendez-vous; je pouvais, à quelques expressions de tendresse et de trouble, pressentir que le bonheur n'était pas loin. J'étais parvenu enfin à me composer des illusions et à me croire à quelques pas d'*elle*, quand la porte de ma hutte fut touchée. Je pus reconnaître un soupir poussé près de cette porte appuyée d'un tronc d'arbre : c'était un ours affamé qui me rendait visite.

— J'espérais, dit Aymar, que vous alliez me faire assister à la scène de votre délivrance.

— Je vous dirai ces détails plus tard, et nous pratiquerons peut-être le moyen déjà employé. Mais voici les poteaux qui marquent le gouvernement de Tobolsk. Soyons attentifs ce soir aux signaux que vont se faire nos guides et le gouverneur de ces provinces abandonnées. Notre sort dépend du nombre des fusées qui seront tirées à la nuit tombante.

Aymar en compta bientôt jusqu'à sept; et l'officier de santé ne sut que résoudre.

Et cependant nos voyageurs étaient protégés évidemment par un reste de la terreur que le nom français inspirait. Car il y a des prisonniers placés en cet empire, qui menace de dominer l'Europe, hors de toutes les lois divines et humaines. S'ils sont destinés aux mines, la barbe et les cheveux rasés d'un côté et les narines fendues, ils portent autour du cou une fourche de bois dont le manche leur pend sur la poitrine et

jusqu'aux genoux, et dans ce manche deux trous sont pratiqués où leurs mains sont passées de force. Ainsi enchaînés, le voyage à pied peut durer six mois; et le but de ce voyage est une mine de fer où ils descendront pour ne revoir jamais la lumière. Là l'humanité finit. L'homme perd jusqu'à son nom, remplacé par un chiffre. On dit : — Cinq cents coups de fouet au nº 19 : — Le nº 19 est mort. C'est là un des moyens du gouvernement des czars. Effrayé toujours de voir les vaincus s'approcher du vainqueur, ce système, inconséquent dans sa barbarie, réunit pourtant vingt-trois nations sous un même joug, sans pressentir que violer ainsi les nationalités, c'est introduire un dissolvant dans son sein. Voilà l'esprit du *czarisme* : obscurité active, propagande de servitude, démon de la contre-liberté des peuples. — Et les peuples ne tenteraient pas de s'affranchir ! disait Aymar.

— Essayons d'abord pour nous-mêmes, répondait le vieux chirurgien.

Cinq mois s'étaient déjà écoulés : et, au fond du château de Muranoff, Christiane avait en vain espéré chaque jour un adoucissement à son sort. Nous avons dit que, quand on avait annoncé faussement la mort d'Egidius, elle perdit l'usage de ses sens. Il lui avait semblé alors, par je ne sais quelle superstitieuse erreur, que le secret dont elle était entourée ne serait jamais découvert. Elle ne savait arrêter sa pensée sur l'image d'aucun homme admis près d'elle, et même dans les jours déjà lointains de la France, sans éprouver un absurde trouble, une obsession d'extravagantes terreurs. A voir tour à tour rougir et pâlir ce front si beau, on eût soupçonné là des remords. En retrouvant plusieurs fois le nom d'Aymar dans les lettres de son aïeul, les yeux de la jeune épouse s'étaient voilés. Elle avait senti s'émouvoir son cœur, comme si les paisibles caractères avaient eu la puissance d'une révélation et l'hostilité d'une accusation contre elle. Pure, elle traînait l'existence d'une adultère : et cependant, ô mystère du cœur, ce ravisseur inexplicable, cet être inconnu et terrible, elle l'aimait !

— Qui es-tu, se disait-elle, ô maître de ma destinée ! C'était là l'objet de sa pensée incessante; elle le demandait à toute la nature. Les brises du soir qui soupirent, n'est-ce pas sa voix qu'elle entend? Son regard ne luit-il pas sur elle du haut de cette étoile qui charme et qui fascine les yeux comme un regard humain? Si dans le silence des vastes cours les dogues ont fait retentir leurs abois, c'est contre lui qui veut réaborder cet asile. Jamais, comme au temps de sa peureuse enfance, la pauvre étrangère n'osait approcher sa couche sans avoir regardé autour. Quelquefois, et depuis surtout qu'elle a perdu madame Ancelin, car la nourrice a succombé au mal du pays; quelquefois, tant la solitude et l'abandon exaltaient sa pensée, Christiane allait jusqu'à se croire l'indigne objet d'un miracle. Le ramier, dont le vol blanc croisait devant sa fenêtre, lui rappelait les plus gracieux mystères de la maternité, selon sa religion. Alors, rougissant de la crainte d'être impie, elle tombait à genoux pour prier et pleurer. Enfin, le sommeil l'avait-il un instant surprise, elle se réveillait aux craquemens des plafonds, aux frémissemens des trophées d'armes appendus aux murailles, à tous ces bruits nocturnes qui ne s'expliquent pas. Elle se roulait oppressée aux deux bords de son lit, ou bien se dressait sur son séant tout à coup, car elle avait senti tour à tour ses lèvres brûlant d'une caresse, ou glacées par le baiser d'un mort.

— Ils l'ont tué ! les lâches. Ces châteaux enferment tant de piéges ! Et elle croyait, aux lueurs de la lampe, voir passer sur les murs une ombre qu'aucun corps ne projetait. Puis, sans se l'avouer, elle pensait encore : — Oh ! s'il était au monde, il reviendrait. Ce bien, quoique indignement dérobé, il se souviendrait qu'il est à lui. Il oserait peut-

être réclamer les droits d'un crime ! Quelle excuse reste à la témérité, si ce n'est l'excès même de son délire? L'amour seul justifie l'amour. Si je t'appartiens, ingrat, pourquoi mépriser la conquête et abandonner la victime? Mais il a succombé : mon seul époux, c'est mon souvenir !

Puis, quand l'intime éloquence d'une double vie se manifestait en elle, quand une réponse énergique et douce se chargeait de donner comme un démenti à ses suppositions : — Non, il se réfugie à la guerre; il est courageux et dévoué; il prend une part aux grands intérêts qui divisent le monde. Oh! sous quels drapeaux dois-je le chercher? Dis-le-moi, autre inconnu qui réponds dans mes flancs aux anxiétés de ta mère?

Parfois elle demandait aussi à Dieu de lui révéler un nom : — Son nom ! disait-elle, pour que je puisse au moins l'invoquer, l'appeler comme un défenseur dans l'exil et un appui dans un monde meilleur.

Si, au tomber du jour, rêveuse et assise sur un des bancs du jardin, elle dessinait sur le sable quelques contours indécis, caractères vagues, hiéroglyphes inexplicables à elle-même, elle se surprenait à chercher, à trier des lettres. Et alors, à défaut du nom introuvable, elle écrivait le sien. Elle l'écrivait comme pour le dédier à l'inconnu. Quelque amoureux officier qui aurait cherché les traces de la châtelaine aurait pu avec étonnement recueillir en quelque allée mystérieuse : *ta Christiane.*

Ce hasard arriva à Wilfrid. Il vit là, par je ne sais quel enchaînement d'idées et de conséquences favorables à sa passion, la certitude que la jeune femme ignorait elle-même son secret; et il bâtit sur cette découverte l'espérance singulière d'attirer vers lui de plus favorables regards.

Tout était rentré dans ce que les courtisans appellent l'ordre, au fond de ce manoir dont lady Buccleugh était le vrai seigneur. Muranoff, revenu mécontent de lui-même et des Moscovites, était forcé toutefois, et bien que sous le protectorat du czar, de feindre encore pour la cause polonaise une sorte de prédilection, tant elle eût été exceptionnelle, et par conséquent dangereuse en ce noble pays, une sympathie ouverte pour les vainqueurs, tout vainqueurs qu'ils étaient ! car les populations ne sont pas toutes éprises de l'étranger : partout les femmes ne vont pas, comme on en a vues en l'an d'abjection 1815, jeter leur mouchoir aux héros de l'invasion.

Or, depuis son retour, Muranoff avait à peine revu Christiane. Quand même il eût trouvé contenance auprès d'elle, n'aurait-il pas craint d'irriter là les jalousies d'Arabelle? et Arabelle, malgré ces lâches précautions du prince, sentait grandir sa haine contre Christiane de jour en jour. Mais ce qui menaçait le plus l'étrangère, c'était l'amour croissant aussi de l'artificieux Wilfrid.

Descendue un jour à la chapelle afin de prier avec recueillement pour l'âme de sa bien-aimée nourrice, Christiane y était demeurée plus long-temps qu'à l'ordinaire. Tous les dangers de sa situation l'assaillirent à la fois. Il y avait si long-temps qu'on n'avait laissé parvenir jusqu'à elle aucun renseignement sur son pays ! elle pressentait déjà la France malheureuse; et elle avait entendu dire autour d'elle que quelques uns de ses compatriotes restaient prisonniers des Russes, ou erraient dans les bois pour échapper à l'esclavage. Elle priait là pour tous ces affligés. Oublieuse du temps et du jour qui tombait, elle était perdue en ses méditations pieuses... lorsqu'elle entendit murmurer d'étranges paroles à son oreille.

— Si vous intercédez en faveur de ceux qui vous aiment, disait-on, ne m'oubliez pas dans les vœux que vous adressez au ciel.

Christiane s'était crue seule dans le sanctuaire; du moins n'avait-elle aperçu en entrant assez loin de la place qu'elle occupait qu'un esclave lithuanien couvert de vêtemens grossiers et paraissant accablé de fatigues. Et c'était derrière elle qu'on parlait ! Le serf s'était bien rapproché un peu;

soit pour s'appuyer à l'un des pilastres, soit pour être à portée d'implorer mieux à sa sortie la charité de la châtelaine ; mais il se tenait toujours là-bas, vers la droite, demi-caché dans l'ombre ; et le son de la voix inattendue effleurait l'oreille de Christiane.

Enfin elle reconnut Wilfrid. Agenouillé près d'elle, le lieutenant lui faisait obstacle à toute sortie de l'étroite église, et les paroles qu'il laissait glisser comme un souffle, il était impossible à Christiane de se refuser à les entendre.

— Pourquoi si constamment dédaigneuse ? et envers un homme dont la destinée ne saurait vous être étrangère ?

Frappée d'abord d'immobilité, Christiane ne put trouver la force de répondre.

— Je vous étonne : continua Wilfrid. Rien ne vous a-t-il donc averti jamais des droits qui me sont acquis ? Si la donation de l'époux n'a pas suffi à les rendre légitimes, ces droits, ne vous a-t-on pas, madame, méritée par un dévoûment discret, une adoration muette et infinie ? Ah ! que vous êtes heureuse si le souvenir ne vous met dans aucune dépendance ! Hélas ! j'ai oublié aussi : mais seulement vos froideurs récentes, l'injure de vos soupçons, tout enfin excepté une heure dans la vie ! Vous m'appartenez, Christiane ; et ce soir je quitte le château. Je m'éloigne pour une mission périlleuse ; il faudra donc devancer l'ordre de mon rappel près de vous puisqu'on s'obstine à le faire attendre ? et en dépit d'un impulsion qui, devrait vous parler pour moi.

Christiane eut horreur d'elle-même.

— Préparez-vous à recevoir l'heureux coupable qui vous a possédée. — Je connais les détours qui peuvent ramener à toi !

La jeune mère pensa défaillir ; puis en voyant se pencher vers elle l'usurpateur, elle s'attacha de toute sa force à l'autel, comme pour y chercher un abri.

— Je pars ce soir, ajouta rapidement Wilfrid : je serai parti pour tout le monde après le coucher du soleil. Seriez-vous rebelle, après avoir été docile et tendre ? Les motifs qui pourraient encore empêcher nos liens de se resserrer, vous me les direz cette nuit. Attendez-moi vers trois heures.

Lady Buccleugh parut en cet instant même au seuil de la chapelle. Il lui échappa un cri ; car elle avait été, dans ces demi-ténèbres, heurtée par la brusque fuite d'un esclave qu'elle eût fait périr si elle l'avait pu reconnaître. Et la pauvre Christiane, bien que cette rencontre de l'Anglaise, toujours inquiète et errante dans le château, ne fût qu'à peu près fortuite, Christiane regarda subitement cette femme comme un envoyé du ciel venu à son aide.

— Ah ! madame, pitié ! Accordez-moi, s'écria-t-elle, un secours que je n'oserais pas même demander à mon père.

Wilfrid s'était éloigné ; et dans tout le désordre de son effroi, la pâle orpheline transmit à la maîtresse du prince, en la suivant jusqu'en ses appartemens, l'épouvantable confidence qu'elle venait de recevoir. — Wilfrid ! répétait-elle.

— Je le savais, dit Arabelle. Était-ce donc là encore un secret pour vous ?

— Si je l'avais soupçonné, dit Christiane, aurais-je laissé vivre et moi-même et l'être qui pouvait un jour connaître ce malheur ?

Arabelle frémit de joie. Elle feignit de ne pas comprendre quelle prompte assistance on avait imploré d'elle ; mais habile à profiter de cette première crise du malheur qui laisse peu d'hésitation dans un crime à commettre :

— A votre place, dit-elle, je me vengerais sur le lâche qui aurait osé me rendre ainsi son esclave... J'en aurais justice... aussi vrai que l'anneau que voilà enferme de quoi punir un assassin.

Cet anneau, nous le connaissons. Il reposait là dans une coupe de cristal. Arabelle s'était détournée, avait fait quelques pas dans son boudoir ; et

elle s'arrêta à rajuster l'écharpe d'un rideau de soie, jusqu'à ce que Christiane eût eu le temps de faire disparaître la bague italienne.

La nuit fut prompte à envelopper toute la contrée. Christiane se disait : —Ai-je bien le droit de disposer de deux existences, d'agir deux fois contre la volonté de Dieu?

Elle se rappela les religieux préceptes de son premier âge, les terribles barrières que l'éducation de sa caste avait élevées entre elle et le projet qu fermentait dans ses idées ; mais elle avait honte et répulsion de l'enfant qu'elle portait. Les poisons, les serpens l'eussent effrayée moins dans ses flancs. Elle et cet homme associés pour une création!

Dieu ne m'a soumise au martyre que pour que j'y succombasse, sans doute. Il ne peut pas m'avoir défendu d'échapper au sacrilége plus qu'il ne l'a fait pour de saintes femmes : Dorothée, Cécile et ma révérée patronne dont je suis indigne de comparer le martyre à mon sort. Elles pouvaient sauver leurs jours, si un trépas prématuré eût été un forfait irrémissible; il leur suffisait d'un sacrifice aux idoles, d'un mot prononcé conformément à la superstition des païens : Jésus leur a permis de se refuser à cette condescendance, n'était-ce pas le suicide qu'il leur accordait par la main du bourreau? Je puis donc échapper comme elles à la persécution et à la flétrissure — Il viendra ! — Eh bien, j'aurai jusqu'à son approche la résignation de cette agonie, afin de ne retirer à mon sort aucune chance d'obtenir le pardon. S'il vient, mon arrêt est prononcé. Il n'arrive en ce monde que ce que Dieu permet!

Elle sut disposer avec sang-froid un peu d'eau qu'elle empoisonna, et puis elle attendit. Elle attendit en contemplant autour d'elle, du balcon de sa haute fenêtre, l'horizon endormi des bois. Tout était enveloppé des vapeurs du printemps ; les brumes dispersaient l'encens du mélèse ; quelques fleurs de nuit s'ouvraient comme des étoiles, et les étoiles se groupaient au ciel comme des bouquets. Un seul rossignol près de sa compagne élevait sa voix pour la couveuse attentive, et la ceinture de pierre des remparts était blanchie sur ses bords par l'éclat de la lune. Nous avons dit que, par exception à tous les châteaux de Pologne, lesquels ne sont guère que d'humbles demeures non fortifiées, l'habitation de Muranoff était une forteresse. Elle possédait jusqu'à deux tours, puis un cercle de murs assez épais pour que les gardes pussent se promener sur cette épaisseur. Ces murs joignaient entre eux les différentes parties de l'édifice militaire. Christiane n'avait jamais compris, dans son inexpérience, ses terreurs, sa passive résignation de fiancée, comment l'époux surnaturel avait pu s'emparer autrefois puis disparaître de sa retraite, sans pratiquer les issues qui gardaient ses femmes. Elle vint à imaginer alors que ce mur de circuit pouvait avoir servi à cette témérité ; et bien que la muraille n'égalât pas toute la hauteur de la tour isolée, elle attacha ses yeux à ce passage, à ce sentier tout aérien, comme si le péril avait dû venir pour elle par une telle voie. Un moment elle espéra que Wilfrid ne paraîtrait point. Sa mission l'aurait emporté ; le devoir aurait triomphé des passions. Mais à force de regarder devant elle, elle crut voir enfin s'avancer quelqu'un ! Puis la proéminence d'un créneau déroba presque à l'instant dans sa masse noire la rapide vision qui l'avait frappée. Elle écouta : nul bruit nouveau. Toujours les soupirs de l'oiseau chanteur et le clapotement des eaux vertes étendues au fond des fossés. Enfin cette fois elle ne s'est point trompée : une personne approche et marche sur l'étroit rempart avec peu de précautions timides, et elle distingue en même temps l'homme et son ombre.

Son ombre, devenue plus vive tout à coup, semble se détacher du créneau pour marcher droite derrière ses pas.

L'ombre glisse légère, et l'officier armé qui la précède accuse dans son maintien lourd l'hésitation que donne une demi-ivresse.

Pourquoi l'ombre est-elle plus élevée que le corps ? L'infaillible distance

qui doit les séparer se désordonne ; les deux objets n'en composent plus qu'un seul. Il y a combat et chance de péril entre deux fantômes.

Bientôt Christiane fascinée se recule, car il lui a semblé voir que l'ombre déplacée avait poussé son maître. Et avant que l'orpheline pût fermer précipitamment sa croisée, elle avait entendu le cri d'un homme précipité du haut des remparts et l'écho des eaux profondes où le corps s'était englouti. Christiane tomba de peur derrière sa fenêtre refermée ; mais presque à l'instant arrachée à cette frayeur par une autre, elle vit s'ouvrir sous un ressort ignoré l'un des panneaux de la boiserie, et ce ne fut pas Wilfrid qui la reçut mourante dans ses bras.

Dès que la jeune femme eut entr'ouvert les yeux, elle jeta un cri de joie et abandonna le gobelet de vermeil que sa main serrait convulsivement pour y chercher la mort.

— Ne me demandez point, dit le libérateur, quels miraculeux événemens me ramènent ici, ni d'où je viens, ni comment j'ai pu vous porter secours. Me voilà.

— Vous ! balbutia Christiane : et j'attendais...

— Je le sais. On voulait attenter à votre honneur. On ne devinera jamais comment je suis informé, quelles distances il a fallu franchir, quels secrets surprendre, quels ennemis renverser, quelles portes ouvrir : il y a un sentiment, voyez-vous, qui triomphe de tout, et j'avais mon bien à défendre !

La jeune mère se sentit ranimée jusqu'en ses entrailles.

— J'eusse porté une vie à jamais malheureuse plutôt que de révéler, Christiane, un secret d'où dépendait votre avenir ; mais je serais vingt fois mort aussi avant de souffrir que vous soupçonnassiez un autre que moi.

La pauvre sacrifiée résignée à mourir avait au premier, au seul bruit des pas empressés, cru reconnaître... se ressouvenir... ressaisir quelque chose de la première apparition de son époux. Quand Muranoff était venu, elle avait compris avant qu'il parlât que cet homme n'était qu'un bourreau pour elle ; et dès que le providenciel envoyé l'eut serrée dans ses bras, elle reconnut son souffle. Elle subit sa domination. C'était Aymar ! c'était le père de son enfant sauvé.

Elle le contempla long-temps dans un immobile délire. Au lieu des terreurs que lui inspirait l'orphelin qui allait naître, elle se flatta maintenant de reproduire fidèle une si chère image ; elle crut porter un ange dans ses flancs.

Mais la porte de la tour s'ébranlait avec des menaces de fureur.

— C'est la voix de Muranoff !... Fuyez... dit en pâlissant l'innocente épouse.

X.

Le lendemain, au lever du soleil, tout était disposé pour la chasse dans le château que commandait Arabelle. L'altière Anglaise cependant laissait encore piaffer son cheval depuis une demi-heure et se refusait à le monter malgré sa mutinerie gracieuse. Elle attendait le prince pour lui faire, avant de partir, passer en revue une troupe de soldats licenciés. Ces soldats de toute arme et de toute nation étaient venus de différens côtés, après la dispersion du corps de Muranoff, chercher protection, service ou feuille de route auprès du prince. Ils eussent accepté le plus dur emploi avant que de s'exposer encore une fois au joug russe et à la déportation du Caucase. Ces hommes se tenaient confusément rassemblés dans la cour principale, et Arabelle, qui avait les yeux attentivement fixés de leur côté, semblait livrée à des réflexions profondes.

Tout à coup elle s'avance vers deux des étrangers qui paraissent converser à voix basse, assis sur la margelle d'un puits et le regard tourné vers les fossés du château. Le plus jeune est couvert d'une pelisse grossière, espèce de bourka empruntée aux froides régions du nord : c'est à lui que s'adressa l'Anglaise.

— Colonel Aymar, dit-elle sans hésiter, pourquoi le déguisement qui vous couvre? Nous auriez-vous supposés assez ingrats pour vous méconnaître? Avez-vous honte d'une défaite après tant de preuves de valeur? Beau et brave, quel officier français peut se cacher long-temps? Pourquoi vous confondre avec le commun des vaincus et des martyrs? Nous avons pour vous un asile, ou le moyen de vous faire regagner la France.

Aymar fut un instant stupéfait. Il ignorait que l'absence de Wilfrid dût paraître un événement naturel et un fait prévu. La double agitation de son âme entre une vengeance accomplie et l'espoir d'un enlèvement qu'il méditait ne lui laissa pas d'abord toute la libre sérénité de son esprit. Cependant il avait résolu de passer quelques nuits dans cette résidence, ne fût-ce que pour assurer les moyens d'une réussite douteuse. Il s'était flatté d'abord de n'être point reconnu, d'agir à l'abri de la protection collective que le castellan ne pouvait guère refuser à d'anciens compagnons d'armes; mais quand il se vit découvert, il accepta la franchise et le grand jour.

— A vous, dit-il, madame, la vertu assez rare de ne point renier le malheur. Il y a tant de femmes dont les yeux ne savent discerner que le rire et les diamans. Permettez, puisque vous ne repoussez point vos alliés sous des bourkas percées de balles, quand je vous demande si vous n'auriez point vu en ce château revenir un allié de plus : le docteur Berthomier?

— Non.

— C'est lui dont les courageux conseils nous ont tirés de la Sibérie. Nous nous étions promis de nous rejoindre ici en cherchant à regagner le Rhin. Vos anciens hôtes ne pouvaient oublier ces lieux.

— Je le crois, dit soupçonneusement Arabelle.

Muranoff, parut auprès de sa maîtresse, et dès qu'il reconnut à son tour le prisonnier délivré, il ne put retenir le mouvement qui fronça ses sourcils : il s'éloigna rapidement.

— A ce soir, reprit l'Anglaise, s'adressant au fugitif : je vais donner des ordres pour que toute hospitalité vous soit faite.

Elle parla en effet avec autorité à un officier de la suite, et rejoignit au galop ce prince moitié ours et moitié Polonais, que son astuce féminine savait toujours apprivoiser.

— Êtes-vous fou, Oswald? dit-elle dès qu'elle eut placé la tête de son cheval un peu en avant de l'andalou que montait Muranoff. Vous voulez méconnaître ou désobliger un officier que la fortune vous renvoie, malgré les efforts que vous avez faits pour le perdre? Voyez plutôt dans son retour le doigt de la providence. Ce Français connaît la famille de Claremond : il est instruit sans doute, et peut-être plus que nous le croyons, des mystères de votre mariage : car ils n'ont été que trop le sujet des conversations dans cette contrée. Il peut nuire à vos intérêts; dénoncer par ses lettres, ou peut-être dans une rencontre avec votre vieux beau-père l'état de vos ressources et la position de Christiane. Il faut gagner cet homme ou le retenir.

Muranoff fit pour toute réponse un geste menaçant.

— Des velléités ne sont pas des faits, répliqua Arabelle. Cet étranger est courageux et ne se laissera point choir dans un piége. Le temps des oubliettes est passé, monseigneur : l'époque où l'importun et le vassal avaient la complaisance de disparaître au gré du suzerain est infiniment loin de l'année de grâce 1832, et vous n'auriez aujourd'hui que la police

de Paszkievicz qui pourrait au besoin vous rendre le bon office de le confisquer comme Français et relaps. Mais, encore une fois, il peut nous être utile; il est plus conforme à vos intérêts de le séduire.

— Pourquoi?

— Eh! mon Dieu! pour les raisons que j'ai dites : et aussi pour des soupçons qui me viennent à la tête, des... prévoyances pour l'avenir de Christiane et les chances que peut nous réserver un prochain dénouement conjugal. Mais ce sont là des mystères dont je n'aurai jamais la hardiesse de développer les détails si vous n'avez pas la bonté de m'encourager un peu pour une moitié... et l'esprit de deviner le reste.

— Est-ce que vous auriez supposé ce Français assez téméraire...

— Pourquoi pas?

— Comment! dit Muranoff, cette inextricable énigme...

Ils sont Français tous deux : c'est déjà une sympathie. Ils s'étaient connus, je le sais, à Paris, au temps de leur liberté complète; et il y aurait là, voyez-vous, moins de miracle, monseigneur, que dans la moitié de vos livres papistes.

— Mais le moyen de le distraire de la France.

— La lui peindre telle qu'elle est : peu favorable en ce moment aux vœux des patriotes.

— Comment le retenir en Pologne?

— Sans peine s'il est amoureux; et s'il ne l'est pas, en l'accueillant avec distinction.

— Mais pour approfondir de telles conjectures et le faire convenir de... que faire?

— Le remercier d'un service rendu.

— Nous réfléchirons, dit Muranoff.

Mais le projet sur lequel il avait l'intention de réfléchir était le moyen prompt de se défaire de ce dangereux hôte, de le perdre, d'anéantir jusqu'à ses traces, soit en le faisant obscurément frapper par un Cosaque, exécuteur de ses volontés, soit en le livrant de nouveau au czar.

Pour Christiane, elle avait passé de la captivité à l'amour, des préparatifs de la mort à l'espérance. Il y avait maintenant pour elle un avenir, une patrie. Il y avait plus encore : il y avait la joie d'être mère.

— Auriez-vous dû, avait-elle dit d'abord à Aymar, vous associer jamais à une trahison?

— Je vous sauvais de Wilfrid.

Réduite par ce mot au silence, elle n'était plus humiliée de sa condition d'épouse trahie, de l'abandon qu'elle avait enduré, de l'outrage d'avoir été vendue. Son maître la consolait de tout. Je reverrai donc la terre où je suis née : oh! qu'il est affreux de croire qu'on a dit à sa maison les dernières paroles! Mon fils ira donc jouer au soleil des Tuileries! Elle pleurait encore, mais pleurer c'est espérer; pleurer, c'est aimer, c'est croire qu'on triomphera des obstacles qui vous séparent de la félicité complète; car il n'y a qu'un être qui ne pleure plus, qui ne sait plus d'où proviennent les larmes : le damné.

Quand Aymar avait à son tour reproché à la jeune femme sa résolution de périr, et la crédulité qui lui avait fait accueillir l'imposture de Wilfrid :

— Je ne le croyais peut-être pas, dit-elle. Il n'y avait que des momens. Je ne croyais plus à rien. J'étais si malheureuse! Pardonnez-moi. Si vous saviez jusqu'à quelle absurdité s'est élevée mon innocence plutôt que de croire à un époux indigne de mon culte!

Mais un des jours suivans, le castellan rencontra Aymar dans une galerie déserte. Le prince était poussé à cette entrevue par le pouvoir des obsessions de sa maîtresse et sa propre curiosité : double et dévorante inquiétude.

Il hésita cependant. Il sembla chercher des mots. Il sentait si incohé-

rentes les choses qu'il fallait dire, il s'embarrassait avec tant d'anxiété dans les préparations d'un entretien pareil, qu'il s'oublia enfin à l'aborder brutalement.

— Vous devez être bien mal satisfait de moi, colonel, dit-il, après l'important service que je vous dois. On vous traite ici avec l'apparente insouciance où on laisserait languir un étranger. Mais il fallait le temps des épreuves. Il convenait d'étudier votre caractère et de s'assurer de votre discrétion. Maintenant, service, faveurs, protection pour faire ici votre fortune ou retourner dans vos foyers; réclamez tout de Muranoff.

— Je ne demande qu'un peu de repos, répondit Aymar, le temps de fermer quelques légères blessures et surtout de retrouver, s'il se peut, mes compagnons d'exil. Ma fortune est faite; j'ai une patrie et une famille; il ne nous restera qu'à vous remercier, prince, de toute la loyauté de votre protection.

— Pourquoi voudriez-vous échapper à la reconnaissance.

— Quel service vous ai-je donc rendu?

— Est-ce pour faire naître ou augmenter ma confusion que vous m'obligeriez à le dire? Il y a en ce monde moins d'événemens fortuits qu'on ne le suppose. Mon choix n'a pas été inopportun à tout ce que vous regardez peut-être comme une heureuse fortune; ni les exigences de l'amour que j'inspire à une autre à votre admission près de l'étrangère. De pareils hasards, colonel, on les fait naître quand on le veut résolument; et la politique est ici au dessus des galanteries passagères. En France, ma conduite semblerait inexplicable; mais là où la grandeur et l'ambition élèvent davantage la pensée, nos moyens de parvenir s'ouvrent de larges chemins. Que désirez-vous pour récompense?

Le Français le regarda sans répondre.

— Eh! quoi? connaîtriez-vous déjà et mépriseriez-vous assez maintenant l'objet d'une affection d'un jour pour vouloir rompre tout rapport avec elle? Êtes-vous informé que si elle fut trompée pour vous, elle fut consentante pour un autre? que cette porte qui vous fut ouverte un jour par une complaisance calculée, intéressée... Christiane l'a laissé franchir souvent à un autre pendant votre absence et la mienne?

— Vous avez menti, dit froidement Aymar.

— J'excuse, monsieur, l'exaltation de l'amour-propre humilié et l'incrédulité d'une âme qui serait, elle, incapable de trahison. Je ne veux remarquer en tout ceci que la spontanéité de votre aveu loyal. Laissons au temps à faire le reste.

— Christiane est la vertu même!

— Il est généreux de défendre sa conquête et ses compatriotes. Mais si la chaste princesse avait besoin d'un apologiste de plus, vous pourriez dès qu'il reviendra adjurer le témoignage de Wilfrid.

— Il est trop loin celui-là, dit Aymar ranimé, pour élever sa voix d'imposteur!

— Il reviendra.

— Peut-être.

— A son défaut, dit Muranoff, le jeune Egidius consentirait aussi à dévoiler ses félicités passées. Mais votre front pâlit, monsieur Aymar; vos genoux tremblent. Je vous laisse. Nous reprendrons une autre fois ce sujet. Bientôt vos sensibilités seront amorties et vos idées de juste ambition légitimement tournées vers l'avenir. Au revoir.

Aymar demeura accablé. Il ne crut pas d'abord à cette accusation, monstrueuse dans la bouche d'un époux, protecteur à tout prix de la femme qui porte son nom; mais il se sentit dans l'âme glisser un poison amer. Là où il avait pensé qu'on lui disputerait une femme, il en trouvait pour ainsi dire l'offre méprisante et le don couvert d'ignominie. Il avait compté sur des adversaires: c'était l'ignoble complaisance qu'il rencontrait; l'insulte à l'idole au lieu des poignards tournés contre lui. Il s'indigna bien de

tant de lâcheté incompréhensible ; il sentit bien des colères implacable à l'idée qu'on outrageait dans Christiane l'être faible, la Française, la rivale d'Arabelle et la captive abandonnée ; mais la parole de l'époux tombait foudroyante sur la conscience de l'amant comme la hache sur le front d'un condamné. Hélas ! que nous avons de facultés pour la douleur, tandis que la félicité laisse à peine des traces fugitives ! L'état habituel de l'homme, c'est la souffrance. Le bonheur, le plaisir même sont des exceptions ; l'amertume d'un seul moment dure encore que déjà une suite de beaux jours est oubliée. Les Germains avaient coutume de frapper leurs enfans lorsque s'accomplissait devant eux une action pour laquelle on voulait dans l'avenir invoquer leur mémoire. Ils gravaient ainsi dans leurs jeunes têtes ou la honte d'une invasion, ou le supplice d'un criminel, ou la vente d'un héritage : et ils se seraient défiés de la durée d'un doux souvenir.

Aymar était anéanti. Aussi, dans ses rapides espérances, le pauvre Sibérien délivré en était arrivé à la sécurité absurde. Il était fou, car il croyait au bonheur. Et Christiane ! elle se recueillait déjà dans le rêve d'une délivrance prochaine : elle écartait la moindre distraction à la perspective de son sort ; elle repoussait jusqu'au sommeil comme un obstacle à sa joie ; elle s'en défendait comme d'un ennemi qui l'empêchait de penser à l'avenir. Christiane se reprochait même de n'avoir pas assez prodigué de tendresses à celui qui dans ce moment osait peser les probabilités de son innocence. Elle avait raison : N'hésitons jamais à donner, à promettre même au delà de nos impuissantes facultés. Ne ressemblons pas au médecin qui torture aujourd'hui pour le bien incertain qui résultera d'une souffrance. Ne retenons dans notre âme aucun sentiment affectueux ; ne faisons aucune économie d'amour. Rendons heureux l'objet aimé aujourd'hui sans prévoir demain : demain il sera mort, ou il n'aimera plus.

Aymar regretta d'avoir tué Wilfrid. Il eût donné la moitié de son sang pour ressusciter le cadavre. Il lui passa par l'esprit d'aller s'accuser d'un meurtre, de faire rechercher au fond des eaux les hideux restes du lieutenant pour les interroger et les confondre ; et confondre aussi le prince, et attacher ensuite aux informes débris la personne vivante d'Egidius pour les replonger tous trois dans le gouffre du fossé féodal. Mais quelle force, quels secours, quels droits avait-il pour affronter tant d'infranchissables remparts ? Pas même le chirurgien déjà vieux et l'enfant de Paris, ses plus habituels conseillers. Il ne lui restait que son propre courage, dont il ne pouvait enfin raisonnablement évaluer la puissance au delà de celle de dix compagnons. Il se rappela alors qu'il devait son récent bonheur au hasard, et qu'il était échappé à Christiane de dire, au moment de son apparition dans la tour : — *J'attendais...*

— Elle attendait ! — Qui attendait-elle ? — Ce ne pouvait être moi ! répétait-il avec désespoir.

Et puis ce nom d'Egidius, ce n'était pas la première fois qu'il frappait l'oreille d'Aymar, avec des soupçons. Celui qui le portait était l'un des admirateurs de Christiane : Aymar le savait. Il résolut d'avoir une explication avec ce jeune homme, et il se leva pour aller à lui.

— Votre agitation ressemble à du délire, dit tout à coup près de lui une voix caressante et douce. Quelle pourpre sur vos joues ! quel feu dans vos yeux ! Mon protégé me confiera-t-il ce qui peut si profondément l'émouvoir ?

Cette voix, c'était la voix d'Arabelle. Arabelle savait tout ; elle venait d'être instruite par le prince de l'indiscret emportement du Français, et elle accourait profiter de son émotion pour surprendre ce cœur où elle eût voulu pénétrer tout entière. La mâle beauté d'Aymar, sa farouche insensibilité devant toute coquetterie avaient irrité les ambitions d'une femme qui voulait partout régner et séduire.

Aymar eût voulu, à cet aspect inattendu, à ce contre-temps, enfermer pour jamais dans son sein la voix humaine, et refuser sa paupière au jour.

— Je vous entends penser, reprit Arabelle. Ce qu'on vous a dit est peut-être un mensonge. Nous sommes si calomniés, nous autres êtres débiles et toujours esclaves! L'injustice contre nous est si facile et la vérités si rebelle!

Cette parole arriva à Aymar comme la première brise du printemps après nos rigoureux hivers. Elle lui parut douce autant que le fut un soir à votre oreille, vous en souvenez-vous? votre nom de jeune homme prononcé pour la première fois à voix basse par une coquette. Esprit flottant des faibles hommes! entendrons-nous toujours l'accent qui nous flatte mieux que l'avertissement sévère qui conseille la sagesse, c'est-à-dire la defiance? Quelle existence peut donc s'asseoir entre la crédulité et la foi? quel pacte peut donc intervenir entre la vérité et le mensonge? La sagesse crie à l'homme : « Connais! va jusqu'au fond de la douleur, il y a là un trésor à saisir : c'est le vrai. C'est dans le gouffre des mers que s'ensevelit la perle, descends la chercher; meurs ou guéris; point de lâches illusions; rapporte le trésor qui se cache, ou reste à jamais dans l'abîme. »

— Oh! plaintif jeune homme! dit Arabelle en se rapprochant d'Aymar. Puis, voulant prendre sa main que celui-ci retira involontairement : Enfant irrité, ajouta-t-elle, dont on a brisé l'idole, à qui l'on a retiré son jouet, ne saurait-on vous le rendre un jour? Pleurez, guerrier, cela console et mène aux belles actions. Vous avez bien raison d'être inconsolable! ces événemens-là, mon ami, ne sont jamais arrivés qu'à vous. Faut-il donc pour un mécompte fermer à jamais son âme? outrager toutes les beautés de la terre pour se vouer à l'exclusive adoration d'un faux dieu?

Aymar se crut insensé en écoutant ces irrévérentes paroles de la femme sans cœur. Il avait passé de l'espérance à la honte d'être raillé; il hésitait dans son maintien, il balança sur la première démarche à faire; et un seul mot s'échappait entre ses lèvres pâles : — Egidius!

— Egidius? répéta lady Buccleugh : vous voulez l'interroger peut-être? Il ne peut ni ne doit répondre. Le tuer serait la seule chose qui fût à peu près à votre discrétion. Mais qu'obtiendrez-vous de la mort? La mort. Tandis qu'il peut rester, à votre âge, la gloire et ses consolations. Ah! si j'avais votre confiance...

Aymar releva malgré lui la tête. L'astucieuse séductrice triompha de cet éclair de pouvoir ressaisi. Elle semblait jouer avec ce cœur de jeune homme comme le chat cruel et plein de grâce avec l'oiseau qu'il a surpris au bas de l'arbre où reposait hier son nid.

— Il faut nous garder, dit-elle, de divulguer les sentimens qui nous oppressent, monsieur, et les secrets qui nous appartiennent. Observez, attendez du temps quelques éclaircissemens. Là vos amis peuvent vous servir, et même ceux que vous vous obstinez le plus à méconnaître. Si vous promettiez seulement quelques jours de prudence et de temporisation salutaires... on pourrait, Aymar, offrir, en attendant, une occupation à votre oisif courage.

— Comment? dit le jeune homme.

— Savez-vous, ajouta lady Buccleugh, en saisissant le bras de l'officier avec une énergie sérieuse, savez-vous ce qu'enferment nos souterrains : mines ténébreuses, odieux cercueils creusés pour ainsi dire sous vos pieds?

— Des esclaves, madame; des paysans abrutis sous le joug de vos seigneurs.

— Des Français! cria Arabelle.

— Que dites-vous?

— Des Français! qui n'attendent, pour échapper à la servitude et regagner leur pays, qu'un chef moins épris d'une femme infidèle.

— Madame!

— Ah! si j'avais rencontré sur cette terre déserte une âme que j'eusse été fière de comprendre, et qui m'eût rendu à son tour quelque hommage digne de moi! à quelles nobles entreprises cette imagination qui se déprave ici ne se fût-elle pas élevée!

— Des Français, dites-vous? mes propres compatriotes...

— ... Languissent sous vos pieds qui foulent nos gazons.

— Conduisez-moi à leur secours. Je jure de tout abjurer pour les servir.

— Et Muranoff! un favori du sort qui n'a pris que la peine de naître! A moi ce souverain sans génie! un courtisan cruel, un tyran médiocre qui ne sait mettre que sa volonté à la place de la raison, et commander au lieu d'être supérieur. Un prince!

— Oh! achevez : quels chemins peuvent conduire au secours des Français?

— Et Christiane! être de faiblesse, esclave étouffée avant de vivre sous les préjugés de sa naissance : une femme seulement! Mais deux amis pleins de flamme et d'intelligence qui auraient grandi l'un pour l'autre et se seraient entendus afin d'accomplir le bien, n'est-ce pas vous, Aymar? n'est-ce pas moi peut-être? Une Anglaise comprend la patrie; et je sens que je me fusse élevée à la hauteur de votre génie.

Aymar laissa échapper un mouvement d'étonnement, de répulsion, d'indignation! et Arabelle le lut parfaitement dans ses regards. Mais, sans se décourager en des projets de plus d'une nature, elle reprit la gravité des paroles solennelles, et dit en s'éloignant sans attendre de réponse :

— Aujourd'hui : aujourd'hui même; à midi, à l'heure des occupations, des distractions de tout le monde, en ce moment sans mystères où chacun dispose de ses loisirs sans avoir à en rendre compte à personne, trouvez-vous dans la forêt qui s'étend à votre gauche au delà du lac de Loga. Arrêtez-vous près d'un carrefour appelé *le Tertre*, où sont peintes les armes du comté sur une barrière; et là votre fermeté pourra être mise à l'épreuve.

Un seul événement au monde devait distraire le trouble d'Aymar, et offrir alors un moment de calme à son esprit, en attendant l'heure où il repousserait ou accepterait l'offre qui lui était faite. Cet événement, c'était une lettre de sa mère : et il trouva ce trésor sur sa table quand il alla s'enfermer pour réfléchir. C'était Arabelle qui avait fait déposer là ce papier; il était arrivé sous le couvert du prince : la police russe était censée en avoir brisé le cachet; mais, intact ou non, Arabelle en avait pris lecture, et satisfaite apparemment de l'innocence du correspondant, elle avait permis à l'exilé de se rattacher à des souvenirs affectueux.

« Mon enfant, écrivait madme Beauval, où es-tu? la guerre est tout à fait terminée en Pologne. Cette terre de victimes, le czar l'a décimée, dit-on; la Sibérie et la France en ont reçu les débris : et je ne te vois point revenir! Mes rêves te suivent quelquefois dans des deserts, quelquefois je te vois mourant sur un champ de bataille. Ah! reviens nous rendre ta vie qui ne peut plus se dévouer à la gloire. J'ai interrogé sur ton compte notre ministre des affaires étrangères; il m'a dit qu'il eût été informé de ton sort s'il t'était arrivé malheur, et que sans doute tu te reposais encore de tes fatigues dans quelque château hospitalier. Je t'écris au même lieu d'où ta dernière lettre est partie. Du reste, l'ordre règne toujours, répète son *excellence*. Vingt mille familles exilées lui semblent avoir laissé le pays le même qu'avant la guerre. Et cet homme a combattu autrefois avec les Polonais! Mais si tu savais, mon fils, combien tout s'oublie, se dégrade ici et devient rapidement abject! Qu'importe le reste, pourvu que ces messieurs occupent les grands hôtels! Reviens te consacrer à moi puisque le succès fuit vos drapeaux. Vivez pour la famille, jeunes gens, s'il vous manque une patrie. Ah!

pauvre génération de passage, hommes de transition nés entre l'abus des conquêtes et le fanatisme du repos honteux, dérobez-vous à la contagion dans le sein de vos mères. Vous n'êtes pas coupables de votre destinée : pour en être responsables, il faudrait avoir choisi l'époque de l'histoire où l'on voudrait placer son courage. Il vous reste à aimer et à rendre heureux les vôtres : accomplissez cette mission qui vient aussi de Dieu. Enfans à qui ce siècle aura refusé d'être hommes, que vos mères ne peuvent-elles vous replacer dans le berceau pour vous faire vivre au moins de sourires et de caresses !

» As-tu quelquefois obtenu des nouvelles de mademoiselle Christiane de Claremond ? car je ne sais plus quel nom elle porte à présent, la chère enfant, la pauvre princesse ! M. Chalamel se félicite toujours de sa fortune. Il spécule sur les emprunts que font les rois par le moyen des juifs. Il est monté en grade dans sa légion. Moi, je n'ai que ta pensée pour vivre. »

A cette lettre était jointe une traite considérable au profit d'Aymar, mais elle était tirée sur un banquier de Krakovie, et bien que cette ville fût encore déclarée neutre et indépendante, il n'était pas sans danger pour un combattant échappé des plaines de Tobolsk de se présenter en personne pour réaliser cette valeur.

Aymar, partagé entre l'appel d'une mère et son amour pour Christiane qui l'avait ramené, qui l'enchaînait en Lithuanie, et l'espoir d'être encore une fois utile à des Français, ne pouvait hésiter long-temps. Aussi, un peu avant l'heure prescrite, il était au rendez-vous de la forêt.

Une forêt de la Lithuanie ressemble peu aux plus grands bois qui couvrent notre sol de France. Chez nous la terre où croissent les plus hautes futaies est encore revêtue d'un tapis de verdure ; il y a des fleurs dans les clairières et çà et là d'odorans fraisiers. Le long des colonnes de nos chênes, le chèvre-feuille monte jusqu'au nid des oiseaux : tout est flexible, harmonieux, ondoyant, touché par le soleil : là bas tout est sombre et mort. Sous les ombrages silencieux, la terre n'est jonchée que des débris durs et jaunissans de la feuille du sapin, des fruits du mélèse. Nulle végétation printannière n'aborde le pied des pins rigides. La nuit règne sous les dômes, et de longues mousses, balancées au front des arbres chevelus, les font ressembler à des vieillards éplorés.

Aymar remarqua autour de lui des tertres soulevés comme par le mouvement d'un volcan funeste, où plutôt l'action d'avoir creusé là de récentes et gigantesques tombes. Il s'étonnait qu'une femme l'attendît en ce lieu ; et cependant il découvrit à peu de distance, sous l'abri d'une roche, Arabelle qui paraissait soucieuse. L'aventureux étranger fut saisi, à cet aspect, d'un souvenir de ses lectures passées : il revit une de ces images que le talent sait graver plus profondément dans la mémoire que ne saurait faire l'existence réelle. C'était une médaille frappée par Châteaubriant : le Gaulois se crut en présence de Velléda.

L'Anglaise pourtant n'offrait de ressemblance que par la beauté et la fierté du maintien. Elle fit de la main au survenant ce signe d'impatient accueil dont les voyageurs ont remarqué l'habitude chez les femmes de Rome ou de Florence ; et détachant d'une branche élevée où il semblait dérobé à tous les yeux, un cor de chasse, elle pria Aymar d'en tirer quelques sons graves et prolongés.

Alors il vit sortir avec précaution de la terre un homme. Son front était sévère, sa figure presque masquée d'une teinte maladive et terreuse.

— Voilà notre guide, déclara en riant Arabelle : il ne s'agit plus que de descendre à deux mille six cents pieds sous terre.

La peur qu'elle sentait déjà et qu'elle espérait ainsi faire partager à son protégé exagérait un peu le calcul de lady Buccleugh ; mais il était certain que le gouffre où elle était résolue à pénétrer à ses côtés est celui

du globe où l'homme a osé le plus avant pénétrer les entrailles de la terre. Là, il les déchire à plus de profondeur que pour chercher l'argent du Potose et les diamans de Golconde : et il n'en retire, hélas! que cette substance utile, le sel, que les gouvernemens vendent si cher au pauvre.

— Vous avez à choisir, starostino, dit le mineur armé, et désigné en secret par Muranoff pour accompagner ce voyage, vous avez à choisir entre deux façons de faire la route : ou suivre de palier en palier l'inclinaison de nos échelles, ou vous embarquer dans la nacelle suspendue que voilà. Elle descendra au moyen des poulies jusqu'au plus inférieur étage qui est occupé en partie par un lac.

— Es-tu chargé de m'effrayer? dit en pâlissant Arabelle. Allume ta lampe sépulcrale, et qu'on me laisse entrer la première.

— Oui! dit Aymar, le chemin le plus court.

Arabelle avança vers la béante ouverture où le premier moyen de descendre était pratiqué; mais quand elle aperçut les ténèbres de l'abîme et la fragilité du support où il fallait se confier, elle se sentit saisie d'un vertige et ne put retenir un cri, comme si elle eût été au seuil de l'enfer.

— J'aime mieux, dit-elle, le péril où je n'ai qu'à me résigner sans agir, et la mort courageusement immobile : entrons dans la nacelle.

— Ah! là, dit le guide, il y a peu de risque de se heurter contre les parois du puits, quand même nos étourdis de conducteurs mèneraient trop vite la descente; j'ai une rame de fer pour diriger la balançoire, prévenir les chocs et empêcher qu'elle se brise.

Aymar présenta à Arabelle une main qu'elle ne voulut plus quitter. L'homme souterrain s'assit à l'autre bout de son bateau porté par un câble. Il sembla un moment attendre un dernier pèlerin. Puis, à son défaut apparemment, il plaça une lourde pierre destinée à faire contre-poids. Il jeta un papier allumé dans le gouffre pour servir peut-être de signal, et après quelques minutes assez longues à compter, les voyageurs commencèrent à s'engloutir lentement au bruit monotone de la chanson du mineur.

« Ne nous oubliez pas, Jésus, parce que nous vivons plus loin du ciel que nos frères!

» Le mineur renonce à la clarté du bon Dieu pour nourrir ses enfans. Ses peines sont grandes et ses jours sont aveugles. Sa hache est sa femme, sa lampe son soleil, saint Antoine son patron. Le laboureur effleure la terre; et nous, nous allons chercher notre vie dans les plus profondes veines de la mère commune. Le mineur est probe et croyant, mais la fatigue lui courbe les os avant l'âge, et le temps ne l'oublie jamais.

» Ne nous oubliez pas, Jésus, parce que nous vivons plus loin du ciel que nos frères!

» Il est pur le sel de la terre. C'est l'œuvre des anges. Il fait vivre l'homme et n'alimente point d'animaux vils : point le crapaud qui se gonfle, point la souris aux dents venimeuses, point le ver qui ronge les morts. Là-haut tout change : nuages, couleur des arbres, l'été, l'hiver, lumières, ténèbres; ici toujours les mêmes choses. Ici le temps n'a point d'heures, ici point de saisons. Du fond de nos ateliers, nous ne découvrons qu'un pauvre coin du ciel, mais les étoiles y brillent pour nous seuls aussi bien le jour qu'à minuit... Point d'ambition dans nos familles, point de grêle ni de tonnerre sur nos têtes; ici l'air est sain, les âmes sont tranquilles. Mais si le gaz s'enflamme, si la poudre qui nous aide dans nos travaux ébranle la voûte du mineur...

« Ne nous oubliez pas, Jésus, parce que nous mourrons plus loin du ciel que nos frères! »

L'embarcation, arrêtée quelques minutes au premier plan, laissa voir d'abord une chapelle avec ses colonnes, son autel, sa chaire, la statue d'un roi de Pologne, Auguste II, et jusqu'à deux enfans de chœur sculptés

en sel transparent. Un torrent tombait à côté des voyageurs, et lorsque leurs yeux mesuraient l'ouverture des corridors creusés à droite et à gauche, ils apercevaient dans un prolongement sans limite les mineurs qui, portant leur lampe le long des murs étincelans et soutenus par leurs échelles élevées, ne ressemblaient qu'à des vers luisans. Ces demi-ténèbres rendaient plus vastes la hauteur et la profondeur des galeries et des salles dont quelques unes avaient servi à donner des fêtes. Un luxe bizarre aussi était celui des chevaux employés là à faire mouvoir une roue et des pompes. Enfin on arriva au lac. Douze cents hommes travaillaient le long de ses rives, et l'eau était si lourde et si noire dans ses quarante-deux pieds de profondeur, qu'un radeau avait peine à la sillonner. Mais les plus nouveaux et les plus sévèrement partagés des travailleurs ouvraient la terre plus bas encore. Aymar voulut y parvenir, car l'accent allemand avait presque seul frappé son oreille, et il soupçonnait que ses compatriotes occuperaient le dernier cercle de cet épouvantable enfer. Hélas! on dit qu'en réunissant la longueur des souterrains qui se croisent aux différens étages, ils n'ont pas moins de cent vingt lieues! Mais lorsqu'en effet Aymar arrivait à peine au plus profond des abîmes, il entendit distinctement prononcer des mots français, et dire d'un accent presque jovial : — Ah! ah! messieurs les curieux, vous voilà sous le lac!

Arabelle, effrayée d'un tel avertissement, leva les yeux comme pour vérifier l'assertion et s'assurer que la masse des flots n'allait pas s'épancher sur leurs têtes. Elle ne vit que d'énormes stalactites pendantes au plafond des voûtes; mais c'était déjà le produit des infiltrations secrètes.

Pour Aymar, à la première intonation de cette voix, il avait reconnu un ami : cœur dévoué, soldat sans souci, philosophe à son propre insu, et opposant un éternel, un infatigable courage aux plus rigoureuses phases de son sort : c'était lui.

— Mon pauvre Modeste! s'écria le colonel en serrant affectueusement la main de l'apprenti mineur.

— Tiens! dit l'enfant de Paris, ne voilà-t-il pas qu'il nous survient un sauveur comme à la fin des mélodrames? Quand j'ai vu jouer les *Mines de Pologne* à l'Ambigu-Comique, monsieur Aymar, je ne me doutais guère que j'aurais là quelque jour un rôle véritable.

L'ex-sous-officier de Krakus souriait encore; mais sa figure était hâve et souffrante. Ses mains saignaient sous l'effort trop constant de la lourde pioche.

Aymar la lui arracha comme pour le remplacer dans sa tâche et le soulager un moment.

— Ce n'est pas moi qu'il faut plaindre, reprit l'enfant, mais ce bon vieux, votre compagnon, qui n'a plus la force de saper les murs, et qu'ils feront succomber à traîner des fardeaux.

En disant ces paroles, il montrait au visiteur le docteur Berthomier qui, assis un moment sur l'un des bras de sa brouette, levait les yeux vers le ciel absent, comme pour lui demander un terme à tant de maux.

— Arrivé ici avant moi? dit Aymar. O mon sauveur! Mes amis, ajouta-t-il en les réunissant, en les serrant tous deux contre lui, il n'est pas temps de se résigner encore à mourir. Il y a encore la lumière et la France! C'est un miracle qui m'a conduit jusqu'ici, et Dieu ne laissera pas sa miséricorde imparfaite.

Lady Buccleugh s'était éloignée dès qu'elle avait vu l'aventureux officier reconnaître des compatriotes : soit qu'elle voulût éviter par sa présence de mettre quelque obstacle aux moyens de s'entendre et de rompre l'esclavage, soit qu'elle craignît d'entrer trop directement ainsi dans un complot contre l'autorité du prince, soit qu'enfin elle se réservât de déjouer un jour toutes ces espérances.

— Mon sauveur! répétait Aymar essuyant la sueur qui ruisselait sur le front du vieillard, je vous sauverai à mon tour! mais n'accusez pas la

providence d'une rigueur exclusive : il y a bien des maux aussi à la surface de la terre, et qui sont éclairés par le soleil ! Nous le fuirons ce pays deux fois maudit, docteur. Oublier est le seul paradis qui nous reste.

Pendant cet entretien, on entendait toujours le bruit sourd et lugubre de la pioche et de la sonde des ouvriers. On avait depuis le matin chargé plusieurs mines, et selon les précautions d'usage on éteignit toutes les lumières avant de les faire sauter. Aymar profita de cette obscurité plus complète pour se rapprocher encore, et toujours dirigé par Modeste, des autres Français. Il s'engagea à leur faire parvenir assez d'argent pour corrompre les gardiens, et indiqua un rendez-vous dans un lieu désigné de la forêt à un mois juste de distance. Ainsi des avis, des mots d'ordre, furent donnés, reçus, échangés, pendant qu'Arabelle cherchait en vain son protecteur dans les ténèbres ; et tout était convenu entre le libérateur et les captifs, quand l'explosion s'opéra. Elle fut précédée d'une clarté sinistre et comme infernale. Toutes les voûtes frissonnèrent. La détonation mate et terrible ne fut répétée par aucun écho ; mais la vibration du sol, la réaction des masses ébranlées se firent plus long-temps sentir qu'à l'éruption des volcans. Cette fois l'immersion du lac était imminente.

Le guide n'avait presque jamais quitté Aymar depuis le moment de leur descente ; il l'observait et semblait régler ses pas sur les siens. Le Français l'eût remarqué dans un autre moment, mais, au milieu des vives préoccupations qui lui faisaient battre le cœur d'espérance, à peine s'il avait vu le manche d'un stylet mal caché sous la blouse entr'ouverte de cet homme. Cet homme, tantôt pâlissant et tantôt frappé d'immobilité, paraissait manquer de résolution.

— Il faut partir enfin, dit Arabelle, de ce ton que donne l'assurance d'avoir rempli les vœux d'un nouvel ami et mérité sa gratitude.

— Non pas seuls ! répondit Aymar.

— Je vous promets pour demain la liberté des deux Français dont vous hésitez à vous séparer, mais encore faut-il l'agrément du possesseur de ce sombre royaume. Attendez à demain, Aymar. Mieux vaut douceur que violence. Laissez-moi employer l'un de ces pouvoirs avant de tenter l'autre.

Elle congédia alors de la main les deux captifs par un signe si affectueux, que le vieillard osa y croire, et que le Parisien n'osa railler. Aymar la saisit cette main : il réprima la pensée enthousiaste de la porter à ses lèvres, mais il ne put se défendre de la presser avec reconnaissance. Et ce sentiment pur, interprété au gré des vœux d'Arabelle, colora d'un vif incarnat son front radieux. Si Aymar eût rencontré ces yeux-là, peut-être eût-il baissé les siens.

Lorsqu'on transmit au guide l'ordre de remonter, il hésita. Ce rustre était inexplicable. On eût dit qu'il luttait entre la peur et l'appât d'un salaire à gagner tout seul.

— Il est d'usage, dit-il, madame, que les voyageurs attendent pour sortir d'ici que d'autres voyageurs descendent. Il n'en coûte qu'un seul effort et les deux pesanteurs s'entr'aident. Arabelle, déjà arrivée au dessous de l'ouverture d'où elle vit paraître et disparaître le jour presque en même temps, allait s'irriter et ordonner que tout obstacle cédât à sa volonté, quand il tomba à ses pieds un papier enflammé assez semblable à celui que le guide avait laissé choir lui-même au moment du premier départ.

— Nous sommes servis, dit le conducteur devenu docile ; embarquons-nous : voilà ce que j'attendais.

Arabelle reprit quelque sécurité durant la lente et graduelle ascension qui l'emportait. Non que les dangers fussent moindres, car elle était toujours suspendue par un fil au dessus du gouffre ; mais, au lieu d'aller au mystère, à l'inconnu, aux ténèbres, elle marchait vers la clarté. Mille illusions naissaient déjà devant elle. Le mystère, c'est tout le secret des

terreurs de la mort, n'est-ce pas? et si Dieu n'eût point entouré ce bienfait de doute et d'obscurité, n'eussiez-vous pas déjà été au devant de l'avenir? La romanesque étrangère admirait l'immuable silence qui régnait autour d'elle et les reflets des cristaux qui brillaient tour à tour en imitant la topaze ou les grenats, suivant qu'ils étaient frappés de la lueur des lampes; puis ces laborieux parias s'éclipsant comme des ombres, et surtout le front si noble de son compagnon, rayonnant parfois des éclairs du courage et se voilant parfois aussi d'une mélancolie si profonde.

— Aymar! dit-elle, je vous devrai donc une émotion que je ne croyais pas réservé à la créature humaine : c'est la joie d'une résurrection. A qui consacrerons-nous la vie nouvelle? car pour moi je me sens régénérée. J'ai rejeté loin de moi une partie de moi-même : les vulgaires ambitions. Je laisse au fond de ce tombeau des affections vieillies, j'ai dépouillé la première femme. Il ne flotte plus dans mon sang ni l'amour de l'or ni des honneurs. Je n'ai qu'une seule passion : celle d'agir dans vos intérêts. Je me sens fatiguée de mon inutilité passée : je veux désormais servir vos projets et vous seconder dans la gloire. Si la gloire, ajouta-t-elle, doit vous occuper seule, ce sera l'unique rivale dont je promets de n'être pas jalouse.

On entendait au dessus du bateau et sur la tête même des voyageurs si diversement émus, retentir le pieux refrain du cantique que le guide avait psalmodié en pénétrant dans la caverne.

— Ce sont là, dit le guide, des employés, des émissaires de notre maître qui ont des ordres à échanger avec moi dans le passage. Nous allons nous rencontrer à la moitié juste de la hauteur. Occupez, madame, le milieu de la nacelle. Courbez-vous, s'il vous plaît, et n'allez pas vous alarmer du moindre choc.

» Ne nous oubliez pas, Jésus, murmura la voix sinistre qui descendait, parce que nous allons mourir plus loin du ciel que nos frères! »

Lady Buccleugh leva la tête, et à peine les deux nacelles, en se croisant, arrivaient-elles à la même hauteur, s'éclairant l'une l'autre de leur torche rougeâtre, que, parmi les cinq hommes qui survenaient, la maîtresse du prince reconnut une face hideuse, et à elle trop familière : Alff, le Cosaque, l'exécuteur sanglant des œuvres de Muranoff.

Le guide d'Aymar voulut, pour s'arrêter, saisir au passage la balançoire opposée à la sienne. Il jeta un grappin à travers les câbles, à peu près comme fait le corsaire pour tenter l'abordage; mais Arabelle a tout vu. Elle a, par l'intelligence acquise de la perversité du prince, compris qu'il avait ordonné un meurtre. Elle devine que le Français était destiné, ou à rester au fond de la terre sous le stylet de leur conducteur, ou, faute de cette réussite, à être frappé dans les airs, comme le milan l'est quelquefois par le vautour, puis précipité dans les mines. Sa mort passera pour l'effet d'une chute malheureuse.

Aymar, insouciant, tournait le dos à ce lâche péril. Arabelle, avec la hache du mineur, se mit en devoir de couper l'attache qui liait déjà les deux embarcations l'une à l'autre. Alff, averti qu'on allait le séparer de sa victime, eut l'audace de passer de son bateau dans l'autre. Il calcula que son poids allait réentraîner la barque ascendante et qu'il suivrait le condamné replongé dans les mines et incapable d'échapper désormais à deux bourreaux. Mais Arabelle était entre Aymar et l'assassin. Que ne peut la présence d'esprit d'une femme, terrifiée tout à l'heure par la seule action de son voyage, et armée maintenant de la puissance d'une passion qui grandissait dans son cœur. Arabelle, se sentant déjà redescendre, eut la pensée de faire rouler la pierre énorme dont le poids avait été estimé pour ne pas donner un trop rapide mouvement d'ascension à la nacelle. Elle la souleva en effet, et la précipita de ses mains délicates et tout à coup si fortes. La pesanteur du Cosaque remplaçant à peine la gravité du lest perdu, le bateau d'Aymar devait remonter : et il remonta en effet si

rapidement qu'il ramena à la fois à la lumière le Français et l'assassin troublé, indécis, immobile sous le regard d'Arabelle. Ce regard fnt impérieux et fascinateur comme celui de la hyène qui défond sa famille. Alff et le guide se sauvèrent en mettant le pied sur la terre sans oser de nouveau regarder les voyageurs.

Arabelle résolut de demander le soir même leurs têtes à Muranoff : et les deux esclaves se promirent d'être plus heureux une autre fois.

XI.

Aymar n'avait donc point soupçonné son danger. Il avait bien vu autour de lui des mouvemens incohérens et rapides; mais les intérêts de son cœur étaient si vifs, que sa raison n'avait pu saisir ce quo ses yeux avaient perçu. Ne connaissez-vous pas ces momens de méditation abstraite, de rêves éveillés, de somnambulisme moral où les gestes et les actions d'autrui passent devant vous comme les images du sommeil ? Et puis le courage et la loyauté seront toujours aveugles devant la perfidie. Le Français n'eut point l'idée d'un piége, l'amant trahi de Christiane ne supposa pas qu'il pût autour de lui rôder une autre menace du sort. Comme si le proverbe grec n'avertissait pas au contraire votre défiance une fois éveillée : » Heureux le malheur qui n'est pas accompagné d'un autre ! » Mais l'intrépidité n'est pas en garde contre les traîtres, contre la fidélité le parjure. Si la profonde amitié ne se proteste jamais, c'est parce que la plus grande assurance qu'elle offre est d'ignorer qu'on puisse douter d'elle.

— Et vous nous oublierez, disait langoureusement Arabelle en regagnant le château, dès que vous aurez retrouvé votre France ingrate ? Allez revoir une mère, car je suppose que c'est elle qui vous écrit ; allez rendre une famille à ces bannis qui placent en vous leur confiance ; mais revenez vers une contrée sérieuse où nos affections, à nous, sont invariables. Là-bas vous serez méconnu, peut-être calomnié ; ici vos talens seraient entourés d'estime et d'honneurs. Ici vous seriez civilisateur et prophète. Adoptez la Pologne, et laissez-nous vous consoler des passagères rigueurs d'une première destinée.

L'horizon était pur, l'air embaumé. Au sortir d'une caverne, Aymar eût respiré avec joie les parfums du soir, s'il restait sur la terre une jouissance possible au cœur torturé de jalousie, à l'esprit fasciné d'amour. Hélas ! il ne voyait pas même la pourpre du soleil mourant, il n'entendait pas les oiseaux qui, deux à deux, s'endormaient sous les charmilles ; il ne sentait pas sur son bras le bras d'Arabelle dont la pression s'approchait de son cœur. Il était loin toutefois de vouloir blesser cette dangereuse personne. Il se fût accusé plutôt d'ingratitude : car il comptait sur elle pour favoriser l'évasion promise, et peut-être avant tout pour arriver à la connaissance complète de la vérité touchant Christiane.

Il allait donc répondre avec courtoisie, quand lady Buccleugh abaissa vivement le bras de son compagnon sous l'effort du sien, et d'un regard oblique lui commanda le silence. Aymar, de plus en plus distrait, Aymar dont l'âme était bien loin, n'avait rien vu, rien entendu autour d'eux ; et la fille d'Eve savait déjà qu'un jaloux, se croyant caché à tous les regards, était à quelques pas devant elle.

D'où vient cette supériorité d'intuition accordée à votre sexe, madame, et pour quoi une telle subtilité d'organes départie exclusivement à vous et à une seule autre créature de Dieu ? A l'une pour escorter, à l'autre pour éviter les pas de son maître ? cette divination toute mystérieuse, pourquoi n'est-elle tombée en partage qu'à la coquetterie de la femme et à la fidélité de l'épagneul ? Car pour nous, à peine si nous possédons une fois dans

notre rapide jeunesse cette révélation de la présence Aussi tu aimes à te souvenir encore, Nodier, qu'autrefois au travers d'une fête, au milieu d'une foule entassée au théâtre, tu te sentais tout à coup averti par un magnétisme inexpliqué, instinct de désirs, subite émotion d'une fibre sympathique, et que tu me disais en promenant autour de toi des regards avides et sûrs : — Elle est là !

Arabelle dirigea ses pas sans affectation vers une statue, ornement d'un quinconce, derrière laquelle le castellan retranché, la cou tendu et l'oreille ouverte, cherchait à saisir au passage quelques mots d'un entretien déjà changé. Elle manœuvra avec une lenteur si adroite ; elle tourna si stratégiquement la position, qu'elle se trouva face à face avec le jaloux honteux.

— Je vous cherchais, dit-elle.

— Au fond des souterrains dont vous sortez, madame ?

— Et pourquoi aurions-nous désespéré de vous rencontrer là, monseigeur ? nous y avons trouvé un de vos serviteurs affidés, un des pages que vous honorez le plus souvent de vos confidences : Alff.

Le prince baissa les yeux. Satisfaite de l'avantage de l'avoir fait pâlir, Arabelle quitta vite et cérémonieusement le bras d'Aymar pour s'enchaîner avec une familiarité caressante à celui du maître ; et elle dit vite encore, afin de calmer la fièvre de soupçons qui agitait déjà le cerveau de l'amant tartare :

— Le colonel va partir. J'ai senti pour vous la vanité de lui faire connaître une des singularités de ce palatinat. Il convient que les étrangers apprécient les ressources de notre Lithuanie, et que monsieur puisse attester à la famille de Claremond la prospérité de vos vastes domaines. Cette partie de plaisir, dont je vous avais parlé, Oswald, nous l'avons exécutée à l'improviste. En seriez-vous contrarié ?

— Moi ! Pendant ce temps, murmura le prince, des envoyés de Varsovie investissaient le château et le soumettaient à leur visite pour y rechercher des Français.

— Je le savais, dit effrontément Arabelle. C'est pour cela même que nous avons disparu un moment afin de vous aider dans un généreux mensonge à éconduire des importuns. Et... ajouta-t-elle négligemment, que vous ont-ils appris de nouveau ?

— Que Wilfrid n'est point arrivé au but de son ambassade, madame. On soutient même qu'il n'est jamais parti. Sur cette disparition, ajouta-t-il en regardant fixement Aymar, il y a de singulières conjectures : elles vont s'éclaircir.

Et Muranoff alla s'enfermer avec lady Buccleugh. La conversation fut orageuse. Quelle volonté ne faut-il pas à une femme pour ne prêter sa patience aux efforts qui sont faits pour ressaisir son amour qu'afin d'obtenir pendant ce supplice quelque indirecte lumière sur l'objet récent de son idolâtrie ! Arabelle n'écoutait le prince que pour être informée sur Aymar. Elle disait à Aymar, par la pensée, pendant que le prince l'interrogeait : — Je le hais et le méprise de tout l'amour que j'ai pour toi !

Le lendemain, Arabelle rechercha de nouveau Aymar, mais cette fois elle avait au front un air de souci et de mystère qui ne déguisait point ses craintes. Et cependant elle commença l'entretien par des paroles de sécurité et de séduction. Ce qu'elle allait lui dire, elle l'avait depuis longtemps au fond du cœur ; mais cette pensée, elle était résolue la veille encore à la retenir, à la laisser mûrir quelque temps, de peur de choquer au lieu de séduire. Enfin, excitée de plus en plus à vaincre, poussée par les obstacles même et mille appréhensions inattendues, elle hasarda cette confidence :

—Quand je vous parlais du dessein de vous fixer ici, dit-elle, peut-être avez-vous taxé cette proposition de parole vaine, de capricieuse idée, de projet sans consistance ? Écoutez-moi : voyez si je n'ai point souci de

l'avenir, comme le pourrait faire une tête déjà accoutumée aux calculs et aux cheveux blancs. Muranoff est destiné à un commandement considérable, et il n'a pas auprès de lui un officier qui puisse couvrir de son savoir la nullité de son éducation militaire et sa vanité d'Altesse : vous et moi, nous gouvernerions le gouverneur.

— Servir les Russes! dit Aymar; déserteur de son pays, renégat de sa loi politique pour entrer sous une domesticité de prince!

—Jamais vous ne porteriez les armes contre la France. Le czar n'envie que la Perse et ne menace que la Turquie. Mais comment me faites-vous l'injure de supposer que je veuille placer au dessous d'un seul homme celui que mon admiration élève au dessus de tous? Ici vous deviendriez notre égal. Le prince possède une jeune sœur; j'ignore si l'on vous en a parlé, par la raison simple qu'elle est éloignée d'ici, placée au couvent de la Visitation à Wilna, et que l'ambition de son aîné, le dérangement de sa fortune, réservent, je crois, la pauvre fille à l'honneur d'être un jour chanoinesse; mais nous pourrions faire rapporter cette loi d'exil. La novice n'a que dix ans. C'est une enfant, une poupée encore, que nos usages ne permettraient d'épouser que pour la replacer dans la sainte demeure en attendant sa nubilité. Ce sont donc trois années, au moins, qui seraient données ainsi à vos regrets, à vos libres courses en France, et à l'espérance pour vos amis de cultiver en paix votre affection. Que pensez-vous de ces projets?

— Qu'ils sont graves, milady, dit doucement Aymar. Je suis touché de votre sollicitude; mais, malgré ma déférence extrême pour la gracieuse ambassadrice, je demande le temps de réfléchir.

— Vous aimez toujours Christiane!

— J'espère que non, dit Aymar.

— Eh bien, il faut choisir aujourd'hui même entre la paix et la guerre : les honneurs ou la persécution. Le temps a marché rapidement depuis hier; on vous accuse et je veux vous sauver. Il faut, je vous le dis maintenant sous l'impérieuse loi de la nécessité, contracter alliance avec le prince. Vous êtes libre, vous êtes riche et vous le pouvez faire. Il y va de vos jours et de ma sécurité.

— Je ferais beaucoup pour assurer votre repos ou le défendre, madame : car je vous devrai l'accomplissement du seul projet qui m'intéresse. Vous avez créé dans mon âme un but nouveau, un motif de vivre. Mais je protégerais nos jours, s'il le fallait, autrement que derrière un autel et à l'abri d'un serment imposé.

— Vous la reverrez, monsieur, cette beauté si pure! Le prince est informé de votre récente et périlleuse visite. Vous la reverrez : nous le désirons. Votre égarement, votre vanité, peut-être, luttent encore contre l'aveu d'une honte et l'autorité de cette accusation, qui dut coûter bien cher à l'époux qui l'a portée! Vous pourrez interroger encore une fois l'objet de votre aveuglement, et juger par vos yeux de la confiance qu'une telle femme mérite.

Aymar tressaillit d'espérance, puis d'émotions pénibles, de doutes, de combats contre lui-même. Il n'osa demander d'abord ni comment, ni dans quels délais, ni par quel moyen on le ferait parvenir jusqu'à la captive; et lorsqu'il retrouva enfin assez de résolution pour élever la voix, lady Buccleugh avait disparu. Elle avait disparu, la colère dans les yeux et les lèvres contractées.

C'était une lettre, écrite simplement par Christiane à Muranoff pour réclamer sa liberté avec le droit de retourner en France, qui avait commencé la découverte de ces mystères. Des entretiens où l'un mettait tant de fourberie, d'avarice rusée, et l'autre tant de franchise innocente, avaient achevé d'éveiller des soupçons funestes.

Sur le sort de Wilfrid, on ne savait rien de positif encore, si ce n'est que des bijoux et une précieuse montre de fabrication russe ayant appar-

tenu au lieutenant, venaient d'être entrevus dans les mains d'un juif de Witepsk. Personne, excepté Christiane, peut-être, n'aurait pu indiquer une trace de l'événement et aider à remonter à la source d'une pareille obscurité. Et encore avait-elle vu je ne sais quelles actions s'engager sous ses yeux sans en saisir la complète intelligence, et comme on sait, dans les longues nuits de novembre, l'inexplicable absurdité du cauchemar. Une nuit que restée appuyée sur sa fenêtre, car elle était privée depuis long-temps de tout repos à cause de la mortelle inquiétude de son avenir et de l'absence d'Aymar, dont elle n'entendait jamais parler, dans une de ses nuits de silence et de solitude, elle avait été, ou elle avait cru être témoin d'une apparition étrange.

A l'horizon, la forêt était alors plus enveloppée de brumes qu'à l'ordinaire, et à ses pieds dormaient ces eaux du fossé bordées de leurs roseaux, demi-couvertes des palmes du glayeul et des mille petites feuilles de la lentille des fontaines. Quand la lune perçait les nuages par intervalle, sa clarté glissait sans laisser saillir sur cette morne surface d'autre objet qu'un point noir légèrement hors de l'eau, arrondi dans ses contours comme les flancs d'un brochet mort, ou le plumage flottant de la sarcelle que le chasseur n'a pu faire rapporter par son chien craintif. Cet objet, impossible à distinguer nettement, occupait involontairement les regards de Christiane, qui se rappelait avec anxiété les instans de cette autre nuit qui avait précédé le retour d'Aymar. Sans pouvoir en raisonner les causes, son attention était ramenée incessamment là avec une impression de curiosité poignante. Durant le jour, les hirondelles ne passaient qu'en criant sur cette partie du marécage, et le soir les corbeaux décrivaient au dessus de vastes cercles comme pour s'appeler et s'encourager les uns les autres. Quand trois heures sonnèrent à l'horloge de la forteresse, Christiane voulut s'éloigner. Depuis la paix, les sentinelles étaient retirées au lever du jour; et bien que la clarté de l'aube ne parût pas encore, Christiane avait vu relever le dernier factionnaire. Peu après elle entendit un léger mouvement, un frôlement dans les herbes renversées : c'était l'étroit bateau qui vieillissait oublié sur le bord opposé, qui s'émut. Il s'avança avec précaution. Un seul homme le montait. Etait-ce un soldat chargé d'une ronde secrète? Etait-ce un pêcheur qui venait nuitamment s'emparer des tranquilles hôtes de ce vieil étang? Il ne portait ni nasse, ni flambeau. Ce nocturne aventurier aborda le point noir dont Christiane remarquait l'immobilité. Il se pencha sur l'eau, releva brusquement la tête comme si quelque émotion repoussait son courage; puis il attira à lui, sans peine d'abord, et ensuite avec de pénibles efforts, un objet d'une dimension inattendue. Christiane reconnut un manteau, puis des formes humaines, et ne put douter enfin que ce ne fût tout un cadavre. Toujours enchaînée à ce spectacle par une force de fascination, elle vit le pêcheur fouiller dans des habits en lambeaux. Une grande quantité de pièces d'or roula dans la barque, à faire frémir de joie et de crainte aussi le spoliateur. Elles brillaient à la lueur des étoiles. Puis, avec une indicible et croissante horreur qui rendait ses yeux fixes et glaçait sa voix, Christiane vit l'inconnu tirer un large et luisant couteau, appuyer le corps sur le bordage de la barque, et séparer du poids, qu'il laissa retomber sous un boulet, quelque chose qu'il plia dans ses vêtemens et emporta dans le même silence, dans le même mystère qui avaient accompagné la venue.

Le juif, détenteur des bijoux et de la montre russe, jeté en prison, Alff fut dénoncé pour le vendeur de ces dépouilles. Alff déclara d'abord qu'il les avait trouvées dans un bois : une autre fois au bord des fossés du château. S'il n'avait rien déclaré, c'était dans l'appréhension qu'on ne le soupçonnât d'un meurtre. On chercha vainement dans ces eaux profondes, on ne découvrit rien que des ossemens dispersés. Les poissons avaient rongé la chair. Les os pouvaient avoir appartenu à un ennemi tué dans un

siége aussi bien qu'à un ami assassiné lâchement, ou même à quelque pacifique animal, tant était étrangère à tous les habitans de ce château perdu la moindre science anatomique. Nulle tête n'avait été retrouvée. La mission donnée au Cosaque, et que nous avons vu échouer, n'était-elle pas une preuve à subir, une tâche imposée au bandit pour racheter l'indulgence de son maître? D'où provenaient les soupçons attachés si mystérieusement sur Aymar?

Pendant ce temps, Egidius Ogenski languissait oublié et seul. Tantôt il allait en chassant s'égarer au loin dans les neiges, tantôt il s'enfermait en un lieu retiré de la citadelle, et laissait dans une immobilité complète se succéder ses nuits et ses journées. Un jour il voulait visiter la France, un autre il craignait de franchir l'enceinte même qu'il habitait. Où irais-je? soupirait-il. Ici j'habite un tombeau, mais j'habite auprès d'elle. Le matin renaît pour tous deux. La cloche du soir nous parle de prière en même temps. Cet air qui l'a pressée dans son vol est tout chargé de mes vœux, il est le confident de ma pensée et il les lui reportera peut-être. Oh! qui nommera le plus à plaindre entre celui qui perd le bonheur connu et celui qui aura passé sans être compris à côté du cœur dont la possession eût fait sa vie?

Egidius fut tout à coup appelé auprès du prince et comblé d'honneurs.

— Écoute, lui dit Muranoff : un être végète ici qui m'attendrit et m'importune. Il doit avoir plus d'empressement que moi-même à se voir affranchi : il faut lui rendre la liberté. Il faut lui proposer ton secours à mon insu, et comme si, loin de prêter les mains à sa délivrance, je désirais le priver éternellement de sa patrie.

— Je comprends mal, monseigneur...

— Il s'agit de la femme qui porte mon nom. Tu sais dans quels bizarres rapports d'autres affections me placent vis-à-vis d'elle; le rôle de geolier me fatigue. Qu'elle s'éloigne; que sous tes auspices elle regagne la France. Je seconderai au lieu d'entraver ce moyen de recouvrer tous deux de meilleurs jours. Enlève-la mystérieusement. Cette affliction m'embarrasse, je ne veux retenir personne dans la Tour du Nord. C'est une mode usée dans les romans anglais; ces brutalités, je le répète, n'ont pour moi aucun profit.

— Je croyais, dit naïvement Egidius que sa surprise et son émotion avaient fait trembler à cette parole, qu'il était attaché pour vous, monseigneur, d'immenses avantages à cette alliance?

— Erreur! La présence de la Française devient de moment en moment plus incompatible avec la sécurité d'Arabelle; et j'aime mieux la paix que la richesse, le bonheur présent que les éventualités d'un très équivoque avenir. Il faut me délivrer de cette femme : formez un complot contre moi-même. C'est l'époux qui se chargera de récompenser le ravisseur.

Le pâle officier crut pressentir un piége dans cette proposition si inattendue; rien ne lui sembla vraisemblable dans la sincérité d'une telle mission; mais pour échapper à l'inertie où s'engourdissait sa vie, revoir Christiane, approcher d'elle et l'entretenir un moment sans témoins, quels hasards n'eût-il pas affrontés? Il arrêta sur le castellan un profond regard : celui-ci ne détourna point les yeux, et saisissant la main de son agent, plus troublé encore que docile : — J'ai compté sur ton dévoûment, dit-il. Voilà une clé, voilà de l'or : que la célérité du service rendu soit digne de la confiance qu'il suppose.

— Mais, monseigneur...

— Encore des hésitations? Et quand je ne dirais pas tout au porte-enseigne? quand la politique d'un chef garderait quelque réserve nécessaire, est-ce un motif pour balancer à le servir? Rendre une exilée à son pays, monsieur, et à sa famille, est-ce une action indigne de votre chevalerie? Est-ce une entreprise au dessus de ton courage?

Egidius frémit du doute seul élevé sur sa résolution.

— Eh bien ! propose-lui ton aide, ne néglige aucune instance pour la décider à te suivre. Il suffit à ma responsabilité que je ne puisse être soupçonné jamais d'avoir pris part à cet événement et d'en avoir eu la plus indirecte connaissance.

— J'irai, dit Egidius. Dès ce soir...

— Pas avant minuit, répéta Muranoff.

Et sous le prétexte d'une ronde, il conduisit l'officier au bout du mur du rempart qu'Aymar connaissait bien. — Soupçonnerait-on, dit-il, qu'il y ait là une ouverture ? C'est une issue apparemment pratiquée quand on a bâti cette forteresse, soit pour favoriser la sortie des assiégés, soit pour quelque autre mystérieux projet. Ces deux larges pierres tournent sur leurs bases et livrent un passage qui, imperceptible au dehors, communique avec la tour par un escalier ménagé dans l'épaisseur des murs.

La nuit vint, et dès que la lune fut cachée, Arabelle chercha Aymar et lui proposa de réaliser sa promesse de lui faire revoir Christiane.

Le Français eut peine à retenir un cri de joie : puis il se sentit humilié de sa faiblesse, car le souvenir des accusations qu'il avait entendues le fit rougir, et il pensa à refuser. Mais pendant que sa volonté hésitait encore, sa marche involontaire s'attachait aux pas de son guide.

— Entrez, dit lady Buccleugh, lorsque arrivée à la porte de l'appartement reculé, elle vit le Français tout à coup pâlir ; puis prêter une inquiète oreille, et marquer enfin du geste un ardent désir d'absolu silence.

— Qui peut vous arrêter ?

Aymar avait posé la main sur la poignée de cette porte, comme pour défendre de poursuivre l'entreprise. Au bout d'un moment, il sembla résolu à faire tourner les gonds. Mais Arabelle à son tour s'y opposa.

— Ecoutez !

— C'est la voix de Christiane. A qui peut-elle ainsi parler à cette heure ?

— Ecoutez !

— Noble cœur, disait la captive, était-ce de vous que je devais recevoir le plus éclatant témoignage de dévoûment ? Comment ! le sacrifice de votre chère Pologne...

— Si je ne vous quittais pas, madame, répondait-on, que parleriez-vous de sacrifice ?

— J'aurais désiré sans doute partir. J'espérais bien être retirée de cet asile où mon honneur et ma conscience ne me permettent plus de demeurer ; mais...

— Vous connaissez donc un être qui ferait plus volontiers pour vous l'abandon de sa vie ? qui consentirait à payer plus cher le bonheur de vous avoir délivrée ?

— Je ne m'appartiens plus, éluda Christiane, et c'est à moi d'attendre. Dieu, qui a disposé de mon sort, se lassera peut-être de me frapper par tant d'épreuves. Mais vous vivrez, vous, dans mon éternel souvenir.

— C'est Egidius ! prononça Aymar avec accablement. Puis, sans se souvenir d'Arabelle et sans avoir remarqué son maintien, il s'éloigna. Il descendit avec un profond sentiment de dégoût, et alla seul, sans projet, errer sur les bords de cet étang où il avait précipité Wilfrid. Qu'il eût voulu changer son sort pour celui de sa victime !

Arabelle ne devait pas tarder à venir aigrir le sanglant dépit d'Aymar et à empoisonner sa blessure. Elle le chercha. Mais trop expérimentée pour le froisser dans son amour-propre et l'amener peut-être par la contradiction du cœur de l'homme à défendre l'objet de sa propre rage si elle l'attaquait, elle ne chercha à l'attirer à elle que par des flatteries et le souvenir du prix que le prince mettait à le compter dans sa famille.

— Notre jeune sœur arrive aujourd'hui, lui apprit-elle. Honorez, croyez-moi, la maison d'un prince en consentant à en faire partie. L'occasion

est belle pour montrer que la fortune d'un homme tel que vous a d'éclatantes revanches à prendre!

Aymar renferma ses sentimens aussi bien que ses projets. Il ne défendit point qu'on parlât pour lui à Muranoff, et cependant s'il n'avait pas promis de s'associer dans peu de jours à l'évasion de quelques frères d'armes, peut-être n'eût-il pas retardé d'une heure l'instant de s'éloigner. Il alla dans cette forêt où se creusait l'entrée des mines avec l'espoir de renouer ses intelligences, et hâter le jour du salut des travailleurs.

Là, abrité au pied d'un chêne, il tomba peu à peu dans une mélancolie noire. De tous les sentimens de l'homme, en est-il qui trouble sa raison et métamorphose aussi rapidement les objets que la fièvre d'un esprit jaloux? C'est le prisme décomposant la plus pure lumière, c'est la goutte de ciguë qui peut changer en poison les rayons du miel. Christiane! cette fille d'une illustre maison, ce trésor de pureté, cette sainte résignée à mourir comme l'hermine plutôt que de tacher sa robe d'innocence, il se la représenta fausse et parjure, il la voyait armée de piéges et de déceptions. Il blasphémait alors... et puis, pour revoir au dessus des arbres le château qui la renfermait, il essuyait fréquemment ses yeux. Enfin il se jugeait bientôt lui-même objet d'une trahison, victime d'un ridicule, et son orgueil s'exaltant jusqu'à la fureur lui conseillait les plus étranges vengeances. La plus sûr était de se montrer insensible et déjà consolé par un autre avenir du renversement de cette affection si mobile.

Mais il vint à entendre au loin le bruit des cors et de confus appels qui se répondaient de presque tous les points de l'horizon. Un cheval aux hennissemens sauvages, et tels que les poussent dans leurs steppes de rouces les ardens poneys de l'Ukraine, passa tout à coup à ses côtés. Il prit cette réalité pour une apparition, tant l'essor du coursier avait été rapide. Il lui sembla entrevoir une toute jeune et intrépide fée, avec un habit de religieuse et des ailes, emportée par cette monture, et qui, au lieu de s'effrayer de la vélocité surnaturelle de sa course, l'excitait encore par les sifflemens d'une branche de coudrier. Ce fol écuyer rappela à Aymar les traditions de nos provinces, où des farfadets vêtus de rouge affectionnent la jument du pâturage, vont l'abreuver aux sources où croît le baume, et lui tressent dans la crinière des nœuds qui serviront d'étriers. Disparaissant à travers les crins vagabonds et les cris folâtres, ce fut comme une vision fantastique. Un ruisseau cependant se présentait au milieu du sentier, et arrivé sur le talus, le coursier s'allongea en flèche; mais au moment où lui et le cavalier passaient sur l'autre rive, la masse unie jusque alors se sépara en deux parts, et au dessus de la tête de l'indompté serviteur vola, noir et blanc, un poids léger qui alla se poser sur la fougère. Les rires n'en furent pas interrompus.

Aymar s'approcha vivement, et il crut à une illusion nouvelle en trouvant sur l'herbe deux frêles personnages fraternellement renversés. L'un était une enfant de neuf à dix ans, petite fille riant encore dans sa robe de visitandine et tenant dans ses bras sa compagne; l'autre, qu'on eût pris pour sa sœur, impassible beauté aux couleurs immobiles, aux cheveux blonds mêlés, aux yeux un peu trop brillans et fixes, n'était que la poupée, inséparable amie que portait devant elle à cheval la propre sœur du prince de Muranoff.

Dès qu'Aymar s'élança pour relever son altesse:

— N'est-elle point blessée? dit-elle; n'a-t-elle perdu ni son bouquet, ni ses bas, ni son tablier? Pauvre Casakina! elle a eu bien peur, allez! Sommes-nous loin du château?

— Eh! quoi, mon enfant, dit Aymar avec bonté, vous seriez?...

— Lolenka: la sœur unique du prince. Ah! cette maudite escorte, elle m'a fait périr d'ennui! — J'ai bien faim aussi! — Je viens pour me marier, savez-vous? — Etes-vous notre vassal, vous? — Mon futur est beau, n'est-ce pas? — Vous pourrez baiser ma main dès qu'elle aura reçu

un anneau d'or. — Ah! tenez, voilà mon cheval qui s'arrête; mais nous ne voulons plus remonter dessus, n'est-ce pas, ma fille? — Envoyez-nous donc deux esclaves pour nous porter.

— Je ferai tout seul cet office, dit le Français. Et il s'empara lestement de la princesse qu'il éleva à la hauteur de son cou, tandis qu'elle-même emportait Casakina par un geste pareil.

A les voir ainsi tous trois arriver dans les cours du château, Arabelle prit l'occasion de remarquer que cette rencontre ne pouvait être l'effet d'un simple hasard, et elle parla de sympathie, de prédestination.

— Comment! dit Lolenka qui mettait assez de complaisance à rester dans les bras de l'officier, c'est celui-là qui serait mon mari? Ah! tant mieux. Il est un peu grand, mais il est gentil. Nous nous aimerons bien. Il a déjà été bon pour nous!

Et elle se préparait à lui faire embrasser Casakina, lorsqu'elle rencontra un coup d'œil sérieux de son frère qui déconcerta un peu sa confiance.

— Accomplirais-je ce singulier projet? me marierais-je loin de ma mère? puis-je me lier d'adoption à une patrie nouvelle? et pour des avantages que je méprise, des honneurs qui me font pitié, me séparer des souvenirs que je révère? Ce n'était pas à toutes ces questions qu'Aymar se répondait, mais seulement à celle-ci : — Christiane le saura-t-elle? Il était si impatient de lui porter ce coup, de lui apprendre à la fois qu'il n'était ni sa dupe, ni sa victime, qu'il ne se refusa point à être fiancé sur-le-champ, selon les usages de la Lithuanie, avant même que les actes et les consentemens venus de France pussent donner un caractère authentique à cette alliance à lui suggérée. Il espéra rencontrer Christiane dans la chapelle où il était venu une fois pour elle braver la mort. Il pensa que son rang, son droit, lui commanderaient inévitablement de prendre part à cet acte si solennel. Mais il ne put supposer, quand il alla d'avance visiter l'autel à la lueur des flambeaux, qu'elle était là déjà obscurément réfugiée en une tribune. Tout était silencieux, morne et glacé dans cette enceinte.

Les sentimens étaient faux, de même, dans le cœur des autres personnages. C'était l'avarice et la crainte qui allaient faire agir Muranoff, une passion honteuse et ardente couvait dans le cœur d'Arabelle, et la vengeance animait Aymar. Seule Lolenka était heureuse et sincère; et si ses préoccupations n'étaient pas précisément celles d'une épouse, du moins n'affectait-elle et ne dissimulait-elle aucune de ses impressions. Son humeur se mêlait naïvement de tristesse et de joie. Sa joie, c'était la satisfaction d'être belle : car elle portait une robe de drap d'or qui ne formait aucun pli, et sous laquelle elle s'avançait comme sous l'abri d'une cloche. Sa tête figurait l'anneau resplendissant; et puis un grand chasseur à plumes vertes et rouges venait à la suite, en portant respectueusement son missel. Sa tristesse, c'était l'absence de son amie, car on n'avait pas voulu consentir à ce que la discrète confidente pénétrât dans la chapelle. Et cependant la parure de ce témoin n'avait pas été moins soignée que celle de la princesse. Avec quelle attention surtout n'avait-elle pas fait attacher sur le front verni la moitié de sa couronne de fleurs d'oranger! Mais Aymar avait remarqué les yeux rouges, il avait vu les gentilles lèvres s'allonger; et, dans les plis d'une pelisse envoyée à la future épouse par une femme de chambre, il avait réuni les deux inséparables à l'autel.

— Oh! merci, cria la fiancée un peu trop haut. Elle en devait être aussi, n'est-pas? Nous aimerons notre mari de toute notre âme!

Mais la décisive raison qui allait faire céder Aymar aux sollicitations d'Arabelle, il faut la dire.

— Le projet des Français est découvert, lui avait annoncé l'Anglaise le matin : n'allez pas en accuser ma discrétion, mais la propreétourderie de vos compatriotes. Du reste, ne paraissez point vous inquiéter de l'événe-

ment ; le prince n'a rien à vous refuser en un tel jour, et je lui donnerai l'idée de vous offrir lui-même leur liberté ce soir.

Au moment d'aborder le temple, Aymar fut arrêté sur le seuil par les gestes mystérieux d'un homme accablé par l'âge et dont tout l'extérieur était courbé.

— Un juif ! dit le courtisan qui suivait. Il vous proposera sans doute quelque orfévrerie venue d'Angleterre.

— Et en ma qualité de prétendu, je ne saurais l'éconduire, répondit Aymar, qui sous ce déguisement avait déjà reconnu l'intrépide Modeste.

Il le suivit en effet à l'écart, averti qu'il était déjà du péril de la petite colonie française.

Et Christiane ? Que faisait cependant Christiane ? Ce n'était plus la femme indolente et timide comme au temps où son sort avait reposé plus en sa famille qu'en elle-même. Elle avait dans l'abandon retrouvé l'énergie et le vouloir. Pauvre plante trop soutenue par plus d'un tuteur, elle avait d'abord incliné la tête, puis appris enfin à porter le faix de sa propre existence. Calme et comme insensible avant que la vie ne l'eût blessée, elle s'était réveillée sous la douleur. Les angoisses qu'elle avait senties, l'amour qu'on lui avait pour ainsi dire imposé avaient métamorphosé ce caractère et transfiguré cette âme. A peine autrefois osait-elle dans la création tenir la place d'une victime, aujourd'hui elle réclamait pour deux une place au soleil.

Mais le pope, au casque d'or des Hébreux, aux habits semés de pierreries, chargé de la bénédiction nuptiale, occupait déjà le milieu de l'autel. Muranoff prit lui-même la main de sa sœur pour la présenter à Aymar, et s'associer à la question qu'allait prononcer le prêtre. — Tout à l'heure quand on demandera : Prenez-vous le colonel Aymar pour époux, que répondras-tu ?

— Oui : se pressa de dire Lolenka avec la candeur accoutumée de son sourire.

Mais l'époux manquait. Il était attendu à différens degrés d'impatience et peut-être de terreur. Un mouvement se fit tout à coup dans l'assemblée. Les têtes s'élevèrent ; tout le monde pensa que le personnage qui s'avançait de la profondeur du sanctuaire était Aymar, et plusieurs même prononcèrent le nom du Français.

— Eh ! non ! dit Lolenka de sa voix claire et pure : c'est une dame. Elle est bien belle et bien pâle !

La démarche de la jeune femme était pénible ; mais que son front était calme et noble !

— Christiane ici ! murmura le prince. Que prétendez-vous faire?

— M'opposer, dit-elle, à ce mariage.

Un frisson parcourut l'assemblée.

— Eh ! pourquoi, madame ? demanda le saint ministre.

— Parce que le colonel Aymar est déjà l'époux d'une autre.

— D'où vient donc, interrompit Muranoff, qu'on a laissé cette femme folle descendre des appartemens qu'elle habite?

— Elle ! dit avec compassion Lolenka.

— Et qui, ajouta dédaigneusement le maître, atteste ce prétendu mariage ?

— Moi, dit Christiane, qui suis sa femme.

— Oh ! folle ! soupira la fiancée.

Muranoff jouait la tranquillité, la compassion même ; et ses lèvres étaient blanches. Sa main convulsive errait de sa poitrine déchirée à la poignée du sabre qui le quittait rarement.

— Vous savez mieux qu'un autre, prince, que vous n'êtes point mon mari. J'ai dû être livrée à un étranger : Dieu seul a pris soin de me donner à celui à qui il m'avait destinée.

Muranoff fit un signe aux soldats qui lui servaient d'escorte.

— Et vous, ministre du ciel, poursuit la jeune mère, au lieu de prêter ici votre office à un sacrilége, prononcez mon divorce; autorisez mon départ. Je demande à l'instant même à descendre de mes honneurs de princesse pour devenir à jamais la compagne d'un proscrit.

Un affreux tumulte s'éleva dans la chapelle. Le pope éteignit les flambeaux.

En ce moment rentrait Aymar. Il n'entendit, et sans les comprendre, que les derniers accens de cette parole; et l'unique objet qui attira ses yeux fut la rapide image de Christiane. Il ne l'entrevit que d'un demi-coup d'œil, et comme s'efface dans les ténèbres d'un orage la blanche statue qu'était venu frapper l'éclair. Mais, ô pouvoir de la jalousie! il vit aussi, pour arrêter son involontaire élan vers elle, un bras mieux armé que par une épée nue. C'était le bras d'Egidius servant de soutien à la défaillante opprimée.

A cet aspect, il demeura immobile.

— Mon Dieu! criait en pleurant la petite fille, vous verrez que nous ne serons point mariés du tout! Ce sera la faute de la folle. Allons-nous-en nous déshabiller.

Les soldats de Muranoff formèrent à l'instant un cercle de fer et arrêtèrent Aymar.

— Un mot! dit le castellan, un mot, monsieur le colonel. Vous êtes prié de donner à ses amis des nouvelles du lieutenant Wilfrid.

A ce nom, irrité des souvenirs d'une rivalité déjà odieuse, et exaspéré par l'adversité présente de son sort et de celui des autres Français :

— Je l'ai tué, dit avec un froid orgueil l'amant de Christiane.

— Egidius! acheva le prince, reconduisez en paix les affligés. — Et vous, mon père, préparez cet homme à mourir. — Je vais envoyer Alff.

XII.

— Eh bien! comte Ogenski?

— Quand il m'a vu entrer dans sa prison, madame: Venez-vous, m'a-t-il dit avec un accent provocateur, m'apporter quelque pitié que je repousse? me proposer un secours dont je ne voudrais pas pour sauver ma vie, quand même la vie me serait chère? Retournez à celle qui vous envoie, et dites-lui que ma consolation de ne jamais revoir la France est que je serai dispensé de parler d'elle.

— Et vous comprenez de pareils sentimens?

— Je comprends peu l'ingratitude. Je sais seulement qu'il est, madame, des hommes qui donneraient pour un regard de vous leur part de l'autre monde. Et celui que vous aimez vous soupçonne!

— Arabelle!... laissa échapper la pauvre Christiane.

— Du reste, poursuivit Egidius, l'esprit du prisonnier me paraît troublé sur plusieurs points. Il ne sait rien de ce qui s'est passé hier dans la chapelle; il semblait désirer avidement l'apprendre, mais plus visiblement encore ne point vouloir le tenir de moi.

Madame, il faut quitter cette contrée. Je ne vous ai rien laissé ignorer des facilités qui vous sont offertes et...

— Il me soupçonne!

— Partez : dussiez-vous choisir un autre guide pour ce projet et repousser jusqu'au dévoûment fraternel... qui vous serait acquis.

— Je voudrais, répondit Christiane, parler encore une fois au prince. Aplanissez-moi jusqu'à lui des chemins qu'on dit hérissés de gardes et d'espions.

— Le prince, madame, est mourant. L'ignoriez-vous? et depuis hier,

presque au sortir de la chapelle, personne n'a pu approcher de son lit sanglant.

— Quels malheurs ignorai-je donc encore?

— On cherchait en tous lieux un esclave : Alff; et son maître, irrité d'une absence inexplicable, a voulu prendre part aux explorations qui se faisaient pour le retrouver. Il le soupçonnait dans une caverne de la forêt où quelques chasseurs portent quelquefois de l'eau-de-vie forte, entassent leurs provisions sauvages et s'enferment jusqu'à ce que les convives aient perdu tous la raison et presque l'apparence humaine. On n'y a trouvé que des ossemens fraîchement dépouillés de leur chair, des cendres rouges et un commencement d'incendie qui gagnait déjà notre plus haute futaie de bouleaux. Mais en retraversant le désert qui enveloppe cette retraite, un coup de carabine, qui semblait partir de la terre, est venu frapper le prince. On ne sait encore à qui attribuer cette action : les uns disent à des Français menacés dans leur liberté ou jaloux de venger le colonel Aymar; les autres à la perfidie d'Arabelle, impatiente de régner ici en souveraine exclusive. D'autres enfin ont soupçonné Alff lui-même comme auteur ou du moins exécuteur du complot. Ce qui mêle à ces soupçons jusqu'au nom de lady Buccleugh, madame, c'est l'absence de cette étrangère. Elle n'a point reparu près de la victime depuis que le prince est en danger de succomber.

Christiane n'en écouta pas davantage, et, oubliant qu'elle demandait tout à l'heure un appui afin d'arriver jusqu'à Muranoff, elle s'élança pour s'y rendre seule, et n'eut besoin que de cette volonté ferme et de ce dévoûment qui ne rencontre pas d'obstacle tant qu'il n'en sait point prévoir.

Quel tableau! L'appartement du maître était abandonné. Dans les convulsions de son mal et de sa colère, Muranoff avait tellement effrayé ses propres domestiques et repoussé leurs soins, qu'il était livré à un délaissement absolu. Tombé de son lit en désordre sur le parquet, il avait ensanglanté les rares fourrures et les meubles venus de Londres. Seul avec lui dans cette vaste chambre, un enfant se tenait ou plutôt se cachait dans un angle, n'osant remuer que les yeux; et il était facile de voir que la difficulté de sortir le retenait là plus encore que le zèle. C'était Lolenka, impuissante à porter secours : et la présence de Christiane vint encore paralyser ses dernières forces.

— La folle! ne put-elle s'empêcher de dire en la voyant paraître.

La déplorable épouse s'acquitta de devoirs courageux. Sa présence rappela les serviteurs, les chirurgiens posèrent un premier appareil, et le castellan lui-même, abusé par les préventions de son esprit et le délire de sa fièvre, s'abandonna à des mains qu'il crut reconnaître pour celles d'Arabelle.

Mais il fallait pourvoir à la délivrance des Français. Christiane éprouvait à ce sujet une incessante anxiété; et bien qu'elle eût pressenti qu'une puissance supérieure à celle de Muranoff, et capable de museler Alff, veillait sans doute à la conservation d'Aymar, elle ne pouvait, dans son émulation jalouse, différer aussi d'agir. Ce fut à Lolenka qu'elle résolut de confier cette difficile entreprise.

— Écoutez, enfant, lui dit-elle : savez-vous que l'officier français que vous attendiez hier à l'église est enfermé dans un cachot noir?

— Lui! mon mari? et pourquoi cela?

— Il ne sera jamais votre mari. On vous a trompée et je ne puis confirmer ce mensonge; mais il faut le délivrer, car on veut sa perte, et c'est à vous seule, peut-être, qu'il peut devoir un pressant service.

Lolenka attribuait à l'état où elle supposait l'étrangère cette dénégation pour elle du titre de son époux au colonel; mais elle resta persuadée qu'Aymar était réellement en péril, et elle fut touchée de pitié pour son sort.

— Que faire? demanda-t-elle avec empressement.

— Vous emparer, parmi les doubles clés que voici rangées là et qui ouvrent toutes les portes de la citadelle, de celle où le mot PRISON est écrit. Tenez, c'est celle-là; puis avoir, cette nuit même, le courage de vous en servir. Je ne puis, moi, quitter le prince, dont je suis l'unique secours pour celui qui rejette les miens. Le prisonnier n'aura pas en vous voyant la pensée de refuser la liberté et la vie. Allez.

— Faudra-t-il qu'il vienne vous parler?

— Hélas! c'est tout ce que je souhaiterais au monde! Mais une heure, une minute de retard peut être fatale à son sort. Qu'il me croie coupable et soit sauvé; qu'il parte avec ses erreurs, qu'il devienne libre et que je reste calomniée. Ne parlez de moi à personne. Le plus sage serait de vous borner à faire glisser, en rassemblant toutes vos forces, le pène de la lourde serrure, et de laisser, en vous retirant, la porte entr'ouverte. Dieu fera le reste et vous bénira, ma mignonne. Les maris ne sauraient vous manquer.

— Oh! celui-là! dit la petite fille, c'est celui-là que je veux.

— Sauvez-le donc! dit Christiane.

Ce hardi complot, essayé par de si frêles moyens, réussit. Modeste, échappé à toutes les surveillances, rôdait sans cesse et comme une âme en peine dans les plus obscurs corridors, afin d'épier un moyen d'être utile aux prisonniers. Il causa une vive frayeur à Lolenka; mais elle la lui rendit quand les deux jeunes et dévoués agens se rencontrèrent d'abord dans les ténèbres. Puis Modeste, dès qu'il l'eut reconnue, vint heureusement à son secours pour faire tourner la clé couverte de rouille. Elle céda aux deux petites mains posées l'une sur l'autre. Aymar ne dormait pas. La responsabilité qu'il avait prise du salut de ses compatriotes tenait son insomnie si attentive qu'il saisit le premier bruit libérateur; et Lolenka, surprise de sa propre action, tremblante de son propre courage, était à peine rentrée dans l'appartement où l'attendait Christiane, que des cris échangés, renvoyés par des sentinelles, apprirent aux deux timides conspiratrices que les remparts étaient franchis par leurs protégés. Le nombre des coups de feu, tirés en des directions diverses, indiqua aussi que les fugitifs étaient nombreux; enfin cette fusillade, prolongée au loin et à des intervalles de plus en plus long, disait encore que le but des surveillans était manqué.

Aymar, en effet, partit. Plus heureux de la liberté d'autrui que de la sienne, il avait assez d'or et de résolution pour assurer la retraite; et muni de ce double passeport, il ne pouvait manquer de gagner la France. Il partait croyant devoir la liberté à Arabelle. Derrière lui d'odieux soupçons contre Christiane l'excitaient à quitter la Pologne, et devant lui se dessinait déjà l'image chérie de sa mère qui l'appelait les bras ouverts.

Cette fuite fut à peine connue, que lady Buccleugh résolut de suivre l'objet de sa récente et folle idolâtrie. Il lui fallait s'attacher à ses pas ou mourir; car les passions d'une telle femme ne connaissent d'obstacle ni dans les peines, ni dans les crimes. Elles braveraient les distances, elles affronteraient l'échafaud. Mais ce que tout le monde ignorait encore, c'est qu'Arabelle était l'héritière de Muranoff. Celui-ci n'avait pu disposer de ses biens avant d'avoir contracté le mariage français destiné à restaurer sa fortune; mais depuis les événemens attachés à cette fatale alliance, désespérant de tirer jamais profit de l'héritage des Claremond, il avait aliéné les propres débris de son patrimoine. Vaincu par les captations de l'avide Anglaise, il avait simulé pour elle un acte de vente de ses châteaux, forêts, esclaves : lesquels, pour un prix qu'il était censé avoir reçu, devaient passer au prétendu acquéreur à sa mort. Enfin la révélation du fictif contrat devait tenir lieu d'un testament où Arabelle eût été déclarée légataire universelle. Personne, disons-nous, qu'une seule créature de lady Buccleugh n'était informé d'un acte si périlleux...

car si demain il fallait partir, l'Anglaise voudrait-elle s'éloigner les mains vides ?

La nuit qui suivit l'évasion d'Aymar rendit enfin un peu de repos à l'esprit de Christiane. Le bruit s'était répandu dans le château que le castellan touchait à sa dernière heure; et on l'avait encore une fois abandonné aux soins uniques de sa pieuse protectrice. Mais la crise, qui passait pour mortelle, prenai. au contraire une issue heureuse, et il devenait probable que le sommeil, en se prolongeant, rendrait au blessé quelque force, et peut-être sa raison égarée depuis trente heures. Lolenka, toujours un peu effrayée d'avoir entendu parler de Christiane comme d'une personne en démence et qu'on avait fait reconduire à sa tour, s'était pourtant accoutumée à la voir. Elle se sentait plus d'attraction pour elle que pour tout antre habitant de ce sombre lieu. Elle voyait sa folie si douce! Elle eût voulu se montrer pour l'étrangère aussi bonne qu'elle la surprenait pour les autres, son frère et les prisonniers. L'enfant avait pris émulation et confiance à voir quels services constans étaient rendus à un si terrible malade. Puis elle en était venue à rechercher à ses côtés une place, à suivre en tous lieux cette compagne, à en solliciter quelques unes des caresses que la câlinerie d'une petite fille demande ordinairement à sa grande sœur. Dans cette nuit donc, ni l'une ni l'autre n'avait voulu regagner sa chambre éloignée, se déshabiller et se mettre au lit; mais toutes deux sentaient leurs membres s'appesantir et leurs yeux se fermer. Le silence lointain et le recueillement intérieur qui les entouraient devenaient plus solennels à mesure que marchaient les heures. Ce grand appartement de prince était seulement éclairé par une lampe d'albâtre dont les rayons allaient mourir. L'odeur de l'ambre, si chère aux Russes, épaississait l'air que respiraient les deux femmes. Christiane, la tête demi-renversée sur le dossier d'un gothique fauteuil, laissait errer son regard tantôt sur les reflets capricieux du plafond, tantôt sur une panoplie, où les armes turques et les armes tartares formaient de bizarres contrastes. Puis c'était là-bas une carte de la France lointaine, dont les contours familiers, la déchirure des mers si connue, occupaient mollement ses souvenirs. Comment, sans entendre le mugissement des grèves et respirer le parfum des genets retrouver la forme de cette Bretagne qui pose un pied si hardi dans l'Océan comme pour aller défier l'Angleterre? Que de doux rêves à suivre pour l'exilée en côtoyant les roches de Noirmoutiers, les plages vendéennes! Voici les deux bouches fécondes de la Loire et de la Gironde. Voilà ce Roussillon, aimé du soleil, qui affecte une courbure empressée pour aller toucher l'Espagne, comme l'amoureux danseur avance le pied pour rencontrer plus tôt le pied de sa maîtresse. Enfin ce golfe de Marseille aux ondes bleues et aux franges d'argent, c'est lui qui, depuis Nice jusqu'à Narbonne, appelle le voyageur sur son rivage courbé en demi-cercle comme les bras ouverts d'un ami.

Christiane eût bien voulu changer la position où elle se sentait alanguir; mais Lolenka, étendue sur le tapis blanc à fleurs écarlates, avait posé sa tête sur les pieds de sa nouvelle amie, et le sommeil l'avait surprise et saisie là, comme un souffle de décembre engourdit un jeune ruisseau.—Dors, lui disait dans sa pensée la future mère, et oublie que nous vivons, enfant. Puis l'immobilité l'envahissait à son tour : ses yeux errans se réfugiaient sous les blanches paupières aux cils noirs, et bientôt, pour tout bruit, la double haleine des deux sœurs hospitalières se mêla à des intervalles aussi égaux que les oscillations de la pendule.

Alors une femme entra. Elle marchait sur la pointe des pieds, et elle s'arrêta, échevelée et pâle, à quelque distance du lit où gisait Muranoff. Cette image appartenait-elle à la réalité, ou à quelque songe de Christiane? La femme, après avoir contemplé tout autour d'elle avec une expression de menace, aborda le lit d'un pas impassible et comme un étranger qui s'attend à ne rencontrer là qu'un cadavre. Cependant elle fit le

tour de cette couche somptueuse qu'elle semblait connaître, et ne s'approcha que par l'étroit passage laissé le long de la muraille. Elle eût pu échapper ainsi aux regards des témoins, si le sommeil en avait laissé là. Elle se baissa derrière le rideau, courbée en deux à la hauteur des oreillers et un bras étendu. Nul bruit ne vint à elle. Elle se baissa davantage : d'une main, elle rejeta brusquement derrière son oreille une touffe de ses cheveux, et de l'autre, fortement posée sur son propre sein, elle essaya d'en comprimer les battemens. Nul bruit ne s'éleva encore. Alors ses yeux s'animèrent et s'agrandirent. Elle poussa avec précaution la soie sur sa tringle d'acier, mais non si doucement qu'un anneau ne vînt à gémir. A ce murmure, Muranoff ouvrit subitement les yeux. L'apparition recula.... avec cette horreur précipitée que cause au voyageur la découverte du serpent sur lequel il va marcher. Le prince étendit la main et prononça faiblement un nom cher à sa mémoire. La femme fut comme obligée d'approcher vers lui son front et de forcer ses lèvres à sourire. Puis, comme sous la puissance d'un élastique ressort, sa taille se redressa. Elle fit un pas en arrière pour aller chercher l'abri du rideau ; et là, les bras tordus sur la poitrine, elle maudit Dieu. Toute sa personne se recueillit dans une expression de désespoir et de perversité à faire frémir un assassin. La plus horrible surtout des émotions qui se succédèrent sur ce mobile visage fut un éclair de joie quand sa main retrouva, dans la mousseline croisée sur son sein, l'épaisseur d'un flacon qu'elle y avait caché. Elle l'ouvrit.

Christiane, durant cette apparition, poursuivait ses rêves, si toutefois il est exact d'appeler rêves quelques unes des perceptions envoyées d'en haut pour annoncer l'avenir, ou donner aux absens l'immédiate connaissance de quelque fait qui s'accomplit loin d'eux. Combien de fois, plus prompts que tous les télégraphes humains, le sentiment d'un malheur n'a-t-il pas traversé les mers pour aller se révéler à un fils avant que la cendre de son père ne fût refroidie? qui ne se souvient d'avoir rencontré dans les moindres événemens de l'existence vulgaire des hasards attendus, des circonstances pressenties et qui éveillaient en nous plutôt un souvenir qu'un étonnement? Telle figure que vous voyez pour la première fois vous est déjà familière ; ce paysage où vous n'avez jamais voyagé, vous en connaissez les détours; ces paroles qui vont vous être dites, vous les saviez d'avance et vous vous prépariez à les entendre. Tout cela vient d'un monde où vous avez déjà passé : c'est le monde des rêves. Vous vous souvenez, au lieu d'apprendre. Et il y a d'assez systématiques esprits, d'assez obstinés sceptiques pour ne voir en ces prévisions que les aveugles jeux du hasard, sans acception d'aucune vue de la providence !

Christiane dans une église de Prague, sur une tombe où se lisait le nom de son aïeul, voyait pleurer un autre vieillard. Elle reconnut son oncle. Il l'appela de son doigt amaigri et lui fit signe de venir joindre ses prières aux siennes. Quand ce devoir fut rempli, il lui donna un papier et lui dit : — Il est parti le premier, lui qui était le moins courbé par l'âge. Le roi a pleuré. Je vais le rejoindre avec bonheur. Je partirai le 27 février. Tous les titres de nos biens, réservés pour toi seule, sont déposés à Paris chez le notaire Daloz. Ma fille, vivez fidèle à votre prince et à votre Dieu.

Et Christiane devait, avant la nuit prochaine, recevoir effectivement une lettre de M. Daloz. Elle y était priée de faire connaître ses intentions d'héritière. Son grand-oncle était mort le 27 février.

Mais elle s'était réveillée frémissante, car elle avait cru voir encore le dernier des Claremond s'approcher d'elle et poser affectueusement une main sur son front pour la bénir. Cette main paralysa son cerveau ; elle crut avoir été touchée par la mort même, et elle se leva. La tête de Lolenka glissa alors sur la prochaine rosace du tapis et elle éleva les

bras en souriant. On eût dit une pastourelle étendue sur les prés, tant étaient vives et variées autour d'elle les fleurs du beau tapis français, coloré à Aubusson dans les eaux de notre Creuse.

Quand Christiane, dans sa première sollicitude, jeta soudain les yeux vers le blessé, elle vit s'éloigner de lui une ombre. Plutôt qu'une retraite, c'était là une fuite, une disparition de fantôme : et derrière les pas rapides volaient les plis d'un voile blanc semblables aux dernières vapeurs qui composent une nuée d'orage, ou l'éblouissement qui marque le sillage d'un éclair. L'épouse effrayée approcha du prince. Elle fut frappée de l'intelligence rendue à son regard, puis de l'étonnement qu'il témoigna de la voir. Le cerveau reprenait ses fonctions, la fièvre cédait, la crise s'était donc achevée complète et favorable.

Mais Muranoff aussitôt d'un accent de voix tout ensemble menaçant et craintif.

— Que faites-vous là? dit-il. Ai-je demandé vos secours? Ai-je besoin de votre assistance? Il n'est pour moi qu'une providence seule, un seul ange consolateur et gardien, et celui-là ne m'a pas quitté depuis que je souffre. Il vient encore de verser le baume et le soulagement en moi. — Sortez! Il va revenir. — Comme il a su tempérer ma soif! A-t-on laissé là, pour l'apaiser encore?...

Le malade se souleva en faisant cette question et reconnut avec joie qu'un second verre de son breuvage avait été coloré du même élixir dont il parlait avec reconnaissance. — Je lui devrai la vie, ajouta-t-il. On croirait boire la force, et le nectar préparé pour les bienheureux.

Lolenka jeta un regard de curiosité et de convoitise sur cette liqueur: elle avait la transparence de l'émeraude.

— Lady... Buccleugh... osa demander Christiane, est donc venue ici?

Et elle s'efforçait de cacher toute son émotion au milieu des soins qu'elle prenait de recouvrir les pieds du malade.

— Retirez-vous! répéta Muranoff.

— Ne puis-je aider à vous servir?

— Non. Votre présence me fait mal. Je me sentais, il y a un moment encore, nager dans le bien-être : le calme a déjà disparu. Je souffre. Il me semble que ma poitrine est en feu.

Au bruit d'un cristal déplacé sur le marbre, Christiane se retourna avec effroi et vit Lolenka en souriant porter le gobelet vert à ses lèvres. Elle le saisit, l'arracha à l'enfant et le jeta par une fenêtre ouverte.

— Pauvre amie! pensa la visitandine friande, ne guérira-t-elle jamais de sa folie?

— Sortez! sortez donc! reprit avec rage Muranoff : c'est vous qui me causez ces tortures. Mon sang bout, ma blessure se rouvre, les membres se tordent et l'estomac se déchire. Je sens tous les supplices de l'enfer. Oh! c'est dix fois mourir. Sortez!

Christiane en effet était sortie; mais pour aller faire part de ses terreurs au chirurgien de la forteresse.

L'homme de l'art les confirma, et prépara en hâte un antidote puissant.

Le castellan se refusa à le prendre.

— Vous voulez m'empoisonner! criait-il. Je ne veux de secours que de la main d'Arabelle.

Et il l'appela long-temps. Ce nom seul interrompait les menaces et les blasphèmes. Arabelle ne vint pas : la mort seule accourut. La mort seule put mettre un terme aux souffrances du misérable abusé. Il devait succomber ainsi pour avoir dépravé sa confiance et placé son absurde amour.

A peine ses yeux, qu'aucune main n'avait pu fermer, furent-ils devenus immobiles, que deux esclaves se présentèrent pour ensevelir le favori du czar. Quelqu'un était pressé de dérober ses restes à tous

les regards, et de faire dominer dans ce château une volonté sans rivale. Lady Buccleugh n'attendit pas que la terre de Pologne se fût refermée sur son maître d'hier, elle partit. Mais elle avait laissé un dépositaire de ses droits chargé de les faire reconnaître. La roue de sa voiture effleura le cercueil, et déjà elle était emportée sur la route de France que le glas de la chapelle retentissait encore. L'agent chargé de ses intentions et de ses titres n'était autre qu'un certain Zabiello, parasite du mort et se disant son parent, lequel nous avons déjà rencontré dans le festin où s'inaugura l'arrivée de Christiane. Il avait depuis vendu son âme à l'or mal acquis de la courtisane. Il se présenta devant le veuve et lui signifia, en montrant les actes, qu'elle eût à sortir du château.

— Et Lolenka? dit Christiane pour toute réponse à cette iniquité, pour toute sollicitude de l'avenir.

— Elle sera reconduite à Wilna, madame, et rendue au couvent qu'elle n'aurait jamais dû quitter.

Il est heureux, pensa la Française, qu'on n'ait pas disposé en faveur de cette enfant du moindre débris de fortune : elle eût été livrée comme épouse à un Zabiello.

— Oh mon Dieu! Christiane! pleurait la pauvre chanoinesse, dès qu'elle connut sa destinée, que vais-je devenir sans vous? J'ai appris à t'aimer. Tu n'es qu'une étrangère, mais je te préfère à eux tous. Emmenez-moi, madame, j'aurai soin de vous. Ils ne vous ont peut-être pas dit, ou vous l'aurez oublié, que votre raison... eh bien! je serai là, moi, si elle vient à vous manquer. Toi, tu ne m'aimes donc pas? Vous avez peur que je vous importune. Je ne demanderai rien. Je n'emporterai avec moi ni mes joujoux ni mes parures.

— Ne regretteriez-vous pas demain votre patrie? répondit Christiane en l'embrassant.

— Tu n'en sauras rien, dit-elle; je ne pleurerai que quand tu dormiras.

La noble épouse, ainsi renvoyée sans suite ni asile, et n'ayant pour ressource que les diamans qu'un jour plus tard on lui eût enlevés sans doute, ne disait pas à son innocente amie toute l'incertitude de son propre avenir et l'embarras de sa situation présente. L'heure de la maternité approchait pour elle, et à quel seuil irait-elle frapper à Paris quand elle y arriverait calomniée.

— Retournez à Wilna, dit-elle, enfant; et laissez-moi d'abord chercher et trouver un refuge pour toutes deux.

L'enfant recommençait ses pleurs.

— Eh bien, que vos vœux soient donc entendus et vos larmes exaucées, termina Christiane : Je vous emmènerai. N'apprenez jamais à douter de deux choses : la bonté de Dieu, la fidélité d'une sœur.

Christiane voulut obtenir un jour de plus pour se préparer à un si pénible voyage et s'assurer que rien ne manquerait à sa pupille. Zabiello et deux de ses complices pénétrèrent au milieu de la nuit même dans l'appartement où veillait la veuve. A la lueur de quelques flambeaux épars elle rassemblait les plus indispensables ressources aux besoins et aux fatigues d'une route si longue.

— Partez, madame, avant le lever du jour, dit impérieusement Zabiello. Un carrosse est déjà préparé; et d'ici vous pouvez entendre les chevaux frapper la neige.

— Et Lolenka? dit encore Christiane.

— Partez. Votre intérêt le commande. On dit que mon maître est mort empoisonné... et vous n'avez point cessé de veiller auprès de sa couche!

La stupeur ôta la parole à Christiane. Elle pensa ensuite à répondre : — Est-ce lady Buccleugh qui me fait transmettre cette indulgence? Mais elle n'en eut pas la force. La menace lui parut redoutable : elle avait plus d'une existence à protéger.

Et d'ailleurs, pour trancher toute hésitation, les satellites se préparèrent à la porter, s'il le fallait, jusque dans les cours ténébreuses.

Afin de se ménager toutefois une dernière espérance d'accomplir sa promesse, elle demanda à adresser au moins du regard un dernier adieu à Lolenka dans son sommeil. Elle voulait, si elle ne devait rien obtenir de plus, elle voulait qu'en ouvrant les yeux aux premières lueurs du lendemain, l'enfant trouvât sur son lit une chaîne d'or et de topazes dont elle avait aimé tant de fois à faire jouer les cercles autour du cou de sa compagne.

Mais quand on laissa, avec un ironique sourire, pénétrer Christiane dans cette chambre, elle n'aperçut qu'un lit désert. La sœur du prince avait été chassée la première.

XIII.

Aymar fut, dans sa retraite, assailli de nombreux obstacles et de chagrins de cœur. Et pourtant il s'éloignait! Christiane n'était-elle pas la première femme et non pas la première chose qu'il aimât? Il savait déjà quels rapides dangers menaçaient les libertés de la France. Lui sera-t-il pardonné d'avoir préféré à tout la patrie, et à nous de n'en avoir fait qu'un homme, au lieu d'un héros de roman? Toutes les polices des états qu'il lui fallait traverser étaient hostiles aux défenseurs de la cause polonaise. Partout où un brave était soupçonné sous le déguisement le plus obscur, il devenait l'objet d'une inquisition inexorable. Le nombre de ses compatriotes, qu'il avait d'ailleurs sagement dispersés, avait, par le partage égal des deniers, réduit ses propres ressources à la solde exiguë du fantassin, à l'étape rigoureuse; et les journées à pied sont longues pour le solitaire qui rumine les amertumes de sa vie passée! Tantôt il lui fallait acheter un gîte à un prix onéreux, tantôt il était forcé à s'étayer d'une fable. Quand son hôte, désigné chaque soir par le hasard, lui adressait un geste, un coup d'œil interrogateur, il n'osait s'informer de leur signification secrète, de peur de découvrir qu'il était pris pour un contrebandier, ou pis encore: quelque ténébreux émissaire. Un soir qu'il approchait du but, mais qu'il avait été repoussé à coups de fusil par les douaniers de la ligne française, en cherchant, pour s'abriter durant la nuit, un chêne neutre, un fossé inoffensif, et se souvenant de l'éloquente peinture du martyr mourant sans patrie entre la double borne de deux héritages, il entendit retentir à vingt pas de lui une voix fraîche et vibrante. Cette voix adressait au ciel une hymne, et les accens étaient polonais. Il s'avança et reconnut dans l'émigré, à qui l'approche de la France avait peut-être déjà rendu l'espoir et le courage, un de ses plus jeunes compagnons dans la retraite de Dembinski: c'était le poëte Zavisza. Il était destiné à se créer à Paris des amitiés parmi nos artistes et nos philosophes, à toucher la docte main de Ballanche: hélas! et il devait ensuite, pour être retourné trop hâtivement vers sa chère Varsovie, rencontrer là un affreux supplice. Ce banni était assis indolemment sur la mousse, et l'accent de cette voix n'était pas sans grâce, bien qu'elle étonnât un peu les échos étrangers. Il chantait dans le mâle idiome des Slaves:

La Vistule au flot libre a ralenti son cours.
Quel fléau l'engourdit? L'hiver. Pour quelques jours
Sous un réseau glacé l'hiver la tient captive:
Le mouvement, la vie a déserté sa rive.

Le tyran qui triomphe a dit: — Fleuve insolent,
Toi qu'a rendu trop fier ton rivage sanglant,

Te voilà sous mon joug. Le passant te méprise,
Le dernier des Baskirs sous son coursier te brise.
Plus de cris insensés : sous mes liens couvert,
Silence et mort! Subis le sceptre de l'hiver.

Et sur son urne assis au front du mont Carpathe
Le fleuve a répondu : — Que ta furie éclate!
Ton pouvoir d'un moment ne peut m'atteindre au cœur.
De ta voûte de marbre incessamment vainqueur,
Mon cours suit ses destins. Sous leur cuirasse épaisse
Mes flots vont à la mer. Que le soleil renaisse,
Et tu verras demain tes fragiles remparts
A son premier rayon crouler de toutes parts.
Les neiges dont ta main comble les precipices
A mon vol plus hardi s'associeront propices.
Souffle, endurcis la terre, excite les autans :
Qui peut dans son retour enchaîner le printemps?
Il vient! Au nord fangeux déjà l'hiver recule,
Et la Vistule encor restera la Vistule.

Les deux compagnons d'armes se reconnurent, et ils s'étaient à peine serré la main qu'une troisième personne parut devant eux. C'était un paysan avancé en âge et portant sur l'épaule un fagot de sapins : « un pauvre bûcheron tout couvert de ramée, » comme dit La Fontaine. Mais il conservait dans sa marche quelque chose de grave et de cadencé, décelant le soldat accoutumé à mesurer son pas symétrique; il avait en effet un reste de bonnet de police, et dès qu'il fut en présence de Zavisza :

— Vous êtes du pays des braves, dit-il. Je comprends peu votre langue, mais je l'ai si souvent entendue que j'en connais la musique. Elle me remue le cœur. Avez-vous appétit d'un bon feu, d'une pauvre soupe aux choux, d'un matelas étendu près de l'âtre? Venez. Paul aussi sera bien aise de vous voir. Nous avons fait la guerre dans votre pays, nous deux, et nous avions un ami dans les lanciers rouges. — Nous servions dans l'artillerie, nous autres. — Un brave ami celui-là! Il se laissait appeler Casimir, et j'espère bien qu'il est en vie encore. Comme il s'est battu pour la France! Venez, on ne vous demandera aucune feuille de route par la passe où je vous ferai filer; et demain, quand il sera jour, vous vous trouverez avoir mangé la frontière. Ça dispense de bien des curiosités sur les malheureux voyageurs ! Moi, je sais qui vous êtes tous deux : Polonais, enfans d'un pays écrasé par les infâmes Russes : ça suffit. Approchez à l'ordre.

— Je ne suis pas son compatriote, dit modestement Aymar.

— Eh bien ! laissez-vous accueillir sous la protection polonaise. Si vous avez servi, vous devez savoir qu'il n'y a point d'affront.

Quand l'ancien artilleur apprit, par Zavisza, à quel Français il offrait aussi asile, ses brusques cordialités se tournèrent vers le volontaire parisien.

— Oh ! que vous êtes de braves jeunes gens ! disait-il. Mon frère Paul vous verra aussi avec plaisir ! Nous aussi, nous avons été volontaires dans notre temps. Nous avons aiguisé la pique dès 1792, et nous avons débuté sous le ci-devant marquis de Custine. Mais que diable ! il s'agissait pour lors de défendre nos champs, nos sœurs, nos mères. Nous étions sur ces frontières ci plus intéressés que d'autres à nous débarrasser des Hanovriens, Kaiserlitzs et le reste. Mais vous, sans y être obligé, faire quatre cents lieues pour aller donner un coup de main à des frères. C'est joli ça, monsieur ! laissez-moi vous le dire en face.

L'ancien soldat laissa tomber à ses pieds son fagot, ôta son bonnet de police et découvrit sa tête toute blanche. S'il avait su qu'Aymar avait de ses mains rendu les derniers devoirs à son cher Casimir; qu'il s'était fait dans l'armée son remplaçant ! Aymar évita d'apprendre au troupier que son vieil ami n'était plus.

Paul et Sébastien Massard étaient jumeaux. Ils avaient servi côte à côte ; leurs congés étaient de la même date ; et rentrés le même jour au pays, ils habitaient une seule maisonnette assise au versant méridional de la première des montagnes d'Alsace. On disait qu'ils avaient aimé la même fille, Anna Mülberg, et qu'afin de ne pas la voir devenir un objet de désunion entre eux, ils l'avaient dotée à frais communs et fait épouser à Peter Drucken, le marchand forain. Leur sœur unique, qui demeurait à trois lieues de là, était économe à l'hospice de Saverne.

Aymar ne put fermer les yeux dans cette nuit de retour. Il était partagé entre deux émotions incohérentes : son corps se sentait avec joie rentré en France et son âme était restée en Lithuanie. Il eut le temps d'admirer à la clarté du sarment le calme de cette demeure si probe, l'ordre de l'indigence, le luxe de la propreté. Deux lits de camp tout pareils occupaient un enfoncement tapissé de batailles enluminées et décoré d'un buste fêlé du premier consul. Entre la muraille et l'effigie, la sœur avait glissé des branches de buis devenues jaunes et devant lesquelles Paul s'était contenté de dire, en les respectant, toutefois :

— C'est des lauriers qu'il faudrait là !

Une source échappée de la montagne était reçue à travers la muraille, au moyen d'un sureau dépouillé de sa moelle ; et fraîche en été, tiède en hiver comme la plupart des eaux thermales épanchées dans cette contrée, elle passait à travers la maison sous quelques dalles dont la plus longue se levait pour les usages du manoir d'ermite.

Parmi les images qui occupèrent l'insomnie d'Aymar, deux lithographies, dont le mérite d'exécution et de pensée formait contraste avec le reste de ce musée sans art, fixèrent son attention. C'étaient deux scènes des premières guerres de la république. Là était représenté, avec la supériorité d'éloquence que le crayon a si souvent sur la plume, tout le grotesque et le sublime dévoûment de ces soldats enlevés la veille à la charrue.

Dans l'un des dessins on voyait, à l'abri d'une colline, la halte d'un bataillon dans un marais. Les fantassins ont de l'eau à mi-cuisse et leur préoccupation unique est de garantir les armes. Un représentant du peuple, résigné comme les autres, ceinturonné et empanaché au milieu du bain, les harangue sans exciter ni l'insubordination ni le rire :

« L'ennemi ne se doute pas que nous sommes là. Il est sept heures, nous le surprendrons demain à quatre heures du matin ! »

Dans l'autre, des vétérans coiffés de lambeaux, moins couverts d'habits que de blessures, sans pain, sans souliers, et accablés de privations et de fatigues, laissent enfin tomber leur mousquet aux pieds du général.

« De quoi vous plaignez-vous ? répond celui-là. L'ennemi menaçait la France : vous vous élancez, il est foudroyé. Les peuples gémissaient dans l'esclavage, ils vous tendent les bras et vous les affranchissez du joug qui les opprime. Le drapeau tricolore couvre de ses plis les capitales conquises par vous, et vous murmurez... quand il n'est pas un mortel qui ne vous porte envie ! »

Et quand on pense, réfléchissait Aymar, que cette apparence de fanfaronnade n'était que la vérité ; que ces braves avaient fait tout cela comme on le leur dit, on se demande s'ils renaîtront un jour.

Mais pendant que l'amant de Christiane touchait là enfin au terme de l'une de ses peines, dans sa famille où son sort n'était pas soupçonné, on était diversement occupé de lui. Sa mère eût payé de son sang le moindre avis consolateur, et M. Chalamel affirmait gravement qu'il était indispensable qu'on fût renseigné enfin touchant le futur héritier d'une dot considérable.

Un matin, le digne bourgeois, électeur de plus en plus zélé et toujours garde national, entra dans la chambre de son *épouse*, et s'excusant de s'y présenter à huit heures sur la rigidité de ses devoirs qui l'appelaient avec

son bataillon au poste de la place Vendôme, il la pria de l'écouter avec beaucoup d'attention. Il avait un air solennel et soucieux : ce maintien qui pronostique à la fois un malheur et une bêtise. Tel enfin que le savent prendre les orgueilleux maladroits : depuis le général qui veut attribuer à la trahison la perte d'une bataille, jusqu'à l'enfant qui dira d'un précieux cristal : il s'est cassé tout seul. Pour dédnire son cas, Chalamel s'était mis sur la plus rigoureuse tenue : il avait l'extérieur respectable et jusqu'à l'inflexion de voix patriarcale. C'était l'idéal de l'importance bourgeoise, le symbole complet de l'égoïsme de boutique, l'incarnation de l'ordre public. Sous le bonnet à poil passaient à peine quelques cheveux poudrés : du reste, le ventre était correctement coupé sous le baudrier, comme un porte-manteau par sa courroie ; et le capitaine Chalamel n'avait presque rien alors des habitudes un peu relâchées du défenseur de comptoir. Il était ce jour-là très militaire. Le *Journal de Paris* venait de lui apprendre que la chaleur et la hauteur de la rivière étaient moyennes ; on comptait douze degrés un quart au thermomètre de l'ingénieur Chevalier, température de vers à soie : et l'officier n'était ni sans col comme on le permet quelquefois au temps de la canicule, ni armé de chaussons de lisières par dessus ses bottes, ainsi que manœuvrent quelques uns de nos prudens Césars aux mauvais jours du verglas.

— Madame, commença-t-il avec dignité, je vais être receveur-général. Le gouvernement rend enfin justice à mon zèle et il veut le récompenser.

Il s'arrêta pour recevoir d'abord des félicitations ; mais la mère d'Aymar baissa seulement la tête afin de marquer qu'elle avait compris.

— Vous prenez, continua-t-il, bien peu de part à tout ce qui m'arrive ! Déjà, quand on m'a accordé le ruban de la Légion-d'Honneur, vous y avez été assez insensible.

— Pardonnez-moi, monsieur ; cela m'a fait de la peine. Mais, ajouta-t-elle avec un triste sourire qui voulait faire pardonner l'ironie, c'était une disgrâce, il fallait bien s'y résigner. Chacun porte sa croix.

— Vous êtes malveillante et injuste.

J'aurai, madame, dans mon nouvel emploi, besoin d'un cautionnement considérable et de faire d'importantes avances. Il sera utile que vous passiez chez notre commun notaire, il est prévenu, afin de signer là un acte par lequel les fonds dotaux dont vous vous êtes toujours réservé le capital seront mis à ma disposition. Je puis les faire valoir désormais plus avantageusement que personne.

— Je n'en doute pas. Mais ces fonds ne m'appartiennent plus depuis la majorité de mon fils. Je lui en ai fait l'abandon ; et le portefeuille dont le dépôt vous fut autrefois confié en Espagne est devenu sa propriété. Vous ne l'ignorez pas : nous ne pouvons donc sans lui...

— Pardonnez-moi. Vous avez reçu une procuration de sa part, envoyée, il y a six mois, de je ne sais quel pays où il lui a plu d'aller promener ses caprices. Où est-il seulement à l'heure qu'il est ?

— La question est dure, adressée à une mère ! monsieur.

— Il ne nous donne plus signe de vie ! Qui sait si, au lieu d'être son mandataire et le représentant de sa fortune, vous n'êtes pas même en ce moment-ci...

— Quoi ?

— Son héritière.

— Ah ! monsieur !

— Est-il possible que les lubies et les absences d'un garçon sans état fassent manquer ici des opérations superbes et les profits les plus clairs ? Il n'a nul esprit de conduite en vérité. Et quel intérêt a-t-il eu à faire ce pèlerinage de Pologne ?

— L'intérêt de sa cause, monsieur, de sa foi politique : la défense du faible, l'amour de l'humanité. Il y a des hommes, je le sais, dont le but

unique est de s'enrichir, dont le courage même serait un calcul, mais il est aussi...

— ... Des fous qui se mêlent de ce qui ne les regarde guère, et passent à attaquer les moulins un temps où ils pourraient grossir leurs rentes, sans mettre le pied hors de leurs pantoufles. Les Polonais ? Eh ! pardieu ! et moi aussi j'ai pris part à leurs malheurs. On n'a pas donné cet hiver à leur profit un concert, un bal, un repas, que je n'aie contribué à la souscription. Mais avais-je à faire davantage ? Est-ce notre faute, à nous, s'ils ont perdu les batailles ? Je suis très philanthrope, madame, et très sensible; mais faut-il que je quitte ma maison pour les étrangers ? Chacun chez soi, a très bien dit M. Dupin. C'est comme les indigens : je ne suis pas obligé d'aller mendier pour eux peut-être ? Les Polonais ! mais de quoi se plaindraient-ils ? On les a applaudis, on s'est intéressé à leurs succès, à leur nationalité; on a sympathisé avec leurs espérances : ne sont-ils pas contens ?

— Ils auraient tort, dit la mère irritée de la prédiction sinistre contre son fils. C'est comme nos malheureux ouvriers ; vous avez souscrit, dîné en leur faveur, et les misérables ont encore faim !

— Trève d'ironie, ma femme : qu'Aymar revienne et tout lui sera encore pardonné. On le mènera dans le beau monde : nous le présenterons chez les banquiers, chez les notaires...

— Oui, dit madame Beauval, « gens comme il faut chez qui on dîne et qui n'escomptent qu'à dix et demi pour cent. » Monsieur, je connais mon fils : il aura peut-être peu de vocation pour cette société nouvelle. Il ne lui appartient guère de faire le gentilhomme ; mais je m'accuse de lui avoir transmis une qualité de sang et une disposition d'esprit à ne le rendre que juste envers les hommes du nouveau privilége. Nous les croyons, nous, d'assez mauvais cœur et d'assez mauvais goût. La classe moyenne, voyez-vous, devenue puissance, se fait chaque jour exclusive, intolérante. Elle est haïe d'abord par l'aristocratie dont elle a pris l'héritage, et ensuite par le peuple dont elle repousse les droits, dont elle écarte les capacités. Je vois qu'elle ne lui laisse ni place aux élections, par exemple, ni à l'enseignement. Votre bourgeoisie est étrangère aux nobles efforts ; elle est gauche partout. A la tribune, elle s'embarrasse dans ses harangues, au Champ-de-Mars dans son épée. Elle a donné son nom dans les arts à des prédilections équivoques ! On dit très significativement en peinture le goût bourgeois. En province, elle ne nomme guère ses députés que pour avoir un pont, un chemin, et jusqu'à des souliers achetés à Paris pour les femmes et les filles de ses principaux électeurs. Elle ne comprend que son endroit, jamais la patrie. La France n'est pour elle ni un objet de respect, ni un but d'honneur. La patrie commence à son champ ou à son comptoir, et finit à son pré ou à son usine. Elle n'est pas une idéale possession, un terrestre olympe dont elle soigne et reflète la gloire, monsieur : c'est un terrier où elle se loge ; c'est un fromage où elle se creuse un trou.

— C'est un peu, dit Chalamel, qui n'était si patient à écouter que parce qu'il avait besoin d'un portefeuille, c'est un peu avec cette morgue-là, madame, que monsieur Aymar s'est fait quelques ennemis dans notre société.

— Les ennemis honorent. Malheur au cœur sec qui n'a jamais fait d'ingrats, à l'esprit médiocre, au caractère de coton qui n'a pas un ennemi au soleil!

— Et pourquoi, dit Chalamel, s'est-il fait mal voir de notre ami Sénégal, qui avait une si belle dot à donner à sa fille ?

— Parce que votre ami Sénégal, qui n'a pas même vu la révolution par une fenêtre donnant sur le derrière, s'est fait d'abord homme du lendemain, Jobard de la victoire, protecteur des blessés, et que, trois mois après, il traitait de misérables à tuer dans les rues ceux qui

avaient mis à votre disposition, messieurs, devant toute l'Europe, la revanche possible de Waterloo.

— Les vainqueurs de la rue Fromanteau n'étaient pas en effet grand' chose !

— Qu'étaient donc les vaincus? dit madame Beauval, et ces intrigans qui depuis ont pipé le triomphe, sacrifiant tout à l'ignoble paix du foyer domestique ? Un Sénégal ! bon à patrouiller, homme qu'on regarde sans voir, destiné à périr d'indigestion dans un banquet patriotique, et qui, après avoir exploité la faim des travailleurs ses égaux, se fait souche d'aristocratie, épicier féodal, se pose adversaire de tout ce qui vit par le cœur et par la pensée.

— Mais ce pauvre Sénégal est précisément une des personnes que mon crédit de receveur-général aidera des premières à relever, madame. C'est un honnête négociant, car il est ordinairement heureux. Il n'a eu que le tort de spéculer sur les bons espagnols. Mais se fier à des cortès! à une assemblée du peuple !

— Si j'ai bonne mémoire, répondit la mère d'Aymar, qui autrefois avait habité Madrid, cet emprunt aurait eu du crédit, monsieur, tant que l'honnête Ferdinand resta occupé au château de Valençay à broder des jupons pour la Vierge et des drapeaux destinés à la fête saint Napoléon, patron de son geolier ? Ce ne fut, je crois, qu'à la restauration de ce prince que les créanciers de l'avance faite pour le nourrir et pour parer aux frais de la guerre de l'indépendance désespérèrent de recouvrer leurs fonds?

— C'est juste. Mais plus tard, et Ferdinand mort, l'établissement du gouvernement constitutionnel avait redonné de l'importance à ces valeurs... et nous avions pu les négocier... Elles viennent de tomber de nouveau.

— Pourquoi ?

— Eh ! que sais-je? parce qu'on parle... sourdement... de la rentrée possible de Don Carlos, un prince légitime.

— Et tout est perdu? dit madame Beauval. Vous voulez que je plaigne la cupidité bourgeoise victime de l'improbité royale! Non, monsieur. Les gens qui se défient du désintéressement des pauvres et parlent sans cesse de la loi agraire, fantôme créé par les fripons pour faire peur aux sots, ont bien mérité de savoir une fois quelle différence il y a entre la parole d'un prince et la conduite d'un peuple. Je ne les plains nullement.

— Mais vous avez tort, madame ! je suis peut-être de ces gens-là.

— Vous, monsieur ?

— Hélas! madame, il n'est plus temps de le dissimuler. Ce n'est pas de votre désintéressement d'ailleurs, de votre générosité, de votre grandeur d'âme que je puis concevoir la moindre défiance. J'ai éprouvé d'épouvantables revers! Il est bien vrai que j'ai la promesse d'être fait receveur-général, et je me relèverai sans contredit; mais on ne donnerait pas un emploi lucratif à qui n'établirait point qu'il possède déjà une grande fortune ; et sans vous donc, sans la disposition de la dot, je serais... absolument... ruiné.

— Cette dot est à Aymar, monsieur, je le répète. Mais je ne doute nullement qu'il ne s'empresse, à son retour, de disposer en votre faveur de presque tout ce que nous possédons.

— Ah ! que de reconnaissance ! — Mais, où diable est-il ce garçon-là?

— Moins loin que vous ne le supposez peut-être. J'en ai reçu des lettres. Les promesses qu'il me donne sont encore vagues : vous savez si une mère ose éventer ses espérances ; elle craint qu'une indiscrétion ne les profane, que sa confiance n'avertisse le sort de la trahir ; mais enfin je me flatte que bientôt...

— Quel timbre portait sa dernière, s'il vous plaît?

— Un timbre de France.
— Combien coûtait-elle ? car s'il n'est pas éloigné...
— Monsieur, écoutez.
— Elle sera...
— Paix ! laissez-moi prêter l'oreille.
— ... Peu taxée.
— Entendez-vous ? Une voiture entre dans cette cour.
— Oui, mais ce n'est qu'une citadine, ma chère amie. Voilà un homme étranger qui en sort. Comme il s'élance ! Le manteau qu'il porte a fait du service !
— C'est mon fils, monsieur.
— Vous croyez ?
— J'en suis sûre !
— Ah ! que ce serait à propos.
— Je l'ai reconnu là, dit-elle.

Et, la main sur son cœur, la défaillante Laurence retomba sur son fauteuil, là, près de la croisée solitaire où elle avait passé tant de jours à attendre.

XIV.

Après les premiers momens écoulés dans l'ivresse maternelle, après les mille confidences touchant Christiane : confidences où le jaloux fut surpris, mais charmé de voir sa seule amie prendre la défense de la jeune femme et la protéger contre ses soupçons ; après les assurances données et les engagemens pris de fournir, dès qu'il le faudrait, le cautionnement du futur receveur-général, Aymar revint s'occuper de l'état présent de la France, objet si constant de ses sollicitudes. Il avait hâte d'interroger l'opinion. Il alla revoir ses anciens amis, car il se sentait, par l'effet du temps, préparé à l'indulgence, et il espérait bien confirmer cette expérience qui nous fait aimer nos compatriotes en raison du nombre des étrangers que nous avons connus.

Hélas ! cette crédulité était une déception encore. Que de progrès n'avait pas fait ce pays quitté depuis moins de deux années, mais dans un sens rétrograde ! Égoïsme de citoyens et corruption gouvernementale : partout l'autorité nouvelle avait étendu sa propagande. Son but était l'argent, sa providence la police. Toute confiance dans l'avenir avait disparu, et à la place de l'estime que le peuple s'inspirait naguère à lui-même, il s'était glissé dans tous les esprits des suspicions dégradantes. L'abattement se lisait sur bien des visages ; et sur les lèvres du pouvoir, « la grimace d'une hypocrisie triomphante et ricaneuse. » Dans les rues, les poignées de mains royales étaient remplacées par les coups de sabre, et la fraternité par les assommeurs. Un banquier sans idées nationales, homme d'argent et de colère, Périer, avait été le chef de ce dur cabinet, si humble devant l'étranger. Qu'avait-on fait d'un puissant moyen de gouverner, l'enthousiasme, par qui étaient désertés naguères les ateliers, les études, les comptoirs et les champs ? Ce grand pays mourait étouffé sous une petite coterie. On trafiquait du peuple par protocoles ; et devant ces affranchis d'hier qui se laissaient insulter, Aymar était frappé de stupeur : cette stupeur qui attrista une fois Macbeth devant les fantômes de Glamis. Aymar n'osait croire vivans tant de citoyens livrés à la dérision de l'Europe par un gouvernement né des révolutions, et il était tenté de dire aussi aux Français avec l'accent du doute superstitieux : — Existez-vous ?

S'il passait devant les tombeaux improvisés où dormaient ses frères au Louvre, tout était indifférent. A peine un fils, un ami venaient-ils furti-

vement et à l'insu de la foule déposer là une couronne ou une larme; mais le pas de l'égoïste et le char de la fortune passaient sans souvenir et sans pudeur. — Ce cimetière, c'était la France.

Certes, notre voyageur n'avait point supposé retrouver de grandes choses en un pays qui n'avait su ni déchirer de honteux traités ni ressaisir les frontières du Rhin, garantie si nécessaire de la sécurité de l'Europe et de notre propre dignité. Qu'attendre d'une nation avilie depuis trente ans par ses gouvernemens successifs? amas d'hommes où végètent pêle-mêle trois générations de dupes diversement corrompues par l'empire, la restauration et vos cancres du lendemain de juillet? Ces trois siècles ont épuisé tous les parjures qui brisent les croyances. L'exemple des gouvernans devait finir par amener les gouvernés à croire qu'il n'y a d'utile que la fortune privée, d'essentiel intérêt que le profit individuel. A force de calquer ses mœurs sur le pouvoir qu'il subissait, le misérable troupeau qui avait eu un sabre au côté sous Napoléon, un cierge à la main devant Charles X, devait maintenant cacher sous la mamelle gauche un coffre au lieu de cœur. Mais Aymar ne supposait pas toutefois son pays tombé si bas.

Son pays! son idole, son premier amour! Cet objet de ses dévoûmens jusqu'à la mort, il le comparait, dans son humeur d'artiste, à l'image inverse qu'offrit la statue de Pygmalion. Sa Galatée à lui, si animée à force de vœux, si brillante d'espoir et d'avenir tant qu'aucun roi ne siégeait aux Tuileries, elle était devenue statue. De moment en moment la voilà qui s'immobilise, et le marbre lui monte au cœur. La vie restait à peine dans son cerveau mercantile. Naguère, à défaut de vertu, nous avions l'instinct militaire, le désintéressement et le courage; depuis 1830 tout était détrôné par l'ignoble idôlatrie des intérêts matériels.

Au moins dans l'intervalle, on aura bien, supposait-il, livré quelques portions de récompense aux vainqueurs si désintéressés. L'impudeur de quelques lois anciennes n'aura pu manquer de fléchir devant cette révolution si clémente aux oppresseurs.

Ainsi la liberté des enseignemens sera assurée, on aura aboli ce joug et ces rétributions universitaires qui empêchaient de profiter de l'instruction ceux qui en ressentaient le plus ardent besoin.

On aura modifié l'impôt qui frappait spécialement la boisson du pauvre et n'était légère que pour les vins du riche.

On aura affranchi le sel, si nécessaire à l'agriculture et à l'alimentation des indigens, d'une taxe de dix mille pour cent qu'il subissait depuis tant de longues années royales.

On aura supprimé le droit sur les portes et les fenêtres qui vendait l'air et la lumière à l'ouvrier.

On aura fermé le tripot de la Bourse, proscrit l'agiotage, ouvert au crédit des débouchés moins immoraux.

On aura déclaré incompatibles les fonctions salariées et les devoirs législatifs.

On aura garanti la liberté individuelle des mauvais vouloirs d'un commissaire de police ou d'un palteauet de substitut; lesquels pouvaient emprisonner sans réparation aucune, en cas d'erreur et d'innocence.

On aura délivré la presse de l'odieuse confiscation sous le nom de saisie, et affranchi du timbre insolent et avare l'intelligence humaine.

On aura restitué aux membres de la cité l'imprescriptible droit de s'associer et de se réunir.

Enfin, on aura reconnu que tout Français, âgé de vingt-un ans, est électeur et éligible.

Point! Aucune de ces justices n'avait été tentée. Tous les droits, tous les programmes restaient trahis. L'autorité, issue du peuple, suivait la route des rois chassés. On gouvernait par la rue de Jérusalem et le boulevart des Capucines: l'intimidation et la fraude. Espions des rues,

espions de palais, mouchards en longues redingotes ou en habits habillés, envoyés crottés ou musqués : c'étaient les erremens légitimes, toujours la même moralité. On osait préconiser la délation à la tribune. — «Faisons servir, disait un législateur de Béziers, la cupidité au bien public ; la légalité nous tue. » Tout allait encore au seul riche : l'aristocratie de billon s'essoufflait à remplacer l'aristocratie de naissance. Rien n'était acquis au travail, rien à l'honneur, rien au talent. Dans ce pays où, pour confier votre fortune et votre réputation à un avocat, vous ne lui demandez guère s'il est riche, mais habile ; la vie de votre enfant à un médecin, combien il a de rentes, mais s'il est éclairé, on ne pouvait encore remettre à personne qu'à un propriétaire, solliciteur né, ou à un salarié du pouvoir, le soin de discuter l'économie des deniers du pauvre. Combien possédez-vous d'écus? C'était toujours là la question qui précédait ou plutôt remplaçait les autres. C'était toujours même monopole, grosseur du sac, affaire de métal. Jean-Jacques n'eût pas plus été membre de la cité après la révolution populaire que sous le ministère d'un Polignac. Au plus gros détenteur d'espèces, fût-il un crétin, les priviléges intellectuels : le collége électoral : la tribune, le droit de la pensée acquis par un cautionnement. Ainsi le banqueroutier demeuré riche, le prévaricateur absous, l'assassin blanchi, l'héritier stupide d'un homme de mérite, l'accapareur décoré, le négrier retiré du commerce, tout ce qui avait la vertu unique : l'argent, gardait ses droits à l'exclusion des parias pourvus de probité et de lumières seulement. On administrait pour ceux qui digèrent, au profit de ces hommes de loisir, classe repue que Guizot appelle le pays légal; convives qui demandent la paix à l'ouvrier sans travail avec le respectable sentiment qui fait précisément désirer la même chose au chien possesseur d'un os, au corbeau maître de sa charogne. Cette classe, dite moyenne, et si exclusivement couvée sous les prédilections doctrinaires, était celle qui déjà avait fait hausser les rentes en 1813, à l'entrée des Russes à Paris, et qui devait, le 9 mai 1837, les faire baisser devant une amnistie. Afin d'humilier l'habit du soldat, on l'avait fait porter spécialement à des boutiquiers. L'esprit militaire de la garde nationale consistait à demander la paix. On entendait des héros sous le colback à poils d'ours et le glaive au flanc implorer le *statu quo*, utile à l'étranger. Ces casaniers, gens de tranquillité frénétique et de modération écumante, poussaient quelquefois l'amour de l'ordre jusqu'à l'assassinat.

Mais une vérité pénible à démêler d'abord, était que le gouvernement avait moins de propension encore à l'oubli d'un passé illustre et de toute dignité nationale que la tourbe inintelligente n'était portée vers le système qui lui laisserait gagner de l'or et cultiver les instincts sordides. Ces intérêts-là bouillonnaient tous à la surface. Tout était devenu supputation, bourse, agiot, calcul. Un ministre avait défini la prévarication : l'art de grouper les chiffres. L'avenir inassuré, le passé glorieux, qu'étaient-ils devant le présent tout matériel? On eût dit des pères sans famille et des enfans sans pères. L'armée, étrangère encore à toute émulation : une magistrature éreintée de sermens faux, de palinodies honteuses, et telle, qu'un des rhabilleurs de la charte l'avait maintenue en 1830 pour l'honneur de la morale : une administration recrutée en elle-même, c'est-à-dire parmi les valets de toutes les tyrannies fourbues : les arts distraits de la cause philosophique, ou vendus à des pensions liquidées sur le produit des jeux, voilà ce qui se présenta à Aymar. — Oh ! disait-il, si quelque mâle talent osait tracer le portrait de ce peuple tel qu'il est devenu en deux ans, sous l'influence de l'avarice, et changé par la peur, et défiguré et vieilli par les reflets du juste-milieu... ce peuple reculerait devant sa propre image! Que répondrait, mon Dieu ! l'année où nous voilà à l'année 1789, si l'énergique millésime disait à ce temps où nous sommes : — Montrez-moi les enfans de nos pères. Etait-ce pour ces calculs de Pharisiens, pour cette adoration de l'or que j'avais levé le front et

prodigué le sang? Cette semence-là ne devait-elle faire germer ici que la servitude et récolter la honte à l'étranger? Qu'avez-vous fait de la France, ô troupeau de marchands peureux, synagogue de juifs, tribu de Carthaginois? Êtes-vous bien la descendance des hommes de fer et de raison qui ont accompli la première phase révolutionnaire? Êtes-vous la postérité de Bailly et de Mirabeau, vous, pauvres couards qui croyez fléchir l'Autrichien, vous sauver du knout et conserver long-temps une paix demandée à genoux? Voyez donc ces Carthaginois dont nous parlions! Ils furent, comme vous le devenez, une nation *industrielle*, ils étaient voués au négoce, au bien-être; ils louaient des soldats pour se défendre; comment ont-ils fini? Les monumens de leur capitale appartiennent aux couleuvres, la mémoire de leurs annales aux pédans, leur bravoure est un problème, leur foi s'appelle punique.

L'homme des illusions courageuses ne pouvait plus se dissimuler quelle plaie corrodait toute vertu en France: l'unique soif de l'argent. Il se souvint de la description d'une maladie observée au temps du bas-empire, où les viscères de l'abdomen se gonflaient si démesurément qu'ils finissaient par étouffer le cœur. Les anciens ne manquèrent jamais de signaler ces infirmités viles. «Celui-là, dit Cicéron, qui fait consister le souverain bien dans ce qui est utile, et non dans ce qui est beau et élevé, ne pourra être long-temps ni juste, ni généreux, ni brave.»

Mais, quelque propres que soient les couleurs d'une cour à déteindre sur tout un peuple, Aymar, qui ne se pouvait lasser d'espérer, voulut interroger les pudeurs privées, aborder les professions libérales, et, selon ses goûts particuliers, sonder la conscience des lettres. Hélas! il trouva partout la préoccupation des choses petites, partout la disposition à se laisser discipliner. Ici, le peintre, jaloux de gagner et non de bien faire, mendiait des tableaux pour les galeries de Versailles: car le bourgeois ne payait plus la Gloire, ne commandait plus la Victoire ni la Liberté, comme il avait, sous Charles X, entretenu les Vierges et fait renchérir les Pères éternels. Et hors quelques pinceaux libres et fiers, que d'ouvriers en couleurs entraient sans foi dans les églises, et se poussaient pour monter sur un de ces échafauds de palais, où Jean Goujon rencontra une balle catholique. De souples écrivains faisaient industriellement des contes pour distraire les vieilles femmes de l'émeute et médire de la résistance anti-fashionable. On traitait tout moyennant finances. Pendant les convulsions de la liberté proscrite, aux cris de la Pologne ensevelie, aux râlemens des ouvriers de Lyon disputés à la mort de la faim par le canon gouvernemental, on cherchait la vogue drôlatique. A travers les barricades, on demandait quelle serait la littérature de l'année prochaine, sans s'informer s'il y aurait une patrie. Un livre paraissait-il? il ne s'agissait ni de sa portée, ni de la conscience de l'auteur. — Se vendra-t-il? Tout jugement devait ressortir de la réponse à faire. Au théâtre? on ne s'occupait nullement du progrès qu'un drame pourrait imposer à la morale ou à l'art; mais: — Cela fera-t-il de l'argent? Les critiques se résumaient à vérifier ce fait; et pour établir incontestablement devant la France la valeur d'un œuvre destiné à remplacer au répertoire *Athalie*, le caissier publiait le chiffre des recettes: 2,332 francs 54 centimes. Le génie contrôlé par l'arithmétique. Un monument était-il découvert: — Qu'a-t-il coûté? — Si on voulait vendre aux Anglais la colonne de la place Vendôme, combien en donneraient-ils? Voilà l'époque.

Et il naissait sous cette influence-là des génies, demi-génies, quarterons de génie, qui à peine éclos de la coquille collégiale brûlaient de l'ambition de placer à intérêts leur faconde en bavette. Ils rêvaient le salaire avant le succès. Ils s'indignaient qu'on n'eût pas prévu leur naissance et subventionné leur berceau. Dignes enfans d'un tel siècle! On en voyait courir après l'argent les yeux à peine ouverts, comme les jeunes canards à la rivière. Il voulaient se faire défrayer aussi du voyage à Rome,

et commander leurs inspirations, ils voulaient tirer un matériel profit de l'immatérielle pensée. Ingrat qui demandez l'aumône au pouvoir, et à la poésie autre chose que le bonheur qu'elle donne à la cultiver, méritiez-vous ce don si précieux de Dieu : la faculté de rêver qui console de vivre? A qui parler, se demandait l'amant de Christiane, dans ce bazar où toute existence qui n'est pas vouée au gain reste imcomprise ou dédaignée? où l'on ne professe plus qu'un seul culte : celui du veau d'or?

Pour la critique, elle était exercée sans impartialité ni amour par plus d'un enfant inhabile à produire. D'associations de conscience qu'il avaient été, que de journaux s'effaçaient en spéculations commerciales. Sous la restauration, c'étaient des convictions et des courages s'unissant, faisant aisceau autour d'une idee; aujourd'hui, sans attraction d'intelligences, sans fraternité même d'erreurs, ce sont les bourses qui se cotisent : l'unique intérêt, c'est le lucre. C'est là la seule franc-maçonnerie sur laquelle on se rapproche. Le patriotisme lui-même tombait en commandite. Ce n'est plus une opinion qu'on soutient, c'est une boutique qu'on ouvre. Il ne s'agit pas d'éclairer, mais d'exploiter les lecteurs : ce n'est plus à un triomphe, mais à une fortune qu'on aspire. Aux mauvais jours des premiers Bourbons, au temps où coulait le sang de Ney et de Labédoyère, quelques probités indigentes s'étaient entendues : elles soutenaient en leurs écrits les intérêts de la France contre l'émigration. Le talent, le courage et les fonds sortaient de la même source. C'était alors à force de raison et non à coups de charlatanisme et d'annonces qu'on obtenait des suffrages. Dans ces fédérations toutes de conscience, il fallait, pour être journaliste à côté de Sénancourt, Bonald, Benjamin Constant, Châteaubriant, autre chose que sa propre intrigue et l'argent d'autrui. Aujourd'hui on a supporté le profit des oppositions, coté la valeur des convictions changeantes et pesé toutes probabilités dynastiques, depuis Christine jusqu'à Carlos, depuis Saint-Cloud jusqu'à Goritz.

L'entrepreneur de succès ne dit plus combien il a prouvé de fois son mérite par des articles supérieurs et son courage à soutenir d'honorables procès contre Barthe, mais combien d'*actions* il saurait placer en trois semaines; combien d'entreprises semblables il a déjà vendues. En ces sortes de spéculations, souvent plus l'esprit s'économise, plus le talent est évité et plus elles ont de chances de succès devant le somnolent public. Ainsi La Mennais, Sand, Petetin, Charles Didier échouent : la médiocrité fait ses dividendes. La gloire ne consiste plus en France à enfoncer les lignes autrichiennes, mais les niais actionnaires. Jadis il y avait à pratiquer la presse quelque chose du dévoûment si généreux de don Quichotte, c'est aujourd'hui le rôle des Macaires.

Aymar, pour une gazette des tribunaux, en retrouva douze. Il était né une émulation d'amuser le vice oisif par le piquant narré des désastres du vice maladroit, l'examen jovial des causes qui mènent aux peines infamantes. Nous avions dépassé de beaucoup le plaisir espagnol de voir combattre des taureaux. Ces sortes de parodies ne se publiaient plus pour éclairer l'innocent sur les piéges d'un réquisitoire, et les impatiences d'un substitut à succéder à son chef de parquet, mais elles étaient faites pour populariser le scandale et aiguiser l'appétit du sang. Quelques honnêtes stagiaires passaient l'ennui des audiences à esquisser le scandale correctionnel, à croquer le vol domestique, à faire la charge de l'adultère, à caricaturer le témoin qui vient de faire prononcer la mort contre une accusée d'infanticide. On ne daignait plus s'apercevoir que cette publicité aggrave toute peine en violation expresse de la loi; qu'en fournissant au lecteur tant de bassesses, de filouteries ou d'assassinats à manger sur le pain de son déjeûner, on l'expose à prendre quelque jour pour le nom du condamné celui de la victime. Tel bourgeois n'osera contracter affaire ou alliance avec un nom prononcé par la gazette judiciaire. Il y a confusion dans sa tête; il craint de prendre le volé pour le voleur.

Faites-vous le vengeur de la vertu publique! Mais il fallait bien et avant tout, dans ce pays désintéressé de lui-même, distraire les dépravés, les blâsés, les corrompus. Le Palais-de-Justice exerçait les plumitifs repoussés du Vaudeville; faute du théâtre des Variétés, on écrivait pour la Grève.

L'absent demanda quelle avait été depuis deux ans l'œuvre d'art exécutée spontanément par le seul et libre instinct de la conscience, sans empressement de calcul, sans inspiration métallique. On lui nomma quelques livres consciencieux, quelques tableaux non commandés, mais ce fut avec l'obligation d'ajouter que ces productions sincères n'étaient pas celles qui avaient rencontré le plus d'éloges au Louvre, le plus de concurrence en librairie, les sympathies enfin les plus nombreuses dans la tourbe efféminée de consommateurs d'émotions. Tout s'entachait d'industrialisme et de mercantilerie.

Seule, une poigné de jeunes braves entretenait le feu sacré. Aymar les connaissait tous : ils se serraient la main en silence, comme pour protester, et se promettre un jour prochain de satisfactions guerrières. Vous les eussiez devinés, s'ils avaient, au lieu de la manifester, voulu cacher leur désaffection, à une démarche fière, à leur distraction dans vos joies publiques, à leur silence au théâtre, à leurs rêveries dans nos promenades écartées. Le front couvert de la pâleur des études et par les généreuses insomnies de la conscience, tels devraient errer sous les cyprès du céramique, Harmodius et Aristogiton. Ici, étrangers pour être restés Français, nos parias ne marchaient guère par la ville autrement que la tête inclinée et regardant les pavés, comme pour reconnaître par où ils pourraient se soulever encore. C'étaient les meilleurs officiers de l'artillerie du Louvre, si récemment et si peureusement licenciés. C'était un jeune savant, émule de Cuvier, réformateur aux yeux bleus, à la figure blonde et pâle, modèle de patience et de véhémence à la fois. C'était un médecin, digne enfant de cette province qui vit naître Charlotte Corday. C'était un publiciste aux idées grandes et à la probité pure comme les montagnes et les neiges de sa chère Auvergne. C'était, du moins à cette époque, l'enthousiaste et habile dramaturge qui épuisait en un jour toute sa stabilité politique. C'était le dernier rejeton d'une famille illustrée à Naples et dans la Convention : austère et courageux partisan, si reconnaissable aux naïfs contrastes de son extérieur avec les graves habitudes de sa méditation : longues et flottantes moustaches, front farouche et les yeux bonnes gens. Vêtemens négligés, l'éternel brûle-gueule à la bouche, et aux mains des gants beurre-frais, toujours un peu longs pour ses doigts. Avec la botte à l'écuyère, l'éperon de cuivre luisant, le chapeau de côté, vous eussiez dit un troupier inculte : c'était un homme de style et un législateur. Ce prétendu buveur de sang se désaltérait de lait d'ânesse. Puis, parmi plusieurs enfans du Rhône, c'était deux tribuns dignes de réaliser, l'un par la plume et l'autre par la parole, tout le succès qu'a promis Royer-Collard aux prolétaires éloquens. Puis un piquant écrivain de la *Tribune*, esprit de soudaineté, corps paresseux, mais toujours prêt, comme le musulman dont sa figure rappelle le type, à quitter la guitare et l'ottomane pour le combat. C'était, léguant ses croyances à l'enfant qui devait naître de lui, un intrépide étudiant qui devait bientôt dans la mort être atteint par un réquisitoire : car Martin du Nord ou Girod voudront exhumer un crime dans son admirable testament. Puis un philologue des bords de l'Ain, à qui les sciences humaines sont venues en dormant. Artiste avec Gigoux, savant près d'Arago, flâneur avec tout le monde. Distrait comme La Fontaine, observateur rusé autant que Pascal ou Champfort, celui-là a travaillé à presque toutes les réputations des contemporains, excepté à la sienne. Il avait horreur de trois choses : un trône occupé, une pipe vide et la solitude. La solitude était son ennemie personnelle; il eût combattu en pleine rue, un contre mille, plutôt que rester seul en sa docte mansarde.

Enfin c'était cet officier si vivace alors et que nous pleurons aujourd'hui : jeune sage au teint espagnol, à la taille chevaleresque, représentant plus vrai de la France à lui seul quo les quatre cents députés du privilége, et la pairie caduque, et cette monarchie repoussée comme un champignon sur la terre républicaine. Ce publiciste militant, au style clair et brillant comme une épée, est-il besoin de son mon glorieux pour le faire ici reconnaître? Hélas! dans son humeur susceptible et la prodigalité trop généreuse de sa vie, il était destiné à périr sans gloire, et sa perte à réjouir quelques courtisans. Lâches cœurs assez aveuglés pour ne pas prévoir que le caractère d'un tel médiateur pouvait leur servir de rempart un jour contre les premiers sentimens du courroux national!

Ces esprits virils étaient l'espérance d'Aymar. Ils lui composaient les restes d'une patrie ; mais ils se rassemblaient rarement, car l'absurde loi do Persil contre l'imprescriptible droit do se réunir tendait un piége perpétuel à ces généreux associés. Les autres vivans étaient devenus étrangers aux yeux du voyageur. Qui eût-il osé aborder dans ce désert d'hommes? Sa voix ailleurs eût retenti sans réponse : sa vertu était un exil. On aurait pu calomnier sa tristesse, le prendre pour un méchant et supposer qu'il souffrait de haine, quand c'était d'amour et de regrets que ce noble cœur était opprimé. Ailleurs, il aurait pu s'écrier commo le poète latin exilé chez les barbares : C'est moi qui suis l'étranger : *quia non intelligor illis.*

Cette situation n'était pas non plus sans analogie avec celle du pâtre de Mantoue, alors qu'Octave eut écrasé l'Italie sous son pied d'empereur. Dans le néant, comme aujourd'hui, de toutes les croyances, Virgile promenait son deuil pour échapper à la prose du présent ; et cette âme sans compagne et qui se mourait d'inanition, aspirait aussi à une religion nouvelle et la prophétisait.

Aymar, au sein d'une ville si étrangère à son propre honneur, éprouvait de fréquens retours vers ce malaise contre lequel il avait tant lutté autrefois. C'était là le fond de son caractère. Bientôt, fidèle à la solitude, il alla chercher à quelque distance la vallée où il avait passé son enfance. De là il écrivit à sa mère pour s'informer des événemens du dehors, et il s'inquiétait incessamment de Christiane. Il ignorait encore qu'elle fût veuve, mais il sentait son amour grandir : peut-être à cause de l'absence, peut-être à cause de quelques remords éveillés dans ses souvenirs. Enfin il s'accusait de crédulité depuis qu'il avait consulté sa mère. Il eût voulu ressaisir l'orpheline, expier à ses genoux des torts; et joncher de jours heureux la vie de celle dont il était aimé. — Être aimé et chercher une autre fin! — Ingratitude!

Christiane, pendant ce temps, avait poursuivi son destin. En commençant son voyage, elle s'était demandé si elle se réfugierait au château d'Yelva, propriété de sa famille, ou tenterait directement de regagner Paris. Elle hésita peu ; et bientôt elle eut franchi presque tout l'espace qui la séparait de son pays. Mais là son bonheur sembla l'abandonner de nouveau, car presque au terme de la course, près d'entrer sur le territoire de France, sa chaise se brisa quand elle n'était plus qu'à moins d'une lieue du terme si désiré.

C'était le soir. Des croisées de l'auberge étrangère elle voyait briller, de l'autre côté d'une rivière étroite, quelques feux des cabanes qui s'élevaient sur le sol chéri.

Demain je serai là, pensait-elle. Et appuyée sur le rustique avancement du perron, elle laissait errer son regard sur les toits, les arbres, les montagnes qui lui paraissaient plus beaux que les arbres, les toits, les montagnes qui appartiennent aux étrangers. Elle tomba dans des rêveries sans nom, puis dans une extase où quelque être envoyé du ciel communiquait avec son existence et l'enlevait à toutes les peines de la vie. Une douleur vive et poignante la ramena sur la terre. Elle cria. Puis, por-

tant les deux mains à son front d'où la pensée semblait vouloir fuir : — Mon Dieu! si j'allais être trahie, se dit-elle; et après tant de résignation et de fatigues voir échapper l'espoir que je nourrissais! Non, je veux qu'il naisse Français, mon enfant : je veux que le ciel qui frappera le premier ses yeux nous donne la même patrie à tous trois. Et la courageuse jeune femme s'enveloppant à la hâte d'un long châle, suivie d'une seule servante qui ne portait qu'une valise, mais qui se crut associée, à cause de la récompense, à la mystérieuse action de quelque transfuge, Christiane alla s'arrêter à la modeste porte d'une maison élevée sur l'autre rive.

La servante prussienne, dans la crainte d'être compromise, ou saisie par une ronde militaire, se sauva précipitamment.

Chistiane frappa.

— Frère, fit une voix rude et étonnée, regarde un peu qui diable peut s'adresser ici à cette heure.

Le frère regarda.

— Ce ne peut être que la femme ou la fille d'un proscrit. A ces voyageuses-là il n'y a rien à demander.

Il ouvrit.

Christiane se trouvant seule devant deux hommes, recula d'effroi; elle hésitait à entrer; elle voulut revenir sur ses pas, mais la souffrance avait déjà abattu ses forces, et sa compagne était bien loin.

— N'avez-vous, dit-elle, ni épouses, ni sœur?

— Vous êtes bien malade, madame. Entrez d'abord et reposez-vous.

De deux lits jumeaux on n'en fit qu'un à la hâte, et les deux hôtes sortirent pour se procurer de l'eau pure et fraîche qu'ils auraient su puiser sans sortir de la petite maison.

— Et puis nous allons quérir notre sœur. Tranquillisez-vous et prenez patience, mademoiselle, dit l'un des frères en rassemblant près de la malade tout ce qu'il croyait utile à ses besoins. C'est une infirmière, qui saura bien vous porter secours.

Christiane, au milieu de ses angoisses, entendait à peine leurs paroles; et l'aîné s'empressa d'emmener Paul avec lui, après l'avoir grondé du regard et d'un geste d'épaules. N'avait-il pas dans son empressement maladroit, coiffé du chapeau de la jeune femme le front penseur du premier consul!

L'infirmière se rendit bientôt aux vœux des vieillards, mais tout en protestant de son manque d'expérience.

— Je suis accoutumée aux maux des hommes, à leurs façons, aux blessures des troupiers comme vous, mes enfans, leur disait-elle : ça me connaît; mais j'ai les mains bien rudes pour une si belle dame!

Quand les trois bonnes gens rentrèrent dans leur gîte, il y régnait un absolu silence. La pâle Christiane paraissait immobile et morte.

— Qu'a-t-elle donc, bonne Vierge? dit la sœur saisie d'effroi.

— Voilà le nom de sa maladie, dit gaîment le plus zélé des frères en apercevant l'enfant qu'il voulut saisir.

La sœur l'arrêta : elle-même sembla hésiter. Elle était embarrassée de sa contenance et flottait entre la pudeur et la charité; mais enfin elle approcha. L'enfant était un garçon, et cette découverte rendit son assurance à la religieuse.

La valise fut vidée sur le lit au profit du nouveau né. On y choisit, entre les brassières de flanelle, les petits bonnets à rubans bleus, les pelisses bleues garnies de cygne, ce qui pouvait le mieux convenir à sa taille et le garantir de l'air froid des montagnes. On lui mit des colliers préparés depuis bien long-temps; puis, quand il fut déposé près du sein, déjà empressé, mais craintif, Sébastien apporta discrètement une jatte de vin brûlant et épicé. Il tenait à en faire boire un peu à son nouvel hôte avant de vider le reste en famille, et à la santé de l'heureuse mère.

Mais qu'ils parurent longs à Christiane les jours de la convalescence! Que de fois elle se reprocha de ne souffrir qu'impatiemment les soins toujours plus affectueux des deux frères, dont l'unique conversation était la guerre! Ils composaient à eux deux un vrai ménage : le plus robuste avait pour l'autre les délicates attentions qu'on a pour une femme âgée. Deux Philémons vivaient là sans aucune de ces querelles qui durent aborder, quelquefois, la cabane de Baucis. Christiane, qui s'était entourée de toutes ses ressources en faisant venir sa voiture dans la grange prochaine, comblait de mille présens ses deux hôtes. Elle ne leur causa qu'une seule contrariété : celle d'ajourner le baptême de son fils; car Paul aurait bien voulu donner son nom à ce gentil Français de plus.

— Adieu, leur dit-elle enfin, aux derniers jours du mois de mai, adieu, hommes dignes d'avoir été soldats, braves gens si hospitaliers, premiers bons cœurs que j'aie rencontrés à mon retour, et qui porterez bonheur à mon voyage. Adieu, je n'oublierai jamais cet asile.

— Dis donc, Sébastien, interrompit Paul s'adressant à son frère, remarques-tu que madame élève trop haut aussi le peu que nous avons fait pour elle, et prend congé de nous presque dans les mêmes termes que le voyageur qui a passé ici avec le Polonais, il y a deux mois?

— Vous avez reçu un Polonais, un fugitif, sans doute? Comment s'appelait-il?

— Ils étaient deux, madame : il y avait aussi un Parisien. Leurs noms m'échappent; mais ils ont voulu les laisser là, sous le manteau de cette cheminée.

La jeune mère s'approcha.

— A droite! dit Sébastien.

Christiane était mue par un vague sentiment de curiosité affectueuse : elle regarda; mais elle ne put s'empêcher de prononcer tout haut : — Aymar!

— Dieu vous récompensera, dit-elle, mes vieux amis! C'est le bon ange de ma destinée qui m'a conduite sous votre toit.

Puis elle déposa un baiser plus ardent, plus plein d'espérance sur le front de son fils, le prit dans ses bras et s'élança pour partir à l'instant même.

XV.

Mais, dans sa solitude, Aymar usait la patience d'un courage deux fois éprouvé. Là, cette âme qui ne pouvait trouver à s'occuper d'idées grandes, à lutter contre de nobles obstacles, s'épuisait sur de petites et misérables choses. Faute d'alimens dignes d'elle, elle se passionnait, elle se tarissait contre des intérêts frivoles. Car il faut toujours que les cœurs généreux s'occupent : soit à aimer, soit à haïr. Ainsi dans leurs bastilles, moins pénibles peut-être que les captivités de l'âme, on a vu les prisonniers s'impressionner futilement. Pélisson s'affectionnait à une araignée; Latude avait pris en haine les étoiles.

« Tu veux savoir ce que je deviens? écrivait Aymar à sa mère. Je suis errant dans les bois et désoccupé constamment : demande au chevreuil ce qu'il fait de ses heures vagabondes. Je ne me rappelle pas plus l'emploi de mes jours que la mer ne se souvient de ses naufrages. Je suis tombé ici dans une série de ces momens difficiles à passer que tout le monde connaît trop bien. Tout semble n'exister que pour vous nuire : les bruits qu'on entend sont propres à rendre sourds et n'ont pas d'autre but. Chaque action est pénible. Telle porte semble difficile à ouvrir autant que de pratiquer une brèche dans les murs d'une place assiégée. La foule la moins serrée paraît un bataillon carré à vaincre. N'as-tu pas remar-

qué alors que les meubles sont durs, froids, mal contournés pour ton usage? L'étoffe à qui tu veux donner certain tour ne consent jamais à le prendre; la mouche qui vole s'attache à vous comme l'esprit d'un contradicteur ou l'ombre de votre ennemi. On croirait qu'il faut se venger de la création. Si l'on osait passer les doigts dans les cheveux d'une tête chérie, on les tirerait peut-être; et pour moi, je n'oserais, de peur de les égratigner, caresser aujourd'hui les joues si fraîches et si rondes d'un enfant.

» Je comptais, à cette campagne, me rafraîchir le sang, trouver le calme des nerfs, je n'ai rencontré là que contrariété nouvelle et ennui imprévu: c'est le désenchantement des lieux et la lutte ouverte du mauvais goût contre la simplicité. Imagine-toi qu'on essaie à changer la physionomie de ta vallée. Cette solitude où nous avons vu se lever de si tranquilles soleils, subit en ce moment un singulier fléau: le luxe. On perfectionne ton paysage. C'est la médaille que pour faire reluire on efface. Des propriétaires d'hier ont remplacé les anciens: la prétention bannit le goût, l'or succède à la poésie. Les enjoliveurs champêtres pensent faire ici bien mieux que le bon Dieu, et substituer l'importance de leur apparition récente à la religion du passé. D'un hameau consacré par le séjour du plus modeste des grands hommes, les opulens sont venus faire leur chose, le souffre-douleur de leur apprentissage dans l'art de composer une contrée postiche. Ne serait-ce pas une question de délicatesse et de probité assez élevée que d'examiner, ma mère, à quel point l'argent a le droit de subordonner à son goût équivoque le primif aspect d'un site, d'anéantir le prestige d'un beau lieu, la grâce d'une nature spéciale? C'était ce caractère sauvage et recueilli qui t'avait fait choisir ce coin de terre pour asile: et voilà qu'on t'arrache cette patrie de nos vieux jours. Invasion des parvenus! Dans ce vallon de paysans et d'artistes, tout se refait aujourd'hui pour l'exclusif usage du carrosse. Il semble à Mondor que l'homme n'arrive à l'état normal que porté sur quatre roues. Ceux qui se servent encore de leurs jambes sont une exception à dédaigner. Aussi on détruit nos chemins; on retire de dessous nos pieds la terre ferme, le gazon solidifié, pour en exhausser le dos-d'âne de la voie équestre. On précipite dans les pauvres demeures les eaux pluviales et ménagères. On fait un village pour ceux qui passent, on le détruit pour ceux qui l'habitent. Nous n'avions pas dit, comme Horace: « Je hais le vulgaire et je le repousse; » mais bien modestement: J'ai peu de goûts pour les turbulens désœuvrés, depuis le calicot jusqu'au courtisan, et je m'écarte de leurs rendez-vous. Tout à coup on élargit pour cette foule nos sentiers. Hier, c'était ici un désert, aujourd'hui, c'est Longchamps, c'est le Jardin-Turc. Il avait échappé deux arpens de bruyères à la banalité des joies du dimanche, à la poussière des courses au clocher; voilà qu'on ouvre à la canaille ivre ou dorée ce vallon secret: on prostitue notre mystère.

» Je ne demande pas si un possesseur nouveau a le droit de gâter son domaine; je ne conteste à aucun Érostrate bourgeois la liberté d'anéantir du même coup, s'il le veut, son château et son lac en précipitant ses tours dans ses eaux. Mais de l'autre côté des murs de son enceinte, est-il le maître de l'horizon? Qui l'a institué le tyran du paysage, le pacha de cette banlieue? qui lui a inféodé cette terre libre? Avez-vous à disposer du passage de tous, des vagues et rians carrefours, de la dimension des champs, de l'ombre et des clairières, de la racine des arbres qui abritaient le voyageur? De quel droit touchez-vous à ce qui ne peut vous appartenir? Ce recueillement, cette paix agreste, cette chasteté du silence des bois, sont-ils à vous pour les exiler?

» Il nous est venu de la cour une espèce de vidame qui, faute de savoir faire de la tapisserie, d'avoir pu se faire dévot, prendre intérêt à l'enseignement des enfans pauvres et aux souffrances des vieillards infirmes,

s'amuse à corriger notre pays. Il le barbouille comme on ferait de la décoration d'un opéra sifflé. Comme si abaisser une montagne n'était pas une prétention plus vandale que de refaire un chant d'Homère, ou une églogue de Virgile. Il sème la commune de terrassiers chargés d'aplatir nos coteaux. Pour rendre les allées plus larges à son ennui en berline, il fait rogner la terre du pauvre, à peu près comme certains industriels empiètent sur nos monnaies. Le promeneur ici n'a plus que la boue des hivers et la poudre des étés. Ce désœuvré qui fait et défait nos routes, ne crois pas que l'amour de féconder le sol l'occupe : il ne cultive que la voie publique. Son parc est en friche, il ne fait de l'agriculture que par les chemins. On écorche pour lui la lisière des prairies, on châtre les buissons, on apprend à la fleur des champs à se régler sur un cordeau. La paquerette qui étoilait jadis nos voies vertes, la paquerette que j'ai vue au matin ouvrir les yeux pour te voir, la paquerette est proscrite. Le serpolet est consigné à trois pouces et demi des murailles dans une espèce d'ourlet de verdure où les brins d'herbe sont comptés ; on fauche la pervenche indisciplinée ; on court sus à la primevère qui dépasse la ligne symétrique : la violette est écrasée comme l'importune vermine des sentiers.

» Nos ennemis du naturel, nos paysagistes à quatre épingles, n'occupent à rien d'utile la force des ouvriers : intelligence de vieux soldats ou patience de laboureurs. Ces hommes utiles, on les voit user une vie monotone à fossoyer à la manière des trappistes. Toujours le front courbé et le dos en l'air, ils sont dans la campagne l'unique point de vue des perspectives. Il ne faut plus que le chasseur ou les amoureux essaient ici de suivre la trace d'un pied de biche, ou l'empreinte chérie d'un pied de femme : le perpétuel rateau efface tout sous ses dents stridentes. Nos allées sont sans vestige comme le cœur des ingrats. Ce légitimiste qui passe sa vie en usurpation contre la première des majestés, celle de la nature, pourrais-tu le voir sans sourire, une houlette à la main, enterrer la moindre feuille qui tombe, faire rentrer sous le sable la protubérance d'un caillou, et procéder lui-même aux funérailles de tous les petits papiers errans dans nos bois ? J'ai peur que ce ne soit à cet usage que Dieu, pour le punir, ne lui fasse employer dans un autre monde l'immortalité de son âme. En attendant, notre campagne, incessamment tourmentée, agitée comme la lave ou la mer, ne présente que l'idée d'un chaos. C'est l'aspect d'une ébauche, c'est un brouillon de paysage. Ce genre de cauchemar est aussi assommant que les divagations d'un esprit doctrinaire. Partout sables mouvans, tremblemens de terre, mobilité sinistre d'un cimetière.

» Ah ! qui laissera ce lieu que tu aimais redevenir village ? qui nous restituera le studieux silence qui appelait les artistes. Rendez-nous les peintres sur nos collines, les nids dans nos buissons, les fleurs devant nos portes et la religion des anciens jours. Respectez ce hameau, riches. Ménagez l'herbe où la fiancée est venue s'asseoir, laissez debout le chêne que le penseur a vu se couronner. Remarques-tu le singulier emploi de cette figure (couronner) dans la rhétorique que se fait le bon sens du peuple ? Un arbre qui, perdant sa valeur, commence à mourir par la cime, on l'appelle couronné. Ce beau coursier qui tombe et vient, en marquant ses genoux d'une blessure ignoble, d'avilir tout son prix : couronné ! Riches, le calme et le silence qui vous enveloppent ici ne sont pas votre proie ; l'effort n'est pas la grâce ; le fard n'est pas la beauté. Rendez au pauvre ce qui était au pauvre. Laissez à Lazare ce qui appartient à Lazare.

» Eh ! messires, libre à vous d'agir en vos enclos, de montrer le patriotisme des châlets suisses et l'hospitalité des piéges à loups ; mais laissez la France dans nos villages et l'accueil amical sur ces reposoirs verts où nos quatre chemins se coupent en croix. Ici c'est la patrie des arts ; vous l'approprierez-vous en la profanant ? Vous ne chasserez pas plus de ces bois le souvenir de Châteaubriant, que Philippe n'a remplacé Louis à Versailles.

» Je n'oserais, du reste, confier à un autre qu'à toi, ma mère, ce genre de regrets. Ils paraîtraient bizarres à des gens qui ne le sont guère. On appelle communément romanesque tout ce qui est élevé et délicat. Que diraient-ils de ces plaintes qui n'échappent que de l'âme, les hommes positifs de notre époque? Cœurs de juste-milieu, sensibilité d'administrateurs, gens de bon ordre et de confort, jusqu'à croire la fauvette mieux dans leurs cages dorées qu'en son nid d'herbes sèches et de laine ramassée aux buissons; les poissons expatriés d'un étang bordé de cressons et de mauves pour être portés dans un bassin de pierre tracé au compas. Le monde s'informe du cours des changes, il se partage sur les variations de la Bourse; peu d'êtres s'associent aux idées puisées près de la nature, aux trésors du sage, aux amours du poète:

On jette la glandée à la faim du pourceau;
Mais pour le rossignol qui cherche un vermisseau?

» Et puis la sèche opulence offense volontiers l'imagination. Les despotes secondaires aiment à blesser des susceptibilités dont ils ne sauraient comprendre la grâce. N'attendez rien du marquis de Carabas. Il faut être Alexandre pour s'écarter du soleil de Diogène. »

Par exprès envoyé en tout hâte, Aymar reçut à cette lettre une réponse imprévue et toute mystérieuse:

» Accours, mon fils! Reviens, crois ta mère qui te rappelle; crois qu'elle a souffert plus que toi de tes chagrins. Crois que si elle te dit: Espère, il faut espérer. Aymar, que je puisse une fois sur ton visage voir un rayon de joie et de bonheur; que ce front, plissé avant l'âge par les soucis, devienne uni enfin sous le regard de ta mère! Ah! il y a du bonheur, va, sur la terre. Sois donc heureux, toi! La mort même peut contribuer à faire fleurir une destinée. Te souviens-tu, Aymar, qu'il y avait dans le premier livre où je t'ai appris à épeler, ce mot d'un pauvre meunier indien que tu as répété si souvent avec des rires d'enfant? « Ne meurs pas, ô mon âne: » le printemps viendra, et avec lui poussera le trèfle. »

» Eh bien! pendant que tu redeviens enfant boudeur, que tu t'occupes à des riens, que tu t'irrites contre de puérils ridicules, la fortune te sourit malgré toi; le bonheur t'arrive en dormant. Oh! reviens donc, et sans perdre une minute: Paris est plein d'espérances et de félicités. Mon Dieu, que j'en éprouve moi-même! Puisse le ciel ne te punir jamais de ma joie! »

Aymar fit plus d'une pressante question au messager. C'était un mercenaire, étranger à la maison. Il ne put rien apprendre de nouveau, si ce n'est que vers la fin de cette journée même on avait rendu les derniers honneurs à un général, et qu'un grand concours de citoyens avait suivi le convoi.

Le combattant de la Pologne se reprocha d'avoir négligé d'assister à cet hommage d'exemple qu'on doit à la mort pour encourager aux vertus de la vie. Mais la nuit tombait: il retint l'envoyé et se promit de partir avec lui au premier rayon du jour.

Il partit en effet. Il était à cheval, et, le long de la route, il songeait à l'illustre chef, homme d'intrépidité et d'esprit, qui avait si bien défini autrefois leur paix mendiée: « une halte dans la boue. » Aymar apprit que la police avait troublé ses funérailles. Dans l'irritation du contraste que formaient ici la spontanéité des respects et l'immensité de la foule avec le deuil officiel du convoi récent de Périer (Périer mort à la peine de faire reculer la pensée française), on avait jeté les subordonnés de Vidocq entre la reconnaissance du peuple et un tombeau. Des milliers de soldats avaient été requis pour commencer la guerre civile à défaut de la guerre étrangère. Le cercueil avait été insulté au pied de la colonne: et l'épée qui couvrait ce cercueil avait contribué à fournir le bronze immortel! Vainement de grands citoyens, des capitaines connus de l'ennemi avaient tenu les coins du drap noir; et les écoles, et les

réfugiés de tous pays s'étaient rassemblés là pour honorer leur éloquent défenseur à la tribune. On avait vu d'anciens gendarmes provoquer les étudians; un drapeau tricolore déchiré par des espions, et un inconnu à figure de police promener sinistrement un étendard couleur de sang.

Avant que, avertis d'un guet-apens, ceux qu'on voulait faire passer pour agresseurs eussent arraché, comme unique défense, quelques tuteurs des jeunes arbres du boulevart Beaumarchais, la police avait crié aux boutiquiers sur le passage du char :

— Prenez garde au pillage!

Placés en embuscade et à l'insu de l'autorité militaire, quelques troupes avaient tiré sur les masses inoffensives. Les jeunes gens avaient enfin couru aux maisons prochaines chercher des fusils plutôt que de se laisser égorger lâchement; et sans avoir rien médité, concerté, préparé, une poignée de braves se trouvait en insurrection par le seul et légitime instinct de la défense.

Aymar espéra d'abord que le tumulte serait passager.

Mais quand il entra dans Paris, je ne sais quelle tristesse était dans l'air. Au bourdonnement de la cité, aux rapides évolutions d'un peuple qui va, vient, se croise, s'agite comme la fourmilière où le pied d'un rustre a pesé, il était facile de comprendre qu'il se préparait une calamité de plus. Les gens du roi disaient, pour exciter de vagues colères, que c'était là un mouvement carliste : les partisans du Bourbon d'hier contre le Bourbon d'aujourd'hui. Mais Aymar, en voyant ceux qui fermaient leurs portes rentrer pâles, les bras levés, et ceux qui sortaient marcher vite et les yeux étincelans de courage, devina la vérité.

De temps en temps un coup de feu isolé, l'inégal appel du tocsin apporté ou dispersé par les vents lui servaient de guide. La cité murmurait toujours.

Avez-vous vu venir l'ouragan sur les grèves de Pen-Marck? Avez-vous respiré l'air des Calabres quand le stromboli va éclater? Qu'est-ce que ces efforts passagers devant l'effroi d'une émeute?

L'attente de l'événement était si solennel ici, qu'Aymar crut les révoltés innombrables. Mais seule, l'autorité de la raison, l'intrépidité du dévoûment donnaient ce caractère à la lutte. Aymar avait déploré l'issue des précédentes, il résolut d'employer ses efforts à neutraliser celle-là. Il oublia tout, subitement, jusqu'à la lettre même de sa mère qui l'avait préoccupé la nuit entière, et il se rendit dans le quartier où les plus nobles hommes de juillet se retranchaient contre cette mobile cohue qu'eux seuls avaient rendue naguère victorieuse.

C'était cette portion du vieux Paris, dédale de rues sombres, de passages sans noms, de défilés à double issue, assez propres à établir une résistance armée. Là, nulle régularité n'est suivie dans les masses architecturales, la voie étroite serpente en sinuosités imprévues, les pignons surplombent et brisent la ligne de mire à chaque portée de pistolet. Là, mille négocians, qui végètent sans air, entre leurs huiles, leur sucre et leurs grossiers alcools, aspirent vingt ans à quitter ce populeux cloaque. Ce lieu fera, pour le marchand, de la moindre maison dans la plaine et du plus monastique jardin un paradis terrestre. Quand pourra-t-il voir un sureau grandir, s'épanouir de front deux basilics, un jasmin élancer ses étoiles jusqu'à sa croisée entr'ouverte?

Mais Aymar trouva là, déjà construites, quelques barricades destinées a se couvrir de sang. Durant la nuit on avait militairement occupé les positions circonvoisines et l'enceinte d'une petite église réservée aux blessés des deux camps. Les principaux retranchemens n'avaient pas moins de six pieds d'épaisseur sur cinq de haut, et dans les maisons les plus proches, formant quartier-général, les balcons étaient hérissés de pavés, soutenus par les barres d'appui. Derrière apparaissaient parmi les spectateurs des femmes! Quand Aymar se présenta aux avant-

postes, il fut reconnu, admis, entouré, embrassé. Quelques uns pleurèrent à retrouver un compagnon si remarqué dans la recente querelle, et se flattèrent d'une nouvelle victoire. Ces associés d'un premier triomphe, ces intimes amis que la liberté avait faits pour s'être rencontrés un seul jour, qu'ils se connaissaient bien ! Ils s'étaient triés au milieu du champ de bataille, dans la confusion des pavés, des balles sifflantes, et chacun savait exactement ce que l'autre pouvait valoir. Le péril qui classe les hommes avait bien ici dérangé un peu quelques rangs préétablis par les habitudes sociales; mais le courage est une aristocratie tellement incontestable, que nul n'était humilié des honneurs qu'il avait vu mériter sous ses yeux. L'émulation de vaincre était encore l'unique sentiment d'envie qui les animât tous. C'étaient, depuis les plus hautes fortunes jusqu'aux moindres conditions, des ouvriers, de riches fils de famille, des imprimeurs, des élèves d'Alfort, et des écoles polytechnique, de droit, d'architecture et de médecine; quelques enfans des officiers de l'empire, des clercs, d'anciens troupiers, des écrivains contemporains de l'avenir, et enfin beaucoup de ces combattans qu'on n'avait plus retrouvés dans Paris dès que l'heure de mourir avait été passée. Tombés du ciel en 1830 comme la foudre, et évanouis aussi vite que les courtisans du roi déchu, on les eût cherchés en vain dès que l'horizon s'était éclairci de la fumée des mousquets. C'étaient ces naïfs travailleurs qui avaient dit, après la défaite des Bourbons : —Notre tâche est finie : aux savans à faire le reste. Et n'était-il pas juste en effet que ceux qui venaient de vaincre cédassent la place à ceux qui allaient triompher? Nul ne peut tout accomplir à la fois; et si quelqu'un sème en ce monde, ne faut-il pas qu'un autre récolte?

Cependant, parmi les plus jeunes néophites, et surtout en la portion semi-docte, il s'était glissé des travers dont Aymar fut d'abord frappé. Il remarqua en quelques groupes certain pédantisme uni à la licence. On buvait mal, mais on discutait immodérément. Plus d'un sophisme obscurcissait parfois l'atmosphère autant que la fumée des cigarettes. La morgue et l'enfantillage n'étaient pas toujours étrangers ici l'un à l'autre. Quelques enthousiastes jouaient à la république plutôt qu'ils ne comprenaient encore la gravité d'une mission si ardue. Il perçait là enfin à singer d'anciens révolutionnaires une tendance qui parut à l'observateur aberration fatale ou puérile. Plusieurs se proposaient un rôle. Les gilets s'épanouissaient en longs revers pointus, les opinions s'enfermaient dans la forme d'un chapeau, éclataient par la couleur d'un pantalon.

— Je te reconnaissais à peine, disait tel bachelier ès-lettres à un étudiant de première année : qu'as-tu fait de ta carmagnole et de tes cheveux aplatis sur l'oreille à la façon des montagnards? Te voilà presque un petit-maître, avec ta rose à la boutonnière.

— Mon cher, je ne fais plus Saint-Just : il y a déjà un Saint-Just, trois Dantons, deux Legendres; je fais Camille Desmoulins, le paresseux, le voluptueux Camille !

— Aymar eût été bien surpris de ne pas retrouver Modeste en un lieu où l'on se préparait à combattre : aussi l'ex-Krakus fut-il une des premières figures qu'il vit accourir près de lui.

De tous côtés on entoura le colonel polonais, et l'on voulut recueillir ses conseils sur la manière de prendre l'offensive ou de se retrancher dans cette circonstance. Aymar promena autour de lui un mélancolique regard; et sentant bien qu'il n'avait plus de momens à perdre, il dit d'un ton affectueux, mais pénible :

— Ne tentez point ce soulèvement, mes amis. Gardez-vous de vous montrer braves aux dépens de la cause à laquelle nous sommes dévoués pour toujours. « Vous êtes trop pour mourir, pas assez pour vaincre. »

— Et cependant, monsieur, nous vaincrons, dit Frédéric Lionne, un des plus dévoués soldats de la presse.

— J'en doute; et si vous ne réussissez pas, qu'allez-vous produire? L'affermissement d'un mauvais pouvoir. Le moins qui puisse résulter de notre défaite sera de décourager l'énergie des résistances. Les craintes que vous inspirez sont encore une garantie contre beaucoup d'envahissemens. Ici, le jour et le terrain ont-ils été choisis par vous? Prenez garde! Et après de téméraires épreuves, avez-vous bien le droit d'être encore vaincus? C'est exposer l'avenir par un courage stérile : le sang doit rapporter le triomphe et non pas le découragement.

Il se fit quelques minutes de silence. On s'observait, on échangeait des regards de doute. Mais bientôt la résolution fut reconquise, et ceux qui étaient assis sur la terre, occupés à fondre des balles et à envelopper des cartouches, demandèrent un peu d'eau pour s'encourager.

Nous savons bien, dit Victor Rodde, un homme de bon sens et de coup de main, que si la fortune n'est pas pour nous, nous n'aurons fait qu'une faute. Du haut de leur dignité très prudente, de prétendus patriotes eux-mêmes nous désavoueront; mais il y a un proverbe : « Fais ce que dois! » Je ne suis point Bayard, arrêtant seul une armée sur un pont, mais peut-être un des trois cents qui ne combattirent pas en vain contre les esclaves du roi des Perses.

— Avons-nous des éclaireurs? demanda Aymar à un jeune homme aux yeux bruns, qui paraissait commander les barricades.

— Oui.

— Et quand croyez-vous être attaqués?

— Pas avant sept heures.

— Il n'en est que six, remarqua paisiblement Aymar.

Et l'entretien continua.

— Attendre est ennuyeux, dit Modeste.

Modeste avait pour camarade un élève d'Alfort dont l'habitude était d'avoir un refrain de chanson à la bouche. Celui-là reprit brusquement la parole en s'écriant :

— Nous voulons la république!

— Pourquoi? dit Aymar.

— Parce que c'est le meilleur des gouvernemens.

— Peut-être.

— Il fera le bonheur du peuple. Et quant à moi, fredonna-t-il :

J'ai pris goût à la république
Depuis que j'ai vu tant de rois.

— Ce gouvernement, mon brave, ne sera bon que quand les masses le voudront comme vous. Il faut faire désirer même le bonheur avant de le dispenser. Ce qu'on ne désire pas peut-il jamais porter ce nom? Mon Dieu! il n'y a pas long-temps que j'étais abusé par vos illusions : mais j'ai vécu, j'ai souffert, j'ai réfléchi... et je pense qu'il convient d'attendre.

—... Que les courtisans replantent leurs racines?

— Tâchons, réplique affectueusement Aymar en s'asseyant sur un tambour, tâchons de comprendre cette question et de la poser sans déception pour nous-mêmes. Que le pays ne se soucie pas des institutions caduques : je le crois. Mais veut-il déjà d'un autre système? Hier ne reviendra plus, mes amis; mais demain n'est pas venu encore. Le pays conserve du passé ce qu'il en subsiste, par la raison que cela est, on se tient à peu près debout; mais il y a aussi plus d'une juste appréhension de l'avenir. Parce qu'on a été trompé par les princes, faut-il qu'on se fie aux roturiers? Parce qu'on a été exploité par les riches, doit-on en aveugle se livrer au désintéressement du pauvre? Eh quoi! les petits so-

ront sans vices parce que les grands en avaient beaucoup? Faible logique! Les hommes nouveaux n'ont pas toujours été irréprochables! Je vois bien, messieurs, les nombreux motifs de répudier l'ancien régime; mais je n'en aperçois pas encore assez de hâter le régime futur. — Modeste, voyez aux avant-postes.

— Personne n'ose approcher, mon colonel.

— Vous voulez dire, objecta un polytechnicien, que beaucoup d'écoles sont à faire et d'erreurs à subir? Possible : mais je crois qu'il faut d'abord faire primer l'opinion qu'on juge la meilleure; et quand cette opinion aura vaincu, la perfectionner. Car si vous voulez la rendre sage quand elle marche, vous l'empêcherez d'arriver. L'éducation d'un enfant ne commence pas dans le sein de sa mère; il faut d'abord qu'il soit né et accoutumé au jour : — Ouvrons les yeux de la république! Il s'agit, puisqu'on veut nous frauder, d'achever l'œuvre de nos pères : la révolution de 89. Elle fut légitimement faite, apparemment, contre les priviléges de la noblesse et du clergé, par la classe moyenne et le peuple? Seule, la classe moyenne a tiré profit; et elle se cramponne aujourd'hui à l'omnipotence politique dans un esprit d'exclusion pour tous. Elle a fort bien accueilli le premier acte du drame; mais elle ne veut plus qu'il se poursuive. Il faut que tous cependant aient part aux fruits de la victoire de tous. Cette moyenne classe, qui a dépouillé les hommes de race historique prétend aujourd'hui empailler ses priviléges d'hier! Elle a aidé à ce qu'on promenât le niveau sur le front des ducs, mais elle en veut défendre à cette heure le chef des épiciers, agens de change, et tous détenteurs exclusifs de droits qui appartiennent à tous.

— La première aristocratie, dit Aymar, n'avait été qu'injuste, la seconde est ridicule : c'en est fait de l'aristocratie.

— Il avait une fois, contredit le même adversaire à pantalon bleu et bandes rouges (un artilleur), un peuple qui croyait avoir accompli sa résurrection. On le mystifia une fois, et l'escamoteur s'appelait Bonaparte. Deux fois : le jongleur en guêtres se nommait Louis XVIII. Trois fois : le chevalier jésuite, mangeur d'hosties et chasseur de lapins, était désigné par le peuple sous le nom de Robin-des-Bois. Quatre fois : et les hommes d'hypocrisie et de gros sous s'appelaient... Messieurs! quand l'occasion s'offre au peuple de ressaisir son bien, il a le droit de le prendre.

— Qu'est-ce qui tire ces coups de fusil?

— Des imprudens amis, dit Modeste, qui ne peuvent retenir leur impatience.

— Mais, ajouta Aymar, ce peuple au nom duquel vous parlez ne vous comprend même pas encore, mes camarades. Au lieu de la confiance, vous ne lui inspirez que l'effroi. On lui répète par cent mille bouches salariées que vous êtes des gens de désordre et de cupidité.

— Oui, 93! La langue des poltrons n'a qu'un mot, un chiffre : 93! C'est l'argument très loyal avec lequel les Gérontes qui ont laissé faire cette époque accablent les enfans qui n'étaient pas nés : 93! C'est ce retour impossible, c'est ce stupide épouvantail, ce fabuleux Croque-Mitaine qui sert à donner la colique à tout un peuple de braves. 93! C'est la faute de Voltaire, c'est la faute de Rousseau! Mais, mort de ma vie! à cette période qui n'a duré que quelque mois, la France a dû des frontières devant lesquelles Napoléon est bien petit. Le règne de cent rois s'étend sur dix siècles oubliés; celui de la république sur un an à peine, et un an semé de gloire dont on parlera à jamais. La république ne vient-elle pas encore d'occuper trois jours admirables!

— Vous n'en êtes pas moins des dresseurs d'échafauds, mes frères : vous qui, hors du combat, n'avez pas versé une goutte de sang; et dont le parti, s'il arrivait au pouvoir, voudrait consacrer son horreur pour ce lâche et si facile moyen de gouverner : le sang; vous dont le premier

acte législatif serait l'abolition de la peine de mort, fût-ce en matière de parricide. Oui, mes amis, que la révolution de 1789 s'accomplisse! Mais pas d'impolitiques étourderies; ne faites pas avorter les fruits de l'avenir. Je ne calomnie pas l'impatience, mais je la redoute. Cet événement s'achèverait sans vous; attendez votre auxiliaire. Le temps n'adopte pas ce qui se fait sans lui.

— Endormeur! dit un canonnier.

— Il n'y a qu'un fait dominateur et progressif, poursuivit Aymar : c'est la révolution. Sans elle, tout n'est rien. Son dénouement est infaillible comme l'enfantement d'une mère, comme la fin d'un mortel dès qu'il a reçu le jour. Tout ce qui s'est opéré depuis cinquante ans, tout ce qu'il adviendra jusqu'à la fin de l'ère présente, ne sera (conséquence ou obstacle) que le complément de cette action. Chaque jour ce mouvement approche de son but et il ne s'arrêtera que dans le dernier coin de l'Europe. C'est le Juif-Errant du dix-neuvième siècle! Certes, Bonaparte était si bien dans le secret de cette fatalité, messieurs; il savait si parfaitement que le monde parcourrait cette route, dût-elle le conduire aux abîmes, qu'il a respecté l'égalité. Il s'est flatté plus d'une fois de vaincre l'Europe : jamais la révolution. Elle s'achèvera. Ses adversaires le savent, les résistances vous prêtent de l'énergie, le temps combat pour vous; mais laissez au navire qui vient de heurter un écueil le loisir de s'orienter; il n'a pas perdu sa route.

— Mais les obstacles renaissans...

— Il faut les user.

Aymar, on le voit, n'était déjà plus l'adolescent qui s'irritait des conseils de Béranger; il avait à son tour appris la longanimité courageuse; et expérimenté par le malheur, il en avait acquis la défiance : c'est-à-dire la condition de réussir.

— Il faut que les trôneurs soient connus, poursuivit-il, et le meilleur moyen c'est de les laisser faire. Voyez le personnel de cette institution qui se fonde sur la grâce de Dieu! Qu'imagineriez-vous de mieux pour la déconsidérer que l'histoire de ses gestes? Y a-t-il un homme qui trahisse la confiance d'un pupille et jure sur les saintes écritures de maintenir la loi qu'il veut trahir? Il s'appelle Miguel. Un autre, moitié dans les traces du poison royal et moitié dans le sang des sujets, se saisit-il de de la couronne d'un frere? C'est le czar. Un troisième gouvernement, chargé de succéder à un prince qui mitraille le peuple, commet-il l'attentat plus grand de l'abrutir?... Laissez achever l'éducation de la France.

— En attendant, dit un autre, nous sommes représentés ici, nous, comme des brigands, mis au ban de l'opinion flottante; nous n'avons aucune patrie dans ce royaume affranchi hier par nos mains. Et parce que nous avons été désintéressés, nous voilà sans héritage. Désireux toujours de liberté et de travail, nous n'avons plus d'asile, plus même de nom en ce pays qui est le nôtre un peu mieux que celui de ces princes, non créatures d'hier. Il nous est défendu de confesser la religion paternelle. Tout homme peut librement ici se déclarer athée, royaliste, manichéen; mais nous, nous ne pouvons nous dire ce que nous sommes : républicains! Les vaincus ont ici une retraite, les vainqueurs n'en ont pas. Polignac est retranché contre la colère de la populace, et nous, nous sommes livrés aux assommeurs publics, aux assassins officiels.

— Parbleu! dit Achille Roche, on a ameuté contre la république tout ce qu'il y avait de peureux en France : jugez quelle opposition elle rencontre! Les courtisans nous calomnient, les agioteurs nous haïssent et les épiciers nous traquent.

— Je ne sais, dit Aymar charmé de voir un peu se détendre la gravité de cette espèce de conseil de guerre, je ne sais pourquoi on fait de cette classe de si paisibles industriels le type, le symbole, le mythe des résis-

tances au gouvernement de l'avenir : une classe qui connaît si bien le peuple en détail ! Ils n'ont point de haine ces bonnes gens, mes amis ; mais beaucoup d'entre eux sont figés dans la peur. Que voulez-vous? c'est une suite naturelle de leur gissement topographique. L'épicier habite le rez-de-chaussée. Il vit de plain-pied avec l'émeute : l'émeute et son argent ne sont séparés que par une planche. Le moyen qu'il ne coure pas aux armes le premier, dès que l'infanterie est révoltée. Ah ! si seulement les factieux étaient à cheval ; si leur tête montait à la hauteur de l'entresol, l'épicier ne verrait menacer là que la famille, la bonne, les marmots, madame son épouse qui se défend quelquefois, mais le magasin est en bas : c'est là que repose l'avenir; c'est là que sont empilés le poivre et la considération. Du reste, en cette masse de trafiquans à mains grosses et couvertes d'engelures, il s'enfouit cependant des citoyens pleins de qualités essentielles, beaucoup de vieux et solides militaires. Mais il faut l'avouer, il y entre quelques individus qui n'appartiennent à l'existence que par la digestion, qui attendent pour avoir une idée qu'elle soit venue à un autre, et à qui il faut mâcher la vie intellectuelle presque aussi péniblement que le grognard triture le tabac de la régie qui lui est vendu en détail. C'est la portion qui vous en veut, peut-être ; mais celle-là n'a point de système, elle n'a que des intérêts. Vous y voyez un parti ? C'est une congrégation de pot au feu, c'est une opinion de rez-de-chaussée.

Un homme abordait en ce moment les insurgés. Il avait dépassé cinquante ans. Grande propreté, grande politesse, mais sourire trop habituel pour être sincère. Il sembla choqué d'abord de l'aspect de cette réunion sans hiérarchie : fracs noirs, casquettes de loutre, apprentis pairs de France, élèves menuisiers, forgerons, ou docteurs. Mais en observant la tenue du camp improvisé, il prit confiance. Il allait de groupe en groupe, cherchant à se faire une clientèle d'entraînement. C'était un de nos adversaires énervés, mais rusés, qui auraient secondé une des victoires populaires comme moyen de s'ouvrir une troisième restauration. Le carliste venait là, à la porte des dangers, faire à la république la politesse de la laisser passer la première.

— Comme on vous a trompés ! dit-il à quelques sous-officiers. Ah ! si Marmont avait eu des hommes tels que vous ! Un autre temps viendra. Tout ce qui appartient à la gloire du pays doit être récompensé par l'avenir. Ces malheureux princes ont méconnu le terrain : s'ils revenaient jamais, le Rhin et la Belgique nous seraient rendus, mes chers compatriotes, et nous aurions le suffrage universel. C'est là la dot qu'il faudrait rapporter de l'exil !

— Aveu remarquable ! fit observer un journaliste.

— Ainsi soit-il ! bâilla Modeste.

— Messieurs, continua un peu plus loin la même voix caressante, vous ne réussirez peut-être pas aujourd'hui faute d'un chef : un lieutenant-général, un prince ! En France, voyez-vous, on ne saisit guère les idées, on ne comprend que les personnes. Il faudrait incarner cette révolution pour qu'elle n'avortât pas encore. Attendez : choisissez quelque bonne tête à tant de bras et de cœurs généreux.

— Je vous vois venir, gentilhomme, dit un imprimeur aux moustaches blondes, à l'air moitié goguenard et moitié farouche, n'étiez-vous pas de ces courtisans, aujourd'hui nos alliés malgré nous, qui disiez hier en parlant du peuple : Plus de concessions ?

— Je ne cache point que je suis noble et pourvu d'une charge à la cour.

— Eh bien ! moi, je ne connais de noble que celui qui sert l'état pour rien.

— Il y a cependant alliance possible entre nous, balbutia le légitimiste un peu fourvoyé dans la bagarre : nous voulons également l'honneur du

pays, bien qu'établi sur des bases différentes. Le feu et l'eau s'unissent pour édifier les grandes choses ; mais sur la boue du juste-milieu que bâtir? Tous les partis ont une âme, une poésie, un dévoûment, un but intellectuel : celui-là n'en a point. C'est un monstre impuissant, sans sexe politique. Il ne sait, pour récolter l'or, que semer le fumier.

— Oui ! mais mes opinions sont de mon choix, vicomte, appuya le contradicteur, et les vôtres sont de votre naissance. Je suis ce que je suis par ma volonté ; vous, par le hasard. Me voilà républicain avec connaissance de cause, et un peu à mes risques et périls, à ce qu'il paraît : vous, vous êtes religieux et monarchique pour être venu au monde dans un hôtel de la rue de Varennes et avoir été baptisé à la paroisse Saint-Thomas-d'Aquin. Vous voudriez que la loi fût l'œuvre d'un seul, nous, l'expression des volontés de tous ; la puissance divine, nous, qu'elle fût nécessaire ; qu'on aimât le roi « son maître », nous, qu'on respectât seulement le chef animé de justice. Vous trouvez le peuple grossier, sauvage, et nous l'admirons, nous, de n'être pas méchant et dangereux, étant le produit des institutions passées. Il pourrait, élevé comme il l'est dans les rues ainsi qu'un dogue abandonné, privé depuis tant de siècles par vos monopoles d'instruction et d'intelligence, se retourner contre ses abrutisseurs et les réduire en poussière. Vous vous accommoderiez de la dîme, de l'impôt, des apanages... et nous, nous saurions nous en passer. Qu'y a-t-il de commun entre ces deux natures? Vous désirez jouir, et nous mériter : faire les courtisans, et nous combattre. Otez-vous donc un peu de là, monseigneur, je crois que nous allons commencer.

Et en effet, on voyait par la rue des Arcis débusquer une colonne de la garde nationale.

— La voilà, dit Aymar, cette troupe de janissaires bourgeois qui s'est dépouillée en presque toutes circonstances de la faculté d'apprécier et de réfléchir pour secourir les tyrannies triomphantes ; qui a conduit Louis XVI à l'échafaud ; qui a laissé faire le 2 septembre ; qui a servi de police à Saacken ; qui s'est laissé licencier par Villèle, qui était absente aux jours de la chute des Bourbons aînés ! Il fallait compromettre ici son habit, la faire attaquer la première.

— Venez, petits, petits saints, dit Modeste, anges gardiens des boutiques !

La colonne approcha. On la laissa dépasser la première barricade, et les insurgés eux-mêmes se taisaient. Rien n'ébranlait l'air que le monotone appel du tocsin qui indiquait aux hommes de cœur le lieu de la résistance commencée.

— Qui vive ! cria enfin avec calme le chef des barricades.

— Amis !

— Mais encore? Êtes-vous partisans de Thiers, Guizot, Montalivet?

— Républicains.

— Vive la garde nationale !

Parvenus au deuxième retranchement, les assiégeans s'élancent pour le franchir : — Ah ! brigands ! s'écria l'adjudant-major qui les commandait, nous vous tenons enfin !

— Feu ! mes amis, sur les traîtres.

Et l'adjudant-major tomba. Les assaillans plièrent, la mousqueterie des fenêtres seconda merveilleusement les coups tirés à bout portant, et les assiégés n'avaient pas eu le temps de recharger leurs armes, que déjà les grenadiers citadins avaient fait une savante retraite.

Ce premier assaut repoussé, voilà un autre parlementaire.

Celui-ci témoigna avec quelque aplomb qu'il espérait interposer son éloquence en faveur du licenciement volontaire de la petite armée. Habit à longues basques, la cravate blanche, l'air oratoire et paterne, c'était un ancien *libéral*. C'était un de ces apostats plus haïs de tous les gens de conscience que les émigrés et les chouans. Cette variété du lâche, placée

sous les majestés légitimes dans l'impossibilité d'obtenir les places, avait fait de l'opposition un métier. Aujourd'hui ils abandonnent leur fière attitude d'indépendance parce que la chance s'entr'ouvre pour eux d'être décorés et soldes à leur tour. Ils n'ont jamais combattu la cour au profit d'intérêts généraux : mais telle cour au profit de leur avancement personnel. Ils se disaient ennemis de l'aristocratie ; mais de telle aristocratie dont ils n'étaient pas encore membres. Et ils s'imaginent aujourd'hui, ces spéculateurs démasqués, avoir conservé quelque crédit sur des imaginations dont ils ont régenté la jeunesse, en qualité de professeurs. Celui-là, reconnu pour une girouette, voulut parler, et il fut hué dès l'exorde de son discours. Il ne perdit toutefois ni sa contenance, ni son espoir d'être convertisseur. Mais s'il radotait 92, on l'appelait terroriste ; Napoléon? flatteur ; Louis-Philippe? ganache.

— Eh! pourquoi, dit-il, vous armeriez-vous, mes enfans?

— Pour nous défendre, par exemple.

— N'avez-vous pas tout ce que vous pouviez désirer?

On sourit.

— Oui! dit Ricard Farat, frêle et bienveillant Dauphinois, élevé pour être séminariste et que la franchise de son caractère natif avait jeté ici au premier rang : Dupin, lui deux cent dix-neuvième, a tracé la limite des vœux universels : et la Charte-Bérard a prévu tout ce que pourrait réclamer l'avenir. Ces gaillards-là ont, ma foi, posé les colonnes d'Hercule!

— Ne vouliez-vous pas un gouvernement à bon marché?

— Et ce qu'il a coûté au prince réalise exactement ce vœu, n'est-ce pas?

— Le pain n'est pas cher!

— Comme si on vivait seulement de pain! N'a-t-on jamais besoin d'émotions nobles et de sentimens élevés, monsieur? L'âme aussi a faim et soif! Le pain est le droit du peuple ; mais il n'est pas le seul pour être le premier.

— Vous ne pouvez souffrir aucun chef.

— Erreur! La démocratie n'est pas ennemie du pouvoir. Elle se livre à lui quand elle le croit agissant pour le bien public, quand elle le sent animé de l'honneur national. Voyez le premier consul! Tant qu'il a représenté la France, il a été secondé, Marengo était une victoire française. Mais quand il a fini par n'être qu'un prince à ambitions dynastiques, quand Saragosse, Cassel et Moscou ne furent plus que des massacres égoïstes au profit du trône de ses frères : abandonné. Peut-il se plaindre de son sort?

— Séparez-vous, mes enfans, je le répète dans vos seuls intérêts. Et c'est aussi l'avis du général Lafayette. Il m'a prié...

— Je le croirais assez, interrompit Jeanne.

— Ecoutez donc sa voix!

— J'ôte d'abord mon chapeau de cuir au souvenir de sa jeunesse ; mais je demande ensuite la permission de me souvenir un peu que je suis enrhumé. Il y a d'autres héros que votre marquis, monsieur : révolutionnaire en gants blancs, cheval blanc et cheveux blancs. Son zèle philosophique s'est arrêté à toutes les époques à la classe ouvrière... exclusivement. C'est un radical de salons. Je plains toujours la seconde enfance de l'homme, mais je ne saurais superstitieusement la vénérer. Nous n'allumerons point de verres de couleur en signe de réjouissance à la mort d'un ami de Washington, mais nous n'épuiserons pas non plus nos larmes sur la fin d'une vie qui n'aura rien de prématuré. Les sauvages de la Floride, citoyen, hommes primitifs et fils de la nature, ont une coutume admirable. Afin d'honorer la vieillesse, ils ne permettent jamais qu'elle se démente et se dégrade. Quand un de leurs sachems est arrivé à l'âge de l'égoïsme et de la faiblesse, on le conduit au pied d'un grand peuplier. Là, il est prié de gravir, pour témoigner que la force et la

vigueur lui restent. Parvenu au sommet, les enfans ébranlent énergiquement l'arbre d'épreuve. Si l'ancêtre se soutient et demeure à cette élévation, il est ramené en triomphe et reconduit à la cabane qui sert de palais au chef. S'il chancelle, on juge sa carrière finie: et ces enfans dévoués, ces respectueux anthropophages le mangent, afin d'enfermer en eux et de s'assimiler ses vertus. J'ai cru, depuis l'Hôtel-de-Ville, que le père de la meilleure des républiques ne se tiendrait pas sur le peuplier. Voilà.

— Vous marchez à votre perte! L'autorité, messieurs, tarde encore à déployer contre vous ses rigueurs; le pouvoir vous donne encore le temps de réfléchir paternellement... mais...

— Le pouvoir! Tel que vos ministres l'ont fait, il est insolent comme un parvenu et sanglant comme un terroriste: il erre dans la ville un glaive en une main et la clé des cabanons dans l'autre. Il parle de Bicêtre, de visites domiciliaires, il se retranche derrière les réquisitoires et les fossés. Le gouvernement des Guizot, Soult et Persil (on jugé d'un système par les hommes qu'il emploie) entretient plus de mouchards qu'autrefois la régence ne soldait de catins. Le vice d'aujourd'hui est plus immoral: on se défait des filles, on ne licencie jamais toute une armée d'espions. Il faut entretenir cette plaie-là, une fois ouverte. Adjoints une fois à votre autorité, ces collaborateurs n'ont plus pour vivre et se réhabiliter qu'un moyen: c'est de se faire voleurs. Mon cher, comme un chien fidèle, le peuple avait rapporté dans sa gueule la couronne: votre pouvoir la lui a volée, et on le renvoie aujourd'hui sans lui donner un morceau de pain dont il est affamé.

— Mais l'opposition saura faire marcher le ministère!

— Les opinions sont libres, dit un sténographe à l'air bonhomme, soupçonné de travailler à un petit journal: je respecte infiniment la vôtre, monsieur; mais je la déclare absurde et stupide.

Aymar sourit comme les autres de l'indiscipline de ces hommes appelés spécialement à la discussion et à l'égalité.

— Votre opposition? la *gaucherie?* Mais ce n'est qu'une bouderie d'apparat, courtisanerie farouche, calculée pour arriver aux portefeuilles, nantie d'un pacte nouveau. Voyez vos assemblées enfantées par cent quarante mille électeurs seulement sur trente-quatre millions de citoyens: quelle médiocrité flagrante! quel digne produit des suffrages de l'argent! Chacun de vos députés a son parti, la France seule n'en a pas.

— On peut avec le bon vouloir le plus manifeste...

— On a craint de jouer la réhabilitation d'un grand peuple contre la conservation d'une maison. Et ce baptême de gloire, monsieur l'optimiste, qui consacre tous les pouvoirs nouveaux, est-ce dans notre sang ou dans celui des Prussiens qu'on ira le chercher? Attaquera-t-on les ouvriers, ou les Russes? Est-ce Vienne ou Lyon qu'on va bombarder?

— La majorité, messieurs! la majorité est pour le système, et le respect est dû...

— Chez un peuple encroûté de servilisme depuis quatorze siècles, qu'est-ce que le plus grand nombre? N'est-ce donc pas un poète du juste-milieu qui a dit: — « Les sots depuis Adam sont en majorité? »

— Enfin il faut respecter la société basée sur les lois écrites.

— Votre société? Telle que l'ont combinée les anciens vainqueurs; hommes de féodalité? c'est la richesse, la force, les doux loisirs, le luxe, la culture de l'esprit d'un côté, et de l'autre le travail, les besoins, l'ignorance et les impôts.

— Votre société! appuya l'artilleur déjà signalé parmi les argumentateurs en plein vent. « C'est la sainte-alliance des égoïsmes contre le droit de tous, c'est l'union de ceux qui possèdent contre ceux qui méritent. » Allez-vous-en, monsieur, et que la paix vous suive!

L'apôtre du château fut hué de plus belle, et se retira. Mais il méditait ses vengeances, et murmurait à voix presque intelligible :

— Qu'est-ce que leur rapportera tout ce courage?

— Vous me rappelez, dit un rapin de l'école de Gros, qu'un bourgeois demandait un jour devant l'Apollon du Belvédère à quoi cela sert. — A être beau, citoyen : vous ne servirez jamais à cet usage.

— On veut retourner à Robespierre, dit-il : à 1793.

— Encore et toujours la même et calomnieuse bêtise! Mais enfin 93, époque impossible parce qu'elle a été, était-elle au dessous du régime que vous voulez nous faire, vous? Le vice est-il un progrès sur le crime? Robespierre croyait à ce qu'il a dit, monsieur. L'intention qui faisait mouvoir ce monstre était au moins pure à ses yeux, bien qu'elle soit horrible aux nôtres. Il croyait bien faire, lui; mais vous, vous comprenez que vous agissez mal et que vous trahissez. Vous êtes ignobles, et vous le savez. C'est la différence de l'absurde à l'infâme.

L'ex-libéral pressait le pas alors et se retirait vivement, car il entendait résonner la charge du côté de la rivière.

— A celui-là, dit Modeste en le voyant fuir, on ne mettrait pas un grain de millet... n'importe où.

Mais les légions de la banlieue, allumées par des proclamations mensongères dénonçant les insurgés pour des carlistes, avançaient.

— Si cette milice, si pacifique aux Prussiens en 1815, avait déployé alors, pensait Aymar, la moitié de l'ardeur qu'elle montre contre des concitoyens, jamais la France n'eût subi l'invasion étrangère!

On essuya le feu des villageois; mais il y fut répondu avec tant de justesse que la débandade se mit presque à l'instant parmi les héros basanés.

— Houra sur les Bédouins! crièrent les gamins qui rechargeaient les armes de leurs frères.

Puis, ralliés sur la place du Châtelet par les baïonnettes croisées de la ligne, les Bédouins reparurent une seconde fois pour fuir plus vite encore et plus en désordre. Ils jetaient leurs fusils, leurs sabres et des cris très bizarres.

— Quels moyens emploiera-t-on pour nous procurer de leur part une troisième visite? demanda certain officier de hussards, le brave des braves. Ramassons leurs armes, camarades. Les gibernes sont à moitié pleines encore. Vivent nos amis de la campagne! c'est toujours de là que viennent les fournisseurs. Aujourd'hui, au lieu de fruits et de légumes, ils nous apportent leur plomb. Les prunes que voilà valent bien celles de la reine Claude!

Modeste vint offrir à Aymar une blouse qui, choisie parmi les dépouilles, se trouva doublée de cartouches sur la poitrine : mais on les tirait lentement.

— Eh! revêtissez la blouse entière, mon colonel, ce sera plus tôt fait!

Aymar suivit ce conseil : et l'enfant s'applaudit d'avoir fourni à la fois des munitions à son chef et une sorte de déguisement propre à empêcher de reconnaître le plus dangereux des adversaires.

Quand le terrain fut déblayé de morts et que les gibernes des assiégeans eurent été vidées au profit des assiégés :

— Eh bien donc! nous serons vainqueurs! pérora un homme au regard louche sous ses besicles bleues. Il faudra profiter de la nuit pour envelopper le château. Il est mal gardé du côté de la rue de Rivoli, parce qu'on ne croit point qu'il puisse être attaqué par là. Je sais un passage à s'introduire dans le jardin par les souterrains du limonadier qui tient le bail des chaises. Qu'est-ce qui veut venir avec moi?

— Ceci, dit Prosper Canleit qui venait de perdre un bras, m'a l'air d'un piége.

— Moi! reprit en pâlissant le zélateur; je ne suis pas suspect. Vivent

la nation et la république! Ah! s'il y avait ici dix gaillards commo moi, notre ennemi serait demain à l'ombro. Il n'y aura de repos pour la France que quand on aura encore fait justice d'un roi : tuer un roi n'est pas un crime! il faut faire réimprimer là dessus un livre ancien fort utile et les discours prononcés au Parlement d'Angleterre par le fameux Milton. Est-ce que l'arsenic a été inventé pour les chiens? Quand le roi sera mort, nous serons tous riches! Il faut organiser une bonne machine infernale.

— Qu'est-ce qui connaît cet homme? demanda Aymar en le saisissant au collet. Comment, tu viens parler d'assassinat devant des hommes qui ont les armes à la main et qui combattraient, s'il le fallait, un contre dix mille? Nous prends-tu pour des sbires, ou des élèves de jésuites? Crois-tu trouver ici des Ravaillac ou des chevaliers de Lorraine? Nous combattons, nous n'assassinons pas! On pourra relever tantôt sur ce pavé nos dépouilles, mais on ne nous traînera jamais, pour des complots de lâches, devant la chambre des pairs. Nous n'aurons jamais à entrer en intimité avec nos juges à mort; nous n'échangerons point contre leurs complaisances des portraits et des autographes. Nous n'achèterons jamais par des dénonciations l'honnête faveur de partager avec une prostituée la dernière nuit que nous aurons à passer sur la terre. De quelle abominable action te fais-tu ici l'agent provocateur?

— Mais croyez-vous, messieurs, dit l'inconnu évidemment éperdu, et essayant toujours à se remettre, que si la police a le dessus, vous serez épargnés? Elle entrera dans les maisons où vous vous serez retranchés : elle égorgera jusqu'aux femmes et aux enfans; on vous traînera dans des cachots; on vous refusera vos juges naturels, et on vous déportera, si l'on n'ose vous tuer. Ce sera le supplice sans fin, la mort de tous les jours. Songez-y.

— Mais qui es-tu donc? répéta Aymar d'un voix terrible.

— Voilà ses papiers, repondit un chasseur de la troisième légion qui pendant les explications avait ouvert l'habit du personnage avec la pointe de sa baïonnette, et découvert dextrement, sans le blesser, la poche du portefeuille. On y trouva une petite carte signée d'Argout, uno médaille d'argent portant pour exergue : Brigade de sûreté, et pour armes parlantes un œil ouvert.

— A la lanterne! crièrent cent voix confuses. L'assassin devait être de la police.

A voir l'élan d'indignation qui se manifestait, et cet homme enlevé comme une feuille par un vent d'orage, Aymar, accoutumé aux réminiscences épiques, se rappela les paroles d'un illustre romancier anglais, le révérend Mathurin, pour peindre le destin d'un infâme tombé aussi devant la justice du peuple. Il le voyait déjà « foulé sous mille pieds, devenu un tas de boue sanglante, et une masse de chair meurtrie... » Mais sa crainte fut vaine : le mépris avait fait grâce à ce digne auxiliaire du ministère *treize mars*.

Cette scène toutefois avait redoublé l'irritation des hommes de juillet : cet essai de corruption sur leur conscience oxaspéra les plus résignés. Il n'y eut qu'une voix pour n'entendre à aucune capitulation. De moment en moment on venait dire à la petite troupe : — Les sympathies s'éveillent : le peuple s'est retrouvé! Et l'espérance de la victoire enflammait de plus en plus les courages.

— Le bon droit est pour nous : Aux armes! Défunt la France va ressusciter.

Eh! mes amis, essaya encore Aymar, — c'est parce que vous avez raison, cent fois raison qu'il faut attendre pour l'avoir à propos. Ce qu'ils appellent votre émeute, c'est le produit de lour mauvaise foi et de leurs piéges. C'est le pouvoir qui est en révolte; car votre opposition, à vous, c'est l'insurrection de l'intelligence contre le néant du cœur et de la pensée. Vous attaquer, c'est vouloir commettre l'assassinat de l'âme d'un

peuple : action plus coupable que celle de tirer sur lui. Mais encore n'avez-vous pas le droit d'être vaincus. Ce nombre qui vous accable aujourd'hui, demain sera pour vous. Laissez-lui le temps de s'éclairer. Le temps est un grand politique ! et entre l'abjection présente et la réhabilitation du caractère français, il n'y a que l'épaisseur de quelques cheveux blancs. Laissez passer les restes d'une génération flétrie ; laissons mourir en paix et ensevelir ces ruines de citoyens : ensuite vous retrouverez la France.

— Oui, dit l'étudiant aux refrains :

Nous entrerons dans la carrière
Quand nos aînés n'y seront plus.

— Oui ! eh bien ! attendez ! dit un octogénaire qui semblait sortir du tombeau, tant sa figure et jusqu'à ses habits retraçaient une autre et lointaine époque. Attendez ! et rien ne viendra. Les Girondins nous tenaient le même langage il y a quarante ans. Si on vous apprend à vous reposer de votre salut sur un autre secours que le vôtre : crime d'endormeur ou de visionnaire. Poursuivez de votre mépris les donneurs d'espérances, ou plaignez-les ! Assez de temporisation. — Quand un peuple se réveille, il doit tout accomplir par le mouvement qui a agi le premier, et ne poser les armes que quand tout a cédé. — Si ce conseil eût été suivi en 1792, il n'y aurait pas, entre ce jour néfaste et les nobles rêveries de Vergniaud, mon collègue, dix millions de victimes sacrifiées déjà sur l'échafaud, ou mortes dans les champs de bataille.

On toisa Aymar avec insolence et on soupçonna son courage.

Mais les mourans croissaient en nombre, et les blessés étaient portés dans la petite église où le camp décimé vint tenir conseil.

Le prêtre de cette église s'avança entre deux assauts.

Il était six heures du matin. Il marcha droit à l'autel pour dire sa première messe, paisible comme si l'enceinte eût encore été à peu près déserte, ou mieux, que le grand nombre des fidèles eût témoigné d'une foi naïve et d'une confiance absolue dans son pasteur.

— Que vient faire celui-là ? demanda Lionne.

— Au large le masque ! dit un autre. A bas la calotte !

— Je crois, Dieu nous damne ! qu'il prétend chanter l'*Angelus*.

— Où allez-vous, monsieur l'abbé ?

— L'abbé ! nous avons un autre culte à desservir.

— L'abbé ! nous avons d'autres saints à fouetter.

— Eh ! quoi, dit Aymar, nous sommes intolérans, messieurs ?

— Non, non ! Laissons faire le bonhomme, reprit un autre, et continuons nos préparatifs. Chacun son affaire.

Et l'amateur de refrains :

Qu'on puisse aller... même à la messe !
Ainsi le veut la liberté.

— La philosophie de l'Évangile, cria Achille Roche, est essentiellement démocratique, messieurs. C'est le prêtre qui, le premier, a remis en honneur l'égalité : c'est lui qui a fait agenouiller le noble devant le vilain, et placé le lévite au dessus du roi.

Le curé se mit sans trouble à préparer tout ce qui était nécessaire à l'accomplissement de son devoir.

— Honneur au culte de Jésus-Christ !

— Un Dieu républicain ! ajouta le naïf Roche.

— Place et respect au confrère de La Mennais.

— Alors, qu'il prie donc au moins pour nous, objecta un adepte de la politique nouvelle, pauvre jeune ouvrier aux mains déjà usées par le travail, et qui n'avait pas encore eu le temps d'apprendre à lire.

— Et pas de latin pour aujourd'hui, monsieur le curé.

— Oui, oui ! qu'il officie pour le triomphe de notre cause.

— Faites décider Dieu en notre faveur : le Dieu des armées, brave homme. Entendez-vous ?

— Je prierai comme de coutume, dit le prêtre : pour les opprimés, les victimes, et même pour les oppresseurs aveugles, afin que leurs yeux soient ouverts.

— Il faut qu'il s'engage à nous confesser tous, marier et enterrer, quand il nous plaira, et sans contestation.

— Il est libre de ses actes comme vous des vôtres, fit observer Aymar. Pourquoi prétendrions-nous qu'il obéît et allât à nous, si nous n'allons jamais à lui ? Commande-t-on l'amour, la charité ? — Nous ne vous troublerons en rien, mon père : poursuivez ; et excusez une nécessité qui fait un moment de cette demeure un asile, un retranchement pour les hommes de juillet, déjà proscrits dans leurs foyers.

Le curé déploya les saints langes et prit l'hostie et le vin, symboles de la présence de Dieu sur l'autel.

— Oui, mon vieux, fais ton petit ménage, dit Modeste à voix basse.

Mais le bruit diminua sensiblement autour de l'autel. Quelques uns s'éloignèrent par respect, afin de continuer leur conciliabule ; d'autres s'agenouillèrent, et quand le sacrifice divin fut accompli :

— Monsieur le curé, dit Aymar, priez pour nos frères. C'est moi qui vous le demande ; et ce soir, s'il y a lieu, ne nous refusez pas la sépulture.

La garde municipale se présenta alors et fut à son tour repoussée, mais après un combat plus meurtrier que les précédens. Celui qui avait si long-temps déconseillé l'émoute était partout le premier au feu, maintenant que le sort en était jeté. Quand l'ennemi abordait de trop près le fragile rempart des assiégés, c'était la voix d'Aymar qu'on reconnaissait toujours dans le formidable cri : — A la baïonnette !

— Si j'avais à présent un morceau de pain ! dit un des vainqueurs.

— Est-il bête, celui-là ! fit Modeste.

— Attends une heure, conseilla Jeanne : ni toi ni moi nous n'aurons faim, mon brave.

Enfin le dernier moment de ces Thermopyles approchait. Une armée tout entière, des canons, un maréchal de France, et plus qu'il n'eût fallu à Napoléon pour un autre Austerlitz, attaqua de toutes parts ce foyer de résistance républicaine. Les républicains se comptèrent et ne désespérèrent point : ils étaient encore soixante !

Modeste, qui venait d'être placé malgré lui en réserve à l'une des fenêtres du quartier-général, descendit alors et se rangea près du chef de son choix.

— Assez, dit-il, du métier de combattant en chambre. J'ai entendu tousser le brutal. Je viens aussi au devant du grand maréchal aux fourgons espagnols : je veux voir l'officier qui fit remarquer si amèrement à Waterloo l'absence du prince Berthier, dont il tenait la place.

— Notre entreprise était folle, dit un ingénieur en soupirant.

— Pour qui eût prétendu vaincre : mais non pour qui ne voulait que léguer un souvenir à ses frères, et apprendre au pouvoir absolu qu'on ne fusille pas les idées.

— Bonaparte et Charles X ont fait aussi tirer le canon dans Paris, fit remarquer quelqu'un : où sont-ils morts ?

— Emparons-nous de leurs canons !

Quelques femmes étaient aux fenêtres, qui pleuraient et souraient devant ce courage des assiégés.

Victoires du nombre, qu'êtes-vous devant cette noble défaite !

Mais dans une maison assez voisine du quartier-général, et qui appartenait à un négociant ami de M. Chalamel, Aymar crut distinguer tout à coup deux figures, celle de sa mère, et près d'elle, à ses côtés, une autre

et plus insaisissable forme. Cette apparition fut rapidement effacée par la fumée du combat; mais un souvenir poignant avait traversé la pensée d'Aymar. Il écarta cette double fascination... et cependant il ne put étouffer un soupir. Ses yeux se voilèrent, et malgré lui il sortit de sa poitrine deux mots si confus qu'il crut les entendre comme si un autre les eût prononcés à son oreille :

— Adieu, Christiane.

Quand l'ennemi repoussé encore, mais pour la dernière fois, se fut allé rallier à quelque distance, on vit à la cime de la barricade depuis si long-temps assiégée, un drapeau rouge et un bonnet rouge!

— Qui donc a placé là ces déplorables insignes? domanda Aymar en courroux.

— Personne, répéta chaque soldat citoyen, chaque ouvrier de l'avenir.

— Lâches adversaires! soupira Aymar. Ils voudraient calomnier jusqu'à notre mort.

Modeste s'élance à l'instant au sommet de la pyramide de pavés, arrache les signaux, et adressant aux fugitifs une pantomime d'écolier où il entrait plus d'insouciante audace que de convenance :

— Voilà une cible que vous n'avez pas encore vue, cria-t-il : si vous savez tirer, faites-le voir!

Mais, dans son impatience à jeter dans la boue le bonnet d'Hébert et de Marat, il perdit un moment l'équilibre; et, bien qu'à force d'agilité il se rattrapât aux escaliers chancelans, il ne put éviter de descendre un peu plus vite qu'il n'eût souhaité; et il tomba du côté du rempart occupé par la troupe de ligne.

— Que faire de ce gamin? demanda un caporal qui l'entraîna avec lui, tout étonné de voir tomber du ciel un tel ennemi.

— Laissez-nous faire, nous autres! dit en se hâtant d'accourir un sergent de ville mêlé à la troupe.

Le vétéran de la police approcha, et donna à l'enfant désarmé un rude coup de crosse au milieu de la poitrine.

— Dieu vous le rende! dit froidement Modeste.

— Faut-il le renvoyer par dessus la barricade?

— Oui!

— Non! non!

— Laissez-le donc fuir, proposa alors le sergent de ville au troupier.

Et le troupier ne pouvant se résoudre à voir frapper un conscrit, écouta cette parole comme un conseil de grâce.

— Va-t'en, traître.

— C'est faux, dit Modeste.

— Mauvais sujet!

— C'est juste.

Mais à peine avait-il pris sa volée à cinquante pas, que le suppôt de Vidocq tira ignoblement sur le prisonnier qui s'échappait.

Par un étrange hasard, l'enfant de Paris, qui avait en courant mis le pied dans un trou de pavé profond, tomba sous la douleur d'une entorse en même temps que résonnait le coup de fusil qui lui était adressé; et personne ne douta qu'il n'eût été atteint.

Aymar, à cette vue, oublia toute prudence. Il franchit le retranchement, et, seul au milieu de tant de fusils abaissés pour vomir la mort sur un seul point, il s'avança le front nu, l'épée haute, releva le transfuge involontaire, et le chargea sur ses épaules.

Tant d'abnégation de soi frappa les deux camps. On suspendit un moment toute hostilité, car cet homme au paternel courage fut pris pour le chef de l'émeute, et il y eut dans les rangs du juste-milieu un moment de consternation admirative.

Les femmes battirent des mains, de vieux soldats pleurèrent. Il échappa à des épaulettes étoilées de dire avec un blasphème :

— Ces brigands-là sont admirables !

Tout fit hommage à tant de valeur. Les croisées s'ouvrirent et les têtes s'avancèrent pour mieux voir. Seule, uno persienne demeurait obstinément fermée, bien qu'il fût facile de voir qu'il se cachait derrière ce rempart l'extrémité d'un mousquet à l'affût menaçant, appartenant à quelque cambattant fortifié. Le groupe avait dépassé cette fenêtre et nul ne songeait à s'opposer à sa retraite, quand il sortit de là tout à coup un furtif éclair.

Aymar fut frappé d'un coup de feu au dessous de l'épaule droite : il tomba.

— En avant ! commanda le généralissime au service de la cour.

Et ce solennel signal décida enfin le dernier, le victorieux assaut des assiégeans. L'artillerie tonna plus formidable, les boulets s'enfoncèrent dans les vieilles murailles du cloître, les retranchemens furent emportés, la mitraille marqua au front la demeure des citoyens qui n'avaient pu rester neutres, et avaient précipité leurs meubles sur les innombrables vainqueurs.

Tout céda, tout fut dispersé en un moment; car la force des agresseurs était cent fois centuple. Et le seul événement militaire qui rappelât notre gloire à l'Europe, depuis 1815, s'acheva au fond des corridors, en des maisons disputées chambre par chambre et étage par étage. Le plus pur sang de la France se tarit sous l'ignoble épée des sergens de ville.

Les républicains avaient tenu vingt-six heures. Leurs barricades étaient couvertes de cadavres, au pied comme au sommet. Après leur défaite, on mit Paris en état de siége.

Mais pendant tout le temps qu'une armée entière s'était ruée par l'étroite issue où gisait Aymar, Modeste l'avait protégé et couvert de son corps. Il était resté foulé sous des milliers de pieds errans pour défendre l'incertain espoir de sauver à son tour son sauveur. Cette force, il l'avait trouvée dans l'émulation de son ardeur à remplir un devoir, et aussi dans l'émotion surnaturelle que lui avaient causé les deux cris élancés à la fois de la maison homicide, au moment où le républicain succombait.

Ces deux voix avait dominé le tumulte par le lamentable accent de leur prolongement. Ainsi, plus sinistre encore que les plaintes de la tempête et les déchiremens du rivage, s'élèvent le cri de la fiancée et le désespoir do la mère qui voient s'abîmer leur vivant trésor.

XVI.

En peu d'instans le tumulte avait fait place au silence, et le champ de bataille était devenu désert. Les vainqueurs étaient allés presque tous défiler au Carrousel et tendre une main avide à des décorations qu'on ne cherchait autrefois que dans le sang de l'étranger. Modeste, tant qu'il était resté la providence d'Aymar, n'avait pas pensé à s'éloigner, et cependant il ne conservait plus l'espoir de ranimer ses jours. Pour lui que d'horribles dangers grandissaient à chaque minute ! Il ne s'agissait plus des chances du combat, mais de l'approche des égorgeurs et de la perspective do l'échafaud. Il avait porté jusqu'à la muraille prochaine le corps inanimé et l'avait appuyé là doucement. Courbé devant lui, et comme lui privé de respiration apparente, il le contemplait dans une immobile anxiété. Tout à coup il frissonna :

— Merci ! et sauvez-vous ! lui avait dit une voix épuisée.

Il leva la tête pour comprendre qu'on fût arrivé jusqu'à lui sans retentissement de pas, sans frôlement d'habits; et saisissant la main glacée qui lui était tendue :

— Ah ! madame, dit-il en la posant sur le cœur du blessé, s'il doit battre encore, c'est sous cette main-là.

— Aymar ! m'entendez-vous ? dit doucement madame Beauval agenouillée près du corps.

Aucun souffle.

Alors Modeste, jetant une partie des vêtemens qui pouvaient le faire reconnaître, s'engagea dans un obscur passage dont les détours à lui connus devaient, s'il était suivi, donner quelque embarras aux explorateurs. Il était temps ! Car s'il venait de reconnaître avec attendrissement une seconde femme qui suivait les pas de la première, du côté opposé de la rue s'avançait un harnais militaire. Avec le col noir et le ceinturon sur une longue redingote croisée, l'homme qui le portait était pâle ; il avait les yeux hagards.

L'homme marcha rapidement vers le républicain dont la blessure rougissait les pavés.

— A moi le révolté, le *bousingot*, le buveur de sang ! s'écria-t-il de loin.

Il fit un pas encore, mais n'osa mettre sur Aymar sa main de bourreau ; car il avait rencontré un regard de femme qui lui fit retirer cette main et baisser jusqu'à ses yeux effrontés.

Toutefois, le familier de la police se remit bientôt, parce qu'il avait, comme un lâche, calculé déjà qu'il serait le plus fort.

— Allons, ôtez-vous de là, madame, et n'empêchez personne de faire son devoir. Je veux bien ne pas vous demander qui vous êtes, ne point faire de procès-verbal ou de rapport contre vous, mais laissez-nous empoigner cet homme. Ne savez-vous pas qu'il y a deux mille francs de récompense pour chaque scélérat qu'on pourra livrer ?

— Vivant... répondit son adversaire ; mais celui-là ?...

Et la voix qui articulait ces paroles, c'était la voix de la mère.

— En êtes-vous bien sûre au moins ? dit l'officier secret.

— Et ! cette chaîne vaut le triple de sa rançon, ajouta la plus jeune femme, laissez-nous-le porter dans une maison voisine.

— Où ? demanda madame Beauval en adressant à sa compagne un regard de reconnaissance et de désespoir.

— Ma foi, dit le confident du cul-de-sac de Jérusalem, toutes ces bicoques sont percées à jour, ou bien nos camarades les occupent. Je ne vois guère que ce grand hôtel en face, dont les vieilles gouttières nous tirent la langue.

— Horreur ! dit madame Beauval qui suivait des yeux le geste.

Elle avait reconnu la maison d'où le plomb mortel était parti contre son fils, et s'était remise à genoux.

— C'est une lettre de moi, dit-elle à Christiane, c'est pour vous voir qu'il a quitté sa retraite !

— Eh bien, dans l'église donc ! reprit l'agent secret en serrant prudemment le riche collier de topazes. Au fait, l'église a servi d'ambulance à tout le monde, et on ne saura pas pour quel parti tenait ce combattant qui, du reste, n'est plus redoutable.

Les deux femmes soulevèrent la tête chérie, tandis que l'auxiliaire passa un de ses bras sous les reins du blessé, et l'autre sous ses genoux. Le cortège arriva ainsi au pied du maître-autel. Le prêtre venu là le matin y récitait alors et tour à tour l'office des morts, la prière des agonisans.

Le honteux émissaire s'échappa vite pour aller découvrir, s'il se pouvait, et vendre une autre victime.

Mais plusieurs gardes nationaux entraient aussi dans l'église : et l'un d'eux en triomphant disait aux autres :

— Vous l'avez vu ! vous l'attesteriez au besoin. Le coup est bien parti, je l'espère, de l'hôtel n° 54, deuxième croisée du premier étage. J'étais

seul là, et il ne peut y avoir contestation ni prétention pour personne à me disputer la victoire.

— Oui, mais le chef tombé s'est enfui, dit un bourgeois jaloux du succès de son collegue.

— Ou bien le diable aura pris ton mort aux dents, dit un autre. Nous n'avons retrouvé encore ni lui ni sa blouse verte.

— Il était reconnaissable à cette blouse brodée en vert, n'est-ce pas, messicurs ? reprit Chalamel. On l'aura peut-être déposé ici : approchons.

— Que cherchez-vous ? dit madame Beauval en s'avançant du pas de la lionne prête à déchirer le ravisseur de ses petits.

— Vous ! madame.

— Est-ce votre victime ?

Et la mère écarta d'un geste délirant Christiane penchée sur le front d'Aymar. Puis, s'effaçant à son tour pour laisser découvrir toute l'horreur de ce corps onsanglanté, elle ajouta :

— Regardez bien.

— Mon fils ! s'écria le vainqueur épouvanté.

— Silence !

— Mon fils...

— Non !

Et l'accent dont cette dénégation fut prononcée était si plein d'autorité et do vengeance que le désespoir seul d'une mère et la certitude d'en mourir pouvaient en expliquer l'amertune.

— Mon fils...

— Non ! encore une fois, non ! Rassurez-vous, monsieur. Vous n'avez épuisé en ce jeune homme que le sang de Léonce ; vous n'avez frappé que le plus généreux des citoyens de cette lâche cité. N'était-ce pas servir vos opinions ?... Allez, défenseur de l'ordre, réjouissez-vous et enrichissez vos états de services : vous n'êtes pas si coupable, vous n'êtes qu'un assassin

Et Laurence, abattue do délire, tomba sur le corps de son fils.

— Morte ! dit un inspecteur de la voie publique. Placez-les tous deux sur le même brancard.

— Monsieur... est un parent qui demande à se charger des sépultures, dit le docteur Berthomier, qui depuis long-temps interrogeait l'artère de l'intrépide vaincu.

— Monsieur ? dit le magistrat, ancien huissier-priseur, et en désignant Chalamel qu'il connaissait. C'est un très brave homme : Adjugé !

On emporta la mère à côté de son fils.

— Si avant douze minutes je puis ouvrir la voine de notre ami, nous le sauverons peut-être encore, dit Berthomier bas à Christiane.

— Oh ! tout de suite ! s'écria la jeune femme dans l'ivresse de son espoir.

— Prenez garde ! Je ne le sauverais ici que pour le livrer à l'échafaud. Qu'il ne sorte de la mort des braves que pour la liberté et pour vous... car l'infortuné... — il a perdu sa mère !

Christiane frémit.

Chalamel balbutia pour qu'on prît la route de sa maison du faubourg Saint-Germain. Christiane arrêta le cortége et le fit présenter à la fatale mais prochaine maison : la maison de Sénégal. Elle était déjà fermée, déserte, abandonnée ; et la jeune femme se tordait les bras de désespoir.

Le vieux chirurgien soupirait.

Il fallut marcher. Chaque fois qu'un obstacle nouveau venait arrêter le convoi et retarder le zèle des porteurs, quelle angoisse atteignait l'âme de Christiane ! quelles poignantes impatiences la faisaient pâlir et trembler ! Toute sa vie était enfermée dans douze minutes. Et tantôt c'était un groupe de marchands qui, osant enfin rouvrir le magasin pour se demander des nouvelles du combat terminé, encombrait la rue.

Tantôt c'étaient les doux carrosses d'un ministre et d'un banquier qui se poussaient de front sur toute la largeur du passage afin d'arriver plus vite au château et à la Bourse. Plus loin, voilà le bulletin déjà officiel de la victoire épaississant la cohue des badauds. Pauvre Christiane! chaque seconde perdue pouvait mettre l'éternité entre elle et son époux. Le plus misérable contre-temps coûter l'existence à son dieu. Elle perçait la foule la première; elle allait de l'un à l'autre des quatre hommes qui portaient le fardeau, les encourager, augmenter le taux des récompenses promises, livrer son mouchoir et son voile pour étancher la sueur qui ruisselait de leur front. Sa fortune! son salut! pour trois secondes abrégées sur le supplice d'une double agonie!

Enfin on arriva. Les témoins éconduits, les portes closes, et sans permettre que le blessé franchisse le péristyle, là, au pied de l'escalier, le chirurgien saisit le bras d'Aymar : il l'ouvre... et, sans oser par excès d'émotion consulter le patient lui-même, il attache son regard sur Christiane. Christiane ne respire plus : mais tout à coup ses yeux grandissent, son front se colore, on dirait qu'elle reçoit un sang nouveau dans ses veines... c'est celui de son époux! il coule : Berthomier n'a plus de crainte.

— Sauvé! dit-il.

Aymar, en effet, a soulevé la paupière; mais il n'a rien vu, pas même sa mère : et déjà cette paupière est refermée.

— Pourra-t-il reprendre sa connaissance avant trois jours? dit le docteur : j'en doute. Qu'on ne lui parle point, que nul bruit ne se fasse entendre; il échappera peut-être encore aux dangers de cet effroyable coup de feu... et aux espions de la bonne cause, ajouta-t-il après un moment de silence.

Chalamel baissa la tête. Christiane pria et remercia Dieu.

Personne, dans l'excès de la joie que donne une espérance si inattendue, personne, excepté Berthomier, ne remarquait un inconnu glissé jusque-là, et demeuré inaperçu durant l'opération. Il s'éloigna alors en ouvrant une porte de service dont il paraissait connaître le secret; et Berthomier, seul encore, saisit les derniers bruits qu'il laissa sur sa retraite. C'était comme le rire du hibou, le cri léger et railleur que pousse la hyène quand elle est joyeuse.

Madame Beauval, sans éclat et sans coûteux honneurs, fut rendue à la terre. Elle laissait un testament qui, suivant les droits réservés par son contrat de mariage, attribuait exclusivement ses biens à son fils.

Chalamel, oublié dans le *Moniteur* du lendemain, où il avait droit à une nomination de receveur-général et au nom de Brutus immolant sa race, déserta l'hôtel qui cessait de lui appartenir, et alla cacher son zèle et son avarice trompés dans un quartier voisin du château.

Christiane, errant naguère au sein de cette famille que la fatalité poursuivait, se trouva seule et maîtresse en un instant dans une maison qui renfermait tous les intérêts de son cœur. Mais, hélas! c'était un époux à qui la douleur et la fièvre ôtaient la pensée, et un enfant chez qui cette pensée n'était pas développée encore. Elle allait de l'un à l'autre, les surveillait dans leur sommeil; et par la conformité des amours qui se confondaient pour elle en ces deux êtres, elle puisait tantôt quelque sécurité sur l'état d'Aymar à voir briller de santé et de beauté son fils, et tantôt elle sentait des appréhensions pour lui à l'aspect languissant de son père. Quand elle avait long-temps considéré avec effroi l'immobile léthargie du blessé, elle allait réveiller l'enfant pour s'assurer qu'il n'était pas en danger aussi. — Au prix de ton repos, rends-moi le mien, disait-elle tout bas, toi qui ressembles tant à celui qui souffre. Puis, quand elle le voyait sourire, il ne lui semblait plus qu'il fût menacé d'être orphelin. — Dieu ne voudrait pas, pensait-elle, laisser la joie à l'enfant qui demain doit être privé de son plus sûr appui.

Berthomier avait été arrêté comme complice de ceux dont il avait fermé les blessures. Et bien que cent gardes nationaux, cent soldats convalescens eussent offert de témoigner que l'officier de santé n'avait choisi dans la poussière que les uniformes les plus ensanglantés, il était retenu dans l'espérance qu'on obtiendrait de lui quelques révélations à force d'obsessions insidieuses.

Enfin, dans la troisième nuit de son agonie, Aymar soupira. Christiane, à la clarté d'une lampe demi-voilée, approcha. Suspendue sur un pied tremblant, elle attendait quels signes de retour à la vie allaient échapper à ces lèvres si pâles.

— Ma mère? dit Aymar.

— Oh ! mon Dieu ! qui m'aurait dit, pensa la jeune femme, que la première parole qu'il prononcerait dût me déchirer l'âme!

Elle laissa tomber ses bras et devint immobile comme cette statue de Canova qui pleure à Rome sur le tombeau de Ganganelli.

— Qui donc êtes-vous ? reprit le mourant ; et dans quel lieu suis-je moi-même ? Appelez ma mère.

La veuve de Muranoff se pencha : il ne la reconnut point.

— Vos parens dorment à cette heure, dit-elle.

— Êtes-vous l'ange, vous, destiné à me conduire hors de cette vie ? Partons.

Il souleva une main débile, et Christiane la saisit avec un sanglot.

— Où suis-je? demanda-t-il encore.

Christiane posa le doigt sur sa prope bouche en signe de discrétion.

— Est-ce encore la Pologne ? — Dieu merci, je deviens insensé !

— C'est moi, Aymar !

— La maîtresse d'Egidius ?... dit-il.

Se défendre est un instinct des nobles cœurs ; mais il avait été interdit de parler au mourant, et plutôt mille fois endurer la calomnie qu'exposer un de ses jours.

Cependant l'ivresse de cette résurrection, l'impossible vertu de vivre sous une idée qui tuait sa pudeur, son orgueil de mère peut-être, égarèrent les idées et les pas de la jeune femme. Dans son besoin d'une protection, elle alla en silence chercher son fils, l'enleva du berceau et l'apporta tout endormi devant l'accusateur.

Aymar regarda autour de lui, de ce regard qu'attachera un jour la résurrection aux choses de la terre. Il y avait, dans sa première et surnaturelle idée, de la joie et de la terreur. Il sembla chercher des souvenirs... puis contempla l'enfant encore... et d'une voix intelligible à peine :

— Son nom ? dit-il.

— Mon fils, répondit Christiane.

Car le frêle exilé n'avait pas encore reçu de nom au baptême, tant la mère était jalouse qu'il ne fût nommé qu'en France.

— Ah ! madame, demandez pour moi à Dieu le bienfait de l'erreur et le bonheur de l'aveuglement, dit Aymar. Il a permis un miracle en vous rapprochant de nous. Abusez-moi, ou laissez-moi mourir. C'est le sang de l'étranger, n'est-ce pas ? Cette créature, adorable ou maudite, dites-moi son nom ?

— Ton fils ! dit Christiane. Et elle le déposa avec toute l'adroite et maternelle douceur dans les faibles bras d'Aymar, en s'y penchant elle-même.

Le blessé s'évanouit.

Mais il reprit ses sens presque aussitôt, car la faiblesse du bonheur ne saurait être longue ni funeste.

— Et ma mère, dit-il, est-elle heureuse ?

— Ah ! souvenez-vous, dit Christiane, de la joie qu'enfermait sa lettre, quand elle vous rappela, il y a quelques jours, à Paris.

Puis se retraçant à elle-même que cette protectrice était déjà perdue pour elle, ses pleurs recommencèrent à couler.

Que sut donc inventer une ingénieuse tendresse pour abuser le cœur d'un fils sur l'absence de sa mère ? que peut-on dire qui semble naturel à tant d'impatiente inquiétude ? C'est un secret inexpliqué.

Il avait fallu appeler près d'Aymar un chirurgien nouveau, et cette nécessité pouvait entraîner des périls. Sous les inspirations d'un gouvernement de police, un magistrat n'avait-il pas osé prescrire, par une ordonnance, aux médecins de dénoncer leurs malades ? Et pendant que cet homme prenait la corruption par entreprise sous le nom assez ridicule de Gisquet, on allait élaborer une loi où la prison était jugée douce et l'exil clément. Il s'agissait d'associer ces deux châtimens en un seul : la déportation, c'est-à-dire la prison dans l'exil ! Et pour la présenter, cette loi, on n'attendait que l'avénement au ministère d'un courtisan officieux, d'un amiral dont le nom réunissait, tout exprès, les idées les plus douces et les plus fleuries : *Rosa-mel*. L'effroi qu'inspiraient les vaincus, même après la victoire, était tel, que Paris allait se ceindre de forts détachés.

Il fallut changer de domicile.

Chalamel, soit qu'il n'eût pas osé faire valoir le dernier service qu'il avait failli rendre à la monarchie, soit que le ministère, sachant cet homme désormais acquis, dédaignât d'employer avec lui l'appât des récompenses et la corruption des places, Chalamel ne fut pas nommé receveur-général. Alors, et en vertu d'un jugement, ses créanciers parlèrent de s'emparer de son hôtel.

Il fallut bien apprendre à Aymar que cette propriété était la sienne ; hélas ! et que par conséquent il avait perdu sa mère. Tristes mouvemens de la vie : Cachez les plaies qui nous sont faites par de délicats efforts, il vient un grossier motif qui les dévoile et les déchire. Intéressez le cœur à se taire, l'intérêt brutal parlera. Et les sentimens de l'homme sont gouvernés ainsi. Il les a subordonnés aux seuls intérêts vulgaires. On se déplace peu pour une vertu, un frère malade, des confidences de cœur à échanger ; mais qu'il s'agisse de recouvrer quelques piastres, on devra tenter le tour du monde entre des écueils et la peste.

— Avez-vous pu me le cacher ? disait Aymar à Christiane avec un indéfinissable accent de plainte.

La pauvre orpheline était réduite à dérober encore d'autres secrets. Aymar ne devait savoir la vérité sur sa naissance que quand il aurait touché un autre hémisphère.

Mais elle lui révéla tout ce qui la concernait elle-même, montra avec candeur l'espérance de porter bientôt son nom ; puis, en exposant l'état de la fortune de son fils, elle mit quelque complaisance à détailler les avantages faits, les précautions prises par les Claremond en faveur de cet enfant. Elle voulait arriver à conclure en conseillant à Aymar de faire à M. Chalamel l'abandon de tout l'héritage maternel.

Aymar avait eu cette pensée : et Chalamel accepta, dans l'ignorance où il savait le donateur des rapports qui existaient entre eux. Aymar n'avait pas encore appris en effet ni quel était son père, ni quel était son meurtrier. C'est lui qui consolait Chalamel. Il se sentait humilié de l'abaissement où se courbait devant lui cette tête chauve. Il ne parvint à calmer enfin son remords qu'en lui abandonnant sa fortune tout entière.

La plupart des amis du blessé le croyaient perdu. Lui ne songeait plus qu'à choisir un asile, une contrée riante où, avec la jeune mère et son fils, il pût attendre de meilleurs jours, quand il vit paraître son nom sur la liste des proscrits. Ce fut un journal du matin qui lui apporta cette nouvelle, et à l'heure où l'âme reposée s'ouvre après le sommeil au bien-être de la convalescence.

Déclaré contumace, il n'en était pas moins poursuivi, et il sut qu'on se flattait même de pouvoir bientôt le réunir à ses *complices*.

Qui donc l'avait découvert ? Qui donc l'avait dénoncé ?

Aymar laissa sur son lit la liste des prévenus tout près d'un exemplaire

de l'ordonnance du préfet de police, afin que ces deux papiers frappassent à la fois les yeux de son chirurgien dès qu'il viendrait renouveler les appareils de sa blessure.

— Monsieur ! dit l'homme de l'art en saisissant les rapports que ces deux pièces faisaient naître : ceci ne sera jamais en France qu'une gratuite infamie. On pourra trouver des hommes pour contresigner de pareilles lois, on n'en trouvera pas pour les exécuter.

— Oh ! docteur, s'écria Aymar, que votre courroux me fait de bien ! Si vous avez quelque opération douloureuse à me faire subir, commencez : je n'en sentirai rien. Et puis, faites-moi porter où vous voudrez; je sens à votre indignation que vous ne refuserez pas l'hospitalité au républicain.

— Seulement, dit le docteur, attendons la nuit, et mettez vos gens en garde contre une femme dont je rencontre trop souvent l'équipage aux environs de cet hôtel !

Aymar consulta sa bien-aimée Christiane sur les impressions que lui pourrait causer cette nouvelle : elle ne parut répondre à aucun soupçon, à aucune conjecture de son âme candide. Et cependant, en revenant plusieurs fois sur cette importune image, la figure d'Arabelle grandissait terrible et menaçante à ses côtés. Elle se garda de faire part de cette terreur ; mais le soir même le jeune couple avait changé de retraite. Peu de jours après, grâce à l'habileté de l'art et à la puissance des soins de l'amour, le blessé avait assez de force pour penser à gagner, sous un déguisement, la rade de Rochefort.

— Pour un temps cruel mais rapide, dit-il, ô ma bien-aimée !

Christiane pleurait.

— N'essayez pas, lui dit le médecin, de le faire changer sur le projet de ne point vous expatrier avec lui, de ne point associer à son sort deux faibles têtes. Ce soir il vous présente à l'autel : ce soir le saint abbé de Laroche-Aulnay, l'ancien ami de votre famille, consacrera votre union : il sanctifiera les sermens échangés. Vous recevrez, au gré de vos vœux, de vos droits, noble fille, le nom si honorable d'un enfant du peuple. Mais n'insistez pas pour accompagner son exil, madame. Seul, on échappe quelquefois aux piéges : trois êtres réunis éveillent les inquisiteurs. Ce n'est pas la première fois, les misérables, qu'ils ont épié la tendresse des mères et rendu l'amour dénonciateur. Le fait seul de votre présence autour du banni serait un indice à compromettre sa liberté et peut-être sa vie.

— Je n'aurai jamais le droit d'exposer ses jours, dit Christiane, en affectant la résignation, mais ce soir celui de sacrifier pour lui les miens.

Supprimons les détails du pieux mariage. Ce sacrement fut modeste comme ces secrètes cérémonies où le Christ se cachait naguère devant les hommes d'intolérance révolutionnaire. Passons les timides et brûlans adieux : que les tendres imaginations les comprennent !

Cinq jours après, un navire américain, l'*Alcyon*, sortait de la rade déserte de Rochefort. Il allait franchir la passe.

L'ancre avait été levée à minuit.

Le canon de partance qui ébranle toujours la résolution des voyageurs avait retenti avec plus de solennité encore dans l'âme d'Aymar. Debout, arrêté sur l'arrière de ce navire, le proscrit découvrit avec respect sa tête; et en apercevant aux dernières clartés qui tombent des étoiles les rivages déjà lointains de la France :

— Adieu, dit-il, mon doux berceau, mon souvenir, mon paradis perdu !

Si je ne dois jamais te revoir, tu obtiendras de moi une larme de tristesse, mais non de repentir. Je devais fidélité à cette cause malheureuse. J'emporte une conscience sereine, et ne saurais me sentir humilié d'être au nombre des vaincus.

La victoire et la justice n'habitent pas toujours sous le même drapeau. Il faut marcher au combat la statue du destin voilée. Tout un peuple a

beau sembler infidèle à ses propres actions, devais-je imiter un exemple que mon honneur réprouve? Crédulité des nobles cœurs! Je t'ai cru régénérée, ô France, rajeunie par la victoire, et rendue à la virginité des nations : je te comparais après ton divorce à une victime qui, sacrifiée à une première alliance forcée, retrouve enfin sa liberté avec ivresse; mais tu cours d'un lien à un autre, d'un esclavage à un joug; à peine échappée à un vieillard, tu en prends un second. Es-tu donc la grande prostituée des couronnes? es-tu la fille de joie de la royauté?

Adieu, nation morte pour un temps à tout ce qui donne du prix à l'existence : le dévoûment, l'abnégation de soi et l'enthousiasme. Peuple qui t'abandonnes toi-même, semblable au fainéant Charle VII, dit *le Victorieux*, où trouveras-tu Agnès, dame de beauté, pour te faire rougir? où trouveras-tu la fille pure du laboureur pour te défendre?

Il s'arrêta. Il pensa à son fils : l'image de Christiane amollit un moment son cœur... Puis reprenant ses idés graves et amères :

— La mémoire de ce peuple est bien courte! Il laisse une vie entière d'hypocrisie se laver par un jour de dévoûment hypocrite. Il estime tout ce qui réussit; il pardonne vite à ceux qui le trahissent et le déshonorent. Lâche au civil autant que valeureux sur un champ de bataille, il n'a, pour ses ennemis comme pour ses sauveurs, ni haine généreuse, ni reconnaissance durable. Vieille France! car tu marches à la décrépitude, puisque l'indifférence est déjà chez toi décorée du nom de sagesse, et que tes enfans ne comprennent plus que l'égoïsme des vieillards. Ah! la jeunesse seule veut, pour trouver du goût à un breuvage, qu'il soit partagé avec des frères! Il n'est qu'un âge pour l'esprit des sacrifices; il n'est qu'un sentiment digne de Dieu : c'est le dévoûment. Pourquoi regretterais-je un sol où l'on est déjà réduit à savoir que la majorité des vivans est du parti de la mort de l'âme? S'associer à cette majorité, c'est se déclarer du parti de l'inertie contre le mouvement, l'allié des Miguel, des Nicolas, le mainteneur des traités signés dans la poussière de Waterloo. Puis-je appeler mon départ un exil, quand tu n'es plus la France? Mais ils passeront ces nuages où s'éclipsent toutes nos pudeurs, ils finiront ces sommeils de la brute qui digère; elle aura un terme, cette somnolente époque, et la postérité n'y croira pas, j'espère, pour l'honneur des ancêtres. Les années qui se traînent après 1830 seront le temps fabuleux des lâchetés françaises, la mythologie de l'égoïsme.

La voix de l'honneur éveillera quelque jour un écho au milieu de ce désert; le temps fera sa justice et ne perpétuera pas à toujours les mêmes noms et les mêmes coffres : citoyens avares, hommes à deux charnières et à serrure. Leur juste-milieu finirait par prendre pour son héros Thersite, et Harpagon pour roi. France! tu as été assez punie par le poids des tristes êtres qui te gouvernent. Tu ne seras point condamnée à finir sous le supplice infligé jadis à la femme adultère : celui d'être étouffée dans la boue.

Je reviendrai chercher nos foyers quand ces foyers seront un asile; quand, plus vile et plus lâche que l'inquisition espagnole, leur police aura cessé d'être la fille chérie du pouvoir; quand la corruption ne sera plus le rouage essentiel de la monarchie; quand on cessera de rencontrer la corruption à domicile; la corruption au collége électoral; la corruption dans les cachots; la corruption au chevet des malades; la corruption au lit des mourans dans les hôpitaux. Quand l'action de trahir ne sera plus, non seulement encouragée, mais proposée, mais imposée dans le texte des lois. Impérissable France! espère : l'avenir est à toi. Les marchands, pour s'être emparés du temple, ne l'auront pas détruit. Aimer la liberté ne sera pas toujours se passionner pour un rêve, brûler pour un cadavre comme la lampe suspendue dans les tombeaux romains. Laissons-les passer les réactions de la peur contre le courage, des hommes d'argent contre les hommes de cœur. L'adversité a ses chances, et les revers leurs profits.

Ce n'est plus malheur aux vaincus qu'il faut dire, ô Gaulois que vous êtes ; mais malheur à qui ne sait pas être vaincu : à qui il manque la dignité de la défaite et la patience des mauvais jours. L'adversité est un bien pour les partis destinés à gouverner l'avenir, elle les éclaire et leur enseigne déjà la clémence. Quelle fortune que l'ennemi ait eu le temps de dévoiler son injustice et de donner au pays la mesure de ses impuissances et de sa mauvaise foi! Que l'adversité soit bénie : elle est le vent qui force à s'attacher au sol les plus généreuses racines; elle est la mer profonde où les perles sont cachées. Le succès ne fera pas toujours la moralité des causes : demain, le temps viendra où les actions humaines seront appréciées par leur inspiration. La superstition des faits accomplis sera renversée après l'exemple de tant de généreux vaincus et d'abominables vainqueurs. Pourquoi respecter l'injustice et l'infamie qui triomphent? La cause de Caton est plus juste que celle des dieux. Crachez au front de la victoire, si elle est impie; protestez contre la Providence, si vous avez le malheur de ne pas savoir qu'en permettant pour un jour le succès d'une injustice relative, la Providence a les vues lointaines d'une équité future. Les noms les plus honorables dans l'histoire seront ceux que la défaite a sanctifiés : ce sera Léonidas, ce sera Hoffer le Tyrolien, ce sera le Polonais Kosciusko. Et qui voudrait recevoir la croix d'or et les ordres en diamans d'un Metternich, pour les fers chrétiens de Silvio Pellico?

O mes camarades, ne perdons point courage. Songez que la plus noble des couronnes antiques fut celle dont on orna le front de ce consul qui n'avait point désespéré de la fortune républicaine. Il fallait que vous fussiez opprimés, persécutés, méconnus : pensez-vous qu'une religion eût fait le tour du monde si ses disciples n'eussent jamais été offerts en sacrifice? Eh bien! notre temps d'épreuves est venu. Notre religion, à nous, combat dans le cirque. Nous sommes des novateurs? parce que nous revenons aux principes éternels de la liberté de l'homme et de l'égalité de ses droits. Vous subirez l'avare Galérius, et les prétoriens de la banlieue, les épiciers de la grande ville, et la masse des autorités instituées pour protéger la paix.

Mais il naîtra d'autres soleils : attendez les prochains retours du sort. « L'arbre exhausse le nid de l'oiseau, même pendant qu'il dort, la tête abritée sous son aile. » Amis, ne perdez point la foi; vous reprendrez votre attitude de libérateurs au premier signal de la guerre. Mon pays, tu redeviendras la France au premier cri : *Aux armes!* qui retentira des deux extrémités de cette vieille Europe abrutie par les rois.

Puis il reporta sa pensée vers sa chère Pologne :

Elle aussi renaîtra ! Cette nation est trop nécessaire à l'Europe. Au milieu des caducs états, elle représente le siècle. L'opprimer, la décimer, mon Dieu ! ils appellent cela le *droit divin!* Mais la laisser périr, Dieu juste, ce serait donner tort aux lumières que tu prêtes, aux vertus que tu inspires ! Ce ne sont plus quelques chétives provinces que la Russie et l'Autriche envient : les princes ne sont acharnés que contre l'esprit de ces populations. Peu soucieux du corps, c'est l'âme qu'ils veulent tuer. Nos Polonais sont les croisés contre l'absolutisme. Il servent la grande cause de l'avenir, et voilà l'unique secret de la haine des trônes et de la sympathie des peuples. Aussi que quelque monarque ait grimacé un moment un semblant d'affection pour eux, il s'est bientôt associé aux persécuteurs et il a continué l'oppression par l'ostracisme. Mais encore une fois : « la Pologne ne périra pas. » Ce que la royauté a dit, la démocratie le fera. Le mensonge royal deviendra une vérité par la démocratie.

La frégate en ce moment doublait le cap. Aymar, pour s'exhausser, s'élança sur l'affût d'un canon; et derrière les forts qui défendent l'embouchure de la Charente, il put, entre les îles de Ré et d'Oleron, revoir encore une fois la côte de France.

Adieu donc pour un jour, terre qui recelles dans tes entrailles tant de

héros, et qui en montres si peu à ta surface : terre aimée du soleil, parée de feuillages, exempte de poisons, de tigres, « de serpens aux cercles sonores, » comme a dit le plus chéri de mes poètes (1). Je rêverai de ton ciel gris et tendre sous le torride azur des Antilles, et de tes ombreuses forêts, et de tes frais ruisseaux qui parlent de sommeil. Je puis languir, mourir, épuisé là-bas d'attente et de jours oisifs : que fait la vie d'un homme? Qu'est-ce que la durée d'une génération pour l'infaillible événement d'un progrès politique? Mais j'emporte la certitude que tu vivras régénéré et libre pour les jours destinés à mon fils, ô vaste empire qui baises en ce moment les fers dorés qui te servent de bandeau. Galilée serait mort avant que la réflexion et l'expérience eussent confirmé sa raison : Christophe Colomb pouvait succomber sous la révolte de son imbécile équipage : l'un se fût-il moins endormi consolé par la certitude des mouvemens du globe, et l'autre par l'existence d'un hémisphère nouveau?

Le soleil se levait.

A qui n'a pas vu le disque en feu sortir des abîmes, comment peindre ce spectacle? Comment le retracer à qui l'a vu une fois?

Rien n'apparaissait à l'horizon, si ce n'est une frêle barque de pêcheur. Mais de moment en moment et à l'œil nu même, on pouvait y découvrir trois navigateurs, battus par une mer furieuse. Le premier rayon du jour oblique frappait juste les flancs du bateau.

Le capitaine de la frégate monta en ce moment sur le pont.

— D'où vient donc dit-il à son mystérieux passager, que vous contemplez avec tant d'attention ce point noir?

— Parce que là, répondit Aymar, j'ai entrevu une femme et son enfant. J'admirais ce courageux amour de la famille qui ne veut pas d'un moment quitter le pauvre pêcheur. Elle s'associe à ses travaux, à tous les instans de cette vie périlleuse. Tant de dévoûment, capitaine, n'habite pas toujours nos cités.

— Nous allons approcher l'embarcation, dit l'officier, et vous pourrez juger vous-même des vrais sentimens qui animent ceux qui la montent.

La côte avait fui, et la frégate et le bateau se rapprochèrent rapidement.

Bientôt : — Aymar ! cria au dessus du bruit des flots une voix éperdue.

Aymar se précipita : on lui tendait son enfant.

Il le reçut dans ses bras.

— Et maintenant, dit Christiane ! en se pressant sur son cœur, séparez-nous si vous l'osez.

Mais l'*Alcyon* reprit sa marche. Le canon du fort annonçait en vain qu'il était poursuivi :

— Oh ! l'Américain, dit Modeste, a la supériorité des voiles.

CONCLUSION.

Le procès d'Aymar, enlevé au jury contre toute équité politique, fut poursuivi en l'absence de l'accusé, et sa fortune avait en vain été donnée. Les condamnés sont solidaires. On prouva à Chalamel qu'Aymar n'avait pas eu le droit de disposer de son bien durant l'instruction judiciaire. Le gouvernement du juste-milieu dépouilla donc le plus zélé de ses capitaines pour acquitter les frais de ce procès immense. L'homme aux matériels profits, l'avare et cupide bourgeois se vit réduit à la privation des seuls biens qu'il eût jamais compris.

(1) André Chénier.

Alors il fut contraint de quitter à son tour l'Europe. Il opposa à la mauvaise fortune l'insensibilité du cœur plutôt que le courage; et n'ayant plus que lui à pourvoir, on dit qu'il est allé à Buénos-Ayres commencer sans capital un métier nouveau. Là, il s'est fait courtier. Il écrit quelquefois, non à sa famille de factieux dont il n'a plus rien à attendre, mais à quelques négocians dont il recherche le crédit.

« Si le climat ne devient un trop rude obstacle à ma persévérance, mandait-il dernièrement à un riche pharmacien en gros, j'espère, monsieur, être à la fin de la prochaine année en état de lever pour mon propre compte, une boutique. Je tiendrai assortiment de plantes médicinales; et je vous donne cet avis par la présente, en vous priant d'en tenir bonne note, comme aussi d'en faire part à vos correspondans et connaissances. »

H. DE LATOUCHE.

FIN.




BIBLIOTECA